
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04336 0312



MONSEIGNEUR

HENRY VERJUS

DU MÊME AUTEUR

I

Avant Malherbe. Études littéraires sur les poètes du quinzième et du seizième siècle. In-18 . . . . . . 2 francs.

Études littéraires sur le dix-neuvième siècle, avec une introduction de Léon Gautier, membre de l'Institut, 4e édition. In-8. . . . . 4 francs.

Par monts et par vaux. 3e édition. In-18. . . 3 francs.

Portraits Limousins, par l'abbé C. Artiges, avec une préface du P. Vaudon. In-18. . . . . 3 fr. 50

Pluie et Soleil. Poésies. In-18. . . . . 3 fr. 50

II

L'Évangile du Sacré-Cœur. Les Mystères d'amour du Cœur de Jésus. In-18 . . . . *Épuisé.*

Pour les Jeunes gens. Entretiens et discours. Un vol. in-18. . . . . *Épuisé.*

Pour les Jeunes gens. Nouveaux Entretiens et discours. In-18. . . . . 3 fr. 50

La Douleur et la Mort. Entretiens et discours. Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

Entretiens eucharistiques et Discours de premières Messes. In-18. . . . . 3 francs.

EN PRÉPARATION

Nouvelles Études littéraires sur le dix-neuvième siècle.

Église et Patrie. Entretiens et discours.



MGR HENRY-STANISLAS VERJUS,

26 Mai 1860 _ 13 Novembre 1892.

MONSEIGNEUR

HENRY VERJUS

ÉVÊQUE TITULAIRE DE LIMYRE

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES DU SACRÉ-CŒUR

PREMIER APÔTRE DE LA NOUVELLE-GUINÉE

SA VIE

PAR

LE PÈRE JEAN VAUDON

DE LA MÊME SOCIÉTÉ





PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1899

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Si, dans le courant de cet ouvrage, nous donnons quelquefois à Mgr Verjus ou à tout autre personnage le nom de vénérable, de saint ou de martyr, nous n'entendons en aucune manière prévenir le jugement du Souverain Pontife, auquel nous soumettons humblement notre personne et nos écrits.

IMPRIMI POTEST.

J. CHEVALIER, SUP. G. M. S.-C.

Exolduni, die 25a martii 1899.

A

MONSEIGNEUR LOUIS-ANDRÉ NAVARRE

ARCHEVÊQUE DE CYR

VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE

ET

A SES COMPAGNONS D'APOSTOLAT

A

LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-LIGUORI

SUPÉRIEURE DES FILLES DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

ET

A SES SŒURS MISSIONNAIRES

CE LIVRE EST HUMBLEMENT DÉDIÉ

J. V.

Miss. du S.-C.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES

A L'AUTEUR

Mon cher et vénéré Père,

Pendant que vous prêchiez la Station du carême à ma cathédrale, je vous lisais. Je lisais en épreuve la Vie de Mgr Verjus qui va s'ajouter demain à la liste de vos belles publications. Ce nouveau livre est à tous égards digne de ses aînés. Il est de ceux qui émeuvent et captivent.

Aussi cette œuvre est-elle autre chose qu'un éloge compassé et monotone de la vie du saint Missionnaire.

C'est cette vie, rendue présente et agissante par une sorte d'évocation ; cette vie, surprise dans des notes et des correspondances qui nous livrent, jour par jour, ce qui en fit le secret ; ses pensées, ses sentiments, ses joies, ses aspirations, ses espoirs, ses enthousiasmes, ses élans de piété, et aussi — car les natures d'élite n'ont point le privilège d'y échapper — ses peines d'esprit et de cœur, ses craintes, ses luttes, ses abattements, ses souffrances ; cette vie, enfin, replacée par une merveilleuse reconstruction de scènes, naïves ou touchantes, gracieuses ou austères, familières ou poignantes, sur les théâtres divers où elle s'est formée, développée, dévouée et finalement sacrifiée.

C'est en connaisseur d'âmes que vous avez retracé ces états d'âme, et, sans parler du lettré qui se décèle partout, c'est en véritable artiste que vous avez su mettre en jeu, pour peindre les lieux et les choses, cette admirable gamme de couleurs, dont les reflets délicatement nuancés, se jouent dans la trame de votre récit. Plus d'un lecteur ajoutera que vous avez fait aussi œuvre de savant et vous saura gré de la très inédite et large contribution que votre livre apporte à l'étude d'une vaste contrée, à peine mentionnée jusqu'ici sur les cartes du monde.

Mais le pieux souci d'éclairer d'une vive et belle lumière tout ce qui par quelque côté touche à l'histoire du vénérable apôtre ne vous a point fait perdre de vue ce qui fut la passion ardente, et peut-être unique de son âme, je veux dire la soif de l'immolation et du sacrifice. Passion innée et jamais assouvie! Nous la voyons percer dans les naïves confidences du jeune âge, grandir ensuite à chaque nouvelle étape de la vie religieuse ou sacerdotale et atteindre rapidement, vers les dernières années, les proportions de l'héroïsme.

Vous avez pris soin, au cours de votre récit, de la mettre en un saisissant relief, et c'est là proprement ce qui constitue la pensée dominante et comme l'âme de votre livre, j'allais dire de votre poème, depuis les premières lignes jusqu'à cette dernière page, véritable chant de triomphe à la gloire du martyr.

Votre livre aurait fait œuvre féconde s'il parvenait à ranimer au sein de notre société contemporaine, volontiers oublieuse de tout ce qui crucifie la nature, cette flamme généreuse de l'esprit de sacrifice qu'il réfléchit si bien.

Les âmes religieuses viendront l'y chercher, et beaucoup d'autres l'y trouveront aussi, car, je n'en doute pas, votre ouvrage dépassera le cercle de lecteurs choisis auxquels vous le destinez modestement.....

Recevez, je vous prie, mon cher et vénéré Père, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† *PIERRE*,
Archevêque de Bourges.

Bourges, le 30 mars 1899,
en la solennité du Jeudi-Saint.

IMPRIMATUR.

Parisiis, die 19 Aprilis 1899.

† FRANCISCUS, CARD. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

I

« J'ai toujours beaucoup aimé les Vies de Saints, disait Mgr Dupanloup. Ce sont mes lectures de prédilection. Après la sainte Écriture, rien ne m'attire, rien ne me repose et ne me charme davantage. »

Dans le vrai, connaissez-vous rien qui soit plus utile aux âmes? Il n'est pas un état de la vie chrétienne pour lequel on ne puisse y trouver consolation, encouragement, lumière. Sainte Thérèse les conseillait à toutes les âmes pieuses et très particulièrement aux âmes fatiguées[1].

Autrefois, tous les soirs, à la tranquille lumière de la lampe familiale, après la lecture du *Livre de Raison*, l'aïeule, d'une voix émue, lisait dans la Vie des Saints le récit du jour. Un moment le vieillard consolé entrevoyait une jeunesse immortelle; le lendemain, plus vaillamment, l'homme mûr portait le poids du jour; l'adolescent trouvait moins pénible et il trouvait glorieuse la lutte contre ses passions naissantes; l'enfant lui-même apprenait à mieux connaître et à mieux aimer le Dieu dont le poète avait dit par la bouche d'un enfant comme lui :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature[2].

Ces douces et fortifiantes lectures en valaient d'autres, hélas! aujourd'hui plus communes, dont le moindre défaut est d'amollir les cœurs et d'énerver les courages. Tel roman dont les premières pages vous ont troublé délicieusement, vous laisse en proie à l'ennui des devoirs domestiques et à l'amer dégoût des vertus nécessaires.

1. Voir dans la seconde édition de l'*Histoire de sainte Chantal,* par M. l'abbé Bougaud, une lettre importante de Mgr Dupanloup sur la manière d'écrire la Vie des Saints.

2. Racine. *Athalie*, acte II, sc. VII.

N'appuyons pas. Avouons plutôt qu'il serait injuste de nous plaindre. Au dix-neuvième siècle comme au dix-septième, nous aimons les saints. Et même, les âmes généreuses ne manquent point, qui se sont éprises de passion pour ces admirables natures, les plus tendres et les plus vaillantes que l'humanité ait produites. C'est une des raisons, entre bien d'autres, pour le dire en passant, qui nous font croire à notre pays. Assurément, la pratique féconde des vertus privées et des vertus sociales dont les saints nous ont donné de si beaux exemples, contribuera plus aux reconstructions de l'avenir que la politique desséchante et stérilisante.

A l'heure qu'il est, on n'étudie pas seulement l'histoire profane. On ne se contente même pas de rééditer les Pères de l'Église, les Conciles, les Docteurs, les théologiens, les auteurs ascétiques. A côté des savants qui déchiffrent les manuscrits, les inscriptions, les chartes, les médailles, il y a l'élite ardente de ceux qu'a séduits la radieuse beauté des saints.

Les « anciens » nous ont raconté avec quel enthousiasme fut saluée l'apparition d'un livre exquis entre tous : *Sainte Élisabeth de Hongrie,* la « chère sainte ». Ce fut dans le ciel de l'hagiographie comme une clarté d'aube nouvelle, un nouveau printemps, je ne sais quoi que l'on ne connaissait pas encore ; oserai-je dire, quelque chose de nuptial tout à la fois et de virginal?

Depuis lors, et certainement sous l'influence bénie de ces premiers rayons, que de fleurs charmantes sont écloses, que de fruits savoureux ont mûri : sainte Chantal, sainte Monique, sainte Paule, saint Paulin, saint Jean, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Bernard, saint Bernardin de Sienne..., le P. de Ravignan et le P. Lacordaire, Mgr Dupanloup et le cardinal Pie, Augustin Cochin et Montalembert! Demain ce sera Louis Veuillot. Les belles monographies abondent; la science hagiographique a été renouvelée.

Le temps n'est plus où le lecteur s'accommodait de ren-

seignements de seconde ou même de troisième main; il veut boire aux sources vives. La légende l'intéresse toujours, mais seulement à titre de légende : il demande qu'on la démêle de l'histoire. Nous vous faisons grâce des généralités vagues; mais donnez-nous des détails, des particularités, des faits et encore des faits. Prenez garde néanmoins d'étouffer le personnage sous l'amas d'événements collatéraux : — j'entends dire que c'est le défaut de l'hagiographie allemande. Choisissez vos matériaux; ordonnez-les, et racontez : c'est ici le lieu de déployer toutes vos qualités de style et d'âme. Surtout, ne retardez pas votre récit par de fastidieuses réflexions. « Il faut un peu, disait Fénelon, laisser remarquer les choses à l'auditeur. »

Ce qui, jusqu'à ces derniers temps, a manqué aux familles chrétiennes, c'est une « collection » de Vies de Saints. Il y avait bien l'anglais Butler, librement traduit par Godescard, et l'espagnol Ribadeneira[1]. Leur œuvre est correcte sans doute, parfois même agréable, mais trop souvent vulgaire, et mesquine presque toujours. La candeur et la naïveté des anciens jours ont disparu; les fières réponses des premiers moines se sont adoucies. On a poli les aspérités, fait sécher la goutte de rosée, arraché du champ le liseron et le bleuet. Ces compilations ressemblent à une forêt que l'hiver a dépouillée de son feuillage. « Les arbres sont bien à leur place, a-t-on dit justement[2], mais la verdure frémissante, le rayon qui se joue à travers les rameaux en fleurs, la vie qui s'y meut, ont fui avec le charme et le mystère. »

Cependant, le P. Giry ne doit pas être confondu dans la foule des abréviateurs. Quoique panégyriste, au fond, plutôt qu'historien, le pieux Minime n'est pas dépourvu de tout mérite.

Reste l'immense collection des *Acta Sanctorum*. Évidemment, il ne viendra à la pensée de personne que l'œuvre

1. Nous pourrions nommer encore Mezenguy et Baillet; mais le premier a été l'un des plus décidés jansénistes du dix-huitième siècle, et les *Vies des Saints* du second, au moins le T. Ier et le T. IIe, sont à l'index.

2. M. l'abbé Blampignon, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1864.

bollandienne, si admirable qu'elle soit, puisse jamais devenir un livre de lecture courante.

Mais, ne pourrait-on pas utiliser ses richesses incomparables ? Croyez-vous qu'il soit impossible de faire passer dans un ouvrage, relativement court, la substance et la fleur de ces vastes in-folio? On garderait sur tous les points l'exactitude la plus sévère; on mettrait à profit les meilleurs travaux de la critique moderne, et de charmants récits s'épanouiraient à toutes les pages, dans la trame d'un style simple, noble et pur. L'œuvre demanderait, il est vrai, d'effrayantes recherches, de longs et persévérants efforts, des soins infinis, une âme d'artiste, un cœur d'apôtre...

Hâtons-nous de le dire, l'œuvre est en train de se faire dans la belle collection de la maison Lecoffre : « les Saints », que dirige, avec tant de compétence, M. Henri Joly, un lettré.

II

Mgr Dupanloup, dans sa lettre célèbre sur « la manière d'écrire la Vie des Saints », disait :

« Avant tout et par-dessus tout, l'amour du saint; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources, dans les documents contemporains : pour cela, le temps et le labeur nécessaires ; puis la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce; tout cela tracé avec simplicité, vérité, noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés... »

« Vivants détails », disait l'illustre évêque. Il y revenait et il insistait :

« Des détails, des particularités, et surtout des paroles, parce que ce sont les paroles qui expriment les âmes : laissez souvent parler le saint lui-même; sans quoi tout ce qui est personnel et vivant disparaît, et alors tous les saints se ressemblent. »

En voilà bien long pour arriver à dire que nous avons écrit la vie de Mgr Verjus avec amour.

Nous l'avons écrite longuement, trop peut-être pour les gens du monde ; et, cependant, d'être lu par eux ce nous serait une joie, sinon une récompense : ils apprendraient dans ce livre à quel prix s'achètent les âmes.

Plus d'une fois, en composant cet ouvrage, nous avons songé à tant de chers jeunes gens de nos collèges et séminaires qui ont au cœur la flamme. Ils interrogent tous les points de l'espace. Ils appellent une cause sainte. Ils la cherchent. Pour elle, ils sont prêts à combattre, à souffrir, à mourir.

La lecture de ces pages orientera peut-être leurs belles ardeurs.

A dire vrai, nous avions en vue, surtout et tout d'abord, ceux de la maison : enfants des écoles apostoliques, frères coadjuteurs, novices, scolastiques, professeurs, missionnaires.

Voilà pourquoi nous n'avons reculé, ni devant les détails, ni devant les paroles. Que de citations nous avons faites ! Au détriment de l'art, assurément; car nous n'avons pas su les encadrer toujours et moins encore les enchâsser; c'est à peine si nous pouvons dire avec le vieux Montaigne : « Je n'y ai fourni du mien que le filet à les lier » ; mais en un sujet pareil, qu'importe l'art !

Donc des citations fort nombreuses... ; et nous aurions pu les multiplier encore. Que de hautes pensées, que de beaux élans, combien de sentiments généreux restent « ensevelis » dans la volumineuse correspondance de l'apôtre et dans son Journal ! Un autre biographe, dans quelque vingt-cinq ans pourra les explorer de nouveau : il en rapportera plus que des glanes.

Parler des lettres, pour ainsi dire innombrables, et jetées aux quatre vents du ciel; parler des notes quotidiennes, fidèlement prises depuis l'adolescence jusqu'à la mort, partout, même au fond des bois d'Océanie, même en pirogue de sauvages sur les fleuves et sur la mer,

c'est indiquer les sources très pures et on ne saurait plus authentiques, auxquelles nous avons puisé.

Pour les années d'enfance, nous avons interrogé le frère de Mgr Verjus, celui qu'il appelait « mon Jean bien-aimé », et aussi la Sœur qui a été durant plusieurs années sa maîtresse d'école, Louise de la Sainte-Croix, religieuse de Saint-Joseph d'Annecy.

A l'un et à l'autre, pour leurs précieux renseignements, nous disons merci.

A plusieurs de nos confrères, condisciples d'Henry, nous sommes redevable d'un riche appoint de souvenirs pour les années de la Petite-Œuvre, du noviciat et du scolasticat. Tous, nous les prions d'agréer l'expression cordiale de notre reconnaissance; tous, et plus particulièrement le R. P. Eugène Meyer, assistant du T. R. Père supérieur général, et le R. P. Pierre Tréand, supérieur de la procure des Missions à Sydney, l'ami intime du grand mort et son confident. Enfin, au P. André Jullien, Missionnaire en Nouvelle-Guinée, nous devons un document de particulière valeur : la carte du vicariat de Mélanésie.

A ce propos, une remarque est nécessaire : Les noms géographiques, sur cette carte, sont orthographiés à l'anglaise. Dans notre livre, suivant la coutume de nos pères qui disaient et écrivaient : Londres et non pas London, Gênes et non Genova, Aix-la-Chapelle et non pas Aachen, nous avons orthographié tout ou à peu près tout, à la française... Honni soit qui mal y pense !

Il ne nous reste qu'à faire une déclaration : Nous soumettons cet ouvrage, comme tous ceux que nous avons publiés jusqu'ici, ceux que nous publierons encore, s'il plaît à Dieu, au jugement et à la sanction de notre Mère la sainte Église. Par avance, d'un cœur docile et joyeux, nous réprouvons, condamnons, effaçons tout ce que le Souverain Pontife, juge suprême de la doctrine et

des directions, y pourrait trouver à reprendre, à condamner, à effacer. *Natio enim illorum obediëntia et dilectio*[1].

JEAN VAUDON,
Miss. du S.-C.

Issoudun, 18 janvier 1899,
En la fête de la Chaire de Saint-Pierre,
à Rome.

1. *Eccli.*, III. 1.

MONSEIGNEUR HENRY VERJUS

I

L'ENFANCE

OLEGGIO — SEYNOD — ANNECY

I

Le 16 août 1861, au matin, un homme sortait d'Oleggio, petite ville du Piémont, avec deux voitures de déménagement. Une femme s'était installée, comme elle avait pu, parmi les meubles et les ustensiles de ménage, avec ses deux enfants. L'un avait trois ans : il s'appelait Jean; l'autre avait quinze mois : il s'appelait Henry.

C'étaient de ces pauvres gens que le Sauveur Jésus aimait.

La femme était bien triste. Elle venait de quitter son père et sa mère. Elle s'en allait dans un pays dont elle ignorait la langue.

L'homme non plus ne partait point sans émotion. Carabinier dans l'armée sarde, Philippe Verjus était resté une vingtaine d'années en garnison à Oleggio. C'est là qu'après avoir été admis à la retraite, il avait épousé Laure Massara, pieuse jeune fille qui lui avait donné deux enfants. Jamais peut-être il n'aurait songé à regagner la Savoie, son pays natal, s'il avait pu obtenir du gouvernement italien la pension sur laquelle il comptait en sa qualité de militaire. Mais, quand il la réclama, on le renvoya au gouvernement français. Effectivement, comme il était Savoyard d'origine et qu'il n'avait pas opté pour l'Italie, il était, par le fait même de l'annexion de la Savoie à la France, devenu Français. Le gouvernement de Napoléon III lui fit la modique pension de trois cent soixante francs par an ; un franc par jour. C'est peu pour quatre personnes ; mais, Dieu aidant, et, avec du travail, personne ne mourra de faim. Et le cara-

binier conduit ses attelages à travers les rudes lacets de la montagne.

Dans la nuit du 19 au 20, on arrive à Saint-Michel en Maurienne. C'est là que l'on prendra le chemin de fer pour Annecy. Du bourg, un sentier conduit à la gare à travers une prairie. Le père marchait le premier, tenant par la main son fils aîné. La mère portait sur un bras le petit Henry et de l'autre un panier où étaient les langes de l'enfant. On a gardé le souvenir de cette nuit-là. Il était environ une heure du matin. Il n'y avait point de lune ; mais, dans le ciel sans nuage, des feux étincelants. Tout à coup la mère entend le bruit que fait l'eau en courant sur des cailloux. « Philippe, dit-elle, cherche donc le ruisseau. » A la clarté des étoiles, le père l'eût bientôt trouvé. La mère dépose Henry dans l'herbe et fait asseoir Jean à ses côtés. Le père les garde, tandis qu'elle lave le linge. « Ah ! disait-elle plus tard, les langes de mon Henry, je les ai autant lavés de mes larmes que de l'eau de Saint-Michel ! » Le soir même de ce jour, le père, la mère et les deux enfants couchaient à l'auberge des Quatre-Colonnes, dans Annecy.

II

Henry Verjus, le futur évêque de Limyre, naquit le 26 mai 1860, à sept mois, comme le doux évêque de Genève, saint François de Sales. On devine les soins assidus dont il fut pour ainsi dire enveloppé par sa mère ; mais, chrétienne toute pénétrée de la foi la plus vive, elle se dévoua plus encore à former l'âme de son enfant. Elle y réussit à merveille.

Presque aussitôt qu'il put marcher seul, Mme Verjus confia Henry à la sœur Louise de la Sainte-Croix, institutrice à Seynod, commune voisine d'Annecy, où la famille s'était fixée. « Je n'ai pas connu, lisons-nous dans les notes de la Sœur, d'enfant plus pieux, plus obéissant, plus exact et plus sérieux qu'Henry. Il était le modèle

de tous. On l'avait surnommé le petit ange. » La première année de sa scolarité, l'enfant, à raison de l'exiguïté du local et de sa petite taille, fut installé sur le pupitre de la maîtresse. Si parfois la Sœur était obligée de sortir, c'était Henry qui surveillait. L'ascendant qu'il avait sur ses condisciples, maintenait le plus parfait silence. Mais, quand sonnait la fin de la classe, le grave surveillant prenait ses ébats plus joyeusement et plus bruyamment que pas un.

Qu'il fût turbulent et même étourdi, la chose est certaine. Son bon ange sans doute l'a plus d'une fois porté dans ses mains ; sans quoi, il eût été victime de ses imprudences. A Annecy, un jour de grand marché, il avise, sur la Place-au-Bois, une voiture, attelée d'un gros mulet, qui stationnait en face des Quatre-Colonnes. Tout droit, Henry va se placer sous l'animal. Comment faire, quand on est si petit, pour atteindre du front le ventre du mulet ? Henry se met à sauter, en riant aux éclats. La bête commençait à perdre patience et à ruer, lorsque Jean, le frère aîné, qui était là, pousse un cri. Un domestique sort de l'hôtel, se précipite, arrache l'enfant... A l'instant même, le mulet s'emporte et s'enfuit dans une course furibonde. Quelques secondes de plus, Henry eût été écrasé.

Une autre fois, à Seynod, Henry aperçoit un nid dans un peuplier qui s'élevait au milieu d'une forte haie. Malgré la défense que lui en avaient fait souvent son père et sa mère, il grimpe au nid. Au moment d'y mettre la main, la branche qui le portait, casse. Le dénicheur tourne dans l'air et s'abat sur la haie. Son frère qui le croyait mort ou gravement blessé, essaie, tout tremblant, de le dégager des épines. Henry, voyant sa pâleur et sa frayeur, éclate de rire ; puis, tendrement : « N'aie pas peur, mon petit Jean, je ne recommencerai pas ; je ne désobéirai plus au papa et à la maman. »

Henry n'avait peur de rien ni de personne. Citons encore un trait ou deux qui mettront en lumière l'intrépidité du futur apôtre.

Les deux frères revenaient d'Annecy. Chemin faisant, ils rencontrent deux enfants effrayés. Un homme était couché en travers de la route, et ils n'osaient avancer. « Jean, dit Henry d'un air grave, prends mon sac. Je vais couper un bâton... Maintenant, suivez-moi, d'un peu loin. » — « Jugez, écrit l'un des témoins, si le cœur battait fort dans la poitrine ! » L'homme effrayant était endormi. Henry le réveille d'un coup de bâton. L'ivrogne — car, c'en était un — injurie ce vaurien qui se permet de le réveiller de si étrange façon. « Vous voyez bien, riposte Henry, que, si vous barrez la route, les voitures vont vous passer sur le corps. » Et comme l'ivrogne ne bougeait point : « Venez, vous autres, et n'ayez pas peur, je suis là ! » Quand ils furent passés, Henry prend l'homme par les jambes et le tire un peu à l'écart : « Il se ferait écraser tout de même, dit-il, et, s'il a des enfants... »

Un dimanche, en attendant l'heure des vêpres, Henry s'arrêta à regarder des joueurs de boule. Quelqu'un, parce qu'il avait perdu, faisait-il mauvaise figure, Henry ne pouvait comprimer un sourire. « Va-t'en aux vêpres, espèce de bigot ! lui dit un mécontent. — Bien sûr, répond l'espiègle, il vaut mieux aller aux vêpres que d'être aussi maladroit que vous. » Et il part, mais pas assez prestement pour esquiver une pierre que lui lance le drôle. Le coup atteint Henry à la tête, et le voilà tout en sang. « Ce n'était pas lui qui pleurait, remarque son frère ; c'était moi. » A quelque temps de là, Henry aperçoit l'individu qui l'avait blessé, près d'une fontaine où il puisait de l'eau. Henry s'approche doucement, saisit brusquement le seau rempli jusqu'au bord et il en coiffe son homme.

En tout ceci, comme en bien d'autres aventures que nous savons, pas ombre de méchanceté. Histoire de rire. Jamais de rancune. S'était-il battu avec des écoliers de son âge pour défendre son frère, le lendemain il était le premier à proposer la paix et à la cimenter par quelque beau tapage. S'il voyait, au milieu des jeux, pleurer quelque camarade, il quittait sur-le-champ la partie la

mieux engagée et ne la reprenait que lorsqu'il avait séché les larmes. Aussi, comme on l'aimait!

III

Après le jeu, l'un des plus doux passe-temps d'Henry Verjus était de construire de petits oratoires. Il les recouvrait de branches vertes et les décorait à l'intérieur de figurines d'un art plus ou moins rudimentaire, auxquelles il donnait, suivant le plus ou moins de vraisemblance, le nom de saint Joseph ou de saint François de Sales. Quelquefois il s'exerçait devant ses chapelles à dire la messe. Le plus souvent, revêtu, en guise de surplis, d'une camisole blanche de sa mère, il montait sur une chaise et répétait avec le plus grand sérieux du monde les sermons de M. le curé. Un lendemain de lessive, il s'empare du cuvier. Voilà qui vaut mieux pour la prédication qu'une chaise! Et puis, tout à son aise, comme faisait sans doute le bon curé lui-même, il pourra frapper sur le rebord. Dans un mouvement d'éloquence frappa-t-il trop fort? Toujours est-il qu'en un clin d'œil l'orateur se trouva sous la chaire, au grand effroi de son auditoire. On relève le cuvier. Henry souriait de son bon sourire.

M. Viannay, curé de Seynod, aimait les enfants. De bonne heure il distingua Henry Verjus. L'enfant n'avait pas trois ans. Un jour que le bon prêtre visitait l'école des garçons, un peu courbé et appuyé sur une canne, Henry va droit à sa rencontre : « Monsieur le curé, pourquoi donc as-tu un bâton? — Petit curieux, c'est pour corriger les méchants. Tiens! tiens! — Ah! tu crois, monsieur le curé, que je vais me laisser battre... » Et l'enfant saisit une de ces baguettes dont on se sert dans les classes enfantines pour faire épeler l'alphabet. Puis se dressant : « A nous deux, monsieur le curé! Tu verras si j'ai peur. » M. Viannay se prit à rire et fut désarmé. Depuis lors, à chaque entrevue, c'était entre l'enfant et le vieillard une partie d'escrime, une rencontre à l'épée.

Henry était encore en robe que M. le curé de Seynod l'enrôla dans la Sainte-Enfance. Le soir du 28 décembre 1863, il rentrait tout joyeux à la maison : « Maman, je serai parrain d'un petit Chinois. » A partir de ce moment, il fit tous les jours quelque chose pour le rachat des infidèles, et déjà sa maîtresse, la sœur Louise, l'appelait « le petit missionnaire ».

En 1865, à la distribution des prix, on joua une pièce empruntée aux *Annales de la Sainte-Enfance*. Le rôle d'Henry consistait à prendre son repas à la mode chinoise, assis par terre, mangeant du riz à l'aide de morceaux de bois. Ils étaient six à ce banquet. Henry était le plus jeune. Il s'acquitta de son rôle avec un tel sérieux et un semblant d'appétit si naturel qu'on l'eût pris aisément pour un Chinois de Chine. Plus tard, il tint le rôle principal dans les petites comédies des jours de fête.

En 1867, le 10 juin, Mgr Magnin, évêque d'Annecy, se rendit à Seynod pour y bénir de nouvelles cloches et donner la confirmation. Henry, malgré son jeune âge, fut au nombre des confirmands. Il n'oubliera point cette date et, chaque année, ce jour-là, en action de grâce, il récitera le *Veni Creator Spiritus*. Ce fut lui qui complimenta Monseigneur. Sa bonne tenue et la netteté de son langage ne passèrent point inaperçues. Quelque temps après, il rencontra Mgr Magnin qui se promenait dans la campagne. Il l'aborde et lui récite ingénument un compliment qu'il avait fait à M. le Maire au jour des prix, non pas, bien entendu, sans changer le nom de l'officier municipal. Monseigneur fut charmé de la candeur et de la gentillesse d'Henry. Il lui prend la tête dans ses deux mains, le baise au front, le bénit et lui fait cadeau d'une belle médaille d'argent.

L'année qui suivit la confirmation, M. le curé de Seynod avertit Mme Verjus qu'il allait préparer Henry à la première communion. La mère se récria, objectant son âge, — il n'avait pas encore huit ans, — et son étourderie. « Laissez-moi faire, répondit le vénérable prêtre ;

vous ne savez point ce qui se passe dans le cœur de cet angélique enfant; moi, je le sais. » Chaque année, le 5 avril, Henry Verjus ravivait au fond de son âme les inoubliables émotions de cette première journée eucharistique.

Le 29 janvier 1870, ce fut un grand deuil dans la famille Verjus. Le père venait de mourir. Un jour la pauvre veuve arrosait de ses larmes le travail de couture qu'elle tenait à la main, Henry détache de la muraille un crucifix et il le dépose sur les genoux de sa mère : « Regarde, maman! Notre-Seigneur a plus souffert que nous. »

IV

Avec la mort, l'extrême pauvreté allait peut-être entrer dans la maison; mais la Providence a veillé jusqu'à présent sur cette pieuse famille, elle ne l'abandonnera pas. Une personne charitable qui l'appréciait, la recommanda aux Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy [1]. Il fut convenu que Mme Verjus irait avec ses deux fils habiter aux Molasses, la campagne des religieuses. Il y avait là une petite magnanerie. Mme Verjus soignerait les vers à soie. Le P. Vandel, missionnaire du Sacré-Cœur, dont le nom reviendra quelquefois dans cette histoire, faisant plus tard allusion à la vocation d'Henry, dira : « Les Molasses nous ont donné le plus beau cocon qui ait jamais paru. Cet

1. Les religieuses de Saint-Joseph habitent l'ancien second monastère de la Visitation, y compris la maison de la Galerie, berceau de l'Ordre. Elles en ont fait une sorte de reliquaire. C'est là que, le 6 juin 1610, s'enfermèrent la baronne de Chantal, Mlle de Bréchard et Mlle Favre. Le lendemain, saint François y célébrait la messe et prononçait la clôture. Le surlendemain, consulté sur quel chant ses « colombes » reprendraient leur ramage et les louanges divines, le saint fondateur composa, séance tenante et de concert avec la Mère Jeanne de Chantal, celui que tous les monastères de l'Ordre ont pieusement conservé pour leurs offices.

On sait qu'il n'évolue pas à travers de riches mélodies, n'ayant emprunté à la gamme que trois notes.

enfant deviendra la gloire de notre petite Société. Son nom remplira le monde. »

La maison des Molasses est entourée d'arbres : saules, acacias, peupliers. Les pommiers et les poiriers ne manquent pas non plus, ni les cerisiers. D'un rond-point qui est tout proche, la vue est charmante sur Annecy dans la vallée et grandiose sur les montagnes.

Les deux frères passèrent là des journées délicieuses. Henry s'y montra, comme toujours, hardi, ardent, malicieux et bon, par-dessus tout plein de foi. Il lui arriva de renverser une planche sur laquelle étaient placées des branches de bruyère chargées de vers à soie. Désolée de cette maladresse, Mme Verjus prend une verge pour fustiger le coupable. Celui-ci cherche à désarmer la main maternelle. Impossible. Il s'évade. Au soir, la faim le ramène au logis. Voyant que sa mère est toujours fâchée et qu'elle se dispose à le châtier, Henry, saisi d'une inspiration soudaine, décroche un crucifix : « Maman, dit-il, voyez Jésus, dans quel état on l'a mis, et pourtant il ne s'est point fâché ! » La mère dissimule son émotion et comprend une fois de plus que le bon Dieu lui a confié un trésor.

Nous savons que cet enfant de dix ans se privait de nourriture en faveur d'un pauvre vieillard qui n'avait d'autre domicile que le grand chemin.

La bonté de son cœur se manifestait même à l'égard des animaux. Que de fois, durant l'hiver, on l'a surpris émiettant aux passereaux son morceau de pain !

Un jour qu'il était occupé, devant une table, dans la cour des Molasses, à finir un long et laborieux devoir, l'écolier entend tout à coup les enfants du voisin qui prennent leurs ébats. Vite il se lève et s'en va, laissant là livre et cahier. Au bout de quelque temps, la troupe joyeuse aperçoit près de la table une chèvre. Les enfants accourent. La chèvre les regarde philosophiquement, en achevant de manger la dernière feuille du cahier d'Henry. L'écolier s'élance. La chèvre s'enfuit. Henry la poursuit.

Mais, soudain : « Non, dit-il, je ne la frapperai pas : la pauvre bête n'a pas l'intelligence de ses actes. » Prenant alors sa voix la plus douce, il la rappelle, il la ramène, il la caresse, il la prend dans ses bras; puis, courageusement, se remet au travail.

V

Les Sœurs de Saint-Joseph ne tardèrent pas à soupçonner les desseins de Dieu sur ce béni enfant. Sa tenue à l'église, son maintien dans la prière, les longues stations qu'il faisait devant le Saint Sacrement avant d'aller en classe, sa manière surtout de servir la messe, frappaient d'étonnement et quelquefois d'admiration les bonnes religieuses. L'une d'entre elles, plus particulièrement, sœur Saint-François, aimait à s'entretenir avec Henry. Un jour, elle le prend à part, et, à brûle-pourpoint, lui demande ce qu'il compte devenir. « Moi, dit-il fermement, je serai Missionnaire. — Missionnaire! reprend la Sœur. Mais, mon pauvre Henry, tu n'y songes pas! Pour être Missionnaire, il faut être instruit. Il faut savoir le latin, le grec, les sciences, la théologie, et bien d'autres choses encore... — Après, ma Sœur? — Après? Souvent tu seras seul dans les bois, dans les déserts, dans les montagnes. Des bêtes féroces viendront et elles te mangeront. — Et après? — Tu souffriras du froid, du chaud, de la faim, de la soif, de toutes les maladies. — Et après? — On t'enverra peut-être dans ces pays sauvages où les hommes se mangent entre eux. Ils te tueront et ils te mangeront. — Et après? » Aux effroyables peintures de la vie de Missionnaire que lui faisait la Sœur, Henry restait impassible et invariablement répondait : « Et après? » Enfin, la Sœur, un instant décontenancée, croit avoir trouvé l'objection décisive : « Mais, mon pauvre enfant, y as-tu pensé? — A quoi, ma Sœur? — Une fois parti pour ces pays lointains, tu ne reverras plus ta mère!... » La Sœur avait frappé au point sensible. « Ah! cela, dit-il,

c'est différent. » Et l'enfant, songeant à sa mère qu'il pourrait ne plus revoir jamais, se met à marcher de long en large, la main au front et l'esprit comme plongé dans un abîme. Au bout de quelques instants, il s'arrête; il regarde la Sœur d'un calme et profond regard, semblable à un homme qui vient de prendre une résolution suprême : « Ma Sœur, je serai Missionnaire. » Henry avait onze ans.

En ce temps-là, au centre de la France, dans le Berry, une congrégation, jeune encore, avait fondé une École apostolique qui portait un nom déjà populaire : la Petite-Œuvre du Sacré-Cœur. Les Sœurs de Saint-Joseph, notamment sœur François et sœur Flavie[1], en étaient les zéla-

1. Nous lisons dans la lettre circulaire envoyée le 18 août 1883 par la T. R. M. Marie-Louise Genin, supérieure générale, à ses filles, les religieuses de Saint-Joseph d'Annecy, sur la vie et la mort de la sœur Flavie : « Que dirons-nous de sa charité?... Le bon Dieu lui fournit dans ses divers emplois et dans les localités où il la plaça, le moyen d'arriver à la sainte œuvre qui devait couronner les dernières années de sa vie. Je veux parler de la *Petite-Œuvre*... A Chens, sœur Flavie se rencontra souvent avec M. l'abbé Vandel, missionnaire du Sacré-Cœur et fondateur de la Petite-Œuvre. Ces deux âmes apostoliques unirent à ce moment leurs communes aspirations, et notre pieuse Sœur devint l'ardente zélatrice de la jeune famille d'Issoudun... Par son zèle industrieux elle fut assez heureuse pour envoyer à Issoudun un jeune enfant d'Annecy qui a trouvé en elle assistance et protection... » Le lecteur a reconnu Henry Verjus. La supérieure générale ajoute : « Et maintenant si vous me demandez ce que faisait au galetas sœur Flavie, près de ses caisses de chiffons, je vous dirai : Elle triait toutes ces hardes, ces effilures, ces papiers qu'elle pesait et envoyait au chiffonnier. L'argent qu'elle en retirait s'envoyait à Rome, à Issoudun, avec des offrandes de messes, de neuvaines qu'elle savait provoquer ; le tout allait grossir le trésor de Notre-Dame du Sacré-Cœur. » Disons avec la supérieure des religieuses de Saint-Joseph : « Des âmes vulgaires à qui il n'est pas donné de comprendre le *beau*, pourraient sourire dédaigneusement devant cette humble occupation, disant : Que de peines, de temps perdu pour, après tant d'années, acheminer un prêtre à l'autel !... » Et la Révérende Mère conclut : « O mes bonnes Sœurs, nous ne tenons pas ce langage, nous savons ce qu'est un prêtre dans l'Église de Dieu; nous savons aussi que la vertu vaut ce qu'elle coûte, et que l'oreille de Celui qui entend le bruit de la feuille qui tombe, et dont l'œil sonde nos plus secrètes intentions, a vu et compté tous les pas et les sacrifices que notre humble Sœur s'est imposés, pour obtenir ce précieux résultat. » Cette note est longue ; mais nous tenions à glorifier la sœur Flavie et son pieux Institut. C'est notre manière aussi

trices ferventes. Elles écrivirent à Issoudun en faveur de leur protégé. On décida qu'il serait bon qu'Henry connût les éléments de la langue latine. M. le curé de Seynod lui donna les premières leçons; puis, Mme Verjus étant revenue habiter Annecy, l'écolier suivit les cours de la maîtrise de la cathédrale.

La porte de la maîtrise ne s'ouvrit pas d'elle-même : « Il n'y a pas une seule place, disait Mgr Magnin; il n'y a plus un seul pupitre. — Oh! qu'à cela ne tienne, Monseigneur! répondit au bon évêque sœur Saint-François. Saint-Joseph, notre patron, était charpentier : il fera bien encore un pupitre. » Et la porte s'ouvrit.

Les commencements furent pénibles. Henry eut à lutter contre les difficultés de l'étude. Un instant même, on le découragea. Mais, le bon Dieu lui donna, dans la personne de l'un des professeurs, un ami perspicace et dévoué.

Écoutons M. l'abbé Veyrat[1] : « J'étais professeur de latin à la maîtrise d'Annecy. Un jour, Henry Verjus arrive dans ma chambre avec sa mère. Ils étaient désolés tous les deux. Quelqu'un avait déclaré que l'enfant était dépourvu de moyens et qu'il ne fallait pas songer à devenir prêtre. Henry désirait pourtant beaucoup entrer chez les Pères d'Issoudun, et la constatation, en quelque sorte autorisée, de son inaptitude, le jetait dans un vrai désespoir. En m'exposant sa peine, le pauvre enfant pleurait à chaudes larmes et sa mère aussi. Moi-même, je me sentis tout ému d'un pareil chagrin et je me dis qu'il n'était pas possible que Dieu eût mis dans l'âme d'un enfant un tel désir d'être prêtre, sans y mettre en même temps, au moins en germe, les qualités indispensables pour le devenir. » Et le clairvoyant professeur, pour relever le courage et raviver l'espérance, apprend à l'enfant que semblable décision avait été prise à l'égard d'un jeune berger de la vallée de la

de remercier et d'encourager tant d'autres âmes qui sont les infatigables zélatrices de nos œuvres.

1. Aujourd'hui directeur d'un excellent journal, *le Petit Savoisien*.

Saône, qui devait être un jour le saint curé d'Ars; que Jean-Baptiste Vianney ne s'était pas laissé abattre, mais qu'il avait poursuivi son but humblement et généreusement; que les facultés sommeillent parfois assez longtemps; qu'à la fin elles s'éveillent; et que, d'ailleurs, pour aller chez les sauvages, il n'était pas toujours nécessaire d'être un grand savant, pourvu que le Missionnaire fût un homme dévoué, sacrifié, persévérant, un homme de Dieu.

C'en était assez, comme bien l'on pense, pour ranimer le courage du futur apôtre et rallumer ses ardeurs.

Henry n'oublia jamais cette intervention providentielle du bon prêtre. Lorsqu'en 1884 le P. Verjus fit un voyage en Savoie avant de partir pour les Missions, il rappela à M. Veyrat que c'était à ses encouragements de 1872 qu'il devait le bonheur du sacerdoce. Peu de temps avant sa mort, dans le dernier voyage qu'il fit à Annecy, comme, dans un repas, on l'avait loué de ses travaux apostoliques magnifiquement : « Monsieur l'abbé, dit l'évêque en répondant au toast, prenez pour vous une bonne part de tout ce que vous venez d'entendre. » Henry Verjus, s'il n'eût guère, comme on le verra plus tard, la mémoire de l'esprit, eut, à un rare degré, la mémoire du cœur.

Au printemps de cette même année 1872, le 17 avril, à l'âge où l'Enfant Jésus entrait au Temple, Henry Verjus entrait à la Petite-Œuvre du Sacré-Cœur.

II

LA PETITE-ŒUVRE

CHEZAL-BENOIT

I

Au mois de mars de l'année 1866, dans une station thermale des Pyrénées, à Amélie-les-Bains, deux prêtres demandaient à la douceur du climat et à la bienfaisance des eaux la réparation de leurs forces. L'un était le T. R. P. Chevalier, et l'autre l'abbé Vandel.

Le 8 décembre 1854, jour de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, le P. Chevalier avait jeté les fondements de la petite société des Missionnaires du Sacré-Cœur.

Le même jour de la même année, l'abbé Vandel, ancien curé de Nyon, dans le canton de Vaud, en Suisse, où il avait fait, malgré les protestants, un bien immense, eut, en célébrant la sainte messe, l'idée nette de *l'Œuvre des Campagnes*.

Toute sa vie, l'abbé Vandel avait eu une dévotion spéciale au Cœur de Jésus. Ordonné prêtre le 7 juin 1846, il attendit, pour célébrer sa première messe, jusqu'au 19, fête du Sacré-Cœur. La consécration qu'il avait faite, ce jour-là, de tout lui-même, au Cœur du divin prêtre, il la renouvellera, dix ans plus tard, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, « pour que ses affections, ses souffrances, ses désirs, tous ses projets arrivent, par Marie, au Sacré Cœur de Jésus » ; et cet acte, écrit de sa main, il le signera de son sang.

L'abbé Vandel et le P. Chevalier, on le voit, étaient nés pour se comprendre.

Ils se comprirent.

« J'avais proposé au conseil de l'Œuvre des Campagnes, disait un jour l'abbé Vandel, un moyen bien simple

d'obtenir des ressources ; à mon grand regret, on le refusa. — Quel est donc ce moyen? répondit le P. Chevalier. — Je n'ose vous le dire ; vous allez peut-être, vous aussi, rire de moi. — Parlez toujours. — Eh bien, voici : Je proposai au conseil général de ne demander aux associés de l'Œuvre qu'un sou par an. Un sou ! Personne ne l'aurait refusé, et ce sou multiplié aurait fini par donner des sommes considérables. » Ce fut un trait de lumière pour le R. P. Chevalier. Depuis quelque temps il était préoccupé du moyen de trouver des recrues pour sa petite société. « Cher Père Vandel, dit-il vivement, j'accepte votre idée. Vous aussi, vous allez être Missionnaire du Sacré-Cœur. Vous y songez depuis longtemps déjà. Nous allons créer ensemble une École apostolique et nous lui appliquerons l'idée, qui me paraît féconde, du « Sou par an ».

L'accord était fait. Séance tenante, pour ainsi dire, on esquissa le plan de l'Œuvre, et, à cause même de la petitesse du moyen qu'on allait employer, on la nomma la Petite-Œuvre, — la Petite-Œuvre du Sacré-Cœur.

C'était aux approches du 25 mars. Or, en France, cette année-là, la fête de l'Annonciation de la très sainte Vierge, tombant le dimanche des Rameaux, était renvoyée au lundi de Quasimodo. Mais, comme en Espagne, elle est fête d'obligation et par conséquent célébrée le jour même, les deux prêtres, voulant à tout à prix mettre leur projet sous la protection de la Mère de Dieu, gravirent les hauts sommets pyrénéens et dirent la messe dans une chapelle du versant espagnol. Le P. Vandel écrira plus tard : « La Petite-Œuvre a eu pour berceau un autel. »

Il n'entre pas dans notre plan de raconter les commencements de l'École apostolique. C'est proprement l'affaire de l'historien du P. Vandel. A l'époque où nous sommes de la vie d'Henry Verjus, elle est installée, à quatre lieues d'Issoudun, au département du Cher, à Chezal-Benoît, *casale benedictum*, « maison bénie », dans un ancien monastère de Bénédictins, tout près d'une belle église romane, et à la lisière d'une forêt de chênes.

C'est là que le P. Vandel lui-même conduisit Henry Verjus.

II

Quelles furent les premières impressions d'Henry à la Petite-Œuvre? « Deux choses, lisons-nous dans son Journal, me resteront longtemps gravées dans le cœur; je veux dire ma première retraite qui me fit beaucoup de bien et ma première confession générale à la Petite-Œuvre. Ces deux choses m'impressionnèrent très fortement et me firent un peu comprendre la piété. » La retraite fut donnée par le P. Vandel. Henry prit soigneusement des notes sur les instructions du prédicateur et les histoires qu'il racontait, sur ses propres lectures, ses pensées personnelles, et il nota ses résolutions. Voici une prière qu'il rédigea et adressa à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, faites-moi la grâce de me corriger, de devenir Missionnaire du Sacré-Cœur et de porter votre dévotion jusque chez les sauvages. Vous savez, ô mon Jésus, que, dès ma plus tendre enfance, je vous ai aimé de tout mon cœur. Toujours j'ai voulu être prêtre. O mon amour, faites que je sois martyr pour votre gloire! » Ne l'oublions pas, Henry n'avait encore que douze ans.

Suivons-le maintenant en l'année scolaire 1873-1874.

Malheureusement sa correspondance des deux premières années avec sa mère et ses bienfaitrices du couvent Saint-Joseph d'Annecy a été perdue. Voici ce qu'on nous écrivait d'Annecy à la date du 19 juillet 1893 : « Après la mort de notre vénérée sœur Flavie, nous n'avons pas retrouvé vestige des lettres charmantes qui lui avaient été adressées par le jeune Henry Verjus. Chacune de nous se souvient parfaitement de les avoir lues ou entendu lire; mais, comme elles étaient pleines de témoignages de tendresse et de reconnaissance pour la chère Sœur, nous pensons que son humilité et son esprit de mortification les lui auront fait détruire. Nous le regrettons vivement; car elles auraient été pour l'historien une mine très riche... »

A défaut de ses lettres, nous avons un résumé de sa vie d'écolier fait par lui-même avant son entrée au noviciat et, de plus, nous avons des témoins authentiques : ses condisciples et ses maîtres.

En ce temps-là, les élèves des hautes classes formant une sorte de juvénat, à Saint-Gérand-le-Puy, au diocèse de Moulins, ils étaient douze à la Petite-Œuvre de Chezal-Benoît, douze comme au collège apostolique; tous groupés dans une classe unique; quelque chose qui pouvait ressembler à une sixième. Un Père et un Scolastique gouvernaient ce petit monde. Le Père, curé dans le voisinage, n'avait pu résister aux attraits du Sacré Cœur : il était venu à Issoudun. L'étudiant, hier encore pastoureau dans la plaine champenoise, gardait les agneaux de la Petite-Œuvre.

On n'a pas oublié ces années déjà loitaines. Les Pères vivaient de la vie des enfants, travaillant, jouant, priant avec eux. C'était un régime affectueux, très simple, très doux, presque naïf. L'enseignement n'était pas plus élevé que le reste. Lhomond en faisait tous les frais. Le maître disait et l'élève croyait que rien n'était beau comme une règle de grammaire bien apprise ou comme une page d'analyse grammaticale bien faite. On goûtait fort, en été du moins et à l'automne, la manière d'enseigner du professeur d'arithmétique. Économe en même temps que professeur, souventes fois, avant de se rendre en classe, le maître passait par le fruitier; il y cueillait pommes et poires, les exposait aux regards des élèves, puis, pour mieux expliquer les fractions, il les divisait et les distribuait. Excellente façon, disait-on parmi la gent écolière, d'ouvrir les intelligences.

Henry Verjus était l'aîné et aussi, étant arrivé à Pâques de l'année précédente, le plus ancien. Ajoutez que pour les études il avait quelques mois d'avance sur ses camarades. Or, comme on avait à la Petite-Œuvre un grand respect pour tout ce qui était hiérarchie et tradition, son droit d'aînesse et d'ancienneté lui donnait sur les nouveaux qui, pour la plupart, n'avaient pas encore ouvert le rudiment

latin, sinon du prestige, au moins une certaine autorité. Il n'en abusa jamais. Au contraire, il était joyeusement empressé à faire plaisir. Très volontiers il mettait au service de tous et de chacun ses petites lumières que les plus jeunes croyaient très grandes. « C'est à lui, nous écrit en souriant l'un d'eux, que je suis redevable d'avoir compris, après des fouilles inutiles dans mon dictionnaire, qu'en latin le *que* enclitique remplace l'*et* conjonctif. »

Il avait une façon charmante d'accueillir les nouveaux. Écoutez : « C'était le soir du 15 août 1874. J'arrivai à Chezal-Benoît, conduit par le vénéré P. Vandel. A peine avais-je franchi le grand portail qui ouvre sur la cour, que je vis venir à moi un enfant dont la joie débordait. Me sauter au cou et m'embrasser fut son premier mouvement; puis, apercevant le lourd sac qui contenait mon trousseau, il l'enleva des deux mains, le hissa, comme il put, sur ses épaules et courut le porter au vestiaire, racontant, chemin faisant, aux camarades, sa bonne fortune. Cet enfant n'était autre qu'Henry Verjus. » Il était déjà plein de charité et de dévouement. Ayant appris l'arrivée d'un nouveau, il n'avait pu se contenir, et, muni de l'autorisation du supérieur, il avait brusquement quitté l'étude pour lui offrir ses services. « Cet acte d'exquise fraternité chez un enfant, ajoute son condisciple, fit sur moi l'impression la plus vive, et, aujourd'hui encore, après vingt ans, je m'en souviens comme si c'était d'hier. »

Un autre élève avait de la peine à s'habituer. Le mal du pays le prenait souvent et lui arrachait des larmes. Un jour d'hiver qu'il fallait, par un froid très vif, cirer ses souliers dans la cour, Frédéric se désolait plus encore que de coutume et pleurait dans un coin. Henry qui lui avait été donné pour « ange gardien », l'aperçoit. Il court à lui, il le console, le brosse et le cire avec un tel entrain et une cordialité si franche qu'il a du coup et pour toujours chassé les idées noires. « Certainement, dira plus tard Frédéric, c'est à Henry Verjus que je dois d'avoir gardé ma vocation. »

En juin 1873, le mois des grands pèlerinages, le Berry envoya une députation à Paray-le-Monial. Paray, c'est tout à la fois le berceau de la dévotion au Cœur de Jésus et le tombeau de la glorieuse visitandine qui en fut l'apôtre. Les Missionnaires d'Issoudun étaient là, escortant la bannière de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Les élèves de rhétorique représentaient le juvénat. Deux élèves de sixième représentaient la Petite-Œuvre. L'un était Henry. C'est assez dire l'estime qu'avaient pour lui ses maîtres.

Peut-être aussi l'avait-on choisi pour sa voix. Il avait une belle voix de soprano dans laquelle passait son âme. A l'entendre, à la chapelle, chanter des cantiques avec tant d'émotion et de piété, on priait mieux et l'on devenait meilleur. Sans maître, il jouait aussi de l'harmonium, et d'aucuns prétendent qu'il accompagnait bien le plain-chant. Au besoin, pour être agréable à ses condisciples, il se faisait compositeur. « Je me rappelle, lisons-nous dans les notes d'un contemporain, avoir chanté, un soir d'Épiphanie, une jolie bluette, intitulée : *le Roi de la Fève*, dont la musique était de lui. »

Henry excellait déjà dans la déclamation, surtout la comique. Sans tomber dans la charge ou la bouffonnerie, il lançait les mots, les regards, les gestes, les saillies, d'une manière si spirituelle et si plaisante qu'il déridait les plus graves et enlevait les applaudissements. « Je le vois encore, dit un bon juge, costumé en Scaramouche, dans la pièce intitulée : *Qui casse les verres, les paie*, et faisant, d'une mine impayable, mille évolutions drôles. »

Son triomphe était la *Chanson de Robinson :*

Mes enfants, faut que j'vous raconte
Les aventur's de Robinson.
C'est un' histoire qu'est pas un conte
Et qui contient plus d'un' leçon...

Comme il s'agit d'aventures dans cette chansonnette, de voyages sur mer, d'îles lointaines, de combats avec les sauvages, Henry était là dans son élément. Avec quel accent il chantait, surtout le dernier couplet, ce couplet

ajouté par un Père, ce couplet qui avait trait aux missions, rêve déjà de son âme ardente, ce couplet qui était pour lui « la morale de l'histoire » !

Et nous aussi, chez les sauvages,
Nous irons faire la leçon;
J'espèr' que nous serons plus sages
Et plus util's que Robinson.
Sans avoir peur,
Et de bon cœur,
A les sauver nous mettrons notre ardeur.
S'il faut souffrir,
S'il faut mourir,
Oui, nous irons un jour les convertir.
Mais, avant de fair' le voyage,
Mes amis, il faut travailler;
Il nous faut écrire, étudier,
Et ne jamais perdre courage.

Les petites séances récréatives n'étaient pas les seuls délassements de nos écoliers. Chacun cultivait dans la cour, au pied des acacias, un jardinet. C'était à qui épanouirait les plus belles fleurs. L'un montrait avec orgueil ses dahlias et ses pavots; l'autre ses capucines, celui-là ses gueules-de-lion et celui-ci les souples enroulements des plantes volubiles. Rivalités innocentes.

Aux jours fixés par la règle, on s'enfonçait dans la forêt voisine, sous les chênes. Parfois, dans les vertes profondeurs, on s'en allait jusqu'à Notre-Dame-de-l'Image. Aux heures chaudes, on côtoyait, parmi les ajoncs et les bruyères, l'étang de Bourniziou aux rives mélancoliques et l'on s'y baignait, ou bien l'on poussait jusqu'à la fraîche vallée de Sarmel et l'on pêchait dans l'Arnon. Il arriva qu'aux vacances de Pâques on fit un pèlerinage dans l'Indre, près de Châteauroux, à Notre-Dame de Touvent, ravissante chapelle de la propriété du général Bertrand[1], et à Notre-Dame de Déols, la Vierge des miracles. Pendant les grandes vacances, ce fut merveille : une promenade dura quatre jours. On visita les bords de la Creuse, le

1. Sa fille, Mme Thayer, en a fait depuis le don magnifique aux archevêques de Bourges.

petit séminaire de Saint-Gaultier, si pittoresque au penchant de la bourgade, et la blanche abbaye de Fontgombault qui se réveille, dans ses ruines splendides, et rajeunit. Au 8 septembre, à Issoudun, trente mille pèlerins acclament Notre-Dame du Sacré-Cœur. Les enfants de Chezal-Benoît y portent la bannière de la Petite-Œuvre en avant du cortège triomphal où figurent les abbés mitrés d'Aiguebelle, de Staouéli, des Dombes, de Fontgombault, les évêques de Séez, de Mende, de Limoges, de Châlons, Mgr le prince de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, et Son Éminence le cardinal Donnet. Journées mémorables ; inoubliables vacances.

Cependant, le dirai-je ? Nulle joie humaine n'était comparable pour ces enfants à la joie que leur procurait la visite du vénéré P. Vandel, directeur, non pas immédiat, mais général, de la Petite-Œuvre, et son pourvoyeur. Le cœur, vraiment, faisait explosion. Lisez plutôt :

« Le Père ne laissait pas quelquefois de nous surprendre agréablement par une arrivée imprévue. Nous étions en étude, travaillant comme on travaille à la Petite-Œuvre. La salle se trouvait au rez-de-chaussée, et, à l'extrémité opposée de la cour, s'ouvrait la porte qui donnait accès sur la voie publique. Il y avait bien des persiennes qui essayaient de faire obstacle à la curiosité ; mais quelques fentes secrètes livraient un passage clandestin aux œillades furtives, et l'on pouvait se faire une idée confuse de l'étranger qui arrivait. Car c'était tout un événement que la présence d'un visiteur au milieu de nos bois rustiques. Mais quand une soutane de grande stature se dessinait au travers des platanes, le cœur battait. Un instant encore et le doute s'évanouissait : c'est lui, c'est le P. Vandel ! Jamais branle-bas ne produisit une telle soudaineté de mouvements. En un clin d'œil, surveillant en tête, on évacuait le local, et lui, le grand vieillard, calme et bon, voyait en souriant accourir toute sa famille. Il serrait chacun dans ses bras, avait une bonne parole pour tous, s'informait tout au long de la santé des infirmes...

« Cependant, l'on voyait les croisées s'ouvrir précipitamment, et professeurs et directeur, étonnés de cette rumeur inopinée, lancer des regards sévères et scrutateurs. Ah! le mal les prenait à leur tour, et c'était fête dans toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas, et il n'y avait pas jusqu'à la cuisinière et au jardinier, dont les visages ne fussent rayonnants, tellement cet homme bon et simple avait gagné tous les cœurs. Au reste, on savait qu'il apportait d'intéressantes nouvelles, de pieuses histoires, de saints encouragements, et souvent encore... de bonnes choses. Car il nous aimait de toute façon, saintement et matériellement, sachant bien que l'un n'exclut pas l'autre. Lequel d'entre nous, anciens élèves de la Petite-Œuvre, n'a gardé le souvenir de ces journées bonnes et heureuses, et n'aime à y revenir par la pensée, afin de renouveler en lui les salutaires impressions qu'excitaient toujours la présence et la parole de notre bien-aimé Père ? »

Assurément, Henry Verjus prenait sa part de ces joies en quelque sorte filiales. D'une lettre qu'il écrivait à sa mère, après une de ces visites, nous détachons un court passage qui en dira long : « Le R. P. Vandel me charge de vous saluer. Il garde d'Annecy et de vous un bon souvenir. — J'ai reçu la fleur que vous m'avez envoyée de la tombe de mon très cher père. Oh ! j'ai pleuré en voyant la fleur; et le P. Vandel m'a dit : « Prenez cette fleur, c'est un don « de la tendresse de votre mère. » Et il a pleuré avec moi[1].»

III

Cette première année, Henry, grâce à ce qu'il avait acquis d'avance, se soutint assez bien dans ses études. Il fut même couronné à la distribution des prix. C'est avec une sorte de fierté qu'il montrait les deux volumes de la *Vie de saint François de Sales* par M. Hamon. Cet ouvrage représentait les deux premiers prix de thème latin et de version latine.

1. Lettre du 2 mai 1875.

Ces triomphes ne se renouvelleront plus. Est-ce à dire que notre écolier fut inintelligent? On l'a prétendu. La manière dont il chantait et déclamait prouve déjà le contraire. Pour bien interpréter un morceau, il faut d'abord le bien comprendre. L'infériorité d'Henry venait de l'ingratitude de sa mémoire et de la légèreté de son esprit. Le maître parvenait-il à fixer sur une page incorrecte cette tête mobile, l'élève notait de lui-même les fautes et les corrigeait. Dans les petits travaux plus personnels, la narration, par exemple, Henry presque toujours réussissait. Fallait-il décrire une fête religieuse ou raconter une histoire des Missions, Henry ne le cédait à personne et son âme jetait un rayon. Dès la cinquième, son professeur disait : « Nul de ses condisciples ne parlera mieux que lui. Les uns construiront des discours plus parfaits et des thèses plus savantes. Nul, autant que lui, ne touchera les cœurs. » Remarquons, en outre, que cette classe était pourvue exceptionnellement. La plupart des condisciples d'Henry Verjus ont conquis leurs grades littéraires ou scientifiques, et tous ou presque tous sont docteurs en philosophie et en théologie. Lui, grâce à un courageux et persévérant travail sur lui-même, gravira des hauteurs plus abruptes et des cimes autrement radieuses.

Un souvenir de la cinquième. Une fois, en classe d'arithmétique, le professeur fit, un peu vivement, quelque reproche à l'écolier. Celui-ci répond et boude. De là, une note, sinon mauvaise, du moins inférieure. Or, le P. Vandel se trouvait à Chezal-Benoît et il devait assister à la lecture publique des notes. Henry était morfondu, désolé. Il conjura le professeur de lui pardonner et d'effacer la vilaine note. Le professeur fut inflexible. « Eh bien, soit! dit l'enfant, cela me servira de leçon. » Et, de bon cœur, il accepta l'humiliation.

Au milieu du résumé qu'il a fait de sa vie en l'année 1874-1875, Henry Verjus écrit: « Ici commence pour moi un temps de deuil, d'épreuves de tous genres. O Notre-Dame

du Sacré-Cœur, c'est à vous que je dois le triomphe; merci! Bonne Mère, vous avez sauvé ma vocation. Sans vous j'étais perdu! Merci! » Oui, cet enfant, dont l'âme était toute blanche, avait couru, sous l'influence criminelle d'un malheureux qui s'était glissé on ne sait comment à la Petite-Œuvre, le risque horrible d'être non pas seulement troublé, mais corrompu. Par un miracle de la grâce, il ne vit rien, il ne comprit rien. Quand le directeur lui eut fait entrevoir l'abîme où il aurait pu tomber, Henry eut un instant de désespoir, et il se crut damné. La secousse violente passa, mais un profond découragement resta. Les études s'en ressentirent, et aussi la piété. « J'avais perdu, écrit-il, le goût de la prière. Je n'aimais plus personne. Mais je savais encore dire de tout mon cœur : O Notre-Dame, ayez pitié de moi. » Et le pauvre enfant ajoute : « Notre-Dame du Sacré-Cœur m'a sauvé. Elle m'avait conduit à la Petite-Œuvre. Elle m'y a conservé. Pourquoi? Je serai martyr du Sacré Cœur. »

L'année 1875 ne s'acheva pas sans de graves changements à la Petite-Œuvre. Vers la fin de septembre, le R. P. Vandel arriva inopinément à Chezal-Benoît avec d'autres Pères. On conclut aussitôt, dans ce petit monde, à quelque chose d'insolite et de grave. En effet, le Révérend Père rassemble les enfants à la chapelle et il annonce que leur supérieur va les quitter pour aller à Rome où l'on vient d'ouvrir un scolasticat et que le R. P. Marie lui succédait. D'instinct, les enfants comprirent que tout allait changer dans leur vie : les enfants ont l'intuition des différences qu'il y a entre les hommes. Jusqu'ici la simplicité, l'ingénuité, la candeur avec un peu de laisser-aller peut-être. Du P. Marie, ils ne connaissaient que l'air austère, imposant, majestueux, et, pour l'avoir entendue une fois ou deux à la distribution des prix du collège, la voix éloquente. On ne rompt point si facilement, n'eût-on pas encore atteint la quinzième année, avec tout un passé. On pleura beaucoup au départ du Père. Henry

Verjus, plus particulièrement, était inconsolable. « C'est à lui, après Dieu, écrit-il, que je dois d'avoir été sauvé. » Hâtons-nous de dire qu'il fut bientôt l'un des enthousiastes admirateurs du P. Marie. Ce n'était pas cette fois légèreté de nature et inconstance, mais plutôt l'effet naturel d'une âme spontanée et franche, d'un cœur droit et bon.

Le P. Marie avait d'ailleurs tout ce qu'il faut pour être aimé de la jeunesse : il l'aimait lui-même à plein cœur. Qu'on en juge par les lignes suivantes, empruntées à une lettre qu'il écrivait, l'année même de sa mort, à l'un de ses enfants d'autrefois, devenu à son tour directeur de la Petite-Œuvre : « Quels souvenirs vous me rappelez, mon bien-aimé Père et Enfant ! Que j'aime à y penser et à vous revoir tous autour de moi, à l'étude, dans la cour, en promenade, à la chapelle surtout ! Cette union des âmes en Dieu et pour Dieu nous était un avant-goût du Paradis. Qu'il est rare, hélas ! de trouver le bonheur au degré où nous avons joui ! Au ciel, nous verrons que nous nous en rapprochions alors, et que nos joies en descendaient[1]... »

Si le Père se souvenait, les enfants n'oubliaient pas. L'un d'eux écrivait, à l'occasion des noces d'argent de la Petite-Œuvre, cette page émue : « Il nous appartenait tout entier : ses jours et ses nuits, son cœur si tendre et si élevé, sa haute et belle intelligence, son admirable éloquence qui retentit si souvent dans les chaires les plus illustres, et dont Bruxelles conserve encore, après quinze années, un vivant souvenir[2]; tout cela, il le consacrait exclusivement à quarante petits enfants, souvent incapables de le comprendre, mais incapables aussi d'échapper à l'ascendant de sa vertu et de sa piété. De quelle manière suave et vigoureuse à la fois il façonna ces jeunes âmes d'enfants qu'il s'était inviolablement attachés pour les donner plus sincèrement et plus entièrement à Dieu ! Non, tant que vivra un seul de ceux qui furent formés à son école, l'em-

1. *Annales* françaises *de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, juin 1883.

2. Bruxelles... On peut ajouter Barcelone, où le Père était fort goûté de la colonie française.

preinte qu'il laissa ne s'effacera pas de son âme, pas plus que la filiale affection que nous lui avons vouée [1]. »

Henry Verjus prenait sa part de l'élan commun et s'en donnait à cœur joie. Il écrivait, en juin, à un ami de sa amille [2] : « Ah ! monsieur, pourrez-vous jamais comprendre notre bonheur ! Communions fréquentes, messes tous les jours, instructions réitérées, d'excellents maîtres, un supérieur qui est pour nous comme un père, et qui veut que nous soyons avec lui comme avec une *bonne-maman!* Loin du monde, nous travaillons à devenir des saints et des savants. Vraiment! nous sommes gâtés par le Sacré Cœur. »

IV

Cette année de quatrième fut marquante dans la vie d'Henry Verjus et l'on peut dire décisive. A l'admiration que l'enfant ressentait pour le P. Marie s'ajouta bientôt la reconnaissance.

Assurément, et nous l'avons dit, Henry était pieux, charitable; personne ne douta jamais de son cœur; mais, en même temps, l'ardeur de son âme et la fougue de son tempérament l'emportaient quelquefois jusqu'à la violence, jusqu'à la colère. Alors il lui arriva de parler et même d'agir sous le coup de ces impressions vives. L'irréflexion qui apparaissait dans ses études, éclatait quelquefois dans sa conduite.

Le P. Marie, d'ordinaire si affectueux, savait être aussi, quand il le fallait, « terrible ». Au commencement de l'année 1876, à la lecture des notes, sa voix tonnante ébranle l'âme d'Henry jusqu'en ses profondeurs. « Si vous ne changez pas, mon enfant, on sera obligé de vous rendre à votre famille. » — « Cette parole, écrit Henry Verjus, m'accable, me terrifie. Je pense à ma vocation de Missionnaire, au martyre! Je pense à ma mère mourant de désespoir.

1. *Annales* belges *de Notre-Dame du Sacré-Cœur,* avril 1891.
2. Lettre à M. C.

Tout cela me tue. La fièvre me prend. » Survient le P. Vandel, à qui, depuis quelque temps, on répétait qu'étant donnés ses difficultés pour l'étude, ses défauts de caractère et sa légèreté, sa paresse, vraisemblablement Henry Verjus n'avait pas la vocation ecclésiastique. D'une anxieuse timidité, quand il s'agissait de vocation, le Père était en même temps d'une admirable longanimité et patience. « N'y a-t-il donc aucune espérance de voir réussir cet enfant, l'un des plus anciens de la Petite-Œuvre ? » dit-il un jour au P. Marie. Le supérieur, dès le premier regard, avait deviné, sous les impétueux dehors d'une nature toute neuve, avec une pureté d'ange, une générosité sans égale. « Rassurez-vous, mon Père. Cet enfant sera prêtre. Je réponds de sa vocation. » Le bon P. Vandel s'en retourna tout heureux et comme déchargé d'un poids lourd. Aussitôt le P. Marie fait venir l'enfant dans sa chambre. Ce n'est plus la foudre cette fois qui retentit ; c'est le cœur qui parle au cœur : « Voilà, mon enfant, la responsabilité que j'ai prise devant le P. Vandel et devant Dieu… Ma parole de prêtre est engagée… Est-ce que mon Henry, mon enfant, me ferait mentir ? » Henry Verjus, sanglotant, promit de faire tous ses efforts pour devenir en peu de temps non pas seulement un bon élève de la Petite-Œuvre, mais un saint ; et, baigné de larmes, il se précipite à la chapelle et il confie à Notre-Dame du Sacré-Cœur sa résolution vaillante et sa promesse loyale. Une seconde fois il était sauvé.

Nous lisons, dans une page écrite de la main de l'Évêque-Missionnaire : « Notre-Dame du Sacré-Cœur a sauvé ma vocation le jour de l'Épiphanie 1876. » Tous les ans, ce jour-là, jusqu'à sa mort, en actions de grâces, Henry Verjus dira un chapelet, récitera le *Veni Creator* et le *Te Deum*, puis renouvellera sa consécration à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Dans une autre page, écrite à Rome dans son Journal, par le scolastique, et encadrée de noir, nous lisons :

« … 29 avril 1883. — Nous avons appris aujourd'hui la

mort de notre vénéré P. Marie. Que le Sacré Cœur de Jésus soit avec lui! Que son nom soit toujours en vénération parmi nous! C'était l'idéal du vrai père et du vrai Missionnaire. C'est par son moyen que le Cœur de Jésus m'a conservé ma vocation. Il m'a sauvé.

« ... Pauvre Père, il est mort sans avoir autour de lui ses bien-aimés enfants ou ses chers confrères. Quelle peine pour son cœur! »

Le lendemain, le scolastique reprend la plume :

« Mon pauvre cœur ne peut s'habituer à cette pensée : Mon pauvre P. Marie est mort! Je ne lui parlerai plus... Mais non, je me trompe : je lui parlerai plus que jamais... Il est avec ses enfants : il les a formés; il les aime; il s'occupe toujours d'eux...

« Il faudra bien prier pour notre bon Père. C'est un devoir de reconnaissance et de justice... Oui, mon nom a dû être prononcé à son jugement. O Père! J'espère que ce n'a été que pour l'augmentation de vos mérites...

« ... Plus je pense aux vertus de ce vénéré Père, plus je me sens touché d'admiration profonde et de reconnaissance sans bornes... O mon Dieu, rendez-lui tout ce qu'il a fait pour votre pauvre enfant! »

Le 2 mai, on célébra, dans notre église de la place Navone, un service funèbre pour le repos de l'âme du cher défunt. Au sortir de la messe, Henry Verjus ouvre son Journal et il écrit : « J'ai bien prié, je prie, je prierai pour lui toute ma vie. La cérémonie a passé vite, j'aurais voulu la voir durer longtemps; mais, j'ai élevé à ce bon Père un monument dans mon cœur, et j'espère que rien ne le pourra détruire... »

Enfin, le 7 mai, comme, à la lecture spirituelle, on avait donné des détails sur les derniers moments du Père : « Pauvre bon Père! écrit Henry, comme il a été sur la croix! Il ne sentait, disait-il, que les épines du Cœur de Jésus. Que n'ai-je été là pour en arracher quelques-unes! »

Ainsi aimait ce généreux cœur.

V

Jusque-là, jusqu'au 6 janvier 1876, Henry Verjus, si bon qu'il fût et si pieux, ne sortait pas du commun.

A partir de ce jour, qu'il appelait le jour de sa conversion, quelque chose de nouveau apparaît en lui, aux regards de ses maîtres et de ses condisciples. C'est la lutte qui commence, et, du premier coup, sur toute la ligne.

L'écolier est d'un caractère ardent, nous l'avons dit, même violent. Il travaillera à se modérer, à se posséder. Voyez-le, au jeu de balle, par exemple. Sans sourciller, il reçoit les coups les mieux assénés. Il en rit même le premier et de bon cœur. Ramasser, d'un geste prompt, la balle qui vous arrive, et, d'une main vigoureuse, riposter à l'agresseur, c'était là chez lui, comme chez tout écolier, le premier mouvement. Le voilà maintenant d'une modération calculée et d'une réserve extrême.

Une anecdote fera mieux ressortir encore l'empire étonnant que, de jour en jour, l'écolier prenait sur lui-même.

Debout dans le recoin d'un étroit couloir qui formait l'antichambre du directeur de la Petite-Œuvre, il attendait, patiemment, entre deux portes, son tour de direction. Tout à coup arrive un élève qui, brusquement, ouvre la porte du couloir et, de toute la force de son poing, inconsciemment, la lance contre le pauvre Verjus. Abasourdi de ce choc aussi violent qu'inattendu, Henry sent passer comme une secousse électrique dans tout son être. Mais l'occasion est belle de remporter sur soi une victoire. L'impétueux écolier se contient, reste là, les bras croisés, et ne dit mot. Quand l'autre, fort cavalièrement d'ailleurs, — car, tout en admirant les vertus de son condisciple, il y trouvait de l'exagération et n'était pas fâché de lui avoir donné une petite leçon sur les inconvénients d'une humilité excessive, — quand l'autre eut murmuré quelques paroles de banale excuse, Henry lui fit comprendre, d'un signe et d'un sourire, que le mal n'était pas grand.

Le soir, le jeune étourdi, à genoux au pied de son lit où il récitait une dernière prière, entend derrière lui comme un frôlement. Il se retourne. C'était Verjus qui lui baisait les pieds. Alors, tout confus, il se lève : « Que faites-vous donc ? lui dit-il. C'est moi qui devrais vous baiser les pieds. N'est-ce pas moi qui vous ai offensé ? » Très simplement Henry Verjus répond : « Je viens vous demander pardon ; car, durant quelques minutes, j'ai été bien en colère contre vous, intérieurement. Le Père m'a permis de venir vous avouer ma faute, de vous baiser les pieds et de me recommander à vos prières. » Alors, deux mains fraternelles se nouent dans une chaude étreinte, et en voilà pour toujours.

Les efforts continus que faisait Henry Verjus pour arriver à une complète maîtrise de lui-même, donnèrent en peu de temps à son caractère une gravité supérieure à son âge. Ses études elles-mêmes s'en ressentirent. Il apprit peu à peu à réfléchir, à penser, à exprimer droitement, uniment, couramment, ce qu'il voulait dire. N'est-ce donc rien ?

Cependant il s'en fallait que toutes les difficultés eussent disparu du jour au lendemain. La mémoire, surtout, restait revêche. Plus d'une fois, elle fut pour l'écolier une source d'humiliations auxquelles volontiers il se résignait.

Une, entre les autres, fut longtemps célèbre à la Petite-Œuvre. Tous les soirs de dimanche, il y avait une séance dite de déclamation. Aucune espèce d'apparat. Montait à l'estrade qui voulait. On récitait quelque morceau de littérature appris en classe pendant la semaine ou aux heures libres en supplément. Le P. Marie avait maintes fois exprimé le désir que chacun prît part à cet exercice qu'il couronnait lui-même par une lecture, magistralement faite, de quelque grande page du dix-septième siècle. Un soir, Henry monte en chaire et présente un conte en vers que l'on rencontrait dans les anthologies de ce temps-là : *Fanfan et Colas*. Durant quinze jours, le pauvre écolier a sué sang et eau pour emmagasiner dans sa mémoire les rimes de l'abbé Aubert : il sait son conte imperturbablement.

Aussi a-t-il escaladé l'ambon d'un pied ferme, et, avec une assurance qu'on ne lui connaissait pas, il fait face à l'auditoire; puis, d'une voix forte, il annonce le titre de son poème : *Fanfan-t-et-Colas.* La salle entière accueille ce « cuir », comme on dit en terme d'écolier, d'un formidable éclat de rire. Le déclamateur s'aperçoit de sa distraction et rougit. Quand le silence s'est rétabli, il essaie, mais en vain, de déclamer le morceau : il l'a oublié. De retour à sa place, Henry fond en larmes. L'un de ses voisins veut le consoler. « Oh ! répond-il, ce n'est pas parce que l'on s'est moqué de moi que je pleure; mais je sens que je ne pourrai jamais rien faire. Toute ma vie, je serai inutile, et voilà ce qui me désole. » Bien des années après, il rappelait l'aventure à un de ses amis et il ajoutait : « Ce fut un châtiment de ma présomption; car, le meilleur moyen d'échouer en tout est de compter sur ses propres forces. »

Combien de fois, dans ses conversations, dans ses lettres et dans son Journal, il a gémi de n'avoir pas plus de facilités pour l'étude! D'instinct il comprenait que la science doublait les forces du prêtre. « Priez, écrivait-il [1], afin que nous fassions d'excellentes études. Hier, un Père Bénédictin qui est venu nous voir, nous disait : « Mes chers « enfants, un prêtre sans science ne peut faire grand « bien. Mais, moi, je suis effrayé quand je pense à tout ce « que doit savoir un prêtre... Si je n'avais la grâce de Dieu, « il me semble que j'y renoncerais. » Plus tard il écrira de Nouvelle-Guinée : « Je sens combien est indispensable la science, et, tous les soirs, avant de me jetter sur ma natte, je repasse quelque chose de nos saints dogmes et de la théologie morale. Je prépare toujours avec soin mes sermons, mes conférences et même mes catéchismes aux sauvages. »

VI

Le trait saillant de la physionomie d'Henry Verjus à cette époque fut l'esprit d'apostolat auprès de ses condis-

1. Lettre à M. C., du 13 juillet 1876.

ciples, le zèle des âmes. Personne mieux que lui ne savait amener la causerie sur un sujet d'édification. Il excella bientôt dans cet art si difficile pour un enfant, au point qu'il captivait ses condisciples. Un nom revenait de préférence sur ses lèvres, le nom de la très sainte Vierge. Il appelait Notre-Dame « la bonne Mère », comme plus tard, il appellera Notre-Seigneur « le bon Maître ». En ces entretiens intimes, pas ombre d'apprêt. C'était l'effusion candide d'une âme pieuse et d'un cœur aimant. « Henry Verjus, nous assure un témoin, a certainement contribué à augmenter à la Petite-Œuvre la dévotion envers Marie. »

Les paroles ne suffisent point au vrai zèle. L'apôtre veut des actes. Henry Verjus avait tant d'influence sur ses condisciples, ou, comme on dit dans la famille de la Petite-Œuvre, sur ses frères, qu'il groupa autour de lui les plus fervents et non les moins intelligents. De son autorité privée, mais avec l'assentiment formel du Père directeur, il organisa, dans l'ensemble et dans les détails, une sorte de congrégation de la Très-Sainte-Vierge. De temps à autre il distribuait à ses congréganistes des billets écrits de sa main où il spécifiait l'intention qu'ils devaient avoir dans leurs prières et dans leurs actions. La première était naturellement une tendre dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Personnellement, il avait fait le vœu de chasteté entre les mains de la Vierge immaculée. Son confesseur ne lui ayant pas permis de le faire perpétuel, il le renouvelait aux quatre grandes fêtes de Marie. S'il trouvait dans ce don de tout lui-même à la Vierge des vierges un stimulant pour sa piété, il souffrait néanmoins de ne pouvoir s'immoler tout entier et pour toujours. Il fit aussi, en ce temps-là, les vœux temporaires de pauvreté et d'obéissance, le vœu héroïque en faveur des âmes du Purgatoire et aussi le vœu du « plus parfait ».

Il va de soi que le petit groupe avait une dévotion toute particulière au Cœur de Jésus. Nous avons sous les yeux leur acte de consécration, composé par Henry. En voici un passage. Il jette déjà un jour singulier sur la physio-

nomie du pur adolescent qui mourra victime de son dévouement aux âmes :

« O Cœur sacré de notre doux Jésus, nous vous aimons de tout notre cœur, et, pour vous prouver notre amour, nous sommes prêts à mourir de la mort la plus cruelle.

« O Cœur sacré, nous voulons être vos victimes. Épuisez sur nous votre colère et laissez votre miséricorde s'épancher sur le monde...

« Et maintenant, ô Jésus, que nous sommes à vous, faites de nous ce qu'il vous plaira. Façonnez-nous selon votre bon plaisir, faites de nous des Missionnaires selon le désir de votre Sacré Cœur. Faites de nous des martyrs. »

Et chacun, le Père directeur lui-même, signait de son sang l'acte de consécration, et, tous les jours, au saint sacrifice, pendant que le prêtre élevait le corps et le sang de l'adorable victime, on demandait la grâce de mourir martyr.

Henry en faisait un jour la confidence à sa mère : « Tu m'as donné à Dieu, lui écrivait-il, et Dieu me garde... Je t'aime beaucoup, ma très chère maman, et je te voudrais voir encore une fois ; mais peut-être que Dieu ne le veut pas : qu'il soit béni ! Il veut que je sois son Missionnaire et son martyr, et déjà maintenant il m'envoie quelques petits sacrifices afin que je sois prêt quand viendront les grands... Aujourd'hui j'ai fait la sainte communion pour toi, avec deux de mes condisciples qui, eux aussi, veulent être martyrs... Prie, prie pour moi, afin que Dieu m'accorde la grâce de conserver ma sainte vocation et pour que je sois martyr[1]. » Évidemment, on priait pour les sauvages dans le groupe héroïque, et l'on peut dire que, dès ce temps-là, Henry Verjus vivait pour eux. Nature essentiellement expansive, le futur apôtre ne pouvait contenir le feu qui le dévorait. Il fallait qu'il parlât de ses chères Missions. Comme on travaillerait, comme on prêcherait ! Comme on souffrirait ! Assurément, les infidèles se convertiront, et

1. Lettre du 17 mars 1876.

le Missionnaire versera son sang! Quelle vie! Quelle mort! Quel triomphe! Et tout cela était dit avec tant de conviction, un témoin écrit « avec tant de certitude de l'avenir », que les auditeurs en étaient stupéfaits, quelques-uns embrasés. Toutefois, plusieurs, même parmi ses amis, trouvaient ces belles ardeurs exagérées, et chimériques ces beaux désirs, d'autant que notre petite société n'avait pas encore de Missions étrangères, et que rien ne faisait pressentir qu'elle dût en avoir de sitôt. Henry laissait protester les esprit rassis et rire les railleurs. Il n'en continuait pas moins de vivre dans son rêve, d'aimer ses amis et de se dévouer à tous.

VII

Les joies de la Petite-Œuvre ne lui faisaient point oublier sa famille. Il écrivait, à sa mère, en italien, des lettres parfois délicieuses :

« Ma très chère maman, j'ai prié pour toi afin que le Sacré Cœur te guérisse du mal de tête ; mais, si Dieu veut que ce soit là ta croix, accepte-la de bon cœur, car chacun doit avoir sa croix en ce monde... Je prie beaucoup pour toi, parce que, quand j'étais encore à la maison, souvent je t'ai fait mettre en colère ; mais, maintenant, je vois bien que tu avais raison [1]... »

« ... Que le Cœur de Jésus te bénisse, ma très chère maman, pour toutes les bonnes choses que tu m'as dites dans ta lettre ! Tu as l'intention de venir me voir. Oh ! ma mère, viens, viens vite ! Quand tu seras ici, j'aurai de grandes choses à te dire [2]... »

Et, en effet, le pieux et candide enfant rêvait de voir sa mère sous les livrées des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur et son frère, coadjuteur des Missionnaires. « Oh ! mère, disait-il, quel bonheur ! Tous les trois à Issoudun !

1. Lettre du 2 mai 1875.
2. Lettre sans date; elle est de juin ou de juillet 1876.

Tous les trois dans le Cœur de Jésus ! Vends tout : viens avec Jean, et reçois mon amour [1]. »

La mère vint, en compagnie d'un généreux cœur que l'enfant, en signe de particulière estime et d'affectueuse gratitude, appellera son « parrain » ; elle vint, non pas pour se faire religieuse, mais pour revoir son Henry. Ce furent, de part et d'autre, des heures très douces ; dans les lettres, on les évoquera souvent :

« ... Mes professeurs sont contents d'avoir fait ta connaissance, ils me parlent de toi et ils disent que je suis bien heureux d'avoir une si bonne mère [2]. »

« ... O ma très chère mère, tu m'aimes trop. Oui, tu es trop bonne pour moi. Je n'ai besoin de rien. Je suis très content. Je ne demande que tes prières... O ma mère, vois combien je t'aime : tout ce que je fais, je le fais d'abord pour l'amour de Dieu et puis pour l'amour de ma très chère maman... Vive le Sacré Cœur qui m'a envoyé ici ! Je suis bien. J'ai une excellente mère. Que Dieu soit béni [3] !... »

Et à son « parrain » :

« ... Depuis l'heureux moment où j'eus l'honneur de faire votre connaissance, mon cœur a besoin de vous aimer... Je suis encore tout ému des bonnes paroles qui me témoignaient si bien votre amour et votre intérêt pour moi. Merci, mille fois merci ! Ce qui m'a touché surtout, c'est votre délicate attention pour ma bonne mère. Veuillez lui continuer vos soins si tendres. Le Sacré Cœur vous récompensera au centuple [4]. »

Enfin, nous allons citer plus largement une lettre où éclatent en même temps son ardeur déjà apostolique et la surnaturelle tendresse qu'il porte à son Jean bien-aimé :

« ... Mon bien cher frère, crois bien que je t'aime de tout mon cœur. Je ne puis t'exprimer tout l'amour que je

1. Lettre sans date ; elle est de juin ou de juillet 1876.
2. Lettre du 18 septembre.
3. Lettre du 19 octobre.
4. Lettre à M. C..., 18 septembre.

ressens au fond de mon cœur pour toi. Mais, hélas! une grande tristesse vient se mêler à ce bonheur que j'éprouve en t'aimant. Tu ne comprends peut-être pas ce que je veux te dire. Je n'ose te l'expliquer, craignant de me mêler d'affaires qui ne me regardent pas. Ah! mon frère, mon frère très cher, mon frère bien-aimé, elles me regardent cependant, ces affaires, puisque je suis ton frère. Pardonne-moi donc de te supplier de te confesser et de communier plus souvent. Promets-moi de le faire au moins six fois par an. Le démon voudrait te perdre. Oh! mon frère, je t'en supplie, combats, combats contre lui. Sois fier d'être chrétien et écoute toujours les conseils de notre bonne et sainte mère. Elle m'a dit que tu étais bon pour elle et que tu ne lui désobéissais pas. O mon cher frère, continue. Aime Dieu et ta mère. C'est là ton grand devoir [1]. »

VIII

Les dernières lettres de cette année 1876 nous montrent Henry Verjus dans tout l'éclat de son premier dévouement.

Au commencement de l'hiver, une sorte d'épidémie : fièvre scarlatine, fièvre tierce, fièvre intermittente, toux opiniâtre, tomba sur l'École apostolique et désorganisa les classes. Sur quarante élèves, une douzaine au moins étaient au lit. On les avait installés à l'autre bout de la maison, dans les bâtiments les plus reculés, afin de préserver ceux que le mal n'avait pas encore atteints. Henry Verjus paya l'un des premiers son tribut à la contagion. « J'ai été malade quatre jours, écrit-il à sa mère [2]; maintenant tout est passé. Je soigne les autres. » A peine remis, il voulut être l'infirmier de tous. On le voyait du matin au soir faire le trajet, qui était considérable, de la cuisine à l'infirmerie, portant aux malades remèdes et aliments. Il faisait les lits et ne cédait à personne, pas même à son compagnon d'infirmerie et de sacrifice,

1. Octobre 1876.
2. Lettre du 26 novembre.

Georges Mayer, les besognes les plus répugnantes. C'était pour sa charité une trop bonne aubaine. Jour et nuit, au moindre appel, il était là, toujours affable, toujours souriant, tendre comme une mère, et d'un entrain qui faisait l'admiration de tous.

Sans doute la charge était rude. Il le sentait quelquefois. « Les malades me donnent bien de la peine, écrit-il le 2 janvier 1877 [1]; mais je serais si heureux, de tomber à leur service! Ils ne savent pas combien je les aime. » Il est exaucé. La fièvre le reprend de temps en temps. Il faut s'aliter. « Elle m'a cloué deux jours. Quelle mortification de me voir, moi aussi, là, sur un lit! J'ai tâché cependant de profiter des consolations qu'hier je donnais aux autres. Mais, j'ai reconnu qu'il est plus facile de donner des conseils que de les suivre [2]. »

Et il se remet à la besogne avec courage, nous allions dire avec une verve joyeuse. « Je suis tout heureux, écrit-il à son cher parrain, de soigner ces bons malades. J'en remercie bien le Sacré Cœur. A celui-ci il faut mettre une emplâtre; à celui-là il faut donner un bain; à cet autre un gargarisme. J'ai toute une pharmacie. Je considère les deux chambres qui composent l'infirmerie comme mes maisons, et il faut que tout aille à merveille [3]. »

A coup sûr, tout allait bien pour le dévouement. Par exemple le succès dans la préparation des aliments n'était pas toujours à la hauteur de la bonne volonté. Il arriva plus d'une fois que le lait fût brûlé, au désespoir d'Henry qui croyait avoir fait merveille. Alors, pour réparer, il le croyait du moins, sa maladresse, il le saturait de sucre, au risque d'entendre les reproches de la Sœur cuisinière qui se lamentait du gaspillage.

Ajoutons que si, d'aventure, le lait était imbuvable, Henry le réservait pour son propre déjeuner, et c'était pour lui un régal. C'était le comble de la joie de dîner

1. Dans son journal.
2. Lettre à M. C..., du 26 novembre.
3. Même lettre.

avec les restes des malades. On raconte qu'un jour où ces reliefs étaient plus maigres qu'à l'ordinaire et plus rebutants, il les dissimula soigneusement sous son grand paletot; puis, faisant à Georges Mayer un signe d'intelligence : « Venez, lui dit-il, il y en a pour deux. »

Ainsi, le saint enfant préludait à ces effroyables mortifications que nous devrons révéler à la fin de sa vie.

Déjà, avec de vieilles cordes, il s'était fabriqué une discipline; et, ne trouvant pas que les nœuds fussent assez durs, il les avait garnis de fils de fer aigus. Nous savons que, lui non plus, ne frappait point en l'air, mais qu'à l'exemple de saint Paul, il châtiait son corps et le réduisait en servitude[1]. « Soyez sûr, nous écrit son plus intime confident, qu'il a emporté au ciel la robe de son baptême. »

Sera-t-on surpris maintenant qu'entre le directeur de la Petite-Œuvre et ce béni enfant il y eût une intimité profonde? Le Père, lui aussi, encore bien qu'il le cachât soigneusement à tous les regards, était avide d'immolation. Ce que le P. Lacordaire faisait devant un Frère convers, le P. Marie le faisait devant Henry Verjus. Il se mettait à ses genoux, lui baisait les pieds et lui commandait de le châtier pour l'amour de Dieu. Puis, il découvrait ses épaules, et, bon gré mal gré, il fallait lui donner la discipline. « Les forces, écrit l'enfant dans son Journal, me manquèrent une première fois. Cet exemple d'humilité de la part de mon supérieur me transporta de colère contre mon orgueil, et je résolus de l'abattre. Le P. Marie, quel saint!... Et, pour moi, quelle grâce! »

Cependant, l'épidémie qui avait désorganisé la Petite-Œuvre sévissait toujours. On transporta les malades, dans les premiers jours de janvier 1877, à Issoudun. On espérait qu'un changement d'air et de régime aurait enfin raison du mal. Tandis que les infirmes et les convalescents se reposaient à l'ombre de la Basilique du Sacré-Cœur, Henry Verjus, sans client désormais, reprit tranquillement

1. I *Cor.*, IX, 26, 27. — Sic pugno, non quasi aerem verberans; sed castigo corpus meum et in servitutem redigo.

ses études. Ce n'est pas à dire que l'infirmier oubliait ses malades. Il priait pour leur guérison prochaine et répondait à leurs billets reconnaissants par des lettres charmantes dont plusieurs se souviennent encore. « Je suis seul à l'infirmerie, écrit-il [1]; je puis prier à mon aise. Ce matin je me suis offert au Sacré Cœur comme victime pour réparer la peine que lui font quelques petits. »

Toutefois, les santés ne s'améliorant pas aussi vite qu'on avait pu l'espérer, et cette infirmerie provisoire établie à Issoudun ne pouvant, sans le péril moral qu'engendre partout et toujours l'oisiveté, devenir permanente, on résolut d'interrompre les classes et d'envoyer les élèves les plus âgés au noviciat.

A cette nouvelle, ce fut parmi les convalescents et parmi ceux qui se portaient bien une explosion de joie. Henry Verjus lui-même, tout en pleurant de quitter son cher et vénéré P. Marie, ne put retenir ses transports. Le noviciat, n'est-ce pas la vie religieuse qui approche? De plus, c'est une étape, il n'en doutait point, vers les Missions lointaines; et la Mission, c'est le Paradis.

Le 25 janvier 1877, le P. Vandel conduisait à Saint-Gérand-le-Puy les treize aînés de la Petite-Œuvre de Chezal-Benoît.

1. Dans son Journal, à la date du 7 janvier.

III

LE NOVICIAT

SAINT-GÉRAND-LE-PUY

I

A l'est du département de l'Allier, dans l'arrondissement de Lapalisse, sur une éminence, un *podium*, un « puy », de 300 mètres d'altitude, s'étage pittoresquement le gros bourg de Saint-Gérand. Au sommet du mamelon, tout près de la vieille église qui date du onzième siècle, une maison blanche du quinzième, petit manoir à trois tourelles. Elle se détache sur le fond verdoyant d'un massif de très beaux ormes et semble peinte sur la colline. Des vignes grimpent le long des pentes jusqu'aux terrasses superposées. De là l'horizon est immense.

Aux pieds du mamelon, la vallée tranquille où coule un ruisseau : le Rhédan ; çà et là, dans les champs, des maisons d'heureuse apparence ; puis, les ondulations de coteaux gracieux où les beaux arbres abondent ; plus loin, au second plan du tableau, là-bas, dans le soleil, des tourelles et des clochers, des châteaux, des hameaux, des villages et des églises ; plus haut, la tête dans le ciel, les monts d'Auvergne, le Puy du Montoncel, les Bois-Noirs, le rocher Saint-Vincent en Ferrières et enfin le chaînon sombre des monts de la Madeleine.

Le manoir appartenait à une famille de haute race, éminemment chrétienne et hospitalière. C'est là que descendit Pie VII, lorsqu'il se rendait à Paris pour le sacre de Napoléon Ier. Au temps où nous vivons dans ce récit, les châtelains, M. et Mme de Saint-Gérand, n'avaient pas de récréation plus douce que de chanter des cantiques. Mme de Saint-Gérand faisait les solos et son mari l'accompagnait du violoncelle. Les deux époux, pressentant la mort, se préoccupaient de la maison héréditaire. Autant qu'ils

l'avaient pu, et à l'envi l'un de l'autre, ils l'avaient sanctifiée par la vie la plus exemplaire. Il faudrait, pour qu'elle fût toujours saintement habitée, trouver une communauté religieuse. M. de Saint-Gérand mourut. Sa femme, par l'entremise de Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, s'entendit avec les Missionnaires du Sacré-Cœur, puis se retira au Calvaire de Lyon pour y soigner les incurables. Au mois de septembre 1873, les Pères d'Issoudun installèrent dans la maison bénie leur noviciat. Le 25 janvier 1877, nous l'avons dit, Henry Verjus y arrivait.

II

Si nous avons justement crayonné le portrait de cet adolescent de seize ans à peine, — grand, élancé, les cheveux châtains, le regard un peu vague, mais très doux, les lèvres souriantes, et, par-dessus tout, humble, modeste, attirant, — Henry doit nous apparaître déjà dans la lumineuse beauté de la vertu. Candeur et douceur; tendresse et force; humilité profonde; oubli de soi; besoin joyeux et toujours croissant de donner, de tout donner, et son temps, et sa peine, et sa santé, son âme et sa flamme, voilà les traits saillants de cette physionomie virginale et virile. Le noviciat ne fera guère qu'en accuser le relief.

Ce que c'est que le noviciat, Henry Verjus ne tarda pas à le comprendre. C'est un temps de préparation, la préparation d'un holocauste. Quand un postulant frappe à la porte d'une cellule, il demande à s'immoler. La vie religieuse est un sacrifice perpétuel.

Le P. Vandel prêcha la retraite d'ouverture. Elle fut douce, comme il convenait à des jeunes gens qui sortaient presque tous de maladie. Chaque jour, il y avait une heure de récréation où le Père racontait des histoires édifiantes et reposantes. Une fois même, vers le milieu des exercices, on descendit dans la vallée pour une promenade. Le prédicateur mit dans ses prédications toute son âme, une

âme d'une onction pénétrante et d'une suavité sainte. « Nous respirions à la fois, répètent les novices de ce temps-là, le parfum de ses enseignements et l'arome de ses vertus. »

Du premier coup, Henry Verjus sut apprécier le livre des *Exercices sprituels* de saint Ignace : « Il me semble, écrit-il dans ses notes, qu'avec ce livre, je deviendrai saint et grand saint... »

« Cette retraite, écrit-il encore, m'a été très utile; elle fera date dans ma vie. J'aime et je connais mieux le Sacré Cœur. Je ne veux rien épargner pour devenir un saint novice et un saint Missionnaire. »

Ce n'est pas à dire que tout fut consolation et joie pour le retraitant. Il est bien vrai qu'il répandit, surtout au début, des larmes d'amour; mais il est plus vrai encore qu'il fut en proie le plus souvent à des sécheresses, à des tristesses, à des désolations dont il souffrit beaucoup. « Aussitôt que je commençais à méditer, les distractions venaient avec les tentations. Je les repoussais; je protestais à Notre-Seigneur que je ne consentais nullement à ce que le diable me mettait dans l'imagination; mais toujours cela revenait, et je passais tout le temps que j'aurais dû consacrer à la méditation, à combattre contre mon imagination... Le démon me poursuivait avec tant d'acharnement qu'à la fin j'étais fatigué, abattu. Que le Sacré Cœur de Jésus en soit loué et glorifié! »

Dès le commencement, Henry fut soumis à une petite épreuve. La retraite devait se clore par la prise d'habit. A coup sûr, tous les postulants avaient hâte de revêtir la soutane. Henry était plus impatient que personne. La vêture, c'est l'oblation de la victime. Il lui tardait d'être offert à Dieu et de commencer, pour ainsi dire officiellement, les actes de purification totale sans lesquels l'holo causte ne serait point agréé. Mais, avant toute cérémonie, il fallait être muni des lettres testimoniales des évêques respectifs. Neuf seulement sur treize en étaient pourvus. Ceux-là, le 5 février, eurent la joie de prendre les livrées

de Notre-Seigneur. Les jours suivants, trois lettres arrivent, et trois postulants reçoivent le saint habit. Henry reste seul avec les vêtements du siècle un jour encore, deux jours, trois jours, des larmes plein les yeux. Enfin, le 13 février, au soir, on apporte un télégramme de l'évêché de Novare, annonçant l'expédition des lettres attendues. Le lendemain matin, le frère Verjus — nous l'appellerons ainsi jusqu'à son sacerdoce — revêtait la soutane, une longue et vieille soutane, du haut en bas toute rapiécée, et dont la teinte originelle avait depuis longtemps disparu. Mais, qu'importe la valeur et la couleur! Il suffit que ce soit une soutane, c'est-à-dire le vêtement de l'immolation. Aussi, tel fut le bonheur du Frère qu'il se mit à danser. « J'étais fou de joie, dit-il ; je ne voulais pas y croire. » Dans son élan, la soutane s'accroche je ne sais où, et se déchire. Le novice, un peu confus, attristé surtout, subit de son mieux les traits plaisants de ses jeunes confrères et la première et douce gronderie du Père-Maître.

Racontons encore, pour n'y plus revenir, un épisode de ce temps-là.

Le frère Verjus avait un peu de peine, surtout dans les commencements, à donner à sa démarche cette gravité qui est requise par la modestie religieuse. Un jour donc le Père-Maître lui imposa, comme pénitence réformatrice, de traverser la grande cour du noviciat, comme s'il eût dû la mesurer. Il devait, à chaque pas, appliquer le talon d'un pied à l'extrémité de l'autre, et la consigne était de répéter cet exercice à chaque fois que l'ardent savoyard passerait par la cour. Il y eut bien d'abord, de la part des novices, quelques sourires : pour être sur le chemin de la perfection, on n'en est pas moins homme à de certaines heures, et, du reste, c'est un fait d'expérience qu'il faut chercher ailleurs que dans un noviciat la terre classique de la mélancolie[1] ; mais le frère Verjus fit son expériment

1. « Quelle douce et délicieuse année! écrit un témoin. Tout semblait fait pour nous rendre heureux : Un pays magnifique, une belle propriété, une nombreuse réunion de jeunes gens pleins d'ardeur, de piété, de vie ;

avec tant de simplicité et une fidélité si scrupuleuse qu'il fut bientôt pour tous, en ceci comme en tout le reste, un sujet d'édification profonde.

III

Que dirons-nous du noviciat de ce cher enfant, sinon que les journées en furent pleines jusqu'au bord, comme cette mesure dont il est parlé dans l'Évangile[1], pleines de bonnes pensées, de bons désirs, de bonnes paroles, de pieux sentiments et d'actions saintes? Écoutons le Père-Maître rappelant à lui, après quinze années, ses impressions d'autrefois : « Le frère Verjus était la vivante image d'une âme tout entière abandonnée aux touches les plus délicates de la grâce. Le Sacré Cœur le préparait visiblement à sa grande Mission par un oubli complet de soi. Son âme était de ces âmes dans lesquelles on est heureux d'avoir pénétré, parce qu'il s'en exhale, même après de nombreuses années, un parfum de sainteté. Oh ! qu'ils sont beaux les cœurs où Jésus règne en maître! » Écoutons encore Mgr Navarre, Missionnaire du Sacré-Cœur, archevêque de Cyr, vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée anglaise, dont le nom se retrouvera plus d'une fois sous notre plume dans le cours de cette histoire. Curé dans l'archidiocèse de Bourges, non loin de Chezal-Benoît, il

une direction douce et paternelle; les fréquentes visites et les intéressantes conférences d'un Père dont l'austère figure nous effraya bien un peu au commencement, mais dont nous ne tardâmes pas à apprécier, et la bonté, et la haute vertu. Naturellement nous eûmes à un très fort degré la maladie habituelle des noviciats : une gaîté qui se traduit par des éclats de rire involontaires aux moments les plus inattendus et les plus sérieux. Le frère Verjus, qui ne connut jamais la dissipation, mais qui faisait de grands efforts pour être très recueilli, échappa moins que personne à la contagion du rire, et bien des scènes de lectures spirituelles sont restées fameuses. Heureux temps où l'on riait de si bon cœur! Le Père-Maître ne nous en voulait pas trop; même quelquefois il essayait vainement de dissimuler les efforts qu'il faisait pour ne pas prendre part à l'hilarité générale... »

1. *Luc.*, VI. 38. — Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem.

avait aperçu Henry Verjus à la Petite-Œuvre : « La vue de cet enfant, dit-il, a été pour quelque chose dans ma vocation religieuse. Deux ou trois ans après, je faisais mon noviciat avec lui et je le trouvais déjà un saint religieux [1]. » En ce temps-là, le P. Navarre était loin de se douter que lui deviendrait archevêque et qu'il aurait pour coadjuteur son compagnon de noviciat..

Entrons nous-mêmes dans l'intimité de cette âme exquise. Ouvrons son Journal, au hasard en quelque sorte, et lisons :

« J'ai senti et vu clairement la sainteté de mes frères, et j'ai été écrasé sous le poids de ma misère. J'ai bien pleuré. Cela m'a fait une telle impression que je suis tout ému de respect et de vénération lorsque mes frères me parlent. Je les regarde comme des saints [2]. » — « Le sentiment de la sainteté de mes frères me poursuit partout. J'ai médité avec fruit ces paroles de Notre-Seigneur : « Aimez-vous les uns les autres. C'est à ce signe que l'on « reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » Que c'est bien la marque distinctive des Missionnaires du Sacré-Cœur [3] ! » — « Ma méditation a roulé sur ces paroles : Aimez-vous les uns les autres. Vous savez, ô mon Jésus, mon amour pour tous mes frères ! Je prends la résolution de ne jamais les regarder en face, de ne jamais leur faire de peine, de saluer leur bon Ange ou le Sacré Cœur qui est en eux, toutes les fois que je les aborderai [4]... » — « Je ne puis m'empêcher d'avoir pour tous mes frères une sorte de culte. Ce sont des saints. Oh ! que je suis loin d'eux [5] ! »

Voilà bien, dans cette estime surnaturelle que le frère Verjus a pour ses compagnons de noviciat, ce que les

1. Lettre circulaire de Mgr Navarre à tous les Missionnaires du Sacré-Cœur sous sa juridiction, sur la vie et la mort de Mgr Verjus, datée de Marseille, 8 mai 1893, et reproduite dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* du mois de juillet de la même année.

2. 21 mars.

3. 22 mars.

4. 12 avril.

5. 5 mai.

Maîtres appellent la charité de l'esprit, préface en quelque sorte de la charité affective et effective dont le cœur est le centre et le foyer. C'est de la foi qu'elle tire ses lumières. En ces âmes fraternelles, Henry voit l'œuvre de Dieu, et c'est pourquoi il les vénère : il a pour elles « une sorte de culte ».

Connaissait-il la parole de saint Jérôme : « L'hostie et l'holocauste du Christ, c'est la virginité[1] »? En tout cas, il écrit :

« A partir d'aujourd'hui et tous les jours, je veux demander au Sacré Cœur d'être aussi pur que mon bon ange[2]. » — « J'ai lu dans Rodriguez le traité sur la chasteté. J'ai senti en mon cœur un si grand amour pour cette vertu et un si grand désir de l'acquérir que je n'ai fait que la demander avec larmes toute la journée[3]. » — « Quel bonheur! Le Sacré Cœur m'exauce. Je suis bien tranquille. Le démon cherchera à me salir; mais il n'y réussira pas. Je ne dis point cela par présomption. Je me jette dans le Cœur de Jésus. Qu'il vienne m'y chercher, s'il le peut! J'aime beaucoup saint Stanislas, saint Louis de Gonzague et la très sainte Vierge. Oui, je veux que la sainte pureté soit l'objet de tous mes désirs et de tous mes efforts[4]. »

Plus tard, en temps opportun, nous citerons sur ce même sujet de très belles notes du frère Verjus. Nous ne sommes encore qu'aux premiers jours du noviciat. Rien n'est beau comme ces âmes de quinze ans, de dix-huit ans, de vingt ans, ces âmes vierges, qui, volontairement, joyeusement, s'immolent. Quelle suave odeur devant Dieu s'exhale du sacrifice, et, sur le front des victimes, aux regards des hommes qui ont des yeux pour voir, quelle transparence! elle vient de l'âme; quel rayonnement! il vient de Dieu.

1. *Contra Jovinian.* lib. I (Patrol. t. XXIII, col. 231).— Virginitas hostia et holocaustum Christi est.
2. 26 mars.
3. 27 mars.
4. Avril. Saint jour de Pâques.

Continuons de feuilleter ces notes du noviciat :

« Ce matin, à la méditation, je n'ai pu demander au Sacré Cœur que des souffrances et des croix. Il m'a semblé que ma place était dans les humiliations et les abjections[1] ! » — « Des souffrances ! des souffrances et encore des souffrances ! puis la mort la plus ignominieuse, la plus cachée et la plus cruelle ! Voilà ce que je veux, ce que j'aurai !...

« Lorsque je souffrirai, je serai plus gai, plus doux, plus affable.

« A partir d'aujourd'hui, je veux m'immoler et me dépenser tout entier[2]. » — « J'ai commencé, d'après le conseil de mes frères, une neuvaine au vénéré P. Chanel[3], pour obtenir la grâce d'être un saint Missionnaire et un saint martyr[4]. »

Ces dernières notes sont d'avril. En ce mois, le 26, une nouvelle foudroyante consterna le noviciat. On attendait le P. Vandel pour une profession. Il avait promis sa présence ; il avait même annoncé son arrivée, et l'on apprend sa mort. Il venait d'expirer à Issoudun de la rupture d'une veine au cœur, dans la nuit du 25 au 26. La veille au soir, il était resté plus de trois heures devant la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur, à genoux, immobile, ravi. Le frère Verjus écrit dans son Journal : « Il était pour moi un père. Je ne l'oublierai jamais. » Personne parmi ses enfants ne l'a oublié. Il reste pour eux l'idéal du prêtre ; pour eux aussi, par excellence, il est le Missionnaire du Sacré Cœur.

IV

« Je veux m'immoler et me dépenser tout entier », lisions-nous tout à l'heure dans les notes du Frère. La

1. 21 mars.

2. 13 avril.

3. Missionnaire de la Société de Marie, martyrisé aux îles Fidji et déclaré Bienheureux par Sa Sainteté Léon XIII.

4. 19 avril.

charge d'infirmier qu'il avait eue à la Petite-Œuvre et que le Père-Maître lui confia de nouveau, fut pour Henry Verjus une occasion de satisfaire son besoin de dévouement.

Il avait le don de gouverner les malades. « Quels gracieux entretiens, nous écrit-on, son cœur lui dictait au chevet des infirmes ! Il établissait le patient dans la paix, puis dans les sentiments de la piété la plus douce, et, peu à peu, dans la joie de souffrir. » Souvent il exprimait son désir de changer de rôle, d'être malade à son tour et à la place de ses frères, d'être soigné par eux, d'être un enfant entre leurs mains, un petit enfant sans impatience ni murmure, joyeux malgré tout et, s'il se peut, souriant à la maladie et à la mort elle-même.

Que de fois il a demandé à Notre-Seigneur toutes les infirmités du noviciat, attendu que ses compagnons profiteraient des leçons du Père-Maître, des impulsions de la grâce, des saints exemples et que, lui, n'était qu'un pauvre être inutile et stupide !

« En de certains colloques de piété, nous écrit encore le même témoin, je l'ai vu ardent et enflammé, si ému qu'il en avait les larmes aux yeux. »

Mais, les envolées dans les hauteurs mystiques ne lui faisaient point oublier le côté matériel de sa charge. Content de tout pour lui-même, il ne trouvait rien d'assez bon pour ses chers infirmes. Il devinait non pas seulement leurs besoins, mais leurs moindres désirs. Ne lui dites pas que ce sont là des fantaisies et des caprices ; il a, pour les justifier, les mille ressources de la charité la plus ingénieuse, et, pour les défendre, au besoin même devant les supérieurs, les chauds accents de la plus persuasive éloquence. « Un malade dans une famille, disait-il volontiers, n'est-ce pas la bénédiction du bon Dieu? »

Un jour de la « grande retraite » dont nous parlerons bientôt, cinq Anglais ou Irlandais entrèrent à l'école préparatoire que l'on avait fondée, à côté du noviciat, pour la Petite-Œuvre. L'un d'eux, David O'S***, tombe malade. Le

frère Verjus ne l'avait vu qu'à la chapelle, mais si profondément et si pieusement recueilli que, du premier regard, il l'aima[1]. Cet enfant fut pris de crises nerveuses et épileptiques. En même temps une effroyable maladie de peau, sorte de gale, se déclara. Le Père-Maître appela le Frère : « Je vous confie cet enfant. Soignez-le bien. » — « Mon Jésus, écrit l'infirmier, merci !... Je suis heureux ; mais, guérissez-le... Quel spectacle !... Faites-moi souffrir pour lui... Sauvez-le... Il est digne de devenir Missionnaire du Sacré-Cœur. » Une mère, au témoignage du Père-Maître, n'aurait pas soigné son enfant avec un dévouement plus entier. Quand on voit Jésus dans un malade et quand on aime, les fatigues sont des jouissances. Jamais de plainte. Nul souci de la contagion. Le jour, deux ou trois fois, l'infirmier prenait le malade dans ses bras, et, du second étage, il le descendait à la salle de bains. La nuit, sur un lit de camp, il était tout près, plus éveillé qu'endormi, debout au moindre appel. A l'heure des crises, il y a des luttes corps à corps, des luttes qui durent une demi-heure, une heure même. Quelquefois elles sont si violentes que le courageux et robuste gardien n'en peut plus, et qu'il est contraint d'appeler au secours. Quand les crises sont passées, plus doux que jamais, compatissant et caressant, il s'approche de son malade et tâche à le distraire un peu, à l'encourager, à le consoler. Au surplus, David ne voulait point d'autre infirmier. Seul, le frère Verjus pouvait lui faire accepter les prescriptions du médecin, dont quelques-unes, à la lettre, le martyrisaient. De temps à autre, pour extirper sans doute l'affreux germe, on lui appliquait sur la peau une chemise enduite de je ne sais quel ingrédient. Le martyre commençait. « Je brûle ! Je brûle ! » criait le pauvre enfant. Et pour le contraindre à subir, le temps voulu, ce remède horrible, il ne fallait rien moins que le génie et le cœur de notre bon Frère.

1. Note ajoutée à son Journal de Retraite, le 14 septembre 1879. C'est l'*Intuitus eum dilexit eum* de l'Évangile.

L'enfant fut rendu à sa famille où il mourut. L'infirmier l'avait soigné durant plus de quatre-vingts jours. Pendant ce temps-là, faute de loisir, il n'ouvrit son Journal que pour y écrire très simplement ces mots sublimes : « J'ai passé là trois mois de délices. »

V

Se dévouer aux malades, c'est bien; s'immoler pour les âmes, c'est mieux. Toute la vie d'Henry Verjus sera une immolation. Dès le noviciat, il demande à se sacrifier de la sorte.

Un de ses amis de la Petite-Œuvre, un membre de la pieuse association qu'il avait fondée à Chezal-Benoît et dont il était l'âme, on s'en souvient, un de ses compagnons les plus chers du noviciat, un des treize, vient de rentrer dans le monde. Le voyage qu'il a fait dans sa famille à l'occasion de la mort de son père, l'a troublé profondément, l'a dérouté et perdu peut-être. Il ne reparaît à Saint-Gérand que pour en repartir presque aussitôt.

A cette nouvelle le frère Verjus a la mort dans l'âme. « Comment, dit-il à l'un de ses confrères, vous qui, à l'heure triste, avez vu ce pauvre égaré, comment ne l'avez-vous pas retenu sur le bord de l'abîme ? Il lui paraissait que, s'il avait pu le voir un instant et l'entretenir, il l'eût arrêté dans sa résolution fatale... Rentré dans sa cellule, il écrit : « Hélas ! ô mon Jésus, où l'entraînera sa désobéissance ! O sainte obéissance ! O joug de mon Jésus ! Je veux vous porter coûte que coûte. Je jure à l'obéissance fidélité jusqu'à la mort et à la mort de la croix, c'est-à-dire à la mort la plus cruelle. Quelle leçon que la chute de ce Frère qui avait de si bonnes dispositions ! Oh ! oui, mon Jésus, comme l'enfant qui, entendant à côté de lui un grand bruit, s'attache et se cramponne à la robe de sa mère, de même, ô mon Jésus, en voyant tomber à côté de moi celui qui était si au-dessus de moi, je suis effrayé, terrifié, et je m'attache à vous et à ma sainte vocation plus fort que

jamais. » Puis, il s'en va trouver le Père-Maître et il lui demande de se flageller pour le salut du novice infidèle. Le Père l'autorise à se donner la discipline trois fois par semaine. C'est bien peu; mais, « le Père n'a pas permis davantage, si ce n'est de me mettre pour le fugitif à la disposition de Notre-Seigneur. Si le Sacré Cœur veut me faire souffrir pour cette âme, je suis prêt. Oui, mon Jésus, si vous le voulez, frappez-moi et sauvez-le. »

Le retraitant — car ceci se passe durant la grande retraite — profite de cet exemple douloureux pour se fortifier dans la vertu d'obéissance : « Le Père-Maître m'a dit : « O mon cher Frère, attachez-vous à l'obéissance. « Cette chère obéissance, c'est le grand moyen pour vous « sauver. Obéissez, obéissez jusqu'à la mort. Obéissez « maintenant et toujours. O sainte obéissance, quel trésor ! » — « Oui, mon Jésus, je vous le promets : obéir et mourir pour obéir. Quand l'obéissance parlera, je veux marcher sur toutes mes affections les plus légitimes. C'est l'obéissance qui doit me sauver. O mon Jésus, à votre exemple, je veux obéir, maintenant, toujours et jusqu'à la mort, dans les petites choses, dans les grandes, dans celles qui me sont agréables et dans celles qui me répugnent. Je vous le promets, mon Dieu, aidez-moi. »

Nous pouvons dire dès à présent que, toute sa vie, Henry Verjus a magnifiquement pratiqué l'obéissance. Le sentiment profond de sa misère le maintenait dans l'humilité et l'humilité lui rendait l'obéissance facile. De plus, grâce aux vives lumières de sa foi, partout et toujours, sous le voile, j'allais dire sous le sacrement plus ou moins vulgaire d'un homme terrestre, il voyait Dieu.

VI

La vie silencieuse et retirée de Saint-Gérand ne diminuait en rien son amour des Missions.

Vers le milieu du noviciat, arrive un prêtre dont nous avons déjà rencontré le nom, M. l'abbé Navarre. Henry

Verjus s'attache à lui. Ce bon Père était richement pourvu de connaissances pratiques : maçonnerie, charpenterie, menuiserie, la peinture même et le reste ; sans compter qu'il avait apporté les manuels Roret, sorte d'encyclopédie des arts et métiers, sciences théoriques et pratiques, etc., dont le Frère faisait ses délices. Dès ce temps-là, en prévision de l'avenir, il s'appliquait à tous les métiers.

Son désir des Missions allait grandissant. Un jour, il aperçut dans la bibliothèque une vie du P. Chanel, premier Missionnaire et martyr de l'Océanie centrale. Il la demanda, la lut et la relut. Pendant les promenades, à l'heure du repos, il appelait le frère Georges Mayer. Tous les deux s'écartaient des groupes où l'on causait et s'asseyaient à l'ombre. Là, ils ouvraient la vie du bienheureux Mariste, et, lentement, à qui mieux mieux, en savouraient l'austère douceur. Ils n'interrompaient leur lecture que pour s'enflammer mutuellement du désir de l'apostolat lointain et du martyre.

Un autre jour, c'est la vie du vénérable Joseph Marchand, martyrisé en Cochinchine, qui lui tombe sous la main. « Je viens de lire le martyre de M. Marchand. J'avais mal à la tête et au cœur. Cette lecture m'a relevé. Je veux tout supporter. O mon Jésus, comme je vous remercierais, si vous m'accordiez un martyre aussi cruel que celui-là ! »

Or, on ne peut lire sans horreur ce qu'eut à souffrir ce vaillant Missionnaire. Une première fois, les bourreaux lui ont déchiré avec des pinces la chair des jambes et des cuisses. Quinze jours plus tard, comme des cicatrices commençaient à se former, on renouvela le même supplice avec des tenailles rougies à blanc : les plaies ardentes fumaient. Au milieu de ces tortures, le martyr confessait la foi de Jésus-Christ. Enfin, on l'attache à un poteau. Deux hommes, ou plutôt deux monstres que le tam-tam accompagne, déchirent d'abord la peau des sourcils et la rabattent sur les yeux, puis, avec leurs tenailles, saisissent la poitrine du patient, la tirent, la tordent, la coupent et en jettent par terre les lambeaux sanglants. L'héroïque vic-

time ne bouge pas. Les bourreaux saisissent d'autres parties du corps dans la même région et coupent encore deux morceaux. Le martyr frissonne et tremble. Ses yeux cherchent le ciel : « O mon Dieu! ò Père! » s'écrie-t-il. On descend aux jambes. Deux lambeaux tombent sous le fer. Alors la nature épuisée succombe, la tête de M. Marchand s'incline, il meurt.

Le frère Verjus a lu, dans le détail, cette scène atroce que nous venons d'abréger, et il écrit : « Mon Jésus, comme je vous remercierais, si vous m'accordiez un martyre aussi cruel que celui-là ! »

En attendant, il se fabriquait des chaînes de fer, armées de pointes, pour les bras, les jambes et la ceinture. Celles qui, à son gré, n'étaient point réussies, c'est-à-dire qui n'entraient pas dans les chairs assez vivement, il en faisait cadeau à ses amis, et se remettait à l'ouvrage pour quelque invention nouvelle. Jusqu'où ne serait-il pas allé dans la pénitence, si le Père-Maître n'eût entravé son élan! Mais, avant tout, nous l'avons vu, il était fils de l'obéissance.

« Pendant la messe, j'ai été rudement tourmenté par Satan. Il m'inspirait toutes sortes de mortifications à faire. J'ai presque succombé. O mon Jésus, ayez pitié de ma misère!... Le Père-Maître m'a permis trois disciplines pas semaine. Pas plus. Je n'en ferai pas davantage. Je ne veux me servir de cette créature qu'autant qu'elle me conduira à ma fin. Elle serait nuisible autrement. Je déclare donc au démon que je me tiendrai dans l'obéissance. — L'obéissance est meilleure que le sacrifice. — L'humilité, l'oubli de moi-même, la soumission aveugle, voilà des créatures dont je ne risque pas d'abuser. »

VII

Ceux de nos lecteurs qui sont familiers avec les *Exercices spirituels* ont reconnu dans ce mot « les créatures », une des expressions de saint Ignace en sa méditation « du principe et du fondement ». Deux fois déjà nous avons

évoqué le souvenir de la grande retraite. Nous y sommes.

Aujourd'hui, dans tous les noviciats, ou peu s'en faut, au courant de l'année, sans préjudice de la retraite d'ouverture et de la retraite des vœux, on fait « les grands exercices », les exercices complets, autrement dit, la retraite de trente jours. Rien de plus sage. De quoi s'agit-il en effet dans un noviciat? De se vaincre soi-même et de régler sa vie suivant la volonté de Dieu. Or, régler sa vie est la fin dernière des Exercices. Pour jeter l'âme du retraitant dans le creuset d'où elle sortira, si elle veut, non pas seulement purifiée, mais transfigurée, et toute prête aux volontés divines, le livre de saint Ignace est d'une force merveilleuse et vraiment unique. « Que de bien il me fait, disait le frère Verjus, tant il est clair, pratique et profond! »

Voici donc, dans l'étroite solitude du noviciat, les novices qui se font, pour quatre semaines, une solitude plus étroite encore. Toutes les avenues de l'âme sont fermées du côté de la terre. L'espace est libre du côté du ciel. Une fois la semaine seulement, il y aura relâche et repos, un jour de congé qui n'aura rien de dissipant.

Tout d'abord il s'agit de purifier l'âme, de la détacher des affections terrestres, puis de l'établir dans la crainte de Dieu et l'horreur du mal. C'est l'objet de la première semaine [1].

Le frère Verjus, est-il besoin de le dire? entre dans les Exercices avec une générosité vaillante et pour ainsi parler à plein cœur. Laissons-le nous faire la confidence de son âme. Il s'est peint dans son Journal de retraite, comme dans tous ses autres écrits, sans retouche, avec une candeur aussi charmante qu'elle est naïve.

Il a donc, en ces premiers jours, scruté sa vie, depuis l'éveil déjà lointain de sa raison jusqu'à l'heure présente :

1. On sait que les *Exercices* de saint Ignace sont divisés en quatre semaines. La première comprend les grandes vérités; la seconde, la vie de Notre-Seigneur; la troisième, sa passion; la quatrième, la résurrection et l'ascension.

« Il me semblait qu'à la lumière d'un grand soleil je voyais toutes mes fautes principales. J'en ai compté quatre-vingts. » Mais, ce qui lui a fait grande peine, c'est que jamais il n'a pu croire qu'elles fussent mortelles. « Il me semble que je les ai commises sans y penser, que je ne les aurais pas faites, si j'eusse pensé que c'était offenser Dieu. » Admirable enfant! A peine si l'ombre du péché a effleuré son âme, comme ces nuages qui passent sur des eaux limpides sans presque en ternir l'éclat; il n'en est pas moins désolé d'avoir contristé le Cœur de Jésus, désolé et humilié, « terriblement humilié », dit-il. « Je voudrais me rappeler souvent ce sentiment d'humiliation, d'anéantissement que j'ai éprouvé; mon orgueil serait bien rabattu. O mon Jésus, j'espère que vous ne m'épargnerez pas cette vue. Frappez, frappez, ô mon Dieu, anéantissez-moi, humiliez-moi, abîmez-moi!

Il revient dans une autre méditation sur ses péchés personnels, et, de tout son cœur, il demande à Dieu la contrition. « Oh! que cette méditation a été bonne! Le Sauveur m'a fait une grande grâce : Je me suis bien repenti de mes fautes. J'ai pleuré sur mes péchés, parce qu'ils avaient fait de la peine au Cœur de Jésus. » Une autre grâce, « une grâce immense », dont il remercie le Seigneur, c'est d'avoir une horreur profonde de tout ce qui serait, de près ou de loin, « l'ombre même du péché ».

Il y a des méditations, cependant, dont il ne peut venir à bout, celle de l'enfer par exemple. Il essaie bien de suivre les prescriptions de saint Ignace et de se figurer les effroyables supplices que la justice et la sainteté de Dieu infligent aux damnés; mais, toujours et comme malgré lui, il entend chanter à son oreille le refrain de la bienheureuse Marguerite-Marie :

L'amour triomphe, l'amour jouit,
L'amour dans Dieu se réjouit.

Quand il médite sur la mort, la pensée du martyre vient

à la traverse et jette sur les aspects funèbres comme une pourpre radieuse. Il la repousse, car elle est propre à lui donner de la joie, et « il fait, dit-il, tout comme s'il devait mourir dans son lit ».

Ainsi donc, humilité, confusion, douleur de ses fautes, voilà le fruit que l'exercitant a retiré des méditations de la première semaine.

Dans la seconde, les sombres horizons se déchirent. Une belle lumière se lève sur l'âme généreuse. C'est Notre-Seigneur qui s'approche et qui l'appelle. Il l'appelle à combattre, avec lui et comme lui..., quoi donc ? l'orgueil par les abaissements ; l'amour des richesses par la pauvreté et les privations ; l'amour des honneurs par l'obscurité et les humiliations ; l'amour des plaisirs par les travaux et les souffrances.

« Je serai saint ou je mourrai », conclut le frère Verjus. C'est le mot d'ordre. Soldat du divin capitaine, il le répétera souvent, ou encore, et dans le même sens, il dira avec la bienheureuse Marguerite-Marie : « Je veux vaincre ou mourir. » « *Volo :* Je veux. » C'est l'affirmation que saint Ignace place au commencement de chacun de ses Exercices ; c'est l'acte, cent fois répété, d'où dépend le succès de la retraite. La volonté joue dans le frère Verjus, comme dans saint Ignace, un rôle prépondérant. Une rare vigueur dans les affections de la volonté, l'*acrius insistendum*, voilà, avec la piété la plus affectueuse, ce qui distingue le Frère dans son Journal. Nous allons le citer largement.

« O mon Jésus, en présence de votre divin Cœur, bien persuadé que sans vous je ne puis rien, moi, Henry Verjus, après vous avoir promis de fuir, détester, abhorrer jusqu'à l'ombre du péché le plus petit, comme si je devais mourir à chaque seconde, je déclare la guerre à ma nature, vous promettant de faire le contraire de ce qu'elle m'inspirera, en tout, partout et toujours. Je veux imiter les vertus de votre divin Cœur, et je déclare la guerre

au démon, au monde, à ma chair, prêt à vaincre ou à mourir. »

Et ce que le novice écrit en ce moment, sous la forte impression de la grâce, le religieux le pratiquera toute sa vie. Toute sa vie, nous le verrons, non pas réduit à la défensive, mais dans l'action, la marche en avant, l'attaque, l'*agendo contra* [1], en vrai chevalier qu'il est du roi Jésus.

La troisième semaine a pour but d'affermir le retraitant dans le choix d'une vie plus haute et plus parfaite et de le confirmer dans sa résolution d'être tout entier au service de Dieu pour sa gloire. « Il s'agit donc, écrit le frère Verjus, d'être ardent, ferme, courageux, dans tout ce qui regarde le service du Sacré Cœur... Je ne veux rien passer à ma nature, mais tout passer au prochain. Fermeté humble ! »

A ce propos, saint Ignace nous présente dans la Passion du Sauveur un grand et puissant exemple de courage. Dans ces contemplations l'âme ardente du Frère s'enflamme. Il sent tout à la fois, et plus vivement que jamais, l'horreur du péché, la justice et la sainteté de Dieu. Il demande à souffrir, il est heureux de souffrir pour expier ses fautes et pour témoigner à Notre-Seigneur une compassion pratique.

« Dans la première semaine, dit-il, j'ai résolu d'éviter avec horreur l'ombre même du plus petit péché, afin d'honorer, louer et servir Dieu.

« Dans la seconde, j'ai résolu non seulement de me défendre, mais de faire agression contre ma nature, le démon et le monde. Je l'ai dit : ou vaincre ou mourir.

« Mais, dans la troisième, je ne veux pas me contenter

1. C'est un mot de l'Exercice *du Règne*. « Il faut agir, dit saint Ignace, contre la propre sensualité et contre l'amour de la chair et du monde. » — On appelle Exercice du Règne la contemplation dans laquelle saint Ignace compare Notre Seigneur Jésus-Christ, le Roi éternel, à un roi temporel qui invite ses sujets à une guerre juste et glorieuse dont il veut leur faire partager les fatigues et les triomphes.

de cela. A l'exemple de mon Jésus souffrant, je veux être prêt à souffrir les tourments les plus cruels et les plus longs, plutôt que de consentir à faire souffrir encore mon Jésus *par des imperfections volontaires.*

« O mon Jésus, je suis heureux d'avoir la fièvre et le mal de tête, depuis que je médite votre Passion. Augmentez mes peines. Avec votre grâce, je veux être fidèle. Je suis bien décidé à souffrir tout, en mon cœur, en mon honneur, en mon corps, comme Jésus... — Tout souffrir, sans me plaindre, jusque dans les petits détails. — Tout va parfaitement. Le bon Jésus me fait souffrir et me console en même temps. Oui, je veux souffrir et mourir toute ma vie, *mourir à mes moindres petites volontés.* »

Certes, ce sont là de beaux sentiments. Mais, pour courageux que l'on soit et saintement épris d'oraison, quand une retraite dure trente jours, quatre méditations par jour, d'une heure chacune, sans en compter la préparation et l'examen, sans compter les autres exercices, c'est un rude labeur, et il n'est point surprenant qu'il y ait des moments de fatigue, de malaise, même de souffrance, et que l'on soit tenté quelquefois de découragement. Les meilleurs ont passé par là. Le frère Verjus eut le sort commun.

« J'ai eu une assez forte fièvre qui m'a empêché de méditer. Le démon m'a tenté d'une façon formidable. Il aurait voulu, à cause de ma maladie, me faire cesser la retraite, parce que cela me fatigue. J'ai failli succomber ; mais le Sacré Cœur m'a aidé. Quand je ne pourrai rien faire, je me tiendrai en présence de Jésus-Christ souffrant, comme un compagnon de misère ; mais, je veux suivre la communauté, tant que mes forces y suffiront. Ou vaincre ou mourir. Désolation complète. Mal de tête. Fièvre. O mon Jésus, le démon rirait bien, s'il me voyait quitter la retraite; mais dussé-je en sortir à l'agonie, je suivrai, jusqu'à la dernière seconde, la communauté, heureux qu'on me souffre parmi tant de saints. Quelle ferveur d'un côté ! Quelle lâcheté de l'autre ! »

Non seulement le vaillant Frère n'abandonna point l'oraison, mais, pour dompter les infirmités de la nature et répondre aux sollicitations de la grâce, il la prolongeait ; parfois même il la recommençait, et, de la sorte, méditait deux heures de suite. « Vaincre ou mourir. » Quelle mise en œuvre de la parole de saint Ignace que nous avons citée : « Il faut agir contre !. *Agendo contra.* » — « Grande journée. Chemin de la Croix. Que de leçons ! J'ai demandé à Notre-Seigneur de me faire victime de son Sacré Cœur, non seulement dans les grandes circonstances, mais en détail. » — « Aujourd'hui j'ai eu l'idée de me faire victime pour tous mes frères. » — « J'ai mis au pied de la croix de mon Jésus toutes mes affections et toutes les créatures. Je lui ai tout sacrifié. Je me suis sacrifié moi-même. » — « Désolation complète. Mon Jésus, qu'ai-je donc fait ? Encore une sottise ?... Oui, une grande sottise. Le Père-Maître me l'a dit. En soignant le Frère***, j'ai parlé de choses qui ne regardaient pas ma charge. O mon Jésus, vous me punissez. Merci. Oui, je l'ai bien mérité. Je suis un *mauvais* novice, m'a dit le Père-Maître. O mon Jésus, quand je vous le disais qu'on ne pouvait plus me supporter ! O mon Jésus, je vous offense donc sans le savoir. Je suis donc aveuglé par mes crimes. O mon Dieu, il me semble cependant que je voudrais bien vous aimer. Il me semble que je déteste le péché de toutes les forces de mon âme. O mon Jésus, pitié ! Donnez-moi une pénitence. Le Père ne veut pas m'en donner, parce que je n'en suis pas digne. O mon Jésus, je me jette dans votre Sacré Cœur, consumez mes iniquités. »

Notre-Seigneur lui faisait sentir, comme à toutes les âmes de choix, ses moindres manquements et faiblesses. Voici comme il s'accuse :

« Aujourd'hui, je me suis laissé distraire par le congé. J'ai fait plusieurs fautes que je viens de pleurer bien amèrement devant mon Jésus-Hostie. Il me semblait que Jésus était irrité de ces fautes, après tant de grâces ! »

Quelles sont donc ces fautes ?

« 1° J'ai continué d'écrire après le son de la cloche. 2° J'ai trop désiré d'aller à la lithographie. 3° J'ai trop désiré la récréation. 4° En récréation, j'ai trop parlé. 5° J'ai dit trop vite mon office.

« O mon Jésus, voilà ce que je suis ! Je prends des résolutions pour ne pas les tenir... Ayez pitié de moi, je vous en supplie. Ne regardez mes fautes que pour me les pardonner. »

Quand les désolations étaient trop fortes, il allait trouver son directeur. « Un jour, nous écrit le Père-Maître, il m'arriva tout consterné. Je lui demande s'il n'a point occasionné cet état par quelque infidélité à la grâce. A force de réflexion et d'examen, il crut avoir découvert quelque léger manquement, s'en alla aux pieds de Notre-Seigneur, et implora son pardon avec un si vif repentir qu'il revint bientôt tout rayonnant de joie. Il était consolé. »

A l'exemple de Notre-Seigneur dont toute la vie n'est qu'un mystère d'anéantissement, le frère Verjus semblait chercher des abîmes de plus en plus profonds, les trouver et s'y complaire.

« J'ai vu dans toute sa laideur ma vie passée... Que monstre ! C'est maintenant que je désire être méprisé, bafoué, oublié de tous. O mon Jésus, pardon, pardon ! Je suis bien persuadé que je suis la peste de ce saint noviciat. Aussi je me veux faire le serviteur de tous. Je veux me faire mépriser. Je veux me cacher. » — « O mon Jésus, je vous en supplie, ayez pitié de moi. Faites que je commence enfin à me haïr et à me mépriser autant que je le mérite et que je vous le désirez. » — « J'ai demandé pardon à mon Jésus de ma sotte vanité qu'il a voulu expier en se faisant passer pour fou aux yeux des hommes. Je lui ai demandé de tout mon cœur la robe blanche, signe de folie devant les hommes, signe de pureté devant Dieu. Je la lui ai demandée avec larmes, lui promettant, avec sa grâce, de la conserver pure. » — « J'ai demandé au Sacré Cœu ue toute chose me tourne en humiliation. Il me semebl ue je suis exaucé. »

Voilà des vérités qui, pour être fondamentales dans la vie spirituelle et surtout dans la vie religieuse, n'en font pas moins horreur à la nature. Aux yeux du clairvoyant novice, tout cela est dans l'ordre, tout cela est bon et savoureux. C'est le calice du Maître et le disciple n'en doit point détourner ses lèvres.

Enfin on entre dans la quatrième semaine où l'âme est uniquement occupée de l'amour de Dieu et des saints désirs du ciel. On médite les glorieux mystères du Christ qui en sont le gage et le modèle. Le frère Verjus, de plus en plus dépris, dégagé de la terre, fait je ne sais quels divins rêves de pureté idéale. Écoutons-le :

« Ce matin, j'ai fait une excellente communion. J'ai bien demandé à mon Jésus la pureté. Depuis quelque temps je désire tant cette vertu que je ne passe pas un seul jour sans la demander en pleurant à chaudes larmes. Je ne sais pourquoi, quand je pense à cette vertu, je me mets à pleurer, et je la demande à Jésus, à Marie, à mes saints patrons, avec beaucoup d'ardeur. » — « J'ai étudié le petit Enfant Jésus avec de grandes douceurs. Dans ses yeux bleus, j'ai vu la sainte pureté. » — « Pendant la messe, avant la communion, je me suis figuré que mon Jésus me disait : « Henry, pourquoi es-tu venu ici ? » Cette pensée m'a bien fait pleurer mes péchés. J'ai dit à mon Jésus : « Non, mon Jésus, je ne suis pas venu vous trahir. J'en « suis pourtant capable, hélas !... Je suis venu pour vous « recevoir en mon cœur, afin que vous me guérissiez, que « vous me laviez. » Et alors je lui ai présenté successivement toutes mes facultés, mon âme, mon cœur, mon esprit, mon corps, pour que ce bon Jésus purifie tout. » — « Je viens de lire un passage de la vie de saint Stanislas. Ce bon saint veut me faire la grâce de protéger en moi la belle vertu. Je vais ajouter un billet à ceux que je porte sur ma poitrine, demandant pour moi à saint Stanislas une pureté comme la sienne. Mais, dit le saint, pour avoir cette vertu en haut degré, il faut avoir une grande dévotion à

la sainte Vierge. Plus on aime la sainte Vierge, plus on est pur. O ma Mère! ô ma Mère chérie! ma chère Mère, pourriez-vous refuser cette grâce à votre enfant? Non, vous êtes trop bonne. O saint Stanislas, je vous en conjure, je vous en supplie, faites que je vous ressemble. » — « Je repousse tout sentiment qui pourrait me venir de la joie que j'aurais à être pur. Je ne veux être pur que pour être agréable au Sacré Cœur, pour être sa victime. » — « Oh! oui, il faut absolument que j'arrive à être pur comme un ange. Je repousse de toutes mes forces tout sentiment de satisfaction personnelle. Je veux être pur, mais pour mon Jésus, pour lui plaire, et afin de mieux le connaître pour le mieux aimer. » — « Saint Stanislas m'enflamme d'amour pour la sainte vertu. Oh! qu'il est bon, le Sacré Cœur de mon Jésus qui a donné au monde un si beau saint! Oh! que je suis heureux! Mon bonheur est inconcevable. Jamais! non, jamais, je n'en avais goûté un si pur! »

On le voit, il est heureux. Il manque quelque chose à son bonheur pourtant, puisqu'il n'a pas encore, il le dit du moins, la science intégrale de l'amour :

« Oh! que je serai heureux, quand je saurai aimer! Amour! Ce seul mot m'émeut; mais il me semble que je ne le comprends pas encore bien. Il me semble qu'on ne peut le comprendre ici-bas. O mon Jésus, ô ma Mère, je le sais, je suis indigne de vous aimer; mais, je vous en supplie, ne me défendez pas de vous aimer. Ayez pitié de moi. Mettez en mon cœur un si ardent amour que je ne puisse aimer personne autre que vous!... »

La retraite est finie. Il reste au Frère à condenser en quelques brèves formules et à réduire en pratique, outre les réflexions que lui a suggérées l'Esprit de Dieu, les résolutions qui feront de toute sa vie une vie de pureté, d'humilité, de sacrifice, d'union à Notre-Seigneur, une vie d'amour.

Pour la glorification de l'humble novice et la haute édi-

fication du lecteur, nous citons ces pages intégralement.

FRUITS DE MA RETRAITE

RÉSOLUTIONS PRATIQUES

« Voici les résolutions que je veux faire entrer désormais dans le cours ordinaire de ma vie :

« I. — La première résolution que je devrai observer tous les jours de ma vie, c'est de faire scrupuleusement, sans y manquer jamais, les additions que marque saint Ignace pour bien réussir dans l'oraison [1]. Car, il me semble que j'ai compris de quelle importance il était pour moi de bien faire oraison.

« Tous les jours, de même, je *ferai* et *marquerai* mon examen particulier et mon examen général.

« II. — Je veux désormais rejeter, abhorrer, repousser vivement, mais sans trouble, tout ce qui peut, même de très loin, avoir la moindre ombre de péché, afin de réjouir le Cœur de Jésus et Notre-Dame, afin d'être prêt à mourir à toutes les secondes.

« III. — Je veux mener une vie d'oraison, c'est-à-dire avoir la présence de Dieu continuelle. Sans contention d'esprit, je me tiendrai toujours auprès du Sacré Cœur. En tous mes moments libres, j'irai faire oraison devant le Saint Sacrement, méditant sur la vie et la passion de Notre-Seigneur, selon les besoins du moment, m'efforçant de trouver le Sacré Cœur partout.

« IV. — Je veux être obéissant jusqu'à la mort, m'efforçant de l'être non seulement dans les grandes occasions, mais aussi et surtout dans les plus petits détails;

« Essayant de tout faire, tout, absolument tout, par obéissance;

« Obéissant à mes inférieurs en tout ce qui ne contrevient pas à la loi et aux conseils de Notre-Seigneur, essayant de leur rendre le plus de services possible, *mais*

1. On appelle *additions* les avis ajoutés par saint Ignace à sa méthode d'oraison pour l'éclairer et la compléter.

sans donner du reste la moindre attention à leur appréciation de mes actions, lorsque j'aurai fait mon devoir[1] ;

« Obéissant surtout à mes supérieurs.

« Oui, il faut que j'acquière cette vertu à un degré sublime.

« V. — Je veux mener une vie pure, prenant pour modèle le Sacré Cœur de Jésus. J'aurai recours pour cela au jeûne et à la prière. *Vigilate et orate.* Je réprimerai mon imagination, en ayant une vie toute d'union à Dieu. Je combattrai ma chair. En un mot, je n'épargnerai rien pour acquérir une pureté angélique. Le Cœur de Jésus me veut pur comme saint Stanislas. Il faut absolument que j'y arrive.

« VI. — L'humilité ! Voici une vertu que le Sacré Cœur me veut voir pratiquer parfaitement. Il le veut et je le puis avec sa grâce.

« Donc, je ne parlerai pas de moi. *Je serai heureux de me voir méprisé.* Je tâcherai d'être toujours caché. Je ferai quelquefois des sottises innocentes pour me faire mépriser. Mais, surtout, et toujours, je serai strict observateur de la règle et des moindres volontés ou désirs de mes supérieurs, au risque de paraître singulier et ridicule. J'appuierai tout particulièrement sur ce dernier point : Je me donnerai toujours tous les torts.

« J'excuserai toujours mes frères. Je leur demanderai pardon quand je les aurai offensés. Je baiserai, quand je serai seul, la trace de leurs pieds.

« Je me dirai souvent : Je ne suis que le rebut de la maison.

« VII. — Amour ! *Ama et fac quod vis.* Mon cœur est naturellement porté à l'amour.

« JE FERAI TOUT PAR AMOUR, et je tâcherai d'exciter ce sentiment en mon cœur par de fréquentes aspirations.

« *En tout ce qui m'arrivera, je verrai une marque de l'amour du Sacré Cœur.*

1. Tous les mots soulignés dans ces pages l'ont été par le Frère lui-même.

« Je veux tout faire par amour. »

« Voilà sept résolutions. Je les confie de tout mon cœur à ma bonne Mère. Car, de moi-même, je ne pourrai pas les tenir. Mais, avec son secours, j'y parviendrai certainement.

« *Il faut* que je sois *un saint!*... O ma Mère! Il le faut absolument. Avez-vous entendu? Il le faut. Aidez-moi donc et donnez-moi la persévérance.

« Merci, mon Jésus, de toutes les grâces que vous m'avez accordées pendant cette retraite. Elle fera date dans ma vie.

« Vous m'avez fait éprouver la consolation la plus douce et la désolation la plus amère, autant du moins que je puis en juger.

« Que votre saint Nom en soit béni et que votre Sacré Cœur en soit glorifié!

« Vive le Sacré Cœur de Jésus!

« Vive Notre-Dame du Sacré-Cœur!

« Vive saint Tharcisius! »

Au bas de ces pages, le Père-Maître a écrit de sa main : « *Qui se humiliat, exaltabitur* : Qui s'humilie, sera exalté. »

Comment Henry Verjus a été fidèle à ses résolutions, les quinze années qui lui restent à vivre vont nous l'apprendre.

IV

APRÈS LE NOVICIAT

REPRISE DES ÉTUDES

I

Il y a dans l'Église une petite société qui a voulu être fondée, baptisée, et, pour ainsi parler, consacrée dans le sang et dans le feu du Cœur de Jésus. La fin générale de cet Institut, sa mission officielle, est de glorifier le Sacré Cœur, de manifester au monde les trésors de grâces dont il est rempli et de réparer les injures qui lui sont faites.

Sur la poitrine du Missionnaire, un Cœur rayonne avec cette devise triomphante : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus ! » Du sein de flammes qui s'élancent comme pour un embrasement, la Croix victorieuse apparaît. Les épines s'entrelacent et s'enfoncent ; le sang coule : symbolisme admirable de l'amour immolé. La blessure s'entr'ouvre comme pour abriter dans un sanctuaire une vie d'action, de contemplation, de charité. Pour le Missionnaire du Sacré-Cœur, toute science consiste à connaître le Cœur de l'Homme-Dieu, toute piété à l'adorer, toute vertu à l'imiter, tout bonheur à l'aimer. Partout et toujours, auprès, au loin, jusqu'aux dernières limites du globe, dans l'intime rencontre des âmes ou, du haut de la chaire, devant les foules, il sera son héraut et son prophète. Son consolateur aussi : des ingrats le délaissent ; des impies le méprisent ; des méchants l'outragent. D'office, il sera réparateur. Les deux traits, pour ainsi dire caractéristiques de la physionomie du divin Maître, l'humilité et la bonté, distingueront le disciple. La douceur en sera l'exquise floraison et le fruit savoureux. Ce n'est donc pas une vaine et creuse religion que celle-là. Par la blessure du Cœur, elle pénètre jusqu'aux profondeurs mêmes du Christ et se résume en ces trois mots : infusion

dans la prière ; effusion dans l'apostolat; consomption dans le sacrifice et dans l'amour. C'est toute la vie du Sauveur. *Mihi vivere, Christus est*[1].

Or, la joie était grande au noviciat de Saint-Gérand, le 15 février 1878, « la joie la plus sainte ». En ce matin inoubliable, la chapelle rappelait vraiment le Cénacle. Ils étaient douze à la profession religieuse, tous de la Petite-Œuvre. « Quel bonheur est le mien ! écrit le frère Verjus. Que le Sacré Cœur est doux à ceux qui veulent se donner à lui ! Je suis hors de moi-même. Il me semble que je suis prêt à tout. Je n'aime que le Cœur de Jésus et ce qui se rattache à sa gloire. »

L'émission des premiers vœux en usage dans la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur se fit à la messe. « L'émotion était profonde. On pleurait de bonheur. Enfin le moment arrive. C'est moi qui commence. Quelle joie ! quelle allégresse ! *Voveo ad triennium paupertatem, castitatem et obedientiam*[2]. C'est fait. On s'embrasse en pleurant. Je suis Missionnaire du Sacré-Cœur ! »

Le profès resta sous la vive impression de son indignité et de l'immense miséricorde de Notre-Seigneur à son égard, longtemps, pour ne pas dire toujours.

II

En ce temps-là, à diverses intentions, il conclut des pactes avec Notre-Seigneur, Notre-Dame et les saints qu'il aimait plus particulièrement. Voici la formule de son pacte avec le Sacré Cœur :

« O Cœur sacré de Jésus, puisque vous avez tant souffert pour moi, je veux aussi souffrir pour vous.

« En conséquence, voyant avec un étonnement mêlé de stupeur mon admission dans la Société de vos Mission-

1. *Philip.*, I. 21.

2. Je fais pour trois ans les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

naires, je veux m'offrir à vous, ô mon Jésus ! comme victime pour toutes les fautes grandes et petites que le démon, ennemi de tout bien, pourra faire commettre dans cette Société si chère à mon cœur. Je désire par là lui prouver ma reconnaissance, indigne que je suis d'être un de ses membres, moi qui vous contriste si souvent...

« O mon Jésus, écoutez mon humble prière. Ne m'épargnez pas. Frappez! Frappez sur moi; mais, je vous en conjure, épargnez tous mes frères et n'en disgraciez aucun. Je serai trop heureux, ô mon Jésus, d'être ainsi le serviteur de cette Société que j'aime tant.

« De mon côté, je veux m'efforcer jusqu'à mon dernier soupir de me rendre de moins en moins indigne du beau titre que j'ai reçu, le 15 février 1878, de Missionnaire du Sacré-Cœur...

« O Marie, ô ma bonne Mère, présentez cette supplique au Sacré Cœur. Bénissez-moi ! »

Ce pacte, écrit de sa main au mois de mai de cette même année, est signé de son sang. On peut dire qu'il y a été fidèle jusqu'à la mort et que la providence du Cœur de Jésus ne lui a pas ménagé les souffrances.

Dans ce même mois de mai, il fit et signa un pacte avec l'Enfant Jésus pour obtenir aux enfants, par les mérites et l'intercession de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de saint Joseph, de saint Stanislas, de saint Louis de Gonzague et du bienheureux Berchmans, la belle vertu de pureté. Il y a plusieurs textes, je transcris le moins long : « Bon Jésus, qui êtes la pureté même, prenez en pitié, je vous en conjure, ces pauvres petits enfants qui, en ce temps de corruption, sont si souvent victimes du démon de l'impureté. Sauvez-en un grand nombre, ô bon Jésus! afin que vos yeux si purs trouvent où se reposer avec délices en cette vallée de larmes. » Plus tard, quand il sera prêtre, il dira à cette intention, le premier jeudi de chaque mois, la sainte messe; il récitera les litanies du saint Nom de Jésus et fera une visite au Saint Sacrement.

En ce temps-là aussi, le frère Verjus eut l'idée de faire des pactes avec les anges gardiens des tabernacles qu'il visitait. En voici la teneur :

« O vous tous, anges de tous les chœurs qui êtes continuellement en adoration devant mon Jésus-Hostie, écoutez la voix d'un pauvre pécheur qui, bien des fois, a offensé l'objet de votre amour, mais qui désire faire réparation pour ses propres outrages et ceux que le bon Jésus reçoit de tous les pécheurs du monde.

« Je voudrais faire avec vous, saints anges, un pacte qui puisse procurer beaucoup de joie à notre Jésus. Si vous voulez me le permettre, je ferai ce que vous ne pouvez faire : je ferai pénitence, et vous ferez ce que je ne puis faire : continuellement vous adorerez le Sacré Cœur vivant dans l'Eucharistie, pour moi, aux intentions mentionnées dans cette prière.

« O anges de pureté, je vous en conjure, acceptez ce pacte que je fais avec vous, malgré mon indignité, s'il doit être à la plus grande gloire du Sacré Cœur de Jésus délaissé par les hommes dans sa prison d'amour.

« Moi, Stanislas-Henry Verjus, je promets aux saints anges gardiens de ce tabernacle de communier une fois la semaine en leur honneur, s'ils veulent bien adorer pour moi Jésus-Eucharistie, quand je ne pourrai pas être en sa divine présence pour l'adorer moi-même. Je leur promets, en outre, d'entendre souvent la messe en leur honneur. Je les saluerai en entrant et en sortant de l'église. Je leur offrirai souvent le Cœur de Jésus pour augmenter leur gloire et leur bonheur. »

Cette fois encore, jusqu'à la dernière heure, le pieux Missionnaire fut fidèle à son pacte. Nous lisons, en effet, dans une note écrite de la main de l'évêque : « Depuis mon noviciat jusqu'au 3 mai 1891, jour où je renouvelle la copie de mon pacte, pour le mieux adapter à ma nouvelle position, j'ai eu le bonheur de faire ce petit contrat avec les anges gardiens de cent quarante-sept tabernacles. Les derniers sont ceux que j'ai élevés au bon Jésus en

Nouvelle-Guinée, à Port-Léon, à Mohou et Inawi. »

La piété du Frère le portait à répandre ces pratiques parmi ses amis. Dès qu'il en avait gagné un, il lui remettait la formule qu'il avait pris la peine de copier à l'avance, afin, sans doute, de ne laisser aucun retard à l'exécution. Le contractant n'avait plus qu'à se faire une piqûre et à signer de son sang.

Avec le frère Mayer, dont le nom s'est trouvé déjà deux ou trois fois sous notre plume, le frère Verjus fit un pacte spécial.

Georges Mayer était un enfant presque angélique. Né à Baume-les-Dames, au diocèse de Besançon, merveilleusement docile aux leçons d'une pieuse mère, élève distingué de l'école des Frères, il attendit pendant seize années le secours providentiel qui devait lui ouvrir les portes du sanctuaire. Ce secours fut la Petite-Œuvre. Georges y entra en 1875. Nous l'avons entrevu dans ces pages, à l'infirmerie où il partageait le dévouement du frère Verjus; en promenade, où il partageait ses lectures, en attendant l'heure où tous les deux s'en iraient dans les Missions lointaines. Le 21 novembre 1877, il faisait ses premiers vœux. Huit mois plus tard, il tombait malade. La maladie, cependant, n'inspirait d'inquiétudes sérieuses à personne. Lui seul disait qu'il allait mourir. Le mal, en effet, s'aggrava. On adressa d'instantes prières à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Un instant, on put se croire exaucé. Le 15 août, au matin de la grande fête de Marie, un mieux soudain se déclare. « Le pieux malade peut se lever. Il revêt sa chère grande soutane qui avait longtemps appartenu au P. Vandel et qu'il conserve comme une relique. Il se sent guéri, et, pour la première fois, cesse de croire à sa mort... Et nous aussi, racontent les témoins, nous triomphons[1]... »

1. *Annales* belges *de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, 1er avril 1891. Les morts de la Petite-Œuvre.

Le lendemain, le mal reprenait avec une nouvelle violence.

« Le frère Georges, écrit le frère Verjus, est à l'extrémité. O mon Dieu, sauvez-le ! Prenez-moi plutôt. Je ne pourrai rien faire pour la Société, tandis que lui vous servira avec grand fruit... » Au moment où il écrit ses lignes, le frère Verjus est lui-même indisposé. Il a depuis plusieurs jours la fièvre, et l'on a résolu de l'envoyer en villégiature à Issoudun.

Il va faire ses adieux au cher moribond. « Le jour de mon départ, raconte-t-il, je vais embrasser le frère Georges. Il pleure. Je l'embrasse deux ou trois fois, je lui rappelle les conditions de notre pacte... Ce bon Frère meurt victime de son dévouement aux malades... Je veux être martyr !.. Le frère Georges disait hier : « Oh ! qu'il « fait bon mourir quand on a bien aimé la sainte Vierge ! » O Marie, ô Mère, vous savez que je veux vous aimer ! »

Quel pacte ces deux jeunes profès avaient-ils fait ensemble ? Nous ne le savons pas complètement ; mais, voici ce que nous lisons dans les notes du vicaire apostolique : « PACTE POUR LA VOCATION, fait avec le frère Georges Mayer. Ce bon Frère, ayant été emmené au Paradis par la sainte Vierge, j'ai tenu mes conditions. Il lui reste à m'obtenir l'amour de Jésus et de Marie, l'humilité, la charité, la pureté, (la grâce) de bien parler du Cœur de Jésus et de Marie, notre Mère... Je renouvellerai mes douze messes à lui promises, pour qu'il soit excité à vite m'obtenir ces grandes grâces. »

Le frère Mayer mourut le 31 août 1878. C'était un samedi, aux premières vêpres de l'octave du très saint et immaculé Cœur de Marie[1].

III

On a pu voir déjà que le frère Verjus avait un choix d'amis et de patrons parmi les saints. Au jour de sa profes-

1. Voyez les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, octobre 1878.

sion religieuse, il ajouta à son nom de baptême le nom de Stanislas. Au cours du noviciat, on s'en souvient, il s'était épris d'un culte fervent pour ce chérubin de la terre que visitaient les anges du ciel et que la sainte Vierge elle-même vint chercher à l'heure de la mort, si c'est mourir que de fermer les yeux aux ombres d'ici-bas pour aussitôt les rouvrir à la belle lumière de l'éternité.

Stanislas-Henry Verjus avait d'autres saints de prédilection : saint Jean, le disciple bien-aimé du Cœur de Jésus, saint François d'Assise, le vivant crucifix, dont il avait ceint le cordon aux premiers jours du noviciat, saint François de Sales, apparition délicieuse de la bénignité et douceur du Christ, saint François Xavier, le grand Missionnaire des Indes, sainte Agnès, la virginale martyre de treize ans, sainte Gertrude et sainte Thérèse, saint Louis de Gonzague, saint Jean Berchmans, ange et vierge à la fois, doux scolastique mort dans sa cellule en pressant sur son cœur le crucifix, le chapelet et le livre de sa règle, les trois grands amours de sa vie, enfin et surtout saint Tharcisius.

Le nom de ce gracieux adolescent, acolyte et martyr de l'Eucharistie, revient à chaque page de son Journal. Tous les jours, à la visite au Saint Sacrement, le frère Verjus récitait des invocations en forme de litanies qu'il avait lui-même composées, et où il demandait au défenseur de l'Hostie, avec une grande dévotion au Saint Sacrement, la grâce de mourir, comme lui, martyr.

L'évêque les redira dans les pauvres chapelles de la Mélanésie :

Par la douleur que vous avez ressentie lorsque les bourreaux vous frappaient cruellement, obtenez-moi d'aimer la souffrance.

Par la douleur que vous avez ressentie à cause des blasphèmes de vos bourreaux, obtenez-moi le martyre.

Par la joie que vous avez éprouvée en expirant en compagnie de votre bon Jésus, obtenez-moi la joie du martyre et l'amour du Sacré Cœur.

Par votre dernier soupir, obtenez-moi le martyre!

A son passage à Rome, quelques semaines avant sa mort,

l'Évêque-Missionnaire, fidèle aux dévotions de sa jeunesse cléricale, demandera à la librairie de la Propagande la messe et l'office du cher saint Tharcisius, pour les emporter en Nouvelle-Guinée.

Encore bien que nous devancions un peu les dates, c'est maintenant le lieu de dire un mot des amitiés du frère Verjus. Si nous effacions ce trait de la pure physionomie du jeune profès, la ressemblance ne serait pas complète. De plus, nous craindrions de faire un larcin à la grâce divine : les amitiés du Frère la glorifient.

Assurément, et au pied de la lettre, le bon religieux s'était fait tout à tous. Point d'inégalité dans son affectueux dévouement, et d'exception moins encore : « Je veux aimer tous mes frères, tous et chacun en particulier, plus que moi-même, plus que ma vie, plus que mon temps, plus que mon honneur, et Jésus par-dessus tous, plus qu'eux tous, et eux tous à cause de Lui[1] ! »

Une autre fois, après un commentaire que venait de faire le Père directeur de la Petite-Œuvre du passage de nos Constitutions qui traite de l'affection mutuelle, le Frère écrit : « Je me suis senti enflammé d'un amour presque sans bornes pour tous mes Pères et Frères. Il me semble que, sans hésiter une seconde, je leur sacrifierais de grand cœur tout ce que j'ai de plus cher. Oh ! oui, je les aime bien, tous et chacun en particulier. Je sens toute l'affection que leur porte le Cœur de Jésus... Je ne veux jamais leur faire la moindre peine... Je veux leur faire plaisir toujours... Le Sacré Cœur m'a fait la grâce de bien comprendre que je suis ici par un miracle de sa bonté. J'aurais dû être chassé cent fois. Et on me souffre, on me supporte, on a soin de moi, on prie pour moi, on me respecte ! O mon Dieu, quand je n'aurais pas d'autre preuve de la vertu de mes frères, celle-là me suffirait[2]. »

1. 2 février et 5 avril 1880.
2. 6 mai 1880.

Chacun pouvait compter sur lui pleinement. Chacun même pouvait se croire l'ami préféré. Et lui, il aurait pu dire comme cet abbé espagnol du huitième siècle : « Je n'ai laissé qu'un frère dans le monde, et combien n'en ai-je pas retrouvé dans le cloître[1] ! »

Il avait des prédilections, cependant, et des intimitiés profondes.

Certes, les sages ont raison : la matière est délicate, le sentier glissant, l'illusion facile et combien périlleuse ! A tout prix, il faut sauvegarder le détachement du religieux, la mortification du cœur et la charité commune. Mais, théoriquement, ne condamnez pas toute affection privilégiée : vous n'en avez pas le droit ; ou bien arrachez du saint Évangile la page radieuse des amitiés de Jésus.

De lire dans les notes du frère Stanislas-Henry Verjus les effusions de son âme aimante, c'est un charme. On y contemple d'un regard ravi la céleste alliance de l'affection la plus vive, de la pureté la plus sévère et de l'universelle charité. L'axe de son cœur ardent, c'est Dieu.

Nous avons trouvé dans les papiers du Frère de beaux fragments sur l'amitié. Il les avait notés au courant de ses lectures, parce qu'ils répondaient bien à ses propres sentiments. On y voit, côte à côte, pour la doctrine : saint François de Sales et Mgr Gay ; pour la doctrine encore et tout à la fois pour l'exemple : saint Augustin et son cher Nébridius, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile de Césarée, saint Pierre Claver et saint Alphonse Rodriguez, l'abbé de Cheverus et l'abbé Legris-Duval, le P. Lacordaire et l'abbé Perreyve.

« Le cœur de l'homme, surtout du jeune homme, écrit-il, ne peut pas plus vivre sans affection que l'œil sans lumière. »

A l'un de ses confrères qui disait devant lui, absolument, que l'amitié est amollissante, il riposta par de

1. Cité par Montalembert dans son admirable Introduction aux *Moines d'Occident*, p. LXXX.

tendres paroles du P. de Ravignan où éclate la volonté la plus virile. Et il ajoutait : « Qu'y a-t-il de plus fort que l'amour, le vrai amour ? Est-ce que la dévotion au Cœur de Jésus a tué la volonté ? »

Est-il nécessaire de l'ajouter ? Notre religieux, toujours prêt à tout immoler au Cœur de Jésus, n'avait point dérobé au contrôle de l'obéissance les battements de son cœur. De là, dans une paix profonde, le vol tranquille et doux de son âme. De là, sa joie habituelle ; la joie, dont saint Thomas nous dit qu'elle est l'harmonie de toutes nos puissances avec la volonté de Dieu.

« Jésus a laissé pour moi percer son Cœur, écrit encore le Frère. O Jésus, moi aussi, je veux, pour vous, souffrir en mon cœur. Je suis prêt à vous sacrifier toutes mes affections... toutes. Je ne veux rien garder. Je veux vous donner, comme vous l'avez fait pour moi, jusqu'à la dernière goutte du sang de mon cœur [1]. »

L'amitié, telle qu'il la comprenait et la pratiquait, n'avait rien d'éphémère. Il était fidèle à ses amis. Si l'amitié n'est pas éternelle, elle n'est pas vraie. Écoutons-le : « Au Paradis, nous serons ensemble, oui, ensemble, près de Dieu ; et alors combien plus nous nous aimerons !... Mais, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour essayer de refouler tous ces sentiments d'une âme aimante, en vous adressant ce reproche : « Quoi ! relever votre courage et « vous exciter à soutenir généreusement les combats de « ce monde, en partie par l'espoir de vous reposer au « ciel sur le cœur de ceux que vous aimez, n'est-ce pas « une manifeste et grossière imperfection ? » Répondez, avec saint François Xavier, que « les plus grands saints « furent sensibles à cette espérance, comme vous et plus « que vous, et qu'ils désirèrent jouir dans l'éternité des « chastes embrassements de leurs amis ».

Le frère Verjus réalisait au pied de la lettre ce beau mot de Bossuet : « L'amitié est une liaison particulière

1. Méditation sur la Passion de Notre-Seigneur, 1878.

pour s'aider à jouir de Dieu; et toute autre amitié est vaine. »

Nous avons déjà parlé de ses relations avec le frère Mayer. Il nous reste, pour nous en tenir aux morts, à dire un mot de son intimité avec un enfant de la Petite-Œuvre, à peu près de son âge. Nous empiéterons un peu sur les événements ; mais ce sera épuiser le sujet.

Né, en 1863, à Gannat, dans l'Allier, Jules Mégret fut élevé à Moulins. Dès sa toute petite enfance, il sentit l'attrait de l'autel. Il n'avait pas quatre ans qu'il essayait de reproduire à la maison les cérémonies de la cathédrale. A sept ans, nous le trouvons à la Maîtrise, grave, recueilli, studieux, mais déjà maladif. Au Bon-Pasteur, chaque matin, il sert la messe de M. l'abbé Gibert, vicaire général de Mgr de Dreux-Brezé ; parfois même celle du seigneur-évêque. Au Carmel, pour une prise d'habit, on l'a vu, dès ce temps-là, à l'harmonium, qu'il touchait délicatement. Il chantait aussi et fort bien. Sa voix de soprano était douce, expressive, pieuse. De sa conscience, nous ne disons rien sinon qu'elle était exquise. Pendant ses vacances qu'il passait à Paris, on voulut le conduire au théâtre. L'enfant qui n'avait pas encore fait sa première communion, comprit que ce n'était point sa place. Très pur il se garda pour le Dieu de ses douze ans.

L'un des secrétaires de l'évêché, plus tard grand vicaire, remarqua cet adolescent frêle, pâle, distingué, et il le conduisit à la Petite-Œuvre de Chezal-Benoît.

Jules fut bientôt, parmi ses condisciples, hors de pair pour la finesse et la souplesse de son esprit.

Le regard clairvoyant du frère Verjus pénétra jusqu'à l'âme : elle lui parut radieuse et il l'aima. Ainsi devaient être, pensait-il, Henri Perreyve [1], ce ravissant modèle de la jeunesse cléricale, et Paul Seigneret, le martyr de la Commune [2].

1. 22 mars 1880.
2. 13 juin.

Le frère Verjus est professeur d'une petite classe. Jules est élève de rhétorique. A trois ans près, ils sont du même âge, et leurs aspirations montent d'un même vol vers tout ce qui est beau, noble, généreux et saint. Les deux amis se plaisent ensemble ; mais, pour être à l'abri de toute illusion, ils ne se voient qu'avec une permission du supérieur chaque fois renouvelée. Que si le Révérend Père, en vue d'un détachement plus complet, conseille au frère Verjus des rapports moins fréquents : « Je ferai de mon mieux..., ne tenant aucun compte de la nature et de ses exigences... Heureux d'être ensemble, nous serons aussi heureux d'être séparés[1]. »

Ce n'était point, certes, pour de banales conversations qu'ils se recherchaient, et moins encore pour des fadeurs et des fadaises, mais pour de fraternelles admonitions où l'on se disait la vérité crûment, et où l'on s'enflammait des saints désirs de la perfection religieuse.

« Oh ! que le Cœur de Jésus, écrivait le frère Verjus, me fait là une grande grâce ! Mon Dieu, si nous nous aimions tous ainsi !... »

« Que de beautés, que de douceurs célestes, que d'harmonies divines dans la sainte amitié !... Oui, je crois que l'âme de Jules a été prédestinée par la miséricorde de Dieu à soutenir ma pauvre âme chancelante... Je veux m'en ouvrir à mon directeur... Je crois que cette chère âme me portera au Sacré Cœur tout droit... Quel bonheur de s'aimer comme au ciel[2] ! »

Et encore, ce mot candide tout à la fois et viril :

« Mon Dieu, si vous ne voulez pas que je l'aime, ôtez-lui les traits de ressemblance qu'il a avec vous. O mon Jésus, c'est vous que j'aime en lui. Si cependant vous m'appelez à un amour plus parfait, frappez, coupez, tranchez[3] ! »

N'est-il pas vrai que Montalembert aurait pu ajouter

1. 31 mars 1880.
2. 18, 20 et 22 mars 1880.
3. 17 décembre 1879.

une page à l'admirable chapitre de ses « Moines » : *De l'amitié dans le cloître* ?

Ces âmes idéales ne sont point faites pour traîner longtemps le poids de leur corps. Il tardait à Jules de s'en aller. Littéralement il avait la nostalgie du ciel[1]. Écoutez ce fragment d'une pièce de vers qu'il intitulait *les Joies du Paradis :*

Mon cœur veut s'abreuver aux sources de la vie.
Mon âme de mon corps veut briser les liens.
Elle veut s'élancer au sein de la patrie,
Loin des plaisirs qui ne sont pas les siens.

Il entend la voix de sa pauvre mère qui le voudrait retenir près d'elle :

Tu n'es, ô mon enfant, qu'au printemps de ton âge;
Ta vie est une fleur qui vient de s'entr'ouvrir.
Reste près de ta mère à l'abri de l'orage.
Pourquoi veux-tu sitôt partir ?

Mais lui entrevoit les splendeurs et les allégresses du Paradis :

Mère chérie, adieu ! Le Seigneur me réclame...
. . . .
Il fait si bon au ciel : ne me retenez pas !
. . . .
Oh ! oui, je veux partir... Adieu, mère chérie !
Vous me suivrez bientôt dans la cité des saints,
Et là nous chanterons, et Jésus, et Marie,
En nous mêlant aux séraphins !...

Manifestement, la lame, comme dit le peuple dans sa langue imagée, usait le fourreau ; l'âme dévorait le corps. Les progrès du mal ne pouvaient échapper au regard du frère Verjus :

« Jules tombe malade. O mon Dieu, venez à notre secours ! Vous savez mes pactes, Seigneur, frappez sur moi. Je chercherai un moyen de conserver ce trésor à notre Société. Cher Jules, je vous aime beaucoup ; ne

1. Plus tard, en Nouvelle-Guinée, Mgr Verjus, dira de lui-même : « Le désir du ciel me fait pleurer. Le mal du pays me prend. »

m'accusez pas de vouloir retarder votre bonheur. Je comprends vos désirs ; mais j'aime mieux encore la gloire du Sacré Cœur, les âmes, notre chère Société qui a besoin de vous. C'est pour eux que je veux vous conserver, au prix de ma vie, s'il le faut [1] ! »

Un mois plus tard :

« Jules souffre beaucoup. J'estime trop la souffrance pour regretter que ce cher Frère en soit gratifié ; mais, mon Jésus, épargnez sa santé, je vous en prie. Faites-moi souffrir à sa place. Envoyez-moi sa maladie... Donnez-lui la force de bien souffrir. Faites qu'il vous aime de plus en plus et que de plus en plus il vous ressemble [2]. »

Les supérieurs, dans l'espoir peut-être que le changement d'air ferait du bien au malade, l'envoient, avant la fin de sa rhétorique, au noviciat. Les adieux des deux amis furent touchants [3]. On renouvela tous les pactes. On multiplia les promesses d'union dans le Cœur de Jésus. On s'offrit comme victimes à Notre-Seigneur pour l'entière observation des règles par tous et la réparation des fautes qui se commettent dans l'Institut. On évangélisera par la prière, puisqu'on ne peut le faire encore par l'action, les pays infidèles. Décidément, et de tout cœur, on se mettra à être des saints. Le frère Verjus veut baiser les pieds du cher postulant; mais Jules tombe à ses genoux... On s'embrasse, et adieu ! Ils ne se reverront plus.

Après quelques journées de noviciat, Jules écrivit à son ami pour lui recommander ses chers sauvages. En ce moment, par la prière, il « évangélisait » les Philippines. Après la lecture de cette lettre le frère Verjus écrivit dans son Journal :

« Faites, ô mon Dieu, que je sois un jour martyr de votre divin Cœur, mais martyr ignoré, méprisé. Oui, ô mon Dieu, je serai content de tout. Disposez de moi, comme il vous plaira ; mais s'il m'était permis de former

1. 27 et 28 février 1880.

2. 30 mars 1880.

3. Le 12 avril 1880.

un vœu sur ma mort, je vous la demanderais *cruelle, ignorée*, *cachée*, *méprisée*, *inconnue à jamais*, et, pour cela, pleine de mérites devant votre miséricorde [1]. » Que le lecteur veuille bien se souvenir de cette prière : durant toute sa vie, le cher Missionnaire n'en fera point d'autre. *Eumdem sermonem dicens* [2].

Le frère Jules Mégret, semblable à ces oiseaux frileux qui volent à tire-d'aile vers les plages ensoleillées, ne fit que passer au noviciat, puis traverser la mort, le 30 mars 1881, et il entra dans la chaude lumière de l'éternité. Il n'avait pas dix-huit ans.

IV

Revenons sur nos pas.

Six mois d'études à Saint-Gérand, puis une année à Issoudun suivirent la profession religieuse. Pendant ce temps-là les nouveaux profès reprirent leurs études littéraires que la maladie et le noviciat avaient interrompues.

Le frère Verjus se remit au travail avec ardeur, on peut même dire avec impétuosité, et aussi avec un esprit plus mûr. Sans éclat, mais solidement, il apprit ce que ses maîtres lui enseignèrent.

« Les classes commencent, écrit-il. Je ne veux pas perdre une minute. Je veux travailler à outrance, travailler jusqu'à extinction de forces. Je prends pour patrons de mes études Notre-Dame du Sacré-Cœur et saint Stanislas. Mon bon ange m'expliquera ce que je ne comprendrai pas. Notre-Dame m'ouvrira l'intelligence et saint Stanislas m'obtiendra une excellente mémoire... J'étudierai avec humilité, résignation, ardeur [3]. »

Bientôt quelques-uns de ses condisciples furent envoyés au scolasticat de Rome. Il les eût accompagnés volontiers. Il les rejoindra plus tard.

1. 1er mai 1880.
2. *Matth.*, XXVI, 44.
3. Journal, 2 et 3 octobre 1878.

« Les Frères*** vont à Rome. Mon Jésus, je vous remercie de renverser ainsi tous mes désirs. Vous voulez m'apprendre à ne rien désirer. Merci. *Fiat!* Faites que je sois méprisé, inconnu [1]. »

Le lendemain il écrit :

« Le désir de travailler augmente en moi. Il faut que je sois un saint et un savant [2]. Tous les jours je ferai un acte de vertu et une prière à Notre-Dame pour obtenir la vraie éloquence et la vraie science [3]. »

Le pieux étudiant, malgré son courage et sa persévérance, malgré les notes volumineuses qu'il amasse tous les jours, ne deviendra jamais ce qu'on appelle un savant; jamais il ne sera versé profondément dans les matières qui sont d'érudition, de science ou de littérature; mais, de tout il aura des clartés, et, s'il avait vécu dans le monde, en quelque milieu que ce fût, il eût fait, comme on dit, figure. Il deviendra un saint. Jamais l'ardeur à l'étude ne sera au détriment de la ferveur spirituelle. Prouvons-le en lisant son Journal d'âme.

« La créature qui m'aidera le plus (à me sanctifier) sera mon Livre des Constitutions... Par conséquent lecture attentive et assidue... Les deux premiers chapitres sont pleins d'enseignements, et magnifiques. — Observation exacte et rigoureuse de l'esprit et de la lettre de mes saintes Règles [4]. »

Il y reviendra souvent :

« Je veux connaître et posséder à fond ce saint livre. A elle seule, la science de nos Règles peut me sauver. Je mettrai tout en œuvre pour savoir mes Constitutions. Ce livre sera pour moi, après la Bible, le Livre des livres et la première source de ma science spirituelle [5]. » — « Se faire indifférent... Pas plus la vie que la mort. Mon Jésus, je ne

1. 6 octobre.
2. 7 octobre.
3. 18 avril 1879.
4. Septembre 1878.
5. 7 août 1880.

désire aucun genre de mort particulier. Si votre gloire n'y est pas intéressée, je ne veux pas être martyr. C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire, ô mon Jésus, vous le savez. Mais, si votre gloire le demande, prenez-moi, faites-moi martyr [1]. » — « O mon Dieu, pardon ! Ayez pitié d'un pauvre misérable qui vous doit tout, qui vous a, malgré cela, offensé; mais qui désire vous aimer, et qui souhaite, comme la plus grande des grâces, souffrir, vivre et mourir pour vous ! » — « J'ai fait une bonne méditation. J'ai supplié le Sacré Cœur de m'accepter à son service pour que je puisse lui donner des marques de mon repentir et de mon amour. Je lui ai promis de ne plus déserter et de mourir pour lui. » — « O Jésus, souffrir, aimer et mourir ! » — « Il me semble que l'estime des créatures me tourmente de temps en temps. Il faut absolument extirper de mon cœur cette mauvaise racine. » — « ... Je me mets en présence de mon Jésus crucifié : mon Dieu, je déclare ne tenir plus à aucune créature, à aucun projet, à aucune affection. Je m'en remets entièrement à vous. Je veux vénérer, aimer, estimer mes supérieurs et tous mes frères, et ne rechercher que votre approbation, ô mon Jésus. Puissé-je avoir à vous prouver par des actes que ma résolution est sincère ! Mais, que dis-je ? Vous voyez mon cœur. Vous savez que je désire vous aimer jusqu'au martyre le plus cruel, et surtout jusqu'au sacrifice de ma volonté et de tout moi-même dans les petites choses. O mon Jésus, je désire par là vous préparer pour Noël un lieu de doux repos en mon pauvre cœur. Je le veux, ô mon Dieu, par mon travail assidu, me résignant à n'avoir aucun succès, si cela vous plaît. Je le veux par ma piété et ma vie intérieure. Je vous renouvelle tous mes vœux et tous mes pactes. Recevez-les avec la promesse, autant que je puis la tenir, de faire toujours le plus parfait. » — « Hélas ! que je suis faible ! J'ai encore manqué à ma résolution. O mon Sauveur, délivrez-moi ! Je veux être un saint. O Marie ! ô Mère ! ô Mère ! ayez pitié de votre

1. Septembre 1878.

pauvre Stanislas[1] ! » — « Aujourd'hui je me suis mortifié à mon aise. Je n'ai cependant pas assez de courage. Ah ! que je voudrais donc avoir quelqu'un pour me martyriser continuellement[2] ! »

En mai 1879, il souffre d'un mal de gorge qui menace de dégénérer en bronchite. Il écrit avec une naïveté charmante :

« O mon Jésus, vous savez bien que j'ai besoin d'une bonne poitrine pour vous prêcher et pour être martyr. Je veux vous sacrifier mon corps tout entier, mais un corps qui soit sain. O mon Jésus, quand viendra ce jour béni ? »

En ce temps-là, l'évangélisation des îles Aukland fut offerte aux Missionnaires du Sacré-Cœur. Vite le frère Verjus se propose pour le premier départ. « O bonheur ! Merci, mon Jésus ! J'ai parlé au T. R. P. Supérieur général : il a bien accueilli mes désirs. Il m'a promis que je serais de la première colonie !... Oh ! quand viendra le jour où je verrai couler mon sang, pour témoigner de la divinité de Jésus[3] ! »

Après de tels élans vers l'apostolat, vers la souffrance et le martyre, ce jeune religieux de dix-neuf ans a-t-il besoin de nous dire : « Je me sens porté vers Dieu avec une force insolite[4] » ?

Au mois de juin de la même année, le 17, il est auprès du lit de mort d'un Missionnaire du Sacré-Cœur.

« Notre cher P. Georgelin, écrit-il, est malade. J'ai eu le bonheur d'être désigné pour aller le veiller. Il m'a bien édifié. Quelle vie pleine ! Quelle patience dans les souffrances ! Quelle sainte obéissance ! O mon Jésus, je suis heureux que vous ayez de tels serviteurs. Il m'a promis de prier pour moi. Je veux lui demander sa bénédiction avant sa mort qui arrivera peut-être cette nuit. »

1. 15 décembre 1878.
2. 31 avril 1879.
3. 1er octobre 1878.
4. 14 juin 1879.

Puisque nous rencontrons sur notre route ce vénérable religieux, qui fut secrétaire général de notre Institut, disons un mot de sa vie et un de sa mort.

C'était un Breton de Saint-Brieuc, où il naquit en 1810. Fils d'un chef d'institution, Paulin commença le latin à sept ans; à onze ans, il corrigeait les devoirs de ses condisciples plus jeunes; à douze ans, il faisait expliquer les auteurs de septième et de sixième; à treize ans, son père lui confiait une division. Le père meurt. Paulin n'a que seize ans et demi. La ville de Quintin l'autorise à continuer son professorat. L'année suivante, il passe ses examens à Rennes excellemment, et le voilà chef d'institution à la place de son père. Il le fut huit ans. Son petit frère Adrien l'aidait, comme il avait lui-même aidé son père. Cet enfant était, comme son aîné, et plus encore peut-être d'une précocité merveilleuse. A huit ans, il ne faisait plus de faute d'orthographe et corrigeait les devoirs d'élèves qui avaient quinze ans. Il mourut à huit ans et demi. Paulin, désolé, ne put se faire à l'idée de rester seul à la tête de l'institution paternelle. Il entre dans l'Université. Il y passe cinq ans. Un Père jésuite lui révèle sa vocation. Tout en professant au collège de Vannes, il suit brillamment les cours du grand séminaire. Prêtre, il est nommé aumônier du collège où il était professeur. Trois ans après, en 1841, nous le trouvons à la tête du collège d'Ancenis, qu'en peu de temps il a relevé de ses ruines.

M. l'abbé Georgelin aspirait à la vie religieuse et aux Missions étrangères. La vénérable Mme d'Houet, fondatrice des Fidèles Compagnes de Jésus, lui fait espérer la direction spirituelle d'une maison qu'elle songeait à fonder en Amérique. En attendant, il accepte d'abord l'aumônerie du pensionnat de Carouge, en Suisse, où, pour servant de messe, il eut un futur évêque, un cardinal de la sainte Église, Gaspard Mermillod; puis celle du pensionnat de la rue de la Santé à Paris. Il était là depuis quinze ans, lorsqu'en 1865, il vint à Issoudun faire une retraite. Le

voilà Missionnaire du Sacré-Cœur. Il redevient, malgré ses cinquante-cinq ans, professeur de rhétorique, ensuite de philosophie, au collège de Chezal-Benoît. Prêté, en 1869 à l'archiprêtre de Tournus, pour la direction d'une école, il y reste jusqu'au moment de l'invasion garibaldienne. Alors il s'enfuit à Carouge, chez les Fidèles Compagnes, où son ancien enfant de chœur, l'évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève, lui fit fête. Après la guerre, l'ancien chef d'institution, l'ancien principal de collège, accepte volontiers l'humble titre de vicaire à la paroisse de Saint-Cyr d'Issoudun, desservie par les Missionnaires du Sacré-Cœur. Ce devait être là le dernier poste de ce vénérable prêtre. Il s'y consuma lentement, pieusement, toujours modeste, toujours aimable, de cette amabilité qui est le sourire des âmes charitables. Il mourut dans l'octave du Sacré-Cœur, le jour même de sa fête, qui était aussi celui de sa naissance [1].

« Ce matin écrit le frère Verjus, à 9 heures 10 minutes, notre cher et vénéré P. Georgelin a rendu sa belle âme à Dieu. Il est mort à la peine. Il est tombé dans le Sacré Cœur. Que le Sacré Cœur soit béni de tout!.. Je suis allé prier devant sa dépouille mortelle. J'y suis resté une heure et demie, j'y ai fait une excellente méditation qui m'a confirmé dans mes résolutions du mépris du monde et de l'estime des âmes... Je veux, comme le P. Georgelin, travailler, vivre et mourir pour le Cœur de Jésus. »

Tout en faisant ses études, le Frère est employé, trois quarts d'heure par jour, au Bureau de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il est le secrétaire de la sainte Vierge; quel honneur! Il écrira souvent aux zélateurs et aux zélatrices en faveur de l'École apostolique ; quelle joie! Aussi bien lisons-nous dans son Journal : « Je remercie le Cœur de Jésus de ce qu'il m'a donné cette obédience. Je veux en profiter pour faire le

1. Cf. les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, septembre 1879.

plus de bien possible à ma chère Petite-Œuvre, pour qui je voudrais mourir [1]. »

En attendant, il vivra pour elle. Au mois d'octobre 1879, nous le trouvons professeur à Chezal-Benoît.

1. 25 octobre.

V

RETOUR A CHEZAL-BENOIT

UNE ANNÉE DE PROFESSORAT

I

Ce fut une joie débordante que le retour au berceau de la Petite-Œuvre. L'heureux Frère écrit dans son Journal : « O chère Petite-Œuvre, tu vas donc abriter encore quelques années ton pauvre enfant! Je veux faire tout mon possible pour te témoigner toute ma reconnaissance[1]. »

Quelques jours plus tard, en style pittoresque, il raconte à son frère son bonheur : « Laissez-moi d'abord vous annoncer une grande nouvelle! — Holà! dites-vous, cela promet. Que va-t-il en sortir? — Eh bien, oui, une grande nouvelle... Le 1er octobre, j'étais en récréation, à Issoudun, avec tout le monde, lorsqu'on vint me dire : Il faut partir pour Chezal-Benoît. En une heure, je fais mon paquet, mes adieux, et je monte en voiture. Averti à une heure et demie, à trois heures j'étais en route. — Voilà, mon bien-aimé frère, la vie du Missionnaire. Il ne doit s'attacher nulle part et partir au premier signal, sans attendre au lendemain... Vous croyez peut-être que cela nous fait de la peine?... Mais, nous sommes les plus heureux des hommes, et si notre cœur souffre, nous lui imposons silence, et nous chantons : *Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus!...* Vous voyez que je ne suis pas triste[2]. »

En arrivant, il est allé demander à Notre-Seigneur la grâce de ne pas commettre un seul péché pendant son séjour à la Petite-Œuvre. Il lui demande aussi d'ouvrir son intelligence et de « brider » son cœur. Il lui demande surtout de ne jamais scandaliser un seul de ces petits dont les

1. 1er octobre 1879.
2. Lettre du 13 octobre.

anges voient la face du Père céleste et de leur faire du bien, un bien immense. « Une grande joie intérieure, calme et sereine, qui n'est pas de la terre », lui a fait comprendre qu'il est exaucé... Il a salué les anges gardiens de la Petite-Œuvre, ceux des enfants, ceux du Tabernacle, et le voilà, radieux, au poste du dévouement[1].

Il ne lui fallut pas longtemps pour s'habituer. « La Petite-Œuvre, dit-il, c'est chez moi[2]. »

Il est chargé de la sixième. Il a six élèves. Il leur fera passer une année heureuse dans le travail et dans la prière. Il invoque souvent la Vierge, qui a élevé le divin Enfant Jésus. « O bonne Mère, aidez-moi. Ne regardez pas l'instrument, mais les apôtres que l'on pourrait faire avec ces chères petites âmes innocentes[3]. »

Un tel maître fera du bien à ses élèves; mais les élèves eux-mêmes sanctifieront leur professeur.

« Il y a ici de saints enfants. Je veux être à leur égard plein de respect et de vénération, sans qu'ils s'en aperçoivent. Je veux profiter de leurs exemples et m'efforcer de les imiter. Qu'ils me feront de bien ! J'en suis heureux plus que je ne puis dire.

« Cette année scolaire m'apparaît pleine de joies et de profits spirituels. Peut-être le Sacré Cœur me réserve-t-il une grande peine en compensation. *Fiat*, ô mon Dieu ! Dans la peine comme dans la joie, je chanterai vos louanges et je vous ferai aimer des jeunes cœurs que vous me confiez[4]. »

II

On dit, — hélas ! comment pourrait-on le nier ? — qu'il y a des écoles où les écoliers n'ont rien de la jeunesse.

Vieillards de quinze ans, de vingt ans, ils sont desséchés avant d'avoir fleuri. Pas de fraîcheur donc, ni de sève, ni

1. Lettre du 13 octobre.
2. *Idem.*
3. 6 octobre.
4. 5 octobre.

de parfums. Pervertis par des conversations malsaines et des lectures troublantes, énervés par ce que le P. Gratry appelle l' « abus du feu [1] », les jouissances maudites, saturés sans être assouvis, ils ne connaissent ni les beaux élans de l'âme, ni les illusions généreuses, ni l'admiration, ni l'affection, pas plus le respect que la joie. Plongés déjà dans je ne sais quelle nonchalance morne et railleuse, ils n'attendent rien de la vie; ils ne croient ni à la vérité, ni à la beauté, ni à la vertu. Les plus belles langues du monde, qu'est-ce que cela pour eux? Ne leur parlez ni d'éloquence, ni d'art, ni de poésie : ils ne comprendraient pas et riraient de vous peut-être. Que dis-je? Le spectacle des actions les plus héroïques les lasse et les dégoûte. Là où d'autres tressaillent et s'enthousiasment, ils ne savent que hausser les épaules et ricaner : ils sont blasés, et ils s'en vantent; ce qui revient à dire qu'ils n'ont plus de cœur; déjà ils sont morts.

Il en va autrement, grâce à Dieu, dans nos maisons d'éducation chrétienne, en particulier dans les petits séminaires et plus encore peut-être dans les écoles apostoliques. Non pas que l'idéal y soit toujours réalisé. Là, comme ailleurs, l'enfant porte dans ses flancs le feu des mauvaises concupiscences; mais, plus qu'ailleurs, il lutte, et, grâce à la prière, grâce à l'Eucharistie, il est habituellement vainqueur. « Je commence à connaître les âmes, écrivait le frère Verjus. Oh! quel trésor qu'une belle âme! Quels idéals, ô mon Dieu, vous me présentez tous les jours (dans ces enfants) de votre pureté, de votre bonté, de votre douceur!... Que vous devez être beau, si votre ombre est si belle [2]! » Et tout entier et à plein cœur, il se donnait à leur sanctification. Vraiment, ce jeune éducateur de dix-neuf ans était, devant une âme, comparable à un artiste en présence du bloc de marbre d'où jaillira, il l'espère du moins, un chef-d'œuvre. On voit dans ses notes que tel enfant le

1. *De la connaissance de l'âme.* Les deux foyers. T. II, ch. I.
2. 20 et 26 novembre.

faisait trembler d'angoisse et tel autre, au pied de la lettre, vibrer d'espérance.

« Comme il aimait ses élèves, nous écrit le Père directeur, et comme ses élèves l'aimaient! Non seulement il voulait leur apprendre du latin, de l'histoire et de la géographie; mais il les préparait vraiment à leur vocation religieuse. Il leur parlait, de la manière la plus vive et la plus pénétrante, de la très sainte Vierge, du Sacré Cœur, du sacerdoce, et surtout de l'apostolat chez les sauvages. Quand en classe on avait été sage, et qu'à la fin il restait un peu de temps libre : « Les Missions! disaient les enfants. Parlez-nous des Missions ! » Et il les captivait, il les séduisait. Plusieurs, dès ce temps-là, se sont dit comme lui : Et moi aussi, je serai Missionnaire ! Quelques-uns ont marché sur ses traces; d'autres n'attendent qu'une parole autorisée pour aller là-bas continuer son sillon. »

L'un de ses grands bonheurs était de faire prier les enfants et de prier avec eux. Les enfants ont entre les mains, il le savait, le réservoir des rosées célestes. Volontiers même, il eût dit avec le poète :

Petits enfants à tête blonde,
Vous, dont l'âme est un encensoir,
Priez! La prière est féconde.
Un enfant peut sauver le monde,
En joignant ses mains chaque soir [1].

Il ne faudrait pas croire, — nous n'hésitons pas à le dire, la première loi de l'histoire étant la sincérité, — il ne fau-

1. Victor de Laprade. — On l'a déjà dit bien des fois, mais il est bon de le redire : le grand moyen de salut individuel et social, c'est la prière. Prions donc et faisons prier. Ayons surtout confiance dans la prière des petits enfants.

En 1833, une des plus saintes âmes de ce siècle, Pauline-Marie Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi, écrivait à une amie, en vue des maux incalculables qu'elle prévoyait : « Il faudrait que chaque mère, dans le sanctuaire de sa maison, prît, tour à tour, sur ses genoux, chacun de ses enfants, et leur fît réciter le *Pater* et l'*Ave*, en soutenant leurs petits bras en forme de croix, pour honorer l'enfance du Sauveur. Si la foi de la mère est grande, que n'obtiendra-t-elle pas pour la France et pour ses enfants! » (*Vie de Pauline-Marie Jaricot*, par Mgr Meurin. Paris, Palmé.)

drait pas croire que la manière de faire du jeune religieux ralliât tous les suffrages. On lui reprochait trop de familiarité avec les élèves, trop d'enjouement, voire même de la faiblesse. Joyeusement, avec saint Philippe de Néri, il eût pu répondre aux chagrins et aux moroses : « Laissez-les gronder tant qu'ils voudront. Pour vous, amusez-vous bien ; soyez gais dans le Seigneur Jésus. » Ou encore, avec le même apôtre de la jeunesse : « Pourvu que mes enfants ne fassent point de péchés, je les laisserais me fendre des bûches sur le dos. » Il ne répondait rien. Il se contentait d'écrire dans son Journal : « ... Le système de froideur et de crainte qu'on me conseille de tous côtés ne me paraît pas propre à faire des Missionnaires du Sacré-Cœur... Cependant, je ferai des efforts, car ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de l'autorité [1]. »

La plus unie des familles religieuses et la plus aimante est une société d'hommes, c'est-à-dire de fils d'Adam, et, s'il y a dans la vie des joies profondes, il faut bien qu'on y trouve aussi de quoi souffrir. Plus d'un voulait diriger le Frère, qui n'avait pas mission pour cela. En plusieurs rencontres même, il fut contrecarré ; on le surveillait, on l'épiait. Il avait trop d'influence, disait-on, sur les enfants. D'où pouvait venir cette avidité non pas seulement de sa parole, de ses conseils, — les conseils d'un éducateur qui n'avait pas vingt ans ! — mais de sa personne ? Le secret de cette influence était dans l'âme du jeune maître, et là seulement. C'est du bon trésor de son cœur que jaillissait cette parole convaincante, entraînante, cette admiration contagieuse pour le beau et cet enthousiasme du bien auxquels ne résiste pas la jeunesse. Le frère Verjus aimait ses élèves, voilà pourquoi ses élèves l'aimaient, et voilà pourquoi, malgré son inexpérience, il leur a fait tant de bien.

Nous l'avons dit, les critiques ne lui manquaient pas.

Le même conseil va tout droit aux directeurs et aux professeurs de nos maisons religieuses. Ne sont-ils pas à la fois père et mère ?

1. 9 janvier 1880.

Il en a souffert. « On veut me diriger dans ma charge. Il me semble que ce serait faiblesse de me laisser faire. Sans blesser la charité, j'essaierai de ne dépendre que de mes supérieurs, à qui je veux être soumis plus que personne[1]. »

Cette juste indépendance lui attira bien des critiques : « O mon Dieu, quand donc pourrai-je faire le bien ouvertement?... Eh quoi! moi, pauvre petit mendiant que l'on garde par charité, je serai un objet de contradiction pour des hommes si savants, si avancés dans les lois spirituelles, qui disent la sainte messe tous les jours! Je ne puis supporter cette idée; aussi, me contentant d'en souffrir, je n'en parlerai plus à personne. Je suis méprisé, tant mieux! Je surabonde de joie au milieu de ces premières épreuves qui sont mes premiers désenchantements[2]. »

Pourtant, il lui est arrivé de se plaindre à un confrère ami, quelquefois; mais, comme il s'en repentait vite! et quel ferme propos de ne plus pécher par la langue! Lisez ce billet :

Mon bien cher Frère,

Je suis tout honteux et confus de la peine que je vous ai faite ce soir en promenade. Vous aviez droit à coup sûr de vous attendre à autre chose qu'à des propos aigres et peu charitables contre mes frères... Pardon, mon bien cher Frère!... Voyez ma faiblesse... Ayez pitié de moi..., mais de la bonne manière, en priant, et en me reprenant avec l'aisance d'un *frère* bien-aimé, car vous l'êtes pour moi. Pardon!... Je vous promets de me convertir sous ce rapport.

Maintenant, malgré ma faute, je dormirai tranquille. Assurez-moi que vous m'avez pardonné, aidez-moi et parlez-moi souvent comme ce soir.

Merci, de tout cœur, de tout le bien que vous me faites, et encore une fois, pardon!...

Tout vôtre dans le Sacré Cœur,

FR. ST.-H. VERJUS,
Miss. du S.-C.

Pardonnez... le quart d'heure est passé; mais je n'aurais pu dormir!

1. 17 mars.
2. 17 et 29 mars.

En maintes occasions et par suite sinon de faux rapports, du moins d'exagérations, il fut grondé. D'un mot il aurait pu se justifier : à l'exemple de Notre-Seigneur, il garda le silence[1]. Un jour, les reproches tombèrent de haut, et la blessure fut profonde. « Ah ! si l'on pouvait voir mon cœur !... Je le céderai forcément à tous en science et en vertu ; mais en affection et en respect et en vénération pour tous mes supérieurs, je veux être le premier[2]. » Il le fut toujours.

III

Le don, si précieux et si rare, de parler aux enfants et de leur révéler l'Idéal, la Beauté, la Bonté, le Sacrifice, le Sacré Cœur, Notre Seigneur Jésus-Christ, la très sainte Vierge, le frère Verjus l'avait à un rare degré. « Il me semble, disait-il, que je parlerais des jours entiers, sans tarir, sur des sujets de piété. » Et lui, d'ordinaire si modeste, si défiant de lui-même, ajoutait : « Je crois sentir en moi quelque chose de ce qui bouillonne chez Bossuet. Pourquoi n'arriverais-je pas, moi aussi ? Le bras de Dieu ne s'est pas rétréci : il se servira de moi pour montrer qu'il veut tout faire[3]. »

Le goût des livres sérieux l'a pris : il lit et relit le magistral ouvrage de l'abbé Dupanloup sur l'*Éducation ;* les *Sources* du P. Gratry lui révèlent tout un monde. Il comprend que l'idée de la science comparée est en soi une grande idée. Elle n'appartient pas au P. Gratry, encore bien qu'il l'ait mise en un plus puissant relief que personne ; elle est de Leibniz, de saint Thomas, de saint Augustin, de tous les maîtres. Qui pourrait nier la force et la splendeur que donnerait à une intelligence la concentration de toutes les sciences spéciales ? Quel service rendrait à la Vérité, à l'Église, à Dieu, un homme qui serait non pas seulement un mathématicien, non pas seulement un phy-

1. 6 avril.
2. 28 mars.
3. 19 avril.

siologiste, mais, au moins dans une large mesure, littérateur, philosophe et théologien ? Isoler chaque branche de la science des autres branches et du tronc qui les porte, n'est-ce pas les priver de la sève ? n'est-ce pas les appauvrir, les dessécher, sinon les tuer ? Cette parole de Leibniz est fameuse : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout. » Rien n'est plus vrai. Or, le frère Verjus, abandonné à lui-même, sans le secours d'aucun maître, l'a compris : « Je sens, dit-il, la nécessité de cultiver mon esprit dans tous les sens... Le petit livre du P. Gratry, un passage de Mgr Dupanloup et un de Daguesseau m'ont ranimé pour les hautes, belles et sérieuses études. Les sciences pratiques sont bien attachantes quand elles sont étudiées en vue d'être utile à mes chers sauvages. Mais la Philosophie, mais la Théologie, mais l'Histoire, l'Écriture sainte, le Beau, la Littérature ! O mon Dieu, élargissez mon cœur et mon esprit et purifiez-les de tout ce qui n'est pas vous !... Mon Jésus, aidez-moi, éclairez-moi, soyez mon docteur en tout[1]. »

Il a l'instinct qu'en matière intellectuelle et scientifique, le clergé doit être non pas à la suite mais à la tête de son pays. Là est notre devoir primordial, à nous prêtres, de défendre la vérité et d'étendre son règne. Depuis trop longtemps, on nous acccuse — et non pas toujours sans raison — de nous tenir en dehors du mouvement contemporain, et cette accusation grave est une entrave à l'efficacité de notre ministère. Au reste, le plus souvent, toute faiblesse intellectuelle, tout déclin dans la lumière est un déclin dans la vertu. *Labia sacerdotis custodient scientiam*[2]. Il faut que cette parole des Saintes Lettres devienne pour le frère Verjus une réalité éclatante. Plus que jamais il a faim et soif d'apprendre. Il appelle Dieu à son secours, il le presse, il le conjure, il le supplie de lui ouvrir l'intelligence.

« Quel abîme que la science ! Je me prends quelque-

1. 21 et 27 juillet.

2. *Malach.*, II. — Les lèvres du prêtre garderont la science.

fois à désirer la mort pour jouir de la vue éternelle de la Vérité. Qu'ils sont heureux ceux qui voient déjà[1] ! »

Ce cri d'âme de notre jeune Frère nous rappelle cette belle parole de saint Augustin : « C'est en Dieu que resplendit la vérité, et l'âme ne sera pleinement heureuse que par Celui qui peut seul rassasier la soif qu'elle a de savoir : *Illa est igitur plena satietas animarum, hæc est beata vita, pie perfecteque cognoscere a quo inducaris in veritatem*[2]. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce chapitre de la vie de Mgr Verjus sera pour plus d'un de ses condisciples, et peut-être de ses maîtres, une révélation. D'autres surprises les attendent.

Ce n'est pas seulement le sens philosophique qui s'éveille dans le jeune professeur, c'est aussi le sens littéraire, au point qu'il se reproche, en termes exprès, d'aimer Virgile et Homère comme jamais il n'a aimé personne[3]. Il est tout heureux de sentir les beautés de La Fontaine, de Fénelon, de Lacordaire[4]...

C'est dans son intelligence comme une invasion d'idées nouvelles, de belles clartés, de beaux rayons. « Je ne savais pas encore ce que c'est que le temps, ce que c'est qu'une âme, un bon livre : tout cela m'apparaît maintenant comme sous un nouveau jour. Je veux m'exercer à exprimer ma pensée avec concision, clarté et netteté[5]. » — « Je voudrais bien savoir faire des vers. Quelquefois il m'arrive des pensées vraiment belles : la mesure seule y manque. Il me semble que je la trouverais facilement. Je veux essayer. Rien n'est inutile au Missionnaire[6]. »

Ne voyons-nous pas de plus en plus le Frère cultivant son esprit dans tous les sens ?

1. 30 décembre 1879 et 15 janvier 1880.
2. Cf. *De vita beata*.
3. 30 décembre 1879.
4. 19 avril 1880.
5. *Ibid.*
6. 10 avril.

« Grâces, dit-il, soient rendues au Sacré Cœur ! J'ai passé une bonne journée. Ce n'est pas encore mon idéal de la vraie journée du scolastique, mais il y a du mieux... Il me semble que je deviens plus sérieux. Je crois que, pour la science, je tirerai un grand profit en résumant par écrit ma journée intellectuelle : cela me servira à graver dans ma mémoire les choses apprises... Je veux y revenir avec courage[1]. »

Le sens musical, lui aussi, se développe : « Je veux acquérir de l'élégance, de la force et de l'assurance, en même temps que de la richesse, dans mon style musical. Pourquoi mal faire ce que, en ma qualité de maître de chapelle, je dois faire si souvent[2] ? »

A n'en pas douter, il lui a fallu une rare énergie, un courage incessamment renouvelé, pour résumer au jour le jour, outre sa journée religieuse, sa journée intellectuelle, comme il dit fort bien. Le frère Verjus a prodigieusement écrit : « Quel bonheur que celui d'écrire !... Cela fixe mes idées, m'apprend à les exprimer et me donne le goût de la prédication[3]. » Dans les papiers qui nous restent de lui ou bien dont il fait mention dans ses notes et qui datent de ces temps de préparation, nous trouvons un commentaire sur les *Constitutions*, un autre sur les *Exercices* de saint Ignace, un autre sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, un très grand nombre de dissertations : « J'aime passionnément ces questions de philosophie, dit-il, j'y passerais bien du temps avec plaisir » ; — des études d'archéologie, de médecine, d'histoire naturelle, de spiritualité, et un résumé des manuels Roret, dont nous avons dit un mot au chapitre du noviciat, enfin de volumineux cahiers sur les Missions, sorte d'encyclopédie du Missionnaire à l'étranger. Malheureusement, plusieurs de ces manuscrits nous manquent : une pleine caisse fut perdue à Sydney ou à Thursday dans le premier voyage vers la Nouvelle-Guinée.

1. 3 mai.
2. *Ibid.*
3. 19 et 20 avril.

IV

Or, ces travaux ne nuisaient en rien à la vie surnaturelle. Chez notre Frère, « la science » se transformait vite en charité. Ce n'est pas sur lui que tombe l'anathème de Bossuet : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-même ! » S'il faisait quelque progrès dans les lettres, il marchait à grands pas dans la voie de la perfection. Nous voudrions citer à pleines pages ses notes quotidiennes. Le mieux eût été peut-être de publier le Journal de son âme, écrit chaque soir sous l'impression de la journée, et sa vie eût été faite. Citons du moins quelques fragments de la période où nous sommes.

D'abord, malgré les brûlants désirs qu'il a de la science, il est tout prêt à les sacrifier à Dieu :

« Si vous voulez, mon Jésus, que je fasse du bien en restant ignorant, vous n'avez qu'à me laisser aller comme je vais maintenant, oubliant tout à mesure que j'apprends : je m'y résigne, mon Jésus, si telle est votre volonté. Mais je ne dois pas me supposer une telle vocation. Je veux tenter l'impossible, et, si je retombe sans avoir réussi, découragé, je vous remercierai encore[1]. »

Bien qu'il eût toujours les yeux fixés sur son cher idéal : la perfection religieuse, il y avait lutte, à de certaines heures, dans la partie inférieure de l'âme, et il nous plaît de le constater, ne fût-ce que pour nous bien persuader à nous-même que les saints sont de notre chair et de notre sang. Écoutons-le :

« ... Je n'ai qu'à obéir. Beau mérite, si je ne veux obéir aveuglément que dans les choses qui me plaisent et que je comprends ! J'obéirai en tout, partout et toujours ; je ferai le contraire des inspirations du mauvais Esprit. O mon Dieu, faites que je le reconnaisse toujours à sa queue de

1. 13 mars.

serpent! » ... Les ordres des supérieurs, je ne veux rien en savoir et rien en dire. On a eu raison; j'ai eu tort. Mon Dieu, coupez, frappez ; je suis prêt. Frappez surtout sur mon cœur. Je veux me taire et vous aimer, et vous le dire plus fort que jamais[1]. » — « ... Le T. R. Père est bien triste, dit-on. Pauvre bon Père! Ah! s'il savait du moins toute la tendresse et toute la vénération que je lui porte[2]! »

Continuons à pénétrer dans le secret de cette âme, nous n'y prendrons pas seulement plaisir, nous y trouverons profit.

« Désormais, je ne jouerai jamais de l'harmonium sans invoquer sainte Cécile et sans avoir devant moi une image de la Flagellation. Je regarderai tous mes actes d'orgueil comme autant de coups de fouet donnés à mon Jésus... C'est si laid de faire parade devant Notre-Seigneur lui-même, et en le louant[3]. »

« J'éprouve un dégoût immense pour tout ce qui passe. Je n'aime plus que Dieu, me semble-t-il, et l'âme de mes amis : elle ne passe pas. Je me réjouis de les revoir au ciel.

« Le jour de ma première communion m'apparaît bien beau, celui de ma première messe encore plus... Et celui du martyre! Quel bonheur! O mon Dieu, je ne puis plus attendre!... Ou bien, faites-moi souffrir!... Crucifiez-moi avec vous[4]!... »

« Le désir du martyre augmente d'intensité, c'est bon signe. Quelquefois ce désir me paraît une ironie chez moi. Que suis-je donc, sinon un composé de contradictions? Je suis double en tout[5]. »

Nous pourrions enfiler toutes ces paroles comme font les enfants pour les perles; nous aimons mieux, de temps

1. 20 avril.
2. 18 février 1880.
3. 5 mai,
4. 1er mars.
5. 28 avril.

en temps, renverser, sous les yeux de nos lecteurs, le riche écrin.

« Dans un mois j'aurai vingt ans, et je n'ai pas encore commencé à servir Notre-Seigneur fidèlement! Je n'ai pas encore passé un seul jour tel qu'il le désire. Je n'ai pas encore travaillé comme je l'aurais pu faire.

« Je ne suis plus un enfant... Il me semble que voilà la première moitié de ma vie passée, et je n'ai encore rien de prêt.

« Mais ce qui me console, c'est que Notre-Seigneur n'a prêché que trois ans. Quelque chose me dit que je n'irai pas à quarante ans, que, par conséquent, je vais descendre l'autre pente de ma vie.

« Quand viendra le jour où je pourrai dire : Je vais au ciel! Mon Dieu, ne tardez pas. Faites-moi souffrir beaucoup, puis prenez-moi[1]. »

« On nous a lu aujourd'hui au réfectoire le *Messager du Sacré-Cœur*. On y fait remarquer que le courant de la dévotion est à la *réparation*. On a cité un exemple d'héroïque dévouement : une mère offrant au Cœur de Jésus, en victimes pour le salut de l'Église et son triomphe par l'éducation chrétienne, *ses deux enfants*. O mon Dieu, voilà des cœurs qui me jugeront!... Misérable religieux que je suis! Et de telles âmes sont dans le monde!... O mon Dieu, pardon[2] ! »

« Je voudrais, sur les deux grands points de l'Oraison et de l'Eucharistie, être un vrai religieux.

« J'ai demandé à Notre-Dame du Sacré-Cœur de me recevoir comme son pauvre enfant malade ou en convalescence...

« Oh! si je savais prier, travailler, aimer Marie et la sainte Eucharistie!

« Je demande à Notre-Dame du Sacré-Cœur de ne pas permettre que je meure avant d'être prêtre[3]. »

1. 5 mai.
2. 8 mai.
3. 31 mai.

« Demain (veille du 14 juillet), je veux travailler, prier et communier en esprit de réparation pour les crimes qui se commettront en cette journée de malheur. Je veux au moins arracher une épine du Cœur de Jésus. Ah ! si je pouvais essuyer la Face adorable de mon Sauveur !

« Il me semble que le démon veut recommencer à me donner de mauvaises pensées... Je me mortifierai et je prierai beaucoup. Tu entends, Satan, voilà ce que je ferai, si tu approches de moi ton souffle empoisonné. Laisse-moi : je suis le bien de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Je veux être pur. Va, vil menteur, traître et monstre d'impureté; va avec tes semblables ! Pour moi, je suis à Jésus, je veux rester avec Jésus et lui ressembler[1] ! »

De belles paroles et de beaux sentiments, c'est bien ; mais qui donc, dans une heure où l'âme est maîtresse du corps qu'elle anime, qui donc n'en est capable ? Henry Verjus est un frère de saint Benoît. Un jour, à son exemple, tandis que la communauté est en promenade, il s'est engagé, seul, sous bois, et là, il s'est roulé dans les épines.

V

Le frère Verjus s'en allait d'une fête à l'autre, se renouvelant dans la ferveur de ses vœux, dans ses promesses, ses pactes, ses plus chères dévotions. « Je me prépare à une *nouvelle rénovation* spirituelle. Je me mettrai derechef à l'ouvrage comme si c'était la première fois, avec amour, courage et confiance[2] ! »

L'oraison surtout le préoccupe. Comme il voudrait être savant dans cette science qui est de toutes la plus haute, la plus utile, la plus féconde ! « Je suis de plus en plus décidé à faire de l'oraison mon affaire capitale de tous les jours. Je veux y mettre tous mes soins et toute mon application[3]... » — « Je veux bien méditer sur la sainte com-

1. 22 avril.
2. 28 avril 1880.
3. 2 mai.

munion. Si je comprenais! O mon Dieu, ouvrez mon esprit du côté du ciel, je vous en conjure, et ne m'imputez pas mon ignorance. Je brûle du désir de vous connaître et de vous aimer, comme vous le méritez[1]. »

Nous sommes en 1880, au mois de mai. Le 26, il aura vingt ans. Il se prépare à cet anniversaire avec un soin jaloux. Il se promet une incomparable journée de recueillement, de prière, d'action de grâces. Décidément ce sera le jour de sa conversion foncière et intégrale. Le 25, après l'absolution générale et l'indulgence plénière, après avoir préparé mieux que jamais son oraison, il s'endort comme il voudrait le faire tous les soirs, il s'endort comme il voudrait mourir. Le 26, il descend à la chapelle, tout pénétré de la présence de Dieu et il médite sur cette prière que la liturgie adresse à la très sainte Vierge : « *Dignare me laudare te*, *Virgo sacrata. Da mihi virtutem contra hostes tuos :* Laissez-moi vous louer, ô Vierge sacrée. Donnez-moi la force contre vos ennemis. » Au sortir de la chapelle, le Frère écrit son oraison, au courant de la plume, comme il écrivait toujours. Nous allons donner ces pages entières où il se montre envers Marie d'une piété si filiale et tout à la fois si naïve. Ce sera faire connaître en même temps sa méthode d'oraison.

« *Dignare me laudare te*, *Virgo sacrata. Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

« Toute ma vie future est là.

« J'ai fait la prière préparatoire.

« *1er prélude.* Division : 1° Dignare *me* LAUDARE TE. 2° DA mihi VIRTUTEM. 3° *Contra* HOSTES TUOS.

« *2e prélude.* Je me suis figuré que Notre-Dame m'apparaissait et me disait : « Demande-moi ce que tu voudras : aujourd'hui je ne te refuse rien. »

« *3e prélude.* J'ai prié Notre-Dame du Sacré-Cœur de m'accorder la grâce de la louer dignement, par mes paroles

1. 24 avril.

et mes actions, et de défendre ses intérêts qui sont ceux de Jésus, mais de faire tout cela avec la plus grande *pureté d'intention.* (C'est le sujet de mon examen particulier.)

« Premier Point. — A qui donc vais-je m'adresser? C'est à Marie, la reine du Ciel, la reine des Apôtres et des Martyrs... Elle daigne me permettre de lui parler... C'est qu'elle est aussi ma Mère... Quel bonheur! O bonne Mère, puisque aujourd'hui vous ne pouvez rien me refuser, je veux vous demander de vous aimer davantage tous les jours, et de vous faire aimer de ceux qui vous ignorent.

« Je vous demande de vous servir en vous louant. *Dignare me laudare te*, *Virgo sacrata.* Et que suis-je donc pour oser faire une telle demande? Je ne suis rien... Que dis-je? Je suis un malheureux, un rien qui s'est révolté contre son Dieu, contre Jésus, le Fils de cette Mre que jeè viens implorer. O Marie, ô ma Mère, ne pensez plus à mes péchés. J'espère que tout est pardonné. La joie que j'éprouve me le dit. Ne voyez-vous pas, ô bonne Mère, que c'est votre pauvre enfant qui vous revient et qui vous supplie de lui permettre de se signaler à votre service, pour vous prouver son attachement et son amour? Vous louer, ô Mère! Je veux vous louer! Et qu'est-ce donc que la louange de Marie? Comment ferai-je pour louer dignement cette grande Reine et cette tendre Mère? Ah! si je comptais sur moi, il y aurait de quoi me décourager; mais vous m'aiderez, bonne Mère, à vous louer, parce que vous faire aimer et étendre votre culte, c'est la même chose, n'est-ce pas, que de faire aimer le Sacré Cœur.

« Je veux vous louer, ô ma Mère : 1° *Dans mes paroles;* mais, pour cela, il me faut une connaissance approfondie de vos douleurs et de vos vertus... Il me faut aussi l'*éloquence*... C'est ce que je vous demande tout spécialement en ce jour si solennel pour moi, et qui doit compter dans ma vie bien plus que tous les autres.

« 2° Je veux vous louer aussi *dans mes actions,* en imitant vos vertus. Avec la connaissance, il me faut le courage et la persévérance; accordez-moi tout cela, ô Mère, et faites

que j'agisse toujours pour la plus grande gloire du Sacré Cœur avec la plus grande pureté d'intention. C'est là, je crois, le grand moyen de vous être agréable. Vous détestez ceux qui profanent vos dons et les font servir à leur gloire d'un jour. Non, bonne Mère, je ne détournerai pas vos dons, je vous le promets ; mais pour cela encore, il me faut votre soutien.

« Je vous louerai donc comme Vierge, comme Martyre, Mère de MON JÉSUS, comme Dame du Sacré-Cœur, comme Reine du Ciel, comme Refuge des pécheurs. J'étudierai chacun de vos titres et j'espère qu'avec votre appui, ô Mère bien-aimée, je vous ferai aimer et honorer par un grand nombre de cœurs.

« DEUXIÈME POINT. — *Da mihi virtutem.*

« Ah ! bonne Mère, le *don* que je vous demande surtout, après celui de pouvoir vous *louer* et *louer* le Sacré Cœur, comme je viens de le dire et jusqu'au martyre, ce don, c'est la *fermeté*, l'*énergie*, le *courage*. C'est ce qui me manque encore, vous le savez ; et cependant qui en a plus besoin que moi, puisque ma vocation exige une fermeté d'âme extraordinaire, puisqu'il faut pour les Missions des caractères *fortement trempés ?* O bonne Mère, intercédez pour moi auprès de Jésus. Dites-lui tous les jours que je suis sa victime, qu'il ne craigne pas de me faire souffrir, de me battre, de me forger, de me *tremper*, comme il le désire. Je serai heureux de tout ce qui me viendra de cette main bénie. O Mère, vous êtes mère sans faiblesse, coupez donc en moi, retranchez tout ce qui vous déplaît, purifiez-moi... Donnez-moi une VERTU énergique et votre amour jusqu'au martyre.

« TROISIÈME POINT. — *Contra hostes tuos.*

« Cette force, ô bonne Mère, qui me sera si utile pour vous louer, me sera surtout nécessaire pour combattre vos ennemis, qui sont les miens. Je leur voue une haine éternelle. Ils sont aussi les ennemis de Jésus. Le vieil homme qui est en moi, les pécheurs, le démon, voilà mes ennemis. Pour chacun il me faudra des armes particulières. Et

d'abord, ma bonne Mère, votre plus grand ennemi et mon plus terrible adversaire (parce que je l'aime quelquefois d'un faux amour), c'est cette partie de moi-même qui n'est pas moi mais qui est en moi, qui tend à faire le contraire de ce que je veux, alors que j'aime le Sacré Cœur. Cet ennemi, c'est ma chair avec toutes ses convoitises ; ce sont mes passions déréglées ; c'est mon cœur ; c'est ma paresse ; c'est mon orgueil. O ma bonne Mère, quand j'aurai vaincu cet ennemi intérieur, ce traître qui est d'intelligence avec les ennemis extérieurs, oh ! alors, je serai en sûreté ! Aidez-moi donc, donnez-moi contre cet ennemi l'énergie, le courage, la force.

« Notre second ennemi, c'est le démon ; il fait tout pour arracher votre souvenir de mon cœur ; mais, bonne Mère, vous êtes toute-puissante contre lui ; montrez-lui une fois de plus que vous êtes sa Reine malgré lui, et que la plus faible des créatures, la plus misérable, la plus indigne, aidée de votre secours, peut encore le terrasser.

« Enfin, ma bonne Mère, notre dernier ennemi, c'est cette troupe de pécheurs qui nient vos prérogatives, qui ne veulent ni vous connaître ni vous aimer. Oh ! contre ces ennemis, donnez-moi la persuasion, l'éloquence, la douceur et la fermeté. Je veux leur dire et leur redire, plus tard, combien vous les aimez malgré leurs fautes, et, si vous m'aidez, ma bonne Mère, ils reviendront à vous et vous loueront pendant toute l'éternité. Votre dévotion, ô Marie, sera mon arme principale pour combattre les combats du Seigneur. Je vous prêcherai toujours, partout, et jusqu'au martyre !... Tout cela, ma bonne Mère, pour votre gloire, pour la gloire de Jésus par conséquent, et, d'avance, je rétracte tout sentiment de vaine complaisance en moi-même, bien persuadé que c'est par là que le démon cherchera à me tenter principalement. Il me laissera faire des actes de vertu pour avoir le plaisir de me les faire perdre. Maudit Satan ! Je rétracte tout, et je veux tout faire pour la gloire du Cœur de Jésus et de Notre-Dame du Sacré-Cœur. »

Voilà comment méditait ce fervent religieux.

Vers dix heures, il fait un chemin de croix, puis se remet en oraison. Oh! s'il avait pu passer la journée tout entière dans ce cœur à cœur avec la divine Marie! Mais la Fête-Dieu était proche, on vint lui dire qu'on l'attendait pour construire un arc de triomphe. Le soir, il écrit :

« J'ai bien mortifié mon corps et surtout ma volonté, en faisant un rude travail... J'aurais désiré une soirée tranquille et doucement passée dans la prière et l'oraison... Rien! Ma volonté a été brisée. Il me semble que je me suis soumis avec joie. On s'est même figuré que j'y prenais plaisir. Tant mieux! Merci, mon Jésus! Que toute ma vie soit ainsi une mortification continuelle de ma volonté et de mes aises! »

Et, content, il s'endort, tant il est vrai que l'abandon courageux à la volonté de Dieu est une source de paix et un trésor de joie. Au surplus, si nous ne voulions être saints que selon notre volonté, il est trop clair que nous ne le serions jamais.

En s'endormant, sa pensée s'en va de l'arc de triomphe aux forêts sauvages : « Mon Jésus, quand donc vous bâtirai-je une église dans mes chères Missions?» Puis un mot de sa mère, dans une lettre récente, lui revient : « Maman me dit qu'elle pleure quand elle pense que je veux être martyr. Pauvre maman, si tu savais! » On entend, n'est-il pas vrai, dans cette parole comme un écho du *Si scires donum Dei* de Jésus à la Samaritaine.

Après la Fête-Dieu, la fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur, puis la fête du Cœur de Jésus, d'autres encore, et toujours on fait appel pour les décorations, à son dévouement que l'on savait aussi ingénieux qu'infatigable. Je n'ai jamais vu le frère Verjus, nous écrit le Père économe, refuser un service, et cependant, quelquefois, il aurait eu de bonnes raisons de le faire. » Un exemple, précisément au soir de la fête du Sacré-Cœur : La veille, il avait,

presque tout le jour, couru les bois, pour y trouver de beaux genévriers ; toute la nuit, il avait travaillé à décorer la chapelle. Aux offices de la solennité, il avait joué de l'harmonium et chanté à plein cœur. Le soir, après que les enfants sont endormis, le Père économe l'invite à enlever l'ornementation. « Il n'en pouvait plus, nous dit le Pére, et dormait debout. Je voulus le renvoyer au dortoir : il resta jusqu'à la fin, heureux et souriant. » Il écrit, en effet, dans son Journal : « Qu'importe la fatigue, quand il s'agit de plaire au Sacré Cœur et de faire passer une bonne journée à nos chers enfants ! » Les décorations et les chants ont répondu à son attente. La joie intérieure a été au comble [1].

« Il est onze heures et demie, écrit-il, quelques jours avant la Saint-Louis de Gonzague, fête patronale du R. Père directeur, et je ne suis pas encore couché. Mais, qu'importe ! Peut-être nos enfants et notre vénéré Père passeront une bonne journée, et alors je suis le plus heureux des hommes [2]. »

Au soir de la fête : « Je vais me coucher bien fatigué, mais le cœur content. Il est vrai, je n'ai eu aujourd'hui que le plaisir de faire plaisir aux autres ; mais je le regarde comme le plus digne d'envie et le plus pur [3]. »

Un point l'attriste cependant parmi tous ces travaux matériels : c'est qu'il y a diminution de vie intérieure. Il le croit du moins. « Mes exercices de piété ont souffert. O mon Dieu, aidez-moi à me vaincre ! Plus tard, je vivrai au milieu d'occupations bien autrement sérieuses et accablantes. Que deviendrai-je si elles sont des occasions de négliger la piété [4] ? »

Le frère Verjus se plaint souvent de sa tiédeur, de sa mollesse, de ses défaillances, voire de ses lâchetés ; et, sur tous les modes, il se gourmande, il se rudoie, il se

1. 3, 4, 5 juin.
2. 19 juin.
3. 21 juin.
4. 13 juin.

noircit. Ne le croyons pas trop vite, ni surtout trop absolument. Voici comment il médite, un lendemain de séance, où, comme toujours, il s'était dépensé : « La fatigue ne me permet pas de suivre un sujet. Je me mets en la présence de Dieu. Je regarde le Cœur de Jésus. Je vois qu'il est heureux ; j'en suis content. Je vois mon néant ; je m'en réjouis. Je dis au Sacré Cœur que je veux l'aimer jusqu'à la mort. Je suis heureux qu'il m'aime. Voilà toute ma méditation [1]. » Combien d'âmes se contenteraient de cette manière de prier ! Et n'est-il pas vrai que saint Ignace, à ces quelques mots admirables, jetés là, inconsciemment pour ainsi dire, reconnaîtrait un de ses disciples ? Ses désirs vont très loin et très haut; il est d'une sensibilité exquise et d'une conscience très délicate ; de là, des inquiétudes (nous ne disons pas des scrupules) et d'amers reproches ; mais, tout de suite, des élans généreux, des actes, plus particulièrement des chemins de croix, ce qu'il appelle ses *retours à Dieu :* « Je reviens, ô mon Jésus, je reviens [2] ! »

VI

Il ne faut pas qu'un regard prolongé sur l'homme d'oraison nous fasse oublier les relations du religieux avec sa famille. Ouvrons sa correspondance.

A peine profès, le jeune apôtre prêche le détachement :

Issoudun, le 6 octobre 1878.

... Écoutez, ma très chère mère, les paroles de votre pauvre enfant qui veut vous faire plaisir en vous parlant des choses de l'âme : il sait tout l'attrait que vous avez pour ces saintes conversations. Je voudrais vous parler sur le mépris du monde et sur le paradis qui en sera la récompense.

Lorsqu'on commence à s'attacher au monde, on cesse en quelque sorte d'être chrétien. O très chère mère, pourquoi aimer le monde qui ne donne que des douleurs ? Le monde n'a vraiment rien qui soit digne de votre amour. Il paie en souffrances ceux qui le ser-

1. 17 juin 1880.
2. 9 juin 1880.

vent. Ses honneurs sont impuissants à satisfaire notre cœur. Que penserons-nous de tout cela au moment de la mort? A la mort, on voit les choses telles qu'elles sont. Songez-y, ma très chère mère, et faites tout votre devoir, le devoir d'une sainte chrétienne.

De plus, je sais combien vous aimez la très sainte Vierge : c'est pour cela que je vous veux donner une prière à dire après la sainte communion. La voici :

Ame très sainte de Marie, illuminez-moi.
Yeux très purs de Marie, regardez-moi.
Bouche très douce de Marie, intercédez pour moi.
Langue très innocente de Marie, louez Dieu pour moi.
Mains très généreuses de Marie, caressez-moi.
Cœur très aimant de Marie, de l'amour de Jésus embrasez-moi.
Pieds immaculés de Marie, guidez-moi.
Corps sans tache de Marie, purifiez-moi.
Passion douloureuse de Marie, fortifiez-moi.
Mort glorieuse de Marie, gardez-moi.
O Marie, mère de grâce, exaucez-moi.
De tous les maux, ô Marie, délivrez-moi.
De l'ennemi infernal, ô Marie, défendez-moi.
A l'heure de ma mort, ô Marie, aidez-moi.

Et faites que j'aille à vous, afin qu'avec vous et avec tous les Anges et les Saints, nous chantions, bénissions et remercions votre divin Fils pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Voilà une belle prière, ma très chère mère, qui vous fera du bien. Pour aller en Paradis, il faut prier beaucoup ; mais on prie aussi en travaillant. En travaillant, on prie avec le corps. En priant, on travaille avec l'âme; et ainsi, l'on s'en s'en va au bon Dieu. Voir Dieu face à face! aimer Dieu sans mesure! le posséder, sans crainte de le perdre! voilà, ma très chère mère, les biens que vous désirez!... Patience! encore quelques jours d'exil, et nous verrons Jésus et Marie, et nos parents et nos amis, pendant toute l'éternité!

Maintenant, ma très chère mère, ma promesse est remplie : je vous ai parlé de Dieu.

Je vous donne un baiser, comme aussi à Jean mon frère.

Votre enfant bien-aimé,

FR. ST.-H. VERJUS,
Miss. du S.-C.

Voici une autre lettre où le cœur éclate :

Issoudun, le 7 août 1879.

MA TRÈS CHÈRE MAMAN,

Avec très grand plaisir et tendresse, j'ai lu votre lettre du 2 août. Une chose cependant me fait de la peine. Vous êtes attristée

de ce que je ne vous ai pas écrit, et vous me dites que je ne pense plus que j'ai encore une mère bien-aimée. Oh! très chère maman, vous le savez bien, je vous aime trop pour vous oublier! Je pense toujours à vous et je prie pour vous. Si je ne vous ai pas écrit, croyez-le, je ne le pouvais pas : le temps m'a fait défaut.

Je suis très content de savoir que vous vous portez bien. Que Dieu soit béni! C'est ma croix de penser que vous êtes malade. Moi aussi, je vais très bien, sauf de temps en temps quelques maux de tête.

Je veux un peu vous parler de moi, ma très chère mère, et vous dire tout ce que j'ai dans le cœur, mes joies et mes peines. Ce sera vous montrer combien je vous aime. Je veux ouvrir à une mère bien-aimée le cœur de son enfant.

Mes peines et tristesses maintenant ne sont pas grandes; cependant, il y en a quelques-unes qui me touchent davantage. Ma première affliction, c'est de penser que vous êtes seule... Pauvre mère! Moi, je ne veux pas vous abandonner. Je ferai tout ce que pourrai faire, et qui sait? peut-être que nous nous verrons, si Dieu le veut? Mais, patience, ma bien-aimée maman, patience! Jean aussi vous aime, et il vous aime beaucoup; il me le dit toujours dans ses lettres.

Une autre croix, c'est de penser que depuis si longtemps je n'ai pas vu ma pauvre famille... Je ne dois pas pleurer, mais laisser tout à la très sainte volonté de Dieu.

Voici ma dernière angoisse :

Comme ma mémoire n'est guère bonne, mon dernier examen n'a pas été brillant. Je vous dis tout ceci, ma très chère mère, dans l'espoir que vous prierez beaucoup pour moi. Obtenez-moi du bon Dieu une meilleure mémoire. Je dois savoir tant de choses! Un Missionnaire, ce n'est pas un prêtre ordinaire : il doit être dans le sacerdoce très docte et très saint pour montrer la route à ses frères. J'ai du courage; vous prierez et Dieu fera le reste.

Voici mes joies : Ma première, je l'ai dite, c'est que vous allez bien, et que vous êtes chez les bonnes Sœurs de Saint-Joseph.

Ma seconde, c'est que mes supérieurs sont contents de moi. Après Dieu et ma mère, mon devoir est de contenter mes supérieurs. Remerciez Dieu avec moi, et priez-le pour qu'il en soit toujours ainsi.

Une autre joie, c'est que, prochainement, je recevrai des mains de Mgr l'Archevêque de Bourges la tonsure. Je suis heureux à cette pensée, car ce sera mon premier pas dans la hiérarchie sacerdotale.

Je dois finir, ma très chère maman, mais je ne le ferai pas sans vous donner un baiser de tout mon cœur.

Votre très affectionné enfant,

FR. ST.-H. VERJUS,
Miss. du S.-C.

Citons encore deux fragments de cette pieuse et affectueuse correspondance :

... O ma bien-aimée maman, tout ce que vous me dites dans votre lettre m'a fait beaucoup pleurer de compassion et de douleur. Pauvre mère ! Si je pouvais aller vous voir ! Oh ! alors, quel bonheur pour mon pauvre cœur ! Depuis sept ans, je n'ai pas vu ma famille ; mais, mon sacrifice, je l'ai offert à Dieu pour qu'il garde ma très chère mère et qu'elle soit contente et aimée de tous, pour qu'il lui accorde la grâce de me voir prêtre, disant la messe pour nos défunts et donnant la sainte Communion à ma très chère maman ! Quand arrivera-t-il, ce temps ? Patience ! patience ! Je crois qu'il n'est pas loin,

J'ai été heureux d'apprendre que vous êtes en bonne santé. C'est pour moi une grande joie. Je prie tous les jours à cette intention, et je ne prie pas seul : tous mes amis prient avec moi. Ils sont bons, mes amis, et ils vous aiment et ils prient avec moi pour vous...

Le cœur que vous me montrez dans vos lettres me fait pleurer de tendresse, ma bien-aimée mère... Et moi aussi, je vous aime, vous le savez. Oui, vous le savez, et je vous aimerai toujours et je veux toujours faire tout ce que je pourrai pour votre bon plaisir, et pour me montrer digne d'une mère si bénie par le bon Dieu, si aimée de tous, si pieuse, au cœur si bon.

Regardez toujours les afflictions, ma très chère mère, comme des bénédictions de Dieu, qui veut dans sa miséricorde les souffrances pour cette terre et la gloire pour le Paradis. Oh ! que nous serons contents à l'heure de la mort, si nous avons bien souffert, et si toujours la volonté de Dieu a été notre règle !

Maintenant, laissez-moi vous adresser une prière, chère mère. Mon cœur souffre de se voir loin de vous, si loin, et, à présent que je vous sais dans la peine, je souffre encore davantage. Je voudrais vous écrire très souvent ; si vous avez le temps, je vous prie en charité de répondre à toutes mes lettres. L'écriture de ma chère maman me fait du bien au cœur ; je la lis et je la baise avec amour. Il me semble vous voir pleurer, quand vous m'écrivez ! Ne pleurez pas, ma très chère mère : votre Henry va bien, sa santé est très bonne, ses études ne vont pas mal, Dieu merci ! Je suis heureux et ne désire rien, si ce n'est de voir encore ma bien-aimée mère...

Enfin cette dernière lettre de l'année 1880 :

Chezal-Benoît, décembre.

MA TRÈS CHÈRE MAMAN,

Je veux commencer cette lettre par un tendre baiser plein de sainte affection. Vous le savez, personne au monde ne vous aime

comme *votre* cher Henry, et aussi personne ne vous désire pour l'année qui commence, une vie plus heureuse, plus sainte et plus fructueuse pour la vie éternelle. O ma très chère mère, que nous serons heureux en Paradis! Nous nous verrons tous ensemble avec les NÔTRES!... Quand je pense à toutes ces belles choses, je voudrais vite m'en aller de ce pauvre monde; mais je dois auparavant sauver les pauvres âmes qui m'attendent; et je suis content de rester pour faire la joie de mon cher Jésus.

Vous le savez déjà, chère mère, pour moi je ne désire rien que devenir saint et savant pour sauver quelques âmes, être martyr pour la gloire du Sacré Cœur. Ceci est mon grand désir que j'avais déjà quand j'étais tout petit à Seynod. Je vous en prie en charité, ma bien-aimée maman, priez beaucoup et tous les jours à cette fin que je sois savant, saint et martyr. C'est le vœu de mon cœur, et du vôtre, n'est-ce pas?

Adieu, chère mère! Peut-être Dieu me fera-t-il la grâce de vous voir un jour. Ah! si alors je pouvais déjà célébrer la sainte Messe et vous donner la communion! Mais que la volonté de Dieu soit faite toujours!

Adieu! adieu! je vous donne un double baiser en vous souhaitant les grâces les plus précieuses du Sacré-Cœur.

En implorant votre bénédiction, je suis, très chère et bien-aimée mère, votre cher petit enfant.

FR. ST.-H. VERJUS,
Miss. du S.-C.

Les vivants ne lui faisaient point oublier les morts. Il avait une tendre dévotion aux âmes du Purgatoire, — il y revient souvent dans ses notes — et surtout aux âmes de ses parents. Il écrit le 16 juillet 1880:

« Je passerai la journée de demain dans la prière et dans le recueillement, en mémoire de la fête de mon bien-aimé père. C'est demain saint Alexis, fête que nous célébrions autrefois à Seynod avec tant d'allégresse et une si pure affection. O Dieu, quelle joie pour mon bon père, s'il vivait encore, de me voir Missionnaire du Sacré-Cœur, et tonsuré! »

Après la lecture de ces fragments, que nous aurions pu aisément multiplier, osera-t-on répéter, comme on se plaît à le faire dans un monde ennemi, que le surnaturel détachement de la terre atrophie les cœurs et tue les

affections les plus sacrées? Non, la grâce ne détruit point la nature, elle la purifie, l'élève, l'embellit, la transfigure. Rien de ce qui touche à la famille, même dans l'ordre temporel, ne saurait être indifférent au religieux. Seulement, comme il apprécie à leur valeur la terre et le Paradis, il est moins préoccupé des corps que des âmes, des biens éphémères que des intérêts de l'éternité. Voilà pourquoi, avant tout, quand il écrit aux siens, plus particulièrement à sa mère, le frère Verjus a le regard tourné vers le ciel. Au surplus, la mère était digne de l'enfant.

VI

L'EXIL

BARCELONE

I

Depuis longtemps déjà de mauvais bruits retentissaient jusque dans la solitude de Chezal-Benoît. « Je ne sais ce qui se passe dans le monde politique, écrivait le frère Verjus. On dit que la persécution est imminente. Ah! que nous en avons besoin! » Cette note est du 5 février. Un mois plus tard il écrit encore : « Les nouvelles de la loi Ferry sont alarmantes. Je ne me sens pas troublé. Je suis bien résigné. Peut-être est-ce un chemin pour les Missions. Le Sacré Cœur se sert de tout. » Enfin, le 30 mai : « Les événements se précipitent. Je ne sais où nous allons. Tous les partis cherchent à s'entre-déchirer. Mon Dieu, vous seul ne changez pas. Je vous aime. »

C'était l'heure des entreprises scélérates contre la liberté catholique, l'heure des décrets sacrilèges et des expulsions à main armée.

Le jour où, dans la chapelle du grand séminaire de Bourges, le frère Verjus recevait la tonsure, le 28 juin 1880, on crochetait, à Paris, des serrures, on brisait, on enfonçait des portes, on appréhendait au collet des prêtres coupables de s'être liés à Jésus-Christ par la triple chaîne de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance; puis, comme des malfaiteurs, on les jetait dans la rue.

De retour à Chezal-Benoît, le Frère écrit : « Les nouvelles sont bien tristes. On ne parle dans la maison que de religieux expulsés par la force brutale et d'églises violées. Où s'arrêteront ces furieux? Ah! si vous vouliez accepter mon sang, ô Jésus, pour sauver ma chère Société! Prenez-le, je vous le sacrifie, bien que je ne sois pas encore prêtre [1]. »

1. 1er juillet.

Le tour des maisons religieuses de la province ne devait pas tarder. On entendait de proche en proche le pas des argousins et le coup de marteau des spoliateurs. Tantôt l'âme du Frère s'abandonnait à de poignantes angoisses qui, toutes, se résumaient en deux points d'interrogation : Que va devenir la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur? Que fera-t-on de la Petite-Œuvre? Tantôt l'espoir l'emportait et aussi le courage. Au fond, c'était toujours l'abandon à la providence du Cœur de Jésus. « L'Église, écrit-il à son « parrain », traverse une grande crise, et notre chère petite Société se ressent de la tempête. Ses souffrances me vont au cœur comme celles de ma mère bien-aimée. Ses dangers, comme ceux que court notre chère Petite-Œuvre, m'attristent profondément[1]. »

Sur ces entrefaites, l'organiste de la basilique d'Issoudun, le P. Alphonse Postal, tombe malade. On appelle le frère Verjus pour le remplacer pendant les grandes vacances scolaires. Il arrive à temps pour le veiller une fois ou deux : « J'ai veillé un peu notre cher malade. On a le tort de ne lui dire que des choses badines. Ce n'est pas le moment d'égayer et de distraire une âme, le moment de la mort[2]! » Le bon Père meurt le 15 août, et le Frère écrit : « Il ne pouvait pas mieux choisir... Il est mort le même jour que saint Stanislas Kostka; c'est une faveur que j'estime bien grande[3]... » — « Mon Dieu, recevez-le dans votre Paradis! Comme il est heureux! Il aime purement le Sacré Cœur. Il voit, il sait tout... Quand donc mon tour viendra-t-il? Le martyre, mon Dieu, le martyre! Celui de mon cœur commence; merci, ô Jésus[4]. »

Organiste et chef de chœur aux jours de pèlerinage, le Frère se donne tout entier, comme toujours. Le 18 août, il écrit : « Je cède mon lit à un pauvre malade oublié. Quel bonheur de faire un heureux! Je ne sais comment la Pro-

1. Lettre à M. C..., juillet.
2. Journal du 13 août.
3. Lettre à M. C..., septembre.
4. 16 août.

vidence m'envoie un matelas et je m'y endors jusqu'au lendemain. »

Certes, c'était une joie pour lui de se dépenser au service de tous; cependant il avait compté sur les deux mois de vacances pour travailler à ses Missions. Impossible. Dans l'intervalle des offices, on l'emploie à la réinstallation de la bibliothèque : « J'y vais. Je veux obéir en tout. Pauvres plans de vacances, chères Missions!... Mais non, tout cela ne sera pas perdu. Quand je me serai vaincu moi-même, j'aurai beaucoup fait... . Mon Dieu, que je comprends bien mon néant! J'aime à m'enfoncer dans cet abîme [1]. »

Une joie pourtant lui était réservée le 8 septembre, à la grande fête anniversaire du couronnement de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Parmi les personnages présents, il y avait un Missionnaire de Chine, Mgr Guillemin, évêque de Canton, escorté d'un jeune sous-diacre chinois. Le frère Verjus aborde l'Évêque-Missionnaire, lui baise les pieds et les mains, puis l'entretient de sa vocation. Non seulement Mgr Guillemin lui donne un souvenir et l'encourage, mais encore il lui promet un mémento à la messe pour lui, pour un de ses amis, pour sa mère. La pensée qu'un saint évêque, un Missionnaire, prierait à ses intentions, le transportait et il écrivait à tous son bonheur [2].

II

Après les fêtes, il regagna Chezal-Benoît, mais pour en bientôt repartir avec la Petite-Œuvre tout entière.

Le 1er novembre, en la solennité de Tous-les-Saints, à la fin des vêpres, on annonça à l'École apostolique qu'elle devait quitter la maison où elle habitait depuis quatorze ans, le lendemain, de grand matin, Mgr Marchal, archevêque de Bourges, voulant éviter une expulsion bruyante.

« Pauvres enfants! Pauvre Petite-Œuvre! » Tel fut le

1. 20 août.
2. Notamment à sa mère et à M. C...

premier cri du frère Verjus. Voici le second : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! » Justement, le matin, à la messe, on avait lu cette étrange béatitude et le Père directeur l'avait commentée en termes émus. « Je suis prêt, dit le Frère; mais, hélas! je ne suis point digne de cet honneur. »

Désormais, mûri par les événements, il entend devenir plus grave dans ses pensées, dans ses discours, dans ses manières, dans toute sa conduite. Jusqu'à présent, il lui paraît qu'il n'a point vécu. « C'est là le commencement de ma vie. Oui, toute ma vie se passera ainsi. Mon Dieu, je suis à vous : soutenez-moi et faites de moi tout ce que vous voudrez. »

Le lendemain, jour des morts, deux fois jour de deuil, on se lève à trois heures et demie. Comme à l'ordinaire, le Père directeur fait la méditation aux enfants. Le Frère y assiste. « Notre bon Père, écrit-il, s'y surpassa. Ses dernières recommandations ne sortiront jamais de mon cœur. » Les professeurs sanglotaient et le cœur battait dans la poitrine des enfants.

Après la sainte messe où la communion fut fervente, on chanta une dernière fois l'*Ave Maris Stella;* puis on se répandit à travers la maison. On voulait revoir encore et pour ainsi dire emporter dans le regard la cour joyeuse, les salles d'étude, le grand jardin et l'horizon des bois. Enfin on embrasse le Père directeur qui restait provisoirement le gardien du désert. « Les adieux furent navrants. Tout le monde pleurait. »

Au seuil de la maison, les religieuses et les domestiques attendaient. « Les bonnes Sœurs fondaient en larmes; le silence morne des autres disait assez leur profonde douleur. » — « Ces pauvres gens, nos serviteurs, les voilà sans place, dit le frère Verjus. Que le Cœur de Jésus ait pitié d'eux! » Tous se jettent à genoux. Le Père économe les bénit. Puis, les enfants prennent la route d'Issoudun.

Cependant, le frère Verjus qui n'avait pu voir en tête à tête le Père directeur, rentre un moment pour lui dire

« un mot de cœur et de remerciement ». C'est fait. Vite, la poitrine gonflée de sanglots, il rejoint la troupe fugitive, se redisant à lui-même, pour s'encourager et se consoler, la parole de l'apôtre : « A qui aime Dieu, tout profite[1]. »

L'expulsion qui n'a pas eu lieu à Chezal-Benoît, Issoudun la subira. Le 5 novembre était, cette année-là, le premier vendredi du mois, jour particulièrement consacré au souvenir de la Passion et au culte du Sacré Cœur. Bien avant le lever du soleil, de nombreux détachements de soldats et des gendarmes gardaient toutes les avenues de la Basilique et en interdisaient l'entrée. Pendant ce temps-là, dans la maison des Missionnaires, on crochetait les portes, on envahissait les cellules, on expulsait les religieux. « Quoi! disait au commissaire de police un vénérable prêtre à cheveux blancs, ce n'était donc pas assez d'avoir été banni d'Alsace par les Prussiens! J'ai opté pour la France, et vous, Français, vous me chassez! » A un Père qui l'invitait à se chauffer, un gendarme grelottant de froid et plus encore de honte, disait : « Ah! si je n'avais pas mes enfants à nourrir, je ne ferais pas ce métier de malheur! »

Oui, métier de malheur — et de malédiction... Où sont-ils les héros du crochetage? Les uns ont disparu en des aventures honteuses; les autres ont fait, suivant le mot populaire, de vilaines morts. D'aucuns sont devenus fous.

Le prêtre qui écrit ces pages, visitant, en 1886, à Moulins, la maison des aliénés, remarqua un homme aux yeux hagards, à la figure convulsée, aux mains tremblantes. Il s'arrête près de lui. On dit au malheureux que ce passant est un Missionnaire du Sacré-Cœur. Alors, s'enfonçant en quelque sorte dans le mur, comme pour échapper à la vision : « Oh! quel mal je vous ai fait! pardonnez-moi ou je suis damné... Dites que vous me pardonnez. » C'était le commissaire de police qui avait exécuté les décrets au noviciat de Saint-Gérand.

1. *Rom.*, VIII, 28. Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.

On recueillerait plus d'un fait de ce genre.

Quant à l'auteur de l'article 7, Jules Ferry, son histoire est connue. Pour premier châtiment, il a été couvert des anathèmes de tout un peuple; puis, au moment où ce naufragé allait regagner le rivage, la main justicière de Dieu l'a refoulé et roulé dans les eaux d'où l'on ne revient pas, les eaux profondes de la mort.

Ce n'est pas seulement la maison des Missionnaires qui qui fut en proie aux malfaiteurs, mais la Basilique elle-même. On expulsa de son temple, comme un simple religieux, Jésus-Christ. On déshonora les portes par l'empreinte du sinistre cachet de cire rouge : Défense à Dieu d'entrer! Et Notre-Dame du Sacré-Cœur qui, depuis vingt-cinq ans, accueillait, du trône où elle régnait en souveraine, les pieuses multitudes, resta prisonnière dans son propre palais... Il y a quatorze ans que ce forfait sacrilège a été consommé. La Vierge est toujours captive[1].

III

Au lendemain des expulsions, les élèves de la Petite-Œuvre trouvèrent dans la ville d'Issoudun une hospitalité aussi cordiale que généreuse. Ils suivirent, en qualité d'externes, les cours de l'École libre du Sacré-Cœur, légalement établie. Un seul enfant disparut dans la tourmente. De tous les autres, on peut dire qu'ils se cramponnèrent à leurs maîtres. Rien ne put les arracher du Cœur de Jésus. Une mère effrayée, une veuve, accourut des montagnes de la Haute-Loire. Elle voulait emmener son enfant. Ce fut elle qui resta. Elle entra chez les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur où elle est morte religieuse. Aujourd'hui, son fils est prêtre et Missionnaire.

Au milieu de ces troubles profonds, le frère Verjus disait : « Je n'ai plus ni feu ni lieu. J'écris ceci assis sur une malle et mon cahier sur une chaise. Malgré cela, je

1. Écrit en 1894.

suis heureux[1]. » Bientôt, il datera son Journal de l'exil.

Le 8 novembre, au soir, en effet, à l'heure où il conduisait ses élèves au dortoir, un de ses confrères l'arrête dans la rue et l'avertit, au nom du Père général, qu'il partira cette nuit même pour Barcelone. « L'émoi, lisons-nous dans ses notes, se répand parmi nos chers enfants; les rangs se rompent; l'émotion nous gagne, et, sur place, nous nous faisons nos adieux. Ils furent touchants et pleins d'affection de part et d'autre. »

Le bon Frère rentre au Sacré-Cœur où il fait son petit paquet. Ce ne fut pas long. La Basilique étant sous les scellés, il ne put y pénétrer pour une prière à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il s'agenouilla près de la porte et fit là ses adieux à la divine prisonnière. « Nous nous éloignâmes lentement, écrit-il, de ce lieu béni où nous avions passé des jours si heureux. Ce qui nous le rendait plus cher, c'est que nous y avions souffert, c'est qu'on y souffrait encore. »

La tristesse du départ fut tempérée un peu par les compagnons mêmes de l'exil : un Irlandais, à peu près de l'âge du frère Verjus, le bon et pieux frère Neenan, et le bien-aimé P. Marie, l'ancien supérieur de la Petite-Œuvre, dont le lecteur n'a pas sans doute oublié le nom. « Ce bon Père est toujours le même : même cœur, même délicatesse, mêmes manières enfin qui font de lui le Missionnaire-type... Voir le P. Marie me fait plus que de l'entendre, bien que mon bonheur serait de l'écouter des heures entières[2]. »

Les exilés crurent prudent, tant les sectes avaient, en certains milieux, surexcité les esprits, de revêtir des habits laïques. Le frère Verjus s'est amusé dans son journal à esquisser la silhouette des trois voyageurs. On dirait un dessin de Cham ou de Callot en marge d'un lugubre exode. « Le P. Marie ressemblait à un mylord : un grand pardessus fourré, un col à la mode, et un grand

1. 6 novembre.
2. 2 novembre.

chapeau à coupole. Le frère Neenan, avec son pardessus et sa petite casquette, me faisait l'effet d'un commis-voyageur. Pour moi, j'avais l'air d'un marchand d'allumettes. J'étais affublé à faire peur. Mes pantalons étaient trop courts, mon col trop grand, mon pardessus trop large, et tout cela surmonté d'un gros feutre noir de forme jadis cubique, mais considérablement élargi et dont les lignes architecturales étaient émoussées. Bref, je n'avais qu'à me mettre à la portière pour empêcher les importuns de monter[1]. »

Il en monte quelques-uns cependant, dont les conversations ne sont rien moins qu'édifiantes. Le jeune religieux en éprouva une impression de profond dégoût. « Je crois, dit-il, que le démon fait beaucoup d'affaires dans les chemins de fer. »

Dès que le jour eut paru, le Frère se donna tout entier à la contemplation des paysages. C'était le Limousin avec ses hameaux, ses prairies, ses vallons, ses collines. Il est charmé par les courbes nonchalantes de la Dordogne et ravi par les hauts escarpements du Puy-d'Issolud. Quel contraste avec les plateaux arides, les ravins pierreux des environs de Roc-Amadour, les effondrements du sol où s'engouffrent des torrents ! Montauban lui rappelle « avec un charme inexprimable » Mgr de Cheverus. A mesure qu'on avance dans le Midi, il surprend aux lèvres des voyageurs cet accent qu'il connaît pour l'avoir entendu résonner à la Petite-Œuvre. Tout l'intéresse, aussi bien les toits des maisons que les fenêtres ; il en veut à la locomotive de dévorer l'espace ; il n'a qu'un regret, c'est d'être déjà à Toulouse. On y passera une partie de la nuit. A l'hôtel, le P. Marie le bénit. Il fait une courte prière, il se couche, « et voilà, dit-il, la première journée de notre fuite en Espagne ». Il ajoute : « Le Sacré Cœur est bon. Nous sommes broyés pour être mêlés[2]. Tout est bien. »

On repart à trois heures et demie du matin[3]. Avec le

1. 9 novembre.
2. Le lecteur lettré a reconnu une parole célèbre de Joseph de Maistre.
3. 10 novembre.

soleil recommencent les extases. Les Pyrénées lui rappellent les pics neigeux de la Savoie. Des refrains, qu'il a entendus à la Petite-Œuvre, lui reviennent en mémoire et bourdonnent à ses oreilles. Son enthousiasme fut au comble et déborda, lorsqu'il vit, tout ensemble, les montagnes, d'un côté, et, de l'autre, pour la première fois, la mer, « la belle Méditerranée, calme, bleue, brillante comme un cristal ». Le P. Marie, à plusieurs reprises, dut l'inviter à mettre une sourdine à ses exclamations. A Perpignan, les voyageurs rencontrèrent le futur supérieur de la maison d'Espagne, expulsé lui-même de la maison d'Arles. « C'est le même entrain, écrit le frère Verjus, au milieu des mêmes souffrances. » En quelques tours de roue on est en Espagne. Le temps manque pour admirer à loisir les plants d'oliviers sur les flancs des montagnes et les buissons de grenadiers qui bordent les routes. « Les paysages et les échappées de vue sur la mer sont à peindre... On passerait et on repasserait des journées entières sans se lasser. »

Le soir, les six voyageurs arrivaient à Barcelone. « Nous saluâmes, dit le Frère, les anges gardiens de la ville. » Puis, on alla frapper à la porte d'un couvent de la Présentation. L'émoi fut grand dans la maison. — « Les Pères sont là. — Nous ne les attendions pas ce soir. — Où vont-ils se loger?... » — Enfin tout se calme. Tout s'arrange. On s'assied. On cause. On interroge. On attend. Puis, le souper s'improvisant, on lui fait honneur. L'heure venue du coucher, chacun se disperse. Un pieux voisin donne au P. Marie et au frère Verjus une hospitalité plus généreuse que confortable. Le Frère raconte la chose avec une gaieté de style charmante. « Nous arrivons. Il nous offre un petit verre, et, après nous avoir énuméré tous ses titres à notre confiance et à notre admiration, il nous permet enfin de nous coucher; je n'essaierai pas de dire où. En France, on appelle cela des *fourre-tout;* mais, à cheval donné on ne regarde pas la dent. Ce bon monsieur nous recevait avec tant de cordialité que nous ne pouvions pas faire les difficiles. »

Au surplus, ils auraient été mal venus à faire, dès le premier jour, les difficiles, les chers exilés; car, il leur faudra s'habituer, quoi qu'il en coûte, à la gêne, aux privations, à la pauvreté.

IV

Arrivés à Barcelone le 10 novembre, ils s'installent, le 15, au numéro 59 de la *calle Ancha* au premier étage d'une maison spacieuse mais vide. Comment la meubler? Le P. Marie a parcouru les magasins et acheté des lits : matelas, draps, couvertures, « tout cela pauvre et assez vieux ». Après le souper, qui eut lieu chez les Sœurs, et, la nuit tombée, « nous partons, écrit le frère Verjus, par bande, emportant sous nos bras les bagages. C'était tout à fait primitif et touchant. Jamais Barcelone n'avait vu passer dans ses rues des ecclésiastiques ainsi chargés. J'avais pour mon compte deux énormes paquets qui m'arrondissaient les côtes[1] ».

Le bon Frère aimait la pauvreté, « la sainte pauvreté », non pas d'un amour idéal, platonique, non pas à la condition de ne manquer de rien, mais dans la réalité et dans la douleur des choses. Il eut de quoi se satisfaire. L'ameublement des cellules n'est pas riche : une chaise, une table, un lit, quelques livres. « Je suis heureux de cette pauvreté, écrit-il. Au moins on a l'occasion de pratiquer son vœu jusqu'au bout. » Telle qu'elle est, sa cellule ne tardera pas à faire ses délices. « Je l'aime déjà beaucoup. Elle est celle de l'exil. »

Le Père supérieur l'a nommé « cuisinier en second », s'étant adjugé à lui-même, comme il convenait, l'honneur d'être « cuisinier en chef ». Pour batterie de cuisine, ils n'ont à leur disposition qu'une petite marmite, une casserole minuscule, un seau et un couteau. Le premier essai ne fut pas heureux. Outre qu'il oublia le sel, le frère Verjus laissa fondre une cuillère, en préparant le rôti. Un

1. 15 novembre.

autre jour, le frère Neenan lui vint en aide. Pittoresquement, le frère Verjus nous le montre à l'œuvre. « Il parvient, dit-il, à faire bouillir le pot-au-feu. Quel triomphe! La sueur ruisselle sur son front. Je l'admire, tandis que, plus calme, je m'évertue à faire rôtir de petits boudins dans une poêle neuve qui arrive à point. Entre le Père supérieur qui goûte ceci, goûte cela, ajoute ici de l'eau et là du sel. Tout étant prêt, on ose convoquer la communauté. J'étais honteux... Enfin on se contente de tout, en ayant soin de saupoudrer les mets d'un grand esprit de mortification[1]. » Rien n'édifie le Frère comme la joie religieuse avec laquelle les Pères supportent les mille privations inhérentes à une fondation. « Si nous savons souffrir, notre maison a de l'avenir. On voit notre présence et nos affaires bien en noir, c'est bon signe. Quand les hommes n'y voient goutte, Dieu agit. Je suis plein de confiance[2]. »

Les Sœurs de la Présentation, celles de Barcelone, celles de Las Cortès et d'Arenys, plus d'une fois, ont été la providence des exilés. Un jour elles envoient des provisions maraîchères; un autre jour du linge... Elles s'intéressent surtout à la petite chapelle qui ressemble fort à la grotte de Bethléem. A différentes reprises, le frère Verjus a été touché de leur dévouement, et il a noté « leurs soins attentifs et délicats ». A chaque visite que la maternelle bonté du Cœur de Jésus faisait à ses Missionnaires, il rend grâces. Écoutons-le : « Le samedi, toujours de bonnes nouvelles! Les âmes du Purgatoire que nous prions tout spécialement depuis quelques jours, viennent de nous faire une belle surprise. Une personne inconnue qui nous avait vus à Santa Maria del Mar (leur église paroissiale), nous envoie une aumône assez forte... Voilà une intervention du Sacré Cœur dans nos affaires temporelles. Je me plais à noter ce fait, parce qu'il me remplit de confiance. Oui, allons en avant! C'est le Sacré

1. 16 novembre.
2. 19 novembre.

Cœur qui nous veut ici ; à lui de nous nourrir. Quand nous serons dans le besoin, si nous savons prier, il viendra certainement à notre secours [1]. » Volontiers il eût dit, avec le saint roi David : « Je n'ai vu nulle part le juste cherchant son pain [2]. » Ce qui est indéniable, c'est que les pauvres de Jésus-Christ, les religieux, partout et toujours, ont su trouver le leur. Notre Frère connaissait-il ce passage des Constitutions de sainte Thérèse, la grande Espagnole : « Il ne peut y avoir rien de réglé pour l'heure du dîner, parce que c'est quand il y en aura. » Assurément, cet abandon total à la Providence l'eût rempli de joie, et, de grand cœur, il l'eût adopté pour sa règle de vie. Ce qu'il n'ignorait pas, c'est que les Missionnaires du Sacré-Cœur doivent être disposés à tout, « même à mendier de porte en porte, si parfois l'obéissance ou la nécessité l'exige [3] ».

V

Pour aider à la Providence, il fait lui-même les commissions en ville, et, comme il ne sait pas encore l'espagnol, il lui arrive de temps en temps de bonnes petites humiliations dont il est, du reste, loin de se plaindre. Un exemple ; c'est le supérieur qui nous le rapporte. « Un jour, il arrive du marché, triomphant. — J'ai trouvé, pour notre chapelle, de vieilles mais bonnes chaises, à quatre francs le cent. — Je lui dis qu'il s'est trompé, que la chose n'est pas possible. — Oui, oui, vous verrez, de bonnes chaises à quatre francs le cent ! » Nous vîmes arriver en effet un tombereau de chaises. Il les place, les aligne dans la chapelle ; puis le marchand demande son compte. Le Frère lui remet avec une grave simplicité la somme de quatre *pezetas*. « Vous vous moquez de moi, lui dit notre homme, c'est quatre francs la chaise ; mais d'où venez-vous donc ? » etc., etc. Il fallut remporter les chaises et payer

1. 27 novembre.
2. Ps. xxxvi, 25.
3. Const., ch. v.

une indemnité au porteur. Heureusement, le bon Frère était ordinairement plus habile. »

Un autre épisode. Le Frère désirait vivement une cloche. Pour trente-sept francs, on en trouva une que l'on suspendit à une fenêtre donnant sur la cour. Le 25 mars, au matin de l'Annonciation de la très sainte Vierge, elle sonna l'*Angelus* pour la première fois. Mais voilà, nous raconte encore le Père supérieur, que les voisins, étonnés d'entendre du bruit dans ce vaste domaine abandonné, -- vrai séjour de la mort, car on y fabriquait des *atahudes*, « cercueils », — arrivent en toute hâte. La cour se remplit. Le *sereno* lui-même, effaré, le pistolet à la ceinture, se précipite et demande au frère Verjus qui était là, si nous avions l'autorisation de l'*adjudamento* pour sonner notre cloche. Le Frère répond que, n'étant pas au courant de la législation espagnole, nous n'avions point demandé de permission, mais qu'au plus tôt nous allions nous mettre en règle. Le bon Frère n'eut de repos que lorsque l'*alcade* eût permis de sonner. Le jour où l'autorisation fut octroyée, la pauvre cloche sortit de son sommeil et rattrapa le temps perdu [1].

Cheminant dans les rues ou faisant des achats dans les boutiques, le Frère s'approche du peuple : « Ces braves gens sont très touchés de notre franche cordialité... » De là plus d'une réflexion juste sur le clergé, qui vit trop à l'écart, trop en dehors du mouvement populaire, loin des pauvres et des petits : « Quelle n'est pas la joie des bons parents quand nous caressons leurs petits anges qui viennent nous baiser la main !... Le clergé aura un grand compte à rendre au bon Dieu. On ne fait rien pour conserver la foi au peuple... Devenons saints et savants, apprenons la langue : notre maison est destinée à faire beaucoup de bien. »

Un jour qu'il était avec ses confrères dans une église, un homme du peuple les aborde, et, avec un accent de

1. Cf. le Journal au 25 mars 1881.

compassion : « N'êtes-vous pas des religieux français expulsés? — Oui, monsieur. — Et moi aussi, j'ai connu l'exil! » Et le brave homme, tout ému, leur glisse dans la main son obole. Inutile de dire les sentiments du frère Verjus.

Tout en faisant les commissions, tout en apprenant la langue, il suivait les cours du séminaire. De beaucoup supérieur aux plus forts élèves dans les études latines, il s'en fait dispenser et réserve tout son temps pour la philosophie.

Tout son temps... Hélas! il ne lui en reste guère. De là des tristesses et des accès de découragement. « O saint Stanislas, mon bien-aimé patron, ayez pitié de ma misère; tendez-moi les bras, et faites le miracle de me rendre courageux et fort contre toutes les épreuves [1]! »

En ce temps-là, je ne sais pourquoi le supérieur a dû lui donner un avertissement. Avec quelle humilité le bon Frère s'incline sous la main du Père! « Je ne suis qu'un néant, tout étonné qu'on me souffre ici. Pauvre Henry, peux-tu t'imaginer comment font tes supérieurs et tes frères pour te supporter, et, qui plus est, pour t'aimer?... Et, par-dessus tout, comment fait le Cœur de Jésus pour ne pas te vomir, te repousser, te maudire! Miracle d'indignité (d'une part) et de miséricorde (de l'autre), constituant un abîme d'où je ne saurais jamais sortir et où je veux me cacher, souffrir, vivre et mourir [2]. »

« Je reviens, je pars de nouveau, pour mille et mille commissions. Quelle vie! quelles journées! Mon Dieu, faites mon éducation; mais que j'aie au moins du temps pour mon examen [3]! »

Il y a des heures lourdes et lentes dans cette vie de l'exil. Nulle joie sur l'horizon. Nulle joie dans l'âme.

« J'ai perdu mon temps, restant toute la soirée comme assoupi, pensif et inoccupé. O mon Dieu, pardonnez-

1. 13 novembre.
2. 22 décembre.
3. 24 décembre.

moi. Je vous promets que je ne passerai jamais plus de ces heures inactives et mortes qui doivent tant vous déplaire[1]. »

« Je vais me coucher, portant au cœur un profond sentiment de tristesse que je nommerai tristesse d'impuissance et d'impatience. J'ai vu le monde! J'ai pensé à mes sauvages. Je les ai souhaités avec une ardeur indicible. Oh! quand viendront-ils, ces véritables jours de ma vie! Je ne vis pas ces jours-ci, je végète, au jour le jour, sans but. O mon Dieu, faites cesser cette indécision! Que je travaille, ô mon Dieu! et que je vous aime! Demain je vous recevrai encore. Que ce soit pour moi une communion décisive! C'est la fête de saint Jean, l'apôtre de votre divin Cœur; j'espère[2]. »

« Ce soir, je suis un peu remis, bien décidé, après avoir fait mon possible pour faire de bonnes études, à n'en faire que de médiocres; mais je ne veux pas qu'il y ait de ma part ombre de faute. Dieu sait si je souhaite en faire de fortes! Mes plans, mes désirs, mes efforts de l'année dernière, alors que la bonne volonté était possible, le prouvent. Maintenant, rien n'est possible, à moins de veiller la nuit[3]... »

Les Missionnaires du Sacré-Cœur ont ouvert une école : c'est pour lui l'humble commencement d'une Petite-Œuvre espagnole. Il s'y dévouera, comme partout, comme toujours. « Je tâcherai de bien économiser mon temps et de lire un peu la nuit, quand je m'éveillerai, à la lueur de ma petite veilleuse[4]. » L'examen approche. Il s'y prépare de son mieux, non pas tant pour lui que « pour l'honneur de la Société ». Jamais il ne sera prêt : « Mon Dieu, rendez-moi force et courage. Donnez-moi de l'énergie. Le temps me manque. J'en ai besoin et on ne semble pas le comprendre. Mon Dieu, je ne veux pas me plaindre... » Toute

1. 4 janvier 1881.
2. 26 décembre.
3. 22 janvier.
4. 12 janvier.

la soirée, il a travaillé pour faire un porte-missel : « Je ne demanderais pas mieux que de me dévouer; mais si j'étais prêtre! Et on me retarde!... Mais non, tout est bien[1]... »

Et, quand il le faut (hélas! il le faut souvent), il se remet au travail manuel, courageusement, pieusement, tantôt à la cuisine, tantôt à la menuiserie. Il fabrique des meubles pour la maison et aussi pour la chapelle. On a besoin d'un confessionnal : c'est lui qui le fait; d'un autel : il y met toute sa science et tout son cœur. « Nous le ferons simple, dit-il, sans raboter le bois (et pour cause, car il n'a point de rabot, ni d'argent pour en acheter); nous le recouvrirons de toile figurant du marbre blanc. » On l'encadrera, aussi gracieusement que possible, de certaines lames de grain rouge que l'on a entrevues chez le tapissier. Il s'est procuré une scie à découper « très bien montée », et, avec elle, il pourra faire « du beau et du solide ». Jésus-ouvrier le verra dans son atelier travaillant pour lui. « Je veux que chaque coup soit un baiser d'amour et de réparation au Sacré Cœur[2]! » La veille de Noël, il a travaillé toute la nuit pour terminer des chandeliers et faire « une pauvre petite crèche » au saint Enfant Jésus.

Sans doute, encore une fois, tous ces travaux le distraient de ses études, et il en souffre et il s'en plaint : ces souffrances et même ces plaintes ne sont pas pour nous déplaire, car elles accusent, jusque dans ces natures vaillantes, l'infirmité humaine. Cependant, la résignation l'emporte et toujours elle étouffe le murmure. « Le Sacré Cœur a encore pitié de moi. Après m'avoir laissé descendre jusqu'au fond de ma misère et de ma faiblesse, il me rappelle à lui et je reviens plus décidé que jamais à me donner tout entier, sans conditions et pour tout ce que le bon Jésus voudra. Les créatures me délaissent. J'en comprends le néant. Je vais faire tous mes efforts pour ne

1. 17 et 18 décembre.
2. 11 décembre.

pas m'enchaîner de nouveau [1]. » — « Je perds beaucoup de temps au travail manuel. Qu'importe ! Ce n'est pas pour mon plaisir. C'est la volonté de Dieu. *Fiat!* Que le Cœur de Jésus en tire sa gloire et moi mon bien [2] ! »

A tous ces travaux, il ajoutera de faire la chambre du supérieur, lequel est parfois malade : « Je veux la faire le plus souvent possible, dit-il avec un esprit de foi admirable, en grande dévotion [3]. » Au surplus, tout cela lui donnera l'expérience des choses, des personnes et de lui-même. « Je fais tout et veux tout faire dans le but de me préparer à mes chères Missions. C'est là ma vocation, ma raison d'être, mon but, ce pourquoi Dieu m'a créé. Je le sens. J'en suis certain [4]. » — « Mon désir des Missions et du martyre prend un caractère de sûreté qui m'étonne. Je suis surpris de tout ce que j'ose de ce côté-là [5]. »

VI

A chaque fois qu'il le peut, il visite les églises. « Toutes les églises l'attiraient, nous écrit le supérieur; il ne pouvait en sortir; il aurait mangé les crucifix, les madones, les corps saints. » Les cérémonies l'enthousiasmaient. Or, l'Espagne est en quelque sorte la terre classique des belles solennités religieuses. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, « la première fête de l'exil », comme il l'appelle, le canon du fort annonce à la ville la grande fête de la patronne des Espagnes. « La salve a été très imposante. Les canons des divers navires du port ont répondu. Nous ne sommes pas en France, me suis-je dit, et alors ma joie eut quelque chose d'amer, car j'aime la France. » A la cathédrale, à la grand'messe, « ce fut quelque chose de splendide comme chants, cérémonie et assistance. Au *Pax*

1. 22 janvier.
2. 28 décembre.
3. 17 novembre.
4. 18 novembre.
5. 12 décembre.

tecum, les autorités se sont donné le baiser de paix avec la plus grande cordialité. Les larmes m'en sont venues aux yeux. Et puis, quelle piété! quelle foi! C'est consolant... »

Pendant la messe, le cuisinier en second étant absent, le R. Père supérieur, cuisinier en chef, avait seul préparé le dîner, « en vraie maman », dit le bon Frère. On dîna, tout en parlant de la chère Société, qui célébrait, elle aussi, dans toutes ses maisons, mais bien tristement, cette fête de la Vierge qui est l'anniversaire de sa fondation.

Au jour octave de l'Immaculée-Conception, le frère Verjus, le soir, a assisté, dans l'église de Notre-Dame-de-la-Merci, à la clôture des fêtes. « Tous mes souvenirs, dit-il, et toutes mes aspirations se sont réunies pour m'enlever de cette terre et me faire goûter de bien grandes délices. O mon Dieu, merci; oui, merci de tout mon cœur! Que votre ciel doit être beau! Que vous devez être bon, puisque vos représentants sont si bons et vos symboles si touchants!

« La cérémonie, commencée à six heures et demie, n'a fini qu'à neuf heures un quart. Je n'ai pas trouvé le temps long. Tout d'abord, en entrant, j'ai fait mon petit pacte avec les saints Anges du tabernacle. J'étais tout ému et bien en ferveur. L'idée de mes chères Missions m'était rappelée par la foi de tout ce peuple, l'ornementation de l'église, l'orgue, et je me suis mis à pleurer sans savoir pourquoi. O mon Dieu, quand donc pourrai-je vous donner mon sang? quand donc? En attendant, je veux vous donner *tout* mon temps.

« Après avoir salué Jésus et Notre-Dame, je me mis à réciter mon chapelet. Quel ne fut pas mon étonnement, quand je l'entendis chanter à la tribune! Deux soprani chantaient l'*Ave Maria* et le peuple répondait sans chanter. Et ainsi jusqu'à huit heures. Le prêtre, du haut de la chaire, avec sa petite lanterne sourde et sa clochette pour donner le signal des chants, me fit penser aux Mission-

naires au milieu de leurs peuplades faisant réciter la prière du soir.

« Les prières, les chants, les illuminations, la Vierge resplendissante de lumières et comme perdue au milieu des guirlandes de roses, tout cela me transportait : je me croyais au milieu de mes chers futurs néophytes. C'est ainsi que je ferai plus tard.

« A huit heures, les prières cessent. Un long silence règne sur l'assemblée. Tout à coup, un bruit se fait entendre. On se lève. C'est le père qui arrive au milieu de ses enfants. C'est Mgr l'évêque d'Avila. Ce saint prélat me fit la meilleure impression. Comme il rejette toute recherche de lui-même ! Comme il aime son peuple ! Il ne peut avancer : tout le monde veut lui baiser la main. Quel beau spectacle! Enfin Sa Grandeur monte en chaire, et, pendant cinq quarts d'heure, nous tient tous suspendus à ses lèvres. Quel beau discours! J'en suis encore ravi... Style doux ou véhément, toujours simple. Beaucoup de doctrine, de l'affection, du cœur, de la foi à transporter les montagnes... Ah! si tous les prédicateurs prêchaient comme cela, le monde changerait en peu de temps[1] ! »

Ce ne sont pas seulement les églises qui l'intéressent ni les cérémonies du culte; on peut dire qu'il a les yeux ouverts sur tout. Le costume des prêtres le frappe et il décrit leur grand manteau assez semblable au manteau des Missionnaires du Sacré-Cœur, mais plus large et à grand col. Ils le ramènent à la manière catalane : ce qui les empêche d'ôter leur chapeau pour saluer. Chapeau immense. « Il paraît cependant qu'il a bien diminué. Jugez de sa largeur primitive, puisqu'il mesure encore soixante-dix centimètres d'envergure[2] ! »

De la tête du prêtre, il descend aux pieds de l'artisan. « La chaussure du petit peuple est une semelle de jonc, toute simple, reliée au pied comme les sandales du capucin. Son vêtement est court et léger. Sa coiffure est un

1. 14 novembre.
2. 26 novembre.

bonnet rouge assez singulier, aussi long que le vulgaire bonnet de nuit, sans mèche et de largeur régulière. Il se plie ou se rabat, à droite ou à gauche, à volonté.

« Le bourgeois catalan a toujours des bottines pointues et un grand manteau qu'il ramène sur l'épaule gauche avec une gravité sans pareille... On croirait qu'ils ont tous mal aux dents ou qu'ils cachent une arme à feu. »

Une visite au fort de Monjuich ne le laisse pas indifférent. A mi-côte de l'escarpement, il s'arrête comme en extase devant le superbe panorama qui se déroule à ses pieds : la mer, la ville, une plaine que limitent de belles collines plantées d'oliviers. « On éprouve là, dit-il, quelque chose d'indéfinissable; c'est comme une sensation de l'infini. » Le commandant du fort, un ancien zouave pontifical, tout fier d'une cicatrice à la joue, « preuve qu'il n'a pas tourné le dos à l'ennemi », entretient les visiteurs de la science stratégique, et le frère Verjus a pris des notes sur les ponts-levis, les canons de tous calibres, les obusiers, les mortiers et les bombes. Il a pris garde que tous les bastions portent des noms de saints et que la Croix domine le tout[1].

Une promenade à la résidence des Sœurs de la Présentation, à Las Cortès, aux portes de Barcelone, lui arrache ce cri : « O la belle maison, comme site, dispositions, jardins, voisinage ! Que j'aurais voulu y voir notre chère Petite-Œuvre! On y trouve tout à souhait. L'air y est encore embaumé par les roses et le jasmin qui y éclosent, l'hiver, comme en France, en plein été. C'est enchanteur[2]. »

Mais, ce qui, par-dessus tout, l'enchante, c'est la mer « Quel imposant spectacle! *Mirabiles elationes maris Mirabilis in altis Dominus*[3]. Il y a tout cela à Barcelone. En arrivant, nous entendions comme un bruit de tonnerre,

1. 28 novembre.
2. 25 novembre.
3. *Ps.* XCII, 4. — Les élancements de la mer sont admirables. Le Seigneur est admirable sur les hauteurs.

et nous hésitions à attribuer ce bruit à la mer, la voyant, de loin, si calme. Oui, mais au bord, les lames se brisaient contre le rivage avec une force irrésistible et s'étendaient sur le sable avec un bruit d'ouragan. Nous demeurâmes en admiration toute la soirée[1]. » Un autre jour de ce même hiver, il est sur le même rivage. « Ce spectacle, toujours si beau, m'a élevé un peu, et j'ai joui du bonheur que l'on goûte lorsqu'on ne pense plus qu'au ciel et aux âmes... J'ai frémi de désir et de bonheur en pensant qu'un jour, traversant ces grandes eaux, j'irai embrasser mes chers sauvages et les conduire au Cœur de Jésus et à Notre-Dame du Sacré-Cœur[2]. »

On le voit, toujours la pensée des Missions est la note dominante de cette âme. Elle va résonner tout à l'heure plus haut que jamais.

VII

En ce temps-là, un Français, un Breton, avait conçu le projet de créer à l'autre extrémité du globe, aux antipodes du continent que nous habitons, dans les îles sauvages de l'océan Pacifique, une colonie chrétienne, une Nouvelle-France. Seul et sans ressources, il fait appel aux catholiques. Vingt mille adhérents lui répondent. Au gouvernement de son pays il ne demande que la protection des lois et la liberté. L'une et l'autre, disait-il, lui ont été refusées. Il frappe alors à la porte d'une nation amie : l'Espagne lui est hospitalière. Là, à Barcelone, durant deux ans et plus, il essaie de réaliser ses plans et de tenir ses promesses. Quatre navires, chargés de colons et de marins, partent successivement à la conquête de ces terres lointaines. Trahi par la fortune, mal servi par des lieutenants incapables ou infidèles, il succombe. On l'accuse d'avoir, sous prétexte de civilisation chrétienne, de colonisation imaginaire, organisé, sciemment et frauduleusement, une

1. 5 décembre.
2. 30 janvier.

gigantesque et monstrueuse escroquerie. Le marquis de Rays est incarcéré, tenu au secret, déclaré coupable... Coupable, l'était-il? En tout cas, il fut malheureux. Il en est mort.

VIII

Le frère Verjus tressaillit le jour où, pour la première fois, il entendit prononcer le nom de la Nouvelle-France. « Qui sait[1], écrit-il, ce qui peut en sortir pour moi? Mon Dieu, tout ce que vous voudrez! »

Bon nombre d'émigrants avaient répondu aux appels du marquis de Rays. Le P. Marie se fit tout de suite leur apôtre. Le bon Frère l'accompagnait souvent à la Posada de la Estrella, sur le port où ils étaient assemblés, entassés. « C'est quelque chose d'étonnant, dit-il, de voir l'affection que nous portent ces braves gens[2]. » Il ne sait pourquoi lui-même les aime tant. « Peut-être irai-je un jour les rejoindre... » « Le P. Marie « fait un bien incalculable ». Il encourage, il console, il prêche, il confesse, il catéchise, il prépare aux premières communions. « Oh! s'il y avait beaucoup de prêtres de cette trempe[3]! » Le 2 janvier, au discours des vêpres, tous les émigrants pleuraient. « Que de bien fait ce bon Père! Que je voudrais être prêtre aussi! C'est si facile de faire du bien! Il n'y a qu'à le vouloir. Pourquoi donc s'en fait-il si peu? Le P. Marie, lui; le sème sur ses pas. Partout où il passe, il se fait des amis, et par conséquent des amis du Sacré-Cœur. Mon Dieu, donnez-moi ses qualités, ses vertus et sa distinction... Si jamais les Missionnaires du Sacré-Cœur vont en Nouvelle-France, la place est prête dans les cœurs. »

La Nouvelle-France, où il voudrait être déjà, ne lui fait point oublier cependant la mère patrie. « On dit que la France va bien mal. Que le Sacré Cœur lui fasse décrire

1. 19 novembre.
2. 1er janvier 1881.
3. 5 janvier.

une courbe rentrante[1] ! » Ce qui l'attriste surtout, ce qui même le fait pleurer, ce sont les victoires de la franc-maçonnerie. Toutefois, il est loin de désespérer, et, dans ses vastes pensées, il embrasse le vieux monde européen et les continents qui vont s'ouvrir à la foi du Christ. « Je me recueille souvent pour penser à mes chères Missions où la foi se réfugiera un moment pour revenir ensuite plus forte que jamais, et je sens en mon cœur une joie bien douce, mais un peu mélancolique. O chères Missions, oui, je me dévouerai à votre service pour sauver les âmes de ces infidèles, pour souffrir, pour civiliser et pour mourir ; mais aussi, puisque la crise est inévitable et même nécessaire, pour préparer un asile à la foi qui, pour un moment, désertera notre pauvre Europe. Puis, quand cette insensée, au fond si chrétienne et si catholique, se sera déchirée elle-même et débattue dans les étreintes de la mort, nous reviendrons, nous ou nos successeurs, et nous lui montrerons de nouveau ce crucifix, cette hostie, cette religion enfin autrefois tant aimée et dont elle n'aura plus qu'un vague souvenir[2]. »

Voilà un de ces jaillissements d'éloquence comme on en rencontre assez souvent dans les notes du cher scolastique. On tourne la page, et c'est une exclamation candide et souriante : « Pourvu, écrit-il, que ces légions de Missionnaires qui partent tous les jours me laissent au moins une bonne île, une seule, encore intacte, inabordée, où le sauvage se trouve sans mélange européen[3] !... »

IX

Un mois plus tard, le cardinal Siméoni, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, écrivait au T. R. P. Chevalier, supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur, la lettre suivante :

1. 19 novembre 1881.
2. 6 janvier 1881.
3. 20 février 1880.

Rome, 25 mars 1881.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Depuis plusieurs années, le Vicariat de la Nouvelle-Guinée est vacant, faute d'une communauté religieuse qui veuille s'en charger.

Le Saint-Siège, qui porte le plus grand intérêt à cette importante contrée où n'existe aucune aucune Mission catholique, tandis que plus d'un ministre protestant y répand l'erreur, connaissant bien le zèle dont votre Paternité et les membres de sa Congrégation sont animés pour la propagation de notre sainte religion, verrait avec un très grand plaisir les Missionnaires du Sacré-Cœur se charger d'évangéliser ce vaste champ. Je ne me dissimule pas que, pour réaliser ce dessein, il faudra du temps et de la patience.

Mais, pour le moment, il ne s'agirait que d'envoyer seulement quelques prêtres de votre Congrégation, lesquels, tout en ayant la charge spirituelle des catholiques dont se compose la colonie de la Nouvelle-France, déjà établie là-bas, pourraient en même temps rechercher les moyens d'y établir une Mission et de pourvoir à l'entier Vicariat, resté, comme je l'ai déjà dit, vacant depuis bien longtemps.

J'ai la ferme confiance que votre Paternité accueillera avec plaisir la proposition que cette lettre renferme, et en vous priant de m'adresser votre bienveillante réponse, je vous souhaite dans le Seigneur tous les biens.

† JEAN, CARDINAL SIMÉONI,
Préfet de la S. C. de la Propagande.

MAZOTTI, SECRÉTAIRE.

Le 16 avril suivant, le T. R. P. Chevalier répondait :

ÉMINENTISSIME CARDINAL,

La proposition que le Saint-Siège daigne nous faire par votre entremise nous honore autant qu'elle nous effraie. Nous étions loin de penser que Sa Sainteté jetterait les yeux sur les humbles Missionnaires du Sacré-Cœur pour leur confier une Mission de cette importance. Entreprendre l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée et des archipels voisins est une tâche bien au-dessus de nos forces, assurément. Les mœurs des indigènes, leur caractère sauvage, leurs langues difficiles, le climat de ces contrées équatoriales, tout, en un mot, nous laisse entrevoir un apostolat des plus laborieux.

La lettre officielle, que Votre Éminence m'a fait l'honneur de m'écrire pour me transmettre le désir du Saint-Père, porte la date du 25 mars. Cette date est significative. C'est le jour que le Ciel choisit pour annoncer la nouvelle du salut par l'Incarnation du Verbe. C'est aussi le jour que Léon XIII a choisi pour nous proposer par son fidèle messager la Mission de la Mélanésie.

A l'exemple de Marie, nous avons fait connaître avec simplicité notre insuffisance notoire et nos légitimes inquiétudes. Puisque malgré cet aveu sincère, Éminence, vous nous dites comme l'Ange : *Ne craignez rien ;* acceptez l'offre qui vous est faite, l'Esprit de Dieu sera avec vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, nous nous inclinons avec respect, et notre humble Congrégation répond avec la Vierge de Nazareth : « *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum :* Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et avec saint Pierre : « *In verbo tuo laxabo rete !* A votre parole, je jetterai le filet. »

Nous voudrions être à même d'envoyer vers ces pauvres idolâtres une légion d'apôtres ; mais notre nombre est encore trop restreint. Aussi, malgré notre meilleure volonté, nous ne pourrons, pour le moment, consacrer à cette importante Mission que les quelques Missionnaires demandés par Votre Éminence. Veuillez dire au Saint-Père, en déposant à ses pieds l'expression de notre vive reconnaissance et l'hommage de notre profonde vénération, qu'il peut compter sur notre obéissance aveugle et sur notre dévouement absolu.

JULES CHEVALIER.

Tels sont, dans l'Église catholique, les humbles commencements des plus grandes choses. Un appel, un désir, un mot du Pape ; une bouche qui répond : Oui ; voilà décidée la conquête d'un nouveau monde.

X

Imaginez, à cette nouvelle, la joie du frère Verjus ! — « La Terre Promise arrive enfin ! O mon Dieu, plus je vais, et plus je vois que je ne suis pas fait pour autre chose que pour mes chères Missions [1] !... » — « Oh ! que mes chères Missions me tiennent au cœur ! Je ne vis plus que pour elles. J'attends et j'espère fermement que le moment n'est pas loin [2]... » — « C'est le but, la raison, la fleur, le fruit de ma vie entière [3]... » — « J'y suis appelé, je n'en puis douter. Il faut que je m'y dévoue corps et âme. Donc, mes actions, mes aspirations, mes prières, mes sacrifices,

1. 5 avril.
2. 6 avril.
3. 7 avril.

mes mortifications, mes efforts n'auront pas d'autre but que de hâter le succès de cette grande œuvre et d'obtenir la grâce d'y être envoyé pour la plus grande gloire du Sacré Cœur de Jésus[1]... »

Trois Pères, dit-on, vont partir et deux Frères. S'il en était! quelle joie!

Mais le bruit court qu'il n'en sera pas. « O mon Dieu, quelle épreuve! Ah! si je n'avais pas peur de forcer vos desseins!... Mon Dieu, je vous en conjure. Mon Dieu, exaucez-moi[2]!... » Le supérieur de Barcelone et le P. Marie l'encouragent dans ses aspirations. La visite du T. R. Père général est prochaine, on le croit du moins. Le Frère se reprend à l'espoir. « Comme je lui demanderai cette grâce! Je vais prier Notre-Dame de toucher victorieusement son cœur, et me voilà sauvé[3]... »

Quelques jours après, il écrit encore : « Eh bien, non, je ne suis pas en route pour mes chères Missions. Humainement parlant, j'en suis aussi loin que possible... Peut-être est-ce une raison d'espérer plus fort que jamais... Oui, malgré les hommes, malgré les événements qui semblent contraires, malgré les on dit, malgré moi-même, malgré mes défauts, malgré ma tiédeur, je mets toute ma confiance en Marie, et j'espère que cette bonne Mère ne me fera pas attendre longtemps... Hélas! ô Mère, il faut que je sache bien que vous êtes le refuge des pécheurs pour oser vous prier de m'exaucer, alors que je ne sais pas même prier... Soyez aussi le refuge des tièdes et des pauvres têtes. O bonne Mère, sauvez-moi! Conduisez-moi vous-même. Le jour de mon martyre sera le plus beau de ma vie[4]. »

XI

Cependant il se prépare à ses vœux perpétuels.

1. 13 avril.
2. 13 avril.
3. 23 avril.
4. 6 mai.

« Une idée grande et terrible, pleine de joie et de je ne sais quelle mélancolie me poursuit... J'approche de l'antépénultième étape de ma vie... Me voici à huit jours de mes grands vœux. Après cela, je n'ai plus qu'à me préparer à ma première messe et à mon départ. Le martyre viendra clore tout... Et me voilà, pour toute préparation, plus tiède, plus immortifié, plus paresseux et plus apathique que jamais ! O mon Dieu, sans vous je ne puis rien, et cependant il est de la plus haute importance que ce grand acte de ma vie se fasse dans votre amour et le recueillement[1]. » — « Il faut donc que je rentre en moi-même, que je devienne plus sérieux, plus perdu en Dieu. Tout pour moi est manqué jusqu'ici. Je n'ai fait que des ébauches[2]. »

Sans doute ; mais avouons que ces ébauches sont dignes d'un maître.

Régulièrement, il aurait dû et il aurait voulu faire sa profession le 15 février, en la fête de l'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives. Je ne sais pour quelle raison le supérieur local la retarda jusqu'au 19 mars. Il en a souffert, mais sans murmure. « Je l'ai fait pour obéir, je ne regrette rien. » Ces journées préparatoires furent des journées d'épreuves intérieures. Son journal est tout plein de gémissements, d'accusations, de cris vers Notre-Seigneur et Notre-Dame.

« ... Jamais je n'ai eu tant sommeil. Jamais je n'ai été si lourd, si paresseux, parce que jamais je n'ai été si gourmand. (Sa gourmandise, sur laquelle il revient souvent, était de manger trop de pain.) De là, négligence dans la piété, négligence dans le travail, négligence en tout et partout... Je tâcherai, avec la grâce du Sacré Cœur de faire cesser cette tyrannie qui m'opprime et de me remettre à flot[3]. »

« Que de grâces méprisées ! Que de temps perdu ! Que de résolutions manquées ! Que de fautes ! O mon

1. 7 février.
2. 8 février.
3. 6 mars.

Dieu, je suis insupportable à moi-même. Je vous en conjure, ayez pitié de moi. Venez à mon secours. Tirez-moi moi de cet abîme où je me perds[1]. »

« Toujours le même ! Quel affreux état? D'où vient-il? Je n'en sais rien? Est-ce une punition? Est-ce une épreuve?

« O mon Dieu, comme c'est dur de sentir que l'on vous aime, et en même temps de se surprendre à hésiter à votre service! Je passe des temps considérables à rêver. Le démon en profite pour me mettre en tête de singulières idées. Je ne me reconnais plus. Tout est en désarroi chez moi. Mon Dieu, sauvez-moi, je péris[2]. »

Pour sortir de ce douloureux état d'âme sans doute, il a demandé à faire l'heure sainte et à jeûner, Tout lui a été refusé. « Je me vengerai en détail », dit-il. Comme, à cause de ses fonctions de surveillant au dortoir et à l'étude, il lui est difficile de bien faire oraison à l'heure de règle, il prie les âmes du Purgatoire de le réveiller à trois heures trois quarts, et, pour ne pas succomber au sommeil, il écrit sa méditation.

« Un peu de mieux, grâce au Cœur de Jésus. Il me semble que le bon Maître me donne un peu de bonne volonté pour le servir de toutes mes forces. Je sens que le sacrifice seul peut sauver le monde... Les plus saints seront ceux qui auront le plus et le mieux souffert. La perspective de mes vœux me secoue[3]. »

Le bon Frère eût été heureux de faire une retraite avant sa profession ; mais, comme il devait tout à la fois suivre les cours du séminaire, faire la classe et l'étude aux enfants, sans préjudice de quelques autres charges, on ne put lui accorder cette faveur. « Le Sacré Cœur, écrit-il, permet sans doute cette très sensible épreuve pour me punir de toutes mes tiédeurs et me faire désirer davantage la retraite annuelle... Je veux être fort quand même...

1. 8 mars.
2. 9 mars.
3. 11 mars.

Je ne murmurerai pas, et, quoique ne voyant rien aux raisons qui me l'ont fait refuser, je me soumettrai. J'étais bien révolté ce matin. Mais, c'était mon amour-propre froissé qui parlait alors. Je suis allé à la chapelle, et j'ai dit au bon Jésus que je me bouchais les yeux et les oreilles, et que je me confiais à lui, me jetant à corps perdu dans son divin Cœur.

« J'aurai souvent ici à remporter de ces victoires, j'en remercie Notre-Seigneur. Ce n'est pas à moi de prévoir et de calculer, je n'ai qu'à obéir. Toutes les fois que mon esprit se révoltera, parce que je ne comprendrai pas la conduite de mes supérieurs, je me rappellerai mes péchés et le martyre, et tout sera fini. Je me plaignais l'année dernière de ce que l'on respectait trop ma liberté et de ce que l'on ne me traitait pas assez en religieux, me voilà exaucé maintenant. Merci, mon Dieu [1] ! »

Au moins il se rattrape sur la méditation du matin. Il la commence à trois heures et demie, et, le soir, il en fait une autre jusqu'à dix heures.

La veille même de ses vœux, il est sevré de toute joie spirituelle. « Le Sacré Cœur m'exauce. Il veut me traiter en homme. Depuis quelques jours le bon Maître prend plaisir à me retrancher impitoyablement tout ce qui pourrait me plaire, même du côté de la piété. Pas de retraite ; pas même ce soir ; rien de spécial ; pas de direction ; une simple confession, ni plus ni moins ; des humiliations ; des refus, etc., etc. Tout cela vient à point pour me faire faire la meilleure des retraites. L'obéissance vaut mieux... La journée a été bien crucifiante, mais je suis content [2]. »

Il est content ! Que sera-ce donc le lendemain ? Écoutons, sans l'interrompre, son chant d'actions de grâces :

« O mon Dieu, je suis si heureux que je serais tenté de chanter mon *Nunc dimittis !* Le moment serait bon : me voici comme le jour de mon baptême. O mon Dieu, que

1. 13 mars.
2. 18 mars.

jamais je ne descende ! Que jamais je ne souille cette robe d'innocence que vous avez lavée dans votre sang. C'est aujourd'hui, mon Jésus, c'est aujourd'hui surtout que je reconnais combien votre joug est léger. Sans doute je ne comprends pas encore la grâce immense que vous m'avez faite, en m'admettant au nombre de vos soldats d'avant-poste, si jeune encore, et n'entendant rien au maniement des armes, sans défense, sans guide, sans autre bouclier que ma confiance illimitée en votre bonté.

« Me voilà lancé ! Je ne reculerai pas, ô mon Dieu, dût-il m'en coûter mille épreuves, mille contradictions, mille serrements de cœur, plus terribles que la mort !

« La mort ! O mon Dieu, la mort au milieu de vos rangs, après avoir combattu, en combattant pour vous ! Voilà ce que je vous demande...

« Vous m'avez toujours exaucé, ô mon Dieu. Je vous ai demandé de sauver ma vocation à la Petite-Œuvre, vous l'avez fait d'une manière admirable. Je vous ai demandé le noviciat, les vœux, le professorat, l'exil, vous m'avez tout accordé... Maintenant, je vous demande un autel pour y dire une messe, et une île sauvage pour y mourir... »

Après cette chaude effusion de sa reconnaissance, l'heureux profès raconte brièvement la cérémonie. Au sortir de son oraison qu'il a prolongée jusqu'à sept heures, la sainte messe. « Comme mon cœur battait ! Mon oraison n'était pas achevée, qu'importe ! Je continuerai à la chapelle... La messe commence, à l'autel de Saint-Joseph. Le Cœur de Jésus me fait la grâce de ne penser qu'à lui. Après l'élévation, je me mets en adoration. Mon sacrifice (s'il y a sacrifice) m'apparaît comme une immense grâce que me fait le Sacré Cœur. Je me fonds en actions de grâces jusqu'à la sainte communion. Le moment venu, le bon Père supérieur se retourne (j'étais à ses pieds) avec la sainte hostie élevée et me fait signe de commencer... Alors, avec un bonheur indicible, je prononce la formule, bien ému, mais sans hésiter...

« Après !... Quel abîme entre ces deux moments !

« Le bon Père, tenant toujours la sainte hostie entre ses doigts, m'adresse quelques paroles pleines de cœur et d'à-propos, me disant que j'étais heureux de faire mes vœux à un âge encore si jeune, en un temps de persécution, exilé sur la terre d'Espagne, patrie de saint François Xavier et de sainte Thérèse... L'émotion me gagne. Je me mets à pleurer. Je reçois mon Jésus, et je retourne à ma place, le cœur surabondant de bonheur et de consolation. J'étais en Paradis [1]... »

XII

Au matin du 1er septembre 1881, à Barcelone, dans une petite chapelle de la rue Ancha, le R. P. Durin, Missionnaire du Sacré-Cœur disait la messe. Autour de l'autel étaient groupés le P. Navarre, le P. Cramaille, premier prêtre de la Petite-Œuvre, et deux Frères coadjuteurs. Ils vont partir au nom de leurs deux mères, la sainte Église et la petite Société, pour les îles sauvages de la Mélanésie et de la Micronésie. Le R. P. Jouët, en ce temps-là procureur général des Missionnaires du Sacré-Cœur, est accouru de Rome, tout exprès. Le frère Verjus, caché derrière l'autel, « en tête à tête avec son Jésus caché, comme lui, et heureux de l'être », tient l'harmonium. Au commencement de la messe, il entonne l'*Ave Maris Stella*. « Avec quel cœur, écrit-il, et quelle ardeur je chantai ces sublimes paroles qui résument toutes mes aspirations et tous mes désirs ! J'étais bien ému. Tout se déroulait en ce moment sous mes yeux. Je voyais presque clairement les plans du bon Dieu, le divin Maître se servant de tout, même des obstacles... J'admirais. J'étais heureux. » A l'Évangile, le R. P. Durin, supérieur de la Mission, se tourna vers l'assistance et, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, il demanda des prières pour le succès de cet apostolat lointain.

« De tout mon cœur, dit le pieux Frère, je priais le bon

1. 19 mars.

Jésus qui était tout près de moi dans son tabernacle. Je regardais la petite lettre que j'avais écrite le 15 août pour lui demander de partir aujourd'hui. Il ne me vint pas à l'idée de me plaindre ; mais je me mis à pleurer, comme quelqu'un qui est bien résigné, mais qui ne comprend pas. Je suis bien sûr, ô mon Jésus, que mes larmes ne vous ont point offensé. Je vous aime trop et je sais trop que vous en savez plus que moi pour revenir sur votre refus, alors même que la grâce demandée n'était que pour vous prouver tout de bon mon amour. O chères Missions, je vous aime ; mais, si pour prouver à Jésus que je l'aime plus que vous, il fallait vous sacrifier, je le ferais sur l'heure et brûlerais tout ce que j'ai fait ! » Et le bon Frère, comme effrayé de cette sorte d'audace dans l'amour, se reprend : « Mon Dieu, cette pensée seule me fait trembler. Il me paraît que, sans les Missions, je suis comme un navire perdu qui va où le vent le pousse. Mes chères Missions m'ont sauvé. Elles me sauveront encore. Je ne demande qu'une chose, c'est de les clore par le martyre... Vous ne voulez pas, ô mon Dieu, je le comprends, que je parte encore, afin que je me prépare dans l'étude, dans le silence et dans la prière. » Après l'allocution du Père, le frère Verjus chanta le cantique d' « Adieu à Notre-Dame du Sacré-Cœur » ; mais, au lieu de dire au second vers : « *Nous reviendrons* avec bonheur », il improvisa cette variante :

Nous vous quittons, Vierge Marie,
Nous laissons tout avec bonheur...

Après la messe, le P. Jouët voulut, à son tour et au nom du T. R. Père général, adresser la parole aux chers partants. Il le fit avec un attendrissement si contagieux que tout le monde pleurait. Puis, tandis que le même Père distribuait aux Missionnaires des croix bénites, pour la circonstance, par le Souverain Pontife, le frère Verjus, saintement jaloux, chantait d'une voix qui remuait jusqu'à fond d'âme, un beau cantique composé par le supérieur de la maison et dont voici la première strophe :

Fendez, vaisseaux, la mer aux eaux profondes,
Et transportez les fils du Sacré Cœur.
Ils sont pressés; car il leur faut des mondes.
Serait-ce trop pour les rendre au Seigneur?

Ils les auront. Aux pieds du divin Maître
Tombe à genoux le sauvage adouci.
O Sacré Cœur, ils vont donc vous connaître
Et vous aimer! Merci, mon Dieu, merci!

Dans l'après-midi, vers quatre heures et demie, au moment où le navire la *Barcelona*, au signal du canon, levait l'ancre, arrivait de Rome le télégramme suivant :

Sa Sainteté Léon XIII bénit cordialement le Père Durin, ses compagnons, ses bienfaiteurs, et toute la Mélanésie et Micronésie consacrés au Cœur de Jésus.

J. CARDINAL SIMÉONI.

Et, peu à peu, le vaisseau qui emportait dans ses flancs les vaillants croisés de la douleur et de l'amour s'évaporait à l'horizon dans les feux transfigurants du soleil.

VII

A TRAVERS LES OCÉANS

De raconter les origines de notre Mission et même le voyage des premiers Missionnaires, ce ne sera pas un hors-d'œuvre dans la vie de Mgr Verjus, l'apôtre de ces païens, le civilisateur de ces barbares.

I

Le Vicariat de la Mélanésie est situé au nord de l'Australie, et va du 128e degré de longitude au 160e, et de l'Équateur au 12e degré de latitude sud.

Le Vicariat de la Micronésie s'étend du 160e degré de longitude au 175e environ, et du 4e degré de latitude sud au 12e degré de latitude nord.

Le premier a 550 lieues de long sur 300 de large.

Le second mesure 400 lieues de long sur 375 lieues de large.

Dans leur ensemble, ils donnent une étendue de plus de 900 lieues de long sur plus de 300 de large, c'est-à-dire plusieurs fois la grandeur de la France.

L'île principale est la Nouvelle-Guinée ou Papouasie. Sa longueur totale dépasse 2 500 kilomètres. Jusqu'à l'arrivée des Missionnaires du Sacré-Cœur, elle n'avait été explorée que sur une partie de ses côtes ; l'intérieur était à peu près inconnu. Jamais la croix n'y avait été plantée ; jamais prêtre catholique n'avait eu le bonheur d'y célébrer le saint sacrifice de la messe. Seul, y régnait le démon.

Les autres îles importantes, également et absolument païennes, étaient la Nouvelle-Bretagne, appelée aujourd'hui Nouvelle-Poméranie, la Nouvelle-Irlande, les îles

Salomon, l'Amirauté, le Nouvel-Hanovre, la Louisiane, Bougainville, Choiseul, Isabelle, Guadakonar, Christoval, et d'autres encore.

Il est difficile d'évaluer au juste le chiffre de la population. Disons seulement qu'il est de plusieurs millions.

Des îles de la Micronésie, nous ne parlerons pas, Mgr Verjus n'ayant en rien contribué à leur évangélisation. Elles sont entre les mains de l'un de ses frères, le R. P. Édouard Bontemps, Missionnaire du Sacré-Cœur, et ces mains, toutes pleines des bénédictions du Cœur de Jésus, y font merveille[1].

En 1844, le pape Grégoire XVI confia ces pays infidèles à la Société de Marie, et nomma pour premier vicaire apostolique de la Mélanésie Mgr Jean-Baptiste Épalle, évêque titulaire de Sion. En 1845, le 18 décembre, ce vaillant, à peine débarqué à l'île Isabelle, dans l'archipel Salomon, fut tué à coup de casse-tête. Le 20 avril 1847, les insulaires de San-Christoval, dans le même archipel, perçaient de leurs lances, puis dévoraient, dans un horrible festin, le P. Marie Paget et le frère Joseph-Hyacinthe Chatelet, de la même famille religieuse. Le 16 juillet 1848, dans l'île d'York, à sept lieues de la Nouvelle-Guinée, Mgr Jean-Georges Colomb, évêque d'Antiphelles, successeur de Mgr Épalle comme vicaire apostolique de la Mélanésie, mourait de la fièvre dès le commencement de son rude apostolat. En septembre 1855, le P. Jean Mazzuconi, du Séminaire des Missions-Étrangères de Milan, venu sur ces rivages inhospitaliers à l'appel de Pie IX, tombait sous la hache des sauvages de Woodlark.

Peu de temps avant sa mort, le doux Missionnaire, qui avait semé dans son île une graine d'oranger, rythmait dans sa langue natale des strophes vraiment exquises. En voici la traduction :

« J'ai, plein d'espérance, jeté une humble graine sur

1. Depuis que ces pages sont écrites, le P. Bontemps est mort à la tâche. Mgr Leray, son premier compagnon d'apostolat, est aujourd'hui vicaire apostolique des Ellice et des Gilbert.

cette terre sauvage et inculte ; la voilà devenue arbuste chargé de feuilles et de fleurs.

« Oui, sa fraîcheur me recrée, son éclat me réjouit, sa vue me promet déjà une abondante moisson de fruits ;

« Mais, Seigneur, cette autre semence bien autrement précieuse de la divine parole que j'ai déposée ici dans le cœur de l'homme, quand, oh ! quand donc poussera-t-elle une feuille, donnera-t-elle une fleur, portera-t-elle un fruit ?

« Pitié, mon Dieu, pitié pour vos enfants ! Envoyez cette rosée céleste qui féconde tout ! Accordez-moi de voir poindre dans ces âmes un brin d'espérance, et votre serviteur, mourra en paix[1]. »

La céleste rosée qui devait féconder la terre inculte fut le sang du Missionnaire. Il coula, disions-nous, en septembre 1855. Le même mois de la même année, le cardinal Du Pont, archevêque de Bourges, approuvait la petite société naissante des Missionnaires du Sacré-Cœur.

Il y avait un quart de siècle que les Vicariats de Mélanésie et de Micronésie étaient abandonnés. Chaque jour, le Souverain Pontife priait pour qu'enfin Dieu fît miséricorde à ces pauvres sauvages.

Or, en ce temps-là, nous l'avons raconté, un homme entreprend de fonder une colonie en ces régions, non loin du Port-Carteret ou Nouvelle-Irlande. Plusieurs bateaux sont même partis, chargés de Français, de Belges, d'Italiens. D'après le « Journal de la colonie libre de Port-Breton », la *Nouvelle-France*, qui se publiait à Marseille, tout allait merveilleusement. Cette entreprise attire les regards du Vicaire de Jésus-Christ. De son côté, le marquis de Rays sollicite de Léon XIII quelques prêtres pour les besoins spirituels de la colonie dont il est le fondateur. Le chef de l'Église pensa que le moment était venu de

1. Cité par le P. Jouët dans son livre : *la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur dans les Vicariats apostoliques de la Mélanésie et de la Micronésie*, ch. II. Issoudun, 1887.

donner à nouveau à une congrégation ces lointains Vicariats. Comment, en son nom, le Cardinal-Préfet de la Propagande écrivit au T. R. P. Chevalier, fondateur et supérieur général des Missionnaires du Sacré-Cœur, on ne l'a pas oublié. Le marquis de Rays offrait au P. Durin et à ses confrères, à bord de son navire la *Barcelona*, une place gratuite et quelques autres avantages. Comme la ville où se ravitaillait la colonie de Port-Breton était Manille, dans les Philippines, les Missionnaires devaient se rendre dans cette capitale et par conséquent prendre le bateau à Barcelone. Nous avons assisté à leur départ. Racontons maintenant leur voyage; nous pourrions dire leur tragique odyssée.

II

Les aventures commencèrent dès le premier soir. Pensant que le consul français de Barcelone mettait des obstacles au départ des Missionnaires, — ce qui ne devait pas être, puisqu'ils étaient envoyés par le Souverain Pontife, non pas seulement pour Port-Breton, mais pour deux immenses Vicariats, — les agents du marquis de Rays prirent eux-mêmes les billets et firent inscrire les cinq passagers sous des noms espagnols, de faux noms par conséquent : Don Pascal, Don Simon Rodriguez, etc. Quand les Missionnaires s'en aperçurent, ils ne cachèrent point leur mécontentement ; mais il était trop tard.

La traversée de Barcelone à Manille fut de trente jours. Pour avoir un instant touché à Singapour où sévissait le choléra, on leur fit subir une quarantaine de trois jours.

A peine débarqués, les Missionnaires cherchent la *Nouvelle-Bretagne*. C'était le navire qui devait les transporter dans leur Mission ; mais il n'était pas encore revenu de Port-Breton. Ils durent attendre quinze jours. Souvent, dans la journée, ils s'en allaient sur la plage et ils scrutaient l'horizon longuement.

Cependant les journaux s'occupaient fort de la colonie et plus encore peut-être des Missionnaires. De mauvais

bruits circulaient. On mettait en suspicion l'honnêteté de l'entreprise et l'on traitait crûment les cinq passagers qui cachaient leurs noms et qui, sans doute, disait-on, n'étaient pas prêtres, de vagabonds, d'aventuriers. Le prieur des Augustins de Manille avait accueilli les Missionnaires comme des frères. Durant deux mois, non seulement il leur prodigua, avec une hospitalité généreuse, les conseils les plus intelligents, mais encore il les défendit contre les attaques les plus injustes et les plus passionnées.

Le 17 octobre, arrivait la *Nouvelle-Bretagne.*

Le commandant du navire était en même temps le gouverneur de la colonie. Il amenait avec lui quelques officiers espagnols que le marquis de Rays avait engagés et que ses représentants avaient évincés. Naturellement ces hommes étaient mécontents et peu enclins à dire du bien de la colonie. De son côté, le gouverneur faisait charger des provisions pour Port-Breton. Craignant que la quantité qu'on lui avait allouée ne fût insuffisante, il l'augmenta considérablement : le marquis de Rays, pensait-il, ratifierait ce surcroît de dépense. Mais des rumeurs de dissolution prochaine étaient parvenues en Espagne et en France. Les récits des officiers espagnols n'étaient pas pour les effacer.

C'est dans ce moment et dans ce milieu qu'arrivaient nos Pères.

Le jour du départ était fixé au lundi 30 novembre. Tous les passagers, venus de Barcelone, et qui se rendaient dans la colonie, avaient déjà pris place à bord de la *Nouvelle-Bretagne.* Le samedi 28, les Missionnaires résolurent de s'embarquer aussi, afin de dire la messe pour les émigrants.

Toutefois, les Pères Augustins cherchaient à les dissuader de monter si tôt sur le navire. « Attendez à lundi. Rien ne presse, disaient-ils. — Mais, tous les passagers sont à bord; notre place est au milieu d'eux. — Qui sait, reprenaient les Augustins, si le bateau partira lundi ? » Tenus au secret, ils n'en pouvaient dire davantage. Rien

ne put détourner les Missionnaires de leur résolution. Ils firent aux bons Pères Augustins leurs adieux.

Le lendemain, dimanche, le bruit courut parmi les passagers que la justice allait mettre l'embargo sur le navire. Consternés, les Missionnaires comprirent alors l'insistance des religieux Augustins pour les retenir. Le lundi 30, c'était la Saint-André, fête patronale de Manille. De nombreuses barques sillonnaient joyeusement la baie. La plupart s'approchaient de ce navire qui était sous l'œil de la police, et, d'une barque à l'autre, des quolibets se croisaient à l'adresse de la colonie, du capitaine et des passagers. Des Chinois eux-mêmes insultèrent les prêtres. La police ne vint pas ce jour-là.

Le mardi, sur tous les navires de la rade, les vergues étaient en berne et les drapeaux descendus à mi-mât. L'amiral, commandant la place, était mort. Jour de grand deuil pour toute la ville. Cette fois encore la police ne vint pas.

Le mercredi, les Missionnaires descendent du bateau, dans l'espoir d'apprendre en ville quelque chose de certain. De la barque qui les conduisait, ils aperçoivent, appuyé sur le bastingage d'un haut navire, un homme habillé de blanc qui leur faisait signe d'approcher. C'était le prieur des Augustins. Il accompagnait la dépouille de l'amiral jusqu'au milieu de la baie. Tout à l'heure, il va rentrer et il prie les Pères d'aller l'attendre au couvent.

Là, il leur révèle tout. Le marquis de Rays a refusé de l'argent au commandant de la *Nouvelle-Bretagne* pour le surcroît des dépenses qu'il a faites. D'autre part, son cosignataire de Marseille, craignant de n'être pas payé des provisions qu'il a déjà fournies, met l'embargo sur le navire.

Que vont devenir les Missionnaires ?

La colonie de Port-Breton peut disparaître, mais la Mission reste. Port-Breton n'est qu'un point dans la vaste étendue des Vicariats que Rome leur a confiés. Si donc ils ne peuvent pénétrer dans leur Mission par le bateau de

la colonie, ils doivent tenter d'autres moyens, chercher d'autres routes. Justement, on vient d'apprendre qu'un navire, le *Panay*, est en partance pour Singapour. Sans doute, il faudra refaire cinq cent cinquante lieues. Mais de là, par les Célèbes et la Malaisie, on pourra, s'il plaît à Dieu, atteindre la Nouvelle-Guinée. C'est un détour de mille cinq cents lieues qu'il faut ajouter aux trois mille cinq cents déjà parcourues; mais qu'est-ce que cela, quand il s'agit d'obéir à l'Église et de donner un monde à Jésus-Christ ? Ils vont retenir leur place à bord du *Panay*.

Hélas ! Ils ont compté sans une loi qui oblige tout étranger dont le passage à Manille a duré plus de vingt et un jours, à annoncer son départ dans les feuilles publiques au moins trois jours à l'avance. Ils ignoraient cette loi. Ils n'ont plus le temps. Les billets sont pris. Que faire ? Le P. Durin va solliciter l'appui du consul de France.

Pendant ce temps-là, le P. Navarre et le P. Cramaille retournèrent à bord de la *Nouvelle-Bretagne*. Ils y furent témoins d'une scène écœurante. Le commandant, auquel le marquis de Rays avait refusé, comme nous l'avons dit, de payer le surcroît des marchandises achetées et chargées, était rentré de la ville, exaspéré. Il réunit tout l'équipage, les passagers, les Missionnaires ; puis il fait contre le marquis une sortie virulente où il mêle des propos malsonnants contre la religion. Les officiers applaudissent. Alors, il prend le portrait de M. de Rays, appendu au salon du bateau, et le piétine. Les officiers en font autant. Ces actes de violence, ce discours haineux apprirent aux Missionnaires à quelle sorte de gens ils eussent eu à faire, s'ils fussent allés dans la colonie. Les pauvres passagers, assez bons catholiques pour la plupart, étaient désolés de se voir aux mains des francs-maçons, — le commandant et plusieurs officiers appartenaient, en effet, à la secte. — Les Missionnaires donnèrent des marques non équivoques de leur désapprobation, puis se retirèrent dans leurs cabines. Ils ne devaient quitter la *Nouvelle-Bretagne* que le lendemain. Le P. Durin arriva plus tard, avec l'autorisa-

tion de partir sans la publication préalable des noms.

Le lendemain, les Pères disent la messe, une dernière fois, sur le pont. Tout le monde y assistait, même le commandant et son équipage. Le supérieur voulut adresser quelques mots à l'assistance; les sanglots étouffèrent sa voix. De part et d'autre, les adieux furent émus. Les colons pleuraient à chaudes larmes. Que vont-ils devenir sans prêtres pour les consoler et, au besoin, pour les défendre? La colonie menace ruine. Arriveront-ils à Port-Breton?

Le *Panay* approchait. Aimablement le capitaine jette l'ancre un instant tout près de la *Nouvelle-Bretagne*. Le gouverneur de la colonie et les officiers accompagnent les Missionnaires sur le *Panay*. La séparation fut aussi pénible pour les Missionnaires qui s'en allaient que pour les colons qui restaient, — les colons, leurs fils spirituels et leurs frères! De plus, ils s'étaient, en quelque sorte, identifiés avec la *Nouvelle-Bretagne*. Ils aimaient ce navire comme une partie de leur Mission. C'est en lui qu'ils avaient mis leur espoir. En le perdant, il leur semblait qu'ils perdaient tout.

III

Partis de Manille le 3 décembre, les Missionnaires arrivent à Singapour le 8 au soir. Hélas! il est trop tard. Le navire pour Macassar, dans les Célèbes, est parti de la veille. Il faut attendre un autre départ, soit quinze jours. Les Pères profitent de ces loisirs forcés pour écrire à Mgr Claessens, archevêque de Batavia, et le prévenir qu'ils passeront dans son Vicariat. Croyant que l'île d'Amboine, dans la mer des Indes hollandaises, et relativement proche de la Nouvelle-Guinée, faisait partie de leur Mission, ils ont décidé de commencer là leur apostolat.

Mais voici qu'un bateau, arrivé de Chine, tout chargé de Musulmans de Surabaya et des îles environnantes, qui revenaient de leur pèlerinage au tombeau de Mahomet, se dispose à partir pour Macassar où ils en trouveront un autre qui fait chaque mois le service d'Amboine. Ils

s'embarquent sans attendre la réponse de l'archevêque.

A Macassar, ils apprennent que le bateau pour Amboine était parti depuis deux jours. Ils auraient dû attendre durant vingt jours un autre départ; mais, à peine installés à l'hôtel, le 31 décembre 1882, on leur apporte une lettre de Mgr Claessens. L'archevêque les avertissait qu'ils ne pouvaient passer dans les États hollandais sans la permission du gouverneur des Indes et que, pour exercer leur ministère, ils avaient besoin d'une autorisation du roi des Pays-Bas. Sa Grandeur engageait les Missionnaires à se rendre chez lui, à Batavia. Là, peut-être, trouveront-ils un chemin vers la Mélanésie.

Ce fut comme un coup de foudre. Pour la seconde fois, la Nouvelle-Guinée leur échappait. Ils devaient encore revenir sur leurs pas et sans savoir par où pénétrer dans cette Mission qui leur devenait d'autant plus chère que d'avance elle les faisait plus souffrir.

Pour comble de malheur, le supérieur retombe malade. Déjà, à Manille, il avait dû subir une opération cruelle. Un anthrax sur la poitrine s'était développé en des proportions inquiétantes partout, mais surtout en ces pays chauds. Un instant même, on avait craint la gangrène. Le chirurgien dut pratiquer une incision profonde. Le mal fut conjuré, mais les forces étaient perdues pour longtemps. Or, voici que le Père respire difficilement. Les jambes sont démesurément enflées. La saison humide et chaude où l'on se trouve l'affaiblit à vue d'œil. De plus, les angoisses morales le dévorent... Il sent qu'il ne résisterait pas longtemps à ce climat meurtrier, tandis que, dans les pays tempérés, il pourrait encore fournir, comme on dit, une bonne carrière. Que faire donc? Faut-il abandonner la Mission? Elle est, au moins de ce côté et au pied de la lettre, inabordable. Faut-il rentrer en Europe ou répondre à l'appel de Mgr Claessens et se relancer dans l'inconnu?

Le bateau chinois, qui avait emmené les pauvres Missionnaires, avait déchargé ses marchandises, et il allait s'en retourner à Surabaya. On accompagnera le Père jus-

que-là. Il rentrera en France avec l'un des deux Frères coadjuteurs, son propre neveu ; le P. Navarre, le P. Cramaille et le frère Fromm se rendront à Batavia.

Faut-il le dire ? La séparation fut douloureuse. « Nous avons souffert ensemble, lisons-nous dans des notes intimes, nos cœurs battaient pour le même objet, et, au moment où nous retombions dans l'incertain, dans l'inconnu, notre chef nous quittait, et nous allions rester dans l'inaction jusqu'à ce que des ordres nous arrivassent de France et qu'un nouveau supérieur nous fût donné. »

Pendant les cinq jours qu'ils demeurèrent à Surabaya, les chers abandonnés furent traités par les Pères Jésuites avec une charité toute fraternelle. Le 10 janvier, ils reprennent la mer, et, le 13, ils sont à Batavia.

IV

Au moment de son départ pour la France, le P. Durin avait demandé à ses confrères de ne point quitter Batavia avant d'avoir reçu des ordres nouveaux.

L'idée de renoncer à la Mission ne pouvait pénétrer dans ces têtes héroïques. Nous n'aurions point, se disaient-ils les uns aux autres, les mêmes motifs à faire valoir que nos devanciers les Pères Maristes et les Missionnaires de Milan. Nous n'avons eu personne de tué ni de mangé. Nous n'avons même pas été repoussés par les sauvages, puisque nous ne les avons pas encore abordés. Tous les moyens non plus n'ont pas été essayés. Qui sait si nous ne trouverons pas ailleurs, en Australie, par exemple, la route que nous cherchons en vain de ce côté-ci ? Attendons, sans découragement, les lettres de Rome ou d'Issoudun.

En attendant, ils se mirent, autant qu'ils le purent, au service de Mgr Claessens ; mais leur ignorance des langues hollandaise et malaise limitait singulièrement leur ministère. Rapportons un épisode de leur vie sacerdotale ; ce sera comme un rayon dans ces pages sombres.

Le P. Navarre était à Buitenzorg, la résidence du gou-

verneur des Indes. Un dimanche, un homme lui demanda de baptiser à domicile son enfant, sa petite fille qui allait mourir; puis il disparut. Le père de l'enfant était portier d'une des nombreuses portes du vaste hôpital. Une voiture emporte le Missionnaire. Il arrive. Personne n'est là pour le recevoir. Il se tient debout dans un vestibule. Une petite fille d'environ dix ans traverse la pièce, dit au Père : « *Tabi Tuan :* Bonjour, monsieur ». Le Père n'a que le temps de répondre : « *Tabi :* Bonjour », — le seul mot qu'il savait, l'enfant n'est plus là. Presque aussitôt une grande jeune fille qui paraissait être la sœur de la première, passe à son tour, fait la révérence et dit : « *Tabi Tuan :* Bonjour, monsieur ». Les deux enfants semblaient trouver toute naturelle la présence du Missionnaire. Mais le P. Navarre ne voyait point l'homme qui était venu le chercher. Personne pour lui indiquer la chambre de la malade. Un peu après, une femme malaise, d'une quarantaine d'années, suivant la même voie que les enfants, fit au Père le même salut. Cependant, elle parut étonnée de le voir seul. Elle regarda dehors et dans la voiture. Le Père comprit qu'elle cherchait son mari. Toutefois, craignant que l'enfant n'expirât avant d'avoir reçu le baptême, le Père dit en français à la femme : « Où est donc l'enfant à baptiser ? » Il paraît qu'il fut compris, car aussitôt la femme lui fait signe de le suivre. Il vit alors dans un grand lit, où quatre personnes eussent été à l'aise, une toute petite créature d'un an à deux ans. Les draps étaient d'une blancheur de neige. La malade, perdue dans le pli profond d'un immense oreiller de la même blancheur, semblait plus blanche encore. Elle avait les yeux clos et les mains fermées. Respirait-elle ? Il était difficile de l'affirmer. Elle avait l'air d'une morte. A peine l'eau sainte a-t-elle touché son front que la petite moribonde ouvre les yeux, étend ses bras comme au sortir du sommeil, se tourne du côté du prêtre et lui sourit. Le père de l'enfant entre en ce moment. Il voit ce sourire et rend grâce à Dieu. Le baptême avait guéri son enfant.

Le séjour des Missionnaires du Sacré-Cœur dans l'île de Java ne fut pas entièrement inutile pour leur Mission. Ils vivaient parmi d'anciens Missionnaires aux pays sauvages et ne perdaient rien des conseils qu'on leur donnait.

Néanmoins, que le temps leur durait ! La vue des Javanais plongés dans le paganisme, et des Malais corrompus par la religion musulmane, sans qu'il fût possible aux prêtres catholiques de les évangéliser, leur faisait désirer plus vivement encore un libre apostolat parmi les idolâtres de la Papouasie.

Un jour enfin, vers le mois d'avril, une lumière paraît à l'horizon. C'est une lettre d'Issoudun qui fait dans leur ciel noir cette éclaircie radieuse. Le T. R. Père général, du fond de son cœur brisé par les douloureuses nouvelles, compatit aux inénarrables misères de ses fils ; mais il les sait vaillants et il leur crie courage. Le R. P. Navarre est nommé supérieur de la Mission. Sitôt que la Propagande lui aura envoyé les pouvoirs nécessaires, il reprendra sa course à travers les océans. En même temps, le T. R. Père lui apprend qu'un prêtre de la colonie tombée, du nom de Lannuzel, s'est réfugié en Nouvelle-Bretagne, et qu'il a été bien accueilli par un chef sauvage, du nom de Tolitoro. Quelle joie après tant d'épreuves ! Il n'y a plus qu'à attendre les lettres de Rome.

Elles arrivèrent le 20 juin. Le nouveau supérieur est agréé par la Propagande. Ses pouvoirs sont signés du cardinal Siméoni. C'est vers la Nouvelle-Bretagne, la *Birara* des Canaques, qu'il dirigera ses pas. La Nouvelle-Guinée viendra plus tard. Le vicaire de Jésus-Christ bénit la reprise du voyage. Ils ne sont plus que trois pour affronter les repaires de Satan : deux prêtres, un frère ; mais le Pape est avec eux ; avec eux le Cœur de Jésus. Donc, en avant pour la sainte Église et pour le Sacré Cœur !

Ils avaient attendu, à Batavia, du 13 janvier au 20 juin : cinq longs mois !

Durant trois jours, ils cherchent un navire. Un bateau,

faisant le service de Londres à Brisbane, passait par Batavia. C'est celui-là qu'ils désirent. Il les déposerait à Cooktown. Mais, au moment d'embarquer, les journaux de Batavia ont signalé quelques cas de choléra. La Compagnie « British India » craint de jeter l'épouvante parmi les quatre ou cinq cents émigrants qu'emportait son bateau, et elle ne veut pas les prendre.

Ils retourneront à Singapour où on leur fait espérer un passage direct pour l'Australie. Mais, pour la même raison, nulle compagnie, ni anglaise, ni hollandaise, ni française, ne voulut prendre les Missionnaires à leurs bords, dans la crainte d'une quarantaine à Singapour.

Les ennuis recommençaient donc, et, de plus, on leur disait que le choléra pouvait durer des mois entiers, six mois peut-être. Enfin, grâce à l'intervention des Pères Jésuites, un armateur hollandais consent à les conduire, à la condition qu'ils subiraient à Singapour la quarantaine que l'on jugerait bon de leur imposer.

Après deux jours de traversée, ils abordent à Singapour pour la troisième fois. Point de quarantaine : Dieu soit béni! et un bateau, le *Meath*, est en partance pour l'Australie ! Sans plus tarder, ils vont pour retenir leurs places. Elles sont toutes prises. Cependant, tant leur hâte de partir était grande, ils proposent au capitaine de coucher sur le pont du navire ou sur les bancs du salon. Ils auraient fait bien d'autres sacrifices. Leur proposition est acceptée, et les voici en route pour Cooktown.

V

Sur le *Meath* se trouvaient, parmi les passagers, trois jeunes gens, deux Français et un Anglais, tous les trois parents, tous les trois protestants. La conversation roulait d'ordinaire sur les sauvages de la Nouvelle-Bretagne. « Pour combien d'années, demandaient les jeunes gens, allez-vous dans ces pays barbares ? — Pour toujours, si nos supérieurs ne nous rappellent pas en France. — Ce

n'est pas possible! Quelle cruauté de vous obliger à vivre dans ces climats mortels! — Mais personne ne nous y oblige. Nous y allons de nous-mêmes, très volontiers et joyeusement. — Et combien vous paie-t-on pour un travail si pénible? — On ne nous paie pas. La Propagation de la Foi nous donne juste de quoi ne pas mourir de faim. »

Il paraît que, pour ces jeunes protestants, la chose était trop forte et absolument incroyable. Le lendemain, l'un d'entre eux fait répéter aux Missionnaires la conversation de la veille, et il demande aux autres catholiques du bord si les Missionnaires ont dit la vérité. Alors, ce fut une admiration sans pareille. Le capitaine, lui-même, Écossais et protestant, renchérissait sur les autres. Son enthousiasme était tel qu'il préparait déjà un stock de provisions pour les Missionnaires et il se disait prêt à les conduire dans leur Mission, si cela ne le détournait pas trop de sa route.

Ces beaux sentiments s'évanouirent bientôt. Les préjugés huguenots l'emportèrent vite sur le premier mouvement de la libre et bonne nature. « Pourquoi aller ruiner votre santé dans ces pays malsains? — Mais ce n'est pas payer trop cher l'évangélisation de ces pauvres gens. — Laissez donc ces sauvages tranquilles. Pourquoi les troubler dans leur ignorance? Ils sont plus heureux comme ils sont. — Mais, capitaine, est-ce que vous ne préférez pas votre condition à la leur? — Sans doute; mais ils ne sont pas habitués à notre bien-être. — Justement, c'est pour leur donner, avec la civilisation, un bonheur plus pur et plus élevé que leur condition présente, que nous voulons les instruire. Si des Missionnaires, autrefois, n'avaient évangélisé nos ancêtres, qui étaient, eux aussi, des barbares, vous et moi, capitaine, nous serions, à peu de chose près, comme les primitifs de la Nouvelle-Bretagne... »

Il ne fut plus question de préparer des provisions de riz et de biscuits et pas davantage de conduire à l'île de Birara les trois apôtres.

Le 21 juillet, le *Meath* s'arrêtait à Cooktown. De Singa-

pour, on venait de parcourir onze cent vingt-cinq lieues. Auparavant, on en avait fait cinq mille cent-vingt-cinq. Il n'en restait plus que dix-huit cents avant de toucher le premier rivage de la Mission. Ce n'était pas encore le terme, mais il approchait.

A Cooktown, ils apprennent du pro-vicaire apostolique, Mgr Fortini, que M. l'abbé Lannuzel n'était plus en Nouvelle-Bretagne, qu'il avait un peu séjourné chez lui et que, ne voyant pas arriver les Missionnaires du Sacré-Cœur, il s'était décidé à retourner en France. On s'était croisé dans la traversée de Batavia à Cooktown, mais à une trop grande distance pour échanger même un salut. L'ancien aumônier de la colonie de Port-Breton avait assuré de nouveau que les Pères pouvaient se rendre à Béridni (Blanche-Baie), que Tolitoro, le chef du village, les attendait, et que, d'autre part, une ferme allemande, établie non loin de là, envoyait son bateau à Cooktown presque tous les mois et que, dans peu de jours, les Missionnaires pourraient partir.

Huit jours s'écoulèrent. Le bateau ne paraissait point. On pense que peut-être il a fait naufrage. Cependant, Mgr Fortini avait écrit à Sydney pour s'informer s'il n'y avait point de bateau en partance pour la Nouvelle-Bretagne. Un télégramme lui annonce, le 4 août, qu'en effet un ancien représentant du marquis de Rays à Sydney allait partir avec le dernier bateau du fondateur de la Nouvelle-France, pour Manille, où il transportait du charbon, et que, précisément, il avait l'intention de s'arrêter à Port-Breton pour y visiter l'emplacement de la colonie. Le capitaine leur offrait à bord une place gratuite.

Le souvenir de Manille, qui leur restait au cœur, ne les portait guère à prendre le *Chandernagor*. De plus, ils avaient tant souffert d'humiliations par suite de leur contact avec la colonie ! Sa dislocation avait produit en Australie, où s'étaient réfugiés les malheureux qui n'étaient pas morts de la fièvre, un effet si lamentable !

Il est vrai; mais, c'était un peu à la sollicitation du marquis de Rays que Rome nous avait confié le vicariat de

Mélanésie et de Micronésie. Le fondateur de Port-Breton avait voulu conduire les Missionnaires aux frais de la colonie. Les tristes événements de Manille, seuls, les ont arrêtés dans leur course. La colonie a sombré. Les colons ont été dispersés. Les Missionnaires sont errants de vague en vague, à travers les océans, à la recherche de leur Mission. Le Dieu très bon n'a-t-il pas sauvé du naufrage le *Chandernagor*, pour conduire à Béridni les Missionnaires jetés à la côte par la saisie de la *Nouvelle-Bretagne*? Ce qui est certain, — disons-le en passant, — c'est qu'à son tour le *Chandernagor* sera saisi à Manille et vendu. Dieu avait permis la fondation de Port-Breton en vue de l'évangélisation des sauvages de la Papouasie, abandonnée depuis un quart de siècle. La déplorable administration du gouverneur de la colonie et la mauvaise volonté d'hommes hostiles à la religion ont fait échouer une entreprise qui n'était pas indigne de la France catholique et dont l'Allemagne, à notre défaut, a su profiter; mais ne peut-on pas dire, en se plaçant au point de vue providentiel, que le marquis de Rays, en conduisant les Missionnaires dans leur Mission, n'a pas manqué son œuvre complètement?

Le P. Navarre et ses deux compagnons s'embarquent sur un bateau côtier, l'*Alexandra* : en quatorze jours ils se sont rendu compte de l'état de discrédit où était tombée la colonie. Les Australiens avaient en horreur — c'est le mot juste — tout ce qui, de près ou de loin, touchait à Port-Breton. De toutes parts on tâchait à dissuader les Missionnaires de prendre le *Chandernagor*. Le consul de France n'était pas le moins ardent à les prêcher. Le secrétaire, qui faisait les fonctions de chancelier, voulait même les contraindre à renoncer à leurs projets de Mission en Océanie : la nouvelle de l'arrestation du marquis de Rays était officielle, et le gouvernement français ne protégerait certainement pas « les aumôniers » de la fameuse colonie. Les Missionnaires répondirent qu'ils étaient envoyés en Mission, non pas par M. de Rays, ni par le gouvernement français, mais par le Pape, et qu'aucune force hu-

maine ne les empêcherait d'obéir au représentant de Dieu.

Le 25 août, en effet, grâce au fraternel concours des Pères Maristes qui pas un instant ne s'est ralenti depuis, tout est prêt pour le dernier voyage. On a des provisions pour six mois. Le P. Navarre écrit au T. R. P. Chevalier : « Bonne nouvelle ! Nous partirons demain. Nous nous recommandons à vos bonnes prières, à celles de toutes notre bien-aimée Société. Nous sentons mieux que jamais la nécessité du secours d'En-Haut pour le succès de cette belle œuvre. Oh ! que nous sommes petits et faibles par nous-mêmes, pour nous mesurer avec les difficultés qui nous attendent ! Mais, si le divin Cœur de Jésus nous accompagne, comme nous en avons la confiance, si les associés de Notre-Dame du Sacré-Cœur et les âmes pieuses prient bien, chacun de nous pourra dire avec l'apôtre : Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Le lendemain, 26, le P. Navarre, le P. Cramaille et le frère Fromm, montaient sur le *Chandernagor*.

C'était un bon voilier. Le capitaine très habile. Arrivés au sud de la Nouvelle-Irlande, on passe par un étroit canal que forment cette île et la petite île de Lamboum. C'est là que nos Missionnaires aperçurent les premiers sauvages de leur Mission. Ce fut comme un tressaillement d'allégresse. Ils étaient dans leur juridiction. Ils étaient chez eux. Les naturels les guidèrent et leur montrèrent dans le port l'emplacement des bateaux. En entrant, ils virent devant eux la maison du gouverneur. Le port tourne à gauche et, dans un enfoncement, se trouvait, encore debout, une grande construction appelée « Block-House ». C'est là, paraît-il, qu'était logée dans un entassement peu salubre presque toute la population. Il y avait dans la même maison le corps de garde, la dépense, la cuisine générale. De cet endroit on était comme dans un entonnoir. On ne voyait que montagnes autour de soi et à une courte distance. Les pentes abruptes étaient chargées plutôt que couvertes d'une végétation luxuriante. Il y avait de quoi effrayer les plus intrépides défricheurs. D'autant qu'il eût fallu élever de

place en place des gradins, à cause des pluies abondantes de ces parages, lesquelles entraînaient la terre meuble jusque dans le port. Pendant les cinq jours que mirent les Pères à explorer la colonie, la pluie ne cessa guère de tomber, et d'épais brouillards s'élevaient des grands bois. C'était triste. Ajoutez qu'on n'entendait que l'aboiement des bêtes sauvages et la voix d'un oiseau de la grosseur et de la couleur d'une grive, que les naturels appellent de son cri : « cao ». Ce cri dur, entendu seul la nuit par intervalles, était lugubre. Cependant, un ruisseau coulait dans un vallon qui aboutissait au port. Des huttes en paille ou en ramée au milieu d'un jardinet avaient été construites par les colons. Quelques-uns, à en juger par les arbres gigantesques qu'ils avaient abattus, avaient beaucoup travaillé. Mais, le ruisseau débordant la vallée, il était impossible de faire en cet endroit une exploitation agricole sérieuse. Le port, d'un bon ancrage, n'était pas suffisant non plus pour une colonie. A quelques milles au delà, en Blanche-Baie, on aurait trouvé, au milieu des sites les plus beaux, un sol fertile, facile à cultiver, et là, avec moins de monde et moins d'argent, on aurait pu créer une exploitation florissante. La franc-maçonnerie ne l'a pas voulu.

Les Pères avaient dit un *De Profundis* sur la tombe des colons morts dans la colonie et célébré pour eux le saint sacrifice. Il s'agissait de partir. Le capitaine leur proposa de s'installer dans le bâtiment de la colonie. Ils avaient là, du premier jour, un vaste logement pour s'abriter et des planches pour construire une chapelle. De plus, le capitaine prétendait que le vent et la mer étaient devenus contraires et qu'il ne pouvait tenir sa promesse de les conduire à Béridni. Il devait revenir sur ses pas jusqu'au sud de la Nouvelle-Irlande et longer la côte est... Que s'ils ne voulaient pas se fixer à Port-Breton, il serait contraint de les déposer n'importe où, dans quelque île sur la route des vagues, ou les emmener jusqu'à Manille. Il lui semblait que la présence des Missionnaires du Sacré-Cœur dans l'ancienne colonie de Port-Breton aurait effacé toutes les

ignominies. Devant l'inflexible douceur des Pères, il mit à la voile sur Blanche-Baie. Le 29 septembre 1882, en la fête de Saint-Michel, les premiers apôtres de la Nouvelle-Bretagne abordaient à leur Mission et se redisaient les uns aux autres, en action de grâce, la chère devise de leur petite Société : « Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus ! » Ils avaient mis treize mois à ce voyage et fait, depuis Barcelone, huit mille cinquante lieues de navigation, à peu près le tour du globe. Était-ce trop pour sauver des âmes !

La Nouvelle-Bretagne, ce n'est pas la Nouvelle-Guinée. Henry Verjus y abordera le premier et en sera le premier apôtre.

VIII

LE SCOLASTICAT

ROME

I

Le 20 septembre 1881, nous trouvons le frère Verjus à Rome. A la nouvelle qu'il devait quitter Barcelone avec son compagnon d'exil, le frère Neenan, pour la Ville Éternelle, il s'écria : « Comme je vais prier pour mes Missions sur les tombes des saints martyrs[1] ! »

Depuis l'année 1878, les Missionnaires du Sacré-Cœur, d'abord hospitalisés par les Pères Trappistes de Saint-Jean-de-Latran, étaient installés au Cirque Agonal, vulgairement nommé place Navone. Ils avaient acquis l'église Saint-Jacques-des-Espagnols, abandonnée depuis soixante ans, heureux de répondre aux désirs du Pape, qui craignait de la voir tomber aux mains des protestants. Léon XIII leur a permis de la consacrer à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Pour se loger, les Missionnaires ont construit au-dessus de l'église une sorte de couvent aérien, et ils y sont chez eux, dans la maison de la Vierge, comme les San-Pietrini[2] autour de la coupole de Saint-Pierre. C'est là que, durant trois ans, va vivre le frère Verjus.

En arrivant à Rome, le bon Frère demande à Notre-Seigneur, à Notre-Dame, à saint Pierre et à saint Paul de le faire mourir sans plus tarder s'il devait, durant son séjour sur cette terre bénie, contrister par quelque faute volontaire le Sacré Cœur.

Après une première et rapide visite au tombeau des saints Apôtres, il accompagne le R. P. Jouët, supérieur de la communauté et procureur général de la petite congrégation, à la Propagande : « Avec quelle émotion, écrit-il,

1. 14 septembre.
2. On appelle ainsi, à Rome, les employés de l'église Saint-Pierre.

j'ai monté ces escaliers qu'ont foulés tant de Missionnaires ! Si j'avais été seul, je les aurais montés à genoux[1]. » Quelques mois plus tard, il retournera dans cette sainte maison, où toutes les langues apprennent à prêcher le nom de Jésus-Christ, et il dira : « J'en voudrais baiser toutes les pierres[2]. » Une autre fois encore et plus longuement, il visitera l'illustre collège : « Je me suis senti pris d'une singulière émotion en entrant dans cette chapelle où notre bon Jésus forme ses Missionnaires, et où il a peut-être bien des fois accordé la grâce du martyre. Je lui ai demandé la grande grâce... Nous avons visité la bibliothèque, véritable trésor. Tout autour, les portraits des évêques qui ont puisé à cette source sainte la science du Seigneur... Que dire du musée ? J'étais ravi, et tellement heureux ! J'étais aussi un peu jaloux, mais plein d'espérance. Quand notre petite « chambre des Missions » sera-t-elle un musée, ou plutôt quand sera-t-elle la *salle des Martyrs* ? »

Au moment de son arrivée, la communauté prenait ses vacances loin du brûlant et fiévreux climat de Rome, dans les monts Albains, à Albano même. Les deux arrivants vont l'y rejoindre. « Nous revenions de promenade, nous écrit un scolastique de ce temps-là, par un beau soir. Nous chantions de bon cœur, quand tout à coup, sortant de derrière un arbre où ils s'étaient dissimulés, surgissent devant nous le P. Jouët, le frère Verjus et le frère Neenan. Quelle surprise ! quelles embrassades ! quelles poignées de main ! L'accoutrement du frère Verjus nous fit bien rire : la soutane était délabrée, des souliers sans semelle ; pour chapeau, l'immense *sombrero* espagnol aux larges bords relevés et d'une couleur inénarrable. On aurait dit que le cher Frère arrivait d'une excursion aux pays sauvages : il venait tout simplement de Barcelone, où l'on connaissait, paraît-il, à cette époque, les austères beautés de la pauvreté. »

Ce fut un enchantement que cette villégiature : le lac d'Albano, dans le plus beau cratère qui soit peut-être au

1. 20 septembre.
2. 17 février 1882.

monde; l'Ariccia, près des forêts; Genzano, le village en fleur; le lac de Nemi, si profond dans son lit de verdure et si bleu, et partout l'ossuaire immense de la campagne romaine; à l'horizon lointain, dans le beau soleil, comme une barre d'or en fusion, la Méditerranée.

Chaque jour, c'était une excursion nouvelle. On poussa jusqu'à Frascati : les pentes des montagnes, les jardins, les ombrages, la villa Aldobrandini avec ses fontaines en cascades; la villa Piccolomini, où Baronius écrivit ses *Annales*, la villa Lanceloti, d'autres encore, et partout les aqueducs, les tombeaux, les ruines, et toujours l'horizon radieux. Le frère Verjus ne se lassait point de regarder, et il poussait des cris d'admiration : « Quels spectacles splendides ! » Et son âme volait à Dieu : « Mon Jésus, je vous offre toutes les actions de grâces que vous avez inspirées à vos serviteurs en face de ces gracieux ouvrages de vos mains. Donnez-moi de bien lire sous ces sacrements où vous êtes caché[1]. »

On n'oubliait point les églises dans ces promenades quotidiennes, et le Frère multipliait ses pactes avec les anges des tabernacles. C'était, au fond de son âme, de la joie perpétuellement renouvelée. Une chose pourtant l'attristait : le petit nombre des fidèles. « On s'étonne, disait-il, que la révolution va de progrès en progrès. A qui la faute ? » Et il répondait tout droit et nettement : « Aux prêtres ! Pourquoi aux prêtres ? Parce qu'ils se contentent des dehors de la religion. Des processions, des illuminations, c'est bien; ce n'est pas assez. Le peuple est ignorant, instruisez-le. Vous ne l'instruisez pas. Il faut le pénétrer de vérité et de vie chrétienne : or, il ne sait point les éléments de sa religion, et il en va de même partout. » Et le Frère se souvenait des conversations qu'il avait eues à ce sujet en Espagne avec le P. Marie. Le P. Marie lui disait souvent : Le clergé de ce pays a besoin d'une révolution pour le réveiller; le mal grandit tous les jours. Les bons

1. 24 septembre et 3 octobre.

gémissent, mais se contentent de gémir. Les prêtres se tiennent à l'écart, et c'est un malheur. « L'autre jour, à Albano, écrit le Frère, j'étais heureux d'entendre les salves d'artillerie, les pétards, les feux d'artifice, en l'honneur de saint François d'Assise... Hélas! après tout ce tapage, j'étais affecté d'une façon poignante lorsque, dans les divers sanctuaires, je voyais deux, trois, quatre fidèles disséminés çà et là. Pauvres prêtres! Laissez là toutes ces manifestations ruineuses et inutiles, et courez aux âmes, instruisez-les, sauvez-les. » Manifestement, l'ardent jeune homme, sans qu'il s'en rende compte, exagère; mais s'il force le ton, la note pourtant reste juste. Il faut aller au peuple : le Pape nous le redit en toute circonstance. Il faut « courir aux âmes »! Combien de fois ces idées reviendront sous sa plume! « Au fond, — c'est lui qui parle, — le peuple est bon, surtout quand il souffre. Quel puissant moyen alors que la douceur, les bonnes conversations de cœur avec lui!... D'autre part, on l'aveugle. Oui, il y a bien de la malice dans le monde, mais je crois qu'un peu plus d'humilité, de détachement, un peu plus de zèle et d'amour des âmes de la part des prêtres en diminuerait beaucoup. Le peuple ne connaît pas le prêtre... O mon Dieu, envoyez des hommes qui se dévouent avec cœur et intelligence à cet humble apostolat: c'est le moyen de réconcilier les membres divisés de la société [1]. » Et le Frère ajoutait, sans exagération cette fois, ce nous semble : « Je crois aussi qu'une des causes du mal, c'est que tout le monde veut être orateur, et peu songent à être apôtres [2]. » Cette dernière idée lui tenait au cœur. Plus tard, il écrira après l'audition d'un discours d'apparat : « O mon Dieu, inspirez-moi le respect de votre sainte parole, et, plutôt que de permettre que je prêche ainsi, enlevez-moi la voix [3]. »

1. 12 octobre 1882.
2. 10 octobre.
3. 6 mars.

II

Les vacances sont finies. On est rentré à Rome. Le chanoine Timon-David, directeur de l'Œuvre de la Jeunesse pour la classe ouvrière, à Marseille, prêche la retraite des scolastiques.

C'était un homme de Dieu. Sa parole primesautière, originale, abondante, par-dessus tout très simple et foncièrement évangélique, plaisait au frère Verjus. Elle lui fit du bien. C'est principalement au détachement du cœur qu'il s'appliqua. « A quoi donc ne suis-je pas encore mort ? *Je désire aimer et être aimé... Je désire les missions et le martyre...* Je laisse tout au Sacré Cœur. Trop heureux d'être à son service, je me regarderai comme très honoré à la dernière place du dernier Frère coadjuteur... Je veux cent fois prouver à mon Jésus que je l'aime. J'accepte tout. Je consens à n'être plus aimé et à ne témoigner à personne aucun signe d'affection particulière. Je consens, si le Sacré Cœur le veut, à ne pas aller aux Missions et à mourir, dans mon lit, entre deux tisanes, s'il le veut encore, pourvu qu'à ce prix le bon Jésus m'avoue un peu que je l'aime... Me voilà bien mort[1]. » L'âme exquise du Frère se trouble à la pensée que peut-être il a trop donné de son cœur à ses amis. Il faut aller en s'épurant, se dégageant de plus en plus de toute créature et surtout de soi-même : le religieux a été fiancé, comme une vierge chaste, à l'unique époux, qui est le Christ[2].

Il lui faut aussi se donner, s'immoler à l'Institut qui a tant fait pour lui et qui n'a pas renoncé à faire davantage encore. Que sont devenus tous les sacrifices qu'il a coûtés à la Petite-Œuvre et à la Société ? « Personne ici, mais littéralement personne ne doit être plus saisi que moi

1. 10 octobre.
2. II *Cor.*, II. — Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

par cet argument. Je suis le plus ancien sur les bras de la Société. Depuis 1872, je suis à sa charge. Depuis lors, que de soins, que de dépenses, que de peines, que de perplexités à mon égard ! Et moi, qu'ai-je fait ? Rien. Tout ce que j'ai essayé de faire a été mal fait. O mon Dieu, pardon ! Je veux reconnaître toutes ces grâces ! Je vais encore coûter beaucoup, jusqu'à la fin de mes études, à cette chère Société ; mais, je m'offre à vous, ô mon Jésus ! comme je l'ai fait au jour de mes vœux. Je veux être la victime de toutes les fautes dont peut avoir à répondre ma chère Société. O mon Dieu ! je vous en conjure, frappez sur moi, ne m'épargnez pas, et faites qu'un jour je puisse servir cette Société bien-aimée de tout mon cœur[1]. »

Rassurez-vous, cher enfant : vous allez payer par de loyaux services votre dette de reconnaissance. Que dis-je ? Vous allez couvrir d'honneur la petite Société, votre mère. Un je ne sais quel rayonnement flotte déjà, comme un nimbe, autour de votre front et rejaillit sur elle.

III

Au sortir de la retraite, on fait un pèlerinage dans la Sabine, de l'autre côté de Tivoli, à travers la vallée de la Licenza,

Me quotiens reficit gelidus Digentia rivus[2],

à Vicovaro. L'année précédente, au mois de juin, dans l'église de la petite ville, une image peinte de la Madone avait, à plusieurs reprises, remué les yeux comme un être vivant. La petite caravane du Sacré-Cœur était heureuse de vénérer cette Vierge miraculeuse. « Que vous êtes bonne, ô Mère, lui disait le frère Verjus, de vous approcher ainsi de nous ! Ne serait-ce pas pour répondre à cette invocation : *Misericordes oculos ad nos converte*[3], que

1. 10 octobre.
2. Horace. Ép. I.
3. Tournez vers nous vos regards miséricordieux.

vous vous êtes manifestée de la sorte? Merci, bonne Mère[1]! » On fit de belles excursions à travers les escarpements et les ravins. Au retour, la voiture versa. Pas un rire de moins. D'ailleurs, point d'accident de personne. Le frère Verjus ne manqua pas d'attribuer cette sauvegarde à Notre-Dame de Vicovaro.

On passa les derniers jours d'octobre et les premiers de novembre, jusqu'à l'ouverture des cours, à visiter Rome, la catholique et la païenne. Le frère Verjus aurait dit volontiers comme Torquato Tasso : « Ce que je cherche en toi, ce ne sont ni tes colonnes, ni tes arcs de triomphe, ni tes thermes, mais le sang répandu pour le Christ, et les ossements des martyrs dispersés sur cette terre consacrée. » Quelles saintes émotions au Colisée! C'était l'endroit de Rome qu'il désirait le plus visiter. Il salua tous les martyrs en leur demandant de lui obtenir du Cœur de Jésus ce qu'il appelle « la grande grâce[2] ». A Saint-Pierre-ès-liens, il baise les chaînes qui ont délivré le monde : « Quel immense désir j'ai ressenti d'être un jour enchaîné, moi aussi, pour le Sacré Cœur[3]! » Un peu auparavant, il avait écrit : « Ah! si, par ma mort dans les plus cruelles souffrances, je pouvais sauver une âme, une seule, je me mettrais moi-même entre les mains des bourreaux[4]! » A la prison Mamertine, ce cachot souterrain où, par ordre de Néron, saint Pierre et saint Paul furent enfermés durant neuf mois avant d'être mis à mort, son âme chante encore et toujours la même strophe : « Avec quel bonheur j'ai baisé les murs de la prison! Il me semble que je suis exaucé, lorsque, dans ces lieux sacrés, je pense aux Missions, au martyre, et que je demande ces grandes grâces[5]. » On raconte à Rome que saint Pierre parvint un jour à s'évader de la prison Mamer-

1. 19 octobre.
2. 18 octobre.
3. 25 octobre.
4. 11 octobre.
5. 6 novembre 1882.

tine. Il avait déjà franchi les portes et s'avançait vers la voie Appienne quand il vit Notre-Seigneur qui semblait se diriger vers la ville : « Seigneur, où allez-vous ? *Domine, quo vadis ?* » lui demanda-t-il, tout tremblant. Et Jésus lui répondit : « Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau, puisque tu t'en vas. » Pierre comprit et il rentra pour mourir. « J'ai vu, écrit le frère Verjus, la chapelle du *Quo vadis*, où l'on conserve l'empreinte des pieds de Notre-Seigneur. J'ai dit au bon Jésus : « Où allez-vous, bon Maître ? — Je vais à la conquête de l'univers, et, puisqu'on me repousse ici, je vais, là-bas, chercher des nations jeunes et ferventes. — Mon Jésus, j'irai avec vous pour ces pauvres âmes [1]... » Les heures qu'il passera dans les catacombes, « ce reliquaire immense », il les appellera « des heures de paradis [2] ». Nul plus que lui, peut-être, n'a mis à profit, du moins dans l'ordre surnaturel, la grâce d'habiter Rome. Quand il visitera le Vatican, sans doute, comme un autre, il admirera Michel-Ange et Raphaël, André Sacchi et Pérugin ; mais, dans les œuvres de ces maîtres, d'instinct, son cœur cherchera les apôtres et les martyrs. A Saint-André du Quirinal, au noviciat des Jésuites, il s'agenouillera, l'âme illuminée et le cœur ravi, dans la chambre où saint Stanislas Kotska rendit le dernier soupir. Rentré dans sa cellule, il écrit : « Quel parfum de piété et de pureté ! En baisant les pieds du cher saint, je l'ai supplié de m'obtenir la grande grâce et l'insigne faveur de garder la sainte pureté toute ma vie [3]. » Là, il a entendu le *Laudate* du maestro Capocci : « C'était céleste », dit-il. Et, d'un coup d'aile, son âme montait au paradis : « Mon Dieu, comme l'on chantera bien chez vous, puisque l'on chante déjà si bien sur la terre ! »

1. 14 décembre 1882.
2. 9 avril 1883.
3. 13 novembre 1882.

IV

Les cours du Séminaire Romain ont commencé. Le frère Verjus a fait la communion pour soi et pour ses Frères. Tous ont besoin de lumière, de celle-là surtout qui jaillit du Sacré Cœur. Pour lui et pour eux, il demande au bon Maître, avec les connaissances théologiques nécessaires, « la science des saints, qui est, dit-il, la plus savante et la raison dernière de toutes les autres sciences », et elle ne s'apprend que « dans l'intimité du divin Cœur[1] ». Il a, pour professeurs des hommes éminents. Talamo est préfet des études. Sepiacci, mort depuis cardinal, enseigne les lieux théologiques, et Checchi la morale. Ubaldo Ubaldi, dont la pitié l'embaume, fait le cours d'Écriture sainte ; Tuzi la sacramentaire ; Pennacchi l'histoire ecclésiastique ; enfin Satolli, hier délégué apostolique du Saint-Siège, à Washington, aujourd'hui cardinal à Rome, l'emporte, d'un vol puissant, en des hauteurs métaphysiques où il a peine à le suivre.

« Le frère Verjus, lisons-nous dans les notes de l'un de ses condisciples, conçut dès lors et garda toujours une profonde estime, une sorte de vénération pour la théologie. Il était trop persuadé que le dogme, autant que la morale, était indispensable, pour ne pas l'étudier de son mieux. Il pensait déjà ce qu'il écrira plus tard : « C'est une « erreur très grave et très pernicieuse de croire qu'un « prêtre peut, en Mission, se contenter d'un léger bagage « théologique. Il nous faut des hommes versés en toutes « les sciences sacrées, il nous faut des docteurs ; car, c'est « ici qu'on jette les fondements des futures Églises. » Cependant, il ne fera point, malgré son bon vouloir et ses efforts continus, des progrès aussi rapides que plusieurs de ses Frères. Sa mémoire est décidément et obstinément rebelle ; mais, « s'il ne fut pas un élève brillant, il fut sérieux. Il parvint où n'arrivent pas nombre d'étudiants,

1. 8 novembre.

mieux doués: il acquit de fermes et fortes convictions théologiques. Les subtilités de la scolastique ne le tentaient pas. Il disait que ces finesses n'étaient pas pour lui. Nous le croyons; mais nous croyons aussi qu'il analysait à merveille les grandes vérités et qu'il en faisait ensuite la synthèse dans son intelligence. Aussi parlait-il de théologie comme peu en savaient parler. Un jour, sous les beaux ombrages d'une de ces villas qui entourent Rome, nous conversâmes de longues heures sur la sublimité de l'acte de foi, sur le bonheur qu'a le théologien de soumettre plus librement, en plus grande connaissance de cause, son intelligence sous le joug de la foi, sur la différence presque infinie qu'il y a entre un simple acte de foi et la conviction scientifique la plus profonde... D'entendre le frère Verjus, c'était une émotion et un ravissement. Pour moi, j'avais découvert en lui ce que les plus doctes commentaires n'avaient pu m'apprendre : *Corde creditur :* C'est par le cœur que l'on croit. »

Aux cours de l'Apollinaire, le Frère avait choisi une des dernières places au fond de la salle. Tandis que la plupart des élèves se mêlaient, en attendant le professeur, causaient, discutaient, lui, attentivement courbé sur son livre ou sur ses notes, gardait le silence et repassait la leçon. C'était autant par humilité que pour ne pas perdre de temps qu'il agissait de la sorte. Aussi bien sa valeur morale ne passa point inaperçue. On remarqua bientôt ce grand jeune homme à la figure grave et douce, toujours modeste, habituellement recueilli. Plusieurs élèves des autres collèges en exprimaient aux scolastiques du Sacré-Cœur leur admiration. L'un d'eux, connu de tous pour la valeur hors pair de son intelligence, subit profondément le charme surnaturel qui se dégageait de l'humble religieux et il avoua plus tard que les exemples du frère Verjus avaient puissamment contribué à l'attirer vers la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur et les Missions.

Nous avons dit que le scolastique, malgré son bon

vouloir, ne sera jamais un brillant élève. Il est vrai qu'il ne sera jamais libre de s'adonner à l'étude complètement. Tour à tour et parfois tout ensemble infirmier, maître de chant, surveillant à la Petite-Œuvre et chargé des Frères coadjuteurs, où trouver du temps pour les labeurs intellectuels? Ce qui le console, c'est que, « pour être saint, il faut moins de temps que de courage[1] ». Or, qui peut l'entraver dans l'œuvre de sa sanctification? Infirmier, il se dévouera à ses Pères et à ses Frères. Directeur effectif, sinon officiel de la Petite-Œuvre, il s'appliquera à donner aux élèves l'amour de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, l'amour de l'Institut, l'amour du travail. Quand on n'a pas été, tout petit enfant, échauffé par ces divins amours, on n'en sera jamais pleinement pénétré, pas même, à son avis, au noviciat. La vraie école de formation, ce doit être la Petite-Œuvre. Quant aux Frères coadjuteurs, le frère Verjus entrevoit quels services ils pourront rendre aux Pères dans les Missions, et il les entoure de la plus affectueuse sollicitude. Son bonheur est de travailler avec eux et comme eux. Non seulement il manie le rabot et la varlope, mais encore la machine à coudre. Il apprend à faire une soutane, à faire des souliers, à fabriquer des chaises. Rien n'est petit de ce qui peut contribuer à la civilisation chrétienne et à l'évangélisation des âmes.

Le catéchisme en images qu'il composait dès ce temps-là, est resté légendaire parmi ses condisciples, et il en est souvent question dans son Journal. « Ce n'était pas un volume, nous écrit-on; c'était un monument, comme en faisaient quelquefois les moines transcripteurs du moyen âge. La couverture était de bois. Le tout pesait bien vingt kilogrammes. L'idée qui présida à ce travail, était très simple : faire entrer la doctrine chrétienne dans l'esprit des sauvages par les yeux. A cet effet, le catéchiste parcourait tous les magasins de Rome pour trouver de grandes images représentant, avec les faits principaux de

1. Paroles du P. Olivaint, l'un des martyrs de la Commune. (*Journal de ses retraites.*)

la vie de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, les vérités et les mystères de notre sainte religion. Quand une fois il les avait découvertes, il n'avait de repos qu'après leur acquisition. Ses amis d'Annecy et ses parents lui venaient en aide, et, à chaque fois, il triomphait. Ces tableaux, le Frère les classait les uns d'après l'ordre logique, les autres chronologiquement. En regard, en gros caractères, en diverses couleurs, il inscrivait la narration ou l'exposition. Il avait par-dessus tout le souci d'être clair. « Croyez-vous, demandait-il souvent à ses condisciples, que mes sauvages comprendront? » S'il y avait quelque hésitation dans la réponse, il recommençait la rédaction. Que de moments libres il a consacrés, que de promenades il a sacrifiées à ce volumineux travail! » Notre correspondant dit bien : sacrifiées. Il faut connaître la vie des étudiants à Rome, renfermés presque tout le jour dans leurs chambres ou leurs salles communes, — les jardins et même les cours étant rares dans les communautés religieuses et les collèges, — pour apprécier la valeur de la promenade quotidienne le long des rues de la Ville Éternelle ou dans les villas, et, par conséquent, pour comprendre quel acte de renoncement faisait le frère Verjus en restant à la maison.

C'est encore en vue des Missions qu'il demanda l'autorisation d'aller aux hôpitaux pour y apprendre à connaître les maladies et à soigner les malades. Sa première visite fut pour l'hôpital de la Consolation, près du Capitole, cet hôpital que le gouvernement piémontais a fermé naguère, faute de ressources. Des victimes d'accidents de tout genre, des centaines de blessés y étaient admirablement soignées par les Filles de Saint-Vincent de Paul. On y voyait des plaies répugnantes, la misère noire, souvent la vermine la plus immonde. Le frère Verjus était à l'aise dans ce milieu. « O mon Dieu, écrit-il, que ce spectacle est navrant! Là, un enfant qui s'est déchiré les entrailles en tombant sur des éclats de verre; là, un jeune homme qui s'est brûlé les mains et la figure dans une chaudière

bouillante. Ici, un amputé; là, un moribond... J'ai vu tous les instruments qui servent aux opérations... Je suis sorti de plus en plus persuadé que le vrai Missionnaire ne doit rien ignorer[1]. »

C'est à cet hôpital, où saint Louis de Gonzague portait les lépreux et les pestiférés, qu'il se rendait pour son « apprentissage ». « Quelle consolation j'ai goûtée ce matin en me rappelant saint Louis de Gonzague près du lit de ces pauvres malades! Je me figurais servir Jésus-Christ et faire mon apprentissage pour les Missions. J'étais si heureux que j'y serais resté toute la journée. J'ai lavé et peigné douze personnes qui en avaient grand besoin, essayant de faire du bien à l'âme en même temps qu'au corps.» L'un de ces malades, ancien soldat du Pape, était indisposé contre Léon XIII qui ne lui continuait pas, disait-il, une pension de vingt francs à laquelle Pie IX l'avait habitué. Le frère Verjus lui fait comprendre que, par suite de l'invasion piémontaise, le Pape se trouve singulièrement réduit et forcé à de douloureuses économies. Il paraît que le bon Frère fut persuasif, car le malade reporta son indignation sur les spoliateurs[2].

Les infirmes aimaient à voir le frère Verjus au milieu d'eux. Il allait de l'un à l'autre avec une aisance parfaite. « Comme on se sent le cœur à l'aise quand on a versé un peu de bonheur en des âmes affligées! Pauvres gens, comme notre sympathie les touche! Ils n'en croient pas leurs yeux. Je leur dis que nous sommes très honorés de pouvoir leur rendre ces petits services, que c'est pour nous un vrai bonheur, et ils sont touchés. Oui, mon Dieu, c'est un honneur pour moi de porter ces cœurs vers vous, en leur faisant aimer vos ministres qu'ils ne voient que de loin et à travers un voile bien épais de calomnies et de préjugés[3]. » Il avait pour tous et pour chacun d'encourageantes ou de consolantes paroles. Il en a récon-

1. 18 décembre 1882.
2. 9 février.
3. 30 novembre 1882.

cilié qui s'étaient battus à coups de couteau. Un vieillard pleurait en lui disant : « *Che Dio vi benedica!* Que Dieu vous bénisse ! » Un autre, qui semblait hostile et s'enfermait dans un silence significatif, l'appelle enfin et se rapproche de Dieu. « Oh ! qu'il fait bon, écrit-il le soir [1], faire du bien ! Mon Dieu, quand donc aurais-je entre les mains mes chers sauvages ! » Les religieuses le vénéraient.

V

Ni la visite aux malades, ni ses fonctions près des enfants et près des Frères, ni ses études ne le détournent du grand ouvrage de sa sanctification personnelle. « Oh ! oui, Jésus, mon bien-aimé Jésus, je veux être tout vôtre, soyez tout pour moi. Soyez surtout mon médecin et mon docteur. Oui, mon Dieu, guérissez ma pauvre âme. Elle est lassée des créatures trompeuses. Elle est fatiguée par ce corps que vous lui avez donné. Soyez son médecin, vous, mon Dieu. Je ne le déteste pas, ce corps de mort : il me servira pour vous prouver mon amour. Je le fatiguerai un jour à loisir. Je le crucifierai et martyriserai pour vous, mon Jésus. A cause de cela, je ne le déteste pas ; mais il me fatigue, il est lourd, il est toujours en bas, il m'humilie. Je voudrais le châtier : l'obéissance ne veut pas ; mais plus tard, lorsque l'obéissance me dira de travailler, oh ! alors, je vous le promets, jamais je ne compterai avec lui. Ce sera son tour [2] ! »

Le supérieur le trouve fermé, et souvent il lui en fait la remarque. Cela ne laisse point d'étonner un peu le Frère, car il n'a pas d'arrière-pensée, et il lui semble que son âme est ouverte comme un livre. « Il faut donc, dit-il, qu'il y ait quelque chose d'involontaire en moi qui me donne un extérieur sombre en face de mes supérieurs. Je sais que je suis très timide en leur présence. C'est une croix pour moi toutes les fois que je vais frapper à leur

1. 11 mai 1883.
2. 3 octobre 1882.

porte. Je tremble de tous mes membres, comme s'il s'agissait d'un examen du doctorat. Peut-être cela me donne-t-il des airs embarrassés qui font croire que je suis fermé[1]. » Un autre reproche que lui fait le supérieur, c'est d'être trop mou dans la direction des enfants, trop doucereux ; l'humble Frère écrit le mot « trop collant ». S'il est un reproche auquel devait être sensible cette nature virile, c'est bien celui-là. Écoutez comme il s'en accuse ! « J'ai vu, une fois de plus, combien il est vrai que nos vénérés supérieurs ont des grâces d'état pour mettre le doigt juste sur la plaie. Si j'eusse été de verre, le Père n'aurait pas mieux vu. C'est bien cela. Je me recherche en tout. Je suis *mollasse* dans ma dévotion, trop *tendrelet*. Ce n'est point ce qu'il faut au Cœur de Jésus dont l'amour est aussi *fort* que tendre. Mon Dieu, faites que je comprenne bien la leçon, et que cette conférence marque dans ma vie comme un rayon de lumière sur mon intérieur !... Quel bonheur d'entendre mes supérieurs me parler clair ! Oh ! je n'ai pas à hésiter[2] !. » Plus souvent encore et pour ainsi dire continûment, le Révérend Père, comme s'il avait un pressentiment des destinées du futur apôtre, lui prêche l'humilité. Cette forte prédication tombait dans une terre bien préparée. « Il me semble toujours que je suis à charge à mes Frères et qu'ils font un acte de vertu toutes les fois qu'ils me parlent[3]. » — « Notre-Dame du Sacré-Cœur vient de faire encore un grand miracle, en guérissant une bonne religieuse d'un cancer. Nous avons assisté ce matin à la messe d'actions de grâces. J'ai prié ma Mère de me guérir du mauvais cancer de l'amour-propre qui gâte tout chez moi et me rend si désagréable aux yeux de Notre-Seigneur[4]. » — « Je me sens porté à bien aimer mes frères, à leur rendre beaucoup de services et à me cacher. Oui, je veux me faire oublier, m'oublier

1. 16 octobre.
2. 2 février 1882.
3. 21 octobre 1881.
4. 7 novembre.

moi-même. Je veux être heureux de l'oubli qui a été fait de moi pour les ordres mineurs. Me voilà bien humilié et puni de mon orgueil et de mon empressement. Merci, mon Dieu[1] ! » — « Je me sens de plus en plus porté à me cacher et à m'humilier. Il me semble que l'humiliation est pour moi le grand et le seul moyen de réussir dans ma sainte vocation. Plus je médite cette vérité, plus je la trouve profonde et plus je vois qu'elle doit constituer ma vie entière... Peu de ressources intellectuelles. Je suis médiocre sous tous rapports, ne sachant rien et ne pouvant rien apprendre de bien sérieux. J'avoue que si Notre-Seigneur n'a pas sur moi des vues spéciales, je ne comprends pas pourquoi il m'a mené jusqu'ici. Car, de moi-même, je ne suis bon qu'à tout gâter. Cette pensée de mon impuissance me console au lieu de m'abattre, parce que je me sens appelé ! O mon Dieu, éclairez-moi de plus en plus sur cette terrible et consolante vérité qui fera mon salut et celui de mes chers sauvages [2]. » — « Si le Sacré Cœur parvient à faire de moi quelque chose, ce sera un vrai miracle. Quand je me vois au milieu de mes condisciples qui sont si bien doués, je me dis : « Comment es-tu là ? Tu n'es pas à ta place !... Et j'ai honte de moi. Mais, tout à coup, je pense que, si je suis bien humble, le Cœur de Dieu se servira de moi... Et vive mon Jésus ! Je m'abandonne à lui tout entier [3]. »

A lire ces pages et d'autres encore qui abondent dans les écrits de notre cher religieux, le mot de l'Ecclésiaste revient en mémoire : « Humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu ; car la puissance n'appartient qu'à Dieu, et ce sont les humbles qui l'honorent [4]. » Disons encore avec la Bible : « Où est l'humilité, là aussi est la sagesse [5]. » Et le frère Verjus allait

1. 11 novembre.
2. 4 janvier 1882.
3. 11 mars 1882.
4. *Eccli.*, III, 20.— Humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam ; quoniam magna potentia solius Dei est, et ab humilibus honoratur.
5. *Prov.*, XI, 2.— Ubi humilitas, ibi et sapientia.

s'enfonçant tous les jours dans ces mystiques profondeurs et il y trouvait un divin charme. Son corps lui-même prenait la forme de son âme. Je ne sais quoi de contenu, de vivant tout à la fois et de réservé, de doux et d'harmonieux, l'envahissait peu à peu et amenait sur les lèvres de ses Frères le beau mot de saint Paul : « Que votre modestie se montre à tous, car le Seigneur est proche [1] ! » Le Seigneur était là tout près, en effet, dans ses perpétuels renoncements, dans son empressement à rendre service, à faire plaisir, dans la suavité de ses paroles, dans le sourire de ses lèvres. Quand nous aurons dit que le frère Verjus vénérait la pauvreté comme une reine et qu'il l'aimait comme une mère [2], nous aurons peut-être achevé de peindre sa physionomie en ces années du scolasticat romain.

VI

A la fin de l'année 1881 et au commencement de 1882, il y eut de belles fêtes dans notre maison de Rome. Le Cardinal-Vicaire, Son Em. Monaco La Valetta, consacra l'ancienne église Saint-Jacques à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ce fut une grande joie dans toutes les résidences des Missionnaires et particulièrement à la place Navone. Le Saint-Siège pouvait-il donner à la chère dévotion une approbation plus éclatante? Le T. R. P. Chevalier se rendit à Rome. Il devait être là, celui qui avait prononcé, le premier, ce nom si doux : Notre-Dame du Sacré-Cœur. « Nous avons eu le bonheur, écrit le frère Verjus, de recevoir notre bien-aimé et très vénéré Père supérieur général... Il me suffit de le voir pour sentir mon cœur s'enflammer d'amour pour ma vocation et d'un désir immense de de-

1. *Philipp.*, IV, 5. — Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. Dominus enim prope est.

2. « J'ai la permission de me faire une malle. Je la veux faire moi-même, pour qu'elle soit plus pauvre, plus solide, plus *à la Missionnaire*... Je n'emporterai que mes *Constitutions* et mon *Novum :* pas même une aiguille, sans permission. » 27 février 1881.

venir un saint [1]. » Le prélat consécrateur fut le Cardinal-Vicaire, assisté de Mgr Marchal, archevêque de Bourges, et de Mgr Forcade, archevêque d'Aix. Durant la cérémonie, le frère Verjus porta le livre devant Son Éminence. Le soir il écrivait : « O sainte journée [2] ! » Le 9 décembre, le T. R. P. Chevalier fit à la Communauté, avant de rentrer en France, une lecture spirituelle dont nous trouvons dans les notes du bon Frère un écho attendri : « Notre vénéré Père nous a recommandé l'esprit de pauvreté et d'humilité comme le double cachet de notre chère Société. En nous redisant les paroles de saint Jean : « Mes petits « enfants, aimez-vous les uns les autres », il avait les larmes aux yeux. Je suis sorti de là plus Missionnaire du Sacré-Cœur que jamais. »

Le lendemain de la consécration de l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur, le Pape canonisait Benoît Labre. Le 22 janvier, Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, consacrait dans notre église le premier autel élevé à Rome au bienheureux pèlerin. Après la fonction, l'éloquent évêque commenta les paroles de la liturgie. Dans le résumé que le correspondant du journal l'*Univers* donna de ce discours [3], on sent encore comme un frémissement de la grande âme de l'évêque-apôtre. L'orateur évoqua d'abord les autels bibliques : l'autel sur lequel fut égorgé le doux Abel, premier précurseur de Jésus crucifié, l'autel qu'éleva le patriarche Abraham et sur lequel il se disposait à immoler Isaac, l'autel où Melchisédech le grand prêtre offrit le sacrifice du pain et du vin, figure expressive du sacrifice eucharistique, l'autel lui-même où, journellement, s'immole, comme au Calvaire, l'Agneau de Dieu. Pour la consécration de nos autels catholiques, l'évêque bénit l'eau, la cendre, le vin. L'eau symbolise la pureté de la foi, la cendre les énergies de la pénitence, et le vin la force du

1. 6 décembre.
2. Cf. le compte rendu de la cérémonie dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* du mois de mars 1882.
3. Voir l'article reproduit dans les *Annales* d'avril.

sacrifice. Puis, le consécrateur verse sur l'autel l'huile qui fait les prêtres, les pontifes et les rois, et, enfin, il y allume l'encens, image brûlante et parfumée de la prière qui monte à Dieu. « Et vous, mes amis, dit tout à coup le prélat aux scolastiques du Sacré-Cœur, vous serez prêtres! Vous deviendrez des autels vivants sur lesquels vous vous immolerez vous-mêmes... » Et, d'une voix émouvante, le noble proscrit leur retrace les périls et les immolations qui les attendent : « C'est un évêque exilé qui vous dit ces choses. Comme lui, vous parcourrez le monde en exilés... Mais non, le prêtre n'est exilé nulle part. » C'était, si l'on veut, la première partie de ce discours. Dans la seconde, l'évêque raconte, en larges et rapides paroles, la vie de Benoît Labre. Aux orgueilleux sarcasmes et aux turpitudes de Voltaire, son contemporain, et du « grand » Frédéric, il oppose l'humilité et la pauvreté du saint vagabond. Que reste-t-il de Voltaire et de Frédéric? Un souvenir déshonoré. Que reste-t-il de Benoît Labre ? Cet autel au pied duquel les générations viendront implorer les faveurs d'un mendiant glorifié sur la terre et puissant au ciel. Un jour, épuisé de fatigue, le pèlerin était assis au bord de la route. Il avait bu de l'eau dans le creux de sa main. Il tenait un morceau de pain noir. Une noce vint à passer joyeusement. D'aucuns, le voyant, crièrent : « Oh! le malheureux! » Labre, tout plein de sa dignité chrétienne, se lève : « Il n'y a de malheureux, dit-il, que ceux qui vont en enfer. » L'Église, elle aussi, est pauvre au bord de sa route, et dépouillée. Des passants l'insultent. Elle a dans sa main l'eau pure de la foi et le pain de la doctrine. On la dit malheureuse. Il n'y a de malheureux que ceux qui vont en enfer... Il y a juste cent ans, — c'était en 1782, — Benoît Labre venait dans cette église, alors des Espagnols. Le recteur l'avait invité à y prier, et il lui dit la parole du Sauveur : Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. Mes frères, je vous adresse la même parole et je vous fais la même promesse... Un jour, le pauvre Labre fut surpris à contempler

de loin son confesseur. Le visage tout illuminé des splendeurs de l'extase, il envoyait à ce bon prêtre des baisers et des sourires. Rendons-nous dignes des sourires et des baisers du saint. Appelons-les par notre humilité, par notre esprit de pauvreté et de mortification. Cherchons enfin et toujours le royaume de Dieu, et le reste nous sera donné par surcroît. « J'ai vu là, écrivait le frère Verjus au sortir de la cérémonie, ce que peut la parole du véritable apôtre, quand il sent ce qu'il dit. »

Une seconde fois, Mgr Mermillod ouvrit ses lèvres d'or, non plus à l'église, mais dans l'intimité du scolasticat. Il répondait à un compliment en vers latins d'un parfum classique et, ce qui vaut mieux encore, tout embaumé de reconnaissance. « Ici, lisons-nous dans la correspondance de l'*Univers*, le prélat d'Hébron a été tantôt grave, tantôt familier, parfois s'inspirant aux pensées fortes du sacerdoce, parfois cédant aux douces émotions du cœur. » Cette éloquence, qui est la vraie, rappelait à l'auditeur les discours de l'aimable et regretté Pie IX. « Il avait, lui aussi, au plus haut degré, cette science des contrastes qui fait les grands orateurs et les grands artistes. » Le frère Verjus se contente d'écrire : « C'était saintement beau ! » Et il note cette parole charmante de l'évêque : « Les Missionnaires du Sacré-Cœur, par le fait même de leur vocation, sont les enfants de l'espérance [1]. »

Une troisième fois, il entendra Mgr Mermillod, à la place Navone, le 3 mars 1883, au jour anniversaire du couronnement de Léon XIII. Le matin, le Souverain Pontife avait envoyé à l'autel de Notre-Dame du Sacré-Cœur un magnifique bouquet de fleurs naturelles. Le soir, il y eut au scolasticat une séance académique en l'honneur du grand Pape. Le supérieur avait invité le cardinal Parrochi; Mgr Vannutelli, nouvel internonce au Brésil; Mgr Mermillod, qui venait d'être nommé évêque de Lausanne et Genève; le vicomte de Maguelonne, corres-

1. 22 janvier 1882.

pondant du journal l'*Univers*, et quelques autres personnages. A la fin de la séance, tour à tour, les trois évêques prirent la parole; puis les scolastiques, les uns après les autres, s'agenouillèrent devant les pontifes pour baiser leur anneau et recevoir leur bénédiction. « Moi, écrit M. de Maguelonne, je contemplais les visages séraphiques de ces princes de l'Église et les visages angéliques des enfants, dont le regard chaste et franc se fixait sans crainte et avec tendresse dans le regard de ceux qui les bénissaient avec effusion. Et tout cela me disait l'avenir de la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur[1]. » Ce n'est point pour noter les impressions du correspondant de l'*Univers* que nous avons rappelé cette fête domestique, mais pour ce cri du frère Verjus : « Les trois prélats ont parlé avec grande éloquence et grand cœur. Mgr Mermillod a été admirable. Mon Dieu, donnez-moi la sainteté et la parole : je soulèverai le monde[2]. »

VII

Le 5 avril 1882, le frère Verjus ouvre le troisième volume de son Journal par ces mots : « Commencé auprès du lit de douleur de notre cher frère Neenan, le jour anniversaire de ma première communion, le mercredi saint, après une journée bien fatigante mais bien précieuse pour ma pauvre âme, après des enseignements que je n'oublierai jamais sur la manière de servir véritablement le Sacré Cœur, sur la manière de me vaincre et de me préparer à mon ministère futur. *Ad majorem Sacratissimi Cordis Jesu gloriam*[3]*!* Oui, mon Dieu, toute ma vie pour vous! *Vita pura, crucifixa, unita*[4]. »

William Neenan était irlandais, du diocèse de Cork[5].

1. Voir l'*Univers* du 9 mars 1883.
2. 2 et 3 mars.
3. Pour la plus grande gloire du Sacré Cœur de Jésus.
4. Une vie de pureté, de crucifiement, d'union.
5. Son lieu de naissance s'appelle Kilguilhery.

Son frère aîné, John-Mary, Missionnaire du Sacré-Cœur, belle intelligence, âme fervente, avant de s'embarquer pour notre maison de Watertown, en Amérique, où il est mort le 14 janvier 1879, avait amené William à Issoudun.

C'était un jeune homme très pur. Des yeux bleus, brillants et doux; le front haut et bombé, éclairé de lumière vive. William avait de rares aptitudes pour les études philosophiques. C'était à lui de préférence que ses condisciples s'adressaient dans leurs difficultés de psychologie ou d'ontologie. La blancheur maladive de ses joues s'empourprait souvent d'une rougeur légère qui lui montait du fond de l'âme, suivant le beau mot d'un ancien : *Adeo illi ex alto suffusus est rubor*[1]. Le frère Neenan souffrait depuis longtemps d'une bronchite chronique qui le minait peu à peu.

Il a vingt ans. Il va mourir. Le frère Verjus est à ses côtés. « Frère, dit le malade, je veux faire un pacte avec vous. — Que voulez-vous de moi, mon bien cher Frère ? — Voici : Toutes les fois que je vous demanderai quelque chose que vous jugerez ne pas me convenir, refusez et rappelez-moi que je veux obéir en tout. » Le Jeudi saint, la température était belle ; il y avait dans l'air des souffles de printemps. Par suite d'une accalmie, le malade eut un instant l'illusion d'un renouveau. « A Pâques, disait-il, je serai debout. » L'illusion dura peu. Le temps se couvrit. Le malade s'affaissa. « Je viens, lui dit son infirmier, de visiter les reposoirs du Jeudi saint, les *Paradis*. Si vous saviez comme les chants étaient beaux au *Gesù*! Seriez-vous content, mon cher Frère, d'aller voir le vrai Paradis ? — Oh ! oui, dit-il, très content. Mais, que la volonté de Dieu soit faite... toujours... partout... toujours... partout ! » Et il ajouta : « Peut-être ne pourrai-je pas par moi-même demander pardon à mes Pères et à mes Frères, à toute la communauté, faites-le pour moi...

1. Sénèque dans une lettre à Lucilius.

Remerciez bien les serviteurs, le cuisinier et ce Frère coadjuteur qui a tant fait ; il est si bon ! » Puis, à de certains moments où il souffrait davantage : « Frère Verjus, que faire ? répétait-il. Que faire ? — La volonté du Sacré Cœur ! — Oh ! oui, la volonté du Sacré Cœur, en tout, partout, toujours. Oh ! qu'il est bon le Cœur de Jésus ! C'est un océan d'amour. » Une autre fois, au moment de préparer sa confession : « Suggérez-moi, disait-il, les devoirs d'un bon religieux afin que je fasse mon examen de conscience... » Puis : « Expliquez-moi les sept paroles de Notre-Seigneur en croix. » A ces mots : « Femme, voilà votre enfant ! » un éclair de bonheur illumina son front. Le seul nom de la très sainte Vierge le faisait tressaillir. Au sortir d'une crise plus longue et plus douloureuse : « Je me résigne tant que je puis, disait-il, cependant j'aurais été heureux de dire la sainte messe avant de mourir. » A son directeur qui lui demandait si rien ne le troublait, à ceux qui le venaient voir, il répétait : « J'aurais aimé à dire une fois la sainte messe. » Le Jeudi saint, il reçoit le viatique. « Quelle grâce, mon cher Frère, lui demanda-t-on, solliciterez-vous de Notre-Seigneur comme fruit de votre communion ? — D'abord la guérison, dit-il, puis la résignation à la volonté de Dieu. » Quelque temps après : « Oh ! mon Père, j'ai obtenu la grâce : je suis bien résigné. » La fièvre tomba. Le malade, toute la matinée, fut d'une gaieté charmante. On se reprenait à l'espoir. Mais, vers midi : « La nuit prochaine, dit-il, sera mauvaise. » Et, toute la soirée, il répètera cette parole. La nuit fut en effet très agitée. Vers 3 heures 1/2, on appelle le frère Verjus. « J'accours, raconte le cher infirmier. Le bon Frère avait perdu connaissance. Bientôt il revient à lui et me reconnaît. Prévoyant sa mort prochaine, je me mets au côté droit du lit et je prends intérieurement la résolution de ne pas le quitter qu'il n'ait rendu le dernier soupir. Je n'oublierai jamais ces paroles : « Frère Verjus, il est inutile que je « vous le dise, je prierai pour vous et pour vos chères Mis-

« sions. » Son regard pénétra le mien. Nous nous comprîmes comme autrefois. Il voulait me dire : Je sais tout. Vous m'avez tout confié. Je n'oublierai rien. Comptez sur moi. Je le remercie avec effusion. » Un autre Frère scolastique entra : « Où sont les enfants de la Petite-Œuvre ? — Au dortoir, mon cher Frère. — Dites-leur combien je les aime et que je prierai pour eux. » A un Père qui s'approche : « Oh ! dans quelle belle nuit le Sacré Cœur m'a envoyé cette crise, la nuit du Jeudi saint au Vendredi ! » Ensuite il demanda qu'on lui récitât la prière du vénérable Guignion de Montfort : *Réjouissez-vous, Vierge Marie*, qu'à pareil jour, l'année précédente, un autre scolastique, le frère Octave de Brinon aimait à répéter sur son lit de mort. Le pieux malade voulait redire chaque mot à haute voix. Mais, ces efforts le fatiguaient et le Père remit à plus tard la fin de la prière. Il eut un souvenir pour tous les siens : « Vous leur annoncerez la nouvelle peu à peu... Ménagez... Ménagez... Pauvres parents ! Pauvre frère Daniel ! Quelle peine ma mort va leur faire ! » Le Père lui rappela les promesses que Notre-Seigneur fit à la bienheureuse Marguerite-Marie en faveur des personnes vouées à son divin Cœur : *Je serai leur refuge assuré à l'heure de la mort.* Le visage du Frère s'assombrit : « Une seule chose me fait de la peine, dit-il. — Laquelle donc, mon cher Frère ? — C'est de n'être pas Missionnaire du Sacré-Cœur. — Comment ? N'avez-vous pas fait, il y a quelques mois, vos vœux perpétuels de Missionnaire du Sacré-Cœur ? et vous les avez renouvelés hier après votre communion !... — C'est vrai, c'est vrai ; mais je ne suis pas un *véritable* Missionnaire du Sacré-Cœur. » Alors, le Père l'exhorte à renouveler le sacrifice de sa vie à l'exemple de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers durant sa cruelle agonie... Le malade l'interrompt et dit aussitôt : *Fiat voluntas tua ! Fiat ! Fiat !*

Cependant, il fallut songer aux derniers sacrements, car le mal faisait d'effrayants progrès. L'étouffement augmentait, malgré les remèdes les plus énergiques que

prescrivait le médecin debout au chevet du moribond. La communauté tout entière se leva pour les dernières onctions et les dernières prières. Le malade semble avoir perdu toute connaissance. Ses mains sont crispées si violemment qu'on ne peut les ouvrir pour les oindre. Son visage pâle est comme voilé par l'ombre de la mort. Le regard n'est plus vivant. Seule, la poitrine se gonfle. La respiration, de plus en plus pénible, devient haletante... Et voilà que, tout à coup, tandis que le prêtre récite la prière de la Recommandation de l'âme, le malade ferme les yeux, puis les rouvre. Ses traits se raniment. Une expression de joie, pour ainsi dire lumineuse, baigne tout son visage. Ses regards semblent fixer une apparition céleste. Ses mains froides et lourdes s'agitent, se soulèvent, comme pour saisir l'objet divin. Puis, ce sont des mots d'extase, entrecoupés de silence : « Oh ! que c'est beau !.. Que c'est beau !.. Bonne Mère !.. Sacré Cœur !.. Qu'elle est bonne, cette bonne Mère, de venir me trouver en ce moment !.. Quel bonheur !.. Sacré Cœur !.. Que c'est beau !.. » Et, fixant toujours de ses yeux irradiés le point céleste, l'heureux Frère souriait comme doit sourire un ange.

Cependant, autour de lui, on continuait les prières des agonisants. « Surpris des divers sentiments d'allégresse, de crainte, de bonheur, qui se peignaient successivement sur son visage, je fis, raconte le frère Verjus, une attention spéciale aux paroles liturgiques, et je crus remarquer, à n'en pas douter, que notre bon Frère, qui regardait toujours la vision, lisait, dans cette lumière de l'autre vie, tout ce que l'on demandait pour lui sur cette terre. Il suivait les prières dans la vision. Quand le prêtre dit : *Venez, anges de Dieu, à sa rencontre*, il sembla tout rayonnant et il saluait de la tête les êtres invisibles qui paraissaient devant lui. Quand le prêtre dit : *Pardonnez-lui, Seigneur, il a toujours cru et espéré en vous*, il fit des signes d'affirmation et il y avait de l'amour et du regret dans son regard. Enfin, quand le prêtre dit : *Partez,*

âme chrétienne, notre bon Frère sourit une dernière fois, puis s'abattit. »

Alors ce furent les suprêmes angoisses. L'agonisant se mit à prier avec force, d'une voix haletante et saccadée. Manifestement, il luttait contre un ennemi qui était là : « Notre-Dame du Sacré-Cœur, criait-il, priez pour nous... O Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous ! » Et, plus de trente fois, sans interruption, il répéta la même prière. Une expression d'épouvante avait contracté son beau visage, tout à l'heure extasié. Un âpre et dédaigneux sourire plissait ses lèvres. Des mots violents sortaient de sa bouche : « Va-t'en !.. Je me moque de toi... Tu ne peux rien sur moi... Il fallait venir plus tôt, si tu voulais... Je me moque de toi... » Le calme revint. Le visage reprit sa physionomie sereine et douce. Le bon Frère récita les premiers versets du *Te Deum* qu'il interrompit soudain par cette fière exclamation : « Oh ! triomphe ! Je me moque de toi. Quel beau triomphe ! » Le Père donne au mourant l'indulgence plénière *in articulo mortis.* « Confiance en Marie ! dit le mourant, confiance en Marie ! » Puis, lentement, avec le Père : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus !.. Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous ! » Les forces lui manquèrent pour invoquer saint Joseph. Et suavement, sans larmes ni sanglots, tandis que, autour de lui, ses Frères récitaient le chapelet, et qu'à l'église, on commençait l'office du Vendredi saint, l'âme du frère William Neenan faisait son entrée dans la lumière éternelle.

Au moment où l'on ensevelissait la dépouille mortelle, le frère Verjus, avec cette naïve candeur et simplicité d'enfant qu'il gardera toute sa vie, glissa dans le cercueil une lettre où il rappelait à l'âme envolée la promesse qu'elle lui avait faite de ne pas oublier au ciel « la grande grâce » des Missions et du martyre.

IX

LE SCOLASTICAT

(Suite.)

PRÉPARATION OFFICIELLE AUX MISSIONS. — LA PRÊTRISE

I

Depuis le départ du *Barcelona*, on peut dire que le Frère n'a pas cessé de vivre à bord du navire et de voguer à travers les océans. Que sont devenus les chers apôtres? Où sont-ils? Que font-ils? Est-ce qu'enfin ils ont vu de leurs yeux la Nouvelle-Guinée? Comment expliquer leur long et douloureux silence? Au moindre bruit, le Frère prêtait l'oreille et son cœur tressaillait... Les premières nouvelles furent tristes. On croyait déjà les Missionnaires au milieu de leurs sauvages, et ils étaient, comme nous l'avons raconté, à Manille. Depuis lors, rien de certain. Des rumeurs poignantes. « Un Dominicain, à qui nos Pères ont confié, à Manille, leurs lettres pour Issoudun et pour Rome, aurait appris, en arrivant à Port-Saïd, le naufrage de deux navires partis pour Batavia. Or, nos Pères lui avaient assuré qu'ils allaient se mettre en route pour cette ville. Les naufragés du premier navire se sont tous sauvés. Une partie des passagers du second sont noyés. O mon Dieu, quelles cruelles incertitudes! O Notre-Dame du Sacré-Cœur, est-ce ainsi que vous abandonnez vos enfants? Souvenez-vous donc que vous êtes leur Mère, qu'ils sont partis pour vous, pleins de confiance en vous... Donnez-leur du courage et sauvez-les[1]... » — « La pensée que nos chers Missionnaires sont dans l'épreuve ne me sort plus de la tête. Pauvres Pères et Frères! Que ne suis-je avec eux pour partager leurs souffrances et les adoucir, en me faisant leur serviteur bien aimant!... Oh! oui, je les aime davantage, maintenant qu'ils sont contredits par le démon

1. 13 janvier 1882.

et que les moyens humains leur manquent. C'est au Cœur de Jésus à tout faire. Où vont-ils descendre? Qui leur fera leur pauvre maison? Que ne suis-je là-bas! Je leur aiderais à la construire, à se nourrir, à se vêtir sur cette plage inhospitalière où ils sont peut-être. Mon Dieu, soyez leur Providence[1]. » Quelques jours plus tard, le bruit courait que quatre hommes de la colonie de Port-Breton avaient été mangés par des anthropophages devant un cinquième condamné à prendre sa part de l'horrible festin, et le frère Verjus écrit : « Mon Dieu, faites que cela ne décourage ni nos Pères, ni nos vénérés supérieurs. S'il faut que quelqu'un soit mangé, que ce soit moi! Je ne suis guère bon qu'à cela[2]... » Le 19 février 1882, arrive à Rome le frère Georges Durin. On se souvient qu'il accompagnait son oncle en qualité de Frère coadjuteur pour la Nouvelle-Guinée. Cette arrivée soudaine et absolument inattendue fut au scolasticat comme un coup de foudre. Le frère Verjus multiplie d'abord les questions; mais le R. Père supérieur, jugeant à propos de ne pas répondre, le Frère écrit : « Je vais à la chapelle, je prie, je pleure, je conjure le Cœur de Jésus de ne pas nous abandonner, et je m'offre comme victime pour le salut de nos chères Missions. Le courage ne me fait pas défaut; au contraire! Je sens que les épreuves sont le signe du triomphe... » Et il conclut de la sorte : « Sois un saint et le Sacré Cœur hâtera ton bonheur. » Quelqûes heures plus tard, il apprend de la bouche du frère Georges que son oncle l'a quitté à Brindisi et qu'il rentre en France. Un supérieur qui abandonne son poste... — le lecteur n'a pas oublié par suite de quelles circonstances pour ainsi dire fatales, — est-ce que, du même coup, l'œuvre ne va pas crouler? Le frère Verjus renouvelle son acte d'immolation complète : « S'il faut une victime, ô mon Dieu, me voici! Faut-il du sang? prenez le mien. Si notre chère Société doit payer le tribut avant d'entrer en Nouvelle-Guinée, oh! prenez-moi, mon Dieu... Il

1. 14 janvier.
2. 20 janvier; 10 février.

vaut mieux que ce soit moi qu'un autre... Les autres convertiront et baptiseront les sauvages [1]. » Le 24 avril, c'est un prêtre, parti de Barcelone pour Port-Breton en qualité d'aumônier de la colonie, qui fait sa rentrée en France. Lui aussi apporte de mauvaises nouvelles. Rien ne trouble ni n'ébranle l'intrépide scolastique. Écoutons-le : « Pauvre prêtre, comme il a souffert! Sa figure est pâle et amaigrie... Sa vue, loin de me décourager, m'a rempli d'un nouveau courage. Je cherche des souffrances pour expier mes fautes, sauver les âmes et réparer les outrages faits au Sacré Cœur. Mes chères Missions sont un bon moyen d'en avoir. On dit de tout côté : La position n'est pas tenable. La Nouvelle-Guinée n'est pas habitable. Le P. Durin revient. M. D*** revient. Qu'est-ce que cela prouve? Rien. Le Sacré Cœur a ses vues. Tôt ou tard, elles se feront jour à travers tous ces événements. Mon Dieu, je ne puis croire que tout ce que vous m'inspirez au sujet de mes chères Missions, depuis que je sais penser et aimer, soit un pur effet de mon imagination exaltée. Vous avez vos desseins, mon Dieu; je les sens, je les entrevois de temps à autre, et je veux les suivre, coûte que coûte, selon la sainte obéissance que je vous ai jurée [2]. » Le 1er mai, on reçoit une lettre du frère Mesmin Fromm. Les Pères sont toujours à Batavia, où ils attendent des ordres pour aller plus loin. Il paraît qu'autour d'eux on ne croit guère à la possibilité de la Mission. « Toujours le même refrain, écrit le frère Verjus. On ne sait pas encore ce que peut faire Notre-Dame du Sacré-Cœur, quand il s'agit de la gloire du Cœur de Jésus, recherchée, malgré tout, à travers les croix et les sacrifices. O mon Dieu, quand donc enverrez-vous à ces pauvres sauvages l'homme de votre Cœur? Préparez-le, mon Dieu, et permettez que je sois son serviteur, que je le connaisse, que je le serve, que je l'aime et que je meure sous ses ordres [3]! » Il est là-

1. 19 février.
2. 24 avril.
3. 1er mai 1882.

bas, ô cher et admirable enfant, l'homme du Cœur de Jésus, très humble, très doux, très fort. Vous l'avez entrevu au noviciat de Saint-Gérand ; vous le verrez de plus près, bientôt; vous l'aimerez tous les jours davantage ; vous serez son serviteur et son fils bien-aimé. Hélas ! vous mourrez loin de lui ; mais, il me semble qu'éternellement, au milieu des tribus sauvages qu'auront baptisées vos mains entre-croisées, dans cette Nouvelle-Guinée agrandie qui est le ciel, éternellement vous reposerez sur son cœur.

Enfin, voici un peu de joie! De la Propagande on a écrit, le lecteur ne l'a pas oublié, aux Missionnaires ballottés dans les vagues houleuses, de contourner l'Australie et d'attaquer leur Mission non plus par Manille, mais par Sydney, Brisbane et Cooktown. Le 6 juillet, arrive à Rome, de Sydney, un télégramme du P. Navarre : « Nous partons ! » — « Ils partent, écrit le frère Verjus, et je n'y suis pas ! Il est vrai que je ne le mérite point, mon Dieu ; mais ce n'est point pour mon mérite que je demande les Missions, c'est pour vous, mon Jésus! Accompagnez nos Pères. Dirigez-les. Faites qu'ils demandent bientôt du secours, et que je sois prêt[1] ! » Nouveau télégramme à la fin de juillet, ainsi conçu : « Voyage favorable. Arrivons à Cooktown. » Le P. Jouët réunit la petite communauté, et, après avoir donné lecture de la bonne nouvelle, il dit en substance : « C'est bien. Rendons grâce au Cœur du divin prêtre. Mais nos Pères ne sont pas immortels. Il faut prier pour que le Maître de la moisson envoie des moissonneurs. Puis, de la prière, passons à l'acte. Or, le frère Verjus, ayant demandé depuis longtemps (le Père aurait pu dire : depuis toujours) à se préparer aux Missions, nous lui en donnons l'autorisation officielle... »

Aussitôt, rayonnant et débordant, le Frère écrit : « O mon Dieu, vous m'avez donc enfin exaucé !... Quel bonheur de commencer *officiellement* ma préparation à mes chères

1. 2 juillet.

Missions! Oh! oui, ce jour comptera dans ma vie. Je le veux noter dans mon livre de prières au nombre de ceux que je veux spécialement sanctifier par l'oraison et l'action de grâces. Merci, mon Jésus, merci de tout cœur[1]! »

Le 1er janvier 1883, S. E. le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, est à la maison de la place Navone. Il est venu, au nom du Souverain Pontife, pour bénir la petite Société du Sacré-Cœur et plus particulièrement les Pères qui sont en Mission. En un clin d'œil, on a couvert les murs de grandes cartes océaniennes, dessinées par le frère Verjus. On a chanté dans toutes les langues, même en canaque. On a complimenté Son Éminence. Et voilà que le supérieur demande à faire à haute voix la lecture d'une lettre, qui, de Nouvelle-Bretagne, arrive à Rome par Issoudun. Aux premiers mots de la lettre : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus! Béridni (Blanche-Baie). Nous sommes enfin arrivés!... », un frémissement de joie indicible saisit tous les cœurs. Plus d'un a des larmes plein les yeux. Le cardinal n'est pas le moins ému : « Mes très chers enfants du Sacré-Cœur, dit-il, il y a bien longtemps que nous cherchions à reprendre les grandes et lointaines Missions de la Mélanésie et de la Micronésie, qui n'ont pas vu de Missionnaires catholiques depuis plus d'un quart de siècle; et il nous a été bien agréable de voir Notre Très Saint Père le Pape les confier à la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur dont nous connaissons le zèle pour la gloire de Dieu. Aussi, nous réjouissons-nous grandement aujourd'hui, avec vous, des premiers succès obtenus; car c'en est un bien grand pour vos zélés confrères d'avoir pu aborder enfin dans la première île de leurs vicariats après tant de difficultés et tant d'épreuves. Nous avons la conviction qu'une grande moisson d'âmes vous attend là-bas; et je suis sûr que le Souverain Pontife sera très touché de ces heureuses nouvelles, quand je

1. 31 juillet.

pourrai les lui donner dans la prochaine audience. Sa Sainteté porte à ces Missions un intérêt tout spécial, et j'en suis d'autant plus heureux, que, depuis bien des années, j'ai l'habitude, tous les jours, dans mes prières du matin, de dire un *Pater* et un *Ave*, pour demander tout particulièrement à Notre-Seigneur d'envoyer des Missionnaires dans cette grande île de la Nouvelle-Guinée. Les protestants y sont déjà, eux les apôtres de l'erreur, et les Missionnaires catholiques n'y ont pas encore établi un centre d'évangélisation pour y faire connaître la vérité et prêcher l'amour de Jésus-Christ : et il y a dans cette seule île plus de cinq millions de sauvages !

« Mais, grâce à Dieu, il y aura maintenant parmi vous, nous l'espérons, des Missionnaires à qui il est réservé de planter la croix dans ces contrées idolâtres. Vous voyez, par la lecture de l'intéressante lettre du P. Navarre, que le Sacré Cœur a ouvert la Mission, que Notre-Dame du Sacré-Cœur protège ses enfants, et que le moment est venu de tout espérer.

« Quelles paroles pourrai-je maintenant vous dire, chers enfants, pour vous faire apprécier de plus en plus votre sainte et sublime vocation? Je n'en trouve pas de meilleure à vous rappeler, dans une si belle circonstance, que celle de notre divin Maître à ses apôtres. Il leur disait, et il vous dit à vous-mêmes : « *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos, ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat :* Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous ai placés, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure. »

Et le pieux cardinal, fortement et suavement, développe ce beau texte :

« C'est le bon Dieu, qui, sans aucun mérite de votre part, vous a appelés à la foi chrétienne, et de la foi à la vie religieuse et apostolique... C'est le Cœur de Jésus qui vous a voulus à lui..., et qui vous a fait entrer dans la Société de ses Missionnaires. Qu'il a été prodigue de grâces en vous

amenant à Rome, dans cette ville où réside le successeur de Pierre, dans cette ville où vous trouvez tout ce qui fait l'apôtre et le Missionnaire! Les ossements des martyrs ne vous prêchent-ils pas jusqu'à quel degré doit arriver votre dévouement?...

« Mais vous n'êtes pas ici pour y demeurer toujours : vous n'y êtes que pour recueillir abondamment la science et la piété. Et ces connaissances et ces vertus que vous acquerrez ne sont pas pour vous seuls; souvenez-vous, chers enfants, que vous devez aller : *Ut eatis*. Des peuples nombreux vous attendent, auxquels vous serez envoyés, soit en Europe et dans les pays catholiques, soit dans les contrées étrangères et barbares. Il faut que vous soyez prêts à aller partout où l'obéissance vous appellera, à aller malgré tout, jusqu'au bout du monde; et cela au prix de n'importe quel sacrifice, au prix même de votre sang et de votre vie.

« *Et fructum afferatis* : Et que vous portiez du fruit. » Le fruit, c'est le salut des âmes, c'est la conversion des infidèles, c'est l'extension du règne de Jésus-Christ. Répandre la lumière du saint Évangile, c'est devenir le coopérateur de Notre-Seigneur lui-même. Toutes les sciences ne vous seraient d'aucune utilité si vous ne vous en serviez pour faire connaître et aimer Jésus-Christ. Vos chers Pères, qui sont allés en Nouvelle-Bretagne, n'ont pas d'autre ambition que celle-là : ils veulent convertir des sauvages et en faire des enfants de Dieu et de l'Église.

« *Et fructus vester maneat* : Et que votre fruit soit durable. » Si vous devenez de saints Missionnaires, le Seigneur bénira vos œuvres de zèle en leur donnant la stabilité. Travaillez donc de plus en plus à la vertu solide, développez tous les germes d'humilité, d'obéissance, d'amour de Dieu, déposés dans vos âmes, et vous assurerez le succès à votre futur apostolat...

« Pour que chacun d'entre vous grandisse et persévère dans sa belle vocation, je vais tous vous bénir au nom de Notre Très Saint Père le Pape, qui vous aime tant. Que

de fois il m'a parlé de vous ! Que de consolations il éprouve en voyant s'accroître tous les jours votre nombre, et en apprenant que vous êtes la joie de vos supérieurs [1] !... »

Que sentait, que pensait, que disait le frère Verjus en entendant de telles paroles ? Demandons-le à son Journal : « Comme mon pauvre cœur palpitait ! Que de frémissements des pieds à la tête ! Il est donc vrai que nos Pères sont arrivés, qu'ils ont été bien reçus et qu'ils ont commencé ! Quelles actions de grâces sont montées de mon cœur ! Les Pères veulent des aides. Ils préparent déjà une maison pour ceux qu'ils attendent. O mon Dieu, partira-t-on, cette fois encore, sans votre pauvre petit et indigne serviteur ? Que votre règne arrive ! N'importe comment. Pourvu qu'il arrive, je suis content. Que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! » Quelques semaines plus tard, on apprend par les journaux qu'un navire hollandais s'étant hasardé sur les côtes de Nouvelle-Guinée, plusieurs matelots ont été massacrés et mangés. « Quel malheur, écrit le Frère, qu'il ne se soit pas trouvé là de Missionnaire. Son sang, du moins, aurait germé des chrétiens. Mon Dieu, j'irais dès maintenant, sans autre préparation qu'une visite au Très Saint Sacrement et à ma bonne Mère du Ciel. Vive Jésus ! Il y aura de l'ouvrage en Guinée. Demain, je communierai pour les bourreaux et pour les pauvres victimes [2]. »

II

Tout en se donnant à ce qu'il appelle « le noviciat des Missions », il se prépare aux ordres sacrés. Déjà il a reçu les ordres moindres à Saint-Jean de Latran ; les deux premiers le 5 février 1882, les deux autres, dans la même église, le 4 mars suivant. « Portier ! Me voici donc, de par Dieu, gardien des églises et de la sainte Église... Je

1. Voir dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, mars 1883, tout le discours du cardinal.
2. 14 et 15 février 1883.

les défendrai, s'il le faut, au péril de ma vie... Me voilà aussi, de par Dieu, lecteur du saint Évangile. J'ai grâce d'état pour comprendre et expliquer les divines lettres. Je veux m'y appliquer d'une façon spéciale... On devra lire désormais dans ma conduite le saint Évangile, comme mes Frères doivent lire en moi nos saintes Règles[1]. »

Le 25 août, il sera ordonné sous-diacre dans notre église par le cardinal Monaco. Le 16, sous la direction du R. P. Jouët, son supérieur, il est en retraite. Retraite brûlante. Approchons-nous du foyer quelques instants.

« Le seul attrait de mon âme, c'est Jésus, Jésus qui m'appelle à son Cœur. — Je lis avec bonheur la vie de Mlle Jaricot, fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Oh ! comme j'ai bien vu que Dieu veut des instruments humbles, très humbles, pour ses grandes œuvres ! Sainte humilité, puissé-je vous mieux comprendre, vous aimer davantage et vous mettre en pratique plus sérieusement ! Je regarde, je ne sais pourquoi, tout ce que je lis dans cette vie comme une sorte de prédiction de ce qui m'arrivera en Nouvelle-Guinée. Mon Dieu, serai-je assez solide pour de pareilles épreuves ? Si je compte sur moi, certainement non ! Mais, ô Jésus ! tout en étant disposé à payer de ma personne jusqu'au bout, je ne m'appuierai jamais que sur vous. — J'ai supplié le Cœur de Jésus de me procurer les humiliations nécessaires à ma formation. — J'ai compris un peu mieux après la conférence mon beau titre de Missionnaire du Sacré-Cœur. Il signifie surtout Réparateur. Un Missionnaire du Sacré-Cœur doit dire tous les jours à Jésus : Bien des chrétiens vous méconnaissent ; bien des hommes ne soupçonnent même pas que vous les aimez. Bien des prêtres, bien des religieux, sont froids à votre égard. Mon Jésus, venez dans mon cœur, je vous aimerai pour tous. — *Pour un sous-diacre*, dit l'abbé Bonnet de Longchamp, *c'est le Crucifix qui résume tout*. Tant que j'aurai au cœur l'espoir de vous

1. 5 février.

plaire, ô mon Dieu ! et avec moi l'Eucharistie, et avec moi le Crucifix, envoyez-moi où vous voudrez, je serai bien partout; toujours je serai assez riche. — Le Cœur de Jésus, centre de tout. Quelle sublime contemplation ! Le plus loin possible, hors de la portée des rayons du Sacré Cœur, les damnés. Ma place était parmi eux; mais Jésus ne l'a pas permis. Après les réprouvés, viennent tant de millions d'infidèles qui ne savent pas que Jésus les aime. J'aurais mérité d'être parmi eux. Jésus ne l'a pas permis. Il m'a dit : Viens à mon Cœur! Je t'enverrai à ces brebis errantes. Viennent ensuite les fidèles. Que de froideurs et que d'offenses ! Mon Dieu, qu'ils sont rares ceux qui vous comprennent et qui vous aiment ! Voici les prêtres. Le Cœur de Jésus daigne m'appeler à ce rang si élevé. Quelle grâce ! Voici les religieux. Je le suis malgré mon indignité. Je vois autour du divin Cœur une place réservée à notre chère Société. O mon Dieu, qu'elle en soit digne ! Faites que jamais je ne la déshonore. Faites que mon sang versé pour elle soit la preuve de mon amour !... — Et, dans mes élans, de tout cœur, j'ai demandé des martyrs pour notre petite Société. Je la voudrais voir tout entière, durant l'éternité, tout près du Sacré Cœur de Jésus. — Comme Missionnaires, nous sommes nés de l'Immaculée-Conception. De là l'obligation rigoureuse de conserver bien blanche l'aube de mon sous-diaconat. Le but de notre Société est de combattre le sensualisme et l'orgueil. Sensualisme et orgueil, c'est tout un. Le moyen de combattre, pureté et humilité. C'est tout un aussi... Nécessité de tout sacrifier au Sacré Cœur, jusqu'aux désirs formés pour sa gloire. Il n'est pas d'un bon religieux, disait le Père supérieur, de déterminer lui-même, d'une manière ou d'une autre, comment il veut servir le Sacré Cœur dans la Société. Il faut tout sacrifier... Merci, mon Dieu ! Je comprends... Vous savez si le désir de me consacrer aux Missions est ancré profondément dans mon cœur. Vous seul savez le pourquoi de cette conviction si intime et si énergique qui surnage à tout dans ma vie.

Vous savez ce que je voudrais faire et combien je paraîtrais extravagant aux hommes si je leur disais sur ce point tout ce que j'ai au cœur... Eh bien, mon Jésus, si j'ai trop manifesté ce désir, si j'y ai mis de l'humain, oh! pardonnez-moi! Si je dois par là contredire le moindre de vos désirs, s'il y a pour moi plus de perfection à ne rien désirer de ce que vous me faites aimer passionnément, si je dois être, en m'abstenant, un peu plus victime de votre divin Cœur, un peu plus Missionnaire, si je dois vous procurer un degré de gloire de plus en renonçant à tout, dès cet instant, ô mon Jésus! je me jette à vos pieds, nu, pauvre, ignorant, sans préparation, sans lumière, sans rien,... résigné à tout ce que vous voudrez. Cela me coûte. Je sens mille objections qui surgissent. Je sens ma nature qui se révolte; mais je tiendrai bon, et, je le répète, je renonce à tout; je sacrifie tout. Je ne veux plus rien que votre très sainte volonté. Donnez-moi la force de ne pas vous trahir, et faites de moi tout ce que vous voudrez, excepté un homme qui ne puisse vous aimer de tout son cœur.— Il m'a semblé que l'enfer, pour le Missionnaire du Sacré-Cœur, serait de ne pouvoir plus dire notre chère et belle devise : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus! — Au ciel on se reposera; mais, jusque-là, point de trêve! »

Après l'ordination, l'heureux Frère reprend la plume et il écrit : « C'est le grand jour de mes noces spirituelles avec la sainte Église... La grâce me travaille comme jamais. Je tâche de ne pas lui mettre d'obstacle; c'est ma seule occupation. Je suis par office le serviteur des serviteurs de Dieu. La Société m'a promis la « table commune »; comme pour me dire : Ne te préoccupe pas de toi. Notre-Dame m'a donné mon aube, pour me dire : Sois pur. Mon bon ange m'a donné mon cordon pour me dire : Sois mortifié. Et moi, j'ai tout donné au Sacré Cœur par Notre-Dame. O sainte journée, non, jamais je ne vous oublierai. Vous resterez gravée dans ma mémoire comme le beau jour de ma première communion, en

attendant le jour plus beau encore de la première messe et le triomphe final, le beau jour du martyre ! » Ainsi parlait, ainsi priait, ainsi chantait cette âme mélodieuse. Elle attendra plus d'un an la prêtrise. Jusque-là recueillons quelques menus faits de cette vie si précieuse et que nous avons dû négliger pour ne point rompre la trame du récit.

III

Le 2 février 1882, c'est la coutume à Rome que tous les procureurs généraux portent un cierge au Souverain Pontife, comme pour reconnaître que tout flambeau s'allume au foyer du Pontificat romain, qui est vraiment la lumière illuminant le monde. Le frère Verjus et le frère Neenan accompagnaient le R. P. Jouët. « Avec quelle émotion, dit-il, je montais les escaliers du Vatican ! J'allais voir pour la première fois celui qui tient ici-bas la place de Dieu... Il m'a semblé que Léon XIII était transparent. Je voyais en lui mon Jésus. Quels instants j'ai passés là ! Par deux fois j'ai eu le bonheur de baiser le pied du Pape et sa main. J'ai tenu sa main dans la mienne ! Mon intention était de demander une bénédiction pour ma mère et de faire bénir des chapelets. J'étais trop ému. J'étais extasié. » Il reverra le Pape, notamment le 13 février 1883, en compagnie de Mgr l'évêque de Tarentaise. « Ce sont des scolastiques du Sacré-Cœur, Très Saint Père, dit le prélat, et de futurs Missionnaires en Océanie. » A ces mots, Léon XIII s'anime et parle avec enthousiasme des Missions, du zèle des Missionnaires et de la nécessité de se préparer à un si bel apostolat. « Très Saint Père, dit à son tour le frère Verjus, bénissez nos Pères et nos Frères d'Océanie. — Oui, mon cher enfant, dites-leur bien que je les bénis de tout mon cœur. La Guinée ! La Guinée ! » — « Nous sortîmes du Vatican, écrit le bon Frère, le cœur plein de reconnaissance, profondément émus, et plus que jamais dévoués jusqu'à la mort au Saint-Siège et aux Missions. »

Une autre de ses joies fut une excursion à Ostie. Ce qui l'attirait, c'était moins la vaste et morne solitude où roulent silencieusement, entre de maigres broussailles, les eaux jaunâtres du Tibre et que traversent çà et là des troupeaux de bœufs et de chevaux conduits par des pâtres farouches; c'était moins le souvenir à demi effacé de la grande ville, autrefois l'une des plus affairées du monde et des plus tumultueuses, et muette aujourd'hui et morte, que le souvenir toujours vivant de saint Augustin et de sa mère. Assis à la fenêtre d'une hôtellerie; la main dans la main, les yeux au ciel et plus encore le cœur; montant de la triste région des larmes, par delà les mers, les montagnes et les soleils, au pays de l'éternelle beauté, ils furent ravis. Là, sans doute, au seuil de l'église ou parmi les ruines, on relut la page d'Augustin. Elle est sublime. Pas n'était besoin du pinceau d'Ary Scheffer pour représenter cette scène idéale; la plume du « fils de tant de larmes » y suffisait pour tous les siècles. Aussi bien la page des *Confessions*, seule de tout le passé, a survécu, dans son immortelle et radieuse jeunesse. « Vive Jésus! écrivit le lendemain [1] le frère Verjus. Bonne journée. Mon âme s'est dilatée. J'ai parlé de mes chères Missions à cœur joie. »

Un jour, dans la crypte de Saint-Pierre, il assiste à la messe d'un Père du Saint-Esprit, Missionnaire à Zanzibar. Le Père était accompagné d'un naturel devenu prêtre. Il est heureux de leur baiser la main. « Quand donc aurons-nous, disait-il, un clergé indigène? Mon Dieu, préparez-le dès maintenant [2]. » Ces rencontres de Missionnaires le transportaient. « Nous avions aujourd'hui la visite de Mgr Guillemin, évêque de Canton. C'est bien là le saint et zélé Missionnaire que je rêve, dévoué jusqu'à se dépouiller de tout pour son troupeau, ne désirant que la gloire de Dieu et l'oubli de soi-même [3]. » Quelques jours plus tard, c'était le tour du cardinal Lavigerie.

1. 13-14 février 1882.
2. 23 mars 1882.
3. 16 juin.

Le 27 juin, Léon XIII présidait au Vatican, dans la salle Ducale, une soutenance de thèse sur la différence réelle entre l'essence et l'existence. Les cardinaux et les évêques étaient en si grand nombre qu'on ne voyait pour ainsi dire que des calottes rouges et des calottes violettes, ce qui arracha à un séminariste romain cette exclamation : « *O quanti zucchetti!* Oh! que de calottes! » Il y eut cette particularité qu'un scolastique du Sacré-Cœur avait pour contradicteur un nègre de la Propagande. Le cardinal Lavigerie était dans le cortège du Pape. Le scolastique de la place Navone argumentait, paraît-il, au gré du grand Africain. Il apprend le lieu d'origine de l'argumentateur, et, la soutenance à peine finie, il se lève, fend la foule, va droit au jeune homme, les mains ouvertes, et lui crie : « Bravo, Marseillais! » Deux jours après, l'archevêque d'Alger visitait notre scolasticat.

Au compliment qui lui fut adressé sur son élévation au cardinalat, l'Évêque-Missionnaire répondit : « Le lendemain du jour où j'appris que Léon XIII me réservait les honneurs de la pourpre, je méditai sur cette parole de nos saints Livres : *Potentes potenter tormenta patientur*[1]. » Puis il exhorte les scolastiques au courage. « Je ne vous souhaite pas, leur dit-il, le martyre, mais le courage des martyrs. » — « Comme mon cœur palpitait! raconte le frère Verjus. Je voyais dans ces paroles l'invitation du Sacré Cœur. O mon Dieu, jusques à quand me torturerez-vous de la sorte? Vous m'appelez. J'entends votre appel. Je voudrais y répondre. Tout s'anime, tout se soulève en moi avec enthousiasme pour vous dire : Me voici! Et vous, mon Dieu, vous me faites attendre!... Son Éminence nous parla ensuite de ses chers martyrs. Sur les lettres d'obédience d'un de ses fils, Mgr Lavigerie avait écrit : *Ad martyrium!* et, lui tendant la feuille : « Y consentez-vous? « — C'est pour cela que je suis venu, Monseigneur... » O mon Dieu, vous savez que je n'ai pas non plus d'autre but.

1. *Sap.* VI, 7. — On a plus de compassion pour les petits; mais les puissants seront tourmentés puissamment.

Lorsque j'ai promis, le jour de mes vœux, de vous suivre, c'a été pour souffrir, pour être votre victime, ô mon Jésus, — pour le martyre[1]. »

Après le cardinal Lavigerie, ce fut Mgr Dufougeray, le directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. « Aujourd'hui, 6 juillet, nouvelles joies pour mon cœur qui ne jouit plus que de ce qui se rapporte aux Missions. Tout le reste m'est insipide. Grandeurs, succès, honneurs, affections de la terre, que tout cela n'est rien près d'une âme à sauver! Dire la joie que j'ai éprouvée en entendant parler Mgr Dufougeray, est impossible. Cet apôtre vénéré nous a parlé de son œuvre; mais ce qui m'a fait surtout beaucoup de bien, c'est l'exhortation de la fin : « Voulez-« vous faire du bien comme Missionnaires? prenez ces « deux moyens : la mortification qui fait observer la règle « avec fermeté et rompt la volonté à chaque instant; la « charité qui attire les cœurs et convertit plus que la dis-« cussion et tous les autres moyens. La charité, voilà « notre moteur tout-puissant. Nous seuls le possédons. « C'est pourquoi nous sommes toujours vainqueurs. » Je n'oublierai pas cette délicieuse conférence. Il me semble avoir compris ce que c'est qu'un vrai Missionnaire : C'est un homme qui se renonce lui-même et qui sauve les âmes à force de les aimer[2]... » — « O mon Dieu, écrira, dans une autre circonstance, le fervent scolastique, des âmes! encore des âmes, toujours des âmes! Mais je ne suis pas prêt encore. Le bon Jésus est père pour moi. Il est mère. Il ne se décourage pas, malgré mon indignité. En vérité, je me fais peur. Que je suis peu religieux! Sottise, ignorance, tiédeur, malice, inconséquence perpétuelle. Pas d'esprit. Un peu de cœur, mais juste pour m'inquiéter. Qu'est-ce que je deviendrai? O mon Dieu, vous me connaissez, et cependant vous daignez m'appeler! Je répondrai, mon Dieu, malgré tout. J'agirai, je me dépenserai, je vous aimerai de tout mon pauvre cœur.

1. 3 juillet.
2. 5 et 6 juillet.

Personne ne pourra m'empêcher de me dévouer, de souffrir et d'aimer. Et vous ferez le reste! O mon Dieu, des âmes, encore des âmes et toujours des âmes[1]! »

La pensée des Missions le hante tellement qu'il en rêve. Le 15 avril 1883, il a vu à Rome les pèlerins de Terre Sainte. Missionnaire aux pays sauvages, ne sera-t-il pas pèlerin perpétuel? « Je ne veux plus, dit-il, me donner de repos ici-bas. Au ciel on se reposera. » La nuit suivante, il rêve qu'il part, à pied. L'Enfant Jésus vient à sa rencontre et lui dit : « Je m'en vais avec toi. » Et il prend dans ses bras le divin Enfant. « Il était, dit-il, très léger. A ce moment je pensais que j'avais le même bonheur que saint Stanislas. Ce n'était qu'un rêve. O bon Jésus, ce matin, à la communion, c'était la réalité. Comme je vous ai caressé[2] ! »

En tête de son Journal, au 30 juillet, le frère Verjus écrit : « Grand jour ! » Mgr Salvado, fondateur de la Nouvelle-Nursie, était à la maison. « Il y avait si longtemps que je lisais et relisais, en y trouvant un sel nouveau, les écrits, les lettres et les hauts faits de ce grand Missionnaire. J'avais conçu un désir très ardent de le voir et de lui parler... J'ai eu ce bonheur. J'ai vu cet homme incomparable qui a vaincu autant de difficultés qu'il a passé d'heures en Mission et qui s'est si bien vaincu lui-même... Oh! combien je désire imiter ce saint homme! Sa parole est grave. Il rit peu. Les épreuves l'ont détaché de la terre. Il semble perdu en Dieu et ne penser qu'à sa chère Nouvelle-Nursie. Un sourire mélancolique où se peint cependant la douce joie de celui qui a fait le bien, effleure ses lèvres lorsqu'on lui parle de sa Mission, lorsqu'on lui cite des noms qui lui sont chers. Ses conseils sont pleins d'une sagesse admirable. « Ah! s'écria-t-il, « lorsque je fis allusion à son aventure au milieu du ma- « rais où il perdit ses bagages, c'est beau à lire; mais « quand on y est!... » Mgr Salvado revint à la maison et

1. 10 et 11 août 1883.
2. 15, 16 et 17 avril.

il fit aux scolastiques une conférence de trois heures sur sa Mission. On devine si le frère Verjus le harcelait de questions et s'il écoutait!

Voici, entre plusieurs autres, un curieux épisode de la vie du moine-missionnaire, tel que nous l'a raconté un auditeur de la place Navone. Avant de revêtir le froc de Saint-Benoît, Mgr Salvado, de nationalité espagnole, homme du monde, avait cultivé la musique avec grand succès. Plus d'un salon avait applaudi son merveilleux talent de pianiste et de chanteur. Peu après la fondation de la Nouvelle-Nursie, un incendie éclata et détruisit la presque totalité des maisons et des fermes récemment construites. Le P. Salvado, réduit au plus complet dénùment, se désolait, ne sachant à qui avoir recours pour réparer ce désastre, lorsqu'un de ses frères, compagnon de ses labeurs et confident de sa tristesse, lui dit, sous le coup d'une inspiration soudaine : « Père, cessez de vous lamenter. Vous avez dans vos dix doigts et dans votre gorge de quoi rebâtir trois ou quatre Nouvelles-Nursies. — Comment cela? — Eh! n'êtes-vous pas un pianiste hors ligne? N'avez-vous pas une voix admirable? Allez à Perth, la grande ville australienne la plus proche de notre colonie; annoncez une séance musicale dont vous ferez les frais à vous tout seul. La nouveauté du spectacle ne manquera pas d'attirer beaucoup de monde, et vous nous reviendrez, les mains pleines d'or. » Le P. Salvado, d'ailleurs disposé à tout pour le bien de sa Mission, trouva l'idée excellente. Il alla à Perth, et, durant trois heures, seul au piano, tantôt jouant, tantôt chantant, il sut tenir sous le charme l'aristocratie de la ville qui, comme le lui avait prédit son confrère, s'était rendue presque tout entière à cette représentation point banale d'un moine bénédictin exécutant sur le piano et chantant tour à tour avec une virtuosité rare des fragments d'opéras célèbres. Quand il eut fini, l'apôtre-artiste fit lui-même la quête et recueillit cinquante mille francs. C'est ainsi que la musique, comme il se plut à le redire depuis bien souvent, sauva sa Mission.

Au cours de son entretien avec les scolastiques, comme il parlait de l'énergie nécessaire au Missionnaire, l'Évêque dit tout à coup avec un feu brûlant : « *Io*, *io*, *e sempre io! Aventi sempre!... Io*, *io... Poi*, *quando non posso più* (et il regarda le ciel), *tocca Te!* Moi d'abord, moi, et toujours moi! En avant toujours! Moi, moi! Puis, quand je n'en peux plus, à vous, mon Dieu! C'est votre affaire. »

Citons enfin parmi les visites à notre procure romaine et dont le frère Verjus a gardé un long souvenir, celle de Mgr Bécel, évêque de Vannes, et surtout celle de M. Gabriel de Belcastel, sénateur de la Haute-Garonne. « Mgr de Vannes m'a embrassé avec effusion, à la nouvelle que j'étais destiné aux Missions. — M. de Belcatel nous a parlé des âmes et de l'amour de Jésus-Christ comme un saint Missionnaire [1]. » Ce sera une bonne fortune pour le lecteur que d'apprendre de l'illustre orateur lui-même les impressions qu'il éprouva au milieu de cette vive jeunesse. Or, à peine de retour en France, il écrivit au T. R. P. Chevalier :

« J'ai hâte de vous dire, en revenant d'Italie, quelle respectueuse émotion m'a saisi, en voyant, si belle et si digne de ses fondateurs, dans votre grande maison de Rome, la jeune pépinière des futurs Missionnaires du Sacré-Cœur. Votre zélé collaborateur, le P. Jouët, que le Souverain Pontife, je le sais, honore d'une estime toute particulière, m'a donné la joie de passer, sous ce toit béni, une soirée de famille.

« Cette famille, bien française par l'inspiration, la direction et l'amour profond de la France, compte dans son sein de nobles rejetons de diverses patries : dans leur main généreuse, j'ai pu serrer la main de l'Alsace, dont l'âme nous appartient toujours; de l'Irlande, invincible dans sa foi; de la catholique Espagne; de la Hollande, si hospitalière aux religieux proscrits; de la province du Rhin, si fidèle à l'Eglise, et d'autres encore.

1. 6 février 1883.

« Vos cinquante élèves, sous la diversité de leurs visages, de leurs langues natales, de leurs études, et même de leurs métiers, — puisque, dans le but de fonder aux antipodes une colonie se suffisant à elle-même et de répandre chez les sauvages les arts au service de la foi, il est parmi eux des apprentis tailleurs, menuisiers, etc., — vos cinquante élèves, dis-je, sont une petite phalange sacrée, pleine de charme, de sève, de vie et d'avenir. Son cœur bat à l'unisson du Cœur du divin Maître, et, sa chaleur, rayonnant autour d'elle, fait du bien à tous ceux qui l'approchent.

« La vieille église espagnole Saint-Jacques, achetée par une souscription, dont le Souverain Pontife lui-même tient généreusement la tête, est devenue sous cet auguste patronage, le siège à Rome de la dévotion si touchante dont vous êtes le fondateur et propagateur choisi par la Providence.

« Après avoir eu la douleur de voir fermer votre merveilleux sanctuaire d'Issoudun, c'est pour vous une consolation divine, d'avoir, au centre même de la catholicité, un foyer nouveau d'où rayonne sur le monde la grande dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Cette dévotion peut bien, de même que Jésus et Marie en leur vie terrestre, avoir ses épreuves ; mais qui pourrait tenir au tombeau ce que Dieu anime de sa vie ? Et d'autre part, comment toute âme qui aime Dieu ne serait-elle pas saisie par la grandeur et la sainteté de la dévotion que vous prêchez ? Notre-Dame, unie au Sacré Cœur ! Ce qu'il y a de plus doux dans l'espérance, et ce qu'il y a de plus profond dans l'amour !...

« Ne serait-ce pas cette dévotion des causes désespérées qui est celle réservée par Dieu aux suprêmes épreuves de l'humanité ? On la dirait née, comme par une sorte de prophétie, au dernier acte du Calvaire. Jésus-Christ venait d'expirer sur la croix. La très sainte Vierge était debout au pied de ce trône sanglant. Un soldat, d'un coup sacrilège, perce le flanc de son bien-aimé et adoré Fils. Ce fut le dernier glaive qui perça aussi le cœur de la

Mère de douleur. Souvent, dans le cours de la sainte enfance de Jésus, Marie avait senti le Cœur de son Fils battre contre le sien ; et sa chaleur divine l'avait pénétrée d'une inexprimable tendresse pour l'humanité dont elle devait être la Mère. Mais c'est au pied de la croix qu'elle a reçu, de la parole du Rédempteur, la consécration solennelle de sa sublime maternité ; et la blessure du Cœur divin, s'ouvrant sous son regard, en fut comme le sceau sanglant.

« Heureux êtes-vous, disais-je à ces jeunes prétendants du sacerdoce et du martyre, heureux êtes-vous de recevoir, sous de tels auspices et un tel patronage, la sève et la couronne apostoliques ! Et comme ils vous préparent à cette glorieuse conquête des âmes à laquelle la Providence vous destine !

« Deux de vos compagnons déjà sont morts, consumés en quelque sorte par le martyre de désir [1]. Quel gage pour vous-mêmes d'un apostolat généreux et fécond !

« Heureux êtes-vous donc, dans ces temps douloureux où tant d'âmes baptisées apostasient, d'être choisis de Dieu pour aller porter aux régions les plus déshéritées le baptême avec l'Évangile, et donner à Notre-Seigneur Jésus-Christ des âmes remplaçant celles qu'il a perdues ! Conquérir des âmes au divin Maître, préparer, au prix de la vie peut-être, l'avènement du règne de Jésus-Christ, c'est là l'idéal de la foi et de la gloire chrétiennes. Et cette grande œuvre en porte une autre avec elle. Par cette évangélisation nouvelle et lointaine, vous rachetez les fautes commises dans la vieille Europe par la Fille aînée de l'Église. Chaque âme que vous gagnerez en Océanie sera un gage de rédemption pour la grande et malheureuse nation que l'Esprit du mal tente si violemment ; car c'est grâce à l'apostolat français que la France gardera la foi catholique. Soyez-en bénie mille fois, jeunesse avide de fatigues et de sacrifices ! Que Dieu soit toujours avec

1. Octave de Brinon et William Neenan.

vous, comme il l'est aujourd'hui, comme il fut avec ces glorieux martyrs dont les ossements sont là, devant vous, frémissant tous les jours sous l'ardeur de vos embrassements, et sous le sang éternellement fécond de Jésus-Christ !...

« Nous étions, en effet, tandis que j'adressais la parole à ces chers jeunes gens, devant un autel recouvrant des reliques des saints qui fondèrent le christianisme à Rome ; et tous nous nous sentions pénétrés de cette pure et chaude atmosphère qui enveloppe les cendres des martyrs [1]... »

Est-ce que le frère Verjus n'avait pas raison d'écrire : « M. de Belcastel parle comme un orateur, et surtout comme un saint » ?

IV

Ordonné sous-diacre, le 25 août 1882, il reçut le diaconat, à Saint-Jean-de-Latran, le 19 mai 1883. Le 9 mai, il avait passé tout à la fois l'examen du diaconat et l'examen de la prêtrise, à l'« entière satisfaction des examinateurs ». « N'est-ce pas là, disait-il, un miracle de la grâce du bon Jésus ? » En cette circonstance, comme en beaucoup d'autres de sa vie, il avait fait des promesses aux âmes du Purgatoire ; il les tiendra. Le 10, il est en retraite. « Je suis de Dieu qui m'a créé pour faire de moi un saint diacre. Je suis à Dieu qui veut faire de moi un saint Missionnaire. Les trois grands diacres sont des martyrs. La vertu du diacre, c'est la charité. Il faut que je meure à moi-même avant de donner mon sang pour Jésus. Que si jamais je devais être un mauvais diacre, si jamais, ô mon bien-aimé Jésus, je devais vous offenser, même véniellement, de propos délibéré, faites qu'au jour de l'ordination, quand je serai prosterné, je ne me relève pas. Faites-moi mourir au pied de votre autel. Si, au contraire, je dois être votre instrument pour le salut de mes chers sauvages, si je dois

1. On trouvera toute la lettre dans les *Annales* d'avril 1883.

vous faire aimer, si je dois être un jour votre martyr, oh ! que je me relève, changé, transformé, converti, ne pensant plus qu'à votre gloire et aux moyens de la procurer par l'anéantissement de tout moi-même !... » Au cours de sa retraite, dans les moments libres, il lit la Vie de saint François Xavier. Elle le remue « profondément ». Elle lui fait du bien, « un bien immense ». Une fois diacre, il pourra souhaiter Dieu à ses frères : « Que le Seigneur soit avec vous ! » Il pourra aussi leur prêcher Dieu. Quel honneur et quelle joie ! En retour, le diacre doit être dans la disposition de donner sa vie pour Dieu. Oh ! que le Seigneur est bon, puisqu'en faisant du martyre une sorte d'obligation au diacre, il répond au plus intime, au plus ardent, au plus persévérant désir du cher retraitant !

Ces aspirations vers une fin sanglante ne seraient qu'un rêve de l'imagination, un rêve dangereux, si l'aspirant-martyr ne pratiquait les vertus de l'heure présente. Or, elles se peuvent ramener toutes à l'humilité. C'est donc l'humilité qui sera le fruit de cette retraite. « J'ai vu tomber, écrit le frère Verjus, les cèdres du Liban. J'ai vu disparaître de notre chère petite Société des hommes que j'estimais à cause de leur science et de leur vertu. Il faut donc, si je veux persévérer dans ma vocation sublime, que je m'attache sérieusement à la vertu d'humilité. A quoi me serviront mes études, mes travaux ? Le martyre même, à quoi me servira-t-il, si je ne suis humble de cœur ? » Il renouvela toutes ces résolutions et prières durant la prostration. Et maintenant, vive Jésus ! Le voilà diacre. Quand sera-t-il prêtre ?

Au matin du 17 octobre, en la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, il écrit : « Joies inexprimables ! Le bon Jésus seul qui les envoie peut les comprendre ! Aujourd'hui, le R. P. Jouët, au nom du T. R. Père supérieur général et de toute notre chère petite Société, m'a appelé au sacerdoce !... Malgré mon indignité notoire, me voici donc au terme de mes vœux les plus ardents !.. Et tout cela, en vue de mes chères Missions ! Je ne sais plus que dire :

Mon Dieu! Mon Dieu! » C'est là ce qu'il écrit dans son Journal sous le coup de la première émotion. Un mois plus tard, dans une lettre à son ami le plus intime, il donnera de familiers et charmants détails :

« Figurez-vous, mon bien cher Père, que, le 9 octobre dernier, toute la communauté se mit en retraite, excepté votre serviteur. Mon étonnement ne fut pas petit... Et, tout aussitôt, dans ma tête, je me mis à forger mille hypothèses ; mais, je suis mauvais forgeron, car la seule hypothèse que je ne forgeai pas était la seule vraie.

« Le 17 au matin, jour de la fête de notre chère Bienheureuse, pendant que j'étais à la cuisine à faire des brioches (vous saurez qu'en ma qualité de recteur des Frères laïques, je suis un peu professeur de cuisine), on me vint quérir au nom du R. Père supérieur. Je m'empresse, tout enfariné.

« C'était la grande nouvelle : « Mon cher enfant, me dit « le R. P. Jouët, il faut vous préparer à être prêtre sous « peu. »

« Cette parole me fit l'effet du glaive dont parle saint Paul : *Pertingens usque ad divisionem animæ*[1]. Elle marqua un point dans ma vie après lequel je soupirais, vous savez comment et depuis quand !

« Après l'avoir entendue, il me sembla que j'étais dans un monde nouveau et que tout mon passé était bien loin derrière moi. Mon premier mouvement fut d'aller remercier Notre-Seigneur et Notre-Dame du Sacré-Cœur. Cette grâce que j'avais attendue depuis si longtemps et, je l'avoue même, avec une sorte d'impatience, il me semblait qu'elle était arrivée trop tôt... Je retournai à la cuisine. Je fus tout étonné de retrouver mes brioches en place. C'était bien de brioches qu'alors il s'agissait!.. On s'y remit pourtant, vous pensez avec quelle joie! Il me semblait être plus près du bon Dieu que jamais. Je pensais à la sainte messe, à l'union intime du prêtre avec Jésus, et

1. Il atteint jusqu'à la division de l'âme.

j'étais tout hors de moi ! Enfin, pour le moment, il s'agissait de fêter nos nouveaux profès...

« Son Éminence le Cardinal-Vicaire et Sa Sainteté elle-même contribuèrent à rendre cette fête des plus touchantes. Ce fut réellement une journée d'or.

« Mais, voici que commencent les difficultés. Il s'agit d'abord de fixer le jour de l'ordination. On confie l'affaire à la Providence, et le premier novembre est le jour déterminé. Quinze jours donc devant soi pour obtenir quatre dispenses et faire dix bons jours de retraite. Enfin, malgré les sages lenteurs de Rome, le R. P. Jouët mena tout à bonne fin. Il ne s'agissait donc plus que de la retraite. Je la désirais beaucoup. C'est vous dire qu'elle fut bonne. C'est certainement la meilleure retraite de ma vie... Les jours s'écoulèrent tantôt rapides, tantôt longs, selon que, suivant l'expression de sainte Thérèse, il me fallait tirer l'eau de la grâce à tour de bras ou que le Ciel arrosait lui-même le jardin de mon âme [1]. Que d'actions de grâces je dois au Sacré Cœur pour cette retraite ! »

Excellente retraite, en effet, et dont le Journal nous apporte des échos vibrants. Plus de raisonnements. Des élans, des soupirs, des coups d'aile, des feux et des flammes. « Être prêtre, c'est être Jésus. — Le bon Jésus (après ma confession générale) a signé la paix avec son pauvre serviteur qui a promis de ne plus vivre que d'amour. — Je me sens tout à l'aise avec le bon maître. Je

1. Dans cette même lettre, il dit son contentement d'avoir un peu compris M. Olier et le P. de Condren sur le sacerdoce; puis il apprécie en ces termes une nouvelle Vie de sainte Thérèse: « C'est, sous tous rapports, un vrai chef-d'œuvre. Elle fait aimer la sainte autant que les autres la faisaient peu comprendre. On ne peut la lire sans être captivé... Je prétends, mon bon Père, ne pas pouvoir vous témoigner plus d'attachement pour votre avancement spirituel qu'en vous souhaitant de lire un jour cette Vie. Puisse-t-elle vous faire autant de bien qu'elle en a fait à notre petite communauté et à votre frère en particulier! Je la relis avec grand profit, selon notre méthode d'autrefois, la plume à la main. » Nous avons lieu de croire qu'il s'agit de l'*Histoire de sainte Thérèse d'après les Bollandistes*, ouvrage anonyme qui a pour auteur, si nous sommes bien informé, une religieuse du Carmel de Caen. Paris, Retaux.

voudrais lui parler continuellement. Je me sens de plus en plus attiré à l'esprit de recueillement, d'oraison, à la vie de foi. — Pour être bon prêtre, il ne faudrait vivre que pour dire la messe. » Pendant sa retraite, le Frère entend le supérieur demander à un évêque en visite à la maison [1], une bénédiction spéciale « pour un pauvre enfant qui va être prêtre et qui, sitôt après, doit partir pour les Missions lointaines ». « C'est alors, écrit-il, que j'éprouvai une émotion dont le souvenir restera toute ma vie gravé dans ma mémoire... Je vis, d'un coup d'œil, tous mes vœux exaucés ensemble. Je vis la bonté, la providence admirable du Cœur de Jésus. En un mot, j'étais en Paradis! » Le frère remonta dans sa petite « chambre des Missions » et les larmes coulèrent à flots. « Je me mis à pleurer comme un enfant. C'était trop. Mon Dieu! Bonne Mère! Oh! que je ne vous trahisse pas!.. Mon cœur bouillonnait. Je me sentis comme transporté dans un nouvel horizon. O mon Dieu, je suis donc exaucé. Je ne vous demanderai plus rien que le martyre, désormais. Je n'importunerai plus vos oreilles par ma prière perpétuelle : *La prêtrise et les Missions!* car je serai prêtre : on s'en apercevra en Purgatoire; et je serai Missionnaire : le diable en aura des nouvelles en Mélanésie. Vive Jésus! Lui seul est bon. Vive Marie! » Dans ses entretiens avec le Père supérieur, le retraitant médite quelques-unes des paroles du Pontifical, celles-ci par exemple : « *Accedant qui ordinandi sunt :* Qu'ils s'approchent, ceux qui doivent être ordonnés! » Paroles bénies, depuis si longtemps attendues, elles vont retentir. *Accedant!* Et qui donc ose m'appeler à ce ministère terrible? C'est Jésus; c'est le Cœur compatissant de Jésus. C'est Marie qui, depuis douze ans, me poursuit de ses grâces. C'est la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur! Oh! que j'aime cette pensée. C'est notre chère petite Société qui m'appelle. C'est aussi la Nouvelle-Guinée qui m'appelle. O mon Dieu, c'est assez! c'est assez!

1. Mgr de Périgueux.

Ma joie est ineffable. Cette retraite sera pour moi la retraite des retraites, la retraite de l'amour. » Nous savons, par une note de son Journal, qu'il a écrit presque en entier toutes les méditations de cette « retraite de l'amour ». Malheureusement, ce manuscrit, comme beaucoup d'autres, n'est pas entre nos mains. Où est-il ? Encore une citation : « Je commence à comprendre (il est temps!) que Jésus-Christ Notre-Seigneur est le centre de tout, que le prêtre est son lieutenant sur terre, qu'il doit surtout prier pour ceux qui ne prient pas... O mon Dieu, faites-moi comprendre ce que c'est qu'un prêtre. J'aurai beau lire et méditer; si vous ne parlez vous-même, temps et peine perdus. O Jésus, grand prêtre, autel, victime! Dites-moi ce que vous êtes. Dites-moi ce que je serai par votre grâce dans un jour... La crainte envahit mon cœur ce soir. Si j'allais devenir un mauvais prêtre, ou seulement un prêtre médiocre! Oh! non, mon Dieu ; plutôt mourir! »

Le lendemain, 1er novembre, il fut ordonné dans la chapelle du Vicariat général. Le soir, il écrivait :

« 1er novembre 1883!

« *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris! — De stercore erigens pauperem! — Fecit mihi magna qui potens est! — O Domine, quia ego servus tuus! — Da, Domine, quod jubes et jube quod vis! — Fac ut istud portare sic valeam quod consequar tuam gratiam*[1] *!* »

« Mon Dieu, voyez ce que vous avez fait! Mon cœur tourbillonne en ce moment. Je ne puis rien écrire. Demain, je serai plus calme. *Ecce ego, Domine, ut faciam voluntatem tuam.*

« Ce sont les premières lignes écrites par mes doigts consacrés. »

Le 18 novembre, dans cette lettre à un ami, à laquelle

1. C'est le Seigneur qui a fait cela, et la merveille est sous nos yeux.— Du fumier il a élevé le pauvre. — Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant. — O Dieu, je suis votre serviteur.— Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous voudrez. — Faites que je puisse porter mon sacerdoce de manière à obtenir votre grâce.

nous avons déjà fait de larges emprunts, il épanchait ainsi son âme :

« Enfin le 1er novembre arriva. Vous souriez à l'idée d'une ordination le jour de la Toussaint. C'est singulier, en effet ; mais ici, à Rome, rien ne nous surprend.

« Comment vous décrire, bien cher Père, les dernières paroles de préparation ! Cette dernière nuit passée sans pouvoir dormir ! cette aurore impatiemment attendue !.. Le R. Père supérieur, les Pères, les Frères, voulurent assister à l'ordination.

« Vous savez le reste, et vous savez que ce reste ne peut se dire.

« Je ne pouvais plus réfléchir ni penser. Je me sentais attiré si fortement à Notre-Seigneur ! L'union intime qui doit exister entre le Prêtre et Jésus Notre-Seigneur me frappait surtout. Je ne pouvais concevoir comment Notre-Seigneur consentirait à s'unir ainsi à moi ; mais je lui en étais profondément reconnaissant. Et ne sachant faire autre chose, je m'efforçais de lui exprimer combien j'aurais voulu lui rendre quelque chose pour tant d'amour. Je ne vous dis pas que j'étais heureux... J'étais hors de moi.

« Un horizon tout nouveau s'ouvrait. *Accedant qui ordinandi sunt ad presbyteratum*[1] ! Comme j'attendais avec impatience ces heureuses paroles ! Enfin, elles furent prononcées. Je crus entendre notre chère petite Société, la Petite-Œuvre, qui, heureuses, m'appelaient à la prêtrise. Il me sembla surtout entendre la voix de ces millions de pauvres âmes qui, sans le savoir, sont cause de mon appel. Chères Missions ! elles furent ainsi cause de mon ordination, après avoir fait ma seule vraie joie, mon bonheur et ma consolation durant toute ma vie ! Vous imaginez bien, bon Père, que cette pensée doubla pour moi la joie de ce beau jour.

« Lorsqu'après la question : *Scis illos esse dignos*[2] ? et la

1. Qu'ils s'approchent, ceux qui doivent être ordonnés prêtres ! (Paroles du Pontifical.)

2. Savez-vous s'ils en sont dignes ?

réponse si prudente de l'Église, le Pontife dit : *Deo gratias*[1] ! il me sembla entendre notre chère Nouvelle-Guinée chanter à sa manière ce *Deo gratias !*

« O bon Père, priez plus que jamais, je vous en conjure, pour que ces vœux ne soient pas vains, et que jamais nos chères Missions n'aient à se repentir d'avoir demandé mon ordination !

« On consacra mes pauvres mains. Je fus bien ému en ce moment, et je priai le Sacré Cœur de les accepter pour qu'elles ne soient jamais employées qu'à son divin service.

« Enfin je fus prêtre !

« O bon Père, vous qui avez éprouvé tout ce que l'on sent dans son cœur, alors que l'on peut se dire : Je suis Prêtre ! dites, n'est-ce pas qu'il vaut mieux se taire que parler ?

« Le lendemain, jour de la fête des *Ames*, j'eus le bonheur de célébrer. Le bon Jésus daigna descendre dans mes mains !

« Quel doux souvenir me laissera toute ma vie cette première messe que je célébrai pour mes chers défunts, dans notre petite chapelle, assisté de nos vénérés supérieurs et entouré de mes frères bien-aimés ! Que le Cœur de Jésus soit béni et remercié ! »

C'était en effet un spectacle émouvant que la vue de ce jeune prêtre qui montait pour la première fois au saint autel dans les vêtements funèbres de la messe des morts.

Le soir dans sa cellule le P. Verjus écrivait :

« O mon Dieu, je veux être vôtre, autant que vous êtes mien. Je veux vous rester uni comme vous vous êtes uni à moi au moment de la communion. Quelles grâces ! Je n'ose en parler. Au fait, il est mieux que je me taise. *Me decet silentium.*

« Que de mystères ! Pauvre cœur ! *Quid est homo*[2] ?

1. Remercions Dieu.
2. Qu'est-ce que l'homme ?

O Jésus ! Et vous êtes venu ! Et j'ai senti votre sang sacré couler sur mes lèvres, et votre corps si pur descendre entre mes mains ! Et je vous ai donné à mes frères, et vous m'avez laissé faire, ô Jésus !

« Saintes âmes du Purgatoire, comme je les aime ! Elles auront été contentes de moi aujourd'hui.

« Demain je dirai la messe ! encore ! Ce sera *en rouge* (couleur du martyre)...

« Le cœur me fait mal à force de battre. Quelles émotions [1] ! »

Le lendemain, nouvelles grâces et nouvelle fête. Pour répondre aux désirs de nos bienfaiteurs de Rome, le Père dut célébrer une messe solennelle à l'autel de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dans l'église. Le P. Jouët prit la parole. « Jugez de mon émotion, lorsque ce vénéré Père, s'abaissant jusqu'à moi, daigna me montrer les trois Églises de Jésus-Christ Notre-Seigneur attentives à mon ordination. L'Église triomphante célèbre la consécration. L'Église souffrante jouit des premiers fruits, et, c'est au centre de l'Église militante et tout près du Souverain Pontife que je célèbre aujourd'hui. Le bon Père daigna aussi rappeler le souvenir des Missions. Certes, il n'en fallait pas tant pour m'enflammer. Aussi toute la journée ne fut qu'une joie et un acte d'amour et de reconnaissance. »

Au jour de sa première messe, le P. Verjus — nous l'appellerons ainsi dorénavant — signa un acte, bien cher au vénérable Guignion de Montfort, et qu'il avait préparé pendant sa retraite : l'acte d'esclavage à Marie. Le voici tout entier, tel que nous l'avons trouvé dans ses papiers :

« O Mère, puisque, par votre grâce, me voilà prêtre, il

1. « Le soir, mes bons Frères voulurent, suivant la coutume, fêter le nouveau prêtre. Les enfants de la Petite-Œuvre me rappelèrent ces années passées à Chezal-Benoît, années si pleines et si consolantes qui, toutes, m'étaient données pour me préparer à ce beau jour. Mes chers Frères voulurent aussi me dire leur bonheur en vers, en prose et en musique. J'étais profondément ému. Aussi je ne pus que balbutier quelques paroles de remerciement. »

faut que je le sois réellement et toujours, par votre secours. Faites, ô Mère, que je comprenne la grandeur et l'étendue des obligations et des devoirs du prêtre. Vous qui m'avez donné Jésus, enseignez-moi avec quel amour, quelle vénération, quelle adoration je dois traiter ce même Jésus qui daigne descendre entre mes mains. Faites-moi comprendre Jésus victime, prêtre, médiateur et sauveur. Faites-moi comprendre son amour, son zèle pour les âmes, et alors, ô Mère, pour vous témoigner ma reconnaissance, aujourd'hui même, je me donne, me voue et me consacre à vous comme votre esclave, afin que, me moulant vous-même sur vous-même, vous me fassiez ce que Jésus me veut : saint prêtre, saint Missionnaire et martyr de son divin Cœur. Je vous consacre tout, ô Marie, et m'enlève tout droit sur toutes mes œuvres pour que vous les appliquiez à la plus grande gloire de Dieu que vous seule connaissez, de sorte que, quand je voudrai prier pour quelqu'un, j'irai vous dire, ô Mère, de lui faire l'aumône, n'ayant plus le droit de rien donner moi-même. C'est mon intention, ô Mère, de faire désormais tout pour vous, par vous et en vous, afin de faire mieux pour Jésus, par Jésus et en Jésus. Je m'unirai à vous en tout ; et toujours par vous j'irai à Jésus.

« Tous les ans, je renouvellerai ce pacte du jour de ma première messe. (Tous les jours) j'y penserai au second *Suscipe*.

« La fête de ce pacte sera l'Annonciation.

« J'ajouterai tous les jours une dizaine à mon chapelet pour vous renouveler la consécration de toute ma vie sacerdotale et de mes chères Missions.

« De plus, ô Mère, pour vous témoigner ma reconnaissance de ce que vous m'avez obtenu la grâce d'être prêtre et d'aller en Mission, je vous promets de faire tout mon possible pour créer un pèlerinage en votre honneur dans le Vicariat et de ne jamais prêcher ni confesser sans parler de vous.

« Bonne Mère, puisque aujourd'hui je suis vôtre, je vous

renouvelle mes trois vœux. Que je vous ressemble, ô Mère! Que je sois toujours pur! Donnez-moi l'esprit de pauvreté! l'obéissance jusqu'à la mort! Oh! si je pouvais mourir pour mes vœux! O Mère, vous savez mon désir du martyre. Je sens que vous m'exaucerez. Je vous en remercie. Grandissez-le toujours, et faites qu'il soit bien caché, bien à la gloire du Sacré Cœur et en expiation de mes péchés. Je compte sur vous pour cette grâce, ô Mère. Je n'ai plus que celle-là à vous demander. Elle contient la persévérance finale. Je suis prêtre par vous. (J'irai) en Mission pour vous. Que je sois martyr pour vous, et cela me suffit!

« Voyez, aujourd'hui, ô Mère, et tous les jours de ma vie, ces pactes que je porte sur mon cœur. Je désire que chaque battement de ce pauvre cœur soit pour vous et qu'il vous dise : Mère, je renouvelle tous mes engagements. Je vous aime. Je suis heureux d'être votre esclave.

« Encore une prière, ô Mère, pour mes chers défunts. Je vous ai tout donné autrefois par le vœu héroïque. Par la consécration présente, je vous les confie. Oh! qu'ils ne se repentent pas de m'avoir fait du bien! Soulagez-les, bonne Mère. Glorifiez-les. Donnez-leur une joie de plus, parce qu'ils vous ont procuré un esclave de plus.

« J'ai fini, ô Mère. Dites à Jésus que je l'aime! que je veux vivre pour lui! mourir pour lui!.. Oh! que je voudrais comprendre Jésus, le Prêtre, le Sacré Cœur, les âmes! Dites-lui cela, ô Mère. Je vous le rappelerai toutes les fois que j'aurai le bonheur de célébrer la sainte messe. Que je les célèbre toutes comme la première! et que jamais je n'offense de propos délibéré ce bon Jésus qui nous aime tant!

« Votre esclave, au beau jour de sa première messe.

« H. V. »

Chaque matin des jours suivants, le P. Verjus s'en allait dire la messe dans quelque sanctuaire privilégié : à la Confession de Saint-Pierre, à Saint-Paul, à Sainte-Marie-

Majeure, à la Prison Mamertine, à Saint-Louis de Gonzague, dans la Chambre de Saint-Stanislas, à l'autel de Saint-François-Xavier au Gesù, à Sainte-Agnès, à Saint-Laurent...

« Toutes mes journées se marquent au cachet du sang de Jésus. Oh ! comme je sens le besoin de bien dire la messe ! Comme je suis heureux de m'unir au bon Maître tous les matins ! Je n'ai pas besoin d'autre chose. Jésus me suffit.

« Ce matin, j'ai eu le bonheur de célébrer au milieu des malades de la Consolation. Il y avait longtemps que je désirais ce bonheur. Je les aime tant, ces chers malades[1] ! »

« Vive Jésus ! J'ai célébré ce matin le saint sacrifice au fond de la prison de Mamertine. Quelles pensées de zèle et d'immolation généreuse de tout moi-même ont pénétré mon cœur !.. Je me sentais transporté au temps où saint Pierre et saint Paul, enfermés dans ces murs ou plutôt ensevelis dans ce cachot, baptisaient leur geôliers. O mon Dieu, et moi aussi je serai martyr ! La Nouvelle-Guinée aussi aura ses martyrs ! On y parlera de vous, bon Maître. Mon sang vous y rendra témoignage, et mes bourreaux vous adoreront un jour[2]. »

« Vous pensez, écrit-il à son cher correspondant, si je prie pour vous dans ces sanctuaires vénérés... O mon bien cher Père, oserai-je vous faire une prière en terminant ? Par amour des âmes et de nos chères Missions, accordez à votre pauvre frère quelques mémento, afin que ses vœux les plus ardents soient bientôt exaucés !...

« Allons, bien cher Père, c'est assez pour le moment. Je voulais simplement vous dire mon bonheur et j'ai fait un journal. C'est réellement *ex abundantia cordis*[3]... Quand vous douterez de la puissance et de la prodigieuse miséricorde du bon Dieu, pensez que le bon Maître est arrivé à

1. 8 novembre.
2. 10 novembre.
3. De l'abondance du cœur.

faire un prêtre de ce pauvre frère Verjus que vous avez connu et aidé autrefois, et qui compte toujours sur vos prières... Oui, priez pour moi. Priez beaucoup. Je n'estime plus que la prière ! »

V

Cependant, de douloureuses nouvelles arrivaient d'Océanie. Une secousse de tremblement de terre avait d'abord renversé la pauvre maison des Missionnaires. Courageusement, ils s'étaient remis à des constructions nouvelles, non plus à Béridni, mais à Kinigounan, au centre même de Blanche-Baie. C'était presque fini quand, au milieu d'une nuit, en un clin d'œil pour ainsi dire, tous leurs travaux devinrent la proie des flammes. La chapelle avec son petit mobilier, les ornements sacerdotaux, les vêtements, les vivres, les livres, les bréviaires eux-mêmes, tout fut consumé. On acquit la triste certitude que l'incendiaire n'était pas un sauvage, mais un Européen, un catholique apostat. Presque nus, les pauvres Missionnaires s'en allèrent à Matoupi quérir des habits quelconques. Il fut convenu que le P. Cramaille resterait au milieu des Canaques et que le P. Navarre s'embarquerait avec le frère Fromm pour Sydney. Là il se ravitaillerait de son mieux. Il écrirait à Issoudun pour avoir des secours en hommes et en argent, réorganiserait, comme il pourrait, la Mission et rentrerait le plus tôt possible.

Nous n'avons pas à raconter ce voyage de Matoupi à Mékéo et de là à Sydney. Après la fureur du feu, ce fut littéralement la fureur des flots. Jetés d'une vague à l'autre, perdus dans une mer démontée, grelottants de froid sous une pluie torrentielle, vaincus par la fatigue, tordus par la faim, le Frère tomba malade à mourir, le Père ne pouvant plus que se plaindre doucement au Cœur de Jésus et à Notre-Dame du Sacré-Cœur ; recueillis enfin à bord d'un navire de guerre anglais [1], ils arrivèrent à

1. L'*Espiègle*.

Sydney le 4 octobre. Ils avaient quitté Béridni le 30 juin.

Au récit de tous ces malheurs, le P. Verjus n'avait plus qu'une idée en tête, qu'une aspiration au cœur : aller rejoindre le P. Navarre. C'est le 15 novembre qu'il apprend ces nouvelles. On lui dit en même temps qu'il y aura un départ de Missionnaires le 21 décembre. A coup sûr, cette fois, il en sera. C'est pour cela qu'il a été ordonné prêtre. Il n'a plus qu'à faire ses derniers préparatifs, à recueillir ses trésors : son catéchisme, ses notes, ses cartes, ses outils. « Voilà huit jours, écrit-il à l'aumônier d'un monastère de religieuses italiennes vouées à la pénitence, que j'ai eu l'immense bonheur et l'honneur sans égal d'être ordonné prêtre... Maintenant je puis quelque chose pour le Cœur de Jésus. Il ne me reste plus qu'une grâce à obtenir, c'est de m'en aller aux pays sauvages pour y travailler, et pour y verser, s'il le faut, tout mon sang. Vous comprenez que, pour obtenir une telle grâce, je ne veux rien moins que toutes les prières de nos chères Victimes. Oh ! si vous pouviez voir combien mon désir est ardent et combien ma confiance est grande dans les prières des Victimes du Cœur de Jésus, vous n'auriez pas de repos avant de m'avoir obtenu cette grâce [1] ! » Enfin l'heure vers laquelle son âme courait, comme il n'y a, dit l'Écriture, que les géants qui courent, l'heure dont on peut bien assurer qu'il avait faim et soif, l'heure du départ va sonner. Le 19 novembre, à la lecture spirituelle, le P. Jouët proclame les noms des Missionnaires qui vont aller au secours du P. Navarre et de ses compagnons. Le P. Verjus sent battre dans sa poitrine son cœur, comme jamais peut-être il n'a battu. Le P. Verjus n'en est pas. Le P. Verjus restera à Rome, à l'église, en qualité de prêtre-sacristain. Pendant plusieurs jours, il ne fit que pleurer, nous écrit un témoin. On avait beau lui redire que son bonheur n'était que retardé et qu'il partirait l'année suivante, rien ne le consolait. « C'est fini ; le bon Dieu ne veut pas de moi. Je ne suis

1. 8 novembre 1883.

pas digne d'aller en Mission. » Telle est l'impression du dehors. Voici celle du dedans, telle que nous la trouvons dans les écrits du Père. Elle ne contredit pas la première, Elle la complète. « Je suis allé (après la lecture spirituelle) remercier le Sacré Cœur du peu de confiance qu'il a en moi. Le bon Maître m'a fait comprendre beaucoup de choses, ceci en particulier qu'il est très facile de se rechercher soi-même jusque dans le désir du martyre. J'ai vu pourquoi je suis refusé pour la deuxième fois. J'aurais dû comprendre plus tôt [1]. » Le lendemain et les jours suivants : « Ce n'est pas bien : j'ai été un peu triste aujourd'hui... Cependant je suis arrivé à remercier de tout mon cœur Notre-Seigneur de cette épreuve. Oui, mon Jésus, je vous aime davantage depuis que vous me frappez dans l'endroit le plus sensible de mon âme. Je n'ai de précieux que les Missions : il est bien juste que je vous fasse le seul sacrifice que je puisse vous faire... Je suis consolé lorsque je pense à la messe de *tous* les matins [2]. »

Dans une lettre à l'aumônier des Victimes, il s'épanche plus longuement : « Demandons ensemble l'union de plus en plus intime avec l'Enfant Jésus. Demandez cette grâce pour le pauvre P. Verjus, pauvre mendiant plus pauvre que jamais... J'étais destiné à partir pour les Missions. Tout était prêt. L'ordination était faite. Tout était réglé. Je ne me possédais plus de joie. Bravo ! disais-je, elles ont bien prié, nos chères Victimes ! Et voilà qu'au moment de partir arrive un contre-ordre. Et le pauvre P. Verjus qui déjà se voyait un pied sur le navire et déjà s'envolait vers les chers sauvages, il lui faut rester et attendre. Vive le Cœur de Jésus qui sait si bien frapper à l'endroit sensible ! Aidez-moi à le remercier. Mon désir va s'enflammer de plus en plus, comme si Notre-Seigneur voulait augmenter ce sacrifice que je dois renoulever à tout moment. Vive Jésus ! Je ne puis croire que je ne serai pas exaucé. O bon Père, dites ! quel bonheur de

1. 19 novembre.
2. 20 novembre.

donner un jour tout son sang pour faire connaître à quinze millions de sauvages qui ne savent pas même son nom, notre religion sainte !... Quatre des nôtres vont partir après-demain. Qu'ils soient autant de charbons bien embrasés pour allumer le feu sacré en ces terres glacées où règne en souverain l'ennemi de notre bon Jésus [1] ! » — « Il me semble certain, quand je bois le Précieux Sang, qu'un jour je serai martyr. Mes chères Missions, mes chères Missions, toujours elles s'éloignent. *Fiat*, de tout mon cœur [2] ! » Et le cœur saignait, et, « cent fois par jour [3] », il renouvelait son sacrifice.

VI

La fin de l'année 1883 et la plus grande partie de l'année suivante, le frère Verjus les passa dans les fonctions de sacristain, comme nous venons de le dire, ou, si on le préfère, de chapelain de l'église de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Pour orner le temple, qui était très pauvre, il déploya tout son zèle ; il mit en œuvre les ressources de son imagination. Mais, comment le succès aurait-il répondu à sa bonne volonté ? Il eût fallu de l'argent, et il n'en avait pas. A telle solennité où les « richesses » de la sacristie s'étalaient sur les autels, sur les colonnes et sur les murs, l'église eût paru aux primitifs Océaniens magnifiquement décorée sans doute ; mais les Romains, accoutumés qu'ils sont aux splendeurs de leurs basiliques, se montraient froids, quelquefois même un peu railleurs.

Le P. Verjus fut plus heureux dans les fonctions spirituelles, notamment dans la prédication. Avant d'être prêtre, il avait dû, comme ses condisciples, composer des sermons en français, les apprendre et les débiter. Il lui fallait, disait-il, quatre mois pour ces sortes d'exercices : deux mois pour faire le discours et deux autres mois

1. 18 décembre.
2. 2 décembre.
3. Journal, au 9 décembre.

pour l'apprendre. « Heureusement, ajoutait-il, je n'aurai jamais à prêcher qu'aux sauvages ; sans quoi il faudrait désespérer. » Une fois prêtre, il en va tout autrement. Sans doute la préparation lui coûtera toujours ; il écrira même que de monter en chaire c'est un martyre [1]. Toutefois il acquerra vite assez de facilité pour prêcher d'abondance au gré et au profit de ses auditeurs. La veille d'une fête, le supérieur l'appelle et lui dit : « C'est vous qui prêcherez demain. » Le Père vit tout de suite que c'était sérieux. Il en pleura, tant la chose lui paraissait invraisemblable et impossible. Quand il eut bien pleuré, il s'en alla aux pieds de la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Là, il pria longuement, puis rentra à la sacristie. Une fois assis à la petite table où les fidèles, à chaque instant, venaient le déranger, il laissa tomber sa tête entre ses mains, réfléchit un peu ; puis, soudainement, la plume courut sur le papier avec une rapidité vertigineuse. Les idées s'agençaient comme d'elles-mêmes, dans une correction suffisante. Le sermon était fait. Le Père eut à l'apprendre la même facilité qu'à l'écrire. Il n'en revenait pas et disait : « C'est à n'y rien comprendre. J'ai prié la sainte Vierge. Tout coule de source, et ma mémoire est excellente. » On dit qu'il garda cette facilité depuis lors. Voici comment l'appréciait un de ses confrères de Rome : « Dès le commencement, la parole du P. Verjus se distingua entre toutes. Plusieurs des nôtres connaissaient mieux que lui la langue italienne et mieux que lui savaient ordonner un discours ; mais aucun ne prêchait avec cette foi, cette chaleur, cette onction. La phrase était souvent rude, même incorrecte et *sentait l'étranger ;* mais elle pénétrait dans les âmes, et un geste vif, presque impérieux, achevait de l'y enfoncer. Difficilement on aurait soupçonné dans ce jeune prêtre un débutant. » Il prêcha souvent dans cette année 1884, presque tous les jeudis d'abord aux réunions de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-

1. 10 janvier 1884. — Ce qui ne l'empêchera pas de prendre la résolution de ne jamais refuser de prêcher.

Cœur, puis, très souvent, les dimanches, une partie du mois de mai et une partie du mois de juin. En peu de temps les habitués de l'église l'apprécièrent. On venait à la sacristie le consulter. On se recommandait à ses prières ; non pas seulement les gens du peuple, mais aussi des personnages. La princesse Massimi, belle-sœur de la comtesse de Chambord, aimait à s'édifier auprès de lui en de pieux entretiens.

Ainsi passa la première année de sacerdoce du P. Verjus. Il n'oubliait certes pas les Missions dans cet humble et laborieux ministère de chapelain. Il attendait, parmi des épreuves que le temps n'est pas venu de raconter, en des alternatives de sainte impatience et de résignation amoureuse, l'heure des supérieurs, qui est toujours celle de Dieu.

X

A LA CONQUÊTE D'UN MONDE

MARSEILLE. — EN MER. — THURSDAY.

I

De Sydney, en date du 31 janvier 1884, le P. Navarre écrivait au T. R. P. Chevalier : « Je comprends davantage tous les jours la nécessité d'avoir de nombreux ouvriers pour notre vicariat. Le Sacré Cœur prépare manifestement les voies, et je sens que c'est à pas de géant que notre divin Maître marche devant nous. Hélas! pourquoi faut-il que nous restions si loin en arrière? Notre Mission pourrait être attaquée de tous les côtés avec chance de succès... » Et le Révérend Père raconte comment la grande île de la Nouvelle-Guinée, la plus grande du monde peut-être, sollicite depuis quelque temps la curiosité des explorateurs. Dès que les Missionnaires seront en nombre et qu'une occasion propice se présentera, ils s'y rendront et ils en prendront possession au nom du Sacré Cœur de Jésus et de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le Souverain Pontife n'a-t-il pas confié à leur apostolat cette région sauvage?

Huit mois plus tard, le 14 octobre, de Cooktown, le P. Navarre écrivait de nouveau : « Les choses sont allées plus vite que je ne l'espérais. Le Cœur de Jésus en soit béni!... J'ai cru nos confrères de Vlavolo assez formés pour me permettre de songer à la fondation d'une nouvelle station. Avant de prendre cette décision, des lettres nous sont arrivées d'Europe, entre autres une de Rome, du P. Verjus, nous relatant la visite de Mgr Moran, archevêque de Sydney, et l'insistance de Sa Grandeur pour une prompte occupation de la Nouvelle-Guinée. J'ai pensé que derrière l'insistance de Mgr l'Archevêque, il fallait voir la volonté de Son Éminence le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande ; d'autre part, les relations de plus

en plus fréquentes entre l'Australie et la Nouvelle-Guinée me pressaient de nous rendre dans cette grande île et d'en prendre possession au nom du Sacré Cœur et de Notre-Dame. Nous étions précisément tous réunis pour passer ensemble dans le recueillement le premier vendredi du mois, jour où nous tenons en même temps notre conseil. Je fis part à nos confrères du dessein que j'avais formé de me rendre le plus tôt possible en Nouvelle-Guinée. Tous furent unanimes pour reconnaître l'opportunité de cette entreprise, et il a été décidé qu'au lieu de fonder tout de suite de nouvelles stations en Nouvelle-Bretagne, il était plus urgent, dans l'intérêt général de la Mission, de nous rendre en Nouvelle-Guinée. Huit jours après cette décision, un navire de M. Hernsheim allait partir de Matoupi pour Cooktown. Je le pris, accompagné du P. Fernand Hartzer et du frère Joseph de Santis, laissant la direction de Vlavolo au P. Cramaille, secondé par le P. Vatan, qui demeure chargé des catéchismes aux Canaques, dont il sait suffisamment la langue. La station de Malagounan, à quatre lieues de Vlavolo, sera desservie par le P. Gàillard. Que Dieu bénisse cette nouvelle organisation et notre future installation ! Nous avons beaucoup souffert sur le petit navire qui nous a déposés hier à Cooktown. Nous avons mis cinq semaines pour faire un trajet qui ne demande ordinairement que huit ou dix jours. »

De Cooktown un petit vapeur les conduisit à Thursday-Island ou île du Jeudi, dans le détroit de Torrès. Thursday est le centre de grandes pêcheries d'huîtres perlières, de nacre, de bêches-de-mer, d'écailles de tortue, d'holoturies et de bois de santal. L'île est habitée en grande partie par des Chinois, des Japonais, des Manillois. On y trouve aussi bon nombre d'Anglais australiens, et quelques familles européennes. La baie est importante, en ce sens que tous les bâtiments qui passent par le détroit, y jettent l'ancre.

Le cardinal Siméoni avait bien dit que l'île était saine, quoique tropicale. Les Missionnaires pourraient y établir

une première station. Ils descendent dans un hôtel d'apparence convenable, tenu par un catholique, M. Mac' Nulty, qui leur fit le meilleur accueil et qui les hébergea durant cinq mois pour l'amour de Dieu ; ce ne fut pas l'unique générosité de cet homme excellent.

Leur premier soin est de faire visite au gouverneur de l'île. M. Chester, protestant presbytérien, était en même temps administrateur de la Nouvelle-Guinée, encore bien que l'Angleterre n'eût alors sur la grande île ni souveraineté ni même protectorat. Mais, depuis 1871, la société biblique de Londres y avait envoyé des « teachers », sortes de ministres ou, plus simplement, des catéchistes. Quand M. Chester allait en Nouvelle-Guinée, ces messieurs l'accompagnaient dans ses courses, et, s'ils venaient à Thursday, c'est chez le gouverneur qu'ils descendaient. M. Chester avait la haine des « papistes ». Sa femme, catholique, devait se cacher pour accomplir ses devoirs de religion.

Cependant, comme il était le premier magistrat, il fallait le visiter et acheter de lui un coin de terre pour s'établir, en attendant l'occasion de pénétrer en Nouvelle-Guinée.

Au surplus, les Missionnaires qui venaient de débarquer, ne connaissaient pas les dispositions malveillantes du gouverneur et, naïvement ou plutôt droitement, ils le mirent dès le premier mot au courant de leurs projets. M. Chester se répand aussitôt en invectives violentes et leur défend de s'installer dans l'île. Évidemment il outrepassait ses droits. Sa femme, qui assistait à l'entrevue et pour qui c'eût été une consolation d'avoir près d'elle des prêtres de sa religion, lui fait de douces remontrances et il revient sur sa décision ; mais il s'obstine à interdire aux Missionnaires d'entrer en Nouvelle-Guinée. D'autant qu'il y a déjà des ministres protestants et qu'ils suffiront bien à civiliser les Papous et que, d'ailleurs, ce mélange de deux religions ne pourrait que susciter des embarras à son gouvernement. Le soir même, M. Chester allait rejoindre à Cooktown l'amiral Eskine qui était en route pour

établir le protectorat de l'Angleterre sur la Nouvelle-Guinée.

Le P. Navarre acheta un peu plus de deux acres de terrain sur le penchant de la colline qui domine le port, et, quoiqu'il n'eût pas le premier sou de la somme nécessaire pour la construction, il fit bâtir une assez bonne maison en planches. La Providence du Cœur de Jésus n'abandonnera point les siens, et, malgré la défense du gouverneur, l'heure d'aller en Nouvelle-Guinée sonnera.

En attendant, et dès le premier dimanche après leur arrivée, les Missionnaires réunirent les catholiques de Thursday dans le salon de l'hôtel où ils disaient la messe et prêchaient.

Sur ces entrefaites, on apprend que le P. Verjus s'est embarqué à Marseille... Aussitôt le P. Navarre met à la voile pour Sydney, où il va l'attendre.

Force nous est donc de retourner un peu sur nos pas et de rouvrir le Journal de notre cher Missionnaire.

II

Voici ce que nous lisons au 27 juillet : « Oui! oui! Je suis exaucé! Que ma première parole soit un cri d'action de grâce envers le si bon Jésus! Oui! oui! J'irai en Mission!... Ce soir, à six heures et demie, le R. Père supérieur m'a conduit avec le P. Couppé qui a fait ses vœux hier, chez le cardinal Siméoni, à la Propagande, et il a présenté à Son Éminence les deux Missionnaires qui désirent attaquer la Nouvelle-Guinée... Le R. P. Jouët, pour m'exciter à me convertir, me montre une lettre du cardinal Siméoni au T. R. Père supérieur général où je suis demandé avec le P. Couppé pour Port-Moresby. Joies sans nom. » Le départ aura lieu le 22 octobre.

Le 24 septembre, le P. Verjus quitte Rome. Il était allé faire, la veille, ses adieux à ses Frères du scolasticat, pour lors en villégiature à Albano. L'un d'eux fut singulièrement frappé de ses dernières paroles : « Je remercie à

deux genoux Notre-Dame du Sacré-Cœur, disait-il, de m'avoir fait rester encore cette année à Rome. L'année dernière, quand je me désespérais tant de ne pouvoir partir, j'étais un aveugle et un insensé. Car, durant cette année, j'ai acquis plus d'expérience, cette science pratique, si nécessaire en Mission, que dans tout le reste de ma vie. » Et l'heureux partant ne se lassait pas d'admirer et de faire ressortir comme quoi toujours la divine Providence dispose toute chose pour notre plus grand bien. La vraie sagesse, concluait-il, la seule sagesse, consiste à s'abandonner entièrement et aveuglément à la conduite du Père qui est au Ciel. Sur les souvenirs qu'il laissait à ses Frères et amis, il avait écrit : « Puissiez-vous sauver beaucoup d'âmes ! »

De Rome il se rend à Annecy où l'attendent sa mère, son frère, tous ses parents, « le cher parrain » et les religieuses de Saint-Joseph. Où trouver le temps de longuement consigner dans son Journal les vives émotions de son âme? Un mot suffit : « Maman heureuse. Famille en fête. Mon cœur jouit à pleins bords. Vive Jésus ! »

D'Annecy à Issoudun. Quand le train s'arrête une heure comme à Aix-les-Bains, il écrit à sa mère, sur ses genoux, au crayon : « J'ai le temps de vous envoyer vite un baiser. J'ai été très consolé de voir votre courage et votre résignation à la volonté de Dieu. Je pleure encore. Je pleure beaucoup; mais le sacrifice que nous faisons, portera des fruits. Adieu, adieu, mère bien-aimée ! Bénissez-moi encore, et croyez-moi plus que jamais votre affectionné fils. » Le lendemain, de Lyon : « Oh ! que je vous aime tous ! Je suis content, chère mère, de penser que vous avez fait de bon cœur votre sacrifice. Que le Seigneur en soit remercié ! Adieu ! Je vais dire la messe pour vous. Adieu ! *Regardez le Ciel, et cela suffit.* Adieu ! » A Issoudun : « Nouvelles joies. Le T. R. Père supérieur. Mes Frères et mes Pères. La Basilique. Les Sœurs de Notre-Dame et de Saint-Vincent de Paul. On se prépare au départ. Demain commencera pour moi la vie des Missions. Cœur de Jésus,

aidez-moi. Tout pour vous! Tout avec vous! Tout en vous! Je n'ai plus de confiance que dans la prière et le bon Jésus... Je jette, ô mon Dieu, toute ma vie passée dans votre divin Cœur. Si votre volonté, comme je le pressens, est que je souffre et que je meure, me voici! *Ecce venio.* » Au matin du 17 octobre, en la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, il dit sa dernière messe à l'autel de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Les élèves de la Petite-Œuvre y assistaient. « Ces chers enfants, écrit-il, comme je les ai bénis avec bonheur! » Le P. Couppé célébra la grand'messe. Mgr Marchal, archevêque de Bourges, était accouru pour bénir dans la personne des deux Missionnaires la Mission de Nouvelle-Guinée. En les embrassant pour la dernière fois, il leur glissa dans la main cinq cents francs. Le soir, le P. Verjus, le P. Couppé et cinq Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur partaient pour Marseille où trois Frères coadjuteurs, Mariano, Salvatore et Nicolo, conduits par le P. Jouët, les attendaient dans l'hospitalière et apostolique maison de Béthanie. Le 22, le P. Couppé, les trois Frères italiens, les cinq religieuses, s'embarquent pour l'Océanie. Le P. Verjus manquait à l'appel. Que s'était-il donc passé?

Le lendemain de l'arrivée à Marseille, le pauvre Père tomba gravement malade de la fièvre typhoïde. Avant de se mettre au lit, il a le courage encore d'ouvrir son Journal et d'y écrire les lignes suivantes : « Mon Dieu, que votre très sainte volonté soit faite! Je suis atterré par la douleur, mais je suis content que vous me demandiez le seul sacrifice qui soit pour moi un véritable sacrifice. Je devrai laisser partir mes frères!... et moi, rester ici! *Fiat! Fiat!* de tout cœur! »

Le 1er novembre, une sorte d'éclaircie se fait dans son âme en proie depuis dix jours aux ombres agitées de la fièvre et, pour un instant, il reprend la plume : « Mon Dieu, que le sacrifice a été dur! J'ai vu passer au pied de mon lit mes Pères et mes Frères. Ils m'ont embrassé en pleurant, me laissant, il est vrai, une parole d'espérance.

Elle commence, cette espérance, à se fonder aujourd'hui... Mais que je suis faible!... Pauvre Henry, reconnais donc une fois encore que tu manques de pureté d'intention dans ton désir des Missions. Voilà la raison de ma maladie. Puissé-je l'avoir bien compris!... » Après cet acte d'humilité, le Père laisse la reconnaissance envahir son cœur : « Comment décrire les soins dont je suis l'objet? Mlle Grandval (la fondatrice de l'Œuvre admirable de Béthanie) me soigne comme une mère. Ses auxiliaires rivalisent de bonté avec elle. » A sa belle-sœur, il écrit le 12 novembre : « J'ai logé dans l'antichambre du Paradis. J'ai été soigné par de saintes femmes qui sont là, toute leur vie, pour servir les Missionnaires... Oui, la maison de Mlle Grandval est un vestibule du Ciel. » Le nom du Dr Audibert — une âme exquise, un savant — se grave dans sa mémoire pour toujours[1]. « Le R. P. Jouët me gâte. Quelle bonté a ce vénéré Père pour son pauvre enfant! J'en pleure... » Et, en effet, une grosse larme a coulé sur son papier. « Aujourd'hui, fête de la Toussaint, on me permet pour la première fois de célébrer la sainte messe. C'est précisément l'anniversaire de mon ordination. Mon Dieu, que vous êtes bon! et que ceux qui vous aiment, vous ressemblent! Le R. P. Jouët m'a obtenu la permission de célébrer dans ma chambre. »

Les forces revinrent assez vite. Dès le 15, il songe au départ. Le 18, il écrit à sa mère : « Adieu! Adieu! Votre Henry part. Il part demain pour ses chères Missions! Réjouissez-vous, mère chérie, car votre Henry va suivre Dieu. Consolez-vous donc : tout passe, excepté Dieu et ce que nous faisons pour Dieu. Je vous envoie mon portrait. Ma mère a le droit d'avoir au moins l'image de son cher enfant. En le regardant, dites au Cœur de Jésus qu'il fasse de moi un saint, que je sois humble et moins indigne

1. Il lui écrira de Thursday, le 18 septembre 1888 : « Mes yeux se remplissent de larmes en vous écrivant. Je pense à tout ce que vous avez fait pour notre chère Mission et pour moi, et je ne sais comment vous exprimer ma profonde reconnaissance. »

d'être prêtre et Missionnaire du Sacré-Cœur. Écrivez à Marseille, à cette sainte personne qui pendant un mois m'a soigné avec tant de charité et de dévouement, pour l'amour de Dieu. Dites-lui que vous prierez pour elle et pour sa famille. Si vous pouvez aussi écrire à Issoudun, au R. P. Chevalier, mon général, vous me ferez grand plaisir. Remerciez-le de m'avoir envoyé en Mission. Dites-lui que vous êtes contente, que vous m'avez béni et que vous n'avez qu'un désir : c'est de me voir donner ma vie pour les âmes. Adieu, mère bien-aimée! Je vous donne un baiser de mon cœur. »

III

A peine a-t-il mis le pied sur le navire qui l'emporte, le *Yarra*, qu'il écrit l'âme débordante : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus, à jamais! Notre-Dame du Sacré-Cœur, mille fois merci! Vous m'avez exaucé. Purifiez mes intentions. Quelle journée que celle-ci! Je l'ai vue enfin, cette heure bénie où le navire, se mettant solennellement en marche pour l'Australie, m'emportait vers ces rivages où je désire et espère verser mon sang pour la cause du grand roi persécuté à qui je veux rendre un royaume!... — Le départ a été bien pénible pour mon pauvre cœur. Le R. P. Jouët, Mlle Grandval et M. le Dr Audibert ont bien voulu m'accompagner à bord. Quelles émotions, mon Dieu, que celles de ce moment! Le P. Jouët me bénit. Il veut aussi recevoir ma bénédiction. Le moment de la séparation arrive. Mon Dieu, je vous offre pour mes chères Missions le brisement de mon cœur. On part. Je récite le *Magnificat* et le *Te Deum*. Sur le môle, je vois pour la dernière fois mon vénéré Père supérieur, Mlle Grandval et M. Audibert. Je les salue. Je les bénis. Le R. P. Jouët me bénit aussi; et, d'aussi loin que je puis les voir, je les salue encore. Adieu, Père bien-aimé! Adieu, chère France! Adieu, parents chéris! Adieu, chers Pères et chers Frères! Je ne vous verrai plus. Je vais chez nos sauvages, l'héritage de notre petite Société. J'espère arroser ces terres

bénies de mon pauvre sang. Adieu! Au revoir au ciel, près du Cœur de Jésus! Oui, aimé soit partout le Cœur de Jésus! Et vive Notre-Dame du Sacré-Cœur! Mon Dieu, gardez vous-même ceux que je laisse pour vous. Consolez maman. Multipliez la Petite-Œuvre. » Le 21, le navire passe entre la Sicile et l'Italie : « Adieu, terre de la sainte Église, terre des saints! Adieu, chère Rome, où j'ai passé des jours si beaux et si pleins! ». Le 24, on stoppe à Port-Saïd : « Mon Dieu, quel bonheur! J'ai vu la Terre Sainte, l'Asie, le pays de Notre-Seigneur et de Notre-Dame[1]. » A son frère : « Au commencement de la mer Rouge, nous aperçûmes de loin le mont Horeb et la fontaine que fit jaillir Moïse par miracle pour abreuver tout le peuple d'Israël qui se mourait de soif. On nous montra l'endroit à peu près où les Hébreux passèrent la mer Rouge, et, le soir venant, nous pûmes aussi contempler le mont Sinaï où Dieu donna la Loi. Quel beau spectacle que celui de cette montagne où Dieu daigna descendre pour nous instruire! Que le monde serait heureux si cette Loi était scrupuleusement observée, si on en faisait la base des codes modernes!... Cette montagne bénie m'a tellement impressionné que j'ai voulu en tirer le plan vertical pour vous l'envoyer. Vous y verrez la coupe du mont derrière une première chaîne de montagnes qui bordent la mer. Entre ces deux chaînes se trouve la vallée où les Hébreux campèrent lorsque Dieu leur donna sa Loi[2]. » — « J'ai vu l'Afrique et ces pauvres Africains, esclaves du démon. J'ai vu ces pauvres Arabes et ces nègres qui me figurent mes chers sauvages. » A Aden, il voit des esclaves : « O chère mère, écrit-il, si vous les voyiez, ces pauvres! Qu'ils sont à plaindre! J'en ai vu une troupe. Ils étaient nus, dans la plus grande misère. Ils vinrent sur le bateau

1. Dans une lettre au R. P. M. : « Alors apparurent le mont Horeb, la fontaine de Moïse et le majestueux Sinaï. Quel spectacle! Je demeurai bien deux heures en profonde méditation devant cette montagne sainte. »

2. Le 29 novembre. — Cf. aussi une lettre du 28 à M. le Dr Audibert.

pour travailler, porter le charbon et les bagages. Oh! qu'ils sont malheureux! Pourquoi ces travaux? Pour gagner, à coups de pied et de bâton, un méchant morceau de pain qu'ils ne pouvaient manger sans pleurer. Et moi aussi, je pleurais. Les blancs les maltraitaient. Je me suis mis au milieu d'eux pour les défendre et j'ai eu la consolation de réussir. A l'un je donnai une petite aumône. Il me remercia en portant la main au front d'abord, puis en la levant au Ciel, comme pour me dire : « Merci, prêtre blanc! Je « ne connais pas ta langue pour t'exprimer ma gratitude, « mais Dieu te récompensera [1]. »

Dans cette voix mouillée de larmes et dans ce cœur on entend comme un écho de la voix et comme un battement du cœur de Pierre Claver, « esclave des nègres pour toujours ».

Le 9 décembre, à l'île Bourbon, comme le Père s'apprêtait à descendre pour dire la sainte messe, voici que le P. Couppé monte à bord. Quelle surprise! On le croyait arrivé à Sydney et le voici à Bourbon! Les deux Pères se jettent dans les bras l'un de l'autre. Le P. Couppé, lui aussi, est tombé malade. La fièvre typhoïde l'a pris à Aden, il y a un mois. On l'a descendu à Bourbon, presque mourant, et porté à l'hôpital. On l'a administré le 15 novembre. Puis, peu à peu, il est entré en convalescence. Il a appris le passage de la malle et la présence du P. Verjus. Il lui faut encore un mois de repos. Le P. Verjus va rester près de lui et ils repartiront ensemble [2]. Le P. Navarre apprendra ces nouvelles à Sydney et il écrira au T. R. P. Chevalier : « Le Seigneur nous touche tout de bon du bois de sa croix. Réjouissons-nous d'entrer ainsi dans l'ordre divin : *Qui salutem humani generis in ligno crucis constituisti;* et espérons que, semant dans les larmes et les épreuves, nous moissonnerons un jour dans la joie et l'allégresse [3]. »

1. 5 décembre 1884.
2. Lettre à M. le Dr Audibert. Bourbon, 6 janvier 1885.
3. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur,* mars 1885.

Toutes les larmes n'ont pas été versées. Plus d'une épreuve encore attend nos Missionnaires. A peine descendu à Bourbon, tandis que, lentement, le P. Couppé se relève, le P. Verjus tombe, saisi par la fièvre, et va rejoindre à l'hôpital le cher convalescent. On séjournera un mois dans l'île. Là, comme à Marseille, nos malades rencontreront des âmes compatissantes, des cœurs dévoués. Leurs lettres sont pleines des noms de M. Chalvet, vicaire général, qui a hébergé le P. Couppé durant sa longue convalescence, des Pères du Saint-Esprit qui ont traité en frères le P. Verjus et les trois coadjuteurs, des Filles de Marie dont on peut dire qu'elles ont poussé la charité à ses dernières limites à l'égard des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Une des plus suaves consolations du P. Verjus pendant cet arrêt forcé fut de constater combien la très sainte Vierge était aimée à la Réunion sous le titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur. « Où que vous alliez, écrit-il à un confrère [1], vous voyez son image et vous entendez des cantiques. » Là où Notre-Dame du Sacré-Cœur est vénérée, le Cœur de Jésus n'est pas délaissé. Un jour que le Père visitait la léproserie de Saint-Bernard dans la montagne qui avoisine Saint-Denys : « Quelle ne fut pas, dit-il, ma douce surprise lorsque, après le Salut, j'entendis ces pauvres lépreux chanter le cantique du Sacré-Cœur, *Place-moi dans ton Cœur,* avec un entrain extraordinaire [2] ! »

Le 7 janvier, on est à bord du *Calédonien*. Dans une vingtaine de jours on débarquera à Sydney. Peu ou point d'incidents notables pendant la traversée. Nous voyons le P. Verjus fidèle à ses exercices de piété et à la règle qu'il s'est tracée. Les monotonies de la vie de bord favorisent son amour du recueillement. Presque tous les jours il peut dire la messe. « Quel bonheur pour moi de célébrer tous les matins le saint sacrifice sur cette grande mer où peut-être jamais Notre-Seigneur n'est descendu !

1. Le R. P. T..., en date du 6 janvier 1885.
2. Même lettre.

Heureux navire, si tu savais ton bonheur[1]! » De temps en temps, il s'entretient avec le commandant qui se déclare bouddhiste et ne veut pas plus entendre parler de l'éternité des peines que du pouvoir temporel des papes. Ce brave homme mit fin un jour à l'une de leurs amicales discussions par cette loyale parole : « Pour moi, la meilleure preuve de la vérité, c'est vous! Vous voilà Missionnaire, allant en Nouvelle-Guinée pour civiliser les sauvages... Eh bien, je vous admire[2]. » Le 25 janvier, on touche à Adélaïde; le 28, à Melbourne : le P. Verjus descend, fait une heure d'adoration à la cathédrale, conclut des pactes avec les anges du tabernacle, salue du cœur à l'horizon prochain Mgr Salvado et sa colonie, et, le 31, on aborde à Sydney. « Vive le Sacré-Cœur! »

Le P. Navarre est là avec le R. P. Joly, procureur des Maristes, lequel prodigua à tous les Missionnaires d'Issoudun, avec une hospitalité généreuse, les témoignages de la fraternité la plus cordiale. « Que le Cœur de Jésus, écrit dans son Journal le P. Verjus, soit béni et remercié infiniment! La charité de ses serviteurs est immense. Nous sommes à *Villa Maria* depuis hier soir et déjà nous sommes chez nous... La propriété de *Villa Maria* sur la baie de ce nom est vraiment splendide. Forêt, jardin, magnifique maison, gracieuse chapelle. Rien ne manque à cette procure des Missions[3]... » On y restera une huitaine de jours.

Pendant ce temps-là, Mgr Moran, archevêque de Sydney, d'avance tout dévoué à nos Pères, veut leur confier une paroisse de sa ville, la paroisse de Randwick. Le P. Couppé en prendra la direction et jettera les bases d'une procure des Missions[4]. Trois des religieuses ouvriront sur la paroisse une école. Il n'est pas temps pour elles d'aller en Nouvelle-Bretagne, les sauvages n'étant pas suffisam-

1. 18 janvier.
2. 19 janvier.
3. 1er février.
4. Lettre à M. le Dr Audibert, de Thursday, 22 avril 1885.

ment préparés à les recevoir. Deux s'en iront avec le R. P. Navarre et le P. Verjus à Thursday où elles pourront dès l'arrivée s'occuper des noirs et des blancs[1].

Le 10 février, la petite troupe apostolique est à bord du *Maranoa*. Au moment du départ, il y eut, entre le *Maranoa* et un autre navire, collision, dans le port même de Sydney. Des caisses furent perdues ou volées. Nous disons « volées », car on ne jeta rien par-dessus bord. Qu'y avait-il dans ces caisses? Le P. Verjus répond : « Tout ce que j'avais reçu à Marseille de mon cher et vénéré Dr Audibert : pharmacie, trousse de M. le Dr Favre (un ami de M. Audibert, aussi célèbre dans la ville du Sacré Cœur par sa sainteté que par sa science), seringue d'argent pour injection contre les fièvres, boîtes pour collections... Ajoutez vingt volumes manuscrits renfermant tout ce dont un Missionnaire peut avoir besoin[2]. »

A Brisbane, on fit halte deux jours, le 19, à Cooktown. Là le P. Verjus aperçoit des sauvages. Ils viennent tous les jours dans la ville pour mendier. Le gouvernement leur permet d'y rester jusqu'au soir, à la condition d'être vêtus décemment. « Pour la première fois, écrit-il[3], je vois mes chers sauvages! Quelle profonde pitié! Et les prêtres anglais ne veulent pas s'en occuper! Pauvres âmes! Mon Dieu, donnez-nous aussi Cooktown[4]. » Après deux jours de repos, nos Missionnaires montent sur le *Gunga*, tout petit bateau à vapeur qui fait le service entre la ville et Thursday.

La mer est mauvaise dans ces parages. Les récifs se touchent. Les naufrages sont fréquents. Aussi le *Gunga* n'ose pas s'aventurer la nuit et, dès que le soir tombe, il s'abrite derrière un îlot. On cède la cabine aux passagers plus délicats et l'on passe les nuits sur le pont,

1. Lettre du R. P. Navarre à la T. R. Mère générale des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Sydney, 4 février 1885. *Annales* d'avril.

2. Lettre à M. Audibert, datée de Thursday, 30 novembre 1885.

3. Lettre au T. R. P. Chevalier. Thursday, 1er mars 1886. *Annales* de juin.

4. Journal, 20 février.

à la belle étoile. Ces nuits australiennes sont resplendissantes, et le P. Verjus est ravi de leur splendeur. Le 23 février, voici ce qu'il écrit : « On nous assure que demain nous arriverons. O jour mille fois béni, que ton aurore sera belle! Combien je t'ai attendu! Comme je vais jouir de toi! Et tu ne passeras pas! Merci, mon Dieu! Merci, ma Mère! Vivent les Missions! — Ce matin, nous voyons passer deux navires dont un chargé d'émigrants. Ils nous saluent avec enthousiasme. Après eux, nous apercevons une embarcation de sauvages. Les voici qui approchent. Ils veulent faire arrêter le navire et pour cela nous montrent des coquillages. On passe en leur jetant deux pains. Nous les perdons de vue. Les larmes me viennent aux yeux. Pauvres sauvages! Pauvres sauvages! — On dit que nous arrivons. On nous montre le cap York... Mon Dieu, préparez-moi. Je vais me recueillir, me confesser, promettre obéissance aveugle au R. P. Navarre. Vive Jésus! » Le 24 février au soir, le *Gunga* entrait dans le détroit de Torrès.

A peine a-t-il jeté l'ancre que le P. Hartzer, le frère Giuseppe de Santis et M. Chester, gouverneur de l'île, montèrent à bord. « Quelle scène! Quelle joie! lisons-nous dans le Journal. Pour moi, j'étais presque en extase. Voilà mes chères Missions!... Dix minutes après l'entrevue, nous sautons à terre. Merci, mon Dieu! *Te Deum! Magnificat!* Je me jette à genoux derrière mes compagnons et, baisant cette chère terre des Missions, je me consacre de nouveau au Cœur de Jésus et à Notre-Dame du Sacré-Cœur... Mon cœur est maintenant pleinement satisfait [1]. »

IV

Même avant qu'ils fussent devenus officiellement les maîtres de la Papouasie méridionale, les Anglais avaient étendu leur juridiction, nous l'avons dit, sur toutes les

1. 24 février.

îles habitées du détroit de Torrès jusqu'en vue de la grande terre.

Lorsque le syndicat des colonies australiennes eut envoyé, en 1885, une expédition pour établir l'autorité britannique sur le territoire officiellement annexé, on fit choix, pour capitale, de Port-Moresby, crique ouverte au sud-ouest du massif d'Owen Stanley et défendue de la houle du large par une chaîne de récifs. En cet endroit, des falaises de corail blanc succèdent aux rivages boueux couverts de palétuviers qui bordent la terre ferme au nord-ouest; le bassin de la rade, où l'on pénètre par une large entrée, a des profondeurs de 7 à 12 mètres, presque à toucher la rive. Le village indigène aligne sa double rangée de cases sur la terre ferme, à l'ombrage des cocotiers. C'est l'un des plus vastes et des plus salubres du littoral. Quant à la « ville » européenne, elle ne comprenait, en 1885, que les entrepôts d'un traitant et un groupe de maisons appartenant aux ministres protestants. C'est de là qu'ils envoient un certain nombre de « teachers » noirs dans les villages de la côte et les îles environnantes[2]. C'est là que le P. Navarre rêvait d'aborder.

Mais les ministres régnaient en maîtres dans la grande île des Papous, et il entendaient bien jouir du monopole exclusif de civiliser les sauvages, non pas d'ordinaire par eux-mêmes, mais par l'entremise de catéchistes noirs, venus des îles Tonga et Fidji. Comme ils faisaient autant et plus de commerce que de civilisation, les ministres recevaient fort mal les « traders » qui allaient, de ce côté-là, tenter fortune[1]. Ils redoutaient surtout les Mis-

1. Cf. Élisée Reclus. *Océan et Terres océaniques,* p. 644 sqq. Paris, 1889.

2. Dans une lettre au P. Jouët, du 22 avril, le P. Verjus écrivait à propos des ministres protestants de Nouvelle-Guinée : « Voici en deux mots leur organisation, leur plan et ce qu'il en sera d'eux. Les missionnaires protestants sont trois : M. M. F. est envoyé, comme ses deux autres collègues, par la Société de Londres. Il avoue qu'il ne désire que faire fortune et rentrer le plus tôt possible. Il n'a pas caché au R. P. Navarre, à qui il a fait une visite, que son but n'est pas de convertir... Il

sionnaires romains : comment leur cacher l'ignorance et souvent l'inconduite de leurs catéchistes?

Or, en ce temps-là, Mgr Cani, évêque de Rockhampton dans le Queensland, leur annonça, au cours d'une exploration, qu'il avait pu faire en Nouvelle-Guinée, que, bientôt, des Missionnaires catholiques et français allaient arriver. Leur anxiété fut grande. Dès lors, ils mirent les sauvages en garde contre les nouveaux séducteurs. « Vous les reconnaîtrez à ce signe, leur disaient-ils, que dans la conversation ils répètent souvent le mot : oui. » Et ils les appelaient les « oui-oui ». Il est vraisemblable que M. Chester avait appris aux ministres la présence des Missionnaires papistes à Thursday, leur ferme intention de se rendre dans la grande île le plus tôt possible et la défense qu'il leur en avait faite. Est-il téméraire de conjecturer que ces messieurs, qui ont reçu l'amiral dans son

regarde la chose comme impossible; mais il fait tout pour l'argent et s'étonne hautement que nous venions ici avec d'autres vues. Il avoue cependant que si le bien est possible, nous seuls pourrons le faire, et qu'il ne pourra pas nous résister. Pour tout arranger (et le R. P. Navarre croit que c'est le mieux pour le moment), il est convenu avec lui que nous irons où il ne sera pas, sauf Port-Moresby où il nous faut un pied-à-terre. — M. F. a son siège à Murray, petite île du détroit au N.-E. de Thursday; il a là ce qu'il appelle son séminaire, où il instruit ses teachers ou catéchistes enseignants. Il les envoie, dès qu'ils sont formés, sur toute la côte ouest du golfe des Papous, spécialement autour de Fly-River.

« Le second ministre est M. L..., qui est en ce moment à Sydney, où il ramasse des fonds pour son œuvre. M. C... est son collaborateur. Leur siège est à Port-Moresby. Ils envoient des teachers depuis Aird-River jusqu'à la pointe est de la Nouvelle-Guinée. Ces messieurs paraissent à certains capitaines fort zélés pour le bien des noirs. Au fond, ils avouent eux-mêmes qu'ils ne convertissent personne. Tout ce qu'ils font est de faire habiller les sauvages, de leur apprendre à lire, à écrire et à montrer sur la carte les cinq parties du monde. Ils leur apprennent aussi des cantiques. Tout cela ne va pas loin, et nous conviendrions volontiers avec eux de leur laisser toute cette partie, pourvu qu'ils nous laissent les âmes. Mais cette entente n'est pas possible. D'autre part, ces messieurs voient bien qu'ils ne peuvent tenir devant la vérité. Dès que les blancs seront à Port-Moresby, ils ne pourront plus jeter la poudre aux yeux, et ils *laisseront* les noirs. Déjà M. F. parle de se retirer. M. L... et M. C... *finiront leur temps cette année!*... Fasse le Cœur de Jésus que nous arrivions à temps pour empêcher un plus grand mal! »

voyage d'exploration et l'ont accompagné partout, eux seuls pouvant se faire comprendre des indigènes, ont obtenu, aidés sans doute de M. Chester, une loi qui défendait non seulement de s'installer en Nouvelle-Guinée, mais même d'y pénétrer? Cette loi fut en effet promulguée. Tout capitaine qui oserait s'aventurer dans l'île ou y débarquer quelqu'un, était passible d'une amende de 40 livres sterling, soit mille francs. Seuls les ministres protestants avaient l'autorisation d'aller et venir à volonté.

Le P. Navarre était persuadé que cette loi, qui, selon toute apparence, n'était faite que pour les Missionnaires du Sacré-Cœur, ne devait pas les arrêter, et il se promettait bien de passer outre à la première occasion. Il savait d'ailleurs, pour l'avoir entendu de sa bouche à Sydney, que le nouvel administrateur de la Nouvelle-Guinée, le général Peter Scratchley, était bien disposé, quoique protestant, pour les prêtres catholiques. Dans un récent voyage à Rome, le général avait obtenu une audience du Pape et promis de protéger les Missionnaires catholiques qui se trouveraient sous son administration. Il avait même visité notre maison de la place Navone, encouragé les scolastiques aux Missions et renouvelé les promesses qu'il avait faites au Vatican et à la Propagande. Le P. Verjus, en ce temps-là à Rome, en avait informé le P. Navarre. Au surplus, à défaut et même à l'encontre des hommes, Dieu n'est-il pas là? C'est lui qui soutient ses apôtres, les console et les conduit. Il saura bien, quand il le voudra, renverser devant leurs pas toutes les barrières et leur ouvrir les portes de la Nouvelle-Guinée. Pour le moment, n'étant que deux prêtres, et sans ressources, ils ne sont pas en état de tenter l'abordage.

Que faire en attendant? Mettre à profit pour les âmes et pour Dieu, le temps présent : évangéliser Thursday et les autres îles du détroit de Torrès.

Dès le premier dimanche après leur arrivée, les Pères font un premier appel aux catholiques. La véranda et le salon de l'hôtel sont vite remplis. Ils disent la messe et

prêchent. Tous les dimanches, il y a messe solennelle. On chante. On prêche en espagnol et en anglais. Le vendredi, on se réunit pour le Chemin de la Croix. « Je vous assure que vous seriez bien touché de voir tous ces pêcheurs venir avec la plus grande simplicité baiser le crucifix comme on le fait le Vendredi saint. » Les catholiques manillois sont près de mille dans les diverses stations de pêche du détroit. Ils sont tout fiers d'avoir maintenant *los Padres* [1] avec eux. A chaque instant, ils vont les consulter et leur confier leurs joies ou leurs peines. Sitôt que les Missionnaires auront une barque qui puisse tenir contre la haute mer, ils iront les visiter tour à tour dans leurs diverses stations. »

On le voit, dès le premier jour, ils font, comme on dit, du ministère, et, à la grande joie de tous, il n'y aura point d'interruption. Des protestants de Thursday n'en reviennent pas et ils demandent : Quels sont donc ces étrangers? A peine arrivés dans une île où personne ne les connaît, et dans quel état! un état voisin de la misère, ils exercent de prime abord sur leurs coreligionnaires une autorité que n'ont point sur nous nos ministres. Quand ceux de Nouvelle-Guinée ou des autres îles descendent ici, ils ne font pas de service religieux. « Notre ministère auprès des Manillois, écrit le P. Verjus, commence à nous apporter quelques consolations. Tout dernièrement, le P. Hartzer a eu le bonheur de convertir et de baptiser un Japonais qui tient un hôtel. Le même jour, j'ai eu, moi aussi, la consolation bien douce de donner le baptême à un charmant petit noir de quatre ans et demi. Son père est un catholique manillois, aussi noir que sa femme qui est une sauvagesse du pays. Ils ont promis de valider leur mariage... Qu'il serait à désirer que nous eussions un petit hôpital! Cela nous donnerait beaucoup de prestige dans tout le détroit et nous ouvrirait bien des portes pour aborder les diverses îles où nous voulons visiter nos catho-

1. Mot espagnol : des Pères.

liques et nos chers sauvages. Nous ne manquerions pas de clientèle, et, par les corps, nous gagnerions bien des âmes, et nous n'aurions plus de ces spectacles qui nous navrent, comme celui que nous eûmes ces jours derniers. On portait en terre un noir, mort dans une maison de l'île. On n'aurait pas porté plus mal une pauvre bête. C'est révoltant. Tout le monde le sent, et je vous assure que les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur auraient là un vaste champ pour servir la Mission. Elles feraient plus de bien que nous, car elles nous ouvriraient les cœurs[1]. »

Cette barque, que rêve le P. Verjus, ne servira pas seulement à visiter les Manillois, mais les sauvages des îles avoisinantes. Dans chaque île, on dressera une hutte qui servira de chapelle et de refuge au Missionnaire. « Vous ne sauriez croire, écrit-il[2], dans quelle abjecte dégradation ces pauvres sauvages sont tenus ici ! On les regarde comme des animaux. On les séquestre quelquefois. Quand ils travaillent pour les blancs, on se croit tout permis à leur égard, même les injustices les plus criantes. On refuse de les payer suivant les contrats passés avec eux. Ces contrats étant faits de vive voix et les pauvres sauvages ne sachant pas écrire, il n'y a pas moyen de réclamer. Ces malheureux sont obligés de courber la tête et de s'en retourner les mains vides. Vous jugez s'ils aiment les blancs après de pareilles injustices ; aussi, se méfient-ils de tous en général et ils ne peuvent pas encore croire à l'affection désintéressée que nous leur portons. »

En attendant la maison des malades, il faut bâtir la maison du bon Dieu. On y pensa longtemps, durant près de sept mois, mais les moyens manquaient. Enfin, un jour de sainte audace, le P. Verjus réunit les Manillois, « nos bons Manillois », comme il disait, et il leur expose la convenance, l'utilité, la nécessité d'une église. « Quel honneur, d'avoir Notre-Seigneur dans votre île[3] ! » Tous promettent

1. Lettre au R. P. Jouët, 22 avril 1885.
2. Lettre au P. Jouët, 22 avril 1885.
3. Journal, 29 mars.

une journée de travail et l'on se cotisera. Le P. Navarre sera l'architecte. Le plan est magnifique, mais il faudra du courage pour l'exécuter, car on n'a sous les yeux qu'une colline couverte de pierres, de gros arbres, de ronces et d'épines. A l'œuvre donc! Le P. Verjus est à la tête des travailleurs. « Bonne journée. Ce soir, je suis heureux de me sentir fatigué. Les travaux avancent. Toute la journée j'ai coupé du bois et porté de grosses pierres. Mon Dieu, que chaque mouvement soit pour vous un acte de pur amour et de réparation[1]! » Quand tout est nivelé, on pense aux pilotis. C'est une nécessité en ces parages de bâtir sur pilotis à cause des termites ou fourmis blanches qui dévorent tout. On élève peu à peu la charpente. Le plus difficile, ce fut le toit. « On grimpa, d'abord timidement, puis avec hardiesse; enfin, on devint de vrais charpentiers et l'église fut couverte. » A l'intérieur maintenant. On blanchit les murs. On pose le plancher. On fait les fenêtres. On fait les portes. Les Frères coadjuteurs se distinguent. D'architecte et de manœuvre, le P. Navarre devient peintre. « Inspiré par Notre-Dame du Sacré-Cœur, écrit le P. Verjus, il a l'idée grandiose d'exécuter un splendide tableau de notre bonne Mère. Il réussit au delà de ses espérances, et ce tableau fait le plus bel ornement du sanctuaire. » Bientôt, on aura un petit harmonium. Il est déjà commandé. A Marseille, dans la chapelle des religieuses des Saints-Noms de Jésus et de Marie, le P. Verjus, la veille de son départ, a fait la quête parmi les associés de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il a recueilli cent vingt-cinq francs, qui paieront juste la moitié de l'instrument. De plus, une cloche est en route, que les catholiques eux-mêmes ont voulu payer. On lui donnera le nom de *Julie*, en souvenir du T. R. P. Jules Chevalier. Ce sera la maîtresse cloche du pays. En peu de temps, on aura à Thursday une vraie paroisse organisée sinon à la française, du moins à l'européenne.

1. 1er avril.

Le jour de l'ouverture de la chapelle fut triomphal. Le chœur est tapissé de verdure : eucalyptus, métrosidéros, mimosa; tous les beaux arbres de l'île ont donné leurs feuilles et leurs fleurs. Au matin du 15 novembre, les « bons Manillois » sont là, aux portes de l'église, rayonnants. Le P. Navarre, en chape, escorté de deux acolytes en soutane rouge, suivi des Frères, procède à la bénédiction du temple et le dédie à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il bénit le tabernacle et le tableau, puis la grand'messe commence, la première grand'messe qui ait jamais été chantée dans ces parages. « Il y a vingt ans, écrivait le P. Verjus au T. R. P. Chevalier, on était loin de chanter des grand'messes dans le détroit de Torrès. De tous côtés, dans les îles, on ne parlait que de navires naufragés et d'équipages massacrés. A Thursday même, au dire des anciens navires, il y avait deux camps de terribles pirates qui épiaient les navires pour les attaquer. Aujourd'hui, notre sainte religion est venue, et avec elle la vraie civilisation. La Croix est arborée et respectée. Où l'on pleurait autrefois, l'on chante maintenant, et Thursday, ce repaire de pirates, est actuellement un port bon et sûr qui grandit tous les jours [1]. »

Au ton de cette lettre, il est facile de deviner que le cœur du P. Verjus est en joie. Depuis le jour où il a mis le pied dans l'île, c'est dans son âme une sorte de cantique perpétuel dont le refrain est toujours le même : « Quel bonheur! me voilà dans mes chères Missions!... Quel bonheur de pouvoir enfin travailler immédiatement pour le bon Maître! Quel bonheur d'être prêtre et d'être en Mission! Quel bonheur de célébrer sur ce pauvre petit autel dans mes chères Missions! Quel bonheur de me sentir en Mission! C'est pour moi un bonheur si grand que de temps à autre je me trouve comme en extase de joie et j'embrasse ma statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur et mon crucifix avec plus d'amour que jamais. Je sens comme un immense besoin de m'unir intimement à Notre-Seigneur, de souffrir et de tra-

1. Lettre du 30 novembre 1885.

vailler pour lui. Il faut que je ressemble maintenant à Notre-Seigneur prêchant. Avec quelle sainte compassion, avec quelle miséricorde il eût accueilli nos Papous!... Quand nous serons en Nouvelle-Guinée, ce sera le comble [1]. »

Hélas! A mesure qu'on approche d'elle, la Nouvelle-Guinée paraît s'éloigner sur les flots et s'enfuir. Comment faire pour y aborder ?

Parfois, le temps lui dure. Un jour, pendant une retraite, il écrit : « La mort... Mon Dieu, quand je médite ce sujet, je me sens heureux, parce qu'il me semble que pour moi la mort sera l'*arrivée*. Je suis mal, par ici, sur cette terre. N'étaient les âmes à gagner, je m'y ennuierais. Ah! si la mort vient à moi avec une croix, avec quel amour je l'embrasserai! Il me tarde de voir clair. Tout me semble obscur, tout me semble à l'envers. Dieu, le seul objet digne de notre attention et de notre amour, est le seul oublié! Mon Dieu, la mort! la mort pour votre gloire, et tous mes vœux seront accomplis. Je pousserai, en mourant martyr de votre sainte cause, le même profond soupir de soulagement que j'ai poussé malgré moi, à la nouvelle de mon départ pour les Missions [2]. »

Comme il est bien exprimé dans cette page, le sentiment de l'exil : « Je suis mal sur la terre... La mort sera l'arrivée... Mon Dieu, la mort pour votre gloire! » Les âmes terrestres s'acclimatent facilement sur la terre et s'en accommodent. Il y a des âmes célestes. Elles souffrent dans la prison de leur chair, agitent leurs ailes, se blessent aux barreaux et pleurent. Larmes immortelles. A lire le P. Verjus, on se souvient de ce cri du Psalmiste : « Oh! que je suis malheureux, tant mon exil se prolonge [3]! » On revoit par la pensée les filles de Sion assises auprès des fleuves de Babylone. On entend leur psalmodie gémissante. On se trouble à leurs plaintes comme à cette clameur de la

1. Journal, *passim*.
2. *Ibid.*, 8 avril.
3. Ps. CXIX, 5. — Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!

grande Thérèse : « O vie longue! ô vie pénible! ô vie dans laquelle on ne vit pas! ô solitude trop seule! ô Jésus, ô mon bien! que la vie de l'homme est longue, quoi qu'on dise qu'elle soit courte! Je me meurs de ne pouvoir mourir. » Vous voyez bien qu'il y a des âmes célestes. Le P. Verjus est de leur race. Pour se détacher de plus en plus, pour guérir des fièvres malsaines d'une chair jamais domptée, pour se spiritualiser tous les jours davantage et calmer en même temps sa soif de souffrances, il multiplie les disciplines, se met en croix, se roule dans les épines. D'ailleurs, ce n'est que par le sang que l'on fera la conquête de ce nouveau monde, la Nouvelle-Guinée. Mais toujours la question terrible se dresse : Comment y aborder?

Tout d'abord et de toutes parts, on a essayé de détourner les Missionnaires de leur projet. Le climat de la grande île est meurtrier. De plus, les sauvages sont les plus cruelles gens qu'il y ait au monde. Le P. Verjus répondait : « J'ai au fond du cœur que le premier Missionnaire de Nouvelle-Guinée doit être *croqué, broyé*, pour que la Mission réussisse. Comme je ne suis guère bon qu'à cela, je serai dans mon élément [1]. » Une autre fois, il écrivait : « Voir la Nouvelle-Guinée, y travailler beaucoup et mourir [2] ! » Mais encore faut-il pouvoir y aborder. Outre qu'une loi interdit formellement d'entrer dans l'île, personne ne veut conduire les Missionnaires.

Il faudrait acheter un bateau. On n'en trouve pas à vendre; et, d'ailleurs, point d'argent pour le payer. Alors, il en faut construire un. « Mon Dieu, qui avez instruit les constructeurs du tabernacle et de l'arche, aidez-moi [3]. » Essayons d'abord la construction d'une barque, pour nous faire la main; nous ferons un bateau ensuite, dit le P. Verjus. Et il se met à l'ouvrage.

La barque est faite. Il faut un mât. Il abat un arbre dans la forêt et il l'apporte sur ses épaules. « J'ai pensé au bon

1. Journal, 11 mai,
2. Lettre au P. Jouët, 22 avril 1885.
3. Journal, 4 mars.

Maître portant sa croix. » On se met au bateau. Faute de ressources, il fallut laisser la construction inachevée. « J'ai fait tout mon possible, dit à Notre-Dame du Sacré-Cœur le supérieur de la Mission, le R. P. Navarre. Je n'ai pas réussi ; c'est votre affaire, je n'y pense plus. — Tout est désespéré, dit le P. Verjus ; c'est maintenant que le bon Maître va agir[1] et que Notre-Dame du Sacré-Cœur fera des siennes. »

V

Le dimanche 19 avril, les deux Missionnaires — ils n'étaient plus que deux prêtres, le P. Hartzer étant retourné à Sydney pour aider le P. Couppé dans la fondation de la procure — les deux Missionnaires avaient dit la messe pour conjurer Notre-Seigneur d'enlever enfin tous les obstacles qui s'opposaient à leur départ. En descendant de l'autel, le supérieur eut comme un pressentiment que leur prière avait été entendue.

La grand'messe à peine chantée, en effet, M. Mac'Nulty demande le P. Navarre et lui présente un homme d'assez mauvaise mine : pieds nus, en bras de chemise et la barbe fort négligée. Cet homme est un émigrant américain, depuis plus de vingt ans dans ces parages, une sorte d'écumeur de mer, pas même protestant, plutôt idolâtre, un homme généralement méprisé. Il pêche dans le détroit, à l'île d'York, la bêche-de-mer. Il a exploré la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée. On l'appelle Yankee Ned ; mais son nom est Édouard Mosby[2].

Le capitaine Mosby, étant tombé malade à Cooktown, entra à l'hôpital. L'évêque, Mgr Hutchison, le visita souvent et lui fit du bien. Une fois guéri, Yankee Ned voulut témoigner sa gratitude à l'évêque. « Que pourrais-je faire, Monseigneur, pour vous être agréable ? » L'évêque répondit : « Je n'ai besoin de rien ; mais, si vous voulez me faire plaisir, voici ce que vous ferez : Il y a depuis quelque

1. Journal, 27 avril.

2. C'est par erreur que nos premiers Missionnaires ont appelé le Yankee « Moresby ».

temps, à Thursday, des Missionnaires français qui désirent se rendre en Nouvelle-Guinée. Personne ne veut les conduire à cause d'une loi qui interdit tout service pour la grande île. Ils n'ont point de bateau. Vous en avez plusieurs. Mettez-en un à leur disposition. Vous leur rendrez service et vous m'aurez été agréable. — Je vous le promets, Monseigneur. » Et le brave Yankee venait accomplir sa promesse. Ni le P. Navarre ni le P. Verjus n'en croyaient leurs oreilles. Que la Providence est admirable! Quelle joie! Et aussi quelle reconnaissance pour Yankee Ned et Mgr Hutchison!

Le capitaine demanda quelques jours pour réparer et approprier le bateau qu'il destinait aux Missionnaires. « Dans trois semaines vous l'aurez. » Cependant l'attente fut un peu plus longue. Au lieu de trois semaines il en fallut six. « Nous avions bien peur, écrit le P. Verjus [1], que le brave marin, travaillé par ceux qui voulaient s'opposer à notre départ, ne se désistât ; mais, un beau matin, nous le vîmes arriver, triomphant. » — « Tout est prêt, nous pouvons partir... » Ainsi disait Mosby, le 18 juin au matin. Le soir du même jour, les chaudes ardeurs s'étaient refroidies, et Mosby tremblait. Que s'était-il passé? Malgré la bonne volonté de sir Douglas, le nouveau gouverneur de Thursday, qui avait du meilleur cœur souhaité mille prospérités aux Missionnaires, malgré l'autorisation verbale, plusieurs fois répétée, du général Scratchlez, le maître du port, un nommé Symer, s'opposa formellement au départ et menaça même de saisir le bateau de Mosby. Le P. Navarre l'entendit qui disait à Yankee Ned: « Vous êtes un insensé de prêter votre bateau à des gens qui ne vous paieront pas. — Peu importe », répondit Ned sur le même ton. On aurait pu partir sans prévenir les autorités. Un Missionnaire, envoyé par le Pape sur un point quelconque du globe pour y prêcher l'Évangile, n'a pas besoin d'autorisation humaine, il est vrai ; mais, comme après ce premier voyage, il faudra tou-

1. Lettre au T. R. P. Chevalier, 7 juillet 1885.

jours se ravitailler à Thursday, le P. Navarre crut bon d'avertir le maître du port. Mais, puisque le maître du port montrait si peu de bienveillance, on tournera les difficultés. Nulle défense n'est portée d'aller à York, la station de Mosby. On va se rendre d'abord à York, cette nuit même, et, de là, en route pour la Nouvelle-Guinée. Le P. Navarre dégage par écrit la responsabilité du capitaine et il envoie le P. Verjus avec les frères Nicolas et Salvatore à l'assaut de la grande île. « Trois pauvres petits Missionnaires, écrira bientôt le premier apôtre de la Papouasie, c'est peu de chose pour assiéger le diable dans sa dernière forteresse ; mais le Missionnaire peut tout en Celui qui le fortifie. »

Dans une autre lettre adressée à son frère et dont, malheureusement, nous ne possédons qu'un fragment, le P. Verjus écrit avec sa bonne humeur ordinaire : « Le R. P. Navarre eût bien désiré prendre lui-même possession officielle, au nom du Sacré Cœur, du dernier pays du monde où notre sainte religion n'a pas été prêchée ; il aurait voulu par lui-même déloger Satan de ses derniers autels ; mais impossible pour lui de laisser Thursday, où le retiennent les affaires générales de la Mission. N'ayant rien autre sous la main, ce bon Père prit ce qu'il avait, et m'envoya. La responsabilité me fit peur, mais l'obéissance est plus forte que la mort. Avec le grand désir que j'avais de me dévouer au salut des chers sauvages, je reçus cette nouvelle comme la meilleure de ma vie, me considérant entre les mains du bon Dieu, comme la mâchoire d'âne entre les mains du fameux Samson. L'instrument était mauvais, et cependant Samson tua mille Philistins. Je ne vaux guère plus que la mâchoire d'âne, mais le bon Dieu peut tout. »

Donc, le soir du 19 juin 1885, vers huit heures, le P. Navarre accompagna à bord « les trois pauvres petits missionnaires », le P. Henry Verjus, le frère Salvatore Gasbarra et le frère Nicolas Marconi. Il les bénit, il les embrasse. A Dieu ! Et à bientôt ! Le Père rentre à la

maison. Là, sous la véranda, il se met en prière. Il égrène son chapelet, tout en pensant aux dangers que ses chers enfants allaient courir. Le trajet jusqu'à York ne l'inquiétait pas ; mais le reste de la route ! Le *Josh* est à peine un bateau ; plutôt une barque : 28 pieds de long, 7 de large et 3 1/2 de profondeur. Encore bien que le capitaine, un Manillois, eût parcouru ces mers, il n'était guère expérimenté. Il n'avait jamais été que simple matelot... Et puis, comment seront-ils reçus par les Canaques ? « Les menaces des protestants, lisons-nous dans les notes que le R. P. Navarre a bien voulu nous communiquer, me revenaient en mémoire et redoublaient mes angoises. Je regrettais presque de les avoir envoyés, de n'être pas parti moi-même. J'étais comme un père qui envoie ses enfants au danger... Ned Mosby voulait profiter de la marée montante pour partir, et il ne devait lever l'ancre que vers dix ou onze heures de nuit. Je veillais sous la véranda. Vers onze heures, à la lueur que projetait un beau ciel étoilé, je vis déployer les voiles, puis le bateau se mouvoir. J'avais près de moi une lanterne allumée pour indiquer à mes chers confrères que j'étais là. Je voulais les voir partir, et, comme ils partaient, j'agitai la lanterne comme pour leur dire adieu. Jamais séparation ne m'avait été aussi sensible. Je sentais que l'avenir de la Nouvelle-Guinée était dans cette pauvre barque... »

Telles étaient les impressions du père. Voici celles du fils. Il nous les a racontées, au vol de la plume, en quelques pages qui resteront, dans l'histoire de l'apostolat, comme un document immortel :

« En arrivant à bord, nous y voyons sept pauvres sauvages que Mosby vient de chercher en Australie pour les conduire à sa station de pêche. Nous serons donc déjà en famille pour commencer ; je dis en famille, car nous sommes les uns sur les autres, le bateau n'ayant guère plus de 8 mètres de long sur 3 mètres de large. On se demande en le voyant comment on ose affronter les fureurs de la mer avec de pareilles embarcations. De plus,

nous avons à bord deux matelots, Mosby lui-même, et deux *majestés*. Les deux majestés en question sont : l'une, le roi de l'île Mont-Ernest, près de laquelle nous allons passer ; l'autre, le roi de Moatta, sur la rivière Kataou, en Nouvelle-Guinée. Ces deux majestés sont noires, mais convenablement habillées ; elles sont pour le moment au service du capitaine Mosby. Le roi de Moatta se nomme Maïno, c'est le fils du Maïno qui conduisit d'Albertis sur le Fly-River. Ce brave sauvage est bien bon. Quand nous pourrons faire une station chez lui nous ferons bien. Il est dans les meilleures dispositions ; il aime le bon Dieu, il désire le baptême et veut brûler tous ses diables, dont il est lui-même grand fabricateur. Enfin, avec toute cette aimable compagnie, nous sortîmes du port le 19 juin, vers dix heures du soir, pour aller ancrer à la pointe de l'île, y passer la nuit, et le lendemain y prendre le vent pour York. La mer était furieusement grosse ; et, comme jamais nous n'avions encore voyagé sur ces barques de pêche, le mal de mer arriva aussitôt. De plus, la barque était trop chargée : il fallut transborder une partie du personnel et nos quelques caisses à bord du *Coral-Sea*, qui stoppait au même endroit. Je fis une visite à M. Thompson, capitaine de ce bateau. Il consentit à transporter nos affaires à *York ;* car là seulement nous devions prendre le bateau à nous destiné.

« Vers le soir du 20 juin, la mer devint tellement grosse que nous dûmes ancrer derrière l'île Double. Nous en profitâmes pour descendre à terre et faire nos exercices de piété ; car, à bord, impossible de lire et de parler ; on ne peut songer qu'à une chose, se tenir ferme aux mâts et aux cordages, sous peine de prendre un bain forcé et de faire une visite aux poissons. La soirée fut belle : après nous être reposés un peu à terre, nous plantâmes une croix dans cette île déserte, nous y fîmes notre lecture spirituelle, notre prière, et, après une courte réfection, nous retournâmes à bord. Le lendemain la mer fut meilleure ; le surlendemain aussi ; mais, la nuit venant, nous étions

toujours obligés de chercher un refuge derrière une île quelconque. L'île York parut enfin à l'horizon et, près d'elle, au mouillage, le *Gordon*, grosse barque de pêche, que le capitaine Mosby a eu la bonté de mettre pour quatre mois à notre disposition. Que Notre-Seigneur lui rende au centuple ce qu'il a fait pour les Missionnaires de son divin Cœur !

« Arrivés à York, toutes les difficultés paraissaient évanouies ; mais pas du tout ! Il en coûtait trop au diable de s'avouer vaincu. Mosby nous reçut de son mieux dans son île sauvage, où il avait commandé, exprès pour nous, une cabane toute neuve. Tout allait pour le mieux ; mes hommes chargaient le bois et l'eau avec les bagages ; mais le démon revint à la charge. D'abord Mosby ne pouvait plus nous donner le pilote convenu. Un moment je pris peur ; car comment oser exposer la vie de sept hommes sur une mer inconnue et pleine d'écueils ? Mais bientôt Notre-Dame du Sacré-Cœur vint à notre secours. Elle-même nous conduira. Je bénis le bateau, je nomme officiellement devant mes hommes Notre-Dame du Sacré-Cœur *pilote du* Gordon *pour la Nouvelle-Guinée*. Je mis sur le pont une petite statue de bronze, bénite à Rome. La confiance revint, et il fut décidé que nous partirions quand même. Mais alors, le pilote manquant, il me fallait un autre homme pour les manœuvres. Notre-Dame du Sacré-Cœur y pourvut. Un homme au service de Mosby finissait son temps ; il s'engaga avec nous, et tout fut réglé.

« Le lendemain, nouvelles difficultés. Je croyais trouver le bateau tout prêt et tout armé. Il n'a point de boussole. Comment faire ?... Retourner à Thursday pour en acheter une ?... Mais, pour y aller, il en faut une. Notre-Dame, de nouveau invoquée, fait arriver un bateau qui en a une de reste, et il nous la cède. Enfin, le 25 juin au matin, après avoir remercié notre brave Mosby, célébré le saint sacrifice de la messe dans la cabane de paille et invoqué publiquement Notre-Dame du Sacré-Cœur, nous levâmes l'ancre pour la Nouvelle-Guinée. La journée fut terrible. Juste au

moment de passer entre deux bancs de coraux, la pluie se mit à tomber; la mer passait par-dessus le bateau, et j'eus mille peines à rassurer mes compagnons de voyage et à me tenir cramponné sur l'avant pour examiner la route. Le soir, mouillés jusqu'aux os, nous ancrâmes derrière l'île Darnley, dont d'Albertis parle au long en son voyage à Yule-Island. Nous fîmes la tente sur le pont pour y passer la nuit, mais tout était mouillé. Impossible de se réchauffer. Pour comble, le vent agissant sur la tente fit chasser le bateau sur son ancre et nous renvoya au large. Il nous fallut une bonne heure pour revenir. Le lendemain, impossible de partir; il fallut rester à l'abri. Mais le 27, vers trois heures du matin, le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre pour ne plus la jeter qu'en Nouvelle-Guinée. Nous entrions en grande mer : plus d'îlots pour s'abriter, il fallait marcher. En avant donc ! Il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra pour sa gloire !

« Toute la journée du 27, la nuit et la journée du 28, nous eûmes la mer la plus affreuse ; les vagues étaient deux fois plus hautes que les mâts de notre barque. Par trois fois nous faillîmes tous être balayés à la mer par de grosses vagues qui venaient comme des furies s'abattre sur nous. Comme l'on se sent petit dans ces terribles occasions !... Les bons Frères étaient pâles d'effroi ; ils me regardaient pour savoir ce qu'ils devaient penser. Enfin, le 28, vers six heures du soir, le ciel s'ouvrit et devint tout à coup serein, du côté de la Nouvelle-Guinée. Une pauvre petite colombe noire nous avait annoncé la terre ; fatiguée du chemin, elle cherchait à se poser sur nos voiles. J'en fus touché, les hommes aussi ; tout le monde disait : C'est de bonne augure.

« Vers le soir, au moment où nous ne songions qu'à prier, frère Gasbarra s'écria : « *La Nouvelle-Guinée !... La Nouvelle-Guinée !... Je vois la Nouvelle-Guinée !...* » Elle était là, en effet, cette chère Terre Promise ! Les larmes nous vinrent aux yeux à tous, larmes de joie et de reconnaissance. Nous nous reprochâmes alors nos craintes

passées, et il nous semblait voir Notre-Dame du Sacré-Cœur sur cette terre de nos désirs, qui nous disait : « Venez, mes enfants, c'est ici que je vous attends... Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous craint ? » C'est au milieu de ces pensées et de ces consolations que nous ancrâmes devant la Nouvelle-Guinée.

« Imaginez si je pus dormir ! Je passai une grande partie de la nuit à regarder la Nouvelle-Guinée. Je lui trouvais toutes les qualités imaginables ; mais mon premier soin fut de la bénir au nom du Souverain Pontife, en votre nom, Très Révérend Père, et au nom de toute notre chère petite Société qui la *doit* évangéliser.

« Le lendemain et le surlendemain furent employés à reconnaître les lieux. Nous étions tombés au cap Possession. Il nous fallait descendre pour arriver à l'île Yule, où m'envoyait la sainte obéissance. En louvoyant le long de la côte, nous vîmes deux grands villages. Ayant jeté l'ancre devant l'un d'eux, vite les sauvages vinrent à notre bord avec des *cocos*, qu'ils troquèrent pour du tabac. Ils ont déjà au milieu d'eux un catéchiste protestant.

« Enfin, le 30 juin au soir, dernier jour du mois du Sacré-Cœur et fête de saint Paul, apôtre des Gentils, nous ancrâmes dans Hall-Sound, en face de l'île Yule ou Roro [1], but de notre voyage, et où nous devons établir une station qui sera comme la mère de toutes les stations subséquentes de la Nouvelle-Guinée.

« Le lendemain, 1er juillet, fut le jour de descente. Étant arrivés dans une baie fort jolie qui se trouve au sud de l'île, le capitaine de notre barque me dit : « Je vois des mai-
« sons..., des plantations... Je vois un sauvage, puis deux,
« puis trois... — Arrière donc, lui dis-je, et jetez l'ancre
« au centre de la baie ; c'est là que le bon Dieu nous veut.
« Cette baie sera Port-Léon, en perpétuelle mémoire de
« Sa Sainteté Léon XIII, qui nous a confié l'évangélisation

1. Plus tard, le P. Verjus apprendra que *Rabao* est le nom canaque de Yule et *Roro* le nom de la tribu.

« de la Nouvelle-Guinée ; et la colline que voilà, sera notre « future résidence. »

« A peine eûmes-nous ancré, que les sauvages se montrèrent en foule sur le rivage. Ils sortaient de toutes parts. Je leur fis signe de venir. Aussitôt une vingtaine d'entre eux se précipitèrent dans leurs pirogues, qu'ils tenaient cachées, et se dirigèrent vers nous. C'était plus que n'en voulait notre capitaine ; il eut un peu frayeur et chargea son revolver. J'en profitai pour défendre aux hommes de tirer, quoi qu'il arrivât, sans mon ordre. Les sauvages arrivèrent, bons, presque timides. Je fis monter les plus anciens et leur donnai un peu de galette de mer. Ils ne se firent pas prier, je vous assure. J'avisais alors l'un deux, qui se nomme Raouma, et je lui fis comprendre que je voulais descendre dans son île, près de sa maison. Il comprit mes gestes et fit éclater sa joie d'une manière extraordinaire. Il voulut savoir qui j'étais : « Missionnaire », lui répondis-je. Le pauvre homme prit cela pour mon nom ; et, depuis, tout le monde m'appelle *Mitsinari*. Quand je vis ces pauvres gens en de si bonnes dispositions, je dis au capitaine : « Battons le fer pendant qu'il est chaud : suivez-« moi avec frère Nicolas, et allons tout de suite acheter « un terrain. » Je pris le paquet préparé d'avance pour cet achat, et nous voilà partis sur une pirogue de sauvage.

« L'affaire fut faite en un quart d'heure. Raouma, sa femme, toute sa famille et nous, fîmes le tour de la terre que je désirais acquérir, en formant de petits tas de pierres. J'étalai aux pieds de Raouma trois chemises, trois couteaux de poche, trois colliers, trois miroirs et deux petites musiques, avec un peu de tabac. Puis, lui faisant admirer le tout, je lui fis signe que *cela* était à lui, et le terrain *à moi*. Il consentit en dansant avec toute sa famille, qui sautait de joie.

« Nous revînmes à bord pour dîner, et, le soir même, nous descendîmes à terre pour couper le bois de la cabane.

« Le lendemain, 2 juillet, jour de la Visitation de Notre-

Dame, fut une grosse journée; car, en moins de quatorze heures sans relâcher, nous arrivâmes à mettre sur pied une cabane couverte d'herbes sèches, de 6 mètres sur 4, avec deux compartiments. Les sauvages en sont dans l'admiration. Que sera-ce quand nous ferons la vraie maison, où nous pourrons enfin avoir avec nous le Très Saint Sacrement!

« Le 4 juillet, jour de saint Irénée, martyr, à qui est consacré mon petit autel portatif, j'eus l'immense bonheur de dire la première messe qui ait été dite en Nouvelle-Guinée. La cérémonie fut simple mais bien touchante. Nous avions tapissé de blanc notre pauvre cabane. La bannière du Sacré-Cœur, donnée par les bonnes sœurs de la Bocca, de Rome, formait le fond de l'autel et l'unique ornement de notre petit sanctuaire. Le petit autel qui me fut donné à Marseille, était monté. Tous ces souvenirs, joints aux circonstances au milieu desquelles nous nous trouvions, faisaient une telle impression que nos marins eux-mêmes étaient émus. Que le Sacré Cœur de Jésus soit de nouveau béni et remercié[1] ! »

1. Lettre au T. R. P. Chevalier, datée de Port-Léon, 7 juillet 1885.

XI

LA TERRE PROMISE

RABAO

I

Le voilà donc en Papouasie, le cher apôtre ! A sa mère, à son frère, à tous, et sur tous les tons, il redit, il chante son bonheur : « Aimé soit partout le Sacré Cœur ! Vive Jésus ! Je suis en Nouvelle-Guinée[1] ! » — « Me voici au milieu d'une île complètement sauvage. Autour de moi des noirs, des noirs, et toujours des noirs. De grandes forêts vierges ; des vallées ; des montagnes... La grande mer sous mes yeux. Le bon Dieu partout. Cela me suffit. Je suis heureux. Je suis heureux d'être dénué de tout et complètement entre les mains de Dieu. Je suis heureux dans ma pauvre cabane. Mon seul regret est de n'avoir pas encore le Saint Sacrement dans le beau tabernacle que je tiens d'une main si chère, de la main de mon bien-aimé frère. Si les sauvages, ce soir, voulaient me manger, ils pourraient facilement se payer ce plaisir qui en serait un plus grand pour moi que pour eux. Mais sur nous, Missionnaires, le bon Dieu veille[2]. »

Nous avons dit que la journée du 2 juillet fut employée à faire une cabane ; bien primitive, assurément ; toute en paille. Une cabane : le mot n'est-il pas ambitieux ? C'en était plutôt, comme dit le P. Verjus, le toit posé à terre. « L'air et la pluie y sont comme chez eux. » De même les moustiques. Impossible de dormir. On se lève. On fait du feu. Les moustiques se moquent du feu et de la fumée. Vive Jésus quand même ! Dans quelques jours on bâtira, en de bonnes conditions, une vraie maison. En attendant, le Père trace à la plume le dessin de sa cabane, et il la

1. Journal, 4 juillet.
2. Lettre à son frère, 12 juillet.

décrit en ces termes, dans une lettre à sa mère : « L'intérieur est divisé en deux *chambres*. Je suis dans la première. Vous voyez ma table à écrire. C'est le fond d'une caisse mis sur quatre jambes de bois. Derrière la table, se trouve mon petit autel. Là, tous les matins avec mon bon Jésus, je demande force et courage pour la journée et des grâces abondantes pour ma chère maman et toute ma bien-aimée famille. Que de fois déjà vos chers noms ont été prononcés à mon Jésus dans notre petite cabane! Souvent, quand je suis seul et que mes deux Frères sont allés travailler, je me tourne vers mon crucifix et je lui parle de vous : « Mon cher Jésus, lui dis-je, c'est pour vous que « j'ai quitté ma chère maman, mon cher frère, tous mes « parents et amis ; ayez soin d'eux vous-même. » Et, j'en suis sûr, il ne vous oubliera pas, le Dieu bon, et vous êtes bien entre ses divines mains[1] ! »

Le 7 juillet, le bateau qui avait amené les trois Missionnaires s'en retourne. Quelques coups de fusil sur le *Gordon*, auxquels les Frères répondent du haut de la colline ; le salut du drapeau que fait le P. Verjus avec la bannière du Sacré Cœur, et, les voilà seuls en Nouvelle-Guinée... « Seuls! écrit le Père dans son Journal, je me trompe : nous avons le bon Dieu avec nous et nos saints anges gardiens. Je suis heureux, d'ailleurs, de cette solitude qui se fait autour de nous. Nous étions presque attachés à ce bateau, dernier vestige de la civilisation. Nous voici maintenant séparés de tout. Mon bon Maître, je suis heureux de me sentir entre vos mains[2]. »

Quand ils ne virent plus le voilier, leur premier soin fut de s'agenouiller devant le petit autel et de renouveler leur acte de consécration au Cœur de Jésus et à Notre-Dame du Sacré-Cœur ; puis, le Père célébra la messe en actions de grâces. « Mes bons Frères coadjuteurs, écrivit plus tard l'intrépide Missionnaire, n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils me regardaient, ébahis, comme pour me dire :

1. 10 juillet.
2. Journal, 7 juillet.

Est-ce bien vrai que nous sommes ici? que nous y sommes seuls? Est-ce bien là la Nouvelle-Guinée?... Je nommai alors, continue-t-il, l'un d'eux cuisinier; l'autre devait être charpentier avec moi, et aussitôt l'on entra en fonction[1]. »

II

Que vont-ils faire? Ils vont entreprendre les travaux d'une installation qui, forcément, restera précaire. Comment déblayer le terrain, inextricable fouillis de hautes herbes et de broussailles? Comment défricher ces forêts dont les arbres gigantesques s'entrelacent et se rejoignent de toutes parts? Comment assainir les bas fonds et les marécages? Avec quoi seulement tracer des routes? Ils n'ont point d'animaux à leur service : un cheval triplerait leurs forces; et peu d'instruments. L'énergie devra donc suppléer à tout. Dans une vallée proche de la mer, on abat des arbres. En une semaine, pensent-ils, nous couperons le bois suffisant pour la maison et pour la chapelle. Hélas! cette semaine, ils la passèrent à faire des sentiers dans la forêt pour sortir les pièces abattues. Le P. Verjus admire de loin ces forêts vierges : « spectacle splendide »; — mais, de près, il ne fait pas bon y travailler. Vous attaquez un arbre, il faut en couper six pour qu'il tombe, et, cependant, vous recevez sur le dos une pluie de fourmis rouges qui vous piquent et vous agacent, sans préjudice des moustiques qui vous dévorent. On se portait bien dans les commencements et on riait de bon cœur. Quand les bras se fatiguaient, on se disait que la maison ne serait pas longue à construire, la chapelle non plus, et que l'on vivrait sous le même toit que Notre-Seigneur. Cet espoir, bien des fois, leur remit en main la hache. Ils abattirent ainsi plus de cent cinquante arbres et ils les portèrent sur leurs épaules au sommet de la colline. Montalembert raconte que le moine Théodulphe, abbé de Saint-Thierry, près

1. Lettre au T. R. P. Chevalier, du 3 novembre 1885.

Reims, passa vingt-deux ans de sa vie à labourer, et qu'à sa mort, les paysans du voisinage suspendirent sa charrue dans leur église, comme une relique. « Noble et sainte relique ! s'écrie l'éloquent historien. Je la baiserais aussi volontiers que l'épée de Charlemagne ou la plume de Bossuet[1]. » Nous voulons espérer que les frères du premier apôtre de la Nouvelle-Guinée ont gardé, eux aussi, comme une relique, la hache du P. Verjus.

Quoi qu'il en soit, les hautes herbes, là-bas, entravent toute circulation. Elles atteignent deux ou trois mètres. Les Missionnaires songèrent donc, en même temps qu'ils abattaient des arbres, à faire des sentiers, sinon des routes. Ils commencèrent par une voie en zigzags, qui partait de la grève et montait à la colline. Les sauvages n'avaient jamais vu de chemin en lacets et ils riaient en regardant les travailleurs. « Missionnaire, disaient-ils, pourquoi ne fais-tu pas la route toute droite pour aller dans la vallée ? Ce serait bien plus court. » Quand tout fut nivelé : « Tu as bien pensé, Missionnaire ; ton chemin est plus long que notre sentier, mais il est moins fatiguant. » Et tous, depuis lors, suivaient le chemin du Missionnaire.

Les routes sont faites. Les arbres sont coupés et transportés. Il reste à creuser un puits. Ce n'est qu'après ce nouveau et rude travail que l'on pourra songer à construire la maison et la chapelle. Le P. Verjus choisit un endroit où aboutissent trois petites vallées. « Creusons, et le bon Dieu nous donnera de l'eau. »

Témoins de cette entreprise, les sauvages ne comprennent pas plus le puits, tout d'abord, qu'ils n'avaient compris le chemin en zigzags. De voir creuser ce grand trou, cela les faisait rire aux éclats. « Que veux-tu faire, Missionnaire ? — Je veux avoir de l'eau. — Mais, il n'y en pas ici. — Non, pas ici, mais là-dessous. — Qui te l'a dit ? — Personne ; mais tu verras ! » Et les sauvages branlaient la tête et ils continuaient de regarder. On creusa pendant

1. *Les Moines d'Occident*, 5e édition, t. II, p. 445.

une semaine. Ce fut une première couche de terre labourable, d'un mètre environ de profondeur ; puis un banc de terre glaise de quatre à cinq mètres. Sous la terre glaise on rencontra du gravier et du sable... L'eau jaillit, abondante et bonne. Les sauvages n'en revenaient pas et ils se disaient les uns aux autres : « Le Missionnaire voit loin ! »

III

Entre temps, le P. Verjus apprend la langue mot par mot, se fait un petit dictionnaire, et, surtout, soigne les malades. Dès les premiers jours, les sauvages, voyant qu'il avait des remèdes, accoururent en foule. Les uns étaient couverts de larges plaies, malpropres et mal soignées. D'autres avaient le feu dans le corps, — c'est ainsi qu'ils nomment la fièvre ; d'autres enfin toussaient de façon déchirante. A chacun, et avec, à défaut de langage, « force gestes pour explication », l'infirmier donnait son remède.

C'est principalement à la guérison des plaies qu'il s'appliqua. Sous ce climat brûlant, le sang se corrompt vite. Une égratignure, négligée et non couverte, s'envenime et produit l'inflammation de tout un membre. Les sauvages cautérisent les plaies des enfants avec des pierres rougies au feu. Imaginez le martyre des pauvres patients ! Comme ils ne savent pas soigner la plaie qui résulte de la brûlure, le remède est souvent pire que le mal. Avec de l'eau fraîche et de l'eau phéniquée, le P. Verjus en vint plus promptement à bout. Les sauvages comprirent que la propreté est un grand remède, et ils s'étonnaient de ne l'avoir pas deviné tout seuls. Si la maladie est interne, ils ont recours à la sorcellerie. On se réunit autour de la cabane, la nuit. Une femme prend des herbes, elle les mâche fort et longtemps ; puis elle rentre dans la maison d'un air mystérieux. Là, elle expectore sa mastication sur la partie malade et frictionne hardiment. Cependant, au dehors, les compagnons de l'empirique chantent une chanson lamentable sur un air plus lamentable encore. Si l'in-

firme a la fièvre, deux femmes entrent dans la hutte, et, prenant le malade, elles le pétrissent, littéralement, comme nous faisons de la pâte, des pieds à la tête. L'opération a pour but de chasser le principe morbide qui doit sortir par la bouche. Quand le patient est baigné dans sa sueur et brisé, il est, disent-elles, en voie de guérison, et elles se retirent. La bonté du P. Verjus pour les malades insensiblement lui attirait les cœurs. « Quand pourrais-je, écrivait-il, leur donner le grand remède[1], le saint baptême ? »

Ce n'est pas que, de temps en temps, les sauvages ne lui jouassent des tours. Un soir on lui déroba ses clefs. Le lendemain, c'était dimanche. Pas de clef pour ouvrir la chapelle portative. Point de messe. En désespoir de cause, le P. Verjus va se plaindre au chef. « Eh ! missionnaire, répond Raouma sans s'émouvoir, je sais bien que depuis hier tes clefs te manquent. C'est Coaé qui les a volées. » Coaé est un vieux qui demeure en face de la cabane des Missionnaires, au milieu des bananiers. Tandis que le P. Verjus travaillait au milieu de la vallée, Coaé s'était emparé du petit trousseau. « Comment, Raouma, reprit le Père, tu le sais et tu ne me le dis pas ! Tu n'es pas un chef ! » Un peu piqué, le sauvage crie à tue-tête du haut de la colline, en s'adressant à sa femme qui était de l'autre côté de la vallée. La femme répond sur le même ton et ce dialogue à distance continue assez longtemps. La conclusion fut celle-ci : la femme de Raouma avertira le vieux Coaé que son vol est connu du Missionnaire et qu'il ait à rendre les clefs sur-le-champ. Le voleur, un peu intimidé par tout ce ramage, fit porter le trousseau par son cousin Tooro ; puis, dans la journée, il aborda lui-même le P. Verjus. « Tu es mauvais, Coaé, lui dit le Père. Pendant deux jours, tu ne remettras par les pieds sur la porte du Missionnaire. » Coaé s'en alla tout confus ; mais, les deux jours écoulés, il revint et s'accroupit sur la

1. Journal, 23 juillet.

porte comme si de rien n'était, avec un air de candeur admirable. En Nouvelle-Guinée, le voleur n'est coupable que s'il est pris, et, s'il l'est, dès qu'il a restitué, on le tient pour innocent.

IV

Après le chemin, après le puits, c'est le tour de la maison et de la chapelle. L'emplacement est merveilleux au sommet de la colline. La colline elle-même domine la moitié de Rabao. Elle ressemble assez à un camp retranché. Deux vallées, étroites et profondes, l'entourent à droite et à gauche et se réunissent en avant pour, de là, déboucher dans la mer. La vue est ravissante. Au sud-est, le port, un des plus beaux et des plus vastes de la Nouvelle-Guinée, puis la grande terre avec ses escarpements et ses montagnes qui, graduellement, s'élèvent jusqu'à treize et quatorze mille pieds. A l'ouest, la pleine mer, et, au nord-ouest encore, la Nouvelle-Guinée avec ses lointains vaporeux et fuyants.

On se met donc à l'œuvre; mais bientôt les forces trahissent le courage. Il aurait fallu, pour résister à de pareilles fatigues, à ce travail forcé et prolongé, en plein et brûlant soleil, un régime abondant et fortifiant. Or, nos pionniers n'avaient de provisions que pour un mois à peine. Le *Gordon*, sitôt son arrivée à Thursday, devait revenir à Port-Léon, chargé de vivres. Un mois s'écoula et le *Gordon* ne revint pas. Alors ce fut le commencement de la disette. La viande d'abord, puis la farine, tout s'en alla. Il fallut se contenter des patates douces de Rabao. Mais cette nourriture était impuissante à soutenir les forces. Les Frères pâlissaient et défaillaient. La fièvre les minait. On peut dire qu'elle ne les quittera pas. L'île est donc malsaine? Le P. Verjus ne le croit pas. Toutes ses vallées sont penchées vers la mer. Il y a bien, à l'est et au sud-est, une ceinture de palétuviers, où l'eau est stagnante à marée haute. Des miasmes s'en dégagent à marée basse. A l'ouest aussi, un large banc de corail exhale un mauvais

air. Mais, plus encore que le banc de corail et les palétuviers, c'est le régime misérable auquel ils sont condamnés qui les exténue. Quoi qu'il en soit, « c'était, écrit le P. Verjus, une nouvelle épreuve que nous envoyait le divin Maître. Nous la lui offrîmes pour la conversion de notre chère Nouvelle-Guinée ». Devant l'insuffisance de l'alimentation, le Père pense au fusil et à la chasse. « Souvent, dit-il, nous eûmes l'occasion d'admirer la divine Providence. Lorsque tout nous manquait, le frère Salvatore, notre brave chasseur, revenait toujours avec plusieurs pièces de gibier, soit pigeons, soit poules sauvages ou perroquets. Mais lorsque, d'autre part, nous avions de quoi vivre, il avait beau battre la forêt, rien ne se présentait ou bien il manquait tous ses coups. » Tant que durèrent les munitions, on s'en tira ; mais la poudre s'épuisa, elle aussi, et le *Gordon* n'arrivait pas.

Un jour que les deux Frères étaient malades, le P. Verjus qui relevait lui-même d'une forte fièvre, se dit : « Il faut un peu de bouillon pour ces pauvres enfants. » Et il part à la chasse, à son tour. Pas d'oiseau dans les branches. Il revint à la cabane, un peu triste, se plaignant tout haut à Notre-Dame du Sacré-Cœur. « Bonne Mère, si c'était pour moi, je ne vous dirais rien ; mais il s'agit de ces pauvres enfants qui sont aussi les vôtres ! » La « bonne Mère » comprit. Le soir, une volée de perroquets s'abattit près de la hutte et deux restèrent sur place.

Il arriva que les trois Missionnaires furent au lit en même temps. Au lit !.. « Au foin », disait le P. Verjus ; car, avec quoi se payer le luxe d'un lit ? Dans l'une de ces conjectures, le Père, moins malade ou plus courageux, remplit de tisane de chiendent un grand vase et le mit au milieu de la cabane. Chacun allongeait le bras et se servait comme il pouvait. Point de pot au feu, naturellement. « Système économique, disait un Frère, mais un peu bien débilitant. » Le P. Verjus appelait cela des « journées du bon Dieu », des « journées pour le Paradis[1] ».

1. Journal, 11 et 14 juillet.

Ce fut dans l'une de ces journées qu'un coup de vent renversa le toit de leur cabane. Nul d'entre eux n'avait la force de réparer le dommage. Ils se mirent en prière pendant quelques instants. Bientôt des sauvages, sans en avoir été requis, arrivèrent avec des feuilles de bananiers qu'ils vendirent pour un peu de tabac, et raccommodèrent eux-mêmes le toit. Heureusement; car, cette nuit, la pluie fut abondante, et dans l'état de fièvre où ils étaient, que serait-il arrivé ?

Deux catéchistes noirs, protestants, Hénéré et Chima, eux aussi, furent bons pour les Missionnaires catholiques. Plusieurs fois ils les visitèrent et leur apportèrent des ignames et des patates. « Il me semble, écrit le P. Verjus dans son Journal[1], que ces pauvres catéchistes sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ils sont parfaitement ignorants, pour des maîtres d'école... Tout ce qu'ils ont enseigné jusqu'ici, c'est qu'il ne faut pas travailler le dimanche. »

Cependant, avec le second mois, toutes les provisions d'Europe furent épuisées. Il fallut décidément et tout à fait se mettre « à la sauvage ». Bananes le matin, bananes et patates à midi, bananes le soir. Et plût à Dieu que ce régime continuât ! Mais, les objets de commerce qui leur servaient de monnaie s'épuisèrent à leur tour, et, comme les sauvages ne donnaient rien pour rien, les bananes elles-mêmes se firent rares.

Le P. Verjus montait souvent au sommet de la colline et il regardait du côté de la mer. Point de navire. Une fois, le cœur était plus triste et les pensées plus sombres. Le diable a tant fait, se disait le Père, pour nous empêcher d'aborder en Nouvelle-Guinée qu'il a sans doute résolu de nous faire mourir de faim. Il était perdu dans ces angoisses, quand une voile blanche se dessina dans le ciel. « Les larmes me vinrent aux yeux, écrit le Père. Mon émotion était grande. J'allais tomber à genoux pour remercier Notre-Dame du Sacré-Cœur lorsque, regardant mieux

1. 13 juillet.

cette voile qui approchait, je pus distinguer l'*Ellangowan*, le voilier des missionnaires protestants. » Le Père courut cependant à la maison, et, à l'entrée du bateau dans le port, il lui fit, avec le drapeau du Sacré-Cœur, les saluts ordinaires de politesse, désirant aller à bord et lui remettre son courrier pour le P. Navarre lequel, sans doute combattait à Thursday pour secourir ses frères. L'*Ellangowan* ne s'arrêta pas. Tout en marchant, il correspondit avec le catéchiste protestant qui l'avait accosté avec sa barque, puis il vira de bord et disparut.

Aux approches du 15 août, les trois religieux commencent une neuvaine pour obtenir du Ciel enfin quelque secours. Hélas ! ils ne sont pas au bout de cette cruelle épreuve. Le 14, dans l'après-midi, le Frère cuisinier dit au Père Verjus : « Père, il n'y a plus rien, absolument rien, pour ce soir et pour demain. — Comment cela ? Il n'y a que quelques jours, nous avons acheté des patates douces. — C'est vrai, Père, mais il n'en reste que trois ; après quoi, on pourra balayer la maison. — Que le bon Dieu soit béni ! Puisque nous voilà désespérés, c'est son affaire. Vous, frère Salvatore, récitez un *Ave Maria*, coupez quelques têtes de clous, puisqu'il n'y a plus de plomb, et partez pour la chasse. De mon côté, j'irai au village, et j'espère rapporter quelques fruits. » Chemin faisant, le pieux Missionnaire pria Notre-Dame du Sacré-Cœur de ne pas les laisser périr... Le Frère revint avec une poule et un perroquet, le Père avec un petit sac de patates. Ensemble, ils remercièrent leur chère bienfaitrice, et le lendemain, en grande liesse, ils firent fête.

Voici ce que nous lisons dans le Journal, à la date de l'Assomption : « Toutes les années, cette fête a été bonne pour moi. Cette année, je suis en Mission ; quel bonheur ! Il est vrai que la Croix du bon Jésus nous visite. Mes enfants sont malades et nos provisions s'épuisent. Encore quelques jours et ce sera la fin. Mon Dieu, malgré la terreur que cette pensée m'inspire, je suis heureux ; car, maintenant plus que jamais, je suis entre vos seules

mains. — Ce matin, j'ai bien prié. Ce soir, j'ai fait reposer mes enfants et, pendant ce temps, j'ai fait mon chemin de Croix. Nous sommes allés ensuite au bord de la mer pour y faire la lecture spirituelle et parler un peu de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Pour la première fois, aujourd'hui, son drapeau flotte à côté de celui du Sacré-Cœur. »

V

Quelques jours après, le Père jette le grand cri de détresse : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons[1] ! » Que faire ? Aller dans la grande terre, en pleine Nouvelle-Guinée, « chercher à manger ».

Au moment de partir, il est obligé de s'aliter, en proie à une fièvre qu'il ne peut maîtriser. « Mon Dieu, que d'épreuves ! Je suis au lit, mes deux Frères également, plus malades que moi peut-être. *Domine, ad adjuvandum me festina.* » Le 23, en la fête du Saint-Cœur de Marie, il écrit : « Je suis guéri, me semble-t-il. Les Frères vont mieux. Le bon Maître est admirable à nous donner jour par jour notre petite nourriture. C'est un miracle perpétuel, car nous n'avons absolument plus rien. » Puisque le bateau n'arrive pas, il faut aller sur la terre ferme et y acheter des provisions pour un mois.

Mais, deux difficultés se présentent. Point de barque et plus d'objets d'échange. D'autre part, lés habits sont en lambeaux. Le frère Nicolas qui devait accompagner le Père, traîne aux pieds on ne sait quoi qui fut jadis une paire de souliers. Ses genoux passent à travers son pantalon. Son chapeau n'a ni forme ni couleur. Le P. Verjus est à peu près dans le même costume. Voilà pour les personnes. Comment s'embarquer ? Le chef Raouma avait bien vendu aux Missionnaires une vieille pirogue ; mais, s'il n'en avait plus la propriété, il s'en réservait l'usage. Or, précisément en ce moment où ils en avaient un besoin

1. Journal, 18, 19 juillet.

si urgent, Raouma avait pris la barque sans avertir et s'en était allé au loin, à quelque fête, avec toute sa famille. En attendant son retour, le P. Verjus s'est rendu chez le catéchiste Hénéré en vue de s'informer du mode et du lieu convenables pour avoir des provisions. Hénéré est absent. Son fils lui a fait présent de deux paquets de bananes. Enfin, Raouma est de retour. Le Père, après l'avoir chapitré d'importance, lui demande trois hommes pour l'accompagner à Bioto. Le marché est conclu. On arrange, comme l'on peut, les vêtements. On prépare la monnaie, c'est-à-dire les divers objets qui en tiendront lieu. Hélas! il faut sacrifier une hache, une de leurs chemises, deux couteaux, un miroir, du tabac et quelques allumettes. Avec cela ils achèteront un porc, des bananes, des cocos et des taros.

Les Missionnaires sont prêts à partir, mais non les sauvages. « Le lundi, raconte le P. Verjus, Tooro était ailleurs. Le mardi, Aici n'était pas là. Le mercredi, Raouma était malade. » Le Père prend un ton sévère, et déclare qu'il s'en va chercher d'autres hommes. A cette menace, tout le monde est prêt, et le lendemain jeudi, l'on s'embarque par un beau temps et une mer calme. Laissons le P. Verjus décrire la pirogue et raconter l'expédition.

« Figurez-vous un gros tronc d'arbre, effilé des deux bouts, et creusé de manière à ne laisser qu'une épaisseur de bois de un à deux pouces. Sur ce tronc sont placées transversalement des perches, qui débordent beaucoup plus à droite qu'à gauche, et, sur ces perches, est adapté un plancher de bambou. Il y a donc deux plates-formes, l'une à gauche, qui n'a guère que 50 centimètres; c'est là que se placent les rameurs, et l'autre à droite, qui a bien 1 m. 50; c'est là que l'on s'assied et que l'on dépose les bagages. Aux perches du côté droit est suspendue une petite poutre non creusée, qui sert de balancier. C'est grâce à elle que l'on peut se tenir sur la grande plate-forme sans chavirer. A gauche sont les rameurs, qui rament tous du même côté, et, sur l'arrière, est un sauvage qui gouverne avec une rame. De temps en temps un

enfant, avec une noix de coco, vide l'eau qui entre dans la barque. Quand le vent est favorable, ils posent deux perches dans la barque en forme de V, et, entre ces deux perches, ils adaptent une natte.

« C'est dans cet accoutrement que nous entreprîmes de remonter le fleuve Hilda, jusqu'au village de Bioto. Il y avait cinq heures que nous étions partis, et nous n'étions pas encore arrivés au fond de la baie; mais, d'autre part, nous pouvions nous flatter de connaître toutes les sinuosités du port. Tout à coup, Raouma se déclare trop malade et incapable d'aller plus loin. Force fut alors d'entrer dans un petit cours d'eau qui conduit à la maison d'Abia, son ami. Il descendit, et nous continuâmes notre voyage. Vers une heure, nous arrivions dans la grande et unique embouchure des deux fleuves, Hilda et Ethel, qui a bien 100 mètres de largeur. Quel splendide spectacle! Les eaux calmes, les deux rives parfaitement boisées et comme parfumées, mille oiseaux divers aux couleurs les plus brillantes chantaient en passant sur nos têtes; des poissons par milliers, et aussi des crocodiles de toutes tailles nous regardaient passer. Nous traversâmes cette embouchure, et à peine eûmes-nous fait deux à trois cents mètres que nos sauvages, nous indiquant l'Ethel-River à notre droite, nous dirent : « *Nicoura*, *Epa taïara*, c'est-à-dire : Voilà la route pour les villages de Nicoura, Epa », etc. Puis, montrant la rivière de gauche, qui peut avoir plus de cinquante mètres de large : « *Bioto taïara.* Voici la route de Bioto. » Nous avions en effet, à notre gauche, l'Hilda-River, que les naturels nomment Bioto, du nom du village même où nous allions.

« Après des tours et des détours, la rivière devient large comme un grand fleuve et se bifurque en deux directions différentes. Le bras droit conduit à Inawaboui; nous le laissons, nous promettant bien d'y faire un jour une excursion. L'autre bras conduit à Bioto; c'est celui que nous prenons, en ayant bien soin de tenir notre frêle esquif au milieu de la rivière, car la marée des-

cendait, le courant nous était contraire, et les arbres, couchés dans la rivière des deux côtés, commençaient à se montrer à fleur d'eau. En Europe, le premier qui eût rencontré un de ces arbres sur une rivière si fréquentée, l'aurait fait sauter avec sa hache ou autrement. Ici, pas du tout; chacun pour soi... « Si je ne puis passer par la petite « marée, disent les sauvages, je passerai par la grande... « j'attendrai... et, pourvu que je passe... que les autres « s'arrangent! » Nous eûmes bientôt des preuves de ceci. Aux premiers arbres qui nous barrèrent le passage, nos sauvages descendaient sur les troncs et faisaient glisser la pirogue de l'autre côté. Mais ils se fatiguèrent vite de ce manège, d'autant plus qu'ils avaient grand'peur de laisser quelque jambe entre les dents des crocodiles.

« Arrivés à un kilomètre de Bioto, nous demeurâmes pris entre deux arbres. Il était cinq heures du soir. Les sauvages auraient voulu s'arrêter là près de six heures, pour attendre la haute marée; mais, comme ils avaient faim, nous les décidâmes facilement à prendre la voie de terre. Deux d'entre eux allèrent en exploration et revinrent avec des bananes. C'était nous dire : Le village n'est pas loin.

« Ils nous portèrent donc à terre, et nous nous dirigeâmes, comme nous pûmes, à travers les herbes deux fois plus hautes que nous et les vieilles plantations de bananes. Après une demi-heure de chemin, on aperçut le village de l'autre côté de la rivière. On fit halte, nos sauvages s'assirent, prirent une noix de coco, râpèrent la noix avec un coquillage et s'oignirent tout le corps en s'aidant les uns les autres. Ils exhibèrent ensuite tous leurs ornements, et la toilette fut terminée. On s'avança alors en bon ordre, on passa de nouveau la rivière, et, sans mot dire, dans le plus grand silence, notre petite caravane fit son entrée dans le village.

« Une trentaine de maisons bien bâties, sur deux rangs, une rue large et bien ensablée au milieu, les deux bouts de la rue fermés par des monuments spéciaux qui atti-

rèrent tout d'abord notre attention; voilà le village de Bioto. Dans un de ces bâtiments, tout différents des maisons particulières, nous vîmes une réunion de *vieillards*. On avisa cet édifice, et, toujours en silence, s'aidant des pieds et des mains, on se hissa jusqu'au groupe qui avait attiré notre attention. « Amis, dirent nos hommes en s'as-« seyant, nous sommes vos amis. Ce blanc, c'est *Mitsinari*, « le Missionnaire. » Je m'assis alors gravement, et saluai tous ces anciens en leur demandant leur nom et leur faisant de petits présents de tabac, de perles, etc. Alors s'engagea la conversation. J'étais dans la *maréa*, maison de réception, où tous les étrangers ont le droit d'entrer, de dormir et d'être nourris. Tout le village était là, les hommes dans la maréa, les enfants sur les escaliers, et les femmes sur la place. Après avoir remercié tout le monde et dit combien nous étions heureux de voir les fils de Bioto, et combien nous trouvions beau leur village, je commençai à leur faire entendre le but de mon voyage, et surtout je répétai souvent avec emphase mes tarifs, c'est-à-dire les divers objets que je me proposais de donner pour ce que je leur demandais.

« Mais voilà qu'au moment où je m'y attendais le moins, on nous apporta les présents de bienvenue : cinq grands plats remplis de tout ce que les sauvages ont de plus délicat. Je fis semblant d'être ravi de la chose, car ils nous faisaient là le présent des chefs. Je goûtai un peu de tout et passai le reste à mes rameurs, qui en furent tout de bon ravis et en quelques instants firent tout disparaître. En renvoyant la vaisselle, je mis dans chaque plat un peu de tabac. On me trouva fort poli, et les hommes et les femmes exprimèrent leur admiration par de forts claquements de langue.

« J'aurais désiré faire les échanges tout de suite et partir dans la nuit même, à la haute marée; mais les sauvages ne se pressent jamais, et je dus me résigner à passer la nuit à Bioto. Sous la maison on avait allumé un grand feu pour chasser les moustiques, mais la fumée devint

insupportable et nos pauvres yeux, encore novices pour ce genre d'atmosphère, pleuraient, malgré nous, toutes leurs larmes. Les sauvages s'en aperçurent et firent mettre le feu de côté. Tout à coup, vers neuf heures, alors que la conversation allait grand train, elle tomba par enchantement. Une femme venue de Nicoura parlait toute seule à haute voix comme pour être entendue de tout le village. Elle annonçait la mort d'un habitant de Nicoura et en donnait tous les détails. Un silence mêlé de stupeur suivit le discours de la femme. Je fus très frappé de l'impression que fait sur ces enfants des bois la nouvelle de mort. Il était environ dix heures lorsque les sauvages commencèrent à se retirer les uns après les autres. Le silence se fit dans le village, nous étendîmes nos couvertures pour essayer de dormir, mais la nuit fut longue; les moustiques, la fumée, et peut-être aussi les bâtons sur lesquels nous étions couchés, tout cela nous empêcha de dormir comme chez nous, et ce fut avec une vraie joie que je vis revenir le soleil. Dans la nuit, tout seul, j'avais fait une visite au village, les feux étaient éteints, je pus aller partout. Une maison perchée sur des pilotis de dix à douze mètres me frappa; le lendemain j'en demandai la destination. On ne voulut pas me répondre. Il y a là quelque chose de mystérieux; je soupçonne un temple ou quelque chose d'analogue.

« Vers sept heures, la rivière était pleine, à cause de la haute marée qui se fait sentir jusqu'ici; je voulus partir, mais je n'avais encore rien obtenu. Les sauvages avaient bien envoyé les femmes aux plantations, chercher tout ce que je désirais, mais je n'en savais rien, et de plus, ce que je désirais davantage, était un peu de viande pour les deux frères Nicolas et Salvatore, un porc par conséquent, grand ou petit; je ne voulais pas partir sans un individu de cette espèce. J'eus alors recours à une ruse. L'énumération des objets que l'on veut donner les tente beaucoup, mais les objets eux-mêmes les frappent davantage. Je fis alors dans la maréa une exposition, comme au bazar,

de tous les petits riens que j'avais apportés. Oh! alors tout le monde se mit en mouvement. On allait, on venait, on courait de tous côtés. Les hommes admiraient la hache; les femmes les perles et le miroir; les jeunes gens louaient le tabac et les couteaux. Enfin, l'enthousiasme fut tel qu'en moins d'une demi-heure, le porc, les bananes, les taros, les ignames et les cocos, tout était chargé sur la pirogue, et nous pouvions partir.

« Les adieux furent longs. Les femmes se retirèrent en me priant de ne pas oublier de revenir. Les hommes voulurent tous recevoir du Missionnaire une poignée de main, les enfants aussi. Je leur fis le cadeau du départ, un petit morceau de tabac à chacun, et tous, en le recevant, me disaient : « Reviens vite, Missionnaire, n'oublie pas Bioto; sitôt que tu auras une barque blanche (un canot), reviens et porte beaucoup de tabac, beaucoup de chemises, beaucoup de hachettes, beaucoup de miroirs, et tu trouveras tout chez les fils de Bioto. » A leur grande joie, je leur promis de revenir, et même, un jour, de nous fixer au milieu d'eux. On s'achemina lentement vers la barque : là, nouveaux saluts, nouvelles instances, et nouvelles promesses. Quelques-uns d'entre eux voulurent nous accompagner sur le fleuve. Ils nous laissèrent enfin, et nous descendîmes très vite avec la marée qui descendait aussi.

« Cependant le retour fut encore bien long. Arrivés dans le golfe, nous dûmes songer au vieux Raouma que nous avions laissé chez Abia, à Roro-Baïrara. Il nous fit attendre longtemps pour nous venir dire qu'étant encore malade, il ne pouvait partir et que, par conséquent, nous devions attendre là son rétablissement. Mais je n'entendais pas de cette oreille. Je fis comprendre à Raouma que, tout chef qu'il était, il faisait une grave faute en disposant à son gré du Missionnaire, et que j'étais disposé à partir sans lui. Il retourna alors chez Abia pour chercher son sac, puis me fit dire qu'il ne voulait plus partir. J'obligeai alors mes hommes à mettre la main aux rames, et cinq minutes après nous étions en haute mer. On hissa

ma couverture de voyage comme voile, et vers huit heures du soir, nous touchions Rabao en remerciant Notre-Dame du Sacré-Cœur des grâces de la journée. »

La pensée qu'il y avait au logis une réserve de provisions fut pour le P. Verjus un allègement, mais non pas la fin des angoisses. La santé des Frères ne se refaisait point, et il craignait pour ses « pauvres enfants », comme il les appelle, la pire des maladies : le découragement. « La croix! toujours la croix! écrit-il dans son Journal [1]. Eh bien, vive la croix! » Et, suivant son habitude, il se tourne vers la très sainte Vierge. Comme un petit enfant familier avec la meilleure des mères, il la nomme du nom le plus tendre : « Le pain manque, chère maman. Faites donc un de ces coups, comme vous savez en faire... Vos enfants sont sans souliers et tout à l'heure ils seront sans vêtements. Nous n'avons plus que des haillons. Bonne Mère, c'est votre heure [2]. » La Vierge semblait ne répondre aux appels de son serviteur que par un surcroît d'épreuves : « O bonne Mère, est-ce donc ainsi que vous voulez nous exaucer? Ce matin, le frère Nicolas garde le lit : fièvres, maux d'estomac, nausées, et le reste. Le frère Salvatore ne va pas mieux, et je pars seul au travail [3]! » Le plus souvent, en effet, il était seul au chantier, élevant la nouvelle maison. Le 4 septembre, au soir, il a terminé une aile de la construction; il se propose de la couvrir de manière à en prendre possession le jour de la Nativité. Mais, le bon Dieu, disait-il plus tard, ne fut pas de son avis [4]. Souvent il interrogeait la haute mer : il lui tardait d'avoir enfin des nouvelles du P. Navarre; si bien que, le cœur et l'imagination aidant, toutes les pirogues qu'il apercevait, il les prenait pour des navires.

1. Le 2 septembre.
2. Journal, 3 septembre.
3. 4 septembre.
4. Lettre au T. R. P. Chevalier.

VI

Ce même soir du 4 septembre, il aperçut une voile à l'horizon. « Comme le cœur me battait! écrit-il. O Mère, voici votre secours[1]! » Il remonte à la cabane et hisse le drapeau. Hélas! c'était encore l'*Ellangowan,* le bateau de la mission protestante; mais, cette fois, au lieu d'aller jeter l'ancre devant la maison du catéchiste Hénéré, il entre juste au beau milieu de Port-Léon. « C'est pour nous! Je prends avec moi trois sauvages de notre pirogue, et en avant vers le voilier! J'étais à peine à moitié chemin qu'une chaloupe se détache et vient vers nous. Voici les lettres, me dis-je. Il m'apporte au moins des lettres, sinon des Pères, et des provisions[2]. » Le Père fait halte. L'homme qui montait la chaloupe, se dresse et décline ses titres : « Je suis le capitaine Musgrave, secrétaire de son Excellence le général Scratchlez, gouverneur des colonies anglaises de Nouvelle-Guinée. » Le P. Verjus prie le capitaine de vouloir bien suivre la pirogue, et, à travers les rochers et les bancs de coraux, il le conduit à terre. A peine descendus : « Bonjour, Père Navarre, dit le capitaine. — Je n'ai pas l'honneur, monsieur le capitaine, répondit le P. Verjus, d'être le P. Navarre. Je ne suis que son représentant. » Et, tout en cheminant vers le sommet de la colline, le capitaine remet au Père une lettre du général qui disait en substance : « Je vous envoie M. le capitaine Musgrave avec plein pouvoir de traiter avec vous l'affaire de votre établissement en Nouvelle-Guinée... — C'est pourquoi, continua le capitaine, je vous conseille de suspendre vos travaux à Yule et de profiter des offres que vous fait Son Excellence d'aller vous établir sur la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée, ou mieux encore dans les Louisiades : là, il n'y a aucune mission protestante. A cet effet, le général mettra en décembre un steamer à votre

1. 4 septembre.
2. Journal, 4 septembre.

disposition pour visiter les côtes et choisir votre emplacement. Quand vous aurez arrêté votre choix, le steamer vous ramènera et sera de nouveau à votre disposition pour le transport de vos bagages en mars prochain. » A de telles ouvertures, la stupeur du P. Verjus fut grande et sa douleur profonde. Comment pourrait-il être question d'une fondation nouvelle, quand on a jeté dans les fondements de la Mission de Rabao tant de sueurs et tant de larmes! Tout en parlant, le Père faisait visiter au capitaine les travaux entrepris : les routes, le puits, les constructions... Est-ce que tout cela ne compte pas! Et ses deux compagnons malades, lui-même épuisé et ruiné!... Est-ce que tout cela peut être non avenu! « Au surplus, monsieur le capitaine, je n'ai point qualité pour donner une réponse quelconque. Seul, le R. P. Navarre peut prendre la parole. Sans lui je ne puis rien, sinon vous dire que l'abandon d'Yule serait pour nous un sacrifice immense. » Sir Musgrave paraissait embarrassé. « Ce n'est pas un ordre du général, dit-il, mais un conseil. Suspendez vos travaux... Vous n'aurez rien à regretter. » Au courant de la conversation, le capitaine avoua au P. Verjus qu'on avait jeté les yeux sur l'île pour y établir une ferme-modèle d'après les plans de l'explorateur italien, Louis d'Albertis. Le Père répondit que justement ces vues étaient celles du P. Navarre. Avec le temps on ouvrira des écoles, des orphelinats et même des hôpitaux. Des religieuses viendront en aide aux Missionnaires. A ce nom de religieuses : « Vous avez donc aussi des Sœurs? demanda le capitaine. Est-ce qu'elles ne pourraient pas venir à Port-Moresby? — Assurément, lorsque nous nous y établirons nous-mêmes. Jusqu'ici nous n'avons pas voulu aller à Port-Moresby, afin de ne point porter ombrage aux protestants. Quand le P. Navarre m'a envoyé ici, il ignorait la présence d'un « teacher » sur la côte ». Le capitaine fut très poli et même bienveillant. Cependant, le P. Verjus comprit que le départ des Missionnaires était irrévocablement décidé.

Le lendemain il alla faire visite à sir Musgrave à bord de l'*Ellangowan*. Il lui demanda de l'emmener à Port-Moresby. Le plan du Père était de se ravitailler là : car, les provisions allaient manquer de nouveau; de parler au général, d'écrire au P. Navarre, et de revenir à Yule (Rabao) attendre la réponse. Le capitaine ne consentit point tout d'abord à ce voyage. Craignait-il, comme le P. Verjus le suppose, que le contact trop immédiat des Missionnaires catholiques avec les « teachers » protestants ne lui suscitât quelques difficultés? L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable.

Le 5 septembre, le P. Verjus écrit dans son Journal : « Que la foi est une belle chose! Si nous n'avions pas travaillé et souffert pour la plus grande gloire du Cœur de Jésus, on dirait de nous maintenant : *In vanum laboraverunt... Cœpit ædificare et non potuit consummare*[1]. Ce matin, j'avais à peine célébré la sainte messe, recousu un peu mes souliers et mes pantalons, que le capitaine Musgrave est venu me surprendre. « Je viens avant l'heure, « me dit-il; parce que j'ai pensé que vous n'aviez pas de « barque. Je voulais aussi vous demander le total de vos « dépenses dans cette fondation. » Puis le capitaine montre au Père une carte de la Nouvelle-Guinée où les stations protestantes étaient marquées en rouge. Après quoi, il lui donne lecture d'une lettre d'un M. Lawes, chef de la Mission de Port-Moresby, où l'on assure expressément que Yule appartient aux protestants, vu qu'il y avait un teacher dans l'île, depuis quelques années. Enfin, il lui fait part d'une proclamation de la reine relative à l'annexion de la Nouvelle-Guinée. Au nom du général, solennellement, il attire l'attention du Père sur le dernier paragraphe où toute acquisition de terrain, faite dans les limites du protectorat sans l'approbation de la reine, est nulle. Le P. Verjus remet alors au capitaine une réponse provisoire pour le général Scratchlez. La conclusion de

1. Ils ont travaillé en vain... Il s'est mis à bâtir et n'a pu achever son ouvrage.

ces longs pourparlers fut que, dans dix jours, le capitaine Musgrave enverrait au Père un bateau pour le conduire à Port-Moresby. De là, si, après une entrevue avec le général, le Père voit la nécessité de conférer avec le P. Navarre, il monterait sur le vaisseau de guerre qui fait le service entre la Nouvelle-Guinée et Townsville. Le Père accompagne le capitaine à bord de l'*Ellangowan*. Sir Musgrave, qui avait vu de près l'extrême indigence des Missionnaires, leur donna des provisions qu'il paya sans doute de son argent. Le P. Verjus prit congé et s'en retourna à sa cabane le cœur brisé et des larmes plein les yeux.

VII

Sir Musgrave avait dit au Père, en le quittant : « Dans dix jours je vous enverrai un bateau qui vous conduira à Port-Moresby. » Les dix jours passèrent ; les provisions s'épuisèrent, et le bateau ne vint pas.

Le 16 septembre, c'était la fête du chef de l'île. On y était venu des villages environnants, des villages lointains et des montagnes. Il y avait même des natifs de Motou-Motou, point extrême vers le nord où s'arrêtaient les connaissances géographiques des sauvages de Rabao. En foule, avant l'ouverture de la fête, on visita le Missionnaire et on se réjouissait fort en apprenant qu'il assisterait au *mawarou*. Tous les étrangers déjà le suppliaient d'aller un jour chez eux, et bientôt.

Cependant, le soir tombait. Le Père avait préparé un discours qu'il devait prononcer dans la nuit ; car, entre les danses, plusieurs orateurs prennent la parole. Les indigènes disent que les cocos sont bons, que les haches de fer coupent mieux que les haches de pierre, que les gens de tel village sont leurs amis et les gens de tel autre leurs ennemis. Le Père leur aurait annoncé la bonne nouvelle du royaume de Dieu et raconté le bien qu'il leur apportait, avec la Croix et le Cœur de Jésus, pour leurs corps et pour leurs âmes... Déjà on avait fait l'offrande

d'usage : cocos et bananes, à laquelle les Missionnaires avaient répondu par une copieuse distribution de tabac. Les enfants, parés et parfumés, sautaient de joie. Les hommes achevaient de se barbouiller la figure avec de l'ocre jaune et de l'huile de coco. Les femmes revêtaient leurs plus beaux ornements : colliers blancs et colliers noirs, houppes de perroquets, oiseaux de paradis. La fête allait commencer, lorsque, tout à coup, un sauvage signale en mer l'*Ellangowan*. Le P. Verjus fait aussitôt son cadeau au roi, lui expose, avec les raisons qu'il a de partir, tous ses regrets de ne pouvoir assister à la fête, et il court au port. Le capitaine du bord lui remet une lettre du général pour le R. P. Navarre et un mémorandum. Sir Musgrave écrit au P. Verjus, dans une lettre particulière, que l'*Ellangowan* était à sa disposition pour aller, non plus à Port-Moresby, comme c'était convenu d'abord et comme le Père l'eût tant désiré, mais à Thursday directement.

Que fera le P. Verjus ? Son âme est en proie, comme jamais elle ne le fut, à toutes les perplexités. Ecrire au P. Navarre, et demeurer à Yule, quand même et malgré tout, y combattre, y mourir, c'était, à première vue, ce qui lui semblait le devoir et ce qui répondait le mieux à sa nature ardente ; mais à quoi aboutirait une lettre en ces graves conjonctures ? Aller seul à Thursday ? Mais, que vont devenir les Frères, toujours malades, un peu aigris par les privations, inexpérimentés, sans vêtements et sans nourriture ? Le capitaine de l'*Ellangowan* a déclaré qu'il ne pouvait rien céder des provisions du bord. De plus, s'il va seul à Thursday, qui le ramènera ? Car il est impossible qu'il ne revienne pas... Et pourtant, s'il ne revenait pas, qui ramènerait les Frères et tout le matériel de la Mission ? D'autre part, il ne peut envoyer les Frères et demeurer seul : c'est évident. Reste un dernier parti, le plus douloureux et en même temps le plus raisonnable : s'en aller à Thursday avec ses Frères et emporter les pauvres bagages. Au premier mot du P. Navarre, ils reviendront, coûte que coûte, à travers tous les périls, à la conquête de ce nou-

veau monde. « Mon Dieu, vous voyez mon cœur. Que tout soit pour votre plus grande gloire et ma plus grande confusion [1] ! »

VII

Le 17, au matin [2], les trois Missionnaires font une visite de cabane en cabane et disent au revoir à leurs chers sauvages. Le P. Verjus a confié la maison et son petit mobilier au chef en personne. Raouma a pris le dépôt sous sa sauvegarde, moyennant, si le dépôt reste intact, une hachette et du tabac que le Missionnaire lui a promis pour son retour prochain. « Quel crève-cœur, écrit le Père, de fermer notre petite cabane !... Enfin, Dieu voit tout. Cela suffit [3]. » Un peu après midi, on descend au port. Le P. Verjus pleurait. Le catéchiste Hénéré, lui-même, était fort triste de ce départ et il ne cachait point sa peine. « Voilà cependant, disait le P. Verjus, ceux que l'on nous accuse de gêner ! » Des sauvages étaient sur la grève et, eux aussi, pleuraient. Les mariniers émus faisaient entre eux cette remarque : « Ces pauvres gens voient bien quels sont leurs vrais amis. » — « Missionnaire, disaient les sauvages, pourquoi laisses-tu Roro ? » Et ils faisaient promettre au Missionnaire de revenir bientôt. Enfin, la barque se détache du rivage ; mais ils ne voulaient pas quitter le Père. Ils entrèrent dans l'eau, dirigeant eux-mêmes la pirogue, et ils répétaient : « Reviens, Missionnaire ! Reviens vers tes enfants de Roro. — Reviens bientôt, je t'en supplie ! criait le vieux chef Raouma, tout en larmes. Reviens bientôt ! Je suis triste de ton départ et je veux te revoir... » Les femmes et les enfants sanglotaient. De grosses larmes silencieuses coulaient sur les joues des hommes. Puis, quand l'eau devint trop profonde et qu'ils ne pouvaient plus suivre

1. Journal, 16 septembre.
2. C'est par erreur que l'on a imprimé le 15 dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*.
3. Journal, du 17 au 22 septembre.
4. *Ibid.*

la barque : « Reviens, Missionnaire ! criaient-ils encore de loin. Reviens ! N'oublie pas tes fils de Roro. » Et ils restaient là, faisant des gestes d'adieu. « Jugez, écrit le P. Verjus, si nous étions émus : ces pauvres sauvages dans l'eau jusqu'à la ceinture ; l'île, cette chère île, qui s'éloignait ; et notre pauvre cabane que nous voyons là-haut, comme plongée, elle aussi, dans la douleur ! Tout cela nous occupa tellement le cœur et l'esprit que nous prîmes à peine garde à l'embarquement. On leva l'ancre quelques instants après, et il fallut dire adieu à notre Terre Promise ! »

IX

Pendant que se jouait à Port-Léon cette sorte de drame déchirant, que devenait, à Thursday, le P. Navarre ? Depuis le départ du P. Verjus et de ses compagnons, il attendait le retour du bateau. Il comptait les jours et supputait les vents et la marée. Souvent lui et ses Frères regardaient du côté du port. Ils gravissaient même la colline pour sonder la mer, avec la longue-vue, dans la direction de Yulè. Plus de quinze jours s'étaient écoulés et le *Gordon* ne paraissait pas.

Un jour, enfin, qu'ils étaient occupés à terminer dans leur église les travaux d'intérieur, les matelots du *Gordon* vinrent les surprendre. Les nouvelles qu'ils apportaient étaient bonnes : les sauvages avaient fait aux Missionnaires un accueil favorable ; on avait élevé une première maison en paille ; le P. Verjus est content ; il insiste seulement pour que le bateau retourne le plus tôt possible ; car ils n'ont de provision que pour, à peine, un mois.

A ce récit, toutes les appréhensions du R. P. Navarre tombèrent. Son cœur débordait de joie. « Nous avons pris possession, disait-il, de la Nouvelle-Guinée. La Providence a bien conduit toute chose. Jamais nous n'abandonnerons cette Terre Promise. » Et, au plus tôt, il charge le bateau de provisions. Mais, au moment du départ, surgissent de nouveaux obstacles. Les matelots ne se souciaient pas de

recommencer l'aventure. Cependant, ils aimaient le P. Verjus qui avait été pour eux comme un père et qui, comme eux, parlait espagnol. Le P. Navarre leur représente que, par leur faute, le P. Verjus allait peut-être mourir de faim. Au fond, vraisemblablement, ils avaient peur de la fameuse loi, que le lecteur n'a pas oubliée sans doute, et qui interdisait tout voyage en Nouvelle-Guinée. Enfin, sur les objurgations et supplications du P. Navarre, ils demandent qu'un Frère les accompagne. Le Frère le plus apte à les fortifier et à les diriger était le frère Giuseppe de Santis; mais il souffrait si violemment du mal de mer sur les grands bateaux que le P. Navarre hésitait à lui proposer d'accompagner les Manillois. Mais le bon Frère avait tout compris : « Mon Père, dit-il au supérieur, je vois combien votre embarras est cruel... Vos inquiétudes sont poignantes. Nos confrères vont manquer de tout. Si vous le permettez, je partirai ! » Et, sans l'autorisation du maître du port, le *Gordon* reprit le chemin de Rabao. Une fois encore, le P. Navarre rendit grâce à la Providence.

Mais, voilà qu'au bout de huit jours le bateau rentre à Thursday. Qu'est-ce à dire ? En si peu de temps on n'a pu faire le voyage d'Yule aller et retour. Pedro, le capitaine, raconte au P. Navarre que, pendant une nuit sombre, il avait dû se mettre à l'abri derrière Long-Island. Le vent violent et la mer en fureur faisaient danser le bateau comme une coque de noix. L'ancre se brisa. Impossible de résister au courant. Impossible de se diriger dans la nuit noire. Poussé par la rafale, entraîné par la force irrésistible des vagues, le *Gordon*, deux fois, heurta les écueils. S'il n'eût été revêtu de lames de cuivre et d'une ossature à toute épreuve, il aurait sombré. Ils étaient depuis longtemps en proie à la tempête, quand, derechef, le bateau se précipite de l'avant contre un rocher et plonge. Le Frère et les matelots poussent des cris vers la sainte Vierge. Le *Gordon* se relève ; il n'a plus que deux voiles ; mais, c'est assez pour voguer. Il file à toute vitesse et, au matin, il entrait à Thursday.

Le P. Navarre, moins fâché de la perte de l'ancre que désolé d'un contre-temps dont ses pauvres confrères de Nouvelle-Guinée pouvaient être victimes, se hâta de réparer le bateau et de le pourvoir d'une ancre neuve. On était au 6 septembre. Maintenant, partez et volez au secours des Missionnaires !

Hélas ! de nouvelles difficultés, venant cette fois des étrangers et des mariniers eux-mêmes, et dont nous ne trouvons le détail ni dans les papiers du P. Verjus ni dans les notes du P. Navarre, retardèrent encore le départ. Le 7, tout était prêt. L'équipage voulut passer le 8 au port. Le lendemain, le surlendemain, il est encore là. Enfin, le 10, muni de toute autorisation officielle, il se décide ; on aurait pu encore, d'après les calculs du P. Verjus, avec de la bonne volonté, arriver à temps ; elle manqua. Le *Gordon* rencontra en mer l'*Ellangowan* qui ramenait le Père malade et les deux Frères plus morts que vifs. Quelle rencontre ! Le P. Verjus en avait eu le pressentiment. Écoutons-le racontant lui-même cet épisode émouvant :

« Le 16, vers midi, je vis une voile à l'horizon. Le bateau venait dans notre direction. On regarde la carte. « L'en-« droit est trop profond, dit le capitaine ; ce bateau n'est pas « là pour la pêche... Il va en Nouvelle-Guinée !.. » Je priai alors de virer un peu du côté du bateau qui était sur notre gauche. On vire, en effet, et, après quelques manœuvres, on fut assez près pour parler. « Où allez-vous ? cria le « capitaine. — A Yule-Island », répondirent les Manillois. Mais le capitaine comprit Murray-Island pour Yule-Island. « C'est bien, s'écria-t-il, passez votre chemin », et il mit de nouveau le cap sur Thursday ; mais, moi qui avais bien entendu, et qui, de plus, avais reconnu le *Gordon* et Pedro, notre capitaine, je protestai énergiquement. Le capitaine de l'*Ellangowan*, qui se croyait sûr de son fait, fut un peu choqué, et ce n'est que sur de nouvelles instances qu'il consentit à un nouvel abordement, en y mettant pour condition qu'il parlerait le premier, et en anglais. On vira encore une fois, et, dès que, de nouveau, le *Gordon* fut près

de nous : « Où allez-vous ? cria le capitaine. — A Yule-Island, « répondit alors Pedro qui put me reconnaître. Je vais por- « ter des provisions au Père. — C'est bien, me dit alors le « capitaine ; parlez vous-même maintenant en espagnol. » Je dis alors à Pedro de rebrousser chemin et d'aller pour la nuit stopper à Darnley. Nous ne pouvions plus nous entendre ; je me réservais de tout dire à Darnley même, où, d'après l'avis antérieur du capitaine, nous devions, nous aussi, passer la nuit. D'un côté, j'étais heureux de cette rencontre providentielle ; car, je me proposais de revenir avec le *Gordon*, sitôt mon entrevue terminée. Je comptais aussi et désirais beaucoup avoir les lettres du P. Navarre, qui eussent pu modifier l'état présent des choses. Mais, nouvelle déception ! Le capitaine de l'*Ellangowan*, qui m'avait assuré quelques heures auparavant devoir passer la nuit à Darnley et sur la parole duquel j'avais donné des ordres à Pedro, changea de résolution tout à coup, et, hissant le drapeau de la Mission, il cria au *Gordon* de le suivre. Il voulait stopper plus bas, à York-Island. Mais Pedro ne comprit pas ; il s'en tint à nos paroles et s'en alla droit sur Darnley. On passa donc la nuit à York, où demeure Mosby, qui nous a si gracieusement prêté le *Gordon* pour notre premier voyage. J'aurais bien désiré lui faire une visite ; la chose fut impossible ; mais lui, qui nous avait reconnus avec une longue-vue, en fut très fâché, et ce n'est que dans la suite que je puis lui faire mes excuses et lui dire combien j'ai moi-même regretté de ne pouvoir descendre au moment de mon passage. En attendant, le *Gordon* était à Darnley, et il y serait encore, malgré les signaux qu'on lui fit de nuit avec des fusées, si la faim ne l'eût fait revenir une semaine après.

« Le lendemain 17, on leva l'ancre de York-Island, et, vers six heures du soir, nous étions à Thursday. »

XII

RETOUR EN NOUVELLE-GUINÉE

I

Tandis que le P. Verjus rentrait à Thursday-Island, le Souverain Pontife, Léon XIII, apprenait qu'un Missionnaire du Sacré-Cœur avait pénétré en Nouvelle-Guinée et donné son nom au premier rivage où il avait posé le pied. Le Saint-Père avait exprimé au P. Jouët le désir de connaître en détail cet heureux événement. Le 12 octobre, le R. P. Procureur était reçu en audience particulière avec deux enfants de la Petite-Œuvre de Rome. Les deux apostoliques portaient un globe terrestre sur un point duquel, en lettres d'or, on avait écrit : Port-Léon. A peine le Pape eut-il aperçu le petit groupe que le sourire le plus aimable épanouit son austère physionomie : « C'est le Père Jouët, dit-il avec une familiarité toute paternelle. Que m'annonce-t-il ? — Très Saint Père, le T. R. P. Chevalier, notre supérieur général, et le R. P. Navarre, supérieur de la Mission de Mélanésie, me chargent d'annoncer à Votre Sainteté la bonne nouvelle qu'un de nos Pères vient de prendre possession de la Nouvelle-Guinée où, jusqu'à ce jour, aucun Missionnaire catholique n'avait abordé. Il y a porté la bannière du Sacré-Cœur que Votre Sainteté daigna bénir, et là, pour la première fois, le saint sacrifice a été offert par l'un de nos confrères, le P. Verjus. — Oh ! cette nouvelle me fait grand plaisir, répondit le Saint-Père. Combien de Pères ont pu pénétrer en Nouvelle-Guinée ? — Un seul, Très Saint Père, le P. Verjus, et deux Frères coadjuteurs... A peine arrivé, le Père, en souvenir de Votre Sainteté, a donné au golfe où il a abordé le nom de Port-Léon. — Voyons, dit le Pape en approchant la mappemonde. Voici la Nouvelle-Guinée ; où est Port-Léon ? — Ici, Très Saint Père, répondit le P. Jouët en montrant Rabao, l'île d'Yule, sur le globe que les deux enfants tenaient élevé, tout en

regardant avec respect et amour le chef de l'Église. — Très bien! » dit Léon XIII, et il traça le signe de la croix sur le point géographique où étaient gravés ces deux mots : PORT-LÉON [1]. Bénédiction puissante, elle traversera les océans. Bénédiction féconde, elle ensemencera l'avenir.

II

Cependant, le P. Verjus était loin de la Nouvelle-Guinée; mais, s'il avait dû céder à la force, nulle puissance au monde n'était capable d'arracher de son cœur la chère terre de promission. Les dernières paroles des sauvages : « Reviens, missionnaire, reviens vers tes enfants de Roro! » retentissaient toujours à ses oreilles. A peine débarqué à Thursday, il aurait voulu reprendre le chemin de la Papouasie. N'avait-il pas dit en s'en allant : « Nous reviendrons, coûte que coûte, à travers tous les obstacles, au péril même de notre vie! »

Il retournera en Nouvelle-Guinée, mais non pas aussitôt qu'il l'avait pensé : il lui faudra subir à Thursday un arrêt forcé de quatre mois.

Que fera-t-il pendant ce temps-là? Ce qu'il a fait dans le passé; ce qu'il fera toujours : il travaillera à sa perfection. « Que je suis bien dans une maison réglée! écrit-il. Le R. P. Navarre s'efforce de nous sanctifier. Ce vénéré Père me fait beaucoup de bien. Notre petite communauté va à merveille, grâce au Sacré Cœur de Jésus. La règle est en vigueur. Il y a même de la ferveur [2]. » Ce qui l'étonne, c'est de n'avoir plus rien à souffrir, et, pour lui, le temps sans la souffrance, c'est du temps perdu [3]. Qu'il se rassure, il en perdra peu. La fièvre n'est pas loin. Elle le ressaisit bientôt et violemment, si violemment qu'il songe à mourir. « Ne pouvant rien garder, je me sens affaiblir graduellement. Que le bon Dieu soit béni! Je veux me préparer à la

1. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, mai 1886.
2. Journal, 23, 25 septembre et 2 octobre.
3. *Ibid.*, 27 septembre.

mort. Qui sait? Il faut une victime pour que les Missions marchent[1]. » Même dans le détroit de Torrès, les chaleurs sont accablantes. La soif le dévore. « Bonne journée. Quelle soif! Mon Dieu, mettez dans mon cœur une soif aussi ardente de votre gloire et du salut des âmes[2]. » — « Demain, c'est la Toussaint. Toute la journée, je penserai au Paradis... Quand arriverai-je? *Quam sordet terra*[3]*!* » — « Mais je n'ai pas assez souffert. Encore, mon Dieu! Encore! Surtout, je vous en conjure, exaucez-moi complètement. Le martyre! Il faut que je meure pour vous, puisque vous êtes mort pour moi[4]! » Et, en attendant l'immolation sanglante qui devient de plus en plus son idée fixe, il tâche de mourir peu à peu à lui-même par la charité, l'humilité, le détachement, l'abandon complet à la volonté de Dieu et à la conduite de son supérieur.

Ces mots-là, qui sont les divins vocables de la vie religieuse, nous ne les jetons point au hasard. A chacun d'eux correspondent, dans la vie du P. Verjus, des réalités. Souvent, il se reproche une impatience, une brusquerie avec les Frères coadjuteurs. « Ces pauvres enfants, dit-il, en sont plutôt découragés et excités que corrigés. Cela vient de mon amour-propre... Je laisse trop paraître sur mon visage les impressions de mon âme. Je vais travailler à cela. Mon Dieu, aidez-moi[5]. » Il aimait l'humilité comme on aime la vérité, comme on aime la justice. Qu'il ne fut bon à rien, sinon à entraver l'œuvre sainte dans son âme et dans les autres âmes, c'était chez lui conviction profonde. De là un désir aussi ardent que sincère de l'oubli des créatures et même de leur mépris. Il écrit le 31 décembre 1885 : « Une année de plus dans ma pauvre vie. Aux yeux des hommes, c'est une des plus pleines; mais, hélas! devant Dieu! *Intuetur cor... Scrutans renes*[6]... Je

1. Journal, 4 novembre.
2. *Ibid.*, 1er décembre.
3. Que la terre est méprisable.
4. Journal, 31 octobre.
5. *Ibid.,* 9 et 11 décembre.
6. Dieu voit le cœur... Il sonde les reins.

n'ai pas assez profité de la grâce d'être en Mission. Je ne suis pas meilleur. Mon amour-propre gâte tout à mesure. Oui, l'amour-propre est au fond. Je le vois et ne lui tords pas le cou par une de ces humiliations comme les saints savaient s'en imposer. *Parce, Domine, parce filio tuo. Miserere*[1]. » Le lendemain, 1er janvier 1886, il reprend la plume : « Vive le bon Maître! J'ai fait une bonne direction avec le R. Père supérieur. Il faut que je sois humble. Je ne sais pas encore ce que c'est que l'*humilité du cœur*. Je ne suis pas encore bien aise d'être humilié, et il faut l'être pour être humble. Je dois donc remercier le bon Dieu et me soumettre à tous et être heureux d'être méprisé. Vive Jésus! Il me semble que je suis bien maintenant dans ces dispositions. » Et, de plus en plus, le pieux Missionnaire s'adonne à l'étude et à la pratique de l'humilité : « Il faut que j'y arrive coûte que coûte, sous peine de nullité. La nullité pour un prêtre équivaut à la damnation. Oui, il faut que je sois humble. Sans quoi, jamais le bon Maître ne se servira de moi. » La pauvreté aussi lui est chère, au point qu'en plusieurs rencontres il s'est réjoui de manquer du nécessaire. « Je suis heureux, disait-il, d'avoir été à même d'observer mon vœu de pauvreté dans toute son étendue[2]. » N'avoir pour se couvrir que des haillons, manquer de pain, manquer de tout et se complaire dans ce dénuement, c'est l'un des traits les plus saints de l'amour, et, qui ne le sait? Jésus, le Fils de l'Homme, qui n'avait pas où reposer sa tête, en a voulu marquer ses élus. Saint François Xavier, notamment, est mort dans ce bienheureux état.

Le P. Verjus ne s'en tenait pas à la pauvreté extérieure. Il donnait à cette vertu une portée et une profondeur peu communes. Ce qu'il appelle « la pauvreté intérieure » doit aller jusqu'au renoncement complet, jusqu'à l'immolation radicale de tout l'être. « On a lu ce soir de belles choses sur la pauvreté dans le *Manuel du religieux du Sacré-*

1. Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre enfant. Ayez pitié de lui.
2. Journal, 23 septembre.

Cœur. Je relirai tout ce chapitre pour m'en bien pénétrer. J'ai si grand besoin de me détacher de moi-même et de tout, car mon cœur est comme un aimant ! Jésus suffit. Malheur à moi si son Cœur et sa Passion ne me suffisaient pas [1] ! » Enfin, l'obéissance fait de lui une hostie. Il a besoin d'obéir. Il souffre d'être parfois obligé de se conduire lui-même. Il prie Dieu de lui faire sentir que la liberté, au sens humain, est une chaîne, et le joug du bon Maître un allégement et même une délivrance. Ce n'est pas lui qui alourdira jamais sur les épaules de ses Pères par des résistances ouvertes ou des oppositions sourdes, par des restrictions et des réserves, ce qu'il appelle « les croix du supériorat [2] ».

Assurément, et plus d'une fois, la prudence, les sages lenteurs et les hésitations bien naturelles du R. P. Navarre ont dû faire bouillonner dans ses veines ardentes, avec le sang fumeux du jeune homme, les impatientes ardeurs de l'apôtre. Il lui semblait qu'un jour de retard allait tout compromettre en Nouvelle-Guinée. Mais quand le supérieur avait parlé, l'humble religieux se soumettait, non pas d'une soumission morne et chagrine, mais affectueuse et filiale. Écoutons-le : « Merci, mon Dieu, de tout cœur, de la nouvelle épreuve que vous m'envoyez. J'ai grande hâte d'aller en Nouvelle-Guinée, et je vois, à la tournure que prennent les choses, que nous devrons attendre jus-jusqu'à mars et avril de l'année prochaine... J'adore, ô mon Dieu, votre sainte et toujours aimable volonté dans celle de mon vénéré supérieur, et, par devoir, par conviction, plus que par délicatesse, je prends la résolution de ne plus manifester ma peine de ne pas retourner dans notre chère Nouvelle-Guinée. Je n'en parlerai plus... Que je suis heureux d'être en religion ! Merci, mon Dieu, de cette grande grâce dont je suis si indigne [3] ! »

Quelques jours après cet acte de pleine soumission, le

1. Journal, 12 et 13 septembre.
2. *Ibid.*, 4 janvier 1886.
3. *Ibid.*, 16 décembre.

P. Verjus reçoit la nouvelle que, toute réflexion faite, mieux vaut partir, malgré les pluies, maintenant que plus tard. Le voilà aux anges. Cette chère Guinée s'ouvre de nouveau. Sans doute, il faudra souffrir. Les pluies, en cette saison, tombent comme un déluge. « Mais, pour le bon Maître, ce sont des riens qu'on ose à peine mentionner, surtout quand on songe, que, pour de l'argent, mille fois le jour, des hommes sans foi affrontent les mêmes dangers et subissent les mêmes souffrances. Mon Dieu, tout pour vous! » Et le Père s'est mis déjà tout entier aux préparatifs. Il a trouvé « une bonne et forte barque, à bon prix ». Ce sera l'*Ange-Gardien*. Ceci se passait le 28 décembre. Le 29, il écrit : « Le divin Maître ne veut se servir que des humbles. Or, je suis un orgueilleux. Donc, il me refuse de nouveau la Nouvelle-Guinée. » Et il ajoute : « C'est clair. » Lisons la suite : « Mon Dieu, malgré la peine que j'éprouve en voyant remettre à plus tard l'accomplissement de mes vœux, je vous remercie. Je repousse de toute mon âme ce mauvais sentiment inspiré par le démon qui me disait ce matin : *Mais tant mieux! Tout cela de moins à souffrir!* Non, mon Dieu, telle n'est pas ma pensée, vous le savez. Je veux vivre crucifié avec vous, mourir comme vous et vous aimer à plein cœur. D'autre part, je me garderai bien de montrer de la tristesse et de la contrariété. Pour Jésus, je désirais partir et souffrir. A sa voix, je demeure et obéis. » Il nous semble que tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir ces admirables sentiments, ces paroles et ces actes. « Amas d'épithètes, mauvaise louange, disait un moraliste. Ce sont les faits qui louent. »

III

Mais pourquoi le R. P. Navarre tardait-il aussi longtemps à reprendre le chemin de la Mission?

Dans les premiers jours du mois de décembre 1885, le gouverneur de la Nouvelle-Guinée anglaise, le général Scratchlez était mort, au moment où l'on annonçait son

arrivée prochaine à l'île de Thursday. Le R. P. Navarre aurait désiré ne recommencer la Mission qu'avec son assentiment. De plus, il avait demandé au T. R. Père général et obtenu que le P. Durin, dont les forces étaient revenues, se rendît à Thursday avec quelques Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, pour y ouvrir un hôpital et une école. En cette prévision, on leur avait bâti un couvent. La présence du Père et des Sœurs dans l'île où l'on avait su gagner déjà tant de sympathies et où le bien se faisait, faciliterait singulièrement le départ pour Rabao. Voilà pourquoi le supérieur de la Mission temporisait.

Or, le P. Durin et les religieuses arrivèrent le 14 janvier 1886. D'autre part, le nouveau gouverneur est à son poste, sir Douglas, lequel ne s'est point montré hostile aux Missionnaires. Le R. P. Navarre a pu acheter, à force de privations, le *Gordon*. En souvenir du grand Pape qui avait donné à la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur de si nombreux témoignages d'une particulière bienveillance, on l'appela le *Pie-IX*. On va donc enfin partir. Le P. Verjus s'embarquera avec un Manillois pour capitaine, trois matelots et le Frère Giuseppe de Santis. Le P. Navarre ira les rejoindre prochainement. Le moment de l'année où l'on se trouvait, à coup sûr, n'était guère favorable. C'était, nous l'avons dit, la saison des pluies. Et quel bateau! combien misérable! Il mesurait trente-deux pieds. Dans la cale, on dépose les provisions et les matériaux nécessaires à l'installation en Nouvelle-Guinée. Sur le plancher qui le recouvre, vont se tenir Missionnaires et matelots pendant la traversée, couchés ou debout; car il est impossible de fixer un siège sur cette frêle embarcation qui suivra toutes les ondulations de la mer. Il est certain que bien souvent les vagues couvriront la barque et inonderont les voyageurs. S'il y a tempête, il faudra se cramponner aux cordes durant des heures, peut-être durant des jours. Et qui sait? une saute de vent peut couler le bâtiment ou le briser contre un écueil. C'est folie de partir en de semblables conditions. « Ainsi parlaient les hommes, écrira plus tard

le P. Verjus[1]; mais la foi parlait autrement, et aussi la sainte obéissance. » La veille du départ, 24 janvier, le Père se confesse « comme pour la dernière fois ». Au matin du 25, il dit la sainte messe comme si ce devait être la dernière. Le 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, anniversaire de l'entrée du Père au noviciat, c'est un beau jour pour s'en aller à la conquête des âmes. Il part.

Nous allons raconter ce voyage en détail, et, pour ainsi parler, heure par heure. Nous avons en main les notes prises au crayon, chaque jour, par le P. Verjus pendant la rude traversée. Il faut bien que l'on sache ce qu'il en coûte à un apôtre pour gagner des âmes à Jésus-Christ, et l'on verra, que, depuis saint Paul, rien n'a changé.

IV

A peine la barque est-elle sortie du port, que, dans le ciel lourd, se croisent des éclairs et sourdement gronde le tonnerre. La mer aussi est en rumeur. Bientôt les vents se déchaînent. Les nuages crèvent. Ce n'est pas de la pluie, c'est un déluge. Et voilà que le *Pie-IX* est emporté d'abîme en abîme. Il ne vogue pas. Il bondit. Impossible aux matelots de s'entendre. Impossible même d'y voir. La tempête assourdit. La pluie aveugle. Péniblement, le capitaine se tient au gouvernail. « Quels moments! écrit le P. Verjus. Comme on a besoin de penser que l'on est entre les mains de Dieu[2]! » Et il prie. Malgré tous les efforts du capitaine, le bateau s'en va, non pas du côté d'York, route de Rabao, mais vers l'île Double. C'est la dérive. D'un instant à l'autre, on peut être broyé contre les écueils dont cette mer est toute hérissée. Mieux vaut revenir sur ses pas, et le capitaine a viré. Il se fait dans le ciel comme une éclaircie et un apaisement. Voici l'île de Tuesday. On descend.

1. Lettre au T. R. P. Chevalier, datée de Yule, le 15 février 1886.
2. Journal, 25 janvier 1886.

Tous sont trempés jusqu'aux os. On va faire une tente. Avant qu'on ait pu la dresser, éclate un autre orage. On travaille quand même. Avec les voiles du bateau, on a fait un abri, rudimentaire sans doute, mais suffisant. On allume trois grands feux que deux hommes vont entretenir pendant la nuit. On change de vêtements. On se réchauffe. On boit un peu de café. On prépare des lits quelconques. Le soir vient. On remercie Notre-Seigneur et saint Joseph. On s'endort.

Au réveil, impossible de remettre à la voile. La mer est toujours mauvaise. La journée se passe sous la tente ou à la chasse : « La fièvre me prend », note le P. Verjus, et il ajoute : « Bonté de Dieu [1] ! » C'est mercredi, jour consacré à saint Joseph. On l'a bien prié. On doit pouvoir partir. En effet, on lève l'ancre vers six heures et demie.

On franchit l'île Double. On vogue par un bon vent. La brise dut tomber dans la journée ; car, à onze heures du soir, on n'était encore qu'à l'île du Bateau-Brisé, près de l'île du Mont-Ernest. Il y a partout dans ces parages de formidables récifs, notamment de Pipenipe-Rock. Le capitaine a pris, pour l'éviter, mille précautions; mais, comment, à la pâle clarté d'un rayon de lune, se diriger à travers tous ces écueils? Au moment où, croyant l'avoir heureusement évité, le capitaine a hissé toutes les voiles, il l'aperçoit à quinze pas du bateau. Qu'on imagine son épouvante ! « Saint Joseph aime le *Pie-IX,* écrit tranquillement le P. Verjus [2]; il nous a sauvés. » On aurait voulu aborder à un banc de sable que l'on savait par là, pour y passer la nuit. Personne ne l'aperçoit. Le capitaine se décide à virer sur un îlot où l'on jette l'ancre à deux heures et demie du matin. Le P. Verjus n'écrit qu'un mot dans son Journal : « Jamais passage plus dangereux [3]. » On descend sur la grève. On s'installe, comme on peut, sous deux gros arbres, et telle fut la seconde nuit. Au matin,

1. Journal, 26 janvier.
2. Lettre au T. R. P. Navarre, datée de York, le 2 février 1886.
3. 26 janvier.

on découvre sur la plage une vergue et la carcasse d'un bateau, épaves d'un naufrage récent.

Vers sept heures et demie, on repart. La chaleur est suffocante. Sans bouger, on est trempé de sueur. Une pluie froide survient. Point de vent et le courant contraire. Il faut se mettre à la rame. Le soir, on ancre sur un banc près de l'île Longue. « Bon repos sur le sable [1]. »

La journée du 29 se passa, comme la précédente, en des calmes désespérants et des courants opposés. A force de bras, on arriva le soir à Village-Island. Pour ne pas donner un surcroît de fatigue aux hommes qui n'en pouvaient plus, on coucha à bord. Vers minuit, l'équipage se réveilla en sursaut. Il y avait de la houle, et, à chaque secousse, le bateau heurtait contre un banc de corail. Force fut de se lever et de chercher ailleurs un meilleur ancrage.

Dès six heures du matin, en route vers la Nouvelle-Guinée. Un orage terrible se lève, avec toutes les apparences d'un typhon, et se brise non loin de la barque. C'était le samedi 30 janvier, jour de la sainte Vierge. « Notre-Dame du Sacré-Cœur nous protège », lisons-nous dans les notes du P. Verjus. Le lendemain, dimanche, on sera, chacun l'espère du moins, à l'île d'York, et le Père pourra dire la sainte messe. Déception. Le vent qui soufflait, tombe. Le courant entraîne l'embarcation. On a perdu la route.

Voici un banc où l'on atterrit [2]. « Où irons-nous? demande le P. Verjus en reprenant la mer le dimanche matin. Dieu seul le sait. Que sa sainte volonté se fasse! Nous prions de tout notre cœur [3]. » Le vent est bon. On s'arrête à un banc de sable pour nettoyer le bateau, qui en a grand besoin, et chasser, car les provisions s'épuisent. On tue quelques oiseaux. On ramasse des œufs de tortue. De s'être égaré, le capitaine est morfondu et désolé. Le P. Verjus le réconforte et le console. On doit être près de l'île de Murray; et,

1. 28 janvier.
2. Station du capitaine Welsen. Les maisons sont vides.
3. 31 janvier.

cette autre grande qu'on aperçoit au nord-nord-est, vraisemblablement c'est York.

En effet, le lendemain, 1er février, on était, après huit jours de navigation, chez Mosby. « N'allez pas croire, mon vénéré Père, écrit d'York le P. Verjus au P. Navarre, que nous soyons tristes. On fait de nécessité vertu... et l'on s'instruit quand même. Nous avons touché à peu près toutes les îles du détroit ; je crois les connaître toutes avec leurs bancs et leurs signes caractéristiques. Tous les soirs, sauf une fois, nous avons couché à terre sous la tente. Frère Giuseppe allait à la chasse, les hommes à la pêche, et la Providence nous pourvoyait abondamment. Nous avons dû manger des poissons et des coquillages de toutes sortes, de toutes couleurs et de toutes grandeurs. Les provisions de voyage étaient épuisées. Les marins en avaient fort peu, mais le bon Dieu pourvoit toujours. Rien de plus doux que de se sentir ainsi, tout à fait, en tout et partout, entre ses mains[1]. »

Le capitaine Mosby a reçu à bras ouverts les pauvres navigateurs qui ressemblaient fort à des naufragés ; mais il n'a pu leur céder de provisions, lui-même étant presque à bout. « Que la volonté de Dieu soit faite ! » C'est le refrain du P. Verjus. Le Frère va à la chasse. Le Père peut dire enfin son bréviaire, mais non encore célébrer la sainte messe. Ce sera pour la Nouvelle-Guinée.

Le 3, on part pour l'île de Stevens ; mais bientôt le courant les a ramenés à York. On essuie un orage et l'on repart. Calme plat. On rame pour atteindre un îlot à moitié chemin d'York et de Stevens. On y pêche. On y passe la nuit.

Le lendemain, vers onze heures, on arrive à Stevens. Le « roi » Jack leur fait bon accueil. Le P. Verjus visite le « teacher », sa cabane et son église. L'église est en torchis et blanchie à la chaux de corail. Il en faudra faire une pareille à Yule. On achète deux poules et des cocos ; puis,

1. Lettre, déjà citée, du 2 février.

vers une heure de l'après-midi, on s'embarque par un bon vent dans la direction de Bramble-Cay. Le capitaine, sans en rien dire, incline trop à l'est. Que le bateau ne se soit pas brisé contre un écueil appelé White-Rock, le P. Verjus l'attribue à une protection miraculeuse du Ciel. Deux hommes de Murray, qui, depuis trois mois, étaient à Bramble-Cay pour y ramasser de l'écaille de tortue, l'aperçurent comme en détresse, à la tombée de la nuit. Ils crurent que c'était leur maître qui venait les chercher et ils allumèrent du feu pour orienter la barque. Elle aborda. L'île est très fertile en tortues. On en renverse trois pour les emporter. « Assurés de ne pas mourir de faim, écrit le Père, nous nous faisons un bon lit dans le sable et nous dormons à notre aise[1]. »

Le lendemain, 5 février, on décide de passer la journée dans l'île : les marins sont trop fatigués. On se promène. Un capitaine français a planté là un mât gigantesque pour signaler les écueils. Tout en se promenant, on ramasse une centaine d'œufs. On prend des oiseaux de mer, à la main, autant qu'on en veut; de grands oiseaux blancs et noirs, dont le bec ressemble à une scie. Ils ne s'envolent pas à l'approche de l'homme. On dîne à la tortue. La chair est si abondante qu'avec le meilleur appétit du monde on n'en peut venir à bout.

Le 6, on essaie en vain de démarrer, tant le bateau est profondément enfoncé dans le sable. Il fallut attendre la haute marée du jour, plus forte en cette saison que celle de la nuit. Enfin, vers huit heures du soir, on réussit à arracher l'ancre. Le P. Verjus adresse à Notre-Dame du Sacré-Cœur une prière fervente, et il écrit : « On ne me débarquera cette fois, si le bon Dieu veut, qu'en Nouvelle-Guinée. » Toute la nuit l'on vogue, avec des alternatives de brise et de calme. Toute la journée du 7 février l'on vogue. « Nous avons beau regarder à l'Est, nous ne voyons pas les côtes de la Nouvelle-Guinée. « Toute la nuit du

1. 4 février.

7 au 8, on a vogué. Aux premiers rayons du matin, un cri de joie : « Voici la terre ! » Mais le capitaine, homme de courage et de cœur, a la tête dure, et il n'est pas très fort en orientation. Malgré les insistances du Père, au lieu de prendre l'est-nord-est, il se dirige en plein nord et aborde au-dessous du cap Possession. Il prend Maïwa pour Yule et s'obstine à y aller. Vers une heure de l'après-midi, il reconnaît son erreur et fait tout pour la faire oublier. La côte est parsemée de villages. Le P. Verjus prend des croquis. Il n'est pas fâché, dit-il, que Dieu ait permis tous ces contre-temps, car il connaît maintenant tous ces rivages. Quand le bateau passe devant Motou-Motou, les « teachers », qui ont cru reconnaître sir Mac-Farlane, jouent des rames à toute vitesse et demandent à monter à bord. Ils offrent des présents : melons d'eau et cocos. En échange, on leur donne du thé, du biscuit, du tabac. Ils repartent, enchantés. Près de Motou-Motou débouchent trois rivières. On jette l'ancre à l'embouchure de la plus grande; mais survient un fort noroit. L'abri n'est pas sûr. On regagne la haute mer et l'on met le cap sur Rabao. Enfin, le 9, à dix heures du matin, joyeusement, le *Pie-IX* entrait dans Port-Léon.

XIII

L'APOTRE

LES PREMIERS MOIS D'APOSTOLAT

I

Au débarquement du P. Verjus et du frère Giuseppe de Santis, les sauvages sont venus en grand nombre; mais leur attitude est froide et gênée. C'est à peine si quelques-uns manifestent leur joie de revoir les Missionnaires. Que s'est-il donc passé durant cette absence de quatre mois? On ne tarde pas à l'apprendre. Chalmers, le ministre protestant de Port-Moresby, a visité Yule et, dit-on, les villages environnants. Il a même donné l'ordre de bâtir une maison pour un « teacher » qui va venir au beau temps. Les travaux sont commencés. En fallait-il davantage pour retourner ces natures impressionnables et mobiles ? Les Missionnaires catholiques n'étaient pas là, d'ailleurs, pour se défendre.

De plus, leur chaumière a été dévastée. Sans doute elle n'avait pas grande valeur puisqu'elle ne se composait que de deux toits en paille posés sur le sol; mais enfin, cette destruction était un crime, et, d'après les coutumes du pays, le coupable devait être châtié. Mais, comment le découvrir? Les gens de Rabao accusaient ceux de Waïma. Le chef Raouma, à qui le P. Verjus avait confié la garde de la hutte, n'osa pas se montrer. Non seulement il n'avait pas été gardien fidèle; mais, d'après les rumeurs du village, le premier pillard, ce fut lui. En voilà suffisamment pour expliquer l'accueil réservé que firent au P. Verjus et à son Frère coadjuteur les indigènes.

Quand le soir tomba, les deux religieux dressèrent leur tente sur la colline. C'est là qu'ils gîteront jusqu'à ce qu'ils aient construit une autre cabane. Mais, tous les soirs, de violents orages éclatent. On se défend, comme on peut,

contre la pluie et les vents; pas toujours avec succès; car, une fois, la tempête emporta le frêle abri.

Les Missionnaires eurent à lutter contre un autre ennemi non moins terrible que l'orage. Des nuées de moustiques les enveloppèrent et, littéralement, les dévorèrent; tout y passa : les mains, le cou, le visage. Impossible, bien entendu, de dormir. Le jour, ce fut le même supplice. Pas moyen de s'asseoir, même pour prendre les repas. On mangeait en marchant. Et pourtant, après les trois semaines de la pénible traversée que nous venons de raconter, on pense si les deux pauvres confrères avaient besoin de repos. Le 14 février, qui était un dimanche, le P. Verjus veut, malgré tout, célébrer la sainte messe : il y a si longtemps qu'il n'a pas eu ce bonheur! Les moustiques ne l'épargnent pas plus à l'autel qu'à table. « Imaginez, écrit-il, que l'on vous enfonce de tous côtés, avec une persévérance désespérante, des épines dans tout le corps[1]. » A la fin, les matelots leur firent, avec de la grosse toile à voile, des moustiquaires. Ils revêtirent deux pantalons et, dès lors, se défendirent un peu mieux contre ces terribles insectes.

Non moins agaçants se montrèrent les sauvages. Ils ont toutes les audaces. Ce qu'ils voient, ils le veulent. Raouma aperçoit un couteau. Il l'exige. On le lui refuse. Il se fâche et déclare au Père qu'il a indûment bâti sur son terrain. Il faut que le Père trouve des témoins pour prouver que cet emplacement est bien à lui, attendu qu'il l'a payé. Plus tard, Lavao, chef de Déléna, village voisin, viendra à son tour et réclamera ce lopin de terre comme sa propriété. Contestations sans fin; tracas journaliers. N'importe. Avec l'aide des matelots, on a commencé la maison. Des sauvages de bonne volonté portent du bois. Raouma les arrête ou les éloigne du chantier.

Le P. Verjus avait hâte de renvoyer les matelots pour rassurer le P. Navarre sur la traversée et aussi par suite

1. Lettre du P. Verjus au R. P. Navarre. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, juin 1886.

de l'impuissance où il était de les nourrir. Le 19, ils partent. Le 23, ils rentrent : la mer était grosse, disaient-ils, les vents contraires, et ils n'avaient plus de provisions. Le P. Verjus met à la rame et va leur chercher des vivres à Bioto. Le 26, ils reprennent la route de Thursday. Et voilà comment les pauvres Missionnaires sont à la merci des éléments, des moustiques, des sauvages, des matelots eux-mêmes, sans parler des fièvres qui déjà les guettent et les ressaisissent. Il faut bien ajouter : à la merci des protestants.

A peine installé, le P. Verjus visite les malades et leur propose des remèdes : de la quinine, ordinairement, ou quelques grammes de sel d'Epsom. Souvent on les refuse ; car, dit-on, Hénéré, le « teacher », a répandu le bruit qu'ils faisaient mourir. Il est vrai qu'un indigène en a pris et qu'il ne va pas mieux. Rien, d'ailleurs, de plus mauvais que ces remèdes et de plus amer. Le sauvage injurie le Père et fait appel aux « enchantements » du *népou*, le sorcier, le vieux Raboui.

Du côté des enfants, tout n'est pas joie non plus, sans doute ; mais la Mission commence. Le Père a ouvert les classes. Dix enfants se présentent. Il leur distribue du tabac et des perles. Le lendemain, il y en a quinze, puis quarante, puis soixante. Quelques grandes personnes, des chefs eux-mêmes, prennent place sur les bancs de l'école. Le Père déjà se fait comprendre. Il est heureux. Au 7 mars, nous lisons dans son Journal : « C'est bien célébrer saint Thomas : aujourd'hui quarante enfants en classe ! Mon tabac en a souffert ; mais je m'en suis profondément réjoui. Je suis donc enfin en pleine Mission. Vive Jésus ! Il n'y a que trois jours que nous avons commencé, et déjà deux garçons et une fille font de visibles progrès. Déjà ils savent, sans hésiter, reconnaître Jésus, Marie, Joseph, Adam, Noé, compter jusqu'à dix et lire les voyelles... Après la classe ils voulaient travailler ; mais je leur ai expliqué que le dimanche est le jour de Dieu, jour de repos. Ils ont compris et se sont retirés. » Le 10 mars,

le Père écrit encore : « Les petites classes continuent; mais, ces pauvres enfants, transportés dans une sphère d'idées spirituelles, encore inconnues, ouvrent de grandes bouches, rient beaucoup, et c'est tout pour le moment... Patience! Le but, c'est l'instruction religieuse. Bientôt ils sauront le *Pater*. Quand ils sauront bien faire le signe de la croix, bien réciter le *Pater* et l'*Ave* en leur langue, je serai heureux. Déjà je les entends chanter ce nom adorable de Jésus. Je les entends sous la véranda se répéter l'un à l'autre le *Notre Père*. Quelle joie! »

Le Père aurait vivement désiré grouper autour de lui et garder à la maison quelques enfants pour les mieux former, et plus vite. Il a même fait un appel en ce sens. Aicci, du consentement de son père, s'est présenté. Le voici revêtu d'une belle chemise; mais, après quelques heures, il s'en est allé. D'autres se proposent. Il faut, se dit le Père, une sorte de postulat. Ils attendront quelques jours, et, s'ils persévèrent, on verra. Le soir du 7 mars, en voici un qui demande à être « fils du Missionnaire ». Il s'appelle Aou. Il se dit neveu ou cousin de Raouma. Il a une dizaine d'années. Il est orphelin. Sa vivacité et son intelligence prédisposent le P. Verjus en sa faveur. Le lendemain, Raouma en personne l'amène et fait tant d'instances que le Père consent. Le soir de ce même jour, on apprend que l'enfant n'est pas, comme il le dit, orphelin; mais que son père, un nommé Waroupi, habite le village. Voici qu'en effet Waroupi réclame son fils; mais l'enfant veut rester avec le Missionnaire. Waroupi y consentira, pourvu que le Missionnaire lui donne, en échange de son fils, une hache, du tabac et une chemise. « Si l'enfant persévère, dit le P. Verjus, vous me le ramènerez dans trois jours. » L'enfant revient; mais, quelques jours après, tandis que les Missionnaires abattaient du bois dans la forêt, il s'évade.

Des enfants qu'il catéchise aux malades qu'il soigne et qui lui font de jour en jour un accueil moins maussade, des malades aux enfants, ce fut, pendant les trois premiers

mois, à peu près tout le ministère du P. Verjus. Entre temps, il apprenait la langue et il aidait au frère Giuseppe à l'apprendre. Il observait les mœurs et coutumes des indigènes; il les notait. « Ce soir, je suis allé au village pour assister à l'enterrement de Myria-Aitsi. Spectacle digne de compassion. Le mort est étendu sur la « maréa » (maison commune). Je lui fais un cadeau, il est bien reçu (par les parents) et apprécié. Ce sont des larmes, des cris, des baisers de consolation nez contre nez. On essuie les larmes des parents. Chacun crie et pleure à son tour. Les femmes sont ensanglantées. (Elles se déchirent, en signe de douleur, la tête et la poitrine, à coups de coquillages tranchants.) Quand on roule le mort dans sa natte, les cris redoublent. On l'enterre sous sa maison, dans le sable. Sa femme restera là sur la tombe, plusieurs jours, avec la famille. Mon Dieu, ayez pitié de ces pauvres aveugles. J'ai le cœur saignant[1]. »

Tous les jours il défrichait un peu et bâtissait. Pour se mettre à l'abri des déprédations presque continuelles des sauvages et leur éviter, autant que possible, la tentation de voler, il entoura la Mission d'une haie vive. Le 12 mars, il fit, en compagnie d'un sauvage, Méaouri, et de deux enfants, un petit voyage d'exploration qu'il raconte en ces termes : « Je sonde toute la côte nord de l'île Yule. Bon ancrage par tous les vents qui règnent ici. On s'arrête dans un endroit où il y a de l'eau, pour reposer les rameurs et prendre un peu de forces. Le vent se lève juste au moment de passer l'entrée nord de Hall-Sound. En arrivant devant Pinoupaka, on appelle Bouré, le chef, qui nous donne deux bâtons pour pousser la barque, car on ne peut plus ramer. Un enfant tombe à l'eau. Heureusement il sait nager et revient vite dans la barque. On lutte longtemps, avec danger réel de sombrer; mais Notre-Dame nous protège. L'eau entre dans la barque. Nous sommes mouillés jusqu'aux os; mais on avance toujours. Enfin, nous voici à l'embouchure de la rivière. Passage extrêmement diffi-

1. Journal, 25 février.

cile. Les vagues sont furieuses, et, précisément au moment d'entrer, la barque touche et se couche sur le flanc. La position est critique. Tout le monde saute à l'eau et, en un instant, nous sommes hors de péril. Vive Jésus!... Après avoir navigué près d'une demi-heure sur le fleuve, en remontant le courant qui se trouvait être assez fort en ce moment-là, nous arrivâmes à un endroit où un arbre, tombé en travers de la rivière, nous empêcha d'aller plus loin. On saute à terre, et, pendant près de trois quarts d'heure, on marche à travers la boue, les *mangroves*[1] et les hautes herbes. On arrive au village : Mohou. C'est une réunion de près de quarante grandes et assez belles maisons. Le premier homme que je rencontre me conduit à la maréa; c'est celle d'Hénéré. Aussitôt les chefs arrivent : Matsiou, chef de Mohou, Rakani, chef de la seconde partie du village qui se nomme Erena, Naïmi, si célèbre dans l'ouvrage de d'Albertis[2], et Parou qui semble aussi être chef. Ce dernier, étant en deuil de sa femme, ne peut venir dans la « maréa ». On parle longtemps; puis je visite le village, le *débarcadère* qui est à près de 500 mètres des maisons. J'invite Matsiou à nous construire une maison sur un emplacement que je lui désigne. Il y consent. J'espère que bientôt nous aurons là une station. Un sentier conduit d'ici jusqu'à Mékéo, en passant par cinq villages. Le voisinage de Pinoupaka et de Rapa rendent Mohou très important; mais l'entrée de la rivière est difficile. Le R. P. Navarre décidera de tout... Après une nuit passée sans dormir, à cause des moustiques, je fais de petits cadeaux aux chefs et je pars avec quelques provisions. Le retour s'effectue facilement. Nous visitons Pinoupaka en passant. Bouré, frère de Raouma, y est chef. Il n'y a guère plus de quinze maisons, mais en bon ordre. Les cadeaux de bananes sont suivis de cadeaux de tabac, et l'on se quitte bons amis. »

1. Palétuviers.
2. *La Nouvelle-Guinée*. Paris, Hachette, 1883. — Matsiou est également nommé par d'Albertis. Cf. ch. x.

Ce voyage fit sans doute quelque bruit dans les villages environnants; car, aussitôt après, des chefs viennent visiter le Père chez lui. C'est Kékaé, « le roi » de Inawaboui. Il est jeune. Il a l'air timide. Il a assisté à la classe des enfants, redevenu enfant lui-même. C'est « le grand roi » de Bioto qui offre au Père des bananes et des patates. En retour de politesse, le Père lui donne du tabac et une chemise. Ce sont les deux chefs de Kipoké, village situé entre Motou-Motou, Maïva et Kivori. Tous les deux sympathiques, respectueux et bons. Ils sont un peu vêtus. Ils ont voyagé. Ils connaissent Cooktown et l'île de Murray. C'est Lavao, chef de Déléna. C'est le fils de Matsiou, chef de Mohou. Tous de braves gens, au fond; un peu curieux, sans doute, et beaux parleurs, mais d'autant plus aptes à répandre la bonne nouvelle de l'arrivée dans ces pays d'un missionnaire qui instruit les enfants et soigne les malades. D'autres chefs viennent aussi, ceux-là moins respectueux et moins bons. « J'ai toujours admiré, écrit le P. Verjus[1], la bonté et le respect des chefs de villages, encore vierges de l'hérésie, et l'arrogance des autres. » Voici le chef de Waïma avec trois hommes. Il a assisté à la classe de lecture et de chant. Il s'est montré « sec et méprisant ». Il y a un « teacher » dans son village. Pinoupaka a-t-il un catéchiste protestant? Nous l'ignorons; mais son chef, que nous avons rencontré, Bouré, n'est pas précisément simple. Bouré a fait dire au Père qu'il avait deux planches à lui vendre. Mais, avant de les porter, il désirerait savoir à quel prix le Père les achètera. Le Père offre une chemise pour les deux planches. Bouré n'en apporte qu'une, et il affirme qu'il n'en a pas deux. Alors, le Père, pour le tenter et vérifier sa parole, lui montre une hache. A cette vue, le sauvage avoue qu'il a deux planches. Le Père se complaît un instant à mettre en relief toutes les qualités de la hache. Le sauvage la dévore des yeux et la convoite de plus en plus. Déjà, sans doute, il allongeait la main

1. Journal, 28 mars.

pour la recevoir, quand le Père, tranquillement, lui dit : « Bouré, tu as menti ! Tu ne l'auras pas. » Le sauvage se retira, un peu triste, mais bien convaincu que le Missionnaire détestait le mensonge.

La juste horreur que le P. Verjus avait de la secte hérétique ne l'empêchait pas d'être serviable aux protestants. Un jour, Hénéré n'a ni sel ni tabac. Il en demande au Missionnaire catholique. « J'ai été tout heureux, écrit le Père, de rendre en sa personne à la Mission protestante le secours qu'elle m'avait apporté naguère, alors que j'étais aussi dans la disette. »

Ce jour-là, 20 mars, le Père apprend de mauvaises nouvelles de la bouche du « teacher ». Les protestants ont fait l'acquisition d'un nouveau navire, le *John-William*, un trois-mâts qui doit débarquer prochainement à Port-Moresby de nombreux catéchistes. Le bruit se confirme qu'un « teacher » va s'établir à Yule et d'autres le long de la côte, jusqu'à Motou-Motou. De plus en plus le Père soupire après la venue du R. P. Navarre. La présence du « grand chef de la Mission » produirait un effet merveilleux et ferait échouer bien des intrigues. Mais, qui oserait conseiller au P. Navarre d'affronter sur le *Pie-IX*, frêle et misérable esquif, l'effroyable traversée de Thursday à Rabao ? Il faudrait un autre bateau, au moins un « shooner » pourvu d'une cabine[1]. Là Providence y pourvoira bientôt.

Une autre raison des impatients désirs qu'avait le Père de voir enfin débarquer son supérieur, c'est que la provision d'autel s'épuisait. Dire la sainte messe, c'est la joie quotidienne du prêtre, son festin matinal, son réconfort. Et voilà le P. Verjus réduit à « économiser » ses hosties ! Quelle souffrance pour cette âme que nous pouvons bien appeler eucharistique ! Dès son retour en Nouvelle-Guinée, le fervent Missionnaire n'a eu de repos que lorsqu'il a pu faire à Notre-Seigneur une place dans sa cabane.

1. Lettre du R. P. Durin au T. R. P. Chevalier, datée de Thursday, février ou mars 1886. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, numéro de juin de la même année.

« Nous avons le Très Saint Sacrement. Quel privilège ! Si les saints l'avaient eu, quel profit! O mon Dieu, que je n'abuse point de cette nouvelle et immense grâce ! Gardez-nous. Protégez-nous, mon Sauveur. Vous seul êtes ici notre soutien[1]. » Le même jour, le Père reprend la plume pour redire sa triomphante allégresse : « Après bien des épreuves de tout genre, le bon Maître veut nous consoler divinement. Il est là, près de moi, au moment où j'écris ces mots. Quelle joie inonde mon pauvre cœur! Quelle consolation! Vive, vive le bon Jésus! Malgré notre pauvreté extrême, spirituelle et temporelle, il daigne habiter avec nous ! »—« Le bon Jésus me fait la grâce de le désirer de plus en plus. Mon Dieu, oui! tout pour vous. Je jouis à plein cœur d'être en Mission... Il me semble que le bon Maître m'attire de plus en plus à sa divine connaissance. Jamais je n'ai tant goûté les choses de Dieu, des âmes, l'oraison, la réparation, la souffrance. Merci, mon Jésus! *Doce me orare*[2]. Plus que jamais je veux être tout à vous, de plus en plus, de mieux en mieux, partout, en tout et toujours. Tout pour Jésus par ma Mère Marie... Les travaux de la nouvelle maison avancent. Il me tarde d'y loger mon bon Jésus, bien qu'il m'en coûte de me séparer de lui. Nous sommes si bien ensemble ! Mais, je prendrai une petite cellule tout près de lui. Une cloison d'herbes sèches sera seule entre lui et moi. Et encore, à côté de ma table de travail, je ferai une petite fenêtre pour le regarder de temps en temps ; une porte conduira de ma cellule chez lui. Je ferai de même pour l'appartement du R. P. Supérieur. Le bon Jésus sera entre nous deux[3]. » Voilà le fond candide de cette belle âme. « Avec Notre-Seigneur au milieu de nous, écrivait-il en ce temps-là au T. R. Père général, nous sommes en Paradis[4]. » Effectivement, la finale de cette lettre est comme une strophe de

1. Journal, 21 février.
2. Apprenez-moi à prier.
3. Journal, 30 et 31 mars.
4. Lettre du 15 février.

cantique : « Malgré les immenses distances qui nous séparent, mon cœur est souvent près de vous et de tous nos Pères d'Europe. Sur les fleuves, sur la mer, au milieu des bois, je pense à tous, et je suis tout fier et tout heureux de redire mille et mille fois dans ces solitudes qui n'ont jamais entendu le nom de Dieu la belle devise que vous nous avez donnée et qui résume notre apostolat : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus ! » Partout je la redis, partout je sème la médaille de notre mère, Notre-Dame du Sacré-Cœur ; et tout cela, je le fais en votre nom, mon très révérend Père, et à votre intention. » Ce ne sont pas seulement les médailles de Notre-Dame qu'il sème dans les cases, comme le laboureur sème le grain dans les sillons, mais les images du Sacré Cœur. « Un petit progrès de nos chers sauvages : ils comprennent maintenant ce que c'est qu'une image. Ils aiment beaucoup celle du Sacré Cœur, que je leur ai donnée. Ils ont promis de la baiser avant de se coucher et en se levant, après avoir fait le signe de la croix. Ils n'ont pas encore des idées bien claires en fait de doctrine ; mais déjà ils savent et entendent que nous sommes « les envoyés de Jésus », et que partout, en faisant le signe de la croix, ils seront reconnus et respectés comme fils de Jésus et du Missionnaire. » Pour mieux faire comprendre le Sacré Cœur, il plante la croix. Pour glorifier Notre-Dame, il hisse son drapeau au haut d'un mât et il le fait flotter dans les airs à de certains jours plus solennels, le 25 mars par exemple, anniversaire de la fondation de la Petite-Œuvre, et il écrit : « Je me suis uni à tous nos chers enfants. C'est leur belle fête. Heureuse fête, que de bons souvenirs tu me rappelles ! Saint Père Vandel, jouissez, jouissez ! Le bon Jésus est dignement glorifié par votre œuvre. Vos enfants sont grands et nombreux. Bénissez-les. Obtenez-leur votre esprit de douceur et d'humilité. Que tous soient des saints, et que beaucoup viennent un jour dans nos chères Missions ! » Un dernier mot conclura le récit de ces trois premiers mois de Mission : « (A l'exemple de sainte Madeleine de Pazzi), désirant

aimer beaucoup notre bon Jésus, le lui témoigner et obtenir la grâce du martyre, toutes les fois que je dirai le *Gloria Patri*, j'inclinerai la tête comme pour être martyrisé et donner à Jésus la grande preuve d'amour. »

II

Si le P. Verjus soupirait après l'arrivée du R. P. Navarre, il tardait bien au supérieur de la Mission d'aller rejoindre son cher et intrépide précurseur ; mais, nous l'avons dit, de s'exposer sur le *Pie-IX*, en une telle saison, c'eût été d'une imprudence folle, sinon criminelle... Le P. Navarre semblait compter sur l'établissement prochain d'un service régulier entre Thursday et la Nouvelle-Guinée. Voilà pourquoi il remettait de jour en jour son départ. Enfin il apprend que son paroissien, M. Mac Nulty, a un « schooner » à vendre. On l'examine. C'est un bateau solide. Il jauge de 35 à 40 tonnes. On y pourra construire deux bonnes cabines et ménager un salon qui servira de chapelle. On débat le prix. On tombe d'accord : dix mille francs. Le marché ayant été conclu le 25 mars, en souvenir de la fête, on nomme le bateau l'*Annonciade*. Un beau nom et bien choisi : ne portera-t-il pas, avec les messagers de l'Évangile, la bonne nouvelle du royaume de Dieu aux peuplades infidèles ? Mais, comment le payer ? On compte sur saint Joseph, le pourvoyeur de la Sainte-Famille, et on a raison. En effet, les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* feront un appel à leurs généreux abonnés. Elles ouvriront une souscription qui bientôt sera couverte. Donner à Notre-Seigneur un mètre de terre sanctifiée à Jérusalem, une pierre au sanctuaire de Montmartre, c'est une joie douce pour un fils de l'Église ; mais, ne sera-t-elle pas plus douce encore la joie de lui avoir donné une planche de la barque apostolique ! Comme les anges portent dans leurs mains le juste, comme la barque de Nazareth portait Jésus, ainsi l'*Annonciade* portera les les Missionnaires du Sacré-Cœur à tous ces rivages où

les infidèles de l'Océanie attendent, tristement assis dans les ombres de la mort. La liste des bienfaiteurs décorera l'humble cabine, où le prêtre offrira, pendant la traversée, l'adorable sacrifice. Les apôtres montreront aux sauvages ces caractères tracés à la manière européenne et ils leur diront : Ce sont les noms des amis que le Cœur de Jésus vous a donnés par delà l'immense océan. A leur générosité, vous devez la visite des anges de paix qui parcourent vos rivages et vous apportent, avec la civilisation, la lumière du saint Évangile.

Le P. Navarre n'attendit point la réponse des *Annales*. Le 5 avril, avec deux Frères coadjuteurs, il s'embarquait sur le navire de la Mission, et, le 16, il arrivait à Port-Léon.

XIV

L'APOTRE

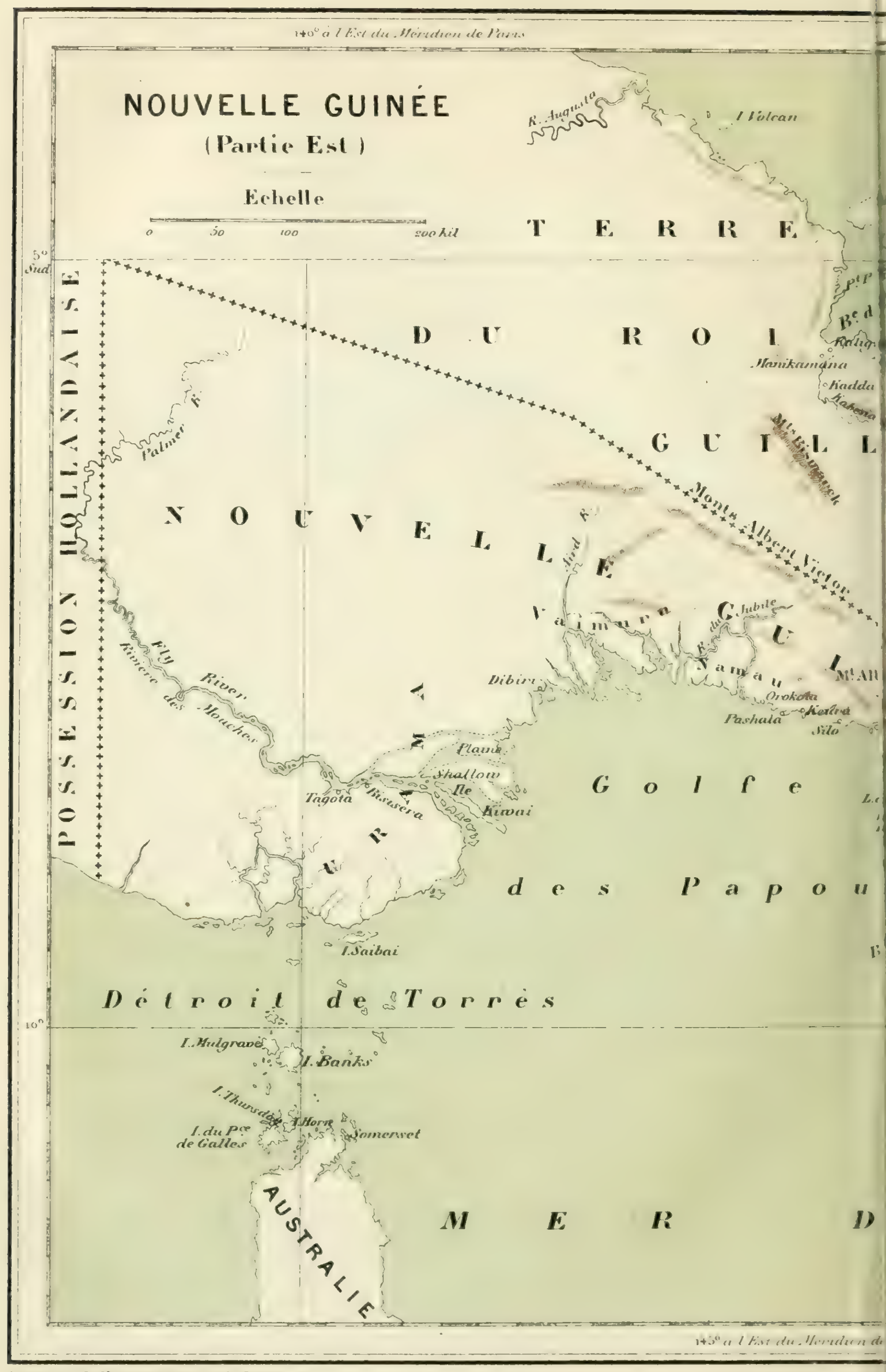
LE P. NAVARRE EN NOUVELLE-GUINÉE

I

A peine le R. P. Navarre a-t-il touché du pied la Nouvelle-Guinée que le P. Verjus, l'âme débordante, écrit au T. R. Père supérieur général : « Le divin Cœur de Jésus nous accorde grâce sur grâce. Le R. P. Navarre vient d'arriver à Yule... Je ne saurais vous dire avec quelle joie j'ai vu arriver ce vénéré Père et les deux excellents Frères qui l'accompagnent, et enfin le grand bateau définitivement acquis au service de la Mission... Puis, avec tout cela, des lettres, des lettres, et encore des lettres de nos chers Pères de Sydney, d'Europe et d'Amérique, tous si désireux, s'ils le pouvaient, de partager nos travaux! Ce fut une extase de bonheur comme on ne peut en avoir qu'en Nouvelle-Guinée[1]! » Quand le R. P. Navarre, les frères Mariano Travaglini et Salvatore Gasbarra se furent un peu reposés, quand ils eurent tout à leur aise admiré le paysage splendide, quand le P. Verjus eut dit ses trois premiers mois d'apostolat, à son tour le supérieur de la Mission raconta leur longue et périlleuse traversée de Thursday à Port-Léon[2]. Le temps avait été mauvais, la mer mauvaise, le capitaine maladroit. Plus d'une fois on s'égara et souvent l'on faillit échouer contre les récifs. Un soir, on aperçut un grand feu sur un rivage. C'était l'île York. Yankee Ned avait reconnu le bateau de M. Mac Nulty. Il savait d'ailleurs que les Pères l'avaient acheté. Sans doute il y a quelques Missionnaires à bord. Pendant trois heures,

1. Lettre au T. R. P. Chevalier, Yule, 5 mai 1886.

2. Cf. dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, janvier et février 1887, le Journal de voyage du R. P. Navarre.



Gravé par R. Hausermann, gr. de Bagneux

VICTOR RETAUX



145°
150°
5°
10°
I. du Nord
I. Française
I. Deslac
I. Merite
I. Willaumez
I. Raoul
I. Fitz
I. Cicquel
I. Long
I. Tupinier
I. Rook
Détroit Dampier
NOUVELLE
POMERANIE
(Nouvelle Bretagne)
Maclay
Mts Rawlinson
Sanaud
C. Crétin
Golfe Huon
Baie Hercule
Mt Ste Marie
4500m
Rocher Mitre
Mt Albert Edouard
3956m
Mt Victoria
4100m
Chaîne de Owen Stanley
I. Trobiand
Iles d'Entrecasteaux
C. Nelson
Pte Hardy
Ile Goodenough
Ile Fergusson
Ile Normanby
Chaîne Hornby
Port Moresby
Aroma
Babaga
Dedele
Taupoto
Baie Milne
Dahuni
I. Nuakata
Ile Basilisk
Baie de l'Orangerie
CORAIL
Editeur, Paris.
Paris Imp. Dufrénoy.

le bon pirate entretint un feu qui, dans l'obscurité, leur servit de phare. Ned offrit au P. Navarre et à ses Frères une légère collation. Puis, comme il était fort tard et qu'ils n'en pouvaient plus, les trois compagnons s'enroulèrent de leurs couvertures et s'étendirent sur de larges claies en forme de lits de camp. Le lendemain, 11 avril, Mosby présenta aux Missionnaires trois rois noirs, ses vassaux, tous employés à son service pour la pêche de la bêche-de-mer : le vice-roi d'York, son beau-père, le roi de l'île Mont-Ernest et le roi de l'île Stéphen. A chacun de ces chefs, le P. Navarre voulut offrir un présent. Le cadeau de Mosby fut une bouteille de cognac à cette marque: *Albert et Cie*. A voir l'épanouissement de la figure du Yankee, à entendre ses remerciements réitérés, nul doute que le cadeau ne lui agréât. Quelques sticks de tabac déridèrent et, pour ainsi parler, éclairèrent les fronts brunis des autres rois. Ce jour-là était un dimanche. Le P. Navarre célébra la messe dans la cabane où il avait dormi. Les Frères y firent la communion. Mosby, les matelots et les rois sauvages y assistèrent. Après l'action de grâces, le grand chef servit aux Missionnaires un déjeuner auquel, par respect, il ne voulut pas prendre part lui-même. Puis, en compagnie des rois, on s'en alla visiter le village. Les habitants, réunis dans une grande maison en paille, chantaient sur un ton langoureux et nasillard. Un vieux Canaque debout présidait à ses chants. C'était le prêtre. Singulier prêtre. Cet homme, ayant vu ce que les « teachers » protestants faisaient dans les environs, s'était institué lui-même « teacher ». Depuis lors, chaque dimanche, il fait chanter des cantiques qu'il a appris, et lit, sans savoir lire, des choses qu'il ne comprend pas. Les auditeurs, naturellement, n'en comprenant pas davantage. Yankee Ned aurait bien voulu garder les Missionnaires. Maître de l'île qu'il a achetée du gouvernement de Queensland, il offrait au P. Navarre autant de terrain qu'il en aurait voulu pour installer une Mission. « A plus tard peut-être », dit le Père, et l'on reprend la route de la Nouvelle-Guinée.

Un autre épisode, moins souriant, de ce voyage apostolique :

Pour virer de bord, le capitaine s'est approché trop près du récif de l'île Stéphen. La quille de l'*Annonciade* bat le rocher. Le capitaine jette l'ancre; mais, voilà que, de toute la longueur de la chaîne, le bateau s'avance sur l'écueil. Tous les efforts que l'on fait pour le dégager, sont inutiles. Le vent s'en mêle en soufflant dans les voiles et d'effroyables secousses heurtent la coque du navire. Il sera bientôt brisé contre les écueils. On met l'embarcation à la mer. Deux matelots vont porter une seconde ancre en dehors du récif. On y attache un long câble et l'on tire sur l'*Annonciade*. Au bout d'une heure de cette besogne, le bateau sort du récif, il est sauvé. Maintenant déployons les voiles. Levons la grande ancre, pendant que la seconde nous retient contre les assauts du vent. Puis, au moment où le navire va prendre sa course, vite coupons le câble et laissons l'ancre dans la mer. Les ordres sont bien donnés, mais mal exécutés. Avant, en effet, que les voiles ne soient levées, le matelot désigné coupe le câble. Aussitôt, le navire, redevenu libre, recule jusqu'au milieu du récif en grinçant sur les cailloux. Que faire? On ne peut recommencer l'opération de tout à l'heure, puisque l'ancre est perdue. Le capitaine et l'équipage sont à bout de ressources. Les Frères se croient perdus. C'est un ahurissement général dans un complet désarroi. Celui-ci tire une corde; celui-là remue une voile. La plupart sont immobilisés dans une stupeur morne. Cependant le navire frappait de la quille de plus en plus violemment. Il va se briser. Alors le P. Navarre se tourne vers le ciel : il jette dans une prière à Notre-Dame du Sacré-Cœur son âme désespérée. Le cri paraît se perdre dans l'immensité sourde. La mort est toujours imminente. Le Père pousse un second cri, au nom des saintes âmes du Purgatoire. Après neuf *Souvenez-vous*, il récite neuf *De Profundis*. « Au septième, écrit-il, le bateau ne frappe plus, quoique je voie le fond de l'abîme comme auparavant. Le capitaine,

hors de lui, déploie les voiles et lève l'ancre. A la fin du neuvième, le navire prenait le large à pleines voiles. Sa quille râcla le fond légèrement, deux ou trois fois. On eût dit les derniers grincements de dents du démon qui voyait sa proie lui échapper. »

Le 15, on est en vue de Motou-Motou. Cinq doubles pirogues, chargées de Canaques, viennent au-devant de l'*Annonciade*. Chaque pirogue est montée par sept ou huit sauvages, vêtus de bracelets, de colliers en coquillages et en nacre, qui brillent au loin comme des armures. Leurs têtes sont fort remarquées des Missionnaires. L'une fait songer à un bonnet de sapeur. L'autre n'a qu'une touffe de cheveux dressée au milieu ; celle-ci une touffe de chaque côté avec une large raie du front à la nuque. Quelques-unes sont entièrement rasées. Quant aux barques, elles sont accouplées à la distance de deux à trois pieds et reliées par une espèce de clayonnage où l'on met les provisions. Au moment d'accoster, les sauvages paraissent timides. Le P. Navarre sourit et leur fait signe d'approcher. Ils ne se font pas répéter le geste amical deux fois. En un clin d'œil ils sont sur l'*Annonciade*. Leur chef est avec eux. On le reconnaît à ceci qu'il porte une chemise. Il donne au Père une poignée de main. Ses sujets en font autant. Il paraît que déjà les Missionnaires étaient connus sur ces rivages, car le chef dit à ses compagnons : « *Mitsinari catolika :* Ce sont des Missionnaires catholiques. » Ils visitent le navire jusqu'à fond de cale. Le Père leur fait quelques présents. Le chef l'invite à s'établir dans son village et l'on se dit au revoir.

Bientôt un cap se dessine à l'horizon, puis une montagne détachée de la terre ferme. « C'est Yule, » disent les matelots. En effet, l'on ne tarde pas à distinguer la maison de paille des Missionnaires. La joie d'arriver ne va pas sans quelque inquiétude. Sont-ils encore là ? Dans quel état les trouvera-t-on ? On hisse au grand mât de l'*Annonciade* le drapeau du Sacré-Cœur. Si le P. Verjus était là, il devrait l'apercevoir et répondre par un signal quelconque. Tous

les contours de l'île se dessinent. Le plateau sur lequel est établie la Mission, est en pleine lumière, et l'on ne voit personne. L'inquiétude augmente. Alors les matelots et le frère Gasbarra chargent leurs fusils. On braque la lunette : deux hommes apparaissent près de la hutte. Le drapeau de la Mission monte dans l'air. Plus de doute. Ils sont vivants et ils ont reconnu le navire. Cinq détonations partent de l'*Annonciade*. Trois répondent du plateau. Si le P. Verjus n'a pas plus tôt donné signe de vie, c'est qu'il faisait à la chapelle, avec son Frère, le Chemin de la croix en souvenir de la très sainte Vierge dont, ce jour-là, l'Église célébrait la Transfixion. Après l'exercice, comme il regardait par la fenêtre, il vit tout à coup le bateau qui approchait. Le P. Navarre, « attendu et désiré comme le Messie », doit être à bord. Avec quelques sauvages, il descend la colline, monte en barque, et le voilà dans les bras de son supérieur.

Quelle joie ! Quelles émotions ! il nous le disait tout à l'heure. Tantôt il embrassait le Père, tantôt il embrassait les Frères, et il admirait l'*Annonciade*. Tout en remontant la colline, il disait ses espérances. Déjà les progrès matériels sont visibles ; les progrès spirituels sont encore plus consolants. Les chers sauvages s'instruisent tous les jours. Ils commencent à avoir une idée de Dieu, du Paradis, de l'Enfer. L'évangélisation est une affaire de prière, de patience et de souffrance. La grâce et le travail viendront à bout de toutes les difficultés. Quel dédommagement déjà d'entendre ces bons noirs chanter entre eux ce qu'ils savent du *Pater !* Un jour viendra où l'on réalisera, ici même, à Rabao, l'idéal du village chrétien ; puis, peu à peu, on entamera les villages de l'intérieur. Ces tribus sont pacifiques. Leurs appels sont pressants. Que le divin Maître envoie seulement des ouvriers ! Que les enfants de la Petite-Œuvre se multiplient, qu'ils grandissent, qu'ils se sanctifient, et qu'ils viennent ! Voilà ce que, dans cette première rencontre, se disaient les uns aux autres les Missionnaires de la Papouasie.

II

La petite maison en feuilles de sagoutier, construite par le Père Verjus et le Frère, ne pouvait, manifestement, suffire pour cinq. Il fallut songer tout de suite à terminer celle qui était commencée. Les trois Frères coadjuteurs occupèrent la maison d'école et les deux Pères la cabane. Force fut donc d'interrompre les classes et de suspendre les catéchismes. Si ardent que l'on fût au travail, l'achèvement de la maison prit du temps. Outre qu'en ces pays équatoriaux, toute fatigue est plus rude qu'ailleurs, on devait couper le bois nécessaire, à cinq ou six kilomètres de l'autre côté de la baie, et le transporter, à dos d'homme, du fond de la vallée jusqu'au sommet de la colline. Rude besogne qu'il fallut reprendre souvent.

Entre temps, les deux Pères firent quelques excursions dans les villages voisins pour s'assurer de leurs dispositions à l'égard des Missionnaires. Ils constatèrent qu'une fois encore les « teachers » protestants avaient indisposé les indigènes contre eux. Tel village de l'intérieur, qui avait demandé le Père et qui s'était même offert à bâtir une résidence et une chapelle, les reçut froidement. Les habitants de Rabao eux-mêmes s'étaient refroidis. Les ministres de Port-Moresby n'avaient pas renoncé au projet d'établir un catéchiste chez eux. On avait même recommencé les travaux de leur maison. Ces menées des « teachers » et surtout la mauvaise disposition des Canaques contrariaient fort le P. Navarre et le P. Verjus. Ils étaient depuis trop peu de temps dans le pays et ne parlaient pas encore assez facilement la langue pour se bien défendre contre les calomnies des hérétiques. Sans doute, ils multipliaient les prévenances envers les naturels ; mais ceux-ci n'y répondaient guère et même quelquefois ils les repoussaient avec dédain. Humainement parlant, les Pères étaient impuissants à changer cet état de choses ; mais, disaient-ils,

nous travaillons pour Dieu et pour les âmes. Le succès viendra. Ayons seulement bon courage et prions.

Un matin, quand la maison fut à peu près terminée, le P. Verjus part avec ses tableaux et son sac à médecine? Où va-t-il? Au village. Il est décidé à reprendre son œuvre de catéchiste et de maître d'école. Non plus à la résidence: elle est trop éloignée du centre, mais à la « maréa », la maison commune. Comme elle est située à l'extrémité du village, le Père appelle en passant tous les habitants, lesquels ne sont jamais bien affairés. Tous, sans doute à cause de la nouveauté du fait, se rendent à son invitation. D'abord il leur annonce que, pour leur épargner la peine de monter jusqu'à la Mission, il viendrait tous les jours lui-même au village les instruire, soigner leurs malades, et, s'il plaît à Dieu, les guérir. Puis la classe commença. Mais, bientôt, les sauvages en eurent assez du « ba be bi bo bu ». Alors, le Père, passant au catéchisme, déploya deux tableaux. L'un représentait la création du premier homme, sa chute, son expulsion du Paradis ; l'autre, la mort du juste et son entrée au Ciel, la mort du pécheur et sa damnation. Le Père parla pendant près de deux heures. et les sauvages, littéralement suspendus à ses lèvres, buvaient sa parole. Ils étaient gagnés. Aussi leurs sentiments à l'égard des Missionnaires changent-ils tout à coup. Le Père profita de ce revirement pour les engager à bâtir une chapelle qui serait affectée aux classes et aux catéchismes. Sur-le-champ, les Canaques se mirent à l'œuvre. Ceux mêmes qui travaillaient à la maison du « teacher » et qui avaient assisté à l'instruction comme les autres, abandonnèrent les protestants. En quelques semaines, la chapelle était finie [1].

III

Dans l'intervalle de ses catéchismes, le P. Verjus entretenait une active correspondance avec ses parents et ses amis.

1. Cf. dans les *Annales* d'avril 1887 le Rapport du R. P. Navarre à MM. les directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Les lettres à sa mère sont, comme autrefois, imprégnées de la plus naïve tendresse :

« Nous avons maintenant une belle cabane sur une colline qui domine la mer. La vue est splendide. Que de fois, pensant à la patrie, je me dis : Oh ! si ma chère maman était ici !... Pour ma santé, ne soyez pas inquiète. Je vais très bien. Je ne puis pour le moment désirer mieux. Ne sommes-nous pas dans la main de Dieu ? et trop heureux, quand il daigne se servir de nous pour sa plus grande gloire ! Notre petit navire, qui vous portera ces lettres, reviendra bientôt. Que je serais content s'il m'apportait quelques nouvelles des miens et surtout de ma mère tant aimée ! Je vous recommande de vous tenir toujours dans la paix de Dieu et de prier pour votre Henry, qui est ici combattant pour les âmes. Donnez-moi votre bénédiction[1]. »

Un peu plus tard :

« Je remercie beaucoup le bon Dieu qui vous garde en bonne santé et vous donne cette sainte allégresse dans vos réunions de famille. Il paraît que maman a chanté en italien à la fête de P... Oui, ma chère mère, chantez ! Chantez toujours ! Votre cœur est fait pour la joie. Chantez, mère heureuse, car votre fils Jean est bon et il a une femme digne de lui. Chantez, car votre fils Henry chante toujours. Il chante sur la mer, sur les fleuves, dans les forêts, parmi les sauvages. Il chante, car son cœur est content au milieu des périls, au milieu des souffrances. Tout pour Dieu sur cette terre, et dans le ciel Dieu pour nous[2] ! »

A son frère Jean :

« Bien-aimé frère, si tu savais le plaisir que me font tes lettres, tu ne passerais jamais un mois sans m'envoyer un long journal. Elles me font vivre dans la famille quelques instants, et je t'assure qu'à la distance où je me trouve, c'est une grande consolation... Ici, tout va pour le mieux.

1. Yule, 16 février 1886.
2. Port-Léon, 25 septembre 1886.

Nous sommes cinq, tous animés de la meilleure volonté du monde. Votre tabernacle (un tabernacle que son frère, menuisier, avait fabriqué lui-même) fonctionne maintenant. Le bon Dieu l'habite depuis trois mois. Tous les matins, je dis la messe devant, et, quand je l'ouvre, pour distribuer la sainte communion, je prie pour que mon cher Jean ne soit pas seulement un bon, mais un fervent chrétien. Je sais bien qu'avec ton ouvrage tu n'as pas le temps de passer des heures et des heures à l'église. Aussi n'est-ce pas ce que je te demande. Je ne puis pas non plus être tout le temps en prière. Je passe ma vie moitié sur l'eau, à courir la mer, et moitié à bâtir des maisons pour faire la classe aux sauvages. Mais, je fais, autant que possible, tout pour Notre-Seigneur. C'est là la question, tu le sais bien, cher frère ; c'est la vraie religion... Quand tu m'écris, dis-moi quelque chose de ton âme. Comment es-tu avec le bon Dieu ? Lui rends-tu tous tes devoirs ? Je l'espère et je prie souvent pour cela. Mais, dis-le-moi ; cela me fera tant plaisir[1] ! »

Dans une lettre à son « parrain », c'est la note joyeuse, amusante même, qui résonne :

« Bien cher parrain, imaginez quelle fut ma surprise, lorsque, notre navire l'*Annonciade* arrivant, on me dit qu'il y avait un baron à bord, Son Excellence M. le baron des Gruyères, venant d'Annecy par le paquebot-poste, et désirant me voir. Le baron des Gruyères !... Certes ! ce n'est pas de la petite bière, me dis-je, il faut faire sa toilette et rendre une visite à ce bon savoisien, qui vient de si loin m'apporter des nouvelles de ceux qui me sont si chers. Vite je me débarbouille, je me mets en dimanche, comme l'on dit à Annecy, et me voilà dans ma barque avec deux robustes sauvages : le roi de l'île et son fils, qui rament à tour de bras. On arrive, je me fais annoncer à Son Excellence qui, sur mon invitation, descend à terre et, grâce aux robustes épaules de mes

1. 5 mai 1886.

hommes, arrive chez nous sain et sauf. Son odeur le trahissait, pauvre homme !... On ne lui donna pas même le temps de reposer. Frère Mariano, notre menuisier, arrive avec un ciseau à froid et un gros marteau. J'eus peur un moment qu'il ne voulût se mesurer avec M. le baron des Gruyères ; mais il me rassura et, en trois coups, il fit sauter le couvercle... Une... deux... trois... Voilà monsieur ! — « Quelle lune ! » s'écria le R. Père supérieur ; mais en y regardant de près, je vis que ce n'était pas la pleine lune. Il en manquait un morceau. Figurez-vous que le pauvre baron des Gruyères, durant son voyage, fut attaqué par certaines petites bêtes, si bien qu'en arrivant à Thursday, il fit une maladie fort sérieuse. Le R. P. Durin lui fit une visite et, le voyant si mal, crut l'amputation nécessaire. Il coupa un morceau, remit du papier huilé sur la plaie et m'expédia le baron par la première occasion. Mais, me croirez-vous ? après Mariano, voilà notre cuisinier qui arrive armé d'un gros couteau. Il veut se battre avec le baron et, malgré mon intervention, il en emporte un morceau dans un plat !... Pauvre baron, si la guerre qu'on lui fait continue, il ne sera venu ici que pour y laisser sa peau ! Mais il faut avouer qu'il est tentant. Tous les matins, il nous fait un excellent déjeuner, et l'on dit : Merci mille fois à notre cher parrain, à maman, à Jean, à Pauline ! »

Dans une lettre à sa mère, un trait achève le tableau. Les sauvages assistent au débarquement du « baron des Gruyères », et, devant cette nouvelle espèce de pain, comme ils disent, c'est d'abord de l'étonnement ; puis ils sont émerveillés quand le Père leur explique que cela vient de loin, de très loin, du pays natal, là-bas, tout là-bas, par delà des océans, que ce pain s'appelle du fromage et qu'on le prépare avec du lait de *bouloumakao*. C'est ainsi qu'ils appellent la vache ; mammifère qu'ils ne connaissent du reste que pour en avoir vu la viande chez le Missionnaire, en conserve, au fond d'un tonneau.

Tout ce qui vient du pays lui fait battre le cœur : « Je reçois régulièrement le *Petit Savoisien*. Ce journal me

fait passer quelques bons moments à Annecy. Je le lis ordinairement en voyage. C'est mon seul temps libre. Je le trouve si intéressant dans sa brièveté qu'il me fait oublier la mer que je sillonne et mes sauvages qui rament. Les bons enfants me disent, en me voyant sourire de bonheur : « Il te dit de bonnes choses, ce papier? Qui « donc a écrit tout cela? » Et je leur parle de vous, mon cher parrain, du bon abbé Veyrat d'Annecy, et de la famille [1]. »

Les sauvages ont nommé « chef » le P. Verjus. Il lui faut un bâton, un sceptre, ce qu'on appelle vulgairement une canne à épée. Il désire qu'elle lui vienne du cher pays de Savoie. Il la demande à son parrain : « Celle que vous m'aviez donnée à mon départ a été cassée sur mer, durant un voyage assez mauvais. J'en garde la poignée comme souvenir. Elle me sert de porte-manteau. C'est du luxe, comme vous le voyez! En ce moment, j'ai celle d'un de nos Pères. Il l'a un peu fracassée sur l'échine d'un gros serpent. Envoyez-moi donc quelque chose de solide, le bâton du chef, le sceptre royal [2]. »

Citons maintenant, tout entière, une lettre aux enfants de la Petite-Œuvre. Elle est d'une grâce souriante, cette grâce dont le poète disait justement qu'elle est plus belle encore que la beauté.

MES BIEN CHERS PETITS FRÈRES,

Je vous assure qu'ici nous pensons bien à vous. Et, si je ne craignais de faire des jaloux, je vous dirais tout doucement qu'en Océanie, on vous aime peut-être encore mieux qu'en France. Quand nous considérons tout le bien qu'il y a à faire, et que, d'autre part, nous nous disons : « Ces chers enfants feront tout cela un jour », nous vous aimons alors de tout l'amour que nous portons aux âmes et aux interêts du divin Cœur de Jésus.

Il paraît, mes bons petits frères, que vous savez bien prier. On m'a conté, je ne sais où, une belle histoire à votre sujet. Écoutez-la. — Un jour, un ange, égaré sur cette terre de larmes, cherchait en

1. Lettre à M. C..., 25 septembre.
2. Même lettre.

vain le chemin du ciel. Il lui vint à la pensée que la prière devait connaître ce chemin si désiré. Il alla donc dans une maison de prières pour en saisir une au vol et monter avec elle jusqu'au trône de Dieu! Mais, hélas! la prière était mal faite, elle resta en route, et l'ange aussi. Il revint sur cette terre et, cherchant toujours, il découvrit, attiré par je ne sais quel charme secret, la Petite-Œuvre du Sacré-Cœur. La première prière qu'il entendit, c'était le *Souvenez-vous* à Notre-Dame du Sacré-Cœur; il monta avec elle à tire-d'aile, et le jour même il était en Paradis.

Si l'histoire est vraie, mes chers petits frères, vous nous encouragez beaucoup. Écoutez donc une proposition que nous voudrions vous faire. Vous savez que chaque nation a son ange gardien, chaque province aussi, de même chaque ville, chaque famille et chaque individu. La Nouvelle-Guinée a donc elle aussi son ange; il doit être bien triste. Il m'a semblé le voir sourire de joie, pour la première fois, le jour où j'eus le bonheur de dire la première messe sur ses domaines. Chaque village, chaque indigène enfin, a aussi son ange gardien. C'est au nom de tous ces anges que je viens vous proposer une chose qui certainement fera plaisir à votre piété si ingénieuse. Voici : On me dit que vous êtes soixante-dix. Je supposerai que vous êtes quatre-vingts, comme je le souhaite. Et alors, cherchant bien dans ma mémoire, sur nos cartes et dans mes notes, je vous enverrai quatre-vingts noms de village. Districts et personnes particulières, vous les tirerez au sort, et chacun de vous sera chargé de conduire au ciel tout ce qui sera porté sur son billet. Si c'est un village qui tombe en votre partage, ce sera votre village adoptif : vous devrez l'aimer et prier pour lui jusqu'à ce que vous ayez obtenu sa conversion. Si c'est un enfant, vous l'adopterez comme votre frère, vous l'aimerez bien et penserez souvent à lui.

Voyez, mes bons petits frères, il en est plusieurs parmi vous qui sont entretenus à l'Œuvre, grâce aux généreuses offrandes faites régulièrement par une bienfaitrice que vous appelez votre mère adoptive. Vous aimez cette nouvelle mère, vous priez pour elle, vous correspondez même avec elle. Eh bien, ce que je vous demande, c'est d'agir de même pour nos chers sauvages. Adoptez-les, parlez souvent d'eux au bon Dieu, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, et, un jour, nous serons tout étonnés des nombreuses conversions qui auront lieu en Nouvelle-Guinée. Ce sera vous qui aurez tout fait. Mais que les sauvages ne vous fassent pas oublier les pauvres Pères Missionnaires qui souffrent et qui travaillent de toutes leurs forces. Pour ma part, dans le sens que je viens de vous indiquer, je serais enchanté d'être adopté par quelqu'un, voire même par plusieurs d'entre vous.

C'est donc bien entendu, n'est-ce pas, mes bons petits frères,

vous allez être Missionnaires en Nouvelle-Guinée, sans vous déranger et sans laisser votre chère Petite-Œuvre. Vous n'aurez pas, comme vos Pères, à courir les dangers de la mer, endurer la faim ou la soif. Comme vous le voyez, cette manière de donner les Missions, est fort avantageuse, et ce n'est peut-être pas la moins efficace. Cependant, en prévision de l'avenir, je vous en conjure au nom de la Mission, devenez des saints avant tout. Habituez-vous à *vivre des choses d'en-haut.* C'est ainsi que vous reproduirez en vous notre bon Maître. Et, voyez-vous, c'est nécessaire. Il faut que le sauvage soit attiré à vous par ce je ne sais quoi de divin que mettra en vous l'habitude d'étudier et d'imiter Notre Seigneur Jésus-Christ et surtout son divin Cœur. A ce propos, écoutez une dernière petite histoire :

Il y a quelques mois, avant d'aller en Nouvelle-Guinée, je faisais le catéchisme à un groupe de sauvages dans une île du détroit. Ils étaient fort attentifs et profondément émerveillés de la pensée qu'après leur mort, par le moyen du baptême, ils pourraient aller voir le bon Jésus et non se promener sur les cimes des montagnes comme ils le croyaient auparavant. Je leur fis voir alors une grande et belle image de l'Enfant Jésus. Jamais ils n'avaient rien vu de si beau !... « Voilà, leur dis-je, celui qui m'a enseigné toutes les belles choses que je vous ai racontées. C'est lui que vous verrez en Paradis, si jamais vous pouvez être baptisés. » Tous, alors, se mirent à baiser avec transport ce saint Enfant-Jésus. Ils voulaient tous être baptisés à l'instant. Je dus les modérer, et, depuis, j'ai vu avec bonheur que leurs bonnes dispositions sont sérieuses. Le roi Maïno et un autre veulent que nous allions les instruire.

Voyez-vous, mes bons petits frères, si l'image de Jésus Enfant a produit tant d'effet sur ces pauvres noirs qu'ils veulent tous obéir à ce beau et bon Jésus, vous serez mille fois plus puissants que cette image matérielle, lorsque vous vous présenterez à nos chers sauvages, reproduisant en vous-mêmes les vertus du divin Cœur.

Ces sauvages, comme nous les appelons, sont peut-être, après tout, moins sauvages que beaucoup d'Européens. Nous ne leur faisons pas peur : nous portons le costume, et ils n'y trouvent rien à redire. Au contraire, ils nous admirent dans nos *grandes chemises*, comme ils nomment nos soutanes ; ils voudraient bien en avoir de pareilles ; mais ils trouvent que c'est bien compliqué de chausser des souliers, de porter des pantalons et de revêtir une chemise pardessus, et enfin une troisième chemise très longue lorsque l'on veut célébrer la messe, et, avec tout cela, un manteau et une foule d'appendices ; c'est trop se charger, disent-ils. Admirez leur simplicité. Quand je leur dis que vous viendrez après moi ou avec moi,

ils veulent savoir vos noms et qualités. Pour moi, je suis déjà *mitsinari* (missionnaire) ou *Pé Ari* (Père Henry). Le P. Navarre est *Pé Navara capéna* (Père Navarre) le capitaine. Nous continuons à leur faire le catéchisme. Priez bien pour nous et pour eux...

Votre frère bien affectionné dans le Cœur de Jésus,

ST.-H. VERJUS
Miss. du S.-C.

Hélas ! « le capitaine », le R. P. Navarre, fut bientôt en proie à la fièvre, puis gravement malade, et il dut, le 28 juin, remonter sur l'*Annonciade* et se retirer, pour un temps, à Thursday.

IV

« J'ai de la peine à m'habituer à mon bonheur, écrivait le Père Verjus à l'arrivée du R. P. Navarre. Me voilà enfin avec mon Père. Je ne travaillerai pas dans le doute, en obéissant [1]. »

Son bonheur, on l'a vu, ne fut pas de longue durée. A peine le supérieur de la Mission catholique est-il parti que le chef de la mission protestante, M. Lawes, arrive avec un « teacher » destiné à Rabao. La maison qu'on lui préparait n'était pas finie, en sorte que l'on aurait dit que le loup guettait la disparition du berger pour entrer aussitôt dans la bergerie. Le P. Verjus se trouble bien un peu et se tourmente ; mais, quoi qu'il advienne, il restera fidèle au bercail. « Je continuerai mes visites et classes au village comme par le passé, plein de confiance dans le secours du bon Maître dont la cause est en jeu [2]. Et il se promet d'être prudent avec les sauvages et charitable envers le ministre et les « teachers ». Pour ce qui est des déboires personnels et des avanies qu'on lui pourra faire, d'avance il pardonne tout. Au fond, il prévoit la guerre et s'y prépare. Son imagination évoque même le martyre. Non seulement il l'accepte, mais volontiers il irait au-devant [3].

1. Journal, 17 avril.
2. *Ibid.*, 14 juillet.
3. *Ibid.*

M. Lawes lui fait visite. Le Père l'accueille poliment mais froidement. Il lui représente ce que sa conduite a d'anormal et de singulier. — Au surplus, c'est une maladresse que vous faites là, car l'ignorance du « teacher » éclatera bientôt, même aux yeux des sauvages. Le ministre n'en laisse pas moins son catéchiste à Rabao. Il annonce la visite prochaine du gouverneur et il s'en va. Mais, avant de partir, il avait déblatéré dans le village contre les Missionnaires catholiques. Le P. Verjus l'apprit bientôt. Au reste, il n'eût pas tardé à s'en apercevoir à la réserve des indigènes et même à l'éloignement de plus d'un. Quand il passait par le village, on ne s'empressait plus autour de lui. On affectait même de ne point le remarquer. Il avait beau sonner la classe, les enfants n'entendaient point la cloche. « Je suis bien persuadé, écrivait-il dans son Journal[1], que le bon Maître seul peut nous sauver. Il faut donc nous sanctifier d'abord et le bon Dieu fera de ses coups... Si j'étais seul au village, je suis sûr que le bien se ferait et assez vite ; mais, au moment où, possédant la langue un tant soit peu, je puis dominer les sauvages, voilà le démon qui nous suscite un obstacle humainement insurmontable. Dieu soit mille fois béni ! »

Cette froideur des naturels et surtout cet arrêt brusque dans son apostolat sont durs au cœur du Missionnaire. Il faut que le « teacher » disparaisse. Le Père ira voir, à Port-Moresby, le gouverneur qui tarde à venir. Le 31 juillet, il part. Mais, voici que, chemin faisant, il rencontre à Resdscar-Head, le bateau du gouverneur qui, précisément, se rendait à Yule. M. Douglas invite le Père à monter à bord. Son bateau suit. On rentre de concert. Le gouverneur visite le village et paraît enchanté. Il recommande aux « teachers » et aux sauvages de vivre en bonne harmonie avec le Missionnaire catholique. Celui-ci, porteur d'une lettre de sir Douglas pour M. Lawes, partira le 5 août pour Port-Moresby. En trois jours et trois nuits, non

1. Journal, 16 juillet.

sans peine, le voyage est effectué. Le P. Verjus, au débarcadère, admire le port. « Il produit, dit-il, un effet des plus enchanteurs... ; mais on reconnaît vite la mauvaise qualité du terrain, et l'illusion tombe [1]. » A côté du village indigène, ombragé de cocotiers, « les maisons, bâties à l'européenne, font bonne figure, la Mission et le Gouvernement surtout, de beaux édifices pour le pays ». Le Père se rend chez M. Musgrave, secrétaire du gouverneur, qui se montre d'une exquise politesse et d'une bonté charmante. Il offre même l'hospitalité au Missionnaire, lequel accepte. Le lendemain, entrevue avec M. Lawes. Le ton change. Énergiquement le ministre revendique Rabao. Les « teachers » ont été les premiers occupants, non seulement à Rabao, mais à Déléna ; les catéchistes sont là ; ils resteront là jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'ils n'ont rien à faire. Le soir même, grâce à un bon vent de poupe, le P. Verjus rentrait à Port-Léon, bénissant Dieu de l'heureuse et rapide traversée, mais au fond l'âme triste. « J'ai le plus grand désir de travailler, écrit-il [2], et je sens le froid semé par ces pauvres ministres. Je me sens sur un terrain vague et indécis ; cela me fait bien souffrir. Enfin je vais tout écrire au R. P. Navarre. » Son supérieur ne lui donna point raison d'avoir été pour ainsi dire provoquer l'ennemi dans sa forteresse. Il ne faut tenir aucun compte des ministres, agir comme s'ils n'existaient pas, faire du bien à l'occasion aux « teachers » et essayer de les convertir. Le P. Verjus s'humilie et il prie Dieu, qui a vu la droiture de son âme, de ne pas faire tourner au détriment de la Mission cette démarche inconsidérée. Il profite, comme toujours, de cet incident pour renouveler sa ferveur. « Je vais me remettre à mes chers exercices et tout entier entre les mains du bon Jésus par le cœur de mes vénérés supérieurs [3]. »

1. Journal, 5-12 août.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, 27 août.

V

Les compensations et les consolations ne tardèrent pas à venir. Par une permission divine, ce qui devait entraver l'essor de l'apostolat, servit au contraire à le déployer. Les sauvages remarquèrent vite l'ignorance et la mauvaise conduite de Ratsou, le « teacher » noir. On les entendit bientôt qui disaient : « Il n'est pas bon, Ratsou. Il n'est pas non plus Missionnaire : il ne sait pas la religion de Mitsi. » *Mitsi* ou *Mitsinari*, abréviatif de Missionnaire, était pour eux, nous l'avons déjà noté, le nom propre du P. Verjus qu'ils ignoraient encore, ou qu'ils n'arrivaient pas à prononcer. « De plus, ajoutaient-ils, il ne vient jamais voir nos malades et ne leur apporte point de remèdes. » Le pauvre eût été bien embarrassé pour donner aux autres des médicaments : il n'en avait pas pour lui-même. Tombait-il malade, c'est le P. Verjus qui le soignait. Et voilà comment, par un élan spontané de leur simple raison, les sauvages allaient tout droit à cette conclusion logique : La religion de ceux qui se dévouent et se donnent eux-mêmes, doit être la religion vraie. Dans Ratsou, « le teacher noir », ils flétrissaisnt la religion protestante. En Verjus, le Missionnaire blanc, ils admiraient la religion catholique. Et la grande merveille pour eux qui n'agissent que par boutade et caprice ou par nécessité, c'était l'esprit de suite, la continuité, la persévérance du Père. Une fois, il avait dit publiquement : « Je viendrai demain au village et après-demain et tous les jours, pour vous instruire du royaume de Dieu et, quand vous aurez des malades dans vos cases, vous me le direz, et je les soignerai. » Ces têtes mobiles ne le crurent pas. Est-ce qu'un homme peut se rappeler le lendemain ce qu'il a promis la veille ? Ce ne fut donc pas seulement de la stupeur, ce fut de l'émerveillement quand ils virent que le P. Verjus était fidèle à sa promesse. Ajoutez qu'il ne demande rien à personne ! « Je veux vous faire du bien, se plaisait-il à répéter aux noirs, pour l'amour

du bon Dieu. C'est lui, c'est le bon Dieu, qui nous a fait quitter notre pays et nos parents et nos amis et tout ce que nous aimons, pour vous apprendre à le connaître, à le servir et à aller le voir un jour dans son paradis. » Quant aux malades, quotidiennement, après la classe et le catéchisme, le Père les visitait. Il les soignait lui-même, « avec toute l'affection d'une mère pour ses enfants[1] », dira plus tard son supérieur. Comment les sauvages n'auraient-ils pas été touchés ?

Tout en prodiguant ses soins aux corps infirmes, il est préoccupé des âmes. On le voit, dans ses notes, pour ainsi dire penché sur tous les lits d'agonie, épiant le dernier souffle, la main prête à verser l'eau régénératrice. Pour que personne ne meure sans sacrement, il fait en quelque sorte le recensement du village, prend les noms des habitants et, de temps à autre, visite chaque famille, en demandant des nouvelles de tous[2]. Quelle douleur, quand, malgré ses précautions, un moribond lui échappe !

La fille de Béra, âgée de six ans, meurt de grosses plaies aux jambes. « O mon Dieu, j'aurais été si heureux de vous envoyer un ange ! Je crains de mettre opposition à vos desseins de miséricorde. Ayez pitié, mon Dieu ! Faites-moi souffrir, mais sauvez-les[3]. » De son mieux, il console Béra lequel est bien affligé de ce que sa fille ne verra pas le bon Dieu[4].

Un autre jour, il apprend que Bouré, chef de Pinoupaka, dont l'enfant a été tué, s'est pendu de désespoir. Hélas ! lui aussi est mort sans baptême. « Mon Dieu, je vous en conjure, faites que ce soit le dernier[5]. »

C'est encore le vieux Raboui qui s'en va sans baptême. « Ce bon vieux n'était pas fort instruit et je ne le croyais

1. Premier rapport du R. P. Navarre à MM. les directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

2. Journal, 21 septembre.

3. *Ibid.*, 1er juillet.

4. *Ibid.*, 2 juillet.

5. *Ibid.*, 5 juillet.

pas si malade. Mais enfin, *sacramenta propter homines* [1] ! Pauvre Raboui, tu vois maintenant la vérité. Tu comprends tout le bien que te voulait le *Mitsinari*. Mon Dieu, s'il vous faut des victimes pour obtenir à ces pauvres gens la grâce du baptême, vous le savez, je suis prêt ! Prenez-moi... au milieu des plus grands supplices[2]. »

Le 15 juillet, ce ne sont plus des plaintes qu'exhalent les notes du P. Verjus, c'est la joie, la joie du premier baptême. « Ce soir à deux heures, j'ai eu l'honneur de baptiser la petite Marie-Paul, fille d'Aitsi-Bio. Cette pauvre enfant mourra certainement de son mal à moins d'un miracle. Que le bon Maître, ma bonne Mère, et l'Apôtre des nations soient bénis et loués mille fois ! » Deux jours après : « La petite Marie-Paul va plus mal. Mon Dieu, prenez-la dans votre beau paradis. » Elle meurt le 18 : « Aujourd'hui, un ange de Nouvelle-Guinée est monté au ciel. S'il pouvait maintenant revenir et dire à ses frères ce qu'il sait, ce dont il jouit ! Bonne petite, priez pour moi et pour Roro. »

A Rabao, il y avait un vieillard malade que les indigènes croyaient en proie au mauvais sort, au sorcier, au « népou », comme ils disent, mais qui, tout naturellement, s'en allait de vieillesse. Le vieux Boïa n'a plus l'apparence d'un homme, tant il est maigre, et sa taille, plus qu'ordinaire, le fait paraître encore plus décharné. Le P. Verjus, pressentant la fin, l'instruisait en particulier depuis déjà quelque temps, en vue du sacrement du baptême. Boïa demanda lui-même à être baptisé : « Je ne veux pas, disait-il, m'asseoir dans le feu pour toujours, mais demeurer dans le ciel avec le bon Dieu. » Un matin, le Père arrive avec l'eau et l'huile saintes. Et voilà qu'au moment où il entrait dans la cabane, il entend un grand cri. Des femmes qui entouraient la maison, venaient de pousser cette clameur. « Qu'avez-vous donc, demande le Père ? — Oh ! Mitsi, le népou a peur de toi ! — Comment le savez-vous ? — Il vient de sortir de la maison de Boïa à ton approche, et il

1. Les sacrements sont pour les hommes.
2. Journal, 9 septembre.

est allé se cacher là-haut sur ce cocotier. » C'était un gros et long serpent. « Que le démon, ô mon bon Jésus, écrit le Père daus son Journal, s'enfuie devant vous comme cette méchante bête ! » Il entre, il baptise le vieillard auquel il donne le nom de François.

Il appelle Claire la vieille Mounaba-Obara qu'il baptise le 3 octobre et qui meurt le 15.

Ces deux noms de François et de Claire, il les donne en l'honneur des deux patriarches d'Assise et en accomplissement d'une promesse qu'il a faite aux Pauvres-Clarisses de Nantes, si dévouées, dès la première heure, à toutes les œuvres d'Issoudun et tout spécialement à la Mission de Nouvelle-Guinée.

Quelque temps auparavant, un jeune garçon de douze à quatorze ans avait cessé de fréquenter le catéchisme. On en demande la cause. Les indigènes répondent qu'il a le népou. « A quoi reconnaissez-vous que Myria a le népou? — C'est que ses « opoho » ne tiennent plus sur ses bras, ils glissent ». Les opoho sont des bracelets tissés qu'ils attachent fortement aux bras en trois ou quatre endroits. — Tout simplement, Myria maigrissait. Le P. Verjus le trouve un jour assis au bord de la mer, triste, abattu, la tête entre les genoux. Il lui adresse de bonnes paroles, comme souventes fois son cœur lui en inspirait, et il l'engage à retourner au catéchisme afin de bien s'instruire dans la religion de Jésus-Christ et d'être prochainement baptisé. « Myria, lui disait-il, l'eau sainte chasse le népou. » Mais, Myria ne répondait pas. Myria restait comme absorbé et hébété. Cette rencontre eut lieu quelques jours avant le baptême du vieux Boïa. Le lendemain de la cérémonie, Myria se présente à la case du Missionnaire. « Mitsi, je viens pour que tu me baptises, afin que je sois délivré du népou. — C'est bien, Myria ; mais tu n'es pas encore instruit suffisamment. — Alors, Mitsi, je viendrai tous les jours, tu m'instruiras, et puis tu me baptiseras. » Dès le lendemain il allait mieux et l'embonpoint revint avec la joie[1].

1. Cf. le premier rapport du R. P. Navarre.

VI

Ce n'est point sans contradiction que le P. Verjus opérait le bien dans les âmes. Quiconque a tant soit peu vécu, n'en sera pas étonné et moins encore scandalisé. Il est bon de constater que les plus généreux serviteurs de Dieu sont de même race que nous, de notre chair et de notre sang. Rien n'est d'ailleurs plus encourageant que le spectacle d'une âme en lutte avec elle-même. « Le pauvre *** me fait bien souffrir. Mon Dieu, je vous offre tous les renversements que ma pauvre nature ressent. Je bondis quelquefois. Je devrais m'exercer à la patience... J'ai à me reprocher mes vivacités... Tout cela me trouble, parce qu'(en l'absence de mon supérieur) je n'ai personne pour me diriger. Mon Dieu, vous qui voyez tout, vous qui savez tout, ayez pitié de moi et secourez-moi [1]. » Une autre fois : « J'ai la chance d'être persécuté en-dessous par le bon *** qui ne peut pas se priver du plaisir de me faire de la peine. Que Dieu soit mille fois remercié de la bonne occasion que j'ai là de me vaincre et de pratiquer un peu de vraie charité ! J'ai trop de sensiblerie dans le cœur. Il faut, pour un Missionnaire, quelque chose de plus robuste, sans cesser d'être délicat. Mon Dieu, accordez-moi en ceci la grâce du juste discernement [2]. » On l'entrevoit, tel qui aurait dû être l'auxiliaire du fervent apôtre, à de certaines heures lui faisait obstacle. Plus souvent que les hommes, c'était la fatigue, qu'il comptait pour rien cependant.

C'était aussi la maladie. Il fallut céder quelquefois. « Me voici de nouveau malade. Mon Dieu, je vous offre tout pour votre plus grande gloire. Cet échauffement ne me laisse pas dormir. Vive Jésus ! Je puis penser au ciel toute la nuit [3]. » Un mois plus tard, le pauvre Père est comparable à l'Homme de douleur dont un prophète avait dit : « De la

1. Journal, 16-18 août.
2. *Ibid.*, 14 octobre.
3. *Ibid.*, 13 août.

plante des pieds à la tête, il n'y a pas en lui une partie qui soit saine. Ce n'est que blessure, contusion, plaie enflammée, sans bandages, que personne ne soigne et que l'huile n'a point adoucie [1]. » Écoutons ses gémissements : ils n'ont rien d'amer. Ce sont plutôt les effusions d'une âme saintement résignée à la volonté de Dieu. « Toute la journée, j'ai souffert de la fièvre. Des plaies se forment sur tout mon corps. Mon Dieu, je vous offre chaque petite douleur comme un acte d'amour parfait en réparation de mes sottises et de mes inconséquences quotidiennes [2]. » Deux jours plus tard : « Je suis couvert de plaies des pieds à la tête. Il y a un mouvement des humeurs vers la peau. C'est un phénomène fort curieux, mais aussi bien gênant. Je ne puis plus remuer sans éprouver de fortes douleurs. Ma plus grande peine, c'est de ne pouvoir plus aller au village faire la classe. Mon Dieu, je vous offre tout cela pour nos chers sauvages. » Le mal empire et réduit le patient à une impuissance qui le fait plus souffrir encore que la maladie elle-même : « Mes plaies s'agrandissent. Bientôt je ne pourrai plus rien faire si cela continue. Mon Dieu, que votre sainte volonté se fasse en tout, partout, toujours, de plus en plus, de mieux en mieux, malgré moi-même et malgré tout !... Je suis en purgatoire, ne pouvant ni m'asseoir, ni demeurer debout. Que Dieu soit béni ! Si seulement le bon Maître voulait me compter cela pour plus tard et, dès maintenant, me le payer en grâces pour mes chers sauvages [3]. »

Dès maintenant, le bon Maître payait en consolations son fidèle serviteur. De jour en jour les enfants étaient plus nombreux aux classes et aux catéchismes, plus assidus et plus dociles. « Les sauvages, écrivait-il en ce temps-là, admettent notre autorité. Ils nous considèrent comme des

1. *Is.*, I, 6. — A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas; vulnus et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo.

2. Journal, 28 septembre.

3. *Ibid.*, 1er et 5 octobre.

chefs. Ils entrevoient ce que nous sommes et ce que nous désirons faire. Les choses saintes leur plaisent. Mon Dieu, donnez-moi force et patience [1]. » Les indigènes vont même plus loin : ils se font les apologistes du Missionnaire et, si l'on ose ainsi parler, les colporteurs de la Bonne Nouvelle. C'est ainsi qu'un jour on voit les habitants de Kivori amarrer à Port-Léon en grandes pirogues, demander le Missionnaire, lui vendre des cocos, l'interroger sur sa doctrine et l'inviter à s'établir chez eux [2].

La joie des joies, ce fut le retour du R. P. Navarre et l'arrivée d'un nouveau confrère, le R. P. Couppé, 27 août : « Quel bonheur pour moi de me sentir avec ces vénérés Pères et de n'avoir plus cette charge et cette responsabilité qui m'ont fait tant souffrir ! Que le bon Maître en soit béni et remercié ! J'espère que nous allons enfin commencer quelque chose de sérieux. Comme me voilà en paix [3] ! » D'autres Missionnaires sont annoncés, et les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur ne tarderont pas à venir. « Vive Jésus ! »

1. Journal, 23 avril.
2. *Ibid.*, 29 septembre.
3. *Ibid.*, 27-28 août.

XV

L'EXPLORATEUR

PREMIÈRES RECONNAISSANCES SUR LES COTES

I

Cette fois encore la traversée de Thursday à Port-Léon fut mauvaise. Le capitaine du *Victory* qui, depuis vingt ans, naviguait dans ces eaux, déclara même n'en avoir jamais fait d'aussi périlleuse. Peu s'en fallut qu'à différentes reprises et sous la violence des vagues, le vaisseau ne se brisât. A bord, le R. P. Navarre fut malade à mourir.

Après quelques jours de repos, on organisa une excursion. On a besoin, au début d'un apostolat en pays infidèle, en pays inconnu, d'être renseigné aussi précisément que possible sur les voies de communication d'un village à l'autre, sur les dispositions des indigènes, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs croyances, en un mot sur tout ce qui peut être un moyen d'évangélisation pour le Missionnaire ou un obstacle.

Jusqu'à présent, octobre 1886, que savait-on en Europe de la Nouvelle-Guinée? Presque rien. C'était peut-être la région du globe la moins connue. Il est d'ailleurs facile d'expliquer cette ignorance par l'éloignement où se trouve la Papouasie du monde civilisé, par les dangers de la navigation dans ces mers de corail, par l'impénétrabilité des forêts, l'insalubrité du climat, et surtout peut-être la réputation de cannibalisme de ses habitants. Les Missionnaires vont donc explorer les environs d'abord, les côtes; puis, peu à peu, l'intérieur.

Le P. Verjus avait déjà fait quelques excursions, on s'en souvient, à Bioto, par exemple, à Déléna. Étant seul prêtre, il lui répugnait de quitter la station trop souvent. Les trois Pères s'en vont d'abord au plus proche village, Pinoupaka, situé à l'extrémité-nord de Hall-Sound. La

réception fut cordiale. On acheta du terrain pour l'emplacement d'une maison, et il fut convenu que les sauvages la construiraient. Une autre fois, on fit en barque le tour de l'île. Un peu plus tard, on visita Nabouapaka, à une lieue au sud, en dehors de Hall-Sound. La quatrième excursion ressemble fort à une petite expédition. Elle dura quatre jours. Le P. Couppé l'a racontée de vive manière. Nous lui laisserons souvent la parole.

Le R. P. Navarre ne fait pas partie du corps expéditionnaire, lequel se compose du P. Verjus, du P. Couppé et du frère Salvatore. C'est aussi tout l'équipage du *Pie-IX*.— On n'a certainement pas oublié ce petit lougre de trente-deux pieds avec lequel, deux fois, le P. Verjus monta à l'assaut de la Nouvelle-Guinée. Trop petit pour une traversée comme celle de Thursday à Yule, il est tout à fait propre à côtoyer les rivages. Naturellement, le P. Verjus est nommé capitaine : il en a bien mérité, dans ses héroïques voyages, les galons. Le P. Couppé prend le rôle de second, encore, assurait-il, que, difficilement, il distinguât dans un navire la poupe de la proue. Le frère Salvatore sera le mousse de l'équipage. Et l'on s'embarque, au matin du 14 septembre[1], en la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, vers sept heures et demie.

« Nous mîmes, raconte le P. Couppé, plus de cinq heures à faire le trajet, alors que deux heures auraient suffi par un bon vent. Cela nous permit d'admirer à loisir les beautés du paysage rehaussées par un soleil éclatant. Nous ne pouvions nous lasser surtout de contempler les montagnes de l'intérieur dont les plus hauts sommets, ordinairement cachés dans les nuages, se dessinaient sur un ciel bleu. » Tout un peuple, se disaient les trois Missionnaires, est là plongé dans toutes les misères morales. Et, à cette pensée, les vœux ardents d'une prompte et univer-

1. Lettre du R. P. Couppé au T. R. P. Chevalier, du 17 octobre 1886, publiée dans les *Annales de N.-D. du Sacré-Cœur* de juillet et août 1887. C'est par erreur qu'on a imprimé le 17 dans les *Annales*.

selle évangélisation montaient des cœurs aux lèvres. Vers trois heures de l'après-midi, après avoir pris leur repas, les navigateurs jetaient l'ancre à deux cents mètres de la pointe de Pinoupaka, à gauche de laquelle est l'ouverture nord de Hall-Sound et, à droite, l'embouchure d'un fleuve, le Parou. Le village, caché dans le bois, à vingt minutes de là, les avait aperçus depuis longtemps. Aussi les naturels se montrèrent-ils bientôt sur la grève. Quelques-uns n'attendent même pas l'atterrissage. Ils se précipitent dans la mer et, sans crainte d'un gigantesque marsouin qui se jouait autour de la barque en laissant flotter au-dessus des vagues son dos et sa queue qu'on eût pris de loin pour une pirogue, ils nagent jusqu'au *Pie-IX*. Le premier qui accoste, est un des chefs du village, Bouré. Nous l'avons déjà rencontré dans cette histoire. Il saute dans la barque, prend les rames et, en deux ou trois tours, on est à terre. La descente fut un triomphe. Les noms de *Mitsinari* (c'est le P. Verjus), de *Pé Couppé*, de *Tarapatore* (traduisez Salvatore), retentissaient dans toutes les bouches comme un salut de joie. Les sauvages se disputèrent les menus objets que portaient les Missionnaires. Trois ou quatre enfants se saisirent de leurs mains et l'on s'avance vers le village. Le long du sentier, c'était un feu croisé de questions auxquelles, de son mieux, répondait le P. Verjus. Et tous disaient : « Tu viendras avec nous, Missionnaire. Nous allons faire ta maison. Vous resterez tous ici. Nous avons des cochons, des cocos, des bananes, des taros, des ignames, des patates... Nous t'en donnerons, et toi, tu nous instruiras et tu nous donneras du tabac. » A peine le Père avait-il répondu que les mêmes questions se pressaient sur d'autres lèvres, et il fallait répéter les mêmes réponses. Au village, mêmes démonstrations cordiales et bruyantes. Bouré conduit les Pères à sa case. Il les fait asseoir sur la plate-forme en bambou (*itara*) dont sont pourvues toutes les maisons. C'est comme la salle de réception. Bientôt les habitants furent rassemblés autour des étrangers au nombre d'environ deux cents. Du haut de sa tribune, le

P. Verjus les harangua et il leur renouvela la promesse que les Missionnaires viendraient leur faire l'instruction sainte, le *marérérové*, dès que la maison serait finie. Il les encouragea fort à se hâter et termina son discours par la plus éloquente des péroraisons : une distribution générale de tabac. Ce fut dans l'assemblée plus que de la joie : une sorte de délire.

Cependant les voyageurs mangèrent quelques bananes et burent de l'eau de coco que les chefs leur avaient offertes. Puis, le P. Couppé et le frère Salvatore partirent, sous la conduite d'un chef et de son fils, un enfant de douze ans, pour le village d'Arahà. Le P. Verjus resta en conversation avec les sauvages. Suivons le P. Couppé et écoutons son récit :

« Nous longeâmes longtemps la grande mer sur la lisière d'une forêt, puis pénétrant sous bois, nous suivîmes un sentier invisible pour tout autre qu'un sauvage.

« Il faut l'avoir expérimenté, pour se faire une idée d'une marche, même par un sentier fréquenté, dans une forêt de la Nouvelle-Guinée : à tous les pas, ce sont des racines élevées au-dessus du sol qui ne laissent aucune place pour poser le pied, des arbres parfois énormes inclinés ou couchés en travers qui barrent le passage, des lianes de toute grosseur courant d'un arbre à un autre qui vous arrêtent comme dans un filet ; souvent ce sont des fourrés impénétrables qu'il faut contourner ou au milieu desquels il faut se frayer un chemin par la violence. Nous avions marché dans de semblables conditions, et par un temps orageux, près de deux heures, quand enfin nous parvînmes au lieu désiré. Quel triste spectacle s'offrit à nos regards ! Imaginez-vous, enclavé dans cette forêt, un large ruban de cocotiers, sur une longueur de deux kilomètres, et, sous ces cocotiers presque tous noircis par le feu, dépouillés en partie de leurs feuilles et de leurs fruits qui jonchaient le sol, des amas de cendres, des débris calcinés, des maisons effondrées et à demi brûlées, d'autres encore debout et

intactes mais envahies par les hautes herbes et, dans cette solitude désolée, naguère pleine d'activité et de vie et habitée par plusieurs milliers de naturels, un silence de mort. Tel est aujourd'hui l'ancien village d'Arahà, abhorré comme un lieu maudit et malfaisant. » Que s'était-il donc passé ? D'après le témoignage des Canaques, une grande mortalité s'abattit tout d'un coup sur ce village. Sans doute une épidémie. Les habitants crurent qu'un sorcier, assez puissant pour jeter un mauvais sort, la maladie et même la mort, un népou, comme ils disent, s'était caché au milieu d'eux et avait résolu de les exterminer tous. Plusieurs, en effet, moururent. L'épouvante saisit bientôt les survivants. Pour échapper aux étreintes de cet esprit cruel, ils mirent le feu à leurs cabanes et s'enfuirent loin de ce lieu maudit. Les uns s'éparpillèrent dans les villages voisins ; les autres se groupèrent et fondèrent de nouveaux villages. C'est à ce triste événement que remontent la formation des villages de Pinoupaka, de Baïrara, de Réréna, sur la côte de Nouvelle-Guinée dans Hall-Sound, et celui de Chiria dans Rabao[1].

Cependant, le petit Papou, voyant les Missionnaires tout en sueur, veut les rafraîchir. Il embrasse un cocotier, puis grimpe à la manière des chenilles, s'allongeant successivement et se repliant. En peu de temps il fut à la cime de l'arbre. Un peu désaltérés, les voyageurs se remettent en route. Il est cinq heures. Il s'agit de regagner le *Pie-IX*. Le chef ne tarde point à laisser voir son embarras. Il n'avait pas prévu au départ que la voie de la plage serait fermée au retour par la marée haute. Que faire ? Restent deux autres voies, mais toutes les deux fort difficiles : aller jusqu'à Pinoupaka à travers la forêt par une sente abandonnée depuis l'incendie d'Arahà, mais il faudra traverser à la nage une lagune, marcher un long temps,

1. Le village d'Arahà comprenait à lui seul presque toute la tribu de Roro. Depuis lors, cette tribu se trouve dispersée dans les villages ci-dessus nommés.

dans la boue et néanmoins ne pas arriver avant la tombée de la nuit; ou bien, toujours par la forêt, gagner la rive du Parou qui débouche dans Hall-Sound à une demi-lieue de Pinoupaka pour, de là, avec une barque, rejoindre le *Pie-IX*. De cette façon on pourra traverser la forêt avant la chute du jour; mais, qui amènera au Parou la barque nécessaire ? Le brave cicerone essaie bien d'expliquer son plan; mais ni le P. Couppé ni le frère Salvatore ne le comprennent. Le bon Frère est moins que rassuré. Son anxiété redoubla quand le sauvage, faisant signe aux deux Missionnaires de l'attendre, s'enfonça avec son fils dans la forêt et disparut. Salvatore l'appelle. Point de réponse. Il redouble ses cris. Une voix répond par intervalle, mais elle va s'affaiblissant comme la voix d'un marcheur qui s'éloigne. Le bon Frère, épouvanté à l'idée que le Canaque les a perdus dans les grands bois et abandonnés, s'élance à sa poursuite, Dans sa précipitation désespérée, il tombait à chaque pas, s'enfonçait jusqu'à mi-jambe dans la boue et tournait, sans en pouvoir sortir, dans un cercle de marécage. Il n'en pouvait plus quand enfin revint le chef. Il était seul. Les deux Missionnaires comprirent alors sa manœuvre. Il avait envoyé son fils à Pinoupaka. Le petit homme se hâterait, passerait la lagune, arriverait au village avant la nuit et amènerait la barque à la rive. C'est pour cela que le père avait dû le mettre lui-même dans le bon chemin. Maintenant ils sont en marche tous les trois vers le Parou; mais, pas de sentier et la forêt inextricable; des tours et des détours; on s'égare; on retrouve la voie; on s'égare encore. La nuit tombe. Il faudra coucher sous les arbres. On y sera dévoré par les moustiques. A la grâce de Dieu! Mais non; voici le Parou... Où est la barque?... Point de barque. Il est vrai que les arbres de la rive arrêtent la vue. Le Canaque jette un cri sonore auquel deux voix d'enfant font écho. La barque approche. Trois quarts d'heure après, les deux excursionnistes étaient sur le *Pie-IX* où le P. Verjus, un peu inquiet, lui aussi, leur avait préparé à souper. On

était fatigué. On ne tarda pas à faire la prière du soir. On étendit au-dessus du pont une voile. Chacun s'enroula dans sa couverture et l'on essaya de dormir. Telle fut la première journée d'exploration. Nous allons raconter la seconde.

II

A cinq heures, l'équipage était debout. A sept heures, on partait pour Mohou.

Les Missionnaires ont pris deux rameurs avec eux. Sortis de la baie pour entrer dans la grande mer, ils longent la côte vers le nord. Arrivés en face de Pinoupaka, deux des chefs, Maré et Bouré, accourent avec deux enfants, entrent dans l'eau et demandent à faire partie de l'expédition. Les deux rameurs suffisaient; mais, pour leur être agréables, on les prit à bord. Un équipage de neuf personnes, c'est tout ce que le canot pouvait contenir. Vers huit heures et demie, on arrive à l'embouchure d'une lagune que les Canaques appellent Ororopokina. A ce moment, les indigènes se concertent sans que les Pères puissent les comprendre, et bientôt ils font signe au P. Verjus, qui tenait le gouvernail, de mettre le cap sur l'embouchure. « C'est la *rivière*, disent-ils, qui conduit à Mohou. » A marée basse, l'entrée de l'Ororopokina est difficile, à cause des bancs de sable qui l'obstruent. Si, par une fausse manœuvre, on ne suit pas bien les méandres de la passe, le bateau chavire. Les vagues, toujours fortes en cet endroit, le font sombrer. C'est ce qui faillit arriver par le manque de sang-froid des rameurs. Les Papous sont pusillanimes. Aux instants critiques, alors qu'il faudrait de la présence d'esprit et de la vigueur, ils s'arrêtent court, poussent des cris et gesticulent comme des possédés. Enfin le péril est conjuré. Voici la barque en pleine lagune. Le cours en est tortueux, les eaux boueuses et presque dormantes. Voici comment le P. Couppé décrit le spectacle qu'il a sous les yeux. « Quelle impression on éprouve au milieu d'une telle solitude, toute remplie

cependant par une surabondance extraordinaire de la vie végétale et animale! Toute la profondeur de la rivière fourmillait littéralement de poissons qui s'enfuyaient par troupes à notre approche en traçant de longs et larges sillons à la surface de l'onde. D'énormes poissons faisaient la chasse à leurs frères qui bondissaient hors de l'eau pour se dérober à leur poursuite. Nous comprîmes alors comment les naturels, qui ne s'entendent guère à la pêche, prennent dans leurs filets tant et de si gigantesques poissons. La forêt serre la rivière de si près qu'on ne peut voir la terre sur les rives, et qu'elle forme berceau au-dessus de nos têtes; çà et là des arbres inclinés ou complètement tombés nous exposent à nous briser contre leurs branches dérobées sous les eaux. Cette forêt est principalement composée de *mangroves*[1] étroitement serrés, très droits et très élevés. On y voit aussi des aréquiers, des sagoutiers et autres espèces d'arbres du genre palmiste, dont les feuilles, longues de plusieurs mètres, s'étalent en éventail. Dans ces lieux solitaires voltigent et chantent une infinité d'oiseaux dont la plupart nous sont inconnus. Il y a entre autres beaucoup d'oiseaux aquatiques et surtout quantité d'ibis d'une blancheur et d'une élégance incomparables; on y trouve des cacatoès ou gros perroquets blancs à crêtes jaunes, des perroquets et des perruches aux vives couleurs qui remplissent la forêt de leur babillage étourdissant, le corbeau, des pigeons de toutes couleurs si nombreux que certains arbres en sont couverts, le magnifique pigeon gourra, gros comme un dindon, à la huppe splendide et à la démarche majestueuse, des tourterelles d'un joli plumage, le faisan noir ou gris, le mégapode ou poule des bois; quelques oiseaux cachés dans la forêt sifflent comme le fifre, mais toujours sur une même note qui s'entend de très loin; d'autres chantent comme la linote, le bouvreuil et le rossignol. Quels trésors en ces lieux pour les naturalistes! »

1. Nom anglais du palétuvier.

Les Missionnaires admiraient, on le voit, les richesses de cette nature exubérante; mais ce n'est point là ce qu'ils sont venus chercher. Ils veulent des âmes, et il leur tarde d'arriver à Mohou. Le P. Verjus, en prêtant l'oreille aux propos des rameurs, comprit qu'à dessein ils avaient engagé la barque dans une mauvaise voie. Pour arriver au village par cette lagune, il eût fallu marcher dans la forêt longtemps, tandis qu'une autre, un peu plus éloignée, conduisait tout auprès; mais les Canaques auraient dû ramer trois quarts d'heure de plus. Le Père se fâcha et, d'une voix tonnante, il ordonna aux rameurs de rebrousser chemin et d'aller prendre la rivière suivante. Pour juger de la force de ce commandement, les sauvages regardent le P. Verjus dans le blanc des yeux. Le Père ne sourcille point, et il ajoute qu'au demeurant les Missionnaires n'ont pas besoin des rameurs et qu'on va les déposer dans la forêt. Aussitôt les indigènes reprennent les rames. On affronte derechef la passe de l'Ororopokina. On vogue en pleine mer. On franchit l'entrée plus terrible encore de la vraie rivière de Mohou, le Poïmo, et, sur les onze heures, on débarque au village.

Les habitants sont bientôt à la rive de la lagune. Un peu de réserve d'abord, sinon de défiance, l'une et l'autre bien naturelles, à la vue inopinée de ces inconnus qui ne sont ni de leur couleur ni de leur pays; puis, à peine les premiers mots échangés, une aisance familière et cordiale. Comme à Pinoupaka, c'était à qui porterait les bagages des Missionnaires. Le principal chef, que le P. Verjus avait rencontré à Pinoupaka, conduisit les étrangers à sa case, les fit asseoir sur l'esplanade où lui-même prit place avec sa famille et les noirs de Rabao, tandis que la foule se tenait debout, dévorant des yeux les Missionnaires. Successivement on présenta au P. Verjus, au P. Couppé, au frère Salvatore, tous les chefs du village, lesquels déclinaient leurs noms gravement. A chacun les Pères remirent avec solennité un *stick* de tabac, présent de haute valeur aux yeux des indigènes; puis, on servit le dîner, préparé par

la femme du grand chef. C'étaient deux énormes écuelles de bananes et de taros cuits dans l'eau. Il y en avait, dit le P. Couppé, pour tout un régiment. Les Missionnaires passèrent leurs restes aux rameurs, qui ne furent pas embarrassés pour en trouver la fin. Alors commença la procession des présents. De toutes les cabanes, où plusieurs étaient retournés pendant le repas des étrangers, arrivèrent femmes et enfants, chargés de cocos, de bananes, de patates douces, de taros, d'ignames, de cannes à sucre, de noix d'arec, de citrons, en un mot de tous les fruits du pays. En moins de dix minutes, on avait déposé aux pieds des Missionnaires de telles charges de présents que leur canot en eût été submergé ; et la procession continuait toujours. Il fallut arrêter cet élan de générosité magnifique. En retour, et selon l'importance des cadeaux, les Pères distribuaient du tabac. Ce fut un enthousiasme universel.

Le repas fini, les présents échangés, on visite le village. « Une longue rue ou avenue bien ensablée, à droite et à gauche de laquelle se rangent, assez régulièrement espacées, cinquante grandes maisons en bambou et en feuillage, construites sur pilotis, précédées d'une plate-forme et faisant face à l'avenue, et cela au milieu d'une plantation de hauts cocotiers, entourés eux-mêmes d'aréquiers, d'arbres à pain, de bananiers et autres arbres. » D'après le nombre des cases, il doit y avoir à Mohou environ cinq cents habitants. Ce serait donc là, se disent les Missionnaires, un poste excellent pour une première station à l'intérieur. Le P. Verjus, mettant à profit les bonnes dispositions des indigènes, leur proposa de s'établir chez eux, comme déjà on s'était établi à Rabao, afin de les instruire, de les guérir, de les sauver. La proposition fut acceptée avec joie. Le Père aussitôt demande à acheter un terrain pour l'installation. On le choisit. On stipula les conditions de la vente et aussi des constructions. A plusieurs reprises, on dit le nombre des haches, des couteaux, des chemises, des sticks de tabac qui seront donnés en échange. On écrit solennellement les noms du vendeur, des acheteurs, des entre-

preneurs et des chefs témoins de l'affaire. « C'est écrit : *Ia marere* », se disent les sauvages les uns aux autres. Ce qui signifie qu'il n'y a plus à revenir sur la parole donnée et que leurs engagements sont sacrés. L'avenir apprendra aux Missionnaires ce que valent les serments d'un Papou. Pour le présent, ils n'ont qu'à bénir le Cœur de Jésus de cette bonne journée.

« Nous restâmes quelques instants encore, raconte le P. Couppé, avec ces braves gens, qui ne pouvaient se rassasier de contempler les objets que nous leur montrions. Notre parapluie, d'abord, absorba leur attention : en le voyant s'ouvrir, puis se fermer en un clin d'œil, ils poussèrent de longs cris d'étonnement; tous voulurent apprendre comment s'opérait ce prodige et demandèrent à faire l'épreuve. La montre aussi les émerveillait et les effrayait à la fois; j'en ai vu trembler, quand on tentait de l'approcher de leur oreille. Lorsqu'on faisait jouer le ressort qui ouvre le boîtier, les femmes et les enfants, craignant sans doute quelque explosion, prenaient instinctivement la fuite; puis, aux éclats de rire des hommes, elles revenaient timidement regarder le mouvement. Nous aurions pu, sans les fatiguer, les amuser ainsi toute une journée, mais nous avions hâte de revenir au *Pie-IX* avant la nuit. Presque tous les hommes voulurent nous accompagner jusqu'à la rivière. » Chemin faisant, ils disaient : « Tu reviendras bientôt, Missionnaire. Nous allons faire ta maison et tu resteras avec nous. » Les Pères étaient en barque; déjà ils disparaissaient dans les sinuosités de Poïmo, et les sauvages criaient de loin : « *Tomoao, Mitsinari.* Allez! allez, Missionnaires! » Et les Missionnaires répondaient : « Au revoir, enfants! » A la sortie de la lagune, une lame furieuse se précipita dans le canot et faillit l'engloutir. On arriva au *Pie-IX* sans autre incident.

III

Le programme du troisième jour était la visite du village de Rapa. Le souvenir d'une aventure tragique, de date

assez récente, au lieu de détourner les Pères de leur excursion, les attirait. Voici l'histoire. Un entomologiste anglais, le docteur James, s'était installé à Rapa, qu'il croyait favorable à ses recherches; et, de là, il rayonnait aux environs. Il travaillait à sa collection depuis plusieurs mois quand, un jour, il fut assassiné par des naturels, avec le capitaine de son bateau, à l'entrée de Hall-Sound. Tous les efforts que firent les Anglais pour découvrir les meurtriers, furent vains. Cependant, on soupçonnait les habitants de Rapa. On avait même, plus ou moins, abandonné toute idée de vengeance, quand le bruit du crime arriva à un point situé au nord de Yule, à un gros village de plusieurs milliers d'habitants, nommé Motou-Motou. Les indigènes de Motou-Motou sont plus grands, plus vigoureux et plus hardis que ceux de Hall-Sound. Peut-être même appartiennent-ils à une autre race. Quoi qu'il en soit, quand ils apprirent le double meurtre, ils résolurent de le venger. Au dire de Lavao, un des chefs de Déléna, de qui le P. Couppé le tient, les sauvages n'auraient pris leur parti qu'à l'instigation de certaines gens mêlées à cette affaire et sur qui pèserait une responsabilité terrible. Cependant, ils ont préparé leur coup dans le plus grand secret. Un jour, ils montent, tout en armes, sur leurs pirogues, franchissent les soixante-douze kilomètres qui les séparent de Hall-Sound, de façon à y arriver nuitamment. A la faveur des ténèbres, ils entrent dans la baie, silencieux, sans être vus de personne. Les voilà qui remontent la lagune de Rapa. Ils s'enfoncent dans la forêt par des sentiers détournés. Ils y marchent pendant une heure avec d'infinies précautions. Ils arrivent au village, qu'ils ont bientôt enveloppé d'un cercle de lances. Vers minuit, à un signal donné, ils se précipitent sur les cabanes, en poussant des cris affreux. Ils égorgent les habitants et mettent le feu aux maisons. Ce n'est que le lendemain que la nouvelle du carnage parvint aux alentours; mais les sauvages de Motou-Motou avaient regagné la haute mer. Cependant, quelques familles de Rapa étaient absentes dans la nuit du massacre et de

l'incendie, soit qu'elles fussent en voyage dans les villages voisins, soit à leurs plantations. Peu à peu, elles reconstruisirent le village. C'est là que se rendent nos Missionnaires.

La nuit avait été pluvieuse. La matinée n'était point belle. Il fut convenu que le frère Salvatore resterait à bord du *Pie-IX*.

Dès sept heures, les trois naturels, requis la veille, attendaient les Pères sur le rivage. La barque vogue à l'est de Pinoupaka, au fond de Hall-Sound. L'embouchure du Parou, dont l'un des affluents conduit à Rapa, ne tarde pas à paraître. Malgré la pluie battante, le P. Verjus et le P. Couppé ne peuvent retenir un cri d'admiration à l'entrée du bras de mer. « L'embouchure, dissimulée par trois îlots, a une largeur de trois kilomètres. A une demi-lieue en amont, un autre îlot semble fermer le passage et donne au fleuve l'aspect d'un beau lac encadré de la verdure de la forêt, qui se déteint dans la profondeur de ses eaux. Lorsqu'on a contourné cet îlot, le fleuve apparaît dans toute sa majesté : on est en présence de quatre bras ou affluents, qui ressemblent à autant de fleuves dont le cours se dérobe au loin dans la forêt. Nous trouvâmes aussi cette solitude tout animée. Deux fois, nous vîmes assez près de nous des crocodiles, qui se tenaient immobiles à la surface de l'eau, attendant une proie. Un énorme tronc d'arbre, charrié par le courant, était entièrement couvert d'oiseaux aquatiques. Nous laissâmes sur notre gauche les quatre grands affluents, pour nous engager dans une petite rivière d'une centaine de mètres d'embouchure. Après trois quarts d'heure de marche, elle devint très étroite, et si encombrée par des arbres tombés en travers que nous ne pûmes aller plus loin. Une pirogue, montée par toute une famille de Papous, nous fit voir que nous étions au débarcadère. Hélas ! ce débarcadère était bien loin du village ! Nous commençâmes à pied une marche d'une heure, toujours dans la forêt, quelquefois sur la rive de la rivière, souvent dans la boue et dans l'eau, voire même sur le dos de nos

gens. Une fois entre autres, nous avions à traverser ainsi un bras de la rivière : bien que hissés sur les épaules de nos porteurs, nous prîmes un bain jusqu'à la ceinture. C'est ainsi que, harassés de fatigue, trempés de sueur et d'eau, nous arrivâmes à Rapa.

« C'est aujourd'hui un bien pauvre village, qui porte encore et portera longtemps les traces de son désastre. Il ne compte plus que six ou sept maisons, relevées de ses ruines et habitées par autant de familles échappées au massacre. Ces pauvres gens eux-mêmes semblent être encore sous l'impression de la terreur, car, à notre arrivée soudaine, ce fut comme un sauve-qui-peut général : les femmes et les enfants surtout paraissaient terrifiés. Mais le chef, que nous avions vu à Yule, nous reconnut et rassura les siens en venant à notre rencontre. Alors se produisirent à peu près les mêmes démonstrations et les mêmes incidents qu'à Mohou. Nous remarquâmes cependant chez ces naturels un reste de défiance. Nous vîmes que la Mission devait remettre à plus tard l'évangélisation de ce village, en commençant par de plus importants et d'un accès plus facile.

« La pluie avait cessé; nous voulûmes repartir au plus vite. Mais nos guides ne l'entendaient pas ainsi : ils avaient là des amis; c'était une occasion pour prendre du bon temps et faire bombance avec les fruits que nous avions achetés. Persuadés que nous ne pouvions nous engager sans eux dans le sentier de la forêt, encore moins traverser les bras de la rivière qui barrent le chemin et ramer jusqu'au *Pie-IX*, ils voulurent nous faire la loi. Comme nous les pressions, l'un d'eux répondit au P. Verjus : « Missionnaire, tu partiras quand je te le dirai. » Si nous laissions voir que nous étions à leur discrétion, nous étions sûrs de passer la nuit à Rapa. Nous nous consultâmes et nous résolûmes de partir sur-le-champ et sans eux, convaincus qu'ils nous suivraient bientôt. Le P. Verjus leur dit : « C'est bien ! Nous nous passerons de vous. Nous « partons. » Nous prenons nos valises, et nous voilà dans

le sentier de la forêt... Ils nous regardent faire sans remuer, persuadés que nous jouons la comédie. Nous marchâmes pendant une demi-heure à pas comptés, pour leur laisser le temps de nous rejoindre. Un moment, nous crûmes avoir perdu le sentier. Enfin, nos gaillards arrivèrent à la course, chargés, comme des mulets, de nos fruits, et tout en nage. Ne nous voyant plus revenir, ils avaient craint de rester eux-mêmes à Rapa. Tels sont nos Guinéens : audacieux devant la faiblesse des blancs, et faibles devant leur audace. Grâce à l'activité qu'ils déployèrent pour réparer leur faute, nous fûmes au *Pie-IX* vers quatre heures.

« Nous avions besoin de nourriture et de repos pour nous remettre de nos fatigues ; mais, nos provisions n'étant pas de nature à exciter notre appétit, je voulus tenter un peu de chasse. J'allai avec le Frère à un petit îlot voisin, et, en moins d'une heure, nous en rapportions dix-huit beaux pigeons blancs. Avec notre petit festin, une bonne nuit acheva de réparer nos forces. »

Le programme d'excursion était rempli. Au matin du quatrième jour, avec un chargement de bois acheté à Pinoupaka, on fit voile vers Port-Léon. Le soir, on racontait au R. P. Navarre les divers épisodes du voyage apostolique, et l'on bénissait Dieu.

IV

Quand les sauvages de Roro virent que les Missionnaires faisaient au dehors d'abondantes largesses, ils s'ingénièrent à les détourner de toute excursion nouvelle. Aux interrogations sur les villages de l'intérieur, ils répondaient par des fables aussi invraisemblables que contradictoires. « Pourquoi donc, Missionnaire, dit au P. Verjus, un Canaque[1], veux-tu aller là-haut ? Es-tu mal ici ? — Non, mais je suis venu pour les gens de la montagne comme pour vous. Le P. Navarre, le grand chef, a parlé : il faut que je connaisse tous les villages. — Mais, ne sais-tu pas,

1. Lettre du P. Verjus au P. Jouët, 7 janvier 1887.

Missionnaire, qu'il y a là de vilaines gens, et qu'ils ont juré de te tuer ? — J'ai entendu dire que les hommes sont meilleurs là-bas qu'ici. Au reste, je n'ai pas plus peur d'eux que de toi. » Blessé dans son amour-propre, le sauvage reprend : « A quel village veux-tu aller, Missionnaire ? — Je veux voir, te dis-je, tous les villages : d'abord Inawaboui, ensuite Inawaia, puis Inaopokoa, Eboa, et tous les autres jusqu'au Kobio. J'irai ensuite jusqu'à Ouni-Ouni que je tiens à visiter. » C'est un éclat de rire. « Comment Missionnaire, tu veux aller si loin ? — Que dis-tu, loin ? Ouni-Ouni n'est pas loin pour moi. Ne sais-tu pas que mon pays est à trois lunes d'ici en marchant nuit et jour ? — Hé ! Tu n'as pas peur, Missionnaire ?... — Non, te dis-je ; je sais que tous les habitants de ces villages sont meilleurs que toi. Eh bien, est-ce que j'ai peur de toi ? » A ce coup de massue, le pauvre sauvage s'efface et se retire.

Le lendemain un autre s'approche. On avait parlé le soir au village, et l'on avait décidé que personne n'accompagnerait le Missionnaire, malgré le couteau et le tabac offerts aux guides qui se présenteraient. Après les formules d'usage : « Missionnaire, fit-il d'un air embarrassé, on dit que tu prépares un voyage ? — Justement. — Où donc vas-tu ? — Dans l'intérieur, aux montagnes.— Qui t'accompagnera ? Qui ramera si loin ? Qui portera ton gros sac ? — Toi, si tu veux, à moins que tu n'aies peur comme les autres. Au reste, je n'ai pas besoin de toi. J'irai tout seul, si personne ne veut venir. Le grand chef a parlé, il faut marcher. Tu sais d'ailleurs que je donnerai un couteau et du tabac à ceux qui viendront. » Ces dernières paroles, dites avec indifférence, firent un effet magique sur le pauvre sauvage ; et, en dépit de la résolution d'hier prise en commun, il se proposa, lui et son fils, pour aller partout où irait le Missionnaire. A la fin du jour, les sauvages qui s'étaient proposés pour accompagner les explorateurs furent si nombreux qu'on eut grand embarras à choisir. C'était le 29 novembre.

Au matin du 30, à sept heures et demie, le P. Verjus et le P. Couppé, accompagnés de Raouma, de Béra, d'Ororo, et de Baré d'Inawaboui, quittaient Port-Léon sur une petite baleinière, l'*Ange-Gardien*. Une heure plus tard, on était à l'embouchure de l'Ethel. Les rameurs fatigués font halte ; puis, sans rien dire, sautent à l'eau et procèdent à leur toilette. On déjeune. On reprend les rames. A neuf heures, on laisse à gauche la lagune de Bioto, la rivière de Hilda, que le P. Verjus connaissait déjà, et l'on continue dans l'Ethel. Les rives sont couvertes de hautes palmes d'un aspect splendide. A chaque détour de la rivière, le P. Couppé s'extasie ; mais bientôt tomba l'extase quand, au sortir de l'Hilda, il fallut s'engager dans une espèce de gros ruisseau du nom d'Oroï. Il y avait assez de fond pour la barque ; mais des troncs énormes barraient le passage et les palmes entre-croisées formaient une voûte aussi curieuse à voir que difficile à traverser. A onze heures, on stoppe. C'est le débarcadère d'Inawaboui ; le débarcadère, mais non le village. En un clin d'œil, tout le monde est sur la rive. Les rameurs se font porteurs et, laissant la barque à la garde des bons anges, on s'enfonce dans la forêt.

Ils marchaient depuis deux heures à travers les lianes et les hautes herbes, lorsque leurs guides s'arrêtèrent tout à coup. « Père Couppé, dit Raouma, prends ton fusil et tire en l'air. — Pourquoi faire ? — Parce que c'est le signal convenu avec les gens d'Inawaboui qui doivent venir à notre rencontre. » Le P. Couppé tire. Aussitôt s'élève à quelque cent pas une clameur immense. En même temps une troupe de sauvages bondit du milieu des herbes, la flèche sur la corde de l'arc. Quelle avait donc été l'idée de Raouma ? Tout simplement de faire peur aux femmes d'Inawaboui réunies en cet endroit pour le marché. Tout fier de son succès, le grand enfant riait aux éclats ; mais une verte réprimande lui ferma bientôt la bouche. Un malheur, en effet, aurait pu arriver si les sauvages qui s'étaient portés sur le sentier avaient tiré, avant tout examen, à

travers les herbes. Kéaké, le chef, heureusement, était en tête. Il reconnut les Pères. Une bonne poignée de main, avec une pincée de tabac, le rassura, lui et les siens, et, aux cris épouvantés de tout à l'heure succédèrent des clameurs de joie. Le marché, naturellement fut interrompu. On fit halte pour permettre à tout le monde de voir les Missionnaires.

Après un peu de repos, on se remit en marche : car on n'était encore qu'à moitié route. Cette fois, il fallut traverser des marais. Les sauvages prêtèrent aux Missionnaires leurs robustes épaules. On rencontra aussi des rivières avec, en guise de ponts, des trons d'arbres jetés d'un bord à l'autre. Les deux Pères crurent prudent de descendre à terre. Mal en prit au P. Couppé. Son pied glissa sur un tronc boueux. Il prit un bain. Le baigneur, dit la chronique, riait plus fort que les autres.

L'arrivée à Inawaboui fut, comme bien l'on pense, un événement. A peine les étrangers sont-ils introduits dans la maison du chef que les curieux arrivent. On échange avec les premières paroles les petits présents d'usage. Puis les Missionnaires déclarent à Kéaké qu'ils étaient venus pour voir son village sans doute, mais aussi pour aller plus loin, aussi loin que possible. A ces mots la figure du chef s'assombrit. Il sort pour aller consulter le premier chef, son père, lequel lui répond : « Va dire au Missionnaire que s'il vient pour visiter mon village et y demeurer, il sera le bienvenu ; mais, que s'il veut aller plus loin, je me fâcherai et je défendrai à mes hommes de l'accompagner. » Le pauvre Kéaké revint tout triste et embarrassé. Il n'ose rapporter aux Missionnaires eux-mêmes les paroles de son père. C'est aux sauvages qu'il fait la confidence, mais de manière à être entendu. Il n'avait pas fini sa phrase que le P. Verjus l'interrompt : « Va dire à ton père que le Missionnaire est venu pour tous et qu'il prétend être libre d'aller où il veut. » Raouma qui savait d'expérience que le Missionnaire ne plaisantait jamais en pareille occurrence, donne un coup de coude à Kéaké, lui fait signe de se taire

et de retourner vite prévenir le vieux chef qu'il n'y a pas à reculer. Kéaké s'en va. Les négociations furent longues. A la fin, il revint joyeux : « Mon père, dit-il, est enchanté de vous savoir sous son toit et il permet à tous les jeunes gens du village d'aller avec vous jusqu'où vous voudrez aller. »

Ce sera pour le lendemain ; car la nuit est tombée. Pour le moment on soupe ; puis l'on prie ; puis l'on se couche. A dormir, malgré le besoin et l'envie qu'ils en ont, les Pères ne sauraient songer. Plus de quarante sauvages sont là, ròdant, curieux de voir comment dorment les Missionnaires. Tous les deux s'étendent. « Je pensais en moi-même, raconte le P. Verjus, que s'il passait en la tête des Canaques la fantaisie de nous croquer, ils pourraient parfaitement se payer, sans se compromettre, ce plaisir. » Et, plein de confiance en la bonne Providence, il allait fermer l'œil quand le P. Couppé l'interpella : « Père Verjus, qu'est-ce que vous voulez ? — Je ne veux rien, mon cher Père. » C'était un rat qui venait de frôler la figure du Père à demi sommeillant. D'autres rongeurs se livrèrent au même exercice plusieurs fois dans la nuit. Et les vieillards toussaient, et les enfants criaient, et les chiens hurlaient, et les rats trottaient, et les moustiques piquaient, et les sauvages bavardaient, de sorte qu'il fut impossible de s'assoupir.

Au lendemain, — nous ne disons pas au réveil, — Béra se déclare malade. Ses compagnons insistent pour ne pas continuer l'expédition. « Nous soignons le malade, écrit le P. Verjus, et donnons quand même l'ordre du départ, laissant Béra dans la maison du chef. En route, la gaîté reprit bientôt le dessus ; nos hommes se mirent à rire de leur poltronnerie et, en cinq heures, nous fîmes plus de quatre lieues : ce qui est beaucoup dans ce pays. » Cependant, vers midi, le soleil brûlait. Pas d'air au milieu de ces hautes herbes et point d'eau : les porteurs avaient oublié la provision. Oubli sans doute volontaire. La gourde eût été lourde et embarrassante dans un si long voyage.

Une sorte de vertige s'empare du P. Verjus, et, malgré l'énergie de sa volonté, il s'affaisse et tombe. On fait halte quelques instants pour reprendre haleine, puis l'intrépide explorateur se relève et l'on se remet en marche. Les Canaques, pour encourager les Pères peut-être ou arrêter leurs gronderies, essaient de leur faire accroire que l'eau est proche. « Regarde, Missionnaire : derrière ce grand arbre, il y a une rivière. » On arrive au grand arbre ; mais de rivière, point. Ainsi pendant de longues heures. Enfin, voici le cours d'eau. On s'abreuve. On se lave. On se restaure. Chacun fait un bout de toilette, car le village d'Inaopokoa, où l'on se rendait, est à deux pas sur l'autre rive. Les Pères remettent leurs vestes, les sauvages replantent leurs plumes et leurs cornes dans leurs cheveux, et silencieusement cette fois, l'on entre au village.

Le chef d'Inaopokoa est un jeune homme : vingt-cinq à trente ans; grand, robuste, très sympathique. Il comprend bien et parle la langue de Roro. Les Missionnaires purent ainsi converser avec lui sans interprète. Dans leur projet ils ne devaient que traverser ce village et gagner Inawaia avant la nuit. Mais ils n'en pouvaient plus. Ils demandent donc au chef s'il les garderait volontiers chez lui jusqu'au lendemain. A cette demande, le visage un peu mélancolique du jeune homme s'épanouit : « Certainement, Missionnaire, tu dois dormir ici. Tes pieds sont malades. Ils guériront cette nuit. Demain tu marcheras mieux. *J'attacherai* un cochon en ton honneur et je te le donnerai à ton départ. » Et, ce disant, il saute en bas de sa véranda et appelle sa femme pour la consulter sur la meilleure manière de régaler à leur souper les Missionnaires. Le conseil se prolongeait. Tout d'un coup le chef frappe sur sa cuisse : il a trouvé. Vite il prend sa hache de pierre, saisit son meilleur chien, et, d'un seul coup, l'assomme. Les fils le préparent. La femme le fait cuire. Il est servi d'un air radieux et triomphant. « Je vous laisse à pense, écrit le P. Verjus, la mine que nous fîmes. La pauvre bête était tellement dure qu'avec la meilleure volonté du monde on

ne pouvait rien en tirer. La queue, morceau de choix, me fut offerte. Je fus très touché de la politesse ; mais, en dépit de mes bonnes dents, je ne pus l'entamer. » Après un moment, les Pères firent signe à leurs porteurs que le reste est pour eux : en un quart d'heure tout le chien avait disparu.

On se sépare. On s'endort. Nuit excellente. On était, au réveil, frais et dispos.

D'Inaopokoa à Inawaia, par un sentier très praticable, ce fut une heure de marche, une promenade. Le chef était absent. On fut reçu dans la maison des étrangers par les chefs de second ordre, de braves et bons noirs, très hospitaliers. Inawaia est un grand village de cent vingt cabanes assez régulièrement bâties sur deux lignes, avec, au milieu, une large rue, bien recouverte de sable blanc. Inawaia a sur Inawaboui l'avantage d'être à proximité d'un fleuve, le plus important, semble-t-il, des cours d'eau qui descendent vers Port-Léon. Ce fleuve, à la date où nous sommes, est encore inexploré. On se promet de le visiter plus tard. Les sauvages l'appellent Païmoumou[1]. Il est navigable. Il pourrait être un jour la route de l'intérieur. Cette voie d'eau qui remonte jusqu'au pied du Kobio ou Mont Yule, paraît au P. Verjus bien préférable à celle d'Inawaboui signalée par Louis d'Albertis. On verra plus tard. Pour l'instant, trois nouveaux villages où l'accueil a été bon, sont connus. Le but de l'expédition est atteint. Remercions le divin Maître et rentrons à Yule.

1. Le nom de Païmoumou ne s'applique en réalité qu'à l'embouchure.

XVI

L'EXPLORATEUR

DÉCOUVERTE DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

I

Coûte que coûte, les Missionnaires doivent pénétrer dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, dans la grande terre, comme ils disent, là où sont les âmes. Mais, comment, sans routes, aller de l'avant? Comment, une fois la station choisie, y transporter les matériaux d'installation; les provisions — car il faut vivre? — Comment aller et venir? car il faut entretenir des relations avec Yule, la station-mère. Or, il n'y a point de route de terre. Quelques mauvais sentiers à travers les brousses inextricables et les forêts, à travers des marais souvent profonds, toujours fangeux, pestilentiels. Que faire? Essayer la voie des fleuves, « ces chemins qui marchent ».

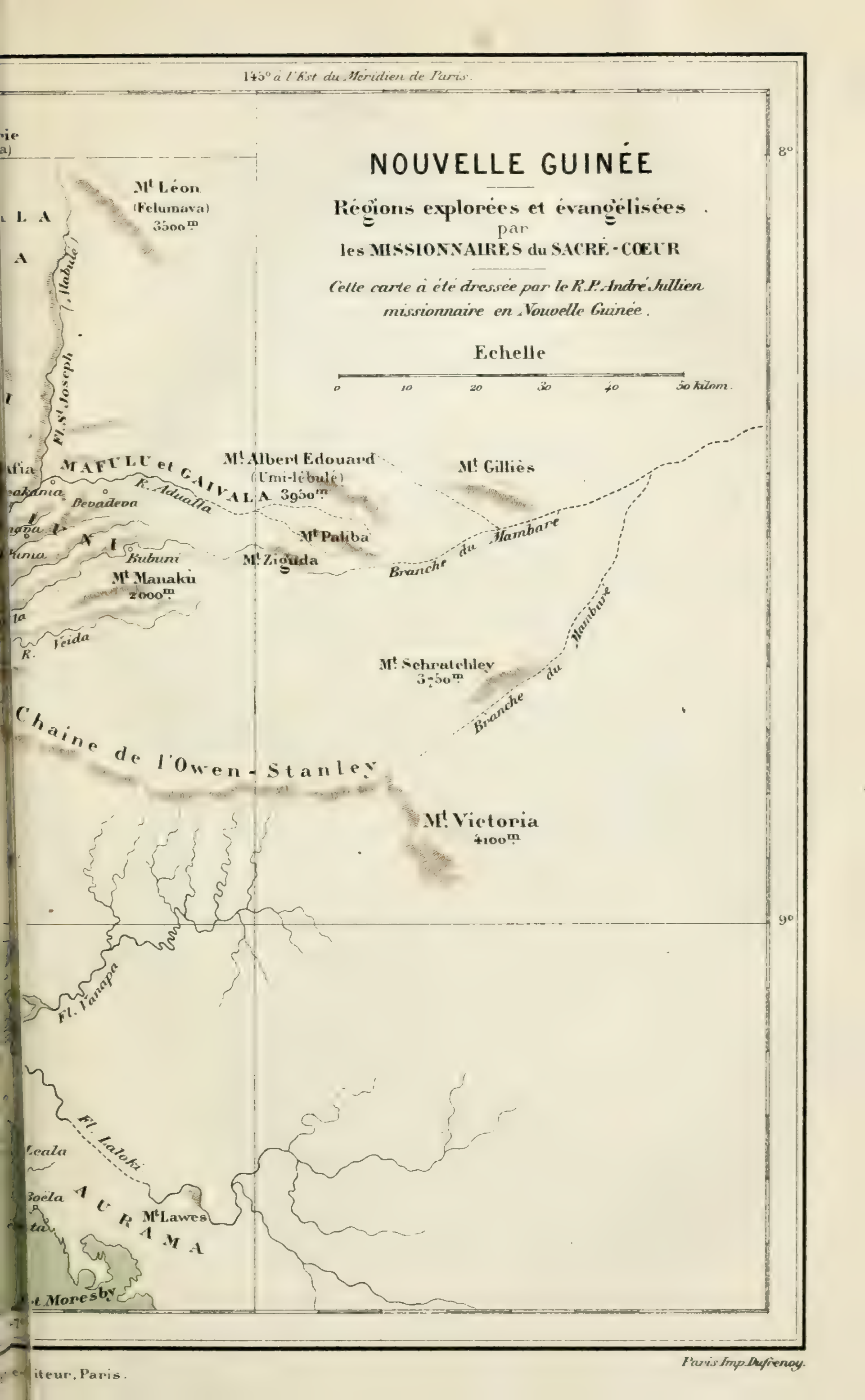
Le P. Verjus avait cru d'abord que la vraie route de l'intérieur était la lagune de l'Ethel, laquelle se prolonge dans l'Oroï. La visite au village d'Inawaia lui révéla et révéla au P. Couppé un autre cours d'eau qui pénétrait beaucoup plus avant dans les terres. Ce fleuve inexploré, que les Missionnaires appelaient tout à l'heure Païmoumou, du nom de son embouchure, s'appelle de son nom canaque Arabouré ou, en langue de Mékéo, Angabounghé. Ils l'appelleront le Saint-Joseph. L'heure est venue de le remonter.

Le 23 mars 1887, le P. Verjus, le P. Couppé et le frère Mariano vont tenter l'entreprise. Le R. P. Navarre est de l'expédition. Un petit canot, l'*Ange-Gardien*, dirigé par quelques sauvages, emporte les explorateurs. Ils sont bientôt de l'autre côté de la baie d'Hall-Sound. Ils entrent dans un grand fleuve; mais si profondes en sont les eaux



Gravé par R. Hausermann, 9 r. de Bagneux

VICTOR RETA


145° à l'Est du Méridien de Paris.
NOUVELLE GUINÉE
Régions explorées et évangélisées par les MISSIONNAIRES du SACRÉ-CŒUR
Cette carte a été dressée par le R.P. André Jullien missionnaire en Nouvelle Guinée.
Echelle
0 10 20 30 40 50 kilom.
8°
9°
Mt Léon (Felumava) 3500m
Fl. St Joseph
MAFULU et GAIVALA
R. Aduaffa
Bevadeva
Mt Albert Edouard (Umi-lébulé) 3950m
Mt Gilliès
Mt Paliba
Mt Ziguda
Kubuni
Mt Manaku 2000m
Veida
Branche du Mambare
Mt Schratchley 3750m
Chaine de l'Owen-Stanley
Mt Victoria 4100m
Fl. Vanapa
Fl. Laloki
Leala
Boëla
AURAMA
Mt Lawes
Moresby
Paris Imp. Dufrenoy.

qu'à cinq mètres du bord, on ne peut, avec les rames, toucher le fond, et si rapide est le courant que les rameurs ne peuvent avancer. Désolés de cette impuissance, les Missionnaires essaient, en s'accrochant des deux mains aux larges lianes de la rive et en tirant de toutes leurs forces, de braver et de fendre l'impétuosité du fleuve. « A nous voir, écrit le P. Couppé, on nous eût pris pour des soldats qui font assaut et montent à l'escalade pour forcer l'entrée d'une place ennemie. » C'était bien en effet l'un des camps retranchés du démon que ces intrépides apôtres voulaient forcer. Ils remontèrent ainsi, sous les feux d'un soleil cuisant, près de cinq kilomètres. Mais les lianes vinrent à manquer et aussi les forces, sinon le courage. Il fallut redescendre.

Les voilà convaincus qu'un bateau à rames et insuffisant pour remonter le Saint-Joseph. Il faudrait un bateau à vapeur.

En attendant, l'idée leur vient que, peut-être, ils réussiraient avec une « réba-réba ». On appelle ainsi en Papouasie deux pirogues, deux troncs d'arbres creusés, reliés, côte à côte, par des traverses surmontées d'un plancher. La réba-réba est insubmersible. A l'aide de harpons fixés à de longues perches, ils s'accrocheront aux herbes et aux branchages, et de la sorte ils avanceront; lentement sans doute et péniblement; mais ils avanceront. La difficulté pour l'instant est d'en trouver une : elles sont rares à Yule et dans les environs; de plus, il est fort douteux que les sauvages consentent à la prêter. Mieux vaut s'en aller à Motou-Motou. Là on en vend. C'est tout un voyage en mer, environ 80 kilomètres. N'importe, on ira à Motou-Motou.

Le 29 avril, le P. Verjus, le P. Couppé et le frère Mariano s'embarquent sur le *Pie-IX* avec sept naturels dont quatre ramèneront la réba-réba.

Le soir tombant les surprit, par une mer agitée et une pluie battante, en face de Motou-Motou. Le village est à l'embouchure d'un fleuve, le Lakékamou. La passe, étroite et tortueuse, qui donne entrée dans le fleuve, traverse

un banc de sable. Ce soir-là, les lames de la mer luttaient contre les eaux du fleuve furieusement, recouvraient le banc et cachaient la passe. On ne distinguait dans la nuit, dans la pluie tourbillonnante et les vagues, que les feux incertains du village. Où est la passe? Les sauvages décontenancés ne s'entendent point. Celui-ci veut diriger dans un sens, celui-là dans un autre. Le P. Couppé, qui tient le gouvernail, ne sait auquel obéir. L'effroyable bruit des flots et les bonds du *Pie-IX* disent assez la proximité du Lakékamou. Le bateau touche le banc. L'ouragan le dégage. On se croit dans la passe. On retombe sur le banc sans pouvoir en sortir. « Alors, écrit le P. Couppé, notre situation devient indescriptible, et, jusque vers minuit, nous nous sommes trouvés aux portes de l'éternité. Les vagues qui nous annonçaient de très loin leur arrivée par d'horribles mugissements, se précipitaient comme des montagnes sur notre pauvre petit bateau, le chassant de plus en plus sur le banc, le soulevant et le rejetant de tout son poids sur le sable, le tournant bout pour bout ou le renversant d'un même choc d'un côté sur l'autre. En même temps, ces vagues, qui semblaient s'acharner contre nous, passaient comme l'éclair sur le pont, renversant tout ce qui s'y trouvait et menaçant de nous entraîner à la mer. Nous passâmes de longues heures dans cette terrible situation, sans savoir par quel moyen en sortir. Nous n'avions de chance de salut que dans notre petit canot, l'*Ange-Gardien*, attaché à l'arrière : la mer l'avait englouti.., et il flottait entre deux eaux autour du *Pie-IX* qu'il frappait avec violence. Nos naturels, atterrés par la peur, étaient comme paralysés et hébétés. Nous leur demandons de descendre à l'eau, d'interroger le fond et surtout d'essayer de mettre le canot à flot ; ils refusent. Voilà qu'il se détache et qu'il s'éloigne!... Si nous ne l'arrêtons, plus d'espérance de salut! En me penchant sur la chaîne qui pend à l'avant, je réussis à le saisir. Nous nous jetons tous les trois à l'eau, quelques naturels nous y suivent, et nous tentons de mettre l'*Ange-*

Gardien à flot. A chaque seconde la vague venait l'engloutir... Nous le tirons plus avant sur le banc, et la marée basse nous permet de l'échouer sur le sable et de le vider. A deux pas de l'autre côté de ce banc était le lit du fleuve : nous allions être sauvés.

« Nous traînons le canot dans le lit, nous y portons une partie de nos bagages et le P. Verjus y monte avec six des naturels : c'était tout ce qu'il pouvait porter. Les voici partis au hasard vers la côte qu'on ne distinguait que confusément. En chemin ils ont failli plusieurs fois être engloutis par les lames. Tout à coup ils aperçoivent un tison qu'on agitait sur le rivage; ils s'approchent... C'étaient deux naturels qui étaient dans une hutte isolée, servant d'abri aux pêcheurs surpris par la nuit et la tempête : ils avaient entendu le bruit des voix, et étaient venus voir ce qui se passait. Le P. Verjus leur demande d'allumer un grand feu sur la plage pour nous servir de phare, il remonte dans le canot avec deux des nôtres et court à notre secours. Il craignait d'arriver trop tard; pendant son absence, en effet, nous avions eu le temps de périr vingt fois, car la tempête augmentait... »

Quand le P. Verjus revient au *Pie-IX*, le Père et le Frère chantaient à gorge déployée le cantique de la détresse :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours!
Servez-moi de défense;
Prenez soin de mes jours...

On enlève du bateau tout ce que l'on peut sauver; puis on l'abandonne « à la garde des bons anges ». Guidés par le feu, les naufragés de Motou-Motou font hâte vers le rivage. Le vent fait rage. La pluie redouble. Le P. Verjus perd sa montre et sa chaussure. On passe la nuit, sous un toit écroulé, dans du linge et des couvertures mouillées, en proie aux moustiques. Quelle nuit! Les sauvages, à peine hors du péril, se mettent à manger. De temps en temps le P. Couppé s'approche du rivage et cherche à découvrir, à travers les ténèbres, le *Pie-IX*. Le fracas des

flots lui faisait craindre de n'en retrouver au matin que les épaves. Aux premières lueurs, il le vit flottant à marée haute, bien gardé par les bons anges, intact. Bientôt on entra dans le fleuve. On aborda au village. Les deux seuls blancs de Motou-Motou, M. et Mme Edelfelt, hospitalisèrent les trois religieux. On visita le village : 2000 habitants environ. Le chef, qui n'a sur la conscience que dix-neuf meurtres et qui conserve, comme des trophées, les oreilles de ses victimes, leur fit les honneurs de sa cabane. On acheta la réba-réba, et, sans encombre, l'on revint à Yule.

La réba-réba est prête pour l'expédition projetée. Les deux principaux chefs de Rabao, Béra et Raouma seront les guides. Originaires l'un et l'autre de l'intérieur qu'ils ont abandonné dès leur bas âge, sans doute pour échapper à la vengeance de quelque ennemi, — car le père de Raouma a été tué dans un combat et celui de Béra n'a dû son salut qu'à la fuite, — ils reverront volontiers, après un si long temps, le village natal et les parents qui sont demeurés là-bas. Six autres sauvages sont à leurs ordres et au service des Missionnaires. Une hache pour chacun sera le prix du travail.

Au jour fixé, à l'heure convenue, le P. Verjus, le P. Couppé et un nouveau venu, le frère Georges, sont à l'embarcadère. De guides, point. Le P. Verjus court au village. Il les trouve assis en rond autour de marmites bouillantes. On a tué un porc : il est naturel qu'on le mange. Tous, ce soir, seront au rivage. Nuit tombée, personne. Les Pères allument un bon feu pour éclairer leur marche, car ils comptent toujours les voir arriver. Ils attendent une heure. Ils attendent deux heures. Point de guides. On remonte à Yule. On y passera la nuit. D'ailleurs la pluie tombe. C'était le 17 mai.

Le lendemain, Béra, Raouma et les autres arrivent et s'excusent en disant qu'ils avaient prévu le mauvais temps. Les Missionnaires ont besoin d'eux, et ils font semblant de les croire.

II

La réba-réba a 13 mètres de long sur 1^m,50 de large. A l'arrière, que les Pères se sont réservé, on a installé une tente. Les sauvages occupent le reste de la pirogue où ils entretiendront le feu destiné à allumer leur pipe, à cuire le riz et le sagou, à éloigner les moustiques. Vers neuf heures on part. Huit pagaies fendent les belles eaux. Les Missionnaires sont contents. On s'en va à la recherche d'un peuple inconnu, et déjà l'on rêve d'une moisson d'âmes.

De Port-Léon aux bouches du fleuve la baie mesure environ deux lieues. A mesure que l'on approche du vaste delta formé par les cinq ou six bouches du Saint-Joseph, on voit sur ces bancs vaseux, se promenant ou pêchant, des oiseaux aquatiques : canards, échassiers de toute sorte, ibis blancs. C'était marée basse. Il fallut stationner sur les bancs. Avec le flot on entre dans le Kémélou, une des bouches. Le spectacle est charmant. Les eaux du fleuve, en ces parages, se divisent et se subdivisent à plaisir, décrivant les plus capricieux détours et formant des îlots qui sont des bosquets de verdure. Là s'ébattent et chantent les oiseaux les plus divers et les plus harmonieux. Ordinairement, les oiseaux, en Nouvelle-Guinée, crient plutôt qu'ils ne chantent. Quelques-uns cependant rivaliseraient avec nos bouvreuils de France, la fauvette et le rossignol[1].

L'objectif de ce premier jour a été l'embouchure du Saint-Joseph. On ne veut pas s'engager dans le fleuve pendant la nuit, à cause des crocodiles. On s'abrite, pour dormir, derrière un îlot. Les sauvages coupent des branches sur la rive et se construisent, à l'avant de l'embarcation, une hutte de feuillage pour protéger leur sommeil. Les Missionnaires déploient leur tente.

« Nous nous réveillons, écrit le P. Couppé, dans les

1. Le P. Couppé, *loco citato*.

allégresses de l'Ascension. Tout en regrettant d'être privés de célébrer le saint sacrifice en cette belle fête, c'était pour nous une grande consolation de commencer la montée du Saint-Joseph au jour du triomphe de Notre-Seigneur sur le démon. Nous aimions à trouver dans cette coïncidence le présage du nouveau triomphe qu'il se préparait à remporter, dans ces contrées, sur ce cruel ennemi des âmes. »

De la bouche du Kémélou on entre dans une autre nommée Owapoua. Une demi-heure plus tard, c'est le large lit du Saint-Joseph. Les rameurs reprennent haleine quelques instants, et fument. Puis les Pères commandent l'assaut.

Sans trop de peine la réba-réba domine le courant. On laisse à gauche la bouche nommée Ibéaouriri, et à droite celle de Baoutsou. On côtoie le rivage le plus qu'on peut, du côté où le courant est le plus faible ; mais, le cours du Saint-Joseph étant fort capricieux, il faut souvent passer d'un bord à l'autre. Impossible d'affronter le milieu sans rétrograder. A 6 h. 25 du soir, après avoir fait sur le fleuve plus de seize kilomètres, on aborde à Akabara.

Sous ce nom sont compris deux villages. Sur la rive gauche, Akabara Pohé. Rien de plus misérable. Dans la boue du fleuve, douze cabanes sur pilotis; une seule famille de cinq membres. Sur la rive droite, à trois cents mètres, Akabara Kaïpou. Une vingtaine de cases ; une cinquantaine d'habitants [1]. Les Missionnaires logent chez le chef Aitsi. Les rameurs, faute de place, s'en vont à un village voisin, Pôta. Ils éclairent leur route dans la forêt nocturne en tenant à la main, comme des torches, des feuilles de cocotier enflammées.

Le 20 mai, seconde étape. Cinq jeunes gens d'Akabara accompagnent les explorateurs. Les engagés de Rabao en profitent pour manger, fumer et dormir toute la journée. Aux pagaies on substitue des *iôou*, perches droites, et des *kâka*, perches recourbées. On va moins vite. Des croco-

1. Les deux villages n'existent plus. Ils se sont joints au village de Rapa.

diles dorment sur les bords du fleuve. On traverse la contrée nommée Napaïrou et plus tard celle de Béiaoboa. On examine le sable. On y trouve du quartz. Sur les deux rives, on admire de belles plantations. De distance en distance des sentiers conduisent à des villages plus ou moins proches : à gauche Mohou, Oukoukoko, Babiko et ses jardins; à droite, Inawaia.

C'est à Inawaia que l'on a décidé de passer la nuit. Depuis l'excursion par voie de terre, on a gardé l'espoir d'y établir une station, si la voie d'eau est praticable. Or, du rivage aux cabanes, il fallut une heure de marche en plein marais et dans la boue. On cherchera donc une station d'accès plus facile.

La réception, dans ce pays de connaissance, fut empressée et cordiale. « Dès qu'on nous aperçoit, écrit le P. Couppé, les noms de *Mitsinari* (le P. Verjus, le Missionnaire par excellence) et de *Pé Couppé*, qui leur étaient familiers, éclatèrent dans tout le village. Nous n'étions pas encore assis sur la maréa du chef, qu'une foule joyeuse et babillarde nous entourait. En cinq minutes, les noix d'arec, présent de la paix, et les noix de cocos, présent de l'amitié, nous arrivèrent en telle quantité que nous dûmes déclarer à plusieurs reprises, que nous refuserions les nouveaux présents. Certainement le tabac, que nous donnions en retour, ne fut pas pour rien dans cet élan de générosité.

« Je passe tous les détails de la soirée et de la nuit; je vous assure qu'il faut être bien fatigué pour dormir au milieu d'un vacarme pareil à celui qui se faisait autour de nous; car, aux allées et venues de tous ceux qui logeaient dans la maréa se joignaient les cris des marmots que les moustiques harcelaient, les grognements des porcs qui rôdaient sous la maison, et les hurlements lamentables des chiens qui abondent dans le village. Les chiens hurlent en Nouvelle-Guinée; ils n'aboient pas. »

Le chef essaie de retenir les Missionnaires. Les rameurs font chorus. Plus haut, dit-on, le fleuve n'est point navi-

gable. Pour atteindre le prochain village, il faudra plusieurs jours. Les naturels sont féroces. On court le risque d'être massacré. Le P. Verjus répond au chef et aux guides : « Le P. Navarre, notre grand chef à nous, entend que tout le fleuve soit exploré. Nous lui obéirons. Si vous, gens de Rabao, vous ne voulez pas nous suivre, nous partirons sans vous. » Les cinq d'Akabara s'en retournent chez eux. Un seul homme d'Inawaia monte sur le bateau. Les engagés maugréent et reprennent les rames. Le fleuve est magnifique. Opulentes sont les rives. Les cocotiers et les aréquiers abondent. On aperçoit dans les jardins des bananes, des taros, le chou palmiste, l'artocarpus, le piment, le gingembre. On n'avait pas fait peut-être deux kilomètres que le lointain village, Inawaé, district de Mékéo, était en vue.

Inawaé compte une trentaine de cases. A l'apparition soudaine des blancs, les naturels furent pris d'épouvante. Les femmes se cachèrent, les enfants s'enfuirent, les hommes se saisirent de leurs arcs. Mais, la panique ne fut pas de longue durée. On sut tout de suite quels étaient ces nouveaux venus. On alla chercher le chef dans ses plantations. C'était Iaou, le frère de Béra. Il eut bientôt mis, par sa jovialité, entre son peuple et les Missionnaires, de l'aisance et même de l'entrain. Le P. Couppé l'a défini « un sans-souci qui rit de tout, même de ses méfaits ». Effectivement, comme on lui demandait avec compassion qui était, près de lui, cette pauvre infirme pouvant à peine se tenir debout, il répondit en riant que c'était sa femme. « Un jour, en la battant, je lui ai cassé les reins... J'en ai pris une autre. »

Le 22, la scène de la veille recommence. Béra que le seul désir de revoir son frère avait déterminé au voyage, complote avec ses compagnons pour arrêter là l'exploration du Saint-Joseph. Le chef s'en mêle. « Nous rentrerons à Yule sans vous », déclarent les Pères.

Cependant un festin se prépare en l'honneur des Missionnaires. S'y dérober serait mécontenter tout le village.

Il faut se résigner à perdre une bonne partie de la journée. On apporte un chien encore palpitant, puis un second, puis un troisième. Jamais chef n'a été reçu avec plus de magnificence. Les Missionnaires assistent aux préparatifs du banquet. On fait passer les chiens dans le feu qui flambe, pour leur enlever le poil ; puis, sans les dépouiller de la peau, les hommes les coupent en morceaux. Cependant les femmes épluchent des bananes, des patates, des taros. On les jette en de larges marmites de terre. On entasse le bois. On active le feu. On surveille la cuisson avec le plus grand soin. On dispose les écuelles sur la plate-forme de la maréa. On sert le tout, bouillant et fumant, et les appétits se déchaînent.

A 9 h. 1/2, la digestion commence. Les Pères ordonnent le départ. Personne ne remue. Ils insistent. On murmure. Ils crient plus fort. Les rameurs déclarent qu'ils ne bougeront pas. Les Pères saisissent leurs valises et, d'un pas rapide et ferme, s'en vont vers le rivage. Iaou, le frère de Béra, saute de l'estrade. Les jeunes gens le suivent. On court après les Pères. On prend leurs paquets. Les rameurs murmurent de plus belle, et en font autant. On monte sur la réba-réba. Sept hommes d'Inawaé veulent accompagner les Missionnaires. On les accepte. Quatre de Rabao descendent et désertent. On vogue vers Inawi. Bientôt cinq naturels de la rive gauche demandent à monter. L'un d'eux, Kôra, est le frère du chef d'Inawi. Il a le visage tout barbouillé de noir. A 4 h. 25, on est au débarcadère. En quinze minutes, on est au village : cent dix cabanes ; quatre cents habitants. Beau champ de labeur pour un Missionnaire. Inawi sera la première station de la grande terre. On l'appellera Saint-Joseph, comme le fleuve qui en baigne les rives.

Au risque d'allonger encore ces chapitres d'exploration, nous ne résistons pas au plaisir de citer à pleines pages la narration du P. Couppé : sans phrase et sans emphase, elle évoque à nos yeux de civilisés, peut-être même de décadents, un monde primitif, un monde inconnu.

« Soit que nous ayons été annoncés ou que la confiance régnât toujours dans ces grands centres de population qui ont conscience de leur force, une foule d'hommes, ayant le chef en tête, vinrent à notre rencontre et nous conduisirent, en nous tenant par les mains, sur la plate-forme de la principale maréa. On nous y fait asseoir et on y range nos bagages. Les hommes, autant que l'estrade et la maréa en peuvent contenir, se groupent à nos côtés, tandis que la foule des femmes et des enfants se presse autour de la maison en faisant éclater sa surprise et sa joie.

« Le chef est un bon vieillard à cheveux blancs, nommé Maïno; mais, en réalité, c'est son fils Oboùgnou qui tient le sceptre : un petit homme d'une cinquantaine d'années, à figure fine, à manières douces et affables. Il ne peut se rassasier de nous serrer la main et de nous toucher sur l'épaule en signe d'amitié. Il nous fit voir avec une certaine fierté sa chère moitié et ses cinq enfants dont l'aîné a de vingt-cinq à trente ans.

« Par bonheur pour nous, ce chef et plusieurs hommes du village, ayant des relations avec la province de Maïva qui appartient à la tribu de Roro, entendent et parlent un peu la langue de Yule.

« Nous vîmes que nous étions chez nous au milieu de ce bon peuple. Il nous fallut échanger des poignées de main avec la plupart des hommes, et leur répéter nos noms. En peu de temps, toutes les bouches les redisaient tant bien que mal : « Mitsinari, Schiotchio (George), Pé Couppé, » nous revenaient aux oreilles comme un perpétuel refrain.

« Un présent en tabac fait au chef, et quelques sticks remis entre ses mains, pour être distribués aux principaux habitants, nous gagnèrent au plus haut point la confiance de tous. On commence alors à nous apporter des présents : nous recevons par douzaines les cocos frais et les grappes de noix d'arec. Des femmes déposent à nos pieds une quinzaine d'écuelles énormes remplies de ba-

nanes et de taros cuits destinés à faire notre souper et celui de nos hommes. Nous dûmes encore, comme à Inawaïa, arrêter cette procession de présents sous peine d'en être accablés: nous en avions déjà de quoi charger une voiture.

« Vous vous ferez difficilement l'idée d'une scène semblable, bien étourdissante, sans doute, et bien fatigante pour les oreilles, surtout lorsqu'on est déjà harassé par le voyage et la chaleur, mais infiniment consolante pour des apôtres. Les hommes, assis sur la plate-forme, mangeaient en chœur le bétel, tout en braquant leurs yeux sur nous et en faisant, entre eux, à tue-tête, des conversations dont nos personnes et nos objets faisaient la matière. Lorsque nos regards rencontraient ceux de l'un d'entre eux, il nous répondait par un bon gros sourire de bienveillance. Les enfants, poussés par la curiosité, envahissaient les bords de la plate-forme, pour nous contempler de plus près, mais, de temps en temps, les hommes, importunés de leur présence, faisaient entendre, tous ensemble, un vrai tonnerre de menaces, et les enfants sautaient à bas, comme une troupe de rats, pour remonter un moment après. Tout ce peuple, bien propre, bien portant et plein de vie, présentait un excellent aspect. Les types, en général, ne nous semblent guère différer de ceux des Européens. Changez un peu la couleur du visage, plus bronzé que celui de nos méridionaux, sans être noir; donnez des habits à tout ce monde, et vous vous croirez dans un gros village de France, un jour de fête. Vous y trouverez le même entrain, le même enjouement, les mêmes espiègleries.

« Ce peuple regorge littéralement des fruits de la terre, et, sous ce rapport, il n'a rien à envier à nos plus riches cultivateurs. Malgré cela, le tabac, qui est chez eux ce que l'or est chez nous, produit sur eux un tel charme que, au moment où nous entr'ouvrons la caisse qui le contenait, il se produisait instantanément dans toute l'assemblée comme une explosion d'admiration et de stupeur.

« *To!* » s'écriaient-ils, comme mus par un même courant électrique; puis suivait un brouhaha général d'où se détachait sur tous les tons le mot : « *Toûtou! Toûtou! Toûtou!* Tabac [1]. »

« C'était pour eux comme l'apparition soudaine d'une richesse dont leur imagination n'avait encore pu se faire une idée. Nous étant ainsi prodigués, pendant près d'une heure, en frais de politesse et à la curiosité de ce bon peuple, nous pensâmes à prendre notre repos.

« Oboùgnou comprenant qu'il nous serait impossible de dormir dans la maréa, où des visiteurs importuns nous auraient assiégés toute la nuit, nous invita à coucher dans la maison de son frère Kòra. Cela n'empêcha pas tous les membres de la famille et bon nombre d'amis de nous suivre dans cette demeure privée et d'assister, avec un intérêt extrême, manifesté par d'innombrables *to!* exclamatifs, à tous les préparatifs et toutes les circonstances de notre coucher.

« Les maisons consistent en un toit très élevé, tombant à un demi-mètre d'un plancher ou plate-forme à claire-voie établie elle-même sur des pilotis de 1^m,50 à 2 mètres. Sous cette plate-forme, on entretient toute la nuit un grand feu destiné à chasser les moustiques. L'air circule librement entre le toit et cette plate-forme; ce qui n'est pas un inconvénient dans ces chaudes régions, sauf durant la saison des pluies et des grands vents. Pour ce cas, il existe sous le même toit d'autres plates-formes superposées dont les parois du toit servent alors de murailles.

« Quand nous fûmes étendus sous nos moustiquaires, nous éteignîmes notre bougie et fîmes les morts pour mettre fin à la conversation que les naturels auraient volontiers poursuivie avec nous durant toute la nuit. Malgré cela, plusieurs s'assirent à nos côtés dans les ténèbres, et se crevaient les yeux pour nous voir au travers de nos moustiquaires. Quelques-uns, plus indiscrets, allaient

1. En langue de Roro : *Koûkou.*

jusqu'à nous tâter les pieds et les mollets. Nous croyant endormis, ils engagèrent conversation avec nos hommes, qui leur racontèrent avec un certain orgueil tout ce que nous faisions à Yule, énumérant avec emphase combien nous leur donnions de tabac, de couteaux, de haches, de vêtements ; combien nous avions fait de maisons, c'est-à-dire avec la nôtre et celle des Sœurs, la maison des chèvres, des poulets, du bois, du puits, sans oublier surtout les cabinets. Ils parlèrent avec plus d'estime encore des catéchismes et des classes que nous leur faisions chaque jour, des soins que nous donnions à leurs malades, du nombre des enfants et des malades que nous avions baptisés, et du peu de crainte que nous avions du *népou* et du *païpaï*. Ils firent même le parallèle avec les « teachers » de la Société biblique de Londres qui, disaient-ils, peu différents d'eux-mêmes par la couleur et la science, étaient loin de ressembler aux Missionnaires blancs. C'était une apothéose en règle, écoutée avec le plus grand intérêt par les naturels d'Inawi, et surtout avec un plaisir extrême pour nous qui voyions ainsi les cœurs s'ouvrir et les voies s'aplanir pour l'établissement du règne de Dieu dans ces contrées.

« Vers onze heures seulement, le silence et le vide se firent autour de nous. Dans le village cependant, le bruit continua jusque vers minuit. A certains moments nous entendions des hommes parler avec tant de force que nous croyions à des disputes prêtes à se terminer par des coups. Béra nous assura que c'étaient des orateurs qui haranguaient la foule. Il paraît, en effet, que l'éloquence joue un grand rôle dans les mœurs de ce peuple, et que chaque soir il y a des discours prononcés par des orateurs en renom. »

Les Missionnaires ont trouvé sur les rives du Saint-Joseph un village important. Ils pourront y établir une station centrale. Le but principal de l'expédition est donc atteint. Cette fois on ne remontera pas le fleuve plus haut.

A pied, les apôtres explorateurs, accompagnés de quelques indigènes d'Inawi, parmi lesquels Oboûgnou et ses deux aînés, visitent, à trois kilomètres, Inawépaë : 110 cases ; Béipaha, à dix minutes : 119 cases, et, à trois minutes plus loin, Aïpéana : 48 cases. Un total de 461 cases, y compris Inawi ; soit plusieurs centaines d'habitants, des âmes à instruire, à baptiser, à sauver.

Détail charmant. Chemin faisant, le long des sentes, l'un des fils d'Oboûgnou qui marchait en tête, d'une branche d'arbre balayait la rosée devant les Missionnaires ou écartait les lianes qui embarrassaient le passage.

En rentrant à Inawi, il fut convenu avec Oboûgnou qu'il ferait construire une maison pour les Missionnaires. On en choisit l'emplacement. On en traça les dimensions. A la nuit, les gens de Rabao qui étaient restés avec les Pères chantèrent les cantiques de la Mission. Les Pères entonnèrent l'*Ave maris stella*, et Béra fit dans la langue d'Inawi un panégyrique éloquent des Missionnaires de Yule. On chanta encore. On soupa, et l'on s'endormit.

Le lendemain, les habitants d'Inawi acclamaient, comme des amis, les prêtres blancs qui redescendaient le grand fleuve.

III

Les deux mêmes Pères, aussi intrépides l'un que l'autre, inlassables, passionnés pour l'avènement du royaume de Dieu en ces régions païennes, — à force d'entendre dire aux sauvages que Raraï est un plus grand village qu'Inawi et mieux situé sur le Saint-Joseph, — reprennent, quelques semaines plus tard, au mois d'août, du 12 au 19, avec douze indigènes, l'exploration. Nous ne la raconterons pas. Nous n'en donnerons que les résultats.

A Eboa, ils constatent que la rivière Ama-Ama n'est autre que l'Hilda. D'Eboa elle s'en va à Inawaboui d'où elle se perd dans les montagnes de Bioto. D'Eboa à Bébéo, village d'une quarantaine de cases, les voyageurs sont

dans l'eau constamment et dans la boue, dans les fossés et les rivières. De Bébéo, un mauvais chemin sous bois conduit au Saint-Joseph. Là, les montagnes se découvrent. On en distingue à l'œil nu les arbres. Comme les deux Missionnaires aimeraient à explorer ces vallées, à gravir ces sommets! En cet endroit, le fleuve se divise et se subdivise en un grand nombre de bras qui, se rejoignent à l'infini, formant de nombreux îlots, et que l'on voit venir, en des directions diverses, des hautes montagnes. On le traverse et, après une marche pénible et longue, périlleuse, sous une pluie de déluge, on arrive à Raraï. La pluie redouble d'abondance et de violence. Le village est une rivière. Les Missionnaires se réfugient dans la maréa où le chef les rejoint aussitôt. Il se nomme Baoura. Le P. Couppé s'attarde volontiers à crayonner ce type, fameux, paraît-il, dans toute la région.

« Il est peut-être âgé de soixante-quinze ans, grand, décharné, efflanqué et surtout d'un visage de squelette qui lui donne une parfaite ressemblance avec ce portrait de la mort que tout le monde connaît : il n'y manque que la faux et les ailes de vampire. Quand il fut près de nous, il commença par nous saisir les mains avec cette sorte de tremblement nerveux naturel aux vieillards; il nous embrassa alternativement, en frottant son nez contre le nôtre. Notez qu'il s'était enduit le visage de noir de fumée, en signe de deuil pour la mort récente d'un de ses fils, et que la pluie avait détrempé ce fard d'un nouveau genre. Il se mit ensuite à gesticuler et à crier à tue-tête comme un énergumène en fureur, et cela pour nous exprimer son bonheur de nous voir, pour nous assurer que nous serions bien chez lui et que sa maison était désormais la nôtre. »

Peu à peu, malgré l'orage, les gens, poussés par la curiosité s'approchent. Ils portent, en guise de parapluie, une feuille de bananier. Bientôt, la maréa fut pleine, trop pleine. Tout à coup, de sinistres craquements se font entendre. Les pilotis chancellent, le toit s'abîme. En un clin d'œil tout le monde est à terre. Les Missionnaires ont

trouvé ailleurs un abri. Raraï n'a point l'importance que disaient les gens de Roro. On reste persuadé qu'Inawi doit être la station maitresse. Les Pères auraient désiré remonter le Saint-Joseph jusqu'à Taéna et, de là, à un village qui, de loin, paraît être sur la croupe du Mont-Yule ; mais aucun sauvage n'a voulu les accompagner.

Ils rentrent donc à Port-Léon.

Maintenant, ils peuvent formuler leurs conclusions :

La voie de terre vers l'intérieur est impraticable.

Le Saint-Joseph est navigable.

De nombreux villages dont quelques-uns parlent la langue de Roro et, un plus grand nombre, celle de Mékéo, sont assis sur les deux rives.

La région qu'il baigne, est fertile et splendide. Elle est saine aussi, ou, du moins, plus saine que la côte.

L'avenir de la Mission, pour un long temps, est sur ce fleuve.

Mais, à cause de l'impétuosité de son courant, trop souvent encombré d'arbres énormes que les inondations amènent et qui s'enlisent, vu aussi la difficulté de trouver des rameurs et le peu de crédit que l'on doit accorder à leur parole, l'achat d'un bateau à vapeur s'impose.

Enfin Inawi semble le meilleur emplacement pour une station centrale dans la grande terre.

Les Missionnaires, dans ces explorations, ont peiné, assurément, et cent fois plus que ne l'a dit l'historien ; mais, qu'est-ce que la fatigue, qu'est-ce que la souffrance, si l'on peut faire avancer d'un pouce, ici-bas, le royaume de Dieu[1] ?

1. On peut être, à bon droit, étonné, en voyant dans les papiers de Mgr Verjus la preuve frappante qu'il s'était déjà procuré, en interrogeant les indigènes, des renseignements détaillés et précis sur des tribus très éloignées de Rabao, par exemple la tribu d'Ouni-Ouni, qui n'a été visitée qu'en 1896 par les PP. André Jullien et Victor de Rijke, et la tribu d'Orou, qui n'a pas encore été visitée. On la dit anthropophage.

Voici les noms des vingt et un villages de la tribu d'Ouni-Ouni, tels que nous les trouvons dans les papiers du Missionnaire : Raïpa, Okamo,

Ito-Ito, Poriko, Dinaba, Inaomolopa, Kaouta, Biona, Boubouni, Onomou-Baeina, Deva-Deva, Valé, Arabouré, Aono, Méméa, Outo, Boboréba, Boboï, Zitou-Zitou, Paoula, Beï-Kené. En regard des villages, le Père a inscrit les noms de la plupart des chefs.

Donnons encore les noms de douze villages de la tribu d'Orou. Ces villages, lisons-nous dans les papiers du Père, sont dans les chaînes du Mont-Yule. Dans cette liste il n'y a point de noms de chefs : Lopiko, Inaooréna, Popohi, Ahifa, Lopiko, Inaooréna, Mahi-Mahi, Pohi, Iavi, Pohi, Ipi-Ipi, Kopo.

On remarquera dans cette liste des villages de même nom. Cela vient souvent, nous a dit notre confrère, le P. Jullien, de ce qu'un village s'est fractionné par suite de guerres.

Le même Père nous a engagé à publier cette note pour l'édification et l'instruction de nos chers Missionnaires de Nouvelle-Guinée.

Nous trouvons des renseignements non moins précis sur la tribu de Pokao, la tribu de Mékéo et la région de Port-Moresby; mais ces contrées sont maintenant connues.

XVII

PROMOTION DU P. NAVARRE A L'ÉPISCOPAT

SACRE A ISSOUDUN.

VOYAGE *AD LIMINA*. — RETOUR DANS LA MISSION

I

Tandis que les Missionnaires agrandissaient, par de courageuses explorations, leur champ d'apostolat, le Souverain Pontife Léon XIII, dans un consistoire secret tenu au Vatican le 26 mai de cette même année 1887, préconisait le P. Navarre évêque titulaire de Pentacomie[1]. Quelques jours auparavant, il l'avait nommé vicaire apostolique de la Mélanésie et administrateur du vicariat de Micronésie. Le Pape, qui venait d'organiser la hiérarchie dans les Indes et de jeter la pourpre sur l'Australasie dans la personne de Mgr Moran, archevêque de Sydney, avait les yeux fixés sur la Mission de Nouvelle-Guinée, à peine sortie des langes, et c'est pour lui donner, avec un centre d'impulsion, de direction et de surveillance, les éléments essentiels d'une vie grandissante, plus vigoureuse et plus complète, qu'il met à sa tête un évêque.

Le 30 novembre, en la fête de Saint-André, son patron, des mains de Mgr Marchal, archevêque de Bourges, assisté de Mgr Coullié, évêque d'Orléans, et de Mgr Laborde, évêque de Blois, en présence de Mgr Boyer, évêque de Clermont, qui sera l'orateur bienveillant et retentissant de la fête; de Mgr Dénéchau, évêque de Tulle; de Mgr Fulbert Petit, évêque du Puy, et du Révérendissime P. Dom Albéric, abbé mitré de la Trappe de Fontgombault, le T. R. P. Navarre recevait, dans l'église paroissiale d'Issoud'un, la basilique du Sacré-Cœur étant, depuis l'attentat du 5 novembre 1881, sous les scellés sacrilèges, l'onction

1. C'est le nom d'une ville de Syrie, sur le bord de l'Euphrate, catholique autrefois et florissante, déchue aujourd'hui sous le joug des Turcs.

qui fait les pontifes. Plus de deux cents prêtres lui faisaient une escorte d'honneur, de louange, d'affection et de prière.

Quand, à la fin de la fonction sacrée, le nouveau prélat, revêtu des ornements pontificaux, crosse en main, mitre en tête, descendit, entre les deux évêques assistants, des marches de l'autel, pour parcourir l'assemblée et la bénir, il y eut dans les rangs comme une émotion sainte et un pieux murmure. Avec sa barbe de patriarche déjà blanchissant, sa barbe longue et drue, son maintien grave, sa figure bistrée par le soleil des tropiques, son regard très doux et, néanmoins, étincelant de foi surnaturelle et d'humaine énergie, il était vraiment beau à voir, cet évêque. Il fut touchant, lorsqu'il s'en alla droit vers le T. R. P. Chevalier, fondateur de la petite Société apostolique, son père, à genoux dans un coin du chœur, et qu'il le couvrit de ses premières bénédictions, cependant que le *Te Deum*, semblable à la voix des grandes eaux, les eaux lointaines, éclatait sous les voûtes de la vieille église. Le P. Chevalier se rappelait peut-être, en ce moment, qu'à pareil jour, il y avait trente-trois ans, il faisait à Issoudun une neuvaine préparatoire à la solennité de l'Immaculée-Conception de la Très Sainte Vierge, et qu'il demandait au Cœur de Notre-Seigneur, par l'entremise de Notre-Dame, la grâce de fonder, en dépit de tous les obstacles, un Institut de Missionnaires dont cette devise : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus ! » serait le cri de ralliement.

Ce cri, le vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée l'a fait sien ; il l'a poussé sur les rivages d'un monde inconnu et que, le premier, par lui ou par ses frères, il explorait : en syllabes d'or, il l'a gravé dans ses armes.

Des armes parlantes : le Cœur de Jésus avec la croix, les flammes, les épines, la blessure ; le chiffre de Notre-Dame et celui de saint Joseph. La Mission est représentée par trois cocotiers symboliques et une barque chargée de Missionnaires qui s'en vont, sur la parole du Pape, conduits et gardés par Dieu, à la conquête d'un nouveau monde.

Le lendemain du sacre, — c'était un jeudi, le jour de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, — Mgr Navarre voulut célébrer la messe, sa seconde messe épiscopale, à l'autel de la chère Madone.

L'après-midi, la Petite-Œuvre était en fête. Elle avait désiré recevoir « chez elle » le nouvel évêque. Monseigneur ne dédaigna pas de répondre à l'aimable invitation. Le voici, escorté par le T. R. P. Chevalier, par M. le chanoine Caseneuve, du clergé de Marseille, un ami des Missionnaires, par le P. Jouët et par la communauté des Pères du Sacré-Cœur.

Au fond de la salle flotte la bannière des enfants. La mitre d'or est posée sur une table, en face de Mgr Navarre; un écolier tient en main la crosse pontificale. Nous saurons pourquoi tout à l'heure.

Un élève s'avance et lit un compliment des plus délicats. La Petite-Œuvre, dit-il en substance, était heureuse hier, à l'auguste cérémonie. Ce n'était pas sans raison. Son cœur n'a-t-il pas une fibre de reconnaissance pour ceux qui lui ont prodigué leurs soins affectueux? Et il évoque, en gracieuse prose, les souvenirs du passé. Vous souvient-il, Monseigneur, de cette paisible retraite qui, comme un nid d'oiseau, est entourée des forêts épaisses de Chezal-Benoît? Durant cette ère bénie que nos aînés ont justement appelée l'*âge d'or de la Petite-Œuvre*, la Providence vous plaça à deux reprises au milieu de la petite phalange... Aussi la Petite-Œuvre avait-elle sa bannière au sacre, parmi ces oriflammes qui ombrageaient de leurs plis l'autel du sacrifice. L'humble étendard, autrefois témoin des travaux du R. P. Navarre au milieu des enfants de l'École, devait être à l'honneur, « comme le drapeau fleurdelisé de Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII ». Il y a plus. Cette mitre d'or, d'un travail exquis [1], que le consécrateur déposa sur la tête du nouveau pontife, c'est la Petite-Œuvre qui l'a offerte, comme un gage de sa re-

1. Elle fut l'œuvre désintéressée des pieuses Clarisses de Nantes.

connaissance et de son amour. Et le cher enfant qui a la parole au nom de ses condisciples, fait, à l'occasion de la mitre, une citation de nos saints livres pleine d'à-propos : « *Corona senum, gloria filiorum :* La couronne des pères est la gloire des fils. » La séance a continué, toute pleine de cette double idée : Mgr Navarre et les Missions d'Océanie; avec ce trait d'union : le Cœur de Jésus et Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Le programme de la Petite-Œuvre une fois rempli, l'enfant qui tient la crosse, se lève. Il se place devant le T. R. P. Chevalier, et le P. Jouët, qui se lève à son tour, s'exprime en ces termes :

« Vous souvient-il, vénéré Père supérieur, et vous, bien-aimés confrères, et vous, enfants, Benjamins chéris de notre famille religieuse, de la joie de Jacob en revoyant, après de longues années d'absence, son fils Joseph devenu premier ministre du roi? L'Écriture résume toute la joie de ce vénérable patriarche dans une parole pleine de mystère et qui semble avoir, en ce jour, la plus heureuse application. « Jacob, dit le texte sacré, adora l'extrémité « du sceptre de Joseph ». L'heureux père n'est ébloui ni par le diadème d'or de son fils, ni par son manteau royal, ni par l'éclat de son trône. Il ne voit, il n'admire, il ne vénère que l'extrémité, que le faîte du bâton de commandement. « *Fide Jacob adoravit fastigium virgæ Joseph :* Jacob, plein « de foi, s'inclina pour adorer l'extrémité du sceptre de « Joseph. » Quelle symbolique figure y était donc sculptée? Je n'en sais rien. Mais, hier, lorsque le premier évêque de nos Missions, notre vaillant et généreux apôtre, revêtu de ses ornements pontificaux, la mitre d'or en tête, l'anneau au doigt, la crosse[1] en main, s'apprêtait à parcourir la vaste nef de Saint-Cyr, pour y répandre ses premières bénédictions sur la foule tremblante d'émotion, le pontife s'est arrêté, cherchant du regard, autour de lui, son père

1. Cette crosse, surmontée d'une admirable statuette de Notre-Dame du Sacré-Cœur, est un véritable objet d'art; elle a été offerte à Mgr Navarre par les Dames d'Issoudun.

et le nôtre : il s'est dirigé vers lui, et, levant sa main pleine de grâces divines, il l'a étendue avec des paroles de bénédiction, d'amour et de reconnaissance, vers vous, vénéré fondateur; et vous, Père, comme l'ancien Jacob, vous avez aperçu, au sommet de la crosse d'or, une figure bien connue... C'était la ravissante image de Notre-Dame du Sacré-Cœur. C'était Marie vous présentant le Cœur de Jésus d'où est sortie, vivante et toute de feu, notre petite Société du Sacré-Cœur, le Cœur de Jésus, notre force, notre espérance dans l'avenir et l'unique explication de tous les succès du passé et de toutes les joies du présent... Et vous vous êtes incliné, et vous avez adoré avec la foi des patriarches et des prophètes. *Fide Jacob adoravit fastigium virgæ Joseph.* Avec vous, Père bien-aimé, avec vous, Monseigneur, avec tous les membres de notre Société, tous les associés de l'Archiconfrérie, toutes les peuplades sauvages de la Mélanésie et de la Micronésie, nous remercions Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui est venue se poser, comme une apparition céleste, sur le sommet de cette crosse pontificale, se déclarant ainsi la Reine de notre Société et la Patronne de nos Missions. A la vue du divin Cœur qu'elle nous présente, nous n'avons, comme vous, Père, qu'à nous incliner dans l'adoration, en disant : Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus! »

Après cet éloquent commentaire du texte biblique et l'application aussi imprévue que touchante que le P. Jouët en a faite à la crosse épiscopale, Mgr Navarre, qui avait goûté le matin, à la messe, toute la saveur de la parole méridionale, se tourne vers M. l'abbé Caseneuve et lui dit : « A votre tour, monsieur le chanoine. » Et, sans plus d'apprêts, M. le curé de Saint-Pierre-Saint-Paul[1] se livre à une spirituelle improvisation : « Monseigneur, puisque vous commandez, j'obéis... Enfants, quelle joie d'obéir! Obéissez toujours. — Cette fête a été un charme. Mélange de joies graves et douces. Nous avons vu, Mon-

1. Aujourd'hui curé de Saint-Vincent-de-Paul.

seigneur, dans la danse des Canaques, vos diocésains. Ils ne sont pas jolis, vraiment : mal peignés, mal tournés, mal vêtus; mais, sous l'enveloppe, il y a des âmes qui sont belles. En voyant ces groupes d'enfants, je me suis posé une question. Pourquoi appelle-t-on cette école apostolique la « Petite-Œuvre » ? J'ai besoin du professeur de philosophie pour comprendre. Vraiment, on dirait que vous ne savez pas le français dans ce pays-ci. C'est la grande œuvre qu'il faut dire, la grande œuvre du Sacré-Cœur ! — Vous avez été accueillis, mes enfants, dans une maison de miracle, et vous-mêmes, vous y faites des prodiges. Vous êtes des apprentis-missionnaires. Oh ! que êtes heureux ! Chère Petite-Œuvre, au fond je sais pourquoi on vous appelle petite; c'est que votre Père a trouvé sa force dans l'humilité : force et humilité, deux grandes choses qu'il a apprises dans le Cœur de Jésus. On m'a dit que vous êtes plus de deux cents; deux cent cinquante, peut-être. En entendant cela, j'ai pensé aux nombreux enfants du prophète Élie, un grand homme, de forte race, et qui aimait la Vierge. Un jour il vit, du haut du Carmel, du côté de la mer, un tout petit nuage, « pas plus grand que « le pied d'un homme », dit la Bible, et, peu à peu, le nuage grandit, couvrit l'étendue du ciel, et des pluies fécondantes tombèrent. Votrè Père, mes enfants, lui aussi, aime la Vierge. Son Carmel a été couronné de fleurs et de fruits... Il peut regarder du côté de la mer : la petite nuée grandit, les Missions se développent... Et tous, vous irez loin, vous accompagnerez Élisée, celui qui est la couronne d'Élie et qui a reçu hier le manteau de son père. Longue vie à la Petite-Œuvre du Sacré-Cœur ! Longue vie et triomphe à Mgr Navarre ! Longue vie et triomphe à notre prophète Élie, au T. R. P. Chevalier !... Au surplus, je ne m'inquiète pas, il ne peut mourir. Il ne peut nous être enlevé que sur un char de feu, et, comme le prophète, il nous reviendra ! »

II

Au 1er janvier 1888, nous trouvons Mgr Navarre à Rome. La Ville Éternelle fêtait son père, le pape Léon XIII, au cinquantième anniversaire de son sacerdoce, et le globe tout entier, pour ainsi dire, tressaillait de joie. Tous les États d'Europe et d'Asie et d'Amérique, et jusqu'aux rois africains, et jusqu'aux chefs des îles de l'Océan, avaient envoyé leurs ambassadeurs. Les montagnes elles-mêmes prenaient part à ces acclamations : en Suisse et dans le Tyrol, elles se sont couronnées de feux qui portaient jusqu'aux étoiles l'allégresse, l'enthousiasme et l'amour des âmes. Seul, le gouvernement spoliateur, le gouvernement piémontais, était exclu, excommunié de la fête. Il y assistait, cependant; mais comme les gardes du sépulcre assistaient au matin triomphal de la Résurrection. Trois cents évêques de tous pays formaient au pape, dans la basilique de Saint-Pierre, une couronne d'honneur. La place de Mgr Navarre y était marquée, comme elle était marquée, six jours plus tard, par le cardinal Siméoni, dans la réunion des cinquante Évêques-Missionnaires qui célébraient, à la Propagande, l'Épiphanie du Sauveur. Mgr Navarre était à Rome; mais il y était malade. Le froid l'avait saisi en France, après son sacre, un froid de dix à quinze degrés, alors qu'il était habitué aux trente et quelques degrés de chaleur des pays tropicaux. Il était en proie à la fièvre. Dans une accalmie, le vénérable prélat se croit guéri, et il court à Rome. Il lui tardait de voir le Pape, qui avait dit de lui : « Cet évêque, pour cadeau de fête, m'apporte un monde. » La fièvre le reprend. Ses forces l'abandonnent. Il est si bas qu'il réclame les derniers sacrements. Cependant, peu à peu, revient la vigueur. Il entre en convalescence. Le 2 mars, veille de l'anniversaire du couronnement de Léon XIII, il reçoit une invitation inattendue à se rendre au Vatican. Le Souverain Pontife l'accueille avec bonté et lui donne rendez-vous, pour le 6, en audience particulière.

Cette audience, Mgr Navarre l'a racontée lui-même dans sa première lettre pastorale à tous les Missionnaires du Sacré-Cœur sous sa juridiction [1]. Dès qu'il entra : « Ah ! dit Léon XIII, vous êtes l'évêque de la Nouvelle-Guinée. Je sais tout ce qui vous est arrivé depuis le commencement. Le bon P. Jouët m'a tenu au courant... » Et, pendant vingt minutes, le Saint-Père, comme s'il n'avait eu qu'à s'occuper de cette Mission, rappela les principaux faits en les accompagnant de réflexions consolantes et encourageantes. Ensuite, je répondis à ses questions sur vous, sur vos besoins, les dispositions des indigènes, nos espérances pour l'avenir. Sa Sainteté a été particulièrement touchée de ce que nous avions donné le nom de Port-Léon à la baie où le P. Verjus aborda en Nouvelle-Guinée pour la première fois, et le nom de Saint-Joseph au premier fleuve que nous découvrîmes dans ces parages. Ensuite Léon XIII nous a encouragés à persévérer dans notre rude tâche, a félicité tous mes pieux et fidèles collaborateurs, béni nos néophytes, toute la Mission et ceux qui contribuent à son support, enfin notre vénéré Supérieur général. »

A l'occasion du jubilé sacerdotal du Souverain Pontife, les dons affluèrent, de toutes les parties du monde, au Vatican. On en fit, dans les jardins du Pape, une exposition indescriptible. Or, parmi tant de merveilles, la Nouvelle-Guinée avait sa place. C'était un tableau en relief de la grande île, exécuté par un artiste de talent, M. Bartolini. Nous le décrivons d'après les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur* [2] : En face des rivages de la Papouasie, se détache sur la mer bleue une île verte, Rabao, laquelle offre aux navigateurs son port large et tranquille. Le nom de Port-Léon, surmonté des armes du Pape, rayonne en lettres d'or. Dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée un fleuve serpente, le Saint-Joseph. Çà et là, des villages ; sur la mer, des pirogues ; à l'entrée du port, la barque apostolique,

1. Elle est datée de Port-Léon, le 2 février 1889.
2. Juin 1888.

l'*Annonciade*, avec, au haut du mât, plis au vent, le drapeau du Sacré-Cœur. Au bas du tableau, cette inscription : « Entrée des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée. » Sur les côtés : « Vicariats apostoliques de la Mélanésie et de la Micronésie. » Puis, cette dédicace : « A Sa Sainteté Léon XIII, Port-Léon, Nouvelle-Guinée. » Enfin, un beau cadre ovale, artistement travaillé, porte sur fond d'argent une épigraphe latine composée par le célèbre professeur de l'Université léonine, Tarozzi. La voici dans son texte savant et en traduction :

Lætare
PATER . SANCTE
Summe . omnium . gentium . Apostole
quod
te . hortante . te . bene . adprecante
te . vexillum . divinæ . caritatis . tradente
Missionarii . a . Sacro . Corde . Jesu
duce . Andrea . Navarre . vic . ap.
inexploratas . Novæ . Guineæ . regiones
feliciter . inivimus . peragravimus
ad . christ. . fidem . coluimus
contuere . expressam
Portus . primi . figuram
de . tuo . augusto . Nomine . appellati
unde . immensi . patescunt . tractus
multitudo . ingens . silvestrium . hominum
lætare . Pater . Sancte
cœptisque . adspira.

« Réjouissez-vous, Saint-Père, souverain Apôtre de toutes les nations, de ce que, à votre parole, sous votre bénédiction, armés par vous de l'étendard de la divine charité, nous, Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus, Mgr André Navarre, vicaire apostolique, à notre tête, nous avons abordé, parcouru, attiré à la foi du Christ, les contrées inexplorées de la Nouvelle-Guinée. Regardez l'image en relief du premier port, appelé de votre auguste Nom, d'où se découvrent d'immenses horizons et la multitude innombrable d'hommes sauvages, soupirant après le baptême du salut. Réjouissez-vous, Saint-Père, et à l'œuvre entreprise obtenez le succès. »

Léon XIII comprit la délicate pensée de Mgr Navarre. Elle émut son cœur, et sans doute le vicaire de Jésus-Christ redit sa grande parole : « Cet évêque m'apporte un monde. »

Il tardait au nouvel évêque de reprendre le chemin de son vicariat. Le 27 juin, il s'embarque à Marseille, emmenant avec lui plusieurs Missionnaires et quelques Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

III

Pendant ce temps-là et dans l'intervalle de ses explorations, que faisait le P. Verjus ?

Nous le voyons, dans son Journal et dans ses lettres, partagé, comme autrefois, entre les travaux matériels, l'instruction religieuse des sauvages, la prière et la souffrance. Il fait des routes, un jardin, un enclos ; il refait des pirogues. Il creuse un nouveau puits et il le mure. Il coupe du bois. Il scie des planches. « Le métier de scieur de long est dur, dit-il, en Nouvelle-Guinée [1]. » Il bâtit une maison-école, prépare une résidence pour les Sœurs, répare les vieilles cases que les vents, les ouragans et les pluies ont ébranlées ou renversées. C'est lui qui a élevé le le *Worf* de Port-Léon, une jetée d'un travail vraiment colossal. Il rêve d'une église qui ne serait point semblable aux cabanes de la Mission et, pour l'édifier, il pétrit de la terre : il fait des briques ; il est harassé ; et, le soir, il écrit en style de saint François de Sales : « J'ai pétri toute la journée. Frère l'âne est rendu ; mais le cœur est content [2]. » Voici qu'un incendie se déclare dans l'abri en roseaux où les briques étaient entassées et, cette masse d'argile, n'étant pas encore durcie suffisamment, se liquéfie. Il recommence. « Des briques ; toujours des briques. Je suis pétris-

1. Journal, 9 mai 1888.
2. *Ibid.*, 3 juin 1887.

seur. Mon Dieu, faites de moi ce que je fais de cette boue[1]. »

Ces incessants et rudes travaux ne nuisaient en rien à l'évangélisation des sauvages. Le P. Couppé a vu le P. Verjus à l'œuvre, et il rend ce témoignage : « A Yule, la connaissance et l'amour de tous les naturels nous sont acquis. Ils comprennent maintenant ce que nous sommes, le bien que nous leur voulons et l'amour que nous leur portons. Aussi les catéchismes qui ont lieu tous les matins, et les classes qui se font tous les soirs, sont-ils très bien suivis. Le cher P. Verjus est d'un zèle infatigable, il est chargé des catéchismes. Nous sommes émerveillés des progrès de ses paroissiens, surtout des progrès des enfants. Ces derniers, tout aussi bien et souvent mieux que la plupart de nos enfants d'Europe, récitent couramment la lettre du catéchisme et en donnent ingénument l'explication sur tableaux. Ils y mettent beaucoup d'émulation, surtout lorsqu'il doit y avoir un examen, suivi de récompenses. Les anciens ont assurément la tête plus dure, mais leurs progrès sont sensibles. Il n'est pas un naturel, si vieux et si dépourvu d'intelligence qu'il soit, qui ne sache dans sa langue et ne récite par cœur le *Pater*. Ils aiment tellement les enseignements du catéchisme qu'ils les répètent d'eux-mêmes dans leurs maisons et les rapportent aux naturels des villages de Nouvelle-Guinée avec lesquels ils sont en relation. Aussi sommes-nous agréablement surpris, lorsque nous rencontrons des naturels étrangers, de les entendre répéter devant nous le *Pater*, les principales demandes du catéchisme et les quelques cantiques que nous faisons apprendre ici.

« Les parents comprennent bien la nécessité du baptême, et déjà nous présentent d'eux-mêmes leurs nouveau-nés pour que nous leur donnions ce sacrement, sachant bien qu'ils seront obligés désormais à les élever chrétiennement. Nous avons la consolation de compter en ce moment cinquante-

1. Journal, 29 septembre.

neuf baptêmes, dont quelques-uns d'adultes à l'article de la mort. N'est-ce pas un beau résultat en si peu de temps? Et n'avons-nous pas raison de compter pour rien nos sacrifices, lorsqu'ils aboutissent à glorifier Dieu et à sauver les âmes, l'unique objet de nos désirs[1] ? »

Chacun de ces baptêmes, le P. Verjus les enregistre avec une joie toujours nouvelle : « Encore trois baptêmes!.. Mon Dieu, mon cœur si dur a été touché jusqu'aux larmes, lorsque ma main indigne vous a consacré ces anges[2]. »

D'ordinaire, à l'occasion de ces baptêmes, il n'écrit qu'un mot. Il s'attarde avec complaisance au baptême de Taïta Kouaé, la femme de Waroupi, l'un des chefs de Rabao. Écoutons-le :

« J'ai eu le bonheur de baptiser une vieille femme qui se mourait. C'était une des plus rébarbatives du village. Un jour qu'elle était au plus mal, j'allai la voir; une poignée de riz me servit d'introduction. « Taïta, lui « dis-je, tu sens bien du mal? — Oui, j'ai la poitrine « comme écrasée et la tête me fait souffrir. — Eh « bien, ma vieille Taïta, probablement tu vas t'en aller au « Ciel; veux-tu que je te baptise? — Oui, Missionnaire... « Je sais... Fais vite... Va... Lave bien ma tête... Je veux aller « là-haut. » Et, ce disant, la vieille Taïta montrait le Ciel. J'envoyai chercher de l'eau, une belle chemise blanche; j'en revêtis notre néophyte; et, la joie dans le cœur et les larmes aux yeux, je dis : « Thérèse, je te baptise au « nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Et Taïta devint Thérèse, et fut toute joyeuse. La nuit suivante, au lieu de mourir, elle dormit, et, contre toute espérance, deux semaines après, elle était guérie. « Bonne Thérèse, « lui dis-je en la revoyant, tu ne veux donc pas encore aller « au Paradis! » Joignant ses mains amaigries : « Non, Mis- « sionnaire, je ne suis pas encore partie. » Depuis, Thérèse

1. Lettre au R. P. Piperon, datée de Port-Léon, 15 mai 1887.
2. Journal, 24 avril 1887.

va de mieux et mieux. Elle ne nous approche plus que les mains jointes et la figure rayonnante de joie[1]. »

Son ascendant sur les sauvages grandit. Non seulement il réconcilie les familles, mais il pacifie les villages, si bien que les indigènes l'ont surnommé *Baïboua Ovia*, « le grand chef de la paix ». Un jour, les gens de Chiria et d'Eri-Erina, les deux villages de Rabao, étaient en guerre. Bâtons, boucliers, flèches et lances, rien ne manquait. Du plus loin qu'il aperçut les combattants, le Père cria de sa voix sonore : « Je suis le chef de la paix. Cessez le combat. Je vous l'ordonne. » Plusieurs déjà étaient blessés et voulaient se venger. Le Père, au risque d'être atteint dix fois, se jette entre les deux camps. Les flèches passaient sur sa tête. « Personne, dit-il, n'osait tirer sur moi. » Alors avisant les plus acharnés, il les frappe à coups de canne et les entraîne hors de la bataille. « La paix! la paix! Je veux la paix. » Il eut bientôt calmé tous ces furieux, et les villages rentrèrent dans l'ordre[2].

Une autre fois, nous le trouvons aux prises avec un sorcier. A son arrivée dans Yule, il n'y avait point de sorcier ni de « temple du diable », comme il dit. Mais, jaloux de tous ces baptêmes et en quelque sorte hors de lui d'être pourchassé jusqu'au fond d'un repaire où, depuis tant de siècles, il dominait sans rival, le démon se choisit un suppôt dans la personne d'un Canaque nommé Kaïra. Ce Kaïra était affreux, « borgne, bossu, bancal, aussi laid que le diable son maître ». Il veut être sorcier. Il s'en va dans un autre village, à Inawaboui, se fait initier par un compère, achète un népou, une idole, sans doute un serpent, et rentre à Rabao. Là il réquisitionne impérieusement nombre d'indigènes pour la construction d'un édifice où il déposera son népou. Le P. Verjus recueille les noms de tous ceux qui ont travaillé pour le sorcier, et, en pleine église, le dimanche suivant, il déclare

1. Lettre au P. Jouët, 14 avril 1887. La lettre a paru tout entière dans les *Annales de la Propagation de la foi*, janvier 1888.

2. Journal, 4-7 mars. Cf. sur tout une lettre à sa belle-sœur, 7 août 1887.

qu'entre eux et lui, dorénavant, toute relation était impossible, comme toute relation est impossible entre Dieu et le diable. Et, comme après la parole il faut des actes, tout le village sera en pénitence, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus de distribution de tabac jusqu'à ce qu'on ait apporté au Père le népou. A cette annonce, les naturels sont consternés. Kaïra, d'une part, est la terreur du pays. D'autre part, le Missionnaire est le grand chef. Que faire? C'est Kaïra qui se met en mouvement le premier. Il imagine d'apaiser le P. Verjus par des présents. Le Père le renvoie brutalement. « Alors, riposte Kaïra, on te tuera, comme on a tué Taouraki », — un teacher noir protestant, doux et bon, que le P. Verjus espérait convertir.

Cependant les indigènes refusent de travailler pour le sorcier, et le sorcier lui-même a suspendu les travaux de son « temple ». Quelques mois après cette aventure, Kaïra tombe malade. Le P. Verjus va le voir tous les jours. Il demande le baptême; mais, avant tout, le Père exige la livraison de l'idole. Kaïra assure et soutient qu'il l'a jeté dans la mer; mais, le Père n'est dupe ni de ses audaces ni de ses mensonges : il sait que le népou est en lieu sûr. Kaïra est un hypocrite. Il est percé à jour, et vaincu; car « sa pagode » ne se bâtira pas.

Le soir du jour où il avait entendu les menaces de mort de Kaïra, le P. Verjus écrivait dans son Journal : « *On te tuera, comme on a tué Taouraki.* Plaise au bon Jésus! Mais non, hélas! ils sont trop poltrons. Ce serait cependant si bien de mourir en combattant contre le démon, en voulant détruire son temple ». Quoi qu'il puisse advenir, un Missionnaire ne peut tolérer ce triomphe du diable. « Donc, ô mon Dieu, s'il faut mon sang pour leur ouvrir les yeux, vous le savez, il y a longtemps que je vous l'ai consacré [2]. »

1. Cf. le Journal, 25 et 26 juin 1887. Cf. surtout deux lettres à la sœur Aimée de Jésus, religieuse de Saint-Joseph d'Annecy; l'une du 15 juillet 1887 et l'autre du 20 janvier 1888, toutes les deux datées de Port-Léon.
2. Journal, 1er juillet 1887.

Ce besoin de souffrir, ce désir de mourir pour le salut des âmes et pour ressembler au divin maître, c'est toujours, — on ne cesse de le voir et on le verra plus encore dans la suite de cette histoire, — le fonds et le tréfonds de l'âme du P. Verjus. De ne pas souffrir davantage, de ne pas mourir encore, « c'est pour lui un vrai tourment[1] ».

La mort, le P. Verjus l'a vue de près, plus d'une fois, notamment le 5 novembre 1887. Il revenait de l'Ouraio, avec les Frères, sur une réba-réba, chargée de bois. Faute d'équilibre sans doute, l'une des pirogues se remplit d'eau, soudainement, et s'enfonça dans la mer. Les Missionnaires n'eurent que le temps de sauter dans l'autre. « Encore un peu, écrit le Père, et nous étions devant notre juge! » Sur quoi, avant de prendre le repos de la nuit, il fait les réflexions suivantes : « Je suis destiné à une mort de ce genre, violente plus ou moins; mais j'espère avoir le temps, même au milieu des supplices, de remettre mon âme à Dieu, en toute connaissance, dans un suprême acte d'amour, sans le trouble de la surprise... L'incertain en cela, l'imprévu, l'inconnu, c'est terrible. » Et il revoit dans son imagination toute la scène, et il paie à ses compagnons un juste tribut de louanges. « Les bons Frères ont été admirables de sang-froid et de piété. Au milieu du trouble causé par le chavirement de la pirogue, au milieu du bruit du bois roulant à la mer, au milieu de la confusion produite par le repêchement de divers objets, pas un cri; la paix, le calme, l'offrande au bon Jésus de notre vie et de tout notre être. Enfin, grâce à Dieu, la seconde pirogue ne coula pas. Seulement elle resta terriblement penchée par le poids de la première qui nageait sous les eaux[2]. » C'est dans cette position critique qu'ils arrivèrent à la côte, rendant grâce à Notre-Seigneur et à Notre-Dame.

Quand, à défaut de la mort, survient la maladie, le Père est en joie : « J'ai passé tous ces jours au repos forcé,

1. Journal, 21 juin 1887.
2. *Ibid.*, 5 novembre.

sans pouvoir dire ni bréviaire ni messe. Quel nom avait ma maladie? Je n'en sais rien. Qu'importe! Migraine, névralgie, coup de soleil, louez en moi le Seigneur[1]. » Variante du psaume *Benedicite;* variante inattendue.

Ouvrons encore son Journal; c'est lire dans son âme : « Votre Passion, ô mon Maître, m'a blessé le cœur, il y a longtemps. Une image de vos souffrances me fait frémir de bonheur, d'amour et d'envie... O mon Dieu, voudriez-vous me refuser, quand je vous demande de vous ressembler!.. Oui, travailler, prêcher, baptiser, *élever*, élever toujours ces chères âmes!.. et puis souffrir!.. Souffrir!.. et puis mourir!.. Mourir comme vous! pauvre! abandonné! déchiré! nu!.. comme vous[2]! »

Et le prêtre qui pensait, sentait et priait ainsi, disait de lui-même : « Je ne suis pas encore assez tourné vers Dieu. J'ai la vue trop courte et la tête trop penchée vers la terre et vers moi-même. O mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je me connaisse[3]. »

Après trois ans de lutte contre tous les éléments, le P. Verjus tomba épuisé. Il fallut s'en aller à Thursday. Mgr Navarre l'y trouvera, à son retour d'Europe, le 5 octobre 1888.

Tout malade qu'il est, le P. Verjus songe au retour prochain du nouveau pontife, et il le prépare. « Nous préparons, écrit-il[4], pour Monseigneur, une belle réception. Les protestants eux-mêmes s'unissent à nous. En Nouvelle-Guinée, on se prépare aussi. Seulement, là-bas, ce sera mieux et plus en famille. Quand l'*Annonciade* paraîtra à l'horizon avec les pavillons convenus, tout le village sera sur pied. Vous avez fini en Europe, c'est à nous maintenant. Comme nous allons interroger notre vénéré Père et Évêque! Que de choses on lui fera dire sur Rome, Paris, Issoudun, Anvers! Ici, nous lui préparons une belle

1. Journal, 5-9 juillet.
2. *Ibid.*, 31 juillet.
3. *Ibid.*, 7 février 1888.
4. Thursday, le 21 juillet 1888.

chambre, et en Nouvelle-Guinée un beau palais épiscopal... en belle paille! Il y aura un plancher, deux fenêtres et une porte. Quel luxe! Ce sera réellement le *Palais*.»

IV

De revoir son père, de le revoir bien portant, rajeuni, ce fut pour le fils malade une joie très douce; de le revoir évêque, ce fut pour le Missionnaire une allégresse triomphante; de le revoir escorté de nouveaux auxiliaires, Pères et Frères, et de Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, ce fut pour l'apôtre comme une vision de prochaines et radieuses conquêtes. Oh! comme à présent il lui tardait d'être guéri et de prendre sa part de la grande évangélisation qui va commencer! Mais il est à peine revenu des portes du tombeau, et il a tant souffert dans tout son corps, surtout dans les entrailles! Il est si amaigri et si faible qu'il lui faut, dans cet air pur et sous l'action d'une nourriture plus saine et moins insuffisante que celle de Rabao, reprendre d'abord des forces[1]. Mgr Navarre l'embrasse donc, le bénit et, le 28 octobre, s'en va.

Le 13 novembre[2], le vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée abordait à Port-Léon et faisait à Rabao sa rentrée.

Le 20 décembre de cette même année 1888, le P. Verjus le rejoindra.

1. Journal, 10-18 août; 23 août-20 septembre; 18-30 octobre.

2. C'est par erreur que le P. Jullien, dans son *Album de Nouvelle-Guinée*, a imprimé le 3.

XVIII

LES FILLES DE N.-D. DU SACRÉ-CŒUR

EN NOUVELLE-GUINÉE

I

A plusieurs reprises déjà nous avons écrit dans ces pages le nom des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur. D'où viennent ces religieuses ?

Le même prêtre qui, d'un mot, avait uni les deux grandes dévotions de ce siècle : la Vierge Immaculée et le Cœur de Jésus, unissant par là même Lourdes et Paray-le-Monial à Issoudun, le même prêtre qui avait fondé la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, devait, tôt ou tard, fonder l'Institut des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur. L'un complète l'autre[1].

Ce fut en l'année 1874 que le T. R. P. Chevalier jeta, à l'ombre de la basilique d'Issoudun, les premiers fondements de cette nouvelle congrégation apostolique.

Quand elles virent, en 1881, les premiers Missionnaires partir pour l'Océanie lointaine et barbare, les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur se dirent les unes aux autres : Pour nous aussi, bientôt, sonnera l'heure de l'apostolat. Préparons-nous.

En effet, le 24 février 1884, le P. Navarre écrivait de Sydney à la T. R. M. Hartzer, supérieure générale, une lettre dont voici la substance : Il est temps que vos Filles, qui sont aussi celles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, songent à venir nous rejoindre. Elles souffriront ; mais, les grands sacrifices, bien loin de décourager les grands cœurs, les attirent et les enflamment. Elles souffriront du climat, de la chaleur, de la nourriture, du logement, des

1. Cf., dans les *Annales* de mai 1885, une charmante allocution de vêture prononcée à Issoudun par le T. R. P. Delaporte, en ce temps-là supérieur général des Prêtres de la Miséricorde, mort depuis Missionnaire du Sacré-Cœur.

fièvres. Elles souffriront surtout peut-être du contact avec les indigènes ; mais elles travailleront au salut des âmes et à l'extension du règne du Sacré Cœur. Elles aussi seront Missionnaires.

Au mois d'octobre de cette même année, le 17, en la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, cinq religieuses partent d'Issoudun en compagnie du P. Couppé, du P. Verjus et de trois Frères coadjuteurs. Le 22, elles s'embarquent à Marseille.

Comment le P. Verjus fut soudainement arrêté par la maladie, le lecteur s'en souvient.

Le P. Couppé, après quelques jours de navigation, fut atteint du même mal. Il fallut descendre à l'île Bourbon. On le transporta à l'hôpital militaire. Le P. Verjus, à peine guéri, le rejoint. Ensemble, ils achèvent leur convalescence, en attendant le prochain courrier.

Le 31 janvier 1885, on aborde à Sydney. Les Pères maristes hospitalisent toute la caravane à leur procure de Villa-Maria. Le 4 février, le P. Navarre écrit à la R. M. Générale : « Vous apprendrez avec joie que vos Filles-Missionnaires sont heureusement arrivées... D'après ce que j'apprends de leur voyage et de leur séjour à Bourbon, je reconnais la conduite que le divin Maître a tenue à notre égard depuis le commencement de cette Mission. Il nous a souvent traités comme il traita ses amis, ses apôtres, sa très sainte Mère elle-même, en nous envoyant des épreuves quasi insurmontables, afin de nous obliger en quelque sorte de recourir à Notre-Dame du Sacré-Cœur, l'espérance des désespérés... Vos Filles ont rencontré partout beaucoup de sympathies, car on admire grandement le courage et le dévouement des religieuses qui s'en vont au milieu des sauvages pour travailler à leur salut. Ces sympathies ne viennent pas seulement des catholiques, mais aussi et l'on pourrait dire surtout, des protestants et de leurs ministres qui ne trouvent pas un pareil zèle parmi leurs ouailles... Nos Sœurs sont toutes désireuses de travailler au plus tôt au salut des pauvres noirs. »

Dans la pensée du R. P. Navarre, ces religieuses étaient destinées à la Mission de Nouvelle-Bretagne ; mais, les sauvages ne lui paraissant pas suffisamment préparés à les recevoir, il songe à les envoyer tout de suite dans le détroit de Torrès, à Thursday, où, tout en apprenant la langue anglaise, elles trouveront immédiatement à se dévouer au double service des blancs et des noirs.

En réalité, et par suite de complications imprévues, les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur n'iront à Thursday qu'un an plus tard.

Pour l'instant, Mgr Moran, archevêque de Sydney, offre à nos Pères la paroisse de Botany-Bay. « C'est bien la paroisse qui vous convient, disait l'archevêque : vous y retrouverez, avec un souvenir de la France, le tombeau d'un de ses prêtres. » Ce nom de Botany rappelle, en effet, les découvertes de La Pérouse. Il évoque en même temps le nom d'un autre Français, celui du P. Le Receveur, qui avait accompagné dans une expédition l'illustre navigateur.

Au sommet d'un rocher qui domine l'océan, la patrie reconnaissante a élevé un monument à La Pérouse. A quelques pas de là, à l'ombre des eucalyptus, sous une retombée de fleurs, ces fleurs australes qui ont valu à la baie le nom de Botany, baie des fleurs, repose la dépouille mortelle du religieux franciscain[1].

Le P. Couppé sera curé de la paroisse. Il pourra dès maintenant jeter les bases d'une procure des Missions. Les Filles de Notre-Dame ouvriront une école.

Quand il bénit leur humble maison, le pieux archevêque disait aux religieuses : « Votre couvent est le premier de Religieuses-Missionnaires qui soit en Australie, et je me réjouis que votre maison soit dans mon diocèse. Vous serez très utiles en Mission. Je ne comprends même pas les Missions sans religieuses, car ce sont elles qui forment les familles vraiment chrétiennes[2]. »

1. Le P. Fernand Hartzer, Missionnaire du Sacré-Cœur, dans l'*Univers* du 25 juin 1888.

2. Cité par Mgr Navarre, dans sa première lettre pastorale.

Cependant, de loin, le P. Navarre prépare leur arrivée à Thursday. Le 20 avril 1885, il écrivait au T. R. P. Chevalier: « Les Sœurs auront ici beaucoup d'occupations et, je puis ajouter, un ministère plus fructueux peut-être que le nôtre. Les deux mille pêcheurs, qui sont répandus dans le détroit de Torrès et le golfe des Papous, tombent assez souvent malades. Faute d'hôpital, faute de médecin ou de quelqu'un qui les soigne, il en meurt beaucoup, et dans quel état! dans quelles conditions! C'est vraiment pénible à penser pour un Missionnaire. Les uns dans l'infidélité, les autres dans le péché. Combien sont perdus! Ils meurent sans soins, sans consolation, sans la voix d'un prêtre ou d'un ami. S'ils sont loin en mer, on les jette à l'eau; s'ils sont près de terre, on les enterre dans une île déserte; même, quand un noir meurt, on l'enveloppe dans une natte, on l'emporte, comme on porterait un vil animal, et on l'enfouit dans quelque coin de montagne. Quand nos Sœurs seront ici, elles pourront recueillir les malades et les soigner. Et, ce qu'il y aurait de plus consolant, ce sont les fruits de salut qui en résulteraient pour ces malheureux délaissés: elles les prépareraient à recevoir les uns le baptême, les autres la pénitence, l'eucharistie, l'extrême-onction, et, s'ils mourraient, au moins auraient-ils une sépulture honorable. »

Le P. Verjus écrit de son côté :

« Qu'il serait à désirer que nous eussions ici un petit hôpital! Cela nous donnerait beaucoup de prestige dans tout le détroit et nous ouvrirait bien des portes... Nous ne manquerions pas de clientèle et, par les corps, nous gagnerions bien des âmes... Je vous assure que les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur auraient là un vaste champ pour servir la Mission. Elles feraient plus de bien que nous, car elles nous ouvriraient les cœurs [1]. »

Et le bon Père fait remarquer joyeusement que le climat serait excellent pour elles. « Jamais de froid ; pas de

1. Lettre au R. P. Jouët. Thursday, 22 avril 1885.

transitions brusques ; jamais trop de chaleur. Thursday, c'est une véritable Nice[1]. » En attendant, on leur bâtit une maison.

Le 14 janvier 1886, elles arrivent.

La population de Thursday et des stations de pêcherie, nos lecteurs le savent, est tout à fait cosmopolite. L'Anglais protestant y coudoie l'Irlandais catholique. Nous y trouvons pêle-mêle, le Chinois, le Japonais, le Malais et le Manillois. Les Manillois sont les plus nombreux. C'est avec eux et avec les blancs que les Missionnaires ont le plus de rapports. Européens, Manillois et noirs, en tout à peu près quinze cents âmes, voilà donc la paroisse de Thursday et le champ où va se déployer le zèle des religieuses.

Dès le lendemain pour ainsi dire de leur arrivée, elles sont de précieux auxiliaires pour les Pères. Tout de suite elles ouvrent une école. Par les enfants qu'elles instruisent, par les visites qu'elles reçoivent des pères et des mères, par les soins qu'elles donnent aux malades, par le bon accueil qu'elles font aux pauvres, peu à peu elles dissipent les préjugés des protestants et préparent des conversions.

Sur les Manillois, leur action est plus directe et en quelque sorte palpable. Les Manillois étaient autrefois très nombreux dans l'île et dans les stations du détroit; mais la baisse qui s'est fait sentir sur les perles et la nacre, objets de leur industrie, en a fait émigrer un bon nombre. A la date où nous sommes, la nacre remonte au marché de Londres, et les Manillois reviennent.

Du reste, si le nombre a diminué, les Missionnaires n'y ont rien perdu. Ceux qui sont restés, ont éprouvé le besoin de se créer une position. Aidés par les Pères, ils ont pu se constituer en ménages réguliers dans l'île, où ils édifient tout le monde, même les blancs. Ces pauvres gens s'en vont chercher leurs femmes au fond des îles. Les

1. Lettre au R. P. Jouët. Thursday, 22 avril 1885.

Sœurs instruisent les jeunes filles. Les Pères les baptisent, et on les marie régulièrement. Ce travail est long, mais sûr. L'homme ainsi marié cesse de dépenser follement son argent, et la femme, tout en continuant d'aller à l'école chez les Sœurs, soigne son ménage tout aussi bien qu'une femme blanche[1].

On voit, dans ses notes journalières ou dans ses lettres, le P. Verjus sans cesse à la recherche de ces « braves Manillois », comme il les appelle. Et, quand le prêtre du Sacré-Cœur est là, au service des âmes, on est sûr que la Fille de Notre-Dame n'est pas loin.

« Ces braves Manillois nous donnent quelques consolations. Dernièrement, j'ai eu le bonheur d'en marier deux et de leur administrer les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur avaient préalablement instruit leurs femmes (des noiresses de nos îles), et ces pauvres filles, si méprisées du monde, sont devenues de vraies consolations pour nous. J'ai eu l'immense joie de les baptiser et de leur faire faire leur première communion, le jour même de leur mariage. Ce fut une vraie fête, et, depuis lors, ces bonnes âmes sont bien sincèrement au bon Dieu. Une brave Portugaise, mariée ici à un Manillois, a soin d'elles. Il paraît qu'elles prient souvent à la maison et sont d'une conduite excellente. D'autres Manillois vont suivre l'exemple. Les Sœurs instruisent trois autres sauvagesses qui se mettront en ménage sitôt qu'elles seront baptisées. Les Sœurs, comme vous le voyez, nous sont bien utiles pour avoir ces chères âmes[2]. »

Si bien secondé par les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, le zèle du P. Verjus fait comme la flamme que pousse le vent : toujours il monte. « Il y aurait, écrivait-il un jour à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi, il y aurait une bien belle œuvre à faire.

1. Cf. une lettre du P. Verjus à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi. Thursday, 20 novembre 1888.

2. Lettre au R. P. Jouët. Thursday, 21 juillet 1888.

Il faudrait fonder, près des Sœurs, une sorte de collège pour les filles noires du Détroit et un autre collège près de nous pour les enfants noirs. On leur apprendrait tous les métiers qui pourraient leur être utiles. Je suis presque sûr que le gouvernement nous aiderait pour cette œuvre. Ce serait le seul moyen de sauver nos pauvres noirs du Détroit, trop disséminés pour qu'il soit possible de les visiter et qui, j'en suis sûr, seraient très heureux de venir chez nous. Ces pauvres noirs sont très bien disposés. Méprisés par les uns, repoussés par les autres, ils sont tout étonnés lorsqu'ils rencontrent quelqu'un qui leur tend la main et leur montre un peu de sympathie. Leur race tend à disparaître de jour en jour. C'est à nous de les sauver, ou, si c'est déjà trop tard, d'envoyer au moins en Paradis les quelque mille survivants que nous pourrons trouver. Ce n'est pas ici comme en Nouvelle-Guinée : là-bas le blanc a besoin du noir, lequel est du reste fort et indépendant ; mais ici, le blanc n'a pas besoin du noir, il n'a besoin que de ses îles, et il le chasse ou le détruit. Encore une fois, c'est à nous de les sauver, et il n'y a, pour les sauver, d'autre moyen que de les réunir [1]. »

Les Sœurs étaient là, quand Mgr Navarre, à son retour de France, aborda à l'île de Thursday. Depuis trois mois on se préparait à le recevoir pompeusement. Blancs, noirs, Manillois, Chinois eux-mêmes et Japonais, tout le monde est heureux et veut contribuer à sa manière à la réception de l'évêque catholique. Le 5 octobre au matin, toute l'île est en fête. Vers dix heures on aperçoit à l'entrée du port le steamer qui porte Sa Grandeur. Il est splendidement pavoisé, grâce à la courtoisie du capitaine et du pilote qui veulent, eux aussi, honorer Monseigneur. La *Woronga* salue d'un coup de canon et, à ce moment, trois chaloupes, pavoisées, elles aussi, et portant le comité, se détachent de terre.

1. Lettre à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi. Thursday, 20 novembre 1888.

« Comment vous exprimer notre bonheur, écrit le P. Verjus qui, tout malade qu'il est, a voulu descendre à la mer, lorsqu'en arrivant à bord, nous pûmes recevoir la bénédiction de notre évêque vénéré et nous jeter dans ses bras? Depuis plus d'un an, notre Père nous avait quittés. Je sautai dans une barque et je fus à terre avant tout le monde pour prendre la chape et recevoir Monseigneur en cérémonie à la porte du jardin. Vers onze heures arriva le cortège formé au bord de la mer. Mgr Navarre revêtit le rochet et, se plaçant sous un magnifique dais, œuvre des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, il fit signe à la procession d'avancer. Les enfants des Sœurs étaient en tête. Le dais suivait; puis, la foule. Après les cérémonies prescrites par le rituel à la porte de l'église, Monseigneur entra dans le sanctuaire, termina les cérémonies et donna à son peuple sa première bénédiction. Nous allâmes ensuite au presbytère où les autorités de la ville attendaient Sa Grandeur. Il y avait le gouverneur, M. Milman, le maître du port, les membres du comité présidés par M. Claës, catholique belge, qui est ici *post-master* et qui nous rend tous les services qu'il peut. Quand tout le monde eut été présenté à Monseigneur, M. le Gouverneur prit la parole, souhaita à Sa Grandeur la bienvenue en termes excellents et termina en proposant un toast à la santé de l'évêque et de toute la Mission.

« Il était midi et demi quand la réunion se dispersa.

« Mais, tout n'était pas fini. Le steamer en rade et les divers mâts et sémaphores de la ville demeuraient pavoisés et annonçaient que la fête durait encore. C'est qu'en effet, il y avait réunion le soir au *School of Art*, où les enfants dirigés par les Sœurs devaient donner une soirée. Pour Thursday, c'était un événement. Aussi, le soir, toute la ville était-elle réunie dans la grande salle d'audience. Monseigneur et le clergé furent accueillis par une salve d'applaudissements, et la séance commença. D'abord des chants enfantins parfaitement exécutés; puis, les artistes

de Thursday se firent un bonheur de paraître sur la scène. L'un d'eux surtout fut fort goûté : il chanta le *Jésus de Nazareth*, de Gounod. Un drame aussi, joué par les petites filles, fut très applaudi. Enfin, tout le monde était extrêmement satisfait, et chacun admirait comment nos bonnes Sœurs avaient osé et pu organiser une si belle séance avec des enfants si jeunes[1]. » Le chant national : *Dieu sauve la reine*, mit fin à la séance.

Quel chemin parcouru en quatre ans ! Comment ne pas le remarquer ? — Nous sommes loin des jours où, « par esprit de secte », comme disait le P. Verjus[2], l'on s'opposait à l'établissement des Missionnaires dans l'île de Thursday et à leur départ pour la Nouvelle-Guinée ! Maintenant les obstacles ont disparu et l'heure approche, peut-être, où les Missionnaires catholiques feront un peu de bien à ces pauvres frères séparés qui sont au fond « bien plus indifférents que protestants ». Assurément le dévouement des Sœurs, leur tact, leur modestie, leur piété, n'ont pas été étrangers à ces beaux résultats ; mais, si appréciable que soit déjà le bien accompli, ce n'est qu'un prélude. Pour les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, comme pour les Missionnaires, Thursday n'est qu'un port d'embarcation. Leur « Terre Promise », c'est la Nouvelle-Guinée.

II

Elles n'ont pas attendu le retour de Mgr Navarre, les vaillantes, pour s'en aller au pays où l'on évangélise, où l'on souffre, où l'on meurt.

En juillet 1887, la R. mère Liguori et les sœurs Claire, Marthe et Madeleine, s'arrachent aux étreintes de leurs sœurs de Thursday, saintement jalouses. L'évêque nommé de Pentacomie, qui s'en allait en France pour son sacre, était là, et aussi le P. Bontemps, qui s'en allait à la con-

1. Lettre à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi.
2. *Ibid.*

quête des Gilbert, dans l'archipel des Navigateurs. Les deux apôtres bénissent les Sœurs-Missionnaires. « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus ! » disent d'une voix mouillée de larmes, celles qui restent. « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus ! » répondent d'une voix où vibrent les longs espoirs, celles qui partent. Et le bateau fait voile vers Port-Léon.

Le 1er août, elles sont en vue de Yule-Island[1]. Recueillons, dans leur vive, naïve et joyeuse fraîcheur, les impressions de ces religieuses qui vont être les fondatrices des œuvres de Notre-Dame du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée. « ... Enfin, écrit l'une d'entre elles, de grand matin nous aperçûmes notre chère Mission. Vite nous montons sur le pont, faisons notre prière et prenons pour sujet de contemplation Yule, la maison de nos Pères, la nôtre, etc. Puis, nous voyons le drapeau du Sacré-Cœur se hisser au haut d'un mât. Le frère Salvatore nous avait aperçues et avait donné l'éveil. Le capitaine lance un coup de sifflet et, peu à peu, nous distinguons, à l'aide des lunettes d'approche, un va-et-vient à la communauté. Vers six heures et demie, un petit bateau se détache de Yule. C'est le R. P. Couppé et le bon P. Verjus, qui, avec le frère Giuseppe et quelques sauvages, venaient nous chercher. Alors ce fut des coups de mouchoir réitérés, et, lorsque la chaloupe fut près de nous, un indéfinissable coup de chapeau, auquel nous répondîmes en saluant avec allégresse. Oh ! que nous étions contentes ! Les bons Pères s'occupèrent vite de nos bagages. Pendant ce temps, les jeunes sauvages et une ou deux sauvagesses se groupaient autour de nous : « *Bobinès rovès !* Les femmes saintes ! » disaient-ils. Nous leur serrons la main ; nous leur sourions, et les voilà, l'un qui tire notre chapelet en disant : « *Jesu Keriso !* Jésus-Christ ! » l'autre qui avise notre médaille et dit : « Marie » ; un troisième

1. Le 1er août. C'est la date que le P. Verjus donne dans son Journal. La sœur Marie-Madeleine, dans la lettre que nous citons, donne le 4.

nous prend par le bras affectueusement. Enfin, le pont se remplit; car, peu à peu, les sauvages accouraient dans leurs pirogues. J'avais copié à Thursday un de leurs refrains en canaque, je leur en dis quelques mots et les voilà tous à chanter :

Houi, houi, Jesu Keriso!
Houi, houi, Jesu Keriso!

« Le bon capitaine voulut nous conduire à terre lui-même dans sa chaloupe où nous prîmes place avec le R. P. Couppé et une petite chèvre que nous appelons *Mignonnette*. Le P. Verjus nous suivait avec les bagages. A terre, toutes les sauvagesses nous attendaient, au bord de l'eau. Quelques Frères s'y trouvaient aussi. Le bon chien de nos Pères, *Toto,* qui avait été à peine quelques jours à Thursday, nous reconnut et, à sa manière, il manifestait sa joie. Les sauvagesses portèrent nos paquets, même la petite chèvre. Nous fîmes une halte de quelques minutes chez les Pères, pendant lesquelles nous fûmes adorer Notre-Seigneur dans leur petite chapelle. Le R. P. Couppé nous conduisit immédiatement chez nous et bénit notre maison. Puis, on nous apporta le déjeuner dans notre réfectoire. Le R. Père voulut bien bénir notre premier repas et nous-mêmes. Nous mangeâmes avec un bon appétit le sagou et le lait de coco, ainsi que les œufs qui nous étaient offerts. Après déjeuner, mère Liguori s'entendit avec le Père supérieur pour la distribution des chambres. J'ai une bonne place; car mon lit s'étant trouvé le dernier à monter, je suis!... devinez où... — Derrière l'autel de notre petite chapelle où repose le Très Saint Sacrement. Une simple cloison de feuilles m'en sépare.

« Après avoir tout déballé et mis en ordre, nous nous empressâmes de préparer la chambre du bon Jésus. Le lendemain à la messe, Notre-Seigneur descendait avec nous pour y demeurer jour et nuit, jusqu'à ce que l'église en briques qui se prépare, soit bâtie. »

La Sœur décrit ensuite la maison :

« Tous les murs sont en feuilles reliées ensemble par des lianes; des bambous servent de traverses ; le parquet est boisé, mais toutes les planches sont bombées et gardent la forme d'un tronc d'arbre creux coupé en deux; de nombreux et gros trous nous permettent de respirer par les pieds, car la maison est sur pilotis; le toit est aussi en feuilles; les portes extérieures sont faites en bois et pareilles à celles de France. Les fenêtres n'ont pour fermeture que des volets en bambou qui nous permettent de voir à travers. Pour meubles : une table, une petite étagère et trois tabourets en bois, plus une chaise pour recevoir le monde. Nous avons apporté nos lits de Thursday, et tandis qu'en France on se fait un sujet de pénitence de dormir sur la paille, je fais mes délices de ma paillasse, sur laquelle je dors comme une marmotte. Notre autel se compose d'une table posée sur des perches en bambou, un petit tabernacle recouvert de papier collé pour cacher sa misère, et, pour garniture, un morceau de rideau rouge qui cache le vide du devant d'autel, puis un autre morceau derrière l'autel pour dérober à la chaleur de la bougie notre mur de feuilles. Deux boîtes vides, en fer-blanc, nous servent de vases de fleurs; deux, plus petites, remplies de terre mouillée, nous servent à tenir nos bougies. Un petit bouquet de fleurs offert à notre mère Liguori pour sa fête est dans un verre au pied du tabernacle. Nous avons dû écrire à la hâte des canons d'autel; enfin notre nappe d'autel est une vieille mousseline ourlée. Trois images en papier, attachées avec des épingles. Nous avons fabriqué un bénitier, deux rideaux pour cacher l'entrée, en attendant une porte. Nos tabourets nous suivent partout dans chaque pièce, et c'est le cas d'avoir des jambes, si on manque de tête. Notre véranda est planchéiée comme la maison. Au milieu de tout cela, nous sommes heureuses et tranquilles, car nous avons la certitude d'être là où le Sacré Cœur nous veut. Avec sa grâce, nous ferons du bien. »

Du bien qu'ont fait les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Mgr Navarre, à son retour en Nouvelle-Guinée, dans sa première lettre pastorale, s'est plu à rendre ce solennel témoignage :

« Vous les avez vues à l'œuvre et vous savez les services qu'elles nous rendent en Mission. Ce sont elles qui donnent le cachet de la douceur, de l'ordre et de l'économie, aux familles nouvellement converties. Ce sont elles surtout qui forment de bonnes mères de famille, et la religion s'entretient par ces mères. Les soins donnés aux malades, et vous savez s'ils sont nombreux dans certaines saisons, sont plus assidus, plus tendres; et, souvent, une conversion, à peine commencée, est achevée par les soins de la Sœur assise au chevet du récalcitrant.

« Le Missionnaire ne peut s'occuper de tout. Les Sœurs, outre l'instruction des jeunes filles, prennent soin de l'église, de la chapelle, du linge et ornent les autels, pourvoient aux objets du culte et tiennent tout dans une grande propreté, toutes choses que les nombreuses occupations du Missionnaire ne lui permettent pas de faire.

« C'est au prix de grands sacrifices qu'elles accomplissent ce ministère; car, outre qu'elles sont soumises aux mêmes incommodités que nous et à de plus grandes encore, elles le font avec l'intention de demeurer au poste où le Seigneur les a placées, autant de temps qu'il plaira à ce divin Maître, jusqu'au moment où il les relèvera de leur consigne pour les appeler à Lui.

« Elles embrassent avec joie ce genre de vie laborieux, et, ce qui fait leur mérite et leur gloire, c'est qu'elles le choisissent librement, qu'elles l'acceptent courageusement. C'est pour cela qu'elles se font religieuses dans une Congrégation de Sœurs-Missionnaires, destinées aux Missions les plus difficiles et les plus crucifiantes. Elles demandent comme faveur d'y être admises, et c'est une récompense appréciée quand elles sont trouvées dignes de ce beau ministère. Et ce serait leur faire le plus grand plaisir que de les envoyer aux postes les plus avancés et les plus

difficiles, et vous savez comment elles y demeurent, y travaillent et y souffrent.

« On admire et on loue beaucoup les hommes qui affrontent la mort sur un champ de bataille pour la défense de la patrie ou ceux qui traversent les mers par amour de la science. Cependant, ils sont toujours accompagnés de ce qui peut imposer la crainte, et munis largement de tous les moyens de sûreté et d'existence. Quelles louanges ne méritent pas ces humbles filles qui vont à la conquête des âmes, armées seulement de la prière et de leur confiance en la divine Providence, et comptent plus, pour le succès de leurs œuvres, sur la protection de leur Mère des cieux et de leur divin Époux que sur les moyens humains! Elles n'aspirent pas à la gloire passagère qui est attachée aux grandes entreprises : la plupart d'entre elles travaillent dans le silence, dans l'ombre, inconnues au reste des hommes, et leurs tombeaux ne seront arrosés que par les larmes de leurs compagnes de sacrifice et par celles des sauvages auxquels elles auront appris à aimer Dieu et ouvert le chemin du ciel. Toute leur ambition se borne à aider, à préparer le salut de quelques âmes qui ne seraient peut-être pas sauvées sans elles.

« Le bon Dieu, voyant le bien que les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur sont appelées à faire en Mission, répand ses bénédictions sur leur Congrégation : leur nombre augmente en proportion des besoins de cette Mission; et, ce qui est le plus précieux, c'est le bon esprit qui les anime et se conserve parmi elles. »

On le voit, les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur sont à la hauteur de tous les renoncements inséparables de la vie de Missionnaire, de toutes les immolations sans lesquelles il n'y a point d'apostolat.

Fermons ce chapitre sur un cri de joie qui a été poussé en Nouvelle-Guinée et qui a retenti jusque dans notre vieille Europe :

« Je suis heureuse en Mission et je recommencerais dix fois mon sacrifice, s'il le fallait, malgré les privations

inévitables qu'il entraîne. Mon ambition est d'aller encore plus avant, si le bon Dieu l'a pour agréable. Toute la terre étant au Seigneur, je suis partout à l'aise. J'ai, dans ma supérieure, une mère, et, dans mes compagnes, des sœurs. Ma règle me guide. Nos Pères me soutiennent. La grâce de Jésus nous rend joyeuses. Qui donc serait plus heureux qu'un Missionnaire du Cœur de Jésus et qu'une Fille de Notre-Dame du Sacré-Cœur[1] ! »

1. Yule-Island, 30 octobre 1887.

XIX

DANS LA GRANDE TERRE

FONDATION DE MOHOU

I

Le 8 septembre 1888, en la fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge, à Issoudun, dans la maison du Sacré-Cœur, au repas de midi, Mgr Marchal, métropolitain de Bourges, annonçait, à la grande joie de tous les Missionnaires et aux applaudissements d'un nombreux clergé, que le Souverain Pontife, Léon XIII, venait d'élever à la dignité d'archevêque Mgr Navarre, en le transférant du siège épiscopal de Pentacomie au siège archiépiscopal de Cyr, afin de témoigner une fois de plus, par cette rare et haute faveur, de tout l'intérêt qu'il portait à la Mission de Nouvelle-Guinée[1].

L'archevêque est de retour en son vicariat. Son « palais » est en paille. En paille sa cathédrale. La meilleure chaise de la maison, recouverte de calicot rouge et surmontée d'un baldaquin de même étoffe, sert de trône[2].

L'entrée du vicaire apostolique ne fut guère solennelle. Personne n'avait été prévenu du jour de son arrivée. Les Pères, en apercevant, des hauteurs de Rabao, une goélette, au loin, ne reconnurent pas l'*Annonciade*, et ils ne se doutaient guère que Mgr Navarre était à bord. Cependant, à mesure que le bateau approchait, ils distinguèrent le drapeau du Sacré-Cœur qui flottait au grand mât. Ils descendirent au port. Quelques sauvages les accompagnaient. « La descente à terre, écrivit plus tard le prélat, se fit sans pompe, à peu près comme lorsque Notre-Seigneur alla de l'autre côté du lac de Génésareth, où il ne fut reçu

1. Cf. le décret dans les *Annales*.
2. Lettre du P. Fernand Hartzer. Port-Léon, 15 novembre 1888.

que par des malheureux, languissants, affamés et possédés[1]. »

A Port-Léon, ce n'étaient point des possédés qui se jetèrent aux pieds du vicaire apostolique, mais de pauvres gens, pâles, exsangues, « languissants, affamés ».

Depuis huit mois, une sécheresse implacable avait désolé Rabao et toute la région environnante. Un soleil de plomb et de feu avait consumé tous les fruits et dévoré jusque dans leurs racines les plantations de bananiers. De plus, les indigènes, on ne sait pourquoi, avaient mis le feu aux herbes, et la flamme, poussée par les vents, avait, en même temps que les brousses, allumé les grands arbres, comme des torches. Ce fut un effroyable incendie, suivi d'une désolation profonde.

C'est en ces tristes circonstances qu'arrivait, avec quelques Missionnaires, Mgr Navarre.

Où le cœur du Père fut touché jusqu'aux larmes et ulcéré, ce fut dans la visite des cabanes. Il n'y avait plus que des vieillards, des infirmes, des femmes, des petits enfants.

Lorsqu'on vit les plantations détruites et que la sécheresse persistait de manière à empêcher toute plantation nouvelle, on mangea les dernières provisions; puis, les hommes valides, les jeunes gens et les enfants au-dessus de dix ans, s'embarquèrent sur de grandes pirogues pour Motou-Motou, fort village, bien connu de nos lecteurs, à une vingtaine de lieues de Rabao, sur la côte, dans le fond du golfe. Ce pays, situé dans une plaine basse, marécageuse, est toujours humide, en sorte que le sagoutier et le cocotier y croissent en abondance. Là, les naturels de Yule devaient se restaurer, faire du sagou et en rapporter à leurs familles. On était convenu d'une absence de deux mois. Au bout de quatre mois, ils n'étaient pas encore de retour. Dans ce climat malsain, dès l'abord, ils étaient presque tous tombés malades. Plusieurs moururent.

1. Lettre au R. P. Piperon, 24 février 1889.

Pendant ce temps-là, ceux qui étaient restés à Rabao, mangeaient, non seulement des herbes et des racines, mais les longs fuseaux amers du palétuvier qu'ils faisaient cuire et recuire pour les rendre digestibles. Les Missionnaires vinrent de leur mieux au secours de ces pauvres gens. La provision de riz qu'ils avaient fut bientôt épuisée.

Enfin, un premier groupe de vingt à trente sauvages arriva de Motou-Motou; mais, au moment où la pirogue, chargée de sagou, allait aborder, une vague la renversa et toute la cargaison est à l'eau. A peine en put-on sauver quelques sacs. La mer emporta les autres sur les côtes de la tribu de Maïva. Les indigènes les ramassèrent. On les réclama; mais les habitants de Maïva, en alléguant la coutume, ne voulurent point les rendre, de sorte que les pauvres gens de Rabao rentrèrent à Port-Léon, on peut dire les mains vides.

II

Sur ces entrefaites, le P. Verjus arrive de Thursday avec le P. Vitale et deux Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, nouvelles recrues pour la Mission. [1].

1. Le voyage, cette fois encore, avait été long et dur. On dut louvoyer jour et nuit. Le 19 décembre 1888, selon les calculs du capitaine, on devait être bien près de Yule. « Cependant, raconte le P. Verjus, vers huit heures du soir, le vent tombe complètement, et, après notre prière, nous nous étendons sur le pont, bien persuadés que le lendemain nous serions encore à la même place; mais le soleil s'était couché bien au-dessus de l'horizon dans une brume très dense et comme une boule de feu. Je le fis remarquer au capitaine. « Mauvais signe, Père », me dit-il en branlant la tête. et il ne se coucha pas. Vers onze heures, en effet, nous sommes réveillés en sursaut, un terrible ouragan fondait sur nous. En un clin d'œil, tous les matelots sont sur le pont. Le capitaine, calme, se tient à la barre. Sur son ordre, on baisse une voile, puis deux, puis trois... L'*Annonciade* s'inclinait encore trop et gémissait terriblement. Elle filait comme un steamer à quelques degrés seulement sous le vent où deux matelots la retenaient par force. Les vagues envahissaient tout, depuis la proue jusqu'à la poupe, et nos pauvres chevaux faisaient un tapage d'enfer à fond de cale, tandis que nos moutons, restés en plein air. étaient jetés d'un bastingage à l'autre, sans que nous puissions leur porter secours. Vers une heure après minuit, l'ouragan redoublait de

Depuis longtemps, par suite de ces douloureuses circonstances, les instructions religieuses avaient cessé. D'autre part, le P. Couppé avait été envoyé à la Mission de Nouvelle-Poméranie, en qualité de supérieur[1]. Le P. Toublanc, qui avait remplacé le P. Verjus à Rabao, était tombé malade à son tour et avait pris le chemin de Thursday. Le plus tôt possible, et de tout cœur, on va se remettre au travail de l'évangélisation.

Mais le P. Verjus s'aperçut bientôt qu'entre les chefs du village et les Missionnaires il y avait du froid. Le Père apprend, en effet, que l'un d'entre eux, ayant un jour volé plusieurs haches au débarcadère de Port-Léon, le P. Tou-

fureur. « Père, me dit le capitaine, l'orage est trop fort, le bateau est vieux, nous ne pouvons pas résister. Du reste, la pluie aveugle les hommes, impossible de rien faire, il faut mettre en panne.» On mit donc en panne, et l'*Annonciade* se calma peu à peu, malgré les énormes vagues qui l'assaillaient par devant. Elle cessa de rouler, et se contenta de tanguer terriblement sans avancer. Le capitaine amarra la barre à l'angle voulu, et, sans plus de soucis, descendit pour s'occuper des bœufs et des chevaux, tandis que, par la porte de la cabine entr'ouverte, je cherchais à calmer nos pauvres Sœurs qui, cette fois, se croyaient à leur dernière heure.

« Nos braves Manillois furent héroïques. Alors que je pouvais à grand'peine me tenir debout sur le pont, eux, volaient au sommet des mâts, et leur seule préoccupation était de savoir si les « Padres » et surtout les « Madres » avaient besoin de quelque chose. Ils devinaient nos inquiétudes et se montraient gais pour nous rassurer.

« Vers sept heures du matin, le vent tourna et l'orage finit; on put se voir, se parler, se concerter. Nos pauvres Sœurs m'inquiétaient surtout : quand nous les revîmes, elles n'avaient plus ni forme ni couleur. Quelques vagues entrées dans la cabine avaient donné à leur guimpe une singulière tournure. On finit par remercier le bon Dieu et par rire; nous en étions quittes pour la perte d'un mouton.

« L'*Annonciade*, cependant, s'était bravement conduite. Maintenant, doucement inclinée sous une fraîche brise de nord-ouest, elle cingle droit sur la terre, et, vers neuf heures du matin, le Manillois de guet annonce Yule-Island.

« C'était bien, en effet, Port-Léon que nous avions devant nous. Vers quatre heures du soir, nous étions dans les bras de Mgr Navarre; et nous étions, enfin, en Nouvelle-Guinée, à notre grande joie et à la grande joie de nos chers sauvages et sauvagesses, qui étaient venus en grand nombre recevoir nos nouvelles Sœurs et le bon P. Vitale, qui allait être nommé leur curé. » (*Extrait d'une lettre au T. R. P. Chevalier, datée de Port-Léon, 26 juin 1889.*)

1. Il en est devenu le vicaire apostolique.

blanc, seul à Yule en ce moment, avait dû, pour se les faire rendre, user de rigueur. Ce fait équivalait à une déclaration de guerre. Depuis lors, le Père avait quitté l'île. Sans doute, il leur avait pardonné, mais non pas publiquement, officiellement. De là, en présence du P. Verjus, les figures allongées et embarrassées des pauvres chefs. Il faut, avant tout, mettre fin à cette situation. Les coupables, d'ailleurs, s'étaient enfuis. Le P. Verjus. à l'occasion d'une de leurs fêtes, annonce aux gens de Rabao une assemblée où il y aura « force discours et du tabac ».

Au jour fixé, le P. Verjus arrive à cheval, escorté du P. Vitale. C'est, devant la maréa, une foule curieuse tout à la fois et anxieuse. Passons la plume au cher Missionnaire : « Nous montons, écrit-il, gravement, selon l'étiquette, sur la plate-forme des chefs. Tout le menu peuple reste en bas, bouche béante et les yeux fixés sur nous. « Enfants de Roro, leur dis-je sur un ton très haut, après « avoir nommé tous les chefs par leurs noms et prénoms, « sur un ton plus bas, enfants de Roro, vous n'avez pas « suivi la ligne droite. Vous avez volé des haches. Les vo- « leurs avaient tort, et, vous tous aussi, vous avez eu tort, « car vous vouliez les défendre. Ignorez-vous que je n'ai « qu'une parole à dire, et les hommes de guerre qui sont « à Port-Moresby, viendront vous punir? Votre esprit est « donc encore ténébreux? N'avez-vous pas encore compris « que si nous sommes bons, d'autres sont terribles? Que, « si nous pardonnons, d'autres savent et peuvent punir? « Mais, je le vois, vous êtes effrayés; votre courage est « tombé par terre. Je n'ai donc pas peur de vous, et, cependant, je viens vous apporter la paix. Il y a longtemps « que je vous le dis, mais vos oreilles sont bouchées. Je « vous apporte la paix avec Dieu, avec Mgr Navarre, avec « nous tous. Pour vous le prouver, depuis longtemps je « visite vos malades. Mgr Navarre vous aime; il vous « envoie le P. Vitale, son fils, pour demeurer avec vous. « Quand vous rirez, il rira ; quand vous danserez, il dan-

« sera; quand vous pleurerez, il pleurera. Il est votre « Père. Pour lui prouver votre repentir, coupez du bois, « faites-lui une maison chez vous. Votre église tombe, « faites-en une autre. Envoyez vos enfants à l'école... »

Et ainsi, de cette couleur et dans ce style, pendant une demi-heure. Les chefs étaient abasourdis. Les têtes, tout à l'heure si fières, se baissaient. Personne ne semblait désireux de prendre la parole. Il y eut un long silence.

Enfin, l'un des chefs, Béra, se lève. « Il a mis ce jour-là, pour se donner de l'air, de belles plumes dans ses cheveux et deux paquets d'herbes odoriférantes à ses bras. Il paraît un peu embarrassé, mais il se remet, et, pour dompter son émotion, il hurle, littéralement, malgré sa bouche pleine de *bétel*, le discours suivant : « Missionnaire, tu « nous as quittés, il y a six lunes. La renommée a dit que « là-bas, sous la mer, tu as été bien malade. Tu es revenu, « c'est bien! Autrefois, tu voulais connaître le sommet « des montagnes, je t'y ai conduit. Quand tu es parti, j'au- « rais voulu voir le dessous de la mer, tu ne m'as pas « emmené... C'est vrai, nos enfants ont volé des haches. « Je me suis fâché, quand je l'ai su. Les haches sont reve- « nues. Mais, considère donc que tous nous n'avons pas « volé. Je suis allé le lendemain demander la paix avec « des présents; le P. Toublanc m'a donné la paix. Mais, « ici, les femmes ont peur, elles ne croient pas; le P. Tou- « blanc n'a pas brisé sa lance. Que veux-tu pour conclure « la paix? Veux-tu un porc? Je l'attacherai. Maintenant, je « n'ai plus qu'un mot. J'ai entendu dire que les étrangers « allaient affluer dans notre île et nous chasser. Toi, chasse- « les le premier; dis-leur que nous sommes tes enfants. « Je n'ai plus rien à dire; car que dirais-je encore? Que « Raouma parle. »

Le Père répondit brièvement, assurant Béra de son amitié. Que s'il n'a pas jugé bon de l'emmener à Thursday, c'est qu'il craignait qu'il n'eût le mal de mer. Les Missionnaires savent bien quels étaient les voleurs; mais les chefs répondent de leurs sujets. Le P. Toublanc n'a pas

brisé sa lance pour la bonne raison qu'il n'en avait point, etc., etc. A toutes ces réponses, Béra souriait, et, tout en mâchant son *bétel*, il promenait un regard circulaire sur tout son peuple, comme pour dire : « Voyez-vous comme les grands chefs me parlent ! »

Le vieux Raouma se leva à son tour. Il avait l'air plus embarrassé que Béra. Il cria : « *Mitsinari!* Missionnaire ! » Puis sa grande et large bouche resta béante, tandis que sa main gesticulait. Enfin, il s'écrie : « Missionnaire, quand tu es venu ici pour la première fois, tu n'avais qu'un petit bateau et seulement quelques caisses. Les hommes de l'autre côté (les protestants) m'ont dit : « Raouma, ne fais « pas asseoir le Missionnaire à Roro. » Et moi j'ai répondu : « Il s'assoira chez moi. » Tu es parti, puis revenu avec beaucoup de caisses. Tu es reparti; tu as été malade, la renommée nous l'a dit; notre ventre nous en a fait mal. Tu es revenu et notre ventre saute de joie... » Et tant bien que mal, le vieux Raouma termina son discours.

Le P. Verjus lui répondit que jamais il n'oublierait qu'en effet c'est lui qu'il avait rencontré le premier sur la terre de Roro et qu'il lui avait vendu un lopin de terre pour y bâtir sa cabane et y construire la maison de prière. Raouma parut enchanté.

Le vieux chef avait cédé la parole à Obara, un autre vieux qui déclina l'honneur, pour l'instant, n'étant pas prêt, et céda son tour à Abaou-Ebara.

Abaou ne se fait pas prier. Il a préparé son discours. Son œil pétille et, sournoisement, il commence : « Missionnaire, c'est vrai, nos enfants ont volé; mais, remarque donc, ce sont des enfants et non des chefs. Et puis, comment peux-tu être étonné que nos enfants soient voleurs ? Tu sais bien que, depuis ici jusqu'à Motou-Motou par là, jusqu'après Port-Moresby par ici, nous sommes assis dans les ténèbres; nous sommes ignorants; toi, tu es dans la lumière. Ils ont volé, et toi tu ne voles pas. Voici comment cela s'explique. Quand tu viens chez nous, tu vois nos plumes, nos ornements, nos bracelets, nos dents de chien

et de crocodile, et ton ventre reste tranquille, tu ne désires rien. Nos enfants, au contraire, vont chez toi, ils voient des habits chez les *femmes saintes* (les Sœurs), des couteaux, des haches, des couteaux chez toi, du tabac chez tous, et leur ventre saute en l'air et ils désirent ce qu'ils voient, et ils le prennent. Cache donc tous tes trésors, nous gronderons beaucoup les enfants, et tout ira droit. » Cette nouvelle théorie amusa les Missionnaires. Entre deux phrases, le P. Verjus fit remarquer à l'orateur qu'il n'était pas facile de cacher une lessive qu'il faut sécher au soleil... Et Abaou continua : « Tu vois donc qu'ils ont volé sans savoir. Au reste, tu dis tous les jours que tu es venu pour nous enseigner; parle donc, enseigne, crie tous les jours qu'ils ne doivent pas voler. Et maintenant, faisons la paix; tu as refusé le porc de Béra : je comprends, tu n'en as pas besoin. Eh bien, brise la lance et empêche l'étranger d'inonder notre île. Tu nous dis que le P. Vitale est notre Père, qu'il restera avec nous. C'est bien parlé ; mais toi, pourquoi partir, pourquoi parler de Mohou? N'en parle plus, le ventre nous fait mal. »

Pendant ce discours, le vieil Obara recueillait ses idées. Tout à coup il se lève, redit à peu près ce qu'avaient déclamé les précédents orateurs; puis, cette idée éclate : « Missionnaire, d'abord donne-nous des livres, comme on fait de l'autre côté (chez les protestants), et nos enfants seront contents. » Le Père répond qu'il est inutile de donner des livres à qui ne sait pas lire. « Donne un peu ton arc à ton petit-fils de deux mois, qu'en fera-t-il? » Le vieil Obara comprit qu'il s'était fourvoyé, et il continua, comme si c'était la suite de son discours : « Les hommes de Waïma ont pillé, il y a quelques jours, nos grandes pirogues, que la mer avait fait échouer sur leur côte. Ils ont volé tout notre sagou. Si donc ils viennent te vendre des cocos, dis-leur que nos ennemis sont tes ennemis, et qu'ils n'auront ton tabac qu'après avoir fait la paix avec nous. Maintenant ne te fâche pas, fais la paix avec Roro. Une de nos pirogues a échappé au naufrage de Waïma, elle est ici, pleine

de sagou; viens le goûter avec nous. Maintenant, tu le sais, un de nos chefs est mort, durant cette lune, laisse-la passer; car, jusque-là, nous sommes en deuil. Après, on coupera le bois pour la maison du P. Vitale. Donne beaucoup de livres aux enfants; pour nous, notre tête est trop dure. Que dirai-je encore?... Rien... Tout le monde a fini. » Et Obara de s'asseoir, et tous de regarder les Missionnaires pour voir quels seraient les fruits de cette éloquence.

La paix était faite, restait à la signer, et voici comme on s'y prit.

Béra, le chef principal, descend de la maréa, court chez lui, saisit une lance, revient, et s'écrie : « Missionnaire, chez nous, la paix, c'est la rupture de la guerre. Or, la guerre, c'est la lance. Si donc nous sommes en paix désormais, je vais briser cette lance. J'en fixerai la moitié au poteau principal de cette maréa. Tu emporteras l'autre et la fixeras au-dessus de la porte de ton Père (Mgr Navarre). En voyant ce morceau, nos enfants diront : « C'est la paix « des Missionnaires. En voyant l'autre morceau, tes enfants « diront : « La paix soit avec Roro! » Et ce disant, il brise la lance, en fixe une partie dans la maréa, tend l'autre au P. Verjus et s'assoit. Le Père se lève alors et, élevant le bout de lance brisée, il dit solennellement : « Que la paix soit avec les enfants de Roro! Béra, chez toi, en signe de paix, on brise la lance, c'est bien; chez nous, on tend la main droite à son adversaire. Si donc, chefs de Roro, vous voulez ma paix, comme je veux la vôtre, mettez ici votre main. » Et les sauvages mettent leur main dans la main du Missionnaire. On détermine la place de la maison du P. Vitale, la place de l'église, et Rabao reprend son air de gaieté.

Au commencement de l'année 1889, les derniers indigènes qui étaient allés à Motou-Motou, durant la famine, revinrent. « Trois sont morts en route, écrit dans son Journal le P. Verjus[1]. Entre autres, le pauvre Aitsi-Abaou,

1. 9 janvier 1889.

qui était si brave enfant. Et ils n'étaient pas baptisés! Peut-être mon pauvre Aitsi aura-t-il eu le baptême de désir! Mon Dieu, le reverrai-je?... J'irai demain au village les consoler. »

Il y va, en effet, et il apprend que les gens de Rabao, furieux de la conduite des gens de Maïva, n'attendent que la fin du deuil officiel pour leur déclarer la guerre : « Missionnaire, lui dit un des sauvages, nous voulons tous t'obéir, parce que nous avons reconnu que tu viens ici pour nous ; mais il y a une chose que je ne veux pas te dire parce qu'elle te ferait de la peine. — Laquelle? — Maïva s'est mal conduit, nos femmes et nos enfants mouraient de faim, nous leur apportions de la nourriture, les grandes vagues ont renversé notre pirogue. Notre sagou est allé à la mer, et ceux de Maïva nous l'ont pris. Nous nous en vengerons; mais ferme les yeux. D'ailleurs nous ne t'avertirons pas d'avance. » A quelques jours de là, des hommes de Maïva vinrent apporter aux Missionnaires des cocos dont leur pays abonde. Les Pères les avertirent que « les enfants de Roro » étaient fâchés contre eux à cause du sagou volé et allaient leur déclarer la guerre. « Nous ne l'avons pas volé, répondirent-ils; c'est la coutume de s'emparer de tout ce que la mer apporte sur notre rivage. Cependant nous ferons la paix. » En effet, peu de temps après, plusieurs chefs rapportèrent quelques sacs de sagou et se présentèrent, tenant en main des grappes de noix d'arec et du bétel qu'ils mangèrent avec les chefs de Yule, en signe de paix. Et tout rentra dans l'ordre[1].

III

Le vieil Abaou-Ebara avait dit au P. Verjus: « Ne va pas à Mohou. N'en parle plus. Reste avec nous. » Mais, depuis longtemps, depuis surtout l'exploration du Saint-Joseph, l'ardent Missionnaire rêvait la conquête de l'inté-

1. Lettre de Mgr Navarre au T. R. P. Chevalier. Port-Léon, 24 février 1889.

rieur. D'être immobilisé au village de Rabao, il souffrait, on le voit en plusieurs endroits de son Journal. Sans doute il obéissait cordialement ; mais, le sacrifice, pour méritoire qu'il soit devant Dieu, n'empêche pas de souffrir. Ce lui fut donc une grande joie, quand Mgr Navarre l'autorisa à tenter la fondation de Mohou. Il eût désiré occuper tout d'abord Inawi pour, de là, mieux rayonner et prendre une place forte non loin des montagnes. La pauvreté se mit en travers de ses desseins. Il dut se contenter de Mohou, village d'environ cinq cents âmes, assez près de la mer, assez près du Saint-Joseph et d'où, plus tard, si le bon Dieu en octroie les moyens, on pourra monter plus haut. Mohou est le trait d'union entre Port-Léon et les grands villages de la vallée du Saint-Joseph. On va donc l'occuper. Le P. Fernand Hartzer en sera le supérieur, avec la perspective de bâtir lui-même sa maison et de créer la nouvelle station, de toutes pièces. « J'eus l'honneur, écrit l'admirable P. Verjus, de lui être adjoint [1]. »

Le 28 janvier au matin, on partit sur une petite baleinière le *Saint-Michel*, avec tentes, provisions, instruments, et bagages pour plusieurs semaines. En route, on prie, on s'égaye ; on fait des plans magnifiques. On rencontre une pirogue qui se rendait à Yule. Ceux qui la montent, disent aux Pères que tous les chefs sont au village, mais que personne n'attend les Missionnaires.

« C'est étonnant, leur dit le P. Verjus ; car, les PP. Hartzer et Thomas sont allés chez vous, il y a trois lunes, et vous ont manifesté notre intention. » Les gens de la pirogue ne répondirent pas ; leur froideur frappa le Père ; mais les plaisanteries des rameurs firent diversion. « Père, dit le premier, nous portons deux Missionnaires à Mohou ; que nous donneront-ils en échange ? — Je ne sais pas trop, répondit le Père ; mais toi, que penses-tu que cela vaille ?... — Moi ? je pense que nous pouvons bien

1. Lettre datée de Mohou même, le 8 avril 1889.

leur demander un porc, nous le mangerons en revenant. » Le P. Hartzer fut peu flatté, il ignorait que le porc est le présent des chefs et la plus haute monnaie du pays. Après explication, on convint que l'on demanderait un porc. « Nous approchions, écrit le P. Verjus, des bouches du Poïmo, petite crique ou rivière d'eau salée qui conduit jusqu'à Mohou. Là, chacun devient sérieux; car, la mer est grosse, le vent contraire, et la marée descend; ce qui forme sur la barre du Poïmo des vagues monstrueuses pour notre petite embarcation. Toute conversation cesse, et l'on entre dans la passe. Les rameurs font plier les rames, la sueur perle sur tout leur corps, et cependant, le bateau, repoussé par le courant contraire, n'avance plus. Le moment était mauvais. Il fallait avancer ou sombrer, car virer de bord et chavirer étaient synonymes en ce moment, et sombrer alors était, sans compter le danger des vies, compromettre la nouvelle station pour longtemps. Je jetai un coup d'œil au P. Hartzer, il égrenait des *Ave Maria*, j'en fis autant, tout en criant contre les rameurs pour leur faire employer toutes leurs forces. Une lame arriva, grondant comme le tonnerre; nous fûmes soulevés comme une paille et jetés de l'autre côté de la barre. Nous étions sauvés encore une fois. »

Dans une autre lettre adressée aux novices de la Congrégation du Sacré-Cœur, le P. Verjus donne un détail touchant :

« Nos rameurs, qui travaillaient depuis quatre heures, laissaient tomber les rames de fatigue. D'autre part, nous avions là avec nous tout l'avenir de la nouvelle station, personnel, provisions et instruments. Un naufrage en pareille occurrence eût été un véritable malheur. Tout cela me vint à l'idée au moment de virer de bord pour entrer dans la passe; mais alors votre souvenir, bien-aimés frères, me revint en mémoire; je me figurai tous mes Pères et Frères d'Europe priant pour nous et je m'écriai intérieurement : « Mon Dieu, au nom de toutes ces prières, sau« vez-nous, sauvez la nouvelle station! » Et je tournai le

gouvernail. Les vagues étaient là trois fois plus hautes que nous. Nous montions et descendions sans avancer à cause du vent contraire, mais personne ne perdit courage. Pas une goutte d'eau n'entra dans le *Saint-Michel* qui, quelques minutes après, voguait tranquillement dans les sinuosités du Poïmo. »

A un détour de la crique, deux pirogues de Mohou, chargées de jeunes gens, accostent la barque des Pères; mais personne ne parle. On arriva au débarcadère. Écoutons le P. Verjus: « Le vieux Màtsou est là, assis sur un tronc d'arbre; mais, il ne dit rien. Nous faisons comme lui et, en silence nous débarquons nos effets. Màtsou, voyant que nous ne tenions pas compte de lui, s'en vint vers moi, et, de son ton nasillard: « Mitsinari, te voilà « donc aujourd'hui? — Oui, Màtsou. » Le vieux rusé aurait bien voulu dire tout de suite : « Et que viens-tu « faire?... » Mais, quoique sauvage, il jugea sur notre mine qu'il ne pouvait hasarder une telle question sans s'exposer à une explosion de reproches, et il se promena en silence pendant quelques instants. Puis, revenant à la charge: « Ton bateau est plein aujourd'hui, Missionnaire, « est-ce que... » Je ne lui laissai pas le temps de finir. — « Màtsou, lui criai-je, je viens te rappeler ta parole de « l'autre jour : aurais-tu changé avec la lune? Eh bien! tu « sauras que nous n'avons qu'une parole. Je viens bâtir « une maison. — C'est bien, c'est bien, fit Màtsou d'un « air narquois; mais les enfants de Mohou ne sont pas « contents. » Je ne pris pas garde à ses paroles et, après avoir averti le P. Hartzer, en deux bonds je fus au village chercher des porteurs. Personne. J'avise la maison du *grand diable*, le sorcier du pays, qui se trouvait chez lui avec son fils et sa vieille moitié. « Te voilà donc, Missionnaire? — Oui, Wani, mon ami; me voici! Mais, « mon cousin, dis-moi donc, d'où vient que Mohou n'est pas « ici?... Et d'où vient que tous ceux que je rencontre me « font une figure dure comme un coco sec?... » Le *grand diable* se mit à rire jaune, suivant son habitude. Il fit une

grimace pour reprendre son sérieux; puis, d'une voix qui ne souffrait pas de réplique, il envoya au débarcadère tous les hommes, femmes et enfants qui se trouvaient à sa portée. Grâce à lui, en un quart d'heure tout fut débarqué, et à midi nos deux tentes étaient dressées et nos affaires à l'abri. On dîna enfin, et nous eûmes jusqu'au soir pour établir solidement notre camp, préparer les hamacs et fixer notre cuisine ambulante. A la nuit, nous étions prêts.

« Dès que tout fut arrangé, je demandai Rakani, mon ami de longue date. Rakani n'est pas le premier chef de Mohou, mais sans contredit l'un des plus influents. Il est grand, fort, le front large, la mine éveillée et presque européenne. Il comprend vite ce que nous voulons expliquer. Il a du tact, des délicatesses, ce qui est très rare chez nos sauvages, et, à une franchise remarquable il joint un savoir-faire si agréable qu'il se fait remarquer de prime abord. Rakani, donc, était mon ami depuis bientôt trois ans; je le fis demander. Raïroukou, sa fille, me dit qu'il était à la plantation et qu'il ne reviendrait que le soir.

« En l'attendant, le P. Hartzer, notre supérieur, se trouvait fort embarrassé. Ils ne veulent pas de nous; mais nous, nous voulons d'eux quand même ; donc, nous resterons. Et nous attendîmes la nuit.

« Rakani arriva enfin, il avait l'air gêné. Écoute, Rakani, lui dis-je tout de suite, ce n'est pas la permission de rester ici que nous te demandons ; nous n'avons que faire de ta permission; mais dis-nous pourquoi vous faites tous une si triste mine? — Moi? répondit-il, mais je ne suis pas fâché, ce sont les autres chefs qui crient, les femmes et les enfants qui pleurent... On dit que tu viens pour nous battre, que les blancs font du mal partout. — Tu plaisantes, Rakani, tu sais bien ce que nous sommes : qui donc pense à vous frapper? Du reste, va-t'en chez tous les chefs et dis-leur que ce soir il y aura grand *iroro* (discours). Je monterai sur l'estrade; que tout le monde y soit! » Tout le monde y fut.

En attendant l'heure de l'assemblée, les Pères s'enquièrent habilement, à travers les cases, des sujets de mécontentement de ce bon peuple qui, depuis longtemps, avait désiré et demandé les Missionnaires. Voici ce qu'ils recueillirent. Les chercheurs d'or du Saint-Joseph avaient abusé de quelques femmes de la tribu de Pokao. Le bruit de ce scandale s'était vite répandu dans toute la région. Or, la plupart de ces blancs avaient séjourné à Port-Léon. Les Pères les avaient même hospitalisés dans l'abri où ils mettent les agrès de leur bateau. Les indigènes de Mohou et d'ailleurs ont cru que ces hommes étaient les serviteurs des Missionnaires. De fait, ils s'autorisaient partout du nom du P. Verjus, lequel est connu jusqu'aux montagnes. Les chefs craignent donc que ces blancs corrompus ne suivent partout les Missionnaires. Voilà une des raisons pour lesquelles ils ne veulent ni des uns ni des autres. En voici une seconde. Le P. Toublanc a puni Rabao pour un vol de haches. Il n'est pas impossible qu'à Mohou il y ait des voleurs. Mohou sera puni comme Rabao. Troisièmement, enfin, Mgr Navarre est rentré avec des animaux aussi voraces que nombreux : chevaux, vaches, chèvres et moutons. Les collines, naguère si vertes, ont depuis ce temps-là un aspect râpé, désolé. Nul doute que les Missionnaires n'amènent avec eux, un jour où l'autre, à Mohou, des bêtes pareilles, et toute verdure disparaîtra.

Les Pères sont suffisamment renseignés. A huit heures du soir, ils montent à la maréa. Les chefs étaient déjà sur l'estrade, et la plupart des habitants en bas. En quelques traits pittoresques le P. Verjus a dessiné la physionomie de la scène. « Éréré, le chef du terrain sur lequel nous devions nous établir, était là. Le *grand diable* était couché ; mais, il avait envoyé son fils Aitsi. Mâtsou, le maigre Mâtsou, était derrière moi, caché dans sa couverture rouge. A droite, Rohi, le plus jeune et le plus ardent de la bande. Arouré, le rusé, surnommé par nous l'*Avocat*, était près de lui. Rakani demeurait sur un échelon ; je lui demandai où était son père Houhouri, qui est aussi chef.

Rakani ne répondit pas; mais, indiquant une maison proche de l'estrade, il me fit signe qu'Houhouri, le plus furieux de tous, ne daignait pas venir et qu'il se tenait accroupi devant sa porte. Ce vieil Houhouri, que nous nommâmes « le bouc » à cause de l'odeur *sui generis* qu'il exhalait, plus expéditif qu'un chacun, ne proposait rien moins que de nous fendre la tête, tout simplement. »

Le P. Verjus savait d'expérience qu'avec ces grands enfants, qui parle le plus fort et le plus longtemps parle le mieux. Imbu de ce principe, hanté de l'idée que si le poste de Mohou échappait aux Missionnaires, c'en était fait peut-être des autres stations de l'intérieur, il dit à part soi un bon *Ave Maria;* puis, « gesticulant, grimaçant, menaçant, criant comme un vrai Papou », il débite un long *iroro*, entremêlé des réflexions du P. Hartzer, lesquelles, traduites aussitôt, entraient dans le corps du discours et pleuvaient, dru comme grêle, sur les pauvres sauvages ahuris. « Fils de Mohou, disait le Père, vous n'êtes pas droits. Hier, vous disiez *oui;* aujourd'hui, vous dites *non*. Votre face est double. Votre langue est fourchue. Tous vos chefs sont comme des femmes sans courage. Voyez donc combien vous êtes sots! Nous venons vous défendre contre ceux qui veulent vous faire du mal et vous nous refusez! Les blancs qui ont mal agi à Pokao, ne sont pas des nôtres; nous les condamnons, et tous ne sont pas comme eux. Du reste, si nous eussions été à Pokao, jamais les mineurs n'auraient violé vos filles. D'autre part, vous craignez, je le sais, les punitions infligées aux voleurs. Êtes-vous fous? Ne voyez-vous pas le moyen de les éviter? Aiguisez donc vos esprits et considérez! Ne voyez-vous pas qu'en ne volant jamais, jamais vous ne serez punis? Que vos chefs soient plus courageux; qu'ils menacent les voleurs, et la paix sera aux enfants de Mohou. N'avez-vous pas entendu parler de la paix de Rabao? Rabao a volé. On l'a puni. Mohou ne volera pas, la paix sera dans Mohou. »

Et ainsi longtemps.

L'orateur leur fit aussi comprendre que si Rabao était

desséché, il fallait s'en prendre au soleil et non pas aux bestiaux.

Que vont répondre les chefs à ce Missionnaire qui les rudoie comme des enfants et les malmène comme le menu peuple ? La foule attend avec impatience.

Le vieux Màtsou, le premier, comme doyen d'âge, desserra les dents, prit du bétel et, par un accès de toux formidable, mais de toux artificielle, annonça qu'il allait parler. « Missionnaire, balbutia-t-il, ce que tu dis, est vrai ; pas de vol, pas de punition... » Puis, après avoir hésité longtemps : « Au fond, ce n'est pas nous qui avons peur, ce sont les femmes..., les enfants. Du reste, te voilà maintenant... Tu peux bien rester... C'est vrai... C'est sûr... Par conséquent..., c'est évident... En fin de compte, puisqu'il en est ainsi, demain tous mes jeunes gens iront couper du bois et nous bâtirons la maison. »

La conclusion, quoique ne découlant pas des prémices, était bonne. Le P. Verjus le félicita d'avoir si bien parlé.

Les autres chefs, chacun à leur tour, haranguèrent les Missionnaires et conclurent à la façon du vieux Màtsou.

La cause était gagnée, quand « le bouc » se leva. « Il cria si fort, trépigna si terriblement et menaça si brutalement que toutes les figures, déjà souriantes, redevinrent sérieuses. » Le P. Verjus bondit et, contre tous les usages, interrompit Houhouri. « Que dit cette bouche noire ? Que dit cet égaré ? » Et, pour couvrir sa voix, il lui lance coup sur coup, sans respirer, mille autres épithètes aussi flatteuses, et fait semblant d'être en violente colère. Alors toute l'attention se reporte sur lui. « Ne l'écoute pas, Missionnaire, crie Rakani ; c'est un vieux qui radote. » Et les derniers hoquets de fureur de Houhouri se perdent dans les rires de la foule. On vote, et les Missionnaires sont acclamés.

Il fallait profiter de ces bonnes dispositions. Le lendemain, on réunit de nouveau tout le village et les chefs. Puis, gravement, des haches, des cotonnades, du tabac à la main, les Pères se dirigent vers l'emplacement choisi

d'avance pour y procéder à une adjudication régulière. On reconnaît, à travers les broussailles et les herbes de deux à trois mètres de hauteur, les limites, tant bien que mal, puis on appelle le propriétaire. C'est Éréré-Taïabou; ce qui veut dire : Fente, fils de Jointure. Et un dialogue s'engage : « Éréré, veux-tu nous céder ce terrain ? — Oui, Missionnaire. — Ce terrain, de qui le tiens-tu ? — De mon père Taïabou. — Personne autre n'est copropriétaire avec toi ? — Non, Missionnaire. — Que demandes-tu ? (Il y a à peu près cinq acres.) — Je demande... (Ici, il est embarrassé, il regarde sa femme, qui lui souffle : Une chemise.) — Éréré reprend : Je demande deux haches, un couteau, une chemise et du tabac. — C'est un peu trop, Éréré, et je crois qu'une hache et le reste sont suffisants. — C'est vrai, Missionnaire ; arrange cela toi-même. » Le P. Verjus lui remet solennellement ces objets. Le bon Canaque tressautait de joie. Séance tenante, on dresse le procès-verbal. Le P. Hartzer signe magistralement; un Frère aussi. Les chefs, près de leurs noms respectifs, tracèrent, d'une main triomphante, une croix peu artistique. On distribue du tabac aux témoins, et, pour la vente, tout fut dit. Aussitôt, les hommes s'en vont couper du bois et les femmes déblaient l'emplacement.

Cependant, le soleil brûlait. Le P. Hartzer pâlit. « La fièvre est là, dit-il; je vois double et ne me tiens plus. — Au lit, mon cher Père, répond le P. Verjus, et vive le bon Dieu quand même ! » La température de la tente dépassait 40 degrés Réaumur. Il paraît que ce bain de vapeur fut salutaire au malade, car, le soir, la fièvre avait disparu.

Les jours suivants, nous voyons les bois s'amoncelant devant la tente où campent les Missionnaires. Chacun se crée un métier. Un Frère équarrit les poutres. Le P. Verjus fait les mortaises. Un autre Frère fait les tenons et il agence tout, et insensiblement, se dessine et peu à peu monte « la première maison bâtie pour le bon Dieu en la grande Nouvelle-Guinée ».

A propos de cette fondation de Mohou, le P. Verjus a écrit des pages qui nous paraissent de tout point charmantes. Nous les avons lues, les lèvres souriantes et, en même temps, les yeux humides. C'est comme un croquis de la vie du Missionnaire sous la tente. Citons-les :

« De bon matin, au chant des oiseaux, le Père se lève le premier et réveille tout son petit monde au nom béni du Cœur de Jésus, comme dans toutes nos maisons. Vite on se secoue, malgré les mains ou les pieds qui font bien mal, et, tant par économie de temps qu'à cause des moustiques, on fait toilette en toute hâte sous les grands arbres.

« Puis, vient la prière, la méditation qui se fait en marchant à cause des moustiques, qui ne vous permettent pas de rester assis. La sainte messe, sous la tente, suit cet exercice. Dès le lever, le Frère cuisinier a déjà pensé à sa charge, et, durant la méditation et la messe, le déjeuner se fait. On le prend à la hâte, et vite à la besogne ! car il faut se loger. Celui-ci, avec une bande de sauvages, retourne à la forêt chercher de nouveau bois ; celui-là scie chaque pièce à longueur ; cet autre les polit et les agence. Enfin, l'activité renaît sur tout le chantier. Pour compléter le tableau de ce chantier, je ne dois pas oublier la marmite de riz qui mijote dans un coin. C'est la pièce importante pour nos braves sauvages, qui viennent nous aider.

« De temps en temps, une vieille femme attise le feu, et les jeunes gens de lui crier : « Mère Taïta, qu'y a-t-il dans « la marmite ? — Du riz, mes enfants, et du sagou. Je vais « y mettre du coco râpé, la sauce sera excellente. — Très « bien, la mère Taïta ! Très bien ! La sauce sera meil- « leure. » Pauvres enfants, l'eau leur en vient à la bouche, et la besogne marche bon train.

« Vers midi, le soleil devient insupportable, nous les faisons reposer. Nous-mêmes, nous nous accordons deux bonnes heures de répit. Notre cuisinier est un excellent chasseur. Pour épargner nos conserves, il s'en va, d'un arbre à l'autre, dès le matin, cherchant le dîner des enfants

du bon Dieu, et, tous les jours, ou à peu près, il en prend assez pour tous. Des perroquets, des poules sauvages, des pigeons, voilà le menu, et chacun y fait honneur de son mieux.

« Après un court repos, que les moustiques ne permettent pas toujours, on retourne à la besogne. Le soir, on est bien fatigué, mais le bon Dieu a encore pourvu au nécessaire, et l'on va se coucher.

« Mais autre chose est se coucher et autre chose dormir. Les moustiques, vers sept heures, doublent, triplent, quadruplent leur nombre. Ils vous poursuivent jusque dans le moustiquaire, malgré une fumée de feuilles sèches à vous étouffer. Que de mauvaises nuits nous avons dû passer ainsi en cette saison des pluies! Cela me faisait beaucoup de peine, surtout pour nos pauvres Frères, exténués de fatigue. Après avoir scié, à la main, des planches et encore des planches pendant toute une journée, passer sa nuit à chasser les moustiques, être agacé par leurs douloureuses piqûres, se lever le lendemain, la figure et les mains enflées, et cela, une nuit, deux nuits, une semaine durant! Cela finit par devenir un vrai supplice, et il fallait à nos chers Frères tout leur esprit de foi pour ne pas murmurer. Chacun vit bien que notre extrême pauvreté en était la cause; on offrit ensemble tout cela au bon Maître, et le travail continuait quand même.

« Cependant, tous les soirs, les moustiques n'étaient pas aussi détestables. Quelques jours, même, il y en avait relativement peu. Alors, nos sauvages venaient passer leur soirée autour de notre tente; les deux Manillois, qui sont ici comme catéchistes, jouaient de l'accordéon, nous chantions un peu, nous causions de leurs usages, de notre but évangélique, et le bien commençait à se faire.

« Ainsi se passaient les jours, ainsi se passaient les semaines, et la maison montait, et les sauvages admiraient... Mais, tout à coup, le P. Hartzer retomba malade. Il dut retourner à Port-Léon pour y chercher des soins que notre affection était incapable de lui prodiguer sous la tente. Le

bon frère Stanislas, notre plus rude bûcheron, tomba aussi malade au moment où, ayant terminé la monture et la couverture de la maison, nous commencions à débiter le plancher.

« Après deux semaines, le P. Hartzer nous revint; mais les provisions baissaient et ne pouvaient se renouveler; on dut diminuer les rations, car la chasse ne fournissait plus : notre chasseur s'était fait une grande plaie à la jambe. D'autre part, la sécheresse avait détruit les jardins des sauvages. Plus de marché, plus de légumes.

« Cependant, les épreuves étaient loin d'être terminées. Les pluies redoublèrent, les moustiques aussi, et nous devions rester les jours et les nuits exposés à l'eau et entièrement mouillés. Enfin, le 5 mars, le toit fut achevé et nous pûmes nous loger. Notre maison était terminée, au moins extérieurement. En peu de temps, les divisions intérieures furent élevées en feuilles de sagoutier; puis, portes et fenêtres, à la mode du pays, étant placées, nous fûmes complètement chez nous. Nous ne devions pas en jouir longtemps. Le P. Hartzer, à cause de sa santé, fut désigné pour le poste de Thursday, et je ne devais pas tarder à laisser aussi cette station nouvelle. Le dimanche de la Passion, la chapelle était un peu arrangée. J'eus le bonheur d'y offrir au bon Maître un nouveau tabernacle en Nouvelle-Guinée. A partir de ce moment, Notre-Seigneur demeura sous notre toit. Nous lui avions cédé notre meilleure chambre. La station de Mohou était fondée. »

Pendant que les Missionnaires bâtissaient leur maison, une querelle s'éleva entre les indigènes divisés en deux partis, à peu près moitié par moitié. Ceux d'un camp avaient tué et mangé un chien de l'autre camp. Les autres ripostèrent en tuant et en mangeant un porc du parti adverse. On en vint aux armes. Au bruit des lances en bois de fer frappant contre les lances, à des clameurs inaccoutumées, le P. Verjus sort de sa tente, court sur la place et se jette au milieu des combattants. Les chefs,

honteux d'être pris en flagrant délit par le Missionnaire, s'arrêtent. Le Père leur montre combien il est insensé de se battre ainsi entre gens de même village. Rakoni à son tour parle en faveur de la paix. Mais, voici qu'un jeune homme, un *ibitoé*, de l'autre parti, s'écrie : « Tu veux cesser le combat parce que ta main est faible et maladroite ; tu as peur d'être battu. » A ces mots, Rakoni bondit sur place : « Moi, lâche! » dit-il. Et se tournant vers le P. Verjus : « Tu vois, Missionnaire, la paix n'est plus possible maintenant. Il faut que le sang coule. Je suis insulté par un *ibitoé :* il faut qu'il le paie! » Et le combat recommence avec plus de frénésie. Les chefs en tête avec tous leurs jeunes gens. Derrière eux, les femmes avec de longues perches, cherchant à atteindre les adversaires par-dessus la tête des hommes. Le combat ne doit cesser que lorsque le sang aura coulé dans les deux camps. C'est fait. Le lendemain, les Missionnaires pansaient les blessés. Aux chefs qui allèrent s'excuser près du P. Verjus de ne lui avoir pas obéi, le Père répondit par une vigoureuse mercuriale contre leurs mœurs barbares. « Nous voyons, Missionnaire, dirent les chefs en manière de conclusion, que tu es venu chez nous pour notre bien. Sans rien craindre, tu t'es jeté au milieu de la bataille. Un autre que toi, au lieu de nous séparer, se serait enfui. » Ces sauvages, — le P. Verjus l'observait tous les jours davantage, — si terribles quand ils sont en colère, au repos sont les plus tranquilles des hommes. Ils sont même capables d'attendrissement et de délicatesse. Témoin le fait suivant.

Les provisions des Pères diminuaient à vue d'œil. On était réduit au sagou et au coco ; encore la portion était-elle congrue, les sauvages eux-mêmes, par suite de la sécheresse, étant dans la misère. Au travail, les bras des pauvres Frères tombaient. « C'est qu'il n'est pas facile, remarque justement le P. Verjus, de faire à jeun les métiers de bûcheron, et de scieur de long surtout. » Un jour, un grand vieillard, maigre et grisonnant, l'aborde,

trois pommes de terre à la main : « Tiens, mon fils, lui dit-il, tu n'as pas de pommes de terre, je t'en apporte. » C'était le vieil Houhouri, celui-là même qui, dès le premier jour, voulait lui casser la tète. Il était devenu son ami. Assurément, de se priver de ces trois patates, en temps de disette, c'était pour lui un sacrifice. Le P. Verjus, en témoignage de reconnaissance, voulut lui faire un présent : « Non, répondit le grand chef, je ne veux rien ; je t'apporte ces fruits, parce que ça me fait plaisir. Si tu me les payais, ce ne serait plus un cadeau, et je ne serais pas content. Tu es mon fils. Tu vois, je suis bien vieux. Or, tu es mon fils. Quand j'aurai besoin d'un peu de tabac pour fumer, je viendrai te dire : Mon fils, j'ai besoin d'un peu de tabac pour fumer, donne-m'en. Et toi, quand tu auras besoin de quelque chose que j'ai, viens, et dis-moi : Mon père, j'ai besoin de ceci, donne-le-moi. »

Ce n'était pas seulement à Mohou que la famine se faisait sentir. A Rabao, toutes les provisions étaient épuisées, y compris la farine. Plus de pain. Plus de riz. Là aussi, on mangeait du sagou. Il arriva que les Frères durent se mettre au lit, n'ayant rien pour dîner, étant trop affaiblis pour essayer de la chasse. Mgr Navarre était maigre à faire peur. Le P. Verjus monte à bord du *Pie-IX* et part pour Port-Moresby où il espère trouver des vivres. Le gouverneur le reçoit courtoisement ; mais de provision, point. Le gouverneur lui-même se disposait à aller crier misère chez les Pères de Port-Léon. Cependant, comme M. Goldie, un marchand, attend d'heure en heure un de ses bateaux de Coocktown, le P. Verjus attend avec lui. Le matin du troisième jour, le bateau tant désiré arrive. On transborde farine et riz, l'on rentre à Yule (c'était le Vendredi saint), l'on partagea avec Mohou, et alors prit fin ce que le P. Verjus appelle « un terrible carême ».

Deux semaines après, le P. Toublanc revenait de Thursday et Mgr Navarre lui-même allait l'installer à Mohou.

IV

De cette première station à l'intérieur, au milieu même de ses écrasants travaux, en pleine fatigue, le P. Verjus trouvait le temps et le courage de répondre aux lettres qu'il recevait d'Europe. Nous allons extraire de sa correspondance deux passages où, une fois encore et non pas la dernière, le vaillant Missionnaire a laissé, toute vive, l'empreinte de sa grande âme.

A l'un de ses confrères de France qui aspirait à le rejoindre, il écrit le 29 mars 1889 :

« ... Vous êtes donc aussi, mon bien cher Frère, de ceux que la Mission enchante, je veux dire de ceux que la croix, l'oubli, la souffrance, la faim n'effraient pas. Tant mieux! Puissiez-vous persévérer et augmenter encore, si c'est possible, en ces généreuses dispositions!

« Préparez-vous à souffrir tout... Je ne dis pas la mort même : la mort n'est rien, c'est un bonheur, c'est le commencement du bonheur pour le Missionnaire; mais préparez-vous à souffrir le mépris venant sur vous de la part de sauvages bien au-dessous de vous, et que vous voudriez sauver; à souffrir l'ingratitude : vous reconnaîtrez souvent ceux qui vous doivent le plus, à leur plus grande malice; à souffrir l'humiliation, l'insuccès, les coups peut-être, les naufrages, les voyages périlleux à travers le pays, à souffrir le tourment continuel des moustiques, l'agacement des sauvages, la faim souvent, la soif quelquefois!

« Voilà un tableau qui n'est guère attrayant, n'est-ce pas? Je n'hésite cependant pas à vous le présenter, premièrement parce qu'il est vrai, et secondement parce qu'il vaut mieux que vous sachiez ce que vous désirez; et ensuite, je sais que les vrais Missionnaires, au lieu de se décourager à la perspective de tels tableaux, y puisent au contraire un zèle plus ardent et plus pur. »

Aux novices de la petite Société d'Issoudun, il écrit le 8 avril suivant :

« Merci de tout cœur, bien chers Frères, de vos ferventes prières. C'est la plus grande charité que vous puissiez nous faire. Plus que personne, je vous l'assure, nous sentons le besoin et l'effet de la prière; car enfin, que pouvons-nous sur le cœur de ces pauvres sauvages pour leur faire adopter notre sainte religion dont ils ne soupçonnent pas plus les charmes qu'ils n'en sentent le besoin? C'est bien là l'affaire du bon Dieu! Nous pouvons souffrir, voyager, fonder de belles stations, mais le bon Maître seul peut convertir; et c'est beaucoup sur vous, mes bien chers Frères, que nous comptons pour obtenir ce miracle!

« Et puis, quelle consolation pour les pauvres Missionnaires de penser qu'en Europe de bons Frères, unis à nous par la plus sainte des amitiés, pensent à nous et prient pour nous! Cela décuple les forces. Les croix viennent les unes après les autres, péril après péril, épreuve après épreuve... Aujourd'hui un naufrage qui retarde nos travaux de plusieurs mois et met notre vie en danger; demain la famine à cause des bateaux qui coulent ou ne viennent plus; après-demain la fièvre qui vous brise pour une semaine; puis, un peu de repos; mais alors vient l'insuccès, le mépris des sauvages, l'ingratitude... et puis la fièvre recommence, puis un autre naufrage... et ainsi de dimanche à dimanche, de mois à mois, d'année en année... Ajoutez à cela l'agacement continuel, le jour et la nuit, de petits insectes cependant faits par le bon Dieu, qui se nomment les moustiques, et vous aurez un petit à peu près de la vie du Missionnaire en Nouvelle-Guinée. Voyez donc, bien chers Frères, combien nous avons besoin de vos ferventes prières, et jugez si elles nous profitent, car, malgré le petit tableau *radouci* que je viens de vous peindre, nous sommes tous heureux, gais et joyeux comme les oiseaux de paradis qui volent sur nos têtes. »

XX

PROMOTION DU P. VERJUS A L'ÉPISCOPAT

SON SACRE A RABAO

I

A peine rentré à Rabao, le P. Verjus est « relancé », comme il s'exprime lui-même, dans les forêts. Les pauvres maisons de chaume, debout depuis trois à quatre ans, ne tiennent plus et s'affaissent. Les huit Frères couchent en dortoir commun dans la vieille cabine des Pères dont on a enlevé les cloisons ; mais, outre qu'ils sont dans la poussière, puisqu'il n'y a pas de parquet, tous les poteaux sont pourris; de même les attaches du toit; à la prochaine saison des pluies, où le vent souffle avec violence, la maison croulera. Il en faut une autre. Celle des Sœurs, qui n'a que deux ans et qui a coûté près de huit mois de travail à tous les Missionnaires, Pères et Frères, n'est guère plus solide. Voici donc deux maisons à construire avant novembre ou décembre, et l'on est en juin.

Cet état de choses inspire à Mgr Navarre des réflexions aussi justes que douloureuses : « Jusqu'à présent, dit-il[1], nous n'avons été que dans les constructions ou les réparations, faute d'argent pour acheter des planches et du bois de charpente et aussi faute de temps et de forces pour faire ou préparer les matériaux. Ajoutez que les Pères et les Frères sont la moitié du temps malades; et, quand ils sont valides, ils ont à peine le quart des forces qu'ils auraient en Europe. Oh! qu'il nous faut un grand esprit de foi pour travailler en de pareilles conditions et sous un climat si meurtrier, obligés de faire des efforts au-dessus de nos forces! Les indigènes nous aident peu; mais ils sont à chercher leur nourriture dans les autres villages, car la disette continue avec la sécheresse. Un

1. Lettre du 19 juin 1889, datée de Port-Léon.

Frère, occupé aux travaux intérieurs de la communauté, est lui-même épuisé. Un autre, quand les enfants ne viennent pas, passe son temps à aller chercher à dos de cheval l'eau nécessaire à la cuisine, au lavage et pour l'usage des maisons. Un autre est occupé à faire le pain, à aller chercher assez loin le bois pour la cuisine et pour la cuisson du pain, à le scier, à le fendre, sans compter le temps passé à courir après les bestiaux, à les soigner, à les ramener. Avec les malades, vous le voyez, il en reste peu de disponibles.

« Or, c'est avec ce personnel que nous devons bâtir en cinq mois deux maisons assez convenables pour loger les deux communautés. Quel épouvantable travail, quand le calcul des détails est fait !

« Nous avons cherché les moyens de réduire ce travail, soit en bâtissant en pierre ou en pisé ; mais, comme il nous faut toujours commencer *ab ovo*, c'est-à-dire préparer nous-mêmes nos matériaux, nous avons trouvé qu'abattre des arbres, les transporter, les scier, était encore le plus rapide. Il nous faut de 15 000 à 20 000 pieds carrés de planches pour maison, véranda et leurs parquets, pour la chapelle, sans compter la charpente pour soutenir tout cela ; or, le bois est à trois lieues ! Il faut écorcer les arbres, les couper de longueur, les traîner à la mer, les conduire en traîneaux jusqu'au pied de notre scierie, scier de long, à la main, les plus gros en deux ou trois plateaux, afin qu'ils soient plus transportables. Les chevaux nous aideront seulement pour sortir les bois de la mer. Je suppose que les chevaux se prêteront au manège, que la scierie fonctionnera bien. Alors, quand planches, montants, solives, chevrons, poutres, etc., seront débités, nous pourrons commencer les maisons. Quel travail préliminaire ! »

Laissons le P. Verjus compléter le tableau. Il campe pour l'instant dans les bois de Nabouapaka.

« Même vie qu'à Mohou, sauf que les moustiques sont moins abondants, la saison étant bonne.

« Nous visitons d'abord la forêt, marquant les arbres droits et de bon bois. Cela paraît simple ; cependant, quand nous rentrons, nos figures et nos mains trouvent que c'est très compliqué. Les Frères passent ensuite avec quelques sauvages et abattent les géants désignés. Ils ont souvent 20 et 30 mètres de long et sont droits comme des cierges. On coupe ainsi durant deux et trois semaines, mais la besogne n'est qu'ébauchée. Il faut alors tracer des routes de deux kilomètres et plus, pour aller librement et transporter le tout de la forêt à la mer. Quand tout le bois est à l'eau, il faut le mettre en radeau de quinze à vingt arbres, et pousser ces masses énormes jusqu'à notre débarcadère, c'est-à-dire à quatre kilomètres, où la scie mécanique (nouveau perfectionnement) attend nos blocs pour les réduire en planches.

« Nos bons Frères, dans tous ces travaux, sont admirables de dévouement. Mais je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion. Comme nous aurions plus vite fait, si nous étions moins pauvres ! Nous achèterions nos planches en Australie, au lieu de les extraire ainsi de ces énormes blocs au prix de travaux qui seraient déjà excessifs en Europe et qui deviennent cent fois excessifs dans notre climat, notre condition, et avec les petits moyens que nous permet seulement notre pauvreté. »

Mgr Navarre reprend :

« Le plus déplorable, c'est que, tout en se donnant tant de peine, et ces travaux matériels absorbant toutes nos forces et nos santés, la Mission proprement dite souffre des retards. Les ministres protestants nous poussent à Nabouapaka même où nos Pères coupent le bois. Le chef nous demandait avec instance. Mais, comme nous tardions à lui envoyer un Missionnaire, les protestants en ont placé un, et le pauvre chef a laissé faire. Quelle désolation ! Il en est de même à Bahara dans la baie, où les gens nous demandaient depuis longtemps ; voilà encore un hérétique où nous devrions être ! Et penser que dix mille francs eussent suffi pour nous éviter toutes ces peines cruelles et le

temps perdu à faire des planches!... En quelle détresse nous sommes! Est-ce qu'on n'aura pas pitié de nous? Est-ce que personne ne viendra à notre secours? Je ne puis que dire et redire : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

Sur les lèvres du P. Verjus, c'est le même cri avec un autre accent :

« Voilà quatre ans que nous sommes ici. Eh bien, si, avec un peu plus d'aumônes, nous eussions pu dépenser tout ce temps et surtout toute cette énergie au vrai travail de la Mission, à l'instruction de nos enfants, quel bien nous aurions fait! Et nous en sommes encore à essayer de nous loger dans de pauvres huttes, comme les sauvages! Les aumônes que nous recevons, suffisent à peine pour nous faire vivre. La preuve en est dans ces trois famines que nous venons d'éprouver.

« Comment, après cela, penser à une petite baleinière à vapeur? Et, cependant, je ne dis pas qu'elle serait nécessaire, je dis qu'elle est urgente pour occuper le Saint-Joseph et les autres fleuves; car les protestants occupent toute la côte... Des hommes! des secours!... Nous avons souffert la faim et beaucoup d'autres choses encore pour fonder Mohou. D'autres fondations s'imposent. Nous souffrirons encore les mêmes douleurs, s'il le faut, et cent fois plus, s'il est nécessaire. »

II

Un jour, le 19 juin 1889, en cette forêt de Nabouapaka, où il abattait des arbres, sciait des planches, traçait des routes, le P. Verjus reçoit son courrier. Il le lit, tout tremblant, et les yeux troubles : Est-ce possible? On songerait à lui pour le vicariat de la Nouvelle-Bretagne! Le lendemain, il écrit dans son Journal : « Mon étonnement est grand, lorsque je pense que l'on a pu se tromper si singulièrement à mon sujet et prendre une mesure si contraire aux vrais intérêts d'une Mission qui a grand besoin

d'une forte tête, si contraire à l'honneur de notre sainte mère l'Église. Elle a besoin d'être honorée dans ses dignitaires et je suis tout autre qu'honorable. Je suis bouffi d'orgueil et de vanité ; mais pas encore assez pour m'aveugler au point de croire que je puis accepter une telle charge et de tels honneurs. Au reste, des honneurs je ne me préoccupe pas : j'ai appris à les mépriser dans ma courte vie de Missionnaire; mais la responsabilité! mais d'avoir à commander, à diriger des hommes plus éclairés que moi, plus âgés, plus dignes, et qui ont fait leurs preuves! d'avoir à guider des religieux..., en Mission..., alors que de les guider ailleurs, cela dépasserait déjà mes facultés! Je suis persuadé que la plus terrible des charges est d'être supérieur en Mission. Mon Dieu, ayez pitié de ma faiblesse! et de votre œuvre en Océanie! Ayez pitié de la sainte Église et de notre Société! Laissez-moi encore longtemps sous la tutelle de mon vénéré père et archevêque. »

Et, comme si rien de nouveau n'avait sonné dans sa vie, le P. Verjus se remet au travail : tracé des routes, transport des arbres, arrangement d'un radeau. Au bout du compte, dit-il, tout ce bruit ne sera sans doute qu'un vol de canard dans la presse australienne, et il se réjouit de lui couper les deux ailes[1].

Malgré lui, cependant, la pensée l'obsède de cet éventualité possible et il multiplie, tout à la fois, les examens de conscience et les actes d'humilité. Il n'est bon à rien; il est incapable même de répondre à un compliment. On lui a souhaité sa fête : Mgr Navarre, les Pères et les Frères, les Sœurs, de façon sans doute plus expressive qu'à l'ordinaire. Il écrit : « J'ai été touché de ces paroles affectueuses. J'en suis encore à me demander sérieusement s'il peut entrer dans le cœur de mes supérieurs et de mes confrères une bribe d'affection pour la pauvre caricature que je suis. » Et, à propos de la réponse qu'il a dû faire à ces compliments, il s'apostrophe en ces termes pittoresques : « Pauvre Henry, je ne puis mieux te comparer qu'au vieux chien

1. Journal, 14 juillet 1889.

de la Mission, *Jové*, qui déchire les pantalons des Pères quand il veut les caresser[1]. »

Enfin, le 5 août, toujours au campement de Nabouapaka, le Père reçoit l'assurance que sa promotion à l'épiscopat est certaine. Le 7 avril de cette année 1889, Sa Sainteté Léon XIII l'a nommé évêque titulaire de Limyre et vicaire apostolique de la Nouvelle-Bretagne. L'initiative de cette nomination inattendue est venue tout entière de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Elle a été motivée par l'ardent désir du Souverain Pontife de faciliter de plus en plus l'évangélisation de ces lointaines Missions en divisant en deux l'immense vicariat de la Mélanésie.

La Nouvelle-Guinée, telle qu'elle a été délimitée dans le Bref primitif, avec Thursday et les autres îles environnantes, continue à former le vicariat de la Mélanésie proprement dite et reste sous la juridiction immédiate de Mgr Navarre.

La Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, l'archipel Salomon et d'autres îles formeront le nouveau vicariat apostolique de la Nouvelle-Bretagne, sous la juridiction immédiate de Mgr Henry Verjus, évêque titulaire de Limyre[2].

Le cher Missionnaire, évêque nommé de Limyre, reste au camp et travaille.

Le 21 août, au soir, en la fête de Sainte-Chantal, il reçoit ses bulles. — Le 22, il écrit : « Depuis hier soir, je ne sais même plus penser. Je souffre. Mgr Navarre, à la chapelle, a annoncé officiellement la chose en termes pleins de charité affectueuse pour moi. Merci, mon Dieu, puisque vous le voulez! Ce qui me console, c'est que je ne découvre rien d'humain là dedans. »

En septembre, il écrit au T. R. P. Chevalier : « ... J'ai reçu, il y a une semaine seulement, votre lettre du mois de mai, m'annonçant ma nomination au Vicariat apostolique

1. Journal, 1er juillet.

2. Cf. dans les *Annales de N.-D. du Sacré-Cœur*, juin 1889, une lettre du R. P. Jouët, datée de Rome, le 8 avril.

de la Nouvelle-Bretagne. Je n'essaierai pas de vous dire, vénéré Père, combien je suis reconnaissant de la confiance que l'on veut bien me témoigner, et, en même temps, combien profondément je suis affligé, humilié et épouvanté par la charge que l'on m'impose. Vous connaissez mon cœur, bien-aimé Père, et vous devinez tout cela. Que le bon Dieu soit béni de toute chose! Qu'Il me donne ce qu'Il me demande et qu'Il demande ce qu'Il voudra!...

« ... Je serai sacré ici par Mgr Navarre, en famille, et dans ma chère Nouvelle-Guinée... Si, dans votre paternelle bonté, vous pouvez m'envoyer une chapelle et quelques ornements, je les recevrai avec la plus grande reconnaissance. Vous savez que je n'ai rien, et j'en suis heureux ! Je serai sacré avec les ornements de Mgr Navarre.

« Bénissez-moi, mon Très Révérend Père. Ne m'abandonnez pas, je vous en conjure ! Ayez pitié de la faiblesse de votre pauvre, mais bien sincèrement dévoué et affectionné enfant *in Corde Jesu !* »

Trois jours après, il revient en quelque sorte à la charge :

« Sans doute, je dois me conformer à la volonté de Dieu. Tout le monde me le dit et me l'écrit. Je le sais et je le sens. Mais, ce qui m'inquiète, c'est que l'on ne connaît de moi que ce peu de zèle extérieur que le bon Dieu a bien voulu me donner, et l'on semble ignorer non seulement mon indignité, mais encore mon incapacité. Je n'ai ni l'intelligence ni la science voulue. On dira qu'il en faut moins pour un vicaire apostolique ; mais, peut-être est-ce le contraire; car, l'administration sérieuse d'un vicariat a de bien grandes difficultés, inconnues en Europe... Tout m'épouvante... Il faut, pour cette charge, une expérience et une autorité acquises que je n'ai pas... Je vous en prie donc à deux genoux et les yeux pleins de larmes, venez à mon secours, aidez-moi, conseillez-moi, enseignez-moi... »

Le 13, il répond aux élèves de la Petite-Œuvre, qui s'étaient empressés, dès la première heure, de complimenter « leur évêque ». Donnons toute la lettre :

A TOUS MES CHERS PETITS FRÈRES DE LA PETITE-ŒUVRE

Port-Léon, Yule-Island, le 14 septembre 1889.

MES BIEN CHERS PETITS FRÈRES,

Que le Sacré Cœur de Jésus vous bénisse mille fois et vous rende au centuple toute la joie et le bonheur que votre bonne lettre du 1er mai m'a apportée! Quelle grande consolation pour les pauvres Missionnaires d'Océanie de voir derrière eux, aspirant à partager leurs travaux et leurs croix, un bataillon si fervent et si nombreux!...

Oui, mes chers petits frères, un de vos aînés est évêque... et ce n'est pas de sa faute, je vous assure, le pauvre homme!... Vous en êtes fiers, dites-vous... Il n'y a pas de quoi! si vous le connaissiez bien, vous sauriez qu'il fait triste figure sous cette charge, et qu'il n'est pas fier du tout. Car, enfin, il s'agit de savoir si en cette charge il pourra et saura sauver votre honneur!... Et j'ai de justes raisons de trembler pour vous, mes pauvres petits frères. Donc, à l'ouvrage, s'il vous plaît! C'est l'honneur qui est en question. Évidemment, vous devez prier pour Mgr Navarre et tous nos Missionnaires. Mais l'*Évêque de la Petite-Œuvre* est à vous, *à vous*... A vous de le soutenir, non seulement par vos prières, mais aussi en payant de votre personne. Vous comprenez bien, mes chers petits frères, qu'en acceptant, par force, cette charge si lourde, j'ai jeté les yeux sur vous et je me suis dit : Évidemment, tout seul, je ne ferai rien... Presque seul, je ne ferai presque rien ; mais, avec tout ce bon monde, *nous* ferons *prou!*... si le bon Dieu le veut. En avant donc, pourvu que mes frères me suivent! Aussi vous ne sauriez croire combien votre jeunesse me désole!... Dire qu'il faudra encore vous attendre de longues années!... Hâtez-vous donc, devenez saints et savants avant l'heure, et venez vite suppléer à mon ignorance et à ma tiédeur.

Allons, c'est donc bien entendu, chers petits frères. Je n'ai accepté qu'en comptant sur vous. J'ai bonne envie de vous crier : « Qui aime la Petite-Œuvre, me suive!... » J'aime mieux vous dire : « *Qui aime le bon Jésus, le suive!...* » Je tâcherai de ramper de mon mieux après vous, et, l'un portant l'autre, nous finirons par arracher nos pauvres sauvages de leurs ténèbres.

Mgr Navarre va assez bien. Il vous bénit de toute son âme. Vos frères aussi. Le P. Toublanc et le P. Vitale travaillent comme dix. Ils feront les fonctions d'évêques-assistants à mon sacre. Il n'est pas jusqu'aux Frères et aux Pères qui ne vous envoient le bonjour.

Priez pour tous; mais, souvenez-vous que votre honneur vous engage à prier encore plus pour celui qui est si heureux de se dire,

Votre frère bien affectionné et tendrement dévoué, et qui vous bénit tous et chacun en particulier,

STANISLAS-HENRY VERJUS,

Évêque de Limyre, vic. apost. de Nouvelle-Bretagne.

Le 15, c'est dans l'âme de sa mère que Mgr Verjus épanche son âme : « Mère bien-aimée, depuis quelque temps déjà vous aurez appris la nouvelle de ma nomination comme évêque de Limyre et vicaire apostolique de la Nouvelle Bretagne. Sans doute, votre cœur maternel se réjouit, et mon cœur comprend le vôtre. Oui, chère mère, soyez pleine de joie, parce que le Souverain Pontife Léon XIII a daigné abaisser ses yeux sur votre cher Henry, le fruit de votre propre sang, l'enfant de tant et tant de sacrifices que vous avez faits pour me rendre moins indigne d'un tel honneur.

« A la première nouvelle que les journaux m'apportèrent, je refusai en mon âme ce poids et cet honneur. Je priai que l'on songeât à d'autres Pères plus dignes que moi. Il n'était plus temps. Malgré mes larmes et mes désolations, cette charge effrayante me fut imposée. Donc, vous, chère mère, soyez heureuse de l'honneur qu'on fait à notre famille ; mais, laissez-moi pleurer, moi qui comprends plus que jamais combien c'est terrible d'être évêque en Mission, et, aussi jeune que je le suis, de commander à des religieux plus âgés et qui ont été mes supérieurs. Ensuite, répondre devant la sainte Église, devant le Pape, d'un vicariat deux ou trois fois grand comme la France ! Trouver de la nourriture pour tous mes fils ! Convertir tous les sauvages ! Voilà le travail qui repose sur mes pauvres épaules. Mère bien-aimée, vous voyez si j'ai raison de trembler. D'autre part, vous le savez, et Dieu le sait, ce n'est pas le travail qui me fait peur. J'ai du courage et de la santé. C'est ma jeunesse qui m'épouvante et aussi mon peu de moyens. Enfin, j'ai une grande confiance dans vos prières et dans celles de tous nos amis. Priez donc, et faites prier pour moi...

« De toutes les parties du monde je reçois des lettres.

Celles de France et de Rome surtout m'apportent des choses si belles et si affectueuses qu'en les lisant je me mets à pleurer...

« Bénissez-moi, comme je vous bénis de tout mon cœur, mère très aimée, en vous donnant un baiser. »

En Papouasie, cette nouvelle de la promotion du P. Verjus au vicariat de Nouvelle-Bretagne, tout en réjouissant les âmes, les jetait dans la tristesse à la pensée de l'isolement dans lequel allait se trouver Mgr Navarre, d'autant que le vénérable archevêque, en ce temps-là même, était gravement malade.

Certes, il en coûtait à Mgr Verjus de quitter son père et d'abandonner cette Mission de Nouvelle-Guinée où, depuis cinq ans, il avait tant souffert, tant travaillé, prié et pleuré; mais la sainte Église l'appelle ailleurs : il faut partir. Il part pour Sydney, où il recevra, des mains du cardinal Moran, la consécration épiscopale, et où il espère trouver quelques ressources.

Sur cette journée du départ, le 4 septembre, nous lisons dans les notes du Père : « Je n'oublierai jamais cette journée. Monseigneur me montra une affection profonde. Il me donna un de ses anneaux. Précieux souvenir d'un père que j'aime. Qu'il fait bon s'aimer! Il a fallu dire adieu à toutes les Sœurs en particulier, et se séparer de nos bons Pères et Frères, tous en larmes[1]... »

D'un autre côté, nous lisons dans une lettre d'une des religieuses de Port-Léon : « Le départ du bon Père ressemblait à un enterrement. Tous les membres de la Mission s'y trouvaient, et chacun marchait en silence, retenant ses sanglots. Mais les plus affligés étaient, sans contredit, Mgr Navarre et Mgr Verjus. »

Puisque nous avons ouvert la correspondance des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, ne la refermons pas sans lui avoir fait de larges emprunts qui nous feront assister à des scènes intimes et charmantes :

1. Journal du 4 au 8 septembre.

« Après le départ du bateau qui emportait le P. Verjus vers Port-Moresby et, de là, à Sydney, Mgr Navarre alla chercher force et consolation près du saint autel; puis, le lendemain, il surmonta sa douleur pour venir nous visiter. Il ne nous cacha pas ses regrets cruels. Soudain, une lueur d'espoir passa, comme l'éclair, dans tous les cœurs, et chacune de dire : « Monseigneur, nous allons prier « Notre-Dame pour qu'Elle fasse revenir le Père. Vous ne « pouvez rester seul, et personne ne connaît si bien la Mis- « sion que lui. Rien n'est impossible à l'Espérance des « désespérés. Il doit y avoir des lettres de perdues. Sans « cela, certainement, Rome et Issoudun ne vous l'eussent « pas enlevé. — Eh bien, oui, dit Monseigneur, priez! « Toutefois, que la volonté de Dieu soit faite ! » — Et nous voilà récitant neuf *Sub tuum* à Notre-Dame du Sacré-Cœur après chaque exercice, puis un *Souvenez-vous* à Notre-Dame et un autre à saint Joseph. Nous prions avec une sorte d'acharnement et un espoir invincible.

« Nous sommes au 8. Notre *Triduum* devait finir le soir. La cloche du chapelet sonne. En traversant la véranda pour nous rendre à la chapelle, la mère Liguori aperçoit un bateau : « Voilà le bateau ! » Il fallait avoir une grande confiance pour parler ainsi, car souvent il arrive des bateaux pour les protestants. « Voilà le bateau ! » répètent sans hésiter toutes les bouches; et, cependant ce n'était pas le même que celui qui avait emmené le Père : « Allons dire « notre chapelet et finir nos neuvaines; puis nous irons à « la mer. » Ce que nous ne faisons jamais pour l'arrivée des navires. Le chapelet et les prières finis, nous demandâmes à Monseigneur si nous pouvions aller au port. Sa Grandeur répondit : « Oh ! c'est un bateau pour les protes- « tants de Déléna. — Êtes-vous sûr, Monseigneur ? — Non; « mais, si c'est pour Déléna, il ancrera vers Déléna; sinon, « il ancrera chez nous... » Et, comme instinctivement, Monseigneur prend son chapeau. Sur ce, arrive le P. Vitale qui, lui aussi, était poussé par je ne sais quoi : « Monsei- « gneur, dit-il, allons-nous au bateau ? — Où est-il ancré ?

« — Chez nous, devant la maison de Raouma. » Les cœurs battaient fort. Les Sœurs partent d'un côté, le P. Vitale de l'autre avec Angelo, qui disait qu'il allait voir le *Mitsinari*. Ils arrivèrent avant nous, car ils traversèrent les herbes. Après avoir bien des fois regardé dans la chaloupe qui venait à terre, nous reconnûmes enfin le P. Thomas et le P. Verjus. Jugez de notre joie !

« Étant partis pour Port-Moresby, il y a trois jours, ils en revenaient.

« Pourquoi ?

« Pour faire, disaient-ils, un nouvel arrangement avec un bateau qui acceptait de passer chaque mois chez nous en allant à Port-Moresby. Les deux Pères avaient bien hésité pour revenir sur leurs pas. « Les tristes adieux sont faits... Il faudra recommencer. » Cependant, le P. Verjus demande au capitaine : « Combien nous prendrez-vous pour passer « par Yule en retournant à Cooktown ? — Rien, dit le « capitaine. » Et ils montèrent. »

Telle était la raison humaine qui ramenait Mgr Verjus à Port-Léon : des négociations à conclure, en présence de Mgr Navarre, avec un commandant de Port-Moresby, pour le passage régulier d'un bateau qui desservirait la Mission ; mais, dans leur foi radieuse et leurs fermes espérances, les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur voyaient, de ce retour invraisemblable, une autre raison : « Depuis trois jours, dirent-elles à Mgr Verjus, nous n'avons cessé de prier, et vous voici ! — Merci, mes Sœurs ; mais, demain soir, je repartirai. — Non, mon Père, vous ne partirez pas : la sainte Vierge ne fait pas les choses à demi. — Il est vrai, reprenait Monseigneur, que je ne comprends rien à ce retour. Notre voyage n'a pas été un voyage ordinaire. Il y a là quelque chose d'étrange. »

Au soir, Mgr Verjus s'en alla chez les religieuses. Les bonnes Sœurs se jettent à ses genoux et le supplient de se faire sacrer à Port-Léon par Mgr Navarre[1]. Devant ces

1. Journal, 8 septembre.

instances et supplications, Mgr Verjus semblait fléchir et il disait : « Je ne veux qu'obéir à la volonté de Dieu; mais, je ne puis méconnaître la main de la Providence dans mon retour. » Et il s'écrie, tout ému : « Ah ! que Mgr Navarre n'est-il ici ! » On va chercher le vénérable prélat. On le met au courant. On s'explique. Mgr Navarre n'avait point de plus cher désir que de sacrer lui-même, dans la petite chapelle de la Mission, son premier compagnon d'apostolat, son fils et son ami. S'il n'a pas exprimé son désir, c'est qu'il voyait, dans la solennité d'un sacre à Sydney, un plus grand bien pour la Mission de Nouvelle-Bretagne[1]. Au demeurant, rien ne presse pour le départ de Mgr Verjus, puisqu'un homme de valeur, le P. Couppé, est à la tête de la Mission. Et l'on tombe d'accord. Le sacre aura lieu dans quinze jours. Et la joie éclate. Et l'on chante immédiatement un salut d'actions de grâces, avec *Magnificat* et *Laudate*. « Je vous assure, disait une religieuse, que le Salut fut bien chanté. »

Ce soir-là, Mgr Verjus écrivait dans son Journal : « Tout est réglé. Je serai sacré de dimanche en huit... Tout se fera pauvrement et simplement. Vive Jésus !... La communauté me montre grande affection. Les chers noirs aussi, à leur manière. Vive Jésus dans tous les cœurs ! » Et, quelques jours après, il entre en retraite.

III

Pendant ce temps-là, les Frères et les Sœurs préparaient la fête. Rouvrons la correspondance des religieuses. Nous serions fort embarrassé s'il nous fallait écrire de ce style primesautier, d'abondance et de bonne humeur :

« Où trouver, en Nouvelle-Guinée, et comment faire en quinze jours tout ce qu'il faut pour un sacre ?... Il faut une soutane violette ; nous avions justement de l'étoffe, envoyée par notre chère mère Paul pour Mgr Navarre. Ce n'est pas

1. Journal, 8 septembre.

tout à fait le violet épiscopal ; mais peu importe en pays de Mission. Les fournitures de deux soutanes l'accompagnent ; il y a juste assez de soie violette pour le dessus des piqûres ; le dessous sera en fil noir. C'est bien. Il faut une soutane noire bordée de rouge et avec boutons rouges, nous pouvons nous en tirer. Reste à trouver un camail violet doublé de soie rouge : nous le trouverons dans le reste de la soutane ; quant à la doublure, elle sera prise dans une robe envoyée pour les sauvages et qui avait servi jusqu'à présent (hélas ! nous ne sommes pas riches) de devant l'autel. Il faut maintenant une ceinture violette. Mgr Navarre a de quoi en faire une exactement pareille à la sienne ; mais où prendre les glands verts ? Eh bien, nous les trouverons parmi la soie que nous avons emportée à notre premier départ. Il en faut aussi pour les glands du chapeau. Mais ce chapeau lui-même, où le prendre ? Le R. P. Verjus n'a qu'un vieux chapeau de feutre gris, qui est plutôt pour un maçon que pour un évêque. Le P. Thomas, ne pouvant plus loger sa tête dans le sien, le laisse en héritage au Père. Il faut encore un cordon vert et or pour la croix ; nous le prenons dans la même soie, et, en défilant une vieille frange d'or, nous faisons une torsade double qui n'est vraiment pas trop mal. Mais, outre le cordon, il faut une chaîne d'or : voilà qui est plus embarrassant. Nous cherchons, nous fouillons dans les caisses que l'on a envoyées pour les sauvages, et nous trouvons justement une chaîne en je ne sais quelle espèce de cuivre ; nous la frottons bien et elle fait assez bon effet ; figurez-vous qu'elle a précisément la longueur voulue. Mais où prendre la croix ? Nous avons beau chercher, beau examiner, rien ! Alors Mgr Navarre prend la parole : « J'en ai bien deux, dit-il ; mais la seconde « est si belle que je n'ose la porter journellement. — « N'est-ce que cette raison qui vous retient, Monsei- « gneur, dit le Père ? Oh ! j'accepte avec bonheur et recon- « naissance celle que vous avez portée jusqu'ici ; et vous, « sans scrupule, portez l'autre tous les jours. » Voilà

donc la croix trouvée. Vous pensez bien qu'à chaque découverte partait un cri de joie. Pourtant, il manque un petit crochet pour accrocher la croix à la soutane : une paire de boucles d'oreille en doublé, je crois, que l'on avait envoyée pour les sauvages, nous le fournit. Restent les pieds et la tête. Quoi donc ! Il nous faut des sandales blanches brodées en or, des bas de soie blanche avec une croix d'or, des gants pareils, un anneau, une barrette noire et une autre violette, toutes les deux bordées de rouge, et enfin... deux mitres, une blanche simple, puis une précieuse. Vous devinez quel embarras !... Deux jours durant, nous nous creusons la tête pour trouver de quoi faire cette dernière mitre, celle qu'on appelle précieuse. Nous avions bien quelques vieux bouts de drap d'or ; mais ils demandaient trop de rapiécements, et encore n'auraient-ils rien fourni de bon. Après avoir achevé la mitre blanche, que nous trouvâmes dans un voile d'ornement que nous sacrifiâmes, ayant cherché la doublure au milieu de nos chiffons de soie, nous résolûmes de faire l'autre également fond blanc, et, prenant pour cela un voile de satin tout neuf que nous avions destiné pour un conopée, nous y trouvâmes la mitre. J'avais vu broder en or autrefois, et je me rappelais assez bien... Mais les fournitures ?... On cherche encore dans les chiffons, dans les bannières, et l'on trouve des broderies en or, les unes assez bien conservées, d'autres inserviables, mais qui, étant défaites, pouvaient nous donner les paillettes d'or, les fils d'or et les cannetilles d'or nécessaires pour broder. Un pélican assez bien conservé pourra être appliqué d'un côté, et, de l'autre, nous ferons un cœur... Nous avons bien un peu de drap d'or pour couvrir le cœur, mais il n'est pas joli. Voilà sœur Marthe, la marchande de bric-à-brac, qui nous apporte une épaulette de sapeur-pompier ou de pompier-sapeur, comme dit mère Liguori, à notre grande hilarité. La frange est jolie, elle pourra servir. Ce n'est pas la frange qui servira, mais bien le beau drap d'or qui recouvre l'épaulette, et en voilà juste assez pour deux cœurs ; c'était ce qu'il

fallait, car on avait décidé, d'après le désir du R. P. Verjus, de mettre le chiffre de Notre-Dame à la place du pélican.

« Manquait un galon d'or pour le tour de la mitre. J'étais bien embarrassée, quand j'aperçois un beau petit galon d'or qui sortait d'une vieille bannière, faite en 1873 pour le grand pèlerinage d'Issoudun; c'était un peu étroit; nos chers fouillis nous procurèrent de quoi l'élargir ; il y avait tout juste de quoi faire quatre fois le tour de la mitre; nous trouvâmes des perles soufflées, enfilées par chapelets, et nous les plaçâmes au milieu, ce qui fit un effet charmant. Puis, quand on fut sur le point de faire le chiffre de Notre-Dame, on en trouva de plus petites, et juste ce qu'il en fallait. Dans la vieille bannière, envoyée par les Sœurs de la Charité de Rome au début de la Mission, nous trouvâmes quelques perles précieuses que nous plaçâmes aux coins de la croix. Au-dessus du chiffre de Notre-Dame, trois hauts de boucles d'oreille en or forment un triangle; de l'autre côté, les quatre grands pendants de ces mêmes boucles d'oreille, données au R. P. Toublanc par sa sœur, forment une croix bleue et or, au milieu de laquelle est une perle blanche, trouvée autrefois dans les chiffons, à Issoudun, et que j'avais toujours conservée dans le fond d'une boîte. Dans les bonnets et les ceintures destinés aux sauvages, nous trouvons quantité d'épingles à châle, avec des pierres de diverses couleurs. Nous coupons le cuivre et nous extrayons les perles que nous plaçons çà et là. Puis, de petites perles bleues, rouges et or, comme en enfilent les enfants, viennent se placer dans la petite couronne et, pour achever le bouquet, nous trouvons quatre petites feuilles de vigne avec une grappe de raisin à chaque feuille, en cuivre doré, et qui sont placées aux quatre coins de la mitre. Là encore, nous admirâmes la Providence : de chaque chose, il y avait toujours *juste* ce qu'il fallait. Nous disions que la sainte Vierge avait préparé cela de loin pour le sacre de son cher Missionnaire.

« Un ornement blanc, hors d'usage, nous fournit les bas. Un reste de satin nous donna des gants; mais là, il y

eut insuccès. On y suppléa avec les gants de Mgr Navarre qui s'en priva. La barrette violette fut prise dans une étole usée, et le côté blanc de l'étole en satin fut destiné pour les chaussures. Par le bateau précédent, nous avions reçu une paire de pantoufles qui venait, je crois, de Botany-Bay; on les recouvrit de blanc, on les borda en or, avec des raisins et des feuilles de vigne, et voilà qui est fait. Il ne nous fut pas trop difficile de fabriquer la barrette noire. Donc, tout est prêt. Tout..., excepté... la crosse. Le frère Henri, notre menuisier, la façonna d'un morceau de bois. Puis, un peu de poudre d'or lui a donné les apparences convenables. Oui, cette crosse est d'or, à nos yeux, mais surtout aux yeux de Mgr Verjus! Et il en est plus fier que de la plus belle et de la plus riche du monde.

« A présent, argentons et dorons les deux petits tonneaux et les deux petits pains, qui sont indispensables à la cérémonie du sacre, et que le frère Simon a confectionnés; gravons-y en entier les chiffres des deux évêques. C'est fait, et les préparatifs les plus importants sont terminés juste pour le moment de la fête.

« Voici le tour de la chapelle. Elle fut tapissée de verdure et d'oriflammes. Avec le coton du pays, on rembourra deux prie-Dieu, un fauteuil; quelques habits de sauvages servirent de housses. La véranda, l'escalier qui fait face à la chapelle, furent aussi décorés. Les Manillois et les sauvages plantèrent une centaine de pieux, qui bordaient une grande route, partant de la maison de Sa Grandeur, que nous appelons l'archevêché, et aboutissant à notre chapelle.

« Des oriflammes et des drapeaux furent hissés au haut des mâts; des massifs de verdure, coupée dans les forêts, entourèrent la maison du Missionnaire. Le palais épiscopal et le réfectoire étaient aussi spécialement ornés. Chaque pilier de la route et de notre véranda était couvert et caché par une feuille de cocotier de trois mètres au moins. Le soir, suspendues entre chaque pilier, brillaient des lanternes vénitiennes au nombre d'environ cinquante.

Deux inscriptions en lettres d'or se lisaient, l'une à la porte du nouvel évêque, l'autre à la porte de la chapelle. Un petit arc de triomphe ouvrait ces deux entrées. Tarlatane, mousseline, papier d'or, tout fut mis en jeu. Il fallait à Mgr Verjus trois cierges en cire. Nous en avions précisément reçu quatre ou cinq petits en cire dorée, que le frère Joseph nous avait donnés et qui nous avaient déjà servi pour le renouvellement de nos vœux. Partout, n'est-ce pas, jusque dans les plus petits détails, vous voyez la Providence du Sacré Cœur.

« Le beau papier joint aux feuilles d'or, envoyées par notre bonne Mère supérieure générale, il y a deux ans, venait richement orner l'autel qui avait été consolidé et exhaussé. La statue de Notre-Dame était ornée avec quatre beaux lis, et celle de saint Joseph avec deux. Un devant d'autel rouge, avec une draperie blanche relevée par des glands d'or, une dentelle d'or entourant l'autel, vous donnent une petite idée de la chapelle du sacre. »

Tout allait donc bien ; mais, hélas ! huit ou dix jours avant la fête, Mgr Navarre retombe malade et s'alite. Il faut le veiller nuit et jour. Mgr Verjus est fort inquet. « Mon Dieu, écrit-il, je suis si abîmé par mon néant d'un côté, les préoccupations que me donne la maladie de Mgr Navarre et la fièvre, de l'autre, que jamais je n'ai fait de méditations plus sèches, de retraite plus pauvre. De temps en temps, toutefois, j'éprouve l'impression de la grâce ; mais, quel marbre! Les Sœurs font des prodiges de dévouement [1]. »

Un moment, tout espoir pour le jour fixé est à peu près perdu. Mgr Verjus aperçoit dans Port-Léon un bateau qui se dirigeait vers Port-Moresby. Il rédige en toute hâte un télégramme que le procureur de Sydney devait expédier à Issoudun, et il le remet au capitaine. Ce télégramme disait l'état de Mgr Navarre, et demandait des instructions. Puis, il rentre dans sa retraite, et les religieuses multiplient les *Souvenez-vous* à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

1. Journal, 15-22 septembre.

« Espérons, disaient-elles, à Mgr Navarre, espérons que samedi vous pourrez dire la messe. Si samedi vous le pouvez, dimanche vous le pourrez mieux encore. — Oui, répondait le vénéré malade, j'espère ; mais je crois que je retomberai aussitôt. »

« La chose s'est vérifiée à la lettre. Monseigneur dit, avec bien de la peine, sa messe le samedi ; et, le dimanche matin, il se réveille en disant : « Je me sens mieux, je « veux faire les choses plus solennellement que nous « n'étions convenus. J'irai processionnellement à la cha- « pelle, mitre en tête et bénissant mon petit troupeau. »

« Donc, après une première messe, célébrée à quatre heures et demie, messe de communion, nous nous rendons à l'humble archevêché de paille. Là, les Frères en surplis se mettent en marche, suivant la croix, une croix au manche en papier doré ; puis venaient les Pères, desquels deux, le P. Toublanc et le P. Vitale, revêtus des insignes de chanoine, devaient remplacer les évêques assistants. Mgr Verjus suivait en soutane violette, barrette violette, rochet et camail, sandales blanches. Enfin, Mgr Navarre, en chape, fermait la marche, en bénissant chacune des Filles de Notre-Dame qui venaient sur son passage. Ainsi, lentement, la procession arriva à notre chapelle, vraiment transformée par l'industrieuse piété de notre mère Liguori.

« La cérémonie fut bien touchante. Je n'essaierai pas de vous la décrire. Nous oublions durant ces belles heures nos rudes fatigues. Personnellement, j'avais passé trois nuits complètes. Toutes, depuis quinze jours, nous ne dormions que la moitié des nuits. Je suis heureuse de vous dire en passant qu'aucune de nous n'a été malade ni même un moment arrêtée après un tel excès de travail. Mgr Navarre n'a pas craint de dire qu'il y a en tout ceci du prodigieux, et nous y reconnaissons bien la douce main maternelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

« Qu'il était beau et consolant de voir Mgr Navarre revêtir le nouvel élu, son fils, de la plénitude du sacerdoce !

Le bonheur rayonnait sur les visages ; les cœurs étaient bien émus en voyant les deux Pontifes offrir ensemble la divine Victime, en les voyant boire au même calice, en les entendant répéter ensemble les mêmes paroles bénies. Mais, le moment le plus solennel fut celui du baiser de paix : les deux apôtres, dans les bras l'un de l'autre, sous les yeux et près du Cœur de leur commun Maître, quel spectacle ! »

Le P. Toublanc va nous dire les impressions des Canaques et, sur quelques points, compléter la narration des religieuses :

« ... Si vous aviez vu nos chers sauvages, quand ils entrèrent dans la chapelle préparée par les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, — les Femmes saintes, comme ils disent ! Toutes les richesses de notre pauvreté étaient là... Les sauvages n'étaient pas seuls à admirer l'industrie et l'art avec lesquels les bonnes religieuses avaient transformé le sanctuaire. Les plumes de nos oiseaux les plus rares formaient des fleurs ravissantes, et les coquillages de diverses couleurs en formaient d'autres non moins jolies. Les jeunes sauvagesses avaient aidé à faire des guirlandes et des arcs de triomphe. Il y avait dans tout l'ensemble comme une ombre de richesse qui se mêlait à tout ce que vous pouvez imaginer de plus pauvre, et cela portait à la piété.

« Parmi les assistants, on remarquait une quarantaine d'étrangers catholiques de passage, et de presque toutes les nations : français, italiens, espagnols, anglais, irlandais, belges, hollandais, allemands.

« L'émotion était profonde. Sans doute les sauvages ne comprirent pas grand'chose au sens des cérémonies ; ils savaient seulement que P. Verjus allait devenir « grand chef » comme Mgr Navarre. Mais nous, Missionnaires éclairés des lumières de la foi, nous pénétrions dans cette divine liturgie. Oh ! quelles pensées assiégeaient nos âmes ! — Qu'a donc fait cet homme, pour mériter, à un

âge si jeune, une si haute distinction qui n'est ordinairement accordée qu'aux vieillards, après bien des années de labeur? A-t-il remué les foules ? A-t-il opéré beaucoup de conversions? Non. Le sacrifice et le dévouement ne sont pas toujours suivis du succès. Ce jeune Missionnaire a seulement été épris de l'amour du Sacré Cœur de Jésus; mais il l'a été d'un désir si véhément que pour communiquer cet amour à tous les hommes, il a exposé sa vie cent et cent fois sur terre et sur mer. Sur terre, combien de fois ne l'a-t-on pas vu s'engager à travers des forêts impraticables, pénétrer dans les villages de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, réputés comme anthropophages, où jamais blanc n'était allé et où les noirs eux-mêmes refusaient de l'accompagner? Combien de querelles et de batailles n'a-t-il point apaisées entre les sauvages, en s'élançant lui-même au milieu des flèches pour les convier à la paix? Et tout cela uniquement pour faire connaître le nom de Jésus-Christ. Et sur mer, à combien de naufrages n'a-t-il pas échappé? On a qualifié de folie l'acte de s'être embarqué sur une frêle chaloupe, à travers une mer furieuse, et pour un trajet de 300 milles, et cela, sans calculer si, au terme du voyage, il trouverait une terre hospitalière, ou la lance de l'anthropophage. Oui, folie! folie de l'amour de Notre-Seigneur, folie qui a fait bien des saints! folie qui nous a ouvert la Mission dans cette grande contrée et qui, aujourd'hui, fait de notre héros un pontife, un parfait apôtre du Sacré Cœur! »

On ne saurait mieux dire ni d'un accent plus pénétrant.

Au *Te Deum*, les deux évêques se prirent à pleurer, et, lorsque le nouvel élu, la mitre en tête et la crosse de bois en main, fit le tour de la chapelle, pour bénir la foule, les cœurs se gonflèrent et, de tous les yeux, jaillirent des larmes.

C'était le 22 septembre 1889, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Mgr Verjus n'avait pas trente ans.

XXI

Mgr VERJUS COADJUTEUR DE Mgr NAVARRE

REPRISE DE L'ÉVANGÉLISATION A RABAO
LE PACIFICATEUR. — NOUVELLES FONDATIONS
DANS LA GRANDE TERRE

I

Pour Mgr Verjus la fête eût été incomplète si les chers sauvages n'avaient pas été conviés à un festin. Il obtint donc de Mgr Navarre que, malgré l'état de pauvreté dans lequel se trouvait la Mission, tous les habitants de Rabao et des environs seraient convoqués à un grand *tatsou*.

Le lendemain du sacre, on vit arriver, de Koko, de Chiria, d'Eri-Erina, de Pinoupaka, près de quatre cents personnes, sans compter les chefs de Mohou et d'autres étrangers. Ces braves gens s'empressèrent au banquet d'autant plus volontiers que, depuis deux ans, par suite de la sécheresse, ils souffraient réellement de la faim. On fit une consommation prodigieuse de riz, de bananes, de pommes de terre, de sagou. Pour les chefs on tua un porc. On ne dansa pas, parce que la femme d'un des chefs de l'île était morte depuis peu. En revanche on parla beaucoup. Mgr Verjus fit deux discours et les sauvages trois ou quatre [1]. Ces bons noirs aimaient tant le missionnaire! Ils se réjouissaient de le voir « grand chef », comme Mgr Navarre, et, comme lui, vêtu de violet. En même temps, ils s'attristaient à la pensée qu'il s'en irait dans un autre, pays noir loin d'eux, bientôt.

Ils n'étaient pas seuls à s'attrister. Dans les moments libres de sa retraite préparatoire au sacre, Mgr Verjus s'informait de Mgr Navarre et s'assurait que rien ne lui manquait. Un jour qu'il prenait congé du cher malade, en lui disant : « Monseigneur, je m'en vais méditer sur l'En-

1. Ce furent Raouma, Waroupi et Mâtsou qui prirent la parole.

fant prodigue », Mgr Navarre lui répondit : « C'est bien. Faites une bonne méditation sur ce beau sujet », et il ajouta en souriant : « Il n'a pas à aller chercher loin sa résolution; qu'il reste près de moi! »

C'étaient bien là le fond de la pensée et le désir sincère du vénérable archevêque. Le 19 juin précédent, il avait écrit au T. R. P. Chevalier :

« La nouvelle de la séparation du P. Verjus est pour moi une grande peine, d'autant plus grande que je vous le demandais comme coadjuteur... Si vous l'enlevez, c'est la mort de la Mission; car, je ne tiendrai pas longtemps...

« Nous sommes pressés par les protestants qui amènent des catéchistes noirs en grand nombre; ils vont nous fermer les portes de la Nouvelle-Guinée. Nous avions projeté, le P. Verjus et moi, de placer, dans les villages les plus rapprochés et qui commandent l'entrée du Saint-Joseph, trois ou quatre Frères des plus sûrs. Le P. Verjus les eût visités fréquemment pour les soutenir, les confesser, leur dire la sainte messe. Lui parti, il m'est impossible de réaliser le projet, et il s'impose.

« D'un autre côté, le P. Verjus est l'honneur de la Mission. Ce n'est qu'à lui que les indigènes donnent le nom de Missionnaire. Il est connu de tous et il les connaît tous. Il parle leur langue mieux qu'eux-mêmes. Il sait en partie déjà la langue d'une autre tribu, celle de Mékéo. Il a la confiance de tous. Son nom est inséparable de la Nouvelle-Guinée. »

Et l'humble archevêque ajoutait :

« Moi, je pourrais disparaître sans que la Mission en souffrît beaucoup; mais encore une fois la disparition du P. Verjus, c'est la ruine... Néanmoins, quoi qu'il advienne, je me résigne aux desseins de la Providence. »

II

Cependant la fin de l'année approchait et avec elle la saison des pluies. Depuis trois mois, point de lettre d'Is-

soudun. Point de réponse au télégramme qui demandait, vu l'état presque désespéré de Mgr Navarre, ce que devait faire Mgr Verjus. Sur ces entrefaites, le gouverneur de la Nouvelle-Guinée, le docteur Mac Gregor vint faire visite aux Missionnaires. L'archevêque en profita pour se faire ausculter. Le docteur l'assura que, s'il restait à Yule, il irait déclinant jusqu'à une extinction de forces complète et qui ne saurait tarder. Il conseilla Sydney et lui offrit une place à bord de son steamer jusqu'à Coocktown où il trouverait un bateau côtier. Dans l'état où il était, Mgr Navarre ne pouvait voyager seul. Il fut décidé que Mgr Verjus l'accompagnerait. L'évêque de Limyre trouvera sans doute à Sydney une réponse à son télégramme. S'il doit ensuite se rendre en Nouvelle-Bretagne, il sera sur le chemin.

Deux jours avant leur départ de Port-Léon, un vent violent, le *barourou* des sauvages, se met à souffler. Durant la nuit, un craquement se fit entendre dans toute la maison des Missionnaires, et des cris retentirent. Le *barourou* avait renversé la chaumière. On se réfugia, comme on put, dans la maison de l'archevêque. La chapelle fut transformée en dortoir. Le bon Maître se retira pour donner un abri à ses Missionnaires.

La maison des Sœurs, plus récemment bâtie, résista un peu mieux. Le *barourou* l'agitait comme un roseau. La nuit, les pauvres religieuses étaient dans des transes mortelles. Aux premières secousses, elles se levaient et fuyaient dans l'obscurité; mais, comme ce vent est presque toujours accompagné de pluies torrentielles, on imagine la situation. Toutefois, mieux vaut, disaient-elles, la pluie que la maison sur le dos.

C'est dans ces circonstances que les deux évêques prirent le chemin de Sydney.

Le 30 décembre, on fit escale à Port-Moresby. Là Mgr Verjus trouva la réponse à son télégramme, tant et depuis si longtemps désirée : « Verjus remplacera Navarre. » C'est par accident qu'elle n'était pas arrivée

plus tôt : le procureur de Sydney l'avait reçue vingt-quatre heures après l'envoi de la dépêche.

Encore bien que cette réponse ne fût pas d'une clarté décisive, puisqu'elle ne disait pas si Mgr Verjus remplaçait Mgr Navarre pour un temps ou s'il lui était donné comme coadjuteur, elle fut néanmoins accueillie avec enthousiasme. « Impossible, écrit Mgr Verjus dans son Journal, de dire la joie de Mgr Navarre et la mienne. »

A Sydney, on apprendra que le P. Couppé, déjà supérieur de la Mission de Nouvelle-Bretagne, en a été nommé, avec le titre d'évêque de Léro, le vicaire apostolique, au lieu et place de Mgr Verjus, nommé coadjuteur du vicaire apostolique de Nouvelle-Guinée avec future succession. L'appel de Mgr Navarre avait été entendu à Rome et à Issoudun.

Quelques mois plus tard, revenant sur des émotions encore palpitantes, Mgr Verjus écrira : « Voir, d'un côté, Mgr Navarre mourant ; d'un autre, mille difficultés de toutes sortes qui déconcerteraient et décourageraient, si nous n'avions avec nous la force même de Dieu ; et, avec cela, me voir obligé de quitter, pour la Nouvelle-Bretagne, l'œuvre de cinq années d'incroyables sacrifices, quelles épreuves ! Heureusement les cœurs et les âmes qui nous sont dévoués, ont tant prié pour nous que le bon Maître est intervenu. » Et il ajoutera : « Ma pauvre vieille mère m'attend pour chanter son *Nunc dimittis*. Je ne sais si jamais j'aurai le bonheur de l'embrasser encore [1]. »

A Sydney, l'idée dominante de Mgr Verjus fut d'acheter un petit vapeur pour remonter le Saint-Joseph et, à cet effet, de solliciter la charité des catholiques. Une circonstance solennelle où quinze évêques d'Australie et les notables de la ville étaient réunis, lui parut favorable. Il exposa son idée nettement et la développa chaleureusement. Aussitôt quelques catholiques enthousiasmés lui promirent le bateau, et, sur-le-champ, ils en visitèrent plusieurs,

1. Lettre au P. directeur de la Petite-Œuvre, datée de Thursday, le 19 mars 1890.

mais, ne les trouvèrent pas à leur gré. Ils allaient en commander un, le constructeur était déjà choisi, quand ils apprirent qu'un vaisseau de plaisance, en acier, long de cinquante pieds, et pourvu d'une machine excellente, l'*Iris*, était à vendre au prix 650 livres sterling, soit 16 250 francs. Les Missionnaires trouvaient le bateau un peu long et surtout, au cas où ils devraient participer à l'achat, d'un prix beaucoup trop élevé. Leurs « bienfaiteurs » les assurèrent qu'ils entendaient le payer eux-mêmes et tout entier. Cependant, aucun d'eux ne voulait l'acheter en son nom. Les Missionnaires l'achetèrent, et, comme il fallait payer comptant, ils durent emprunter. Mgr Verjus accompagna l'un de ces messieurs, membre du Parlement, ancien ministre de la Justice, chez un bon nombre de catholiques, lesquels, tous, promirent d'assez fortes sommes. Puis, après quelques semaines, l'évêque de Limyre s'embarqua sur le vapeur pour retourner en Nouvelle-Guinée.

Dès que Mgr Navarre fut entré en convalescence, il s'employa, avec l'aide du procureur, à faire rentrer les sommes promises. A grand'peine put-il réaliser 100 livres sterling : 2 500 francs. Or, le bateau, rendu à Port-Léon, revenait à 19 500 francs. Les pauvres Missionnaires ont donc déboursé, pour un vapeur qui devait leur être gracieusement offert, l'énorme somme de 17 000 francs. « Encore un cadeau semblable, écrivait un jour Mgr Navarre [1], et la Mission de Nouvelle-Guinée n'existera plus ! »

Dans un arrêt qu'il fit à Thursday, avant de rentrer à Port-Léon, Mgr Verjus écrivit aux enfants de la Petite-Œuvre d'Issoudun : « J'ai reçu, à Sydney, la belle offrande que vous avez bien voulu me faire, en prélevant sur votre pauvreté pour un plus pauvre que vous. Elle est bien précieuse pour moi, je vous assure, et pour que votre souvenir soit toujours sur mon cœur, comme il est depuis long-

1. Lettre de Mgr Navarre à Mgr Demimuid, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, datée de Thursday, 19 décembre 1890.

temps au fond de mon âme, j'ai acheté avec votre présent une belle croix pastorale qui, souvent, me parlera de vous, et me sera doublement chère. Soyez-en, tous et chacun, mille et mille fois remerciés !

« Souvenez-vous bien, mes chers petits frères, que je compte surtout sur vos prières, maintenant ; et, pour l'avenir, je compte sur vous !... D'après la volonté du bon Dieu, exprimée par un ordre de la Propagande, je suis fixé de nouveau dans cette chère Nouvelle-Guinée, où j'ai fait mes premières armes. C'est là que je vous donne rendez-vous, sinon à tous, du moins à un bon nombre. Il y a tant de place ! Tant de beaux villages nous demandent ! Pensez-y souvent et préparez-vous [1]... »

III

Le 11 avril, Mgr Verjus abordait à Port-Léon. Tout son peuple l'attendait sur le rivage. Les enfants surtout jubilaient. Ils savaient que le Missionnaire était parti, sans doute pour ne plus revenir. Quand on apprit qu'il reviendrait au bout de trois mois, ils regardaient chaque soir si la troisième lune apparaissait. Quels cris de joie quand ils aperçurent leur Père ! Ils agitèrent les oriflammes qu'ils tenaient en main, et ne savaient comment traduire leur bonheur [2].

On a préparé un cheval pour l'évêque. Il monte en selle. Les Frères l'escortent ou marchent un peu en arrière. On gravit la colline en chantant des cantiques. Et voici le P. Cramaille, le P. Toublanc et le P. Vitale, qui s'avancent, revêtus de la chape, à la rencontre du nouveau pasteur, l'antienne *Ecce sacerdos magnus* aux lèvres. Monseigneur descend de cheval, revêt ses ornements pontificaux, prend place sous un dais, et l'on se dirige vers la chapelle au chant du *Benedictus*. « Là, en termes émus, écrit un témoin [3], Monseigneur, qui nous revoyait plus

1. 19 mars 1890.
2. Lettre d'une religieuse de Notre-Dame du Sacré-Cœur, mars 1890.
3. Lettre du P. Toublanc à son frère. Port-Léon, 31 mars 1890.

pâles que jamais et bien amaigris, nous exhorta... à l'action de grâces. La souffrance, nous disait-il, les privations de toutes sortes, les angoisses, la croix en un mot, c'est le signe de Dieu, son cachet, et, par conséquent, le triomphe de la Mission. Ces paroles, si cordiales, si apostoliques, la chère présence de l'évêque, et, par-dessus tout, la bénédiction du Cœur eucharistique de Notre-Seigneur, nous firent oublier le passé et nous remplirent de joie. »

De quel passé parle le Père? Hélas! d'un passé qui n'était guère lointain et auquel ressemblait fort le présent. Détachons du Journal de Mgr Verjus une page, à la date du 13 mai. On y voit, comme en beaucoup d'autres, la trace des larmes qui tombaient de ses yeux, pendant qu'il écrivait: « Dans mes réflexions d'aujourd'hui, j'ai pensé à l'avenir. Nous en sommes à notre troisième famine... Si les Frères veulent partir, que dire? que faire?... Et notre chère et bien-aimée Société et Mère sait notre état!... Elle nous sait accablés!... Elle sait que plusieurs fois nous avons eu bien faim... Et elle (ma plume tremble; mais, c'est vrai!), elle qui entretient si bien ses autres maisons, ne nous aide pas!... Mon Dieu, je ne veux pas accuser ma mère... Je veux croire, je crois qu'elle ne sait pas notre situation... Sans doute, la Propagation de la Foi nous aide; mais les secours sont insuffisants... Nous sommes faits pour souffrir et mourir à la peine... J'accepte pour moi. J'en suis heureux. J'en remercie le bon Dieu, et, avec sa grâce, je resterai, quand même je devrais rester seul. Mais je ne puis accepter pour les autres... »

On se souvient peut-être que Mgr Navarre avait laissé le P. Toublanc à la tête de la station de Mohou. Du mois de mai 1889 au mois de janvier 1890, le Père se porta assez bien, résistant à tout, même aux privations. Lorsque les vivres furent épuisés, le Frère qui travaillait avec lui s'en allait à la chasse et, assez souvent, revenait avec des oiseaux. Les jours où il n'apportait rien, les deux Missionnaires mangeaient des feuilles de pommes de terre. Octo-

bre, novembre, décembre passèrent ainsi. Aux premiers jours de janvier, le P. Toublanc tomba malade. Le Frère ne tarda pas à tomber lui-même. Les voilà tous les deux alités et sans nourriture. Que devenir? mourir de faim ou s'en aller à Port-Léon. Ils se font jeter par les sauvages dans une barque, et... à la grâce de Dieu! Grosse mer et vomissements; ils arrivèrent à demi morts. Les religieux de la résidence de Port-Léon durent porter le pauvre Frère du rivage à la maison. Le P. Toublanc, en se traînant, appuyé sur un bras charitable, put arriver [1].

Ainsi Mgr Verjus les retrouvait « plus pâles que jamais et bien amaigris ». Jugez si les provisions qu'il apportait avec lui furent bien accueillies! Peu à peu, les forces revinrent.

On va les employer à reprendre et à pousser activement l'évangélisation tant à Rabao que dans la grande terre. Les constructions ne sont pas finies, bien qu'on y ait travaillé durant dix-huit mois : à l'église, il manque des fenêtres; à la maison des religieuses, il manque des portes; à la maison des Pères et des Frères, que ne manque-t-il pas? On s'abritera comme on pourra. Il est urgent de se donner aux âmes, d'autant plus que les protestants recrutent partout, en ce moment, à Tonga, à Fidji, dans toutes les îles, des catéchistes noirs.

Depuis longtemps, les deux petits villages de Rabao eux-mêmes, Chiria et Eri-Erina, par suite des travaux matériels nécessaires et des maladies en quelque sorte incessantes, ont été un peu négligés. Ils sont d'ailleurs éloignés de Port-Léon, de plus d'une demi-lieue.

Nous avons dit : maladies incessantes. Il faut justifier le mot. Mgr Navarre écrivait un jour : « Nous sommes tombés tous malades de la fièvre. A partir de ce moment, j'ai toujours eu la moitié de mes Missionnaires au lit. Ceux qui n'y étaient pas retenus, avaient constamment une fièvre qui n'était pas assez violente pour qu'ils gar-

1. Lettre du P. Toublanc, déjà citée.

dassent la chambre, mais qui paralysait en grande partie leurs forces et leur causait un malaise continuel. Or, dans cet état, on sent toujours le besoin de se reposer. Le matin, quand on se lève, il semble qu'on vient de faire un long et pénible voyage. Nous vivons comme sous une atmosphère de peste, et, quand, dans nos lettres, nous disons que nous nous portons bien, il faut entendre que nous n'avons pas de ces crises aiguës de fièvre ou d'autres maladies, qui nous abattent et nous affaiblissent considérablement [1]. »

Cette année 1890 fut une grande année d'apostolat [2]. Les onze hameaux de la tribu de Roro entendirent et comprirent la parole sainte. Tous les jours, dans la nouvelle église, Mgr Verjus faisait le catéchisme. Tous les dimanches, il prêchait. A chaque instant, il visitait les malades. Son bonheur était de les consoler, de les encourager, de leur porter des remèdes, de les soulager, et, quand il le pouvait, de les guérir. Le succès répondit enfin à ses prières, à ses prédications, à ses larmes. Bientôt les baptêmes d'adultes commmencèrent.

Nous nous en voudrions de ne pas en signaler un qui remplit l'âme de Mgr Verjus d'une joie particulièrement douce : le baptême d'Angelo Naïmi.

C'était un orphelin d'une douzaine d'années, très éveillé, intelligent, cordial. Il s'était, de bonne heure, attaché aux Missionnaires et aux religieuses. Chaque matin, il descendait du village où il vivait sous la tutelle de son oncle, à Port-Léon, et se plaisait à rendre quelques services. C'est lui, qui s'en allait, tous les jours, monté sur un cheval qui portait le nom de l'île, Rabao, le cheval de la Mission, avec deux sacs de toile, chercher au puits de la vallée l'eau nécessaire aux deux communautés. Un jour Rabao prit

1. Lettre à Mgr Demimuid, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Thursday, 19 décembre 1890.

2. Le P. Jullien, dans son bel Album : *les Missions de la Nouvelle-Guinée*, a reporté par erreur à l'année précédente tout ce travail apostolique.

peur, rua et blessa l'enfant à la jambe. Angelo se croit perdu et pousse des cris. Un Frère accourt et emporte le petit blessé chez les Sœurs. La blessure était longue de dix centimètres, et profonde jusqu'au tibia. Le soir, Angelo ne voulut pas retourner au village ni les jours suivants. Son oncle alla plusieurs fois le chercher. Du plus loin qu'il l'apercevait, Angelo se réfugiait près de la Mère supérieure : « Voici mon oncle ! Dis-lui que tu ne sais pas où je suis. Je vais me cacher. » Finalement, lorsque l'oncle vit l'attachement d'Angelo pour les Sœurs, il le leur abandonna.

La R. mère Liguori se chargea, sous le contrôle de Mgr Verjus, de l'instruction religieuse de l'orphelin. Angelo fut bientôt en état d'être baptisé. Un jour qu'il voyait les Sœurs se confesser, il interpelle la Mère : « Qu'est-ce que tu dis au Père, à travers ce rideau ? — Je me confesse. — Qu'est-ce que c'est que cela, se confesser ? — C'est dire tout ce que j'ai fait, depuis huit jours, qui a pu déplaire au bon Dieu. — Ah ! oui, tu dis tes péchés. Mais, pourquoi dis-tu tes péchés au Missionnaire ? — Tu as bien appris, dans le catéchisme, que le prêtre a reçu de Dieu le pouvoir de remettre les péchés, et, quand il nous a donné l'absolution, notre âme est toute belle aux yeux de Dieu. — Oh ! alors je voudrais me confesser. — Tu te confesseras quand tu recevras le baptême. — Oh ! je vais être bon et bien étudier, pour que je sois bientôt baptisé et que mon âme soit toute belle. » Cependant, la première fois qu'il s'approcha du tribunal de la pénitence, il tremblait comme une feuille. Il fallut l'exquise tendresse de Mgr Verjus pour le rassurer. Après sa confession, il était radieux.

Pendant que les Sœurs faisaient leur retraite annuelle, Angelo remarqua qu'elles ne parlaient pas en récréation, contrairement à leur habitude. Il en demanda la raison à la Mère supérieure. « Pendant la retraite, lui répondit la Mère, on ne parle qu'au directeur et à Dieu. » Mais, voilà qu'un jour la mère Liguori eut besoin de parler. Bien qu'elle le fît à voix basse, Angelo s'en aperçut, s'en étonna,

et lui dit : « Comment, mère Liguori, tu ne dois pas parler pendant la retraite, et tout à l'heure je t'ai vue parler! C'est mal. » La Mère a dû lui expliquer que l'on pouvait avoir des motifs sérieux de rompre le silence, et que, dans ce cas, il n'y avait pas ombre de mal. Angelo parut comprendre.

Ce n'est pas à dire qu'Angelo fut parfait. Il n'échappait point à la légèreté inhérente à son âge. Une fois, un de ses camarades et lui voulurent se confesser. Alphonse passa le premier. Il allait faire sa pénitence, quand des cris retentirent : « Un sanglier! un sanglier! » Alphonse laisse là sa pénitence et court après la bête. Angelo qui, dans un coin, préparait sa confession, saute en bas de la véranda, et, en deux bonds, le voilà sur la colline pour barrer le passage au sanglier. L'animal réussit à s'évader. Alphonse revint tranquillement achever sa pénitence, et Angelo reprit, où il l'avait laissé, son examen.

Quand le jour du baptême fut fixé, Angelo s'y prépara par une retraite qu'il voulut d'une semaine, comme celle des Sœurs. Pendant ce temps-là il ne jouait plus. Chaque jour il faisait le Chemin de la croix et récitait des chapelets. La veille, trouvant que Mgr Verjus tardait bien à lui faire passer l'examen de catéchisme, il alla le trouver de lui-même et lui rafraîchit la mémoire.

Le jour du baptême, 6 octobre 1889, on l'habilla de blanc comme pour une première communion. Mgr Navarre avait tenu, malgré son état de souffrance, à assister à la cérémonie. Le P. Vitale était parrain, et sœur Ange marraine. Il fallait un Ange, écrivait une autre religieuse, pour nommer un Angelo. C'est Mgr Verjus qui fit le baptême. « Je vous assure, lisons-nous dans une lettre, que si le diable ne s'est pas enfui à toutes jambes, ce n'est pas la faute du baptiseur, lequel priait et exorcisait avec tout son cœur. » Après la cérémonie, on chanta un cantique et la grand'messe commença. Angelo, revêtu de sa tunique blanche, fut, en sa qualité de chrétien, introduit dans le sanctuaire, solennellement. Mgr Verjus pontifia.

Le soir, avant le salut, le nouveau baptisé se consacra à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il était à genoux aux pieds de la Vierge, un cierge à la main. Son parrain, sa marraine et Mgr Verjus étaient à ses côtés.

Au Salut, pour la première fois de sa vie, Angelo présenta l'encensoir au prêtre. Son attitude recueillie et pieuse frappa tout le monde. Il faisait la génuflexion, dit un témoin, avec la gravité d'un religieux.

Mais, pour être baptisé, on n'en reste pas moins homme, faillible et peccable. Quelques jours après son baptême, il se mit en colère. C'était son plus grand défaut, encore bien qu'il fît des efforts pour se dompter. Voyant, un jour, les religieuses se confesser, il dit à la mère Liguori : « Il faut aussi que je me confesse, parce que je me suis fâché. — Oui, répond la Mère, tu te confesseras; mais, il faut te préparer et dire combien de fois tu t'es mis en colère. » Il réfléchit alors et compta sur ses doigts : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Je me suis fâché six fois », dit-il. Il alla ensuite avec la R. Mère au Chemin de croix. La Mère lui dit : « Vois-tu, Angelo, quand tu te fâches, ce ne sont plus seulement les bourreaux qui font du mal à Jésus, c'est toi! » Alors, le cher petit se mit à sangloter. « Pourquoi pleures-tu, Angelo? — Je pleure Jésus!... » Et il alla se confesser, tout tremblant. Après la confession, il dit à Mgr Verjus, qui lui adressait quelques bonnes paroles pour l'engager à revenir, une autre fois, sans crainte : « Je n'ai plus peur, Missionnaire. Si tu veux, je viendrai tous les jours[1]. »

Mgr Navarre l'emmena avec lui dans un de ses voyages à Thursday. Il fit à l'église, par sa bonne tenue, sa piété, la manière dont il servait la messe, l'édification de tous. « Non seulement, écrit le vénérable prélat, il répond correctement aux prières, mais il veille avec intelligence à ce que rien ne manque, et même il sait revêtir l'évêque

1. Cf., dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, de janvier et de mai 1890, les lettres d'une religieuse.

de ses ornements, sans omettre la moindre rubrique[1]. »

Angelo n'était pas le seul enfant recueilli par les Pères ou par les Sœurs. Les Missionnaires rêvaient un groupement de petits noirs intelligents et malléables. C'était comme une sorte d'école apostolique ou de séminaire. Mgr Verjus déjà employait ces beaux vocables, et Mgr Navarre écrivait : « De ces enfants, nous pensons faire des catéchistes, et jeter les germes d'une petite pépinière de prêtres indigènes. Nous rencontrerons sans doute de grandes difficultés dans cette première génération. Cependant nous ne croyons pas que notre peine soit entièrement perdue[2]. »

Non, la peine n'était point perdue; car, si plusieurs enfants quittaient l'Œuvre, du moins restaient-ils bons chrétiens et amis du Missionnaire.

De plus, par les enfants, on atteignait les parents, et ainsi, peu à peu, l'influence de tous, mais surtout de Mgr Verjus, croissait merveilleusement. En peu de temps il eut conquis le juste renom de grand pacificateur.

IV

Les Canaques, nous l'avons déjà remarqué, pour un rien et souvent, sont en lutte les uns contre les autres. Non seulement les individus, mais les villages. Il est même rare que, dans une tribu, il n'y ait pas quelques villages en guerre.

Mgr Navarre a recherché l'origine et la cause de cet état belliqueux[3]. Voici ce qu'il a recueilli de la bouche des sauvages :

Il y a beaucoup de lunes, Oa-Bové, un dieu, fit une révélation aux Canaques : « J'enverrai du ciel en terre un homme, non pas un esprit, un homme en chair et en os.

1. Lettre à Mgr Demimuid, 19 décembre 1890.

2. *Ibid.*

3. Voir sa lettre au directeur des *Missions catholiques*, dans les fascicules du 19 et du 27 juin 1891.

Si vous l'accueillez comme un envoyé d'en-haut, tout ira bien pour vous. Vos plantations produiront presque sans travail. Vous serez heureux dans vos chasses et dans vos pêches. Vous serez rarement malades. Vous vivrez en paix les uns avec les autres. Au contraire, si vous le recevez mal, vous souffrirez toutes les misères, et ce sera chez vous la guerre perpétuelle. »

Les ancêtres n'ont pas voulu recevoir l'envoyé d'Oa-Bové. Ils l'ont, comme ils disent, laissé tombé à terre[1].

Depuis lors, la vie n'est qu'un enchaînement de troubles, de querelles, de haines, de toutes sortes de calamités. Les inimitiés se transmettent de père en fils, de génération en génération. Si une querelle surgit entre deux personnes et qu'il n'y ait pas d'arrangement à l'amiable, tout le village y prend part, moitié d'un côté, moitié de l'autre. C'est ainsi que des familles, des villages, des tribus même, à la longue, ont été exterminées.

Tout doit donc se trancher par les armes, a dit le dieu, et il a envoyé du Ciel aux Canaques la lance, l'arc, les flèches, le bouclier et le pohamé. Le pohamé est une manière de sabre en bois de fer, long de cinq pieds.

« Dans le cas d'une guerre intestine, les sauvages ne se servent que du pohamé. Les hommes le manient avec l'habileté de nos maîtres d'escrime ou de soldats se défendant à la baïonnette contre la cavalerie. Les coups qu'ils portent, tendent toujours à fendre la tête de leur adversaire ou à lui casser l'épaule ou les bras. Mais ils sont aussi très habiles à parer les coups en élevant leur pohamé horizontalement au-dessus de leur tête et le tenant du bout des doigts, afin que le coup ne puisse atteindre ni les mains, ni les doigts, à la façon du fantassin qui pare le sabre d'un cavalier.

« Cette guerre au pohamé se fait avec apparat. Les hommes d'un parti se retirent à une extrémité du village et ceux de l'autre parti à l'autre extrémité. Ils s'avancent

1. N'y a-t-il pas là comme une idée confuse de l'incarnation du Verbe : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu » ?

lentement au-devant les uns des autres en chantant. Si le refrain se termine juste lorsqu'ils sont à portée de frapper, alors commence le combat; sinon ils reculent en chantant toujours et calculent leur marche en arrière, de manière à ce qu'en revenant le refrain finisse à la rencontre des deux armées. Pendant ce temps, les guerriers du côté qui touche aux maisons, poussent des cris sauvages et frappent du pohamé sur toutes les plates-formes. Quand le combat est commencé, il ne se termine que lorsqu'il y a du sang versé des deux côtés. Il pourrait y avoir cinq ou six têtes fendues d'un côté, le combat ne s'arrêtera qu'au premier sang répandu de l'autre côté. Alors tous les cris cessent; les coups de pohamé frappant sur le pohamé de l'adversaire ne se font plus entendre; ils redeviennent tous amis; les femmes, qui avait pris part au combat, retournent à leurs cuisines; les hommes à leurs travaux. Ils se racontent longuement leurs prouesses, leur adresse dans le combat. L'un dira : « Si tu n'avais pas paré le coup, je te fendais « la tête. » Et l'autre de répondre avec fierté : « As-tu « vu comme j'ai été prompt à dégager mon pohamé pour « parer ton coup? »

Un jour, une femme du nom d'Abia passait près du jardin de Raouma. Elle incita des enfants à y aller cueillir des bananes. Ce qu'ils firent avec empressement. Ils ne furent pas moins prompts à tout raconter au chef. Quand Raouma se fut assuré de la réalité des choses, il s'en va avec son fils Tohoro au village de Rabao où demeurait la femme.

Abia était sur la plate-forme de sa cabane préparant le repas du soir. La dispute s'allume vite et s'enflamme. Topina, le mari d'Abia, défend sa femme et, de son pohamé, menace Raouma. Raouma, qui avait le sien en main, donne le signal de la bataille. En un clin d'œil pour ainsi dire le village est en deux camps. Tohoro, comme de juste, prend parti pour son père. Une autre Abia, fille de Raouma, mariée au village, fait de même; mais, son mari, Myria, attaque vigoureusement son beau-père. Dans

la mêlée il casse un bras à sa femme. Raouma, lui, a la tête fendue. Un morceau de chair, large comme la main, s'est détaché du crâne. Il est vrai qu'avant de recevoir ce coup, il avait assommé, pour sa part, sept ou huit personnes, et il s'en vantait.

Le lendemain, Mgr Verjus se rend au village. Là, il tempête et vocifère. Finalement il prêche la paix. En compensation du vol, il obtient pour Raouma douze régimes de bananes. Raouma était si content de cette aubaine qu'il allait répétant : « Pour douze régimes de bananes, je me ferais casser la tête toutes les semaines. »

Un dimanche, au mois d'août 1890[1], au sortir de la grand'messe qu'il avait chantée, et où il avait prêché sur la mission pacificatrice du prêtre, Mgr Verjus apprend que Rabao tout entier, en dépit de son éloquence, allait partir en guerre. Voici à quelle occasion : Un homme du village de Rapa avait volé une femme du village de Pinoupaka. Le voleur était marié. La femme était veuve. Dans l'état des mœurs et coutumes indigènes, le cas était particulièrement grave. Rapa avait outragé Pinoupaka. Le frère de la victime, Aitsi-Oboûgnou souleva toute la tribu de Roro contre Rapa. Rapa appela à son secours toute la tribu de Païtana. Quatre villages : Chiria, Pinoupaka, Déléna, Béréïna vont donc se battre contre Rapa, Bioto, Mohou et Babiko, quatre autres villages.

A la première nouvelle, Mgr Verjus arrête les chefs de Chiria qui sortaient de la messe et, d'une voix dominante, il leur défend de mettre le pied hors de l'île pendant trois jours. « Le premier, dit-il solennellement, qui prendra sa pirogue et se dirigera vers Rapa, sera mon ennemi; j'écrirai son nom, et, seul, Dieu sait ce qui arrivera. Allez! Dites-le à tous, et que personne ne bouge! » Les chefs répondirent : « Personne ne bougera. »

Aussitôt, Mgr Verjus monte en barque avec deux Frères et trois chefs de Chiria : « Nous arrivons à Pinoupaka

1. Journal, 17-27 août 1890.

comme un ouragan », disait-il plus tard. Dans tout le village, on faisait un vacarme d'enfer. On courait, on criait, on discutait, on s'exerçait à la lance, on s'exerçait à la flèche. Les jeunes gens se démenaient. Tous les guerriers de Pinoupaka sont là, farouches, formidables, le feu au visage, la menace à la bouche, la lance au poing. Mgr Verjus bondit sur l'estrade aux harangues. Sa haute taille, ses gestes, sa voix de tonnerre, stupéfient les sauvages. Ceux de Béréïna, qui n'étaient point chez eux, commencent à faiblir. L'orateur s'en aperçoit, et, d'un ton impérieux, il leur enjoint de s'en aller sur-le-champ. Puis, à ceux de Pinoupaka, il offre les noix d'arec, symbole de la paix, que justement deux députés de Rapa venaient d'apporter. On dépose les armes. On s'assoit. Les chefs et les députés fument ensemble et soupent, sans s'occuper des jeunes gens qui faisaient près d'eux du tapage, à seule fin de prouver à qui de droit que, s'ils acceptaient la paix, ils n'avaient peur de personne. Le soir même, les ambassadeurs de Rapa retournaient dire à leur village que le Missionnaire empêcherait la guerre et que, d'ailleurs, demain ils auraient sa visite.

Le lendemain, les quelques hommes auxquels Mgr Verjus avait permis de l'accompagner, l'abordèrent avec des provisions de lances et de flèches. Il paraît que les sauvages se connaissent entre eux et que la confiance mutuelle n'est pas grande. Mgr Verjus interdit les armes. Sur ce arrivent trois grosses pirogues de Déléna, qui portaient du renfort à Pinoupaka. Les compagnons du Missionnaire leur racontent l'histoire de la veille et du matin. Les pirogues virent de bord et s'en retournent.

L'évêque s'en va donc au-devant de l'ennemi, dans son propre retranchement, avec quelques hommes seulement et sans armes. Les sauvages n'en croyaient pas leurs yeux. Raouma disait que c'était de la folie. « Au fond, confessera plus tard Mgr Verjus, humainement parlant, j'étais tout juste rassuré; mais, le long du chemin, on pria avec ferveur, et je pensais en moi-même : Que vais-

je leur dire ?... Tout à coup, il me vint à l'idée que Notre Seigneur Jésus-Christ avait défendu à ses apôtres de se préoccuper de cette question : « Je vous inspirerai ce qu'il « faudra dire. » — Très bien, c'est convenu. Mais voilà que, tout à coup, Béra s'arrête... Au milieu du sentier, un pieu était planté, avec, en haut, un chiffon rouge.... Béra considère. Raouma rumine et rumine encore. « Cela ne sent « pas bon », dit-il. Puis il regarde le sable... Il y a des marques de pied toutes fraîches. « Nous sommes trahis, dit « Béra. C'est là un poste avancé... Ils ont fui devant nous « pour avertir le village... Et dire que nous n'avons pas « d'armes. Quel singulier homme que ce Missionnaire! « Nous mener ici sans armes! » Et leur ventre allait, comme ils disent, tomber.

Mgr Verjus se met alors en tête de la colonne, affectant un courage et une tranquillité d'âme qu'il n'avait point. Ses hommes le suivirent.

Après quelques minutes de marche, les voilà en pleine embuscade : des sauvages, dissimulés dans les arbres, les attendaient, la main sur l'arc. La flèche allait partir; mais, en apercevant le Missionnaire, seul, en avant, sans armes, personne ne tire... En un clin d'œil, on a tout compris et tout arrangé. On a même dépêché au prochain village un jeune homme, qui va dire à tous les intentions pacifiantes de Mgr Verjus et de ses compagnons.

Il s'agit, maintenant, d'entrer à Rapa. « Vous marcherez derrière moi, avait dit l'évêque, en silence, et nous entrerons dans le village. »

Mgr Verjus aperçoit sur la place le P. Toublanc. Il va droit à lui et le salue. N'ayant pu détourner les gens de Mohou du parti de l'offenseur, le Père avait voulu les suivre jusque sur le champ de bataille. A peine au village, le hardi prélat s'avance seul vers les guerriers de Rapa, de Mohou, d'Akabara, de Babiko et de Biobo. Ils étaient près de trois cents. Le Missionnaire fait signe qu'il veut parler. Pour empêcher ces forcenés de se battre, il se sert d'abord des principes de foi; mais ces pauvres gens n'étaient

pas encore assez imprégnés de religion. Les vieillards, la tête penchée sur leurs genoux, gardaient le silence, — c'était le signe de la désapprobation, — et les jeunes gens recommençaient leurs cris de guerre. Alors, d'un ton qu'il s'efforce de rendre « aussi féroce que possible », Mgr Verjus s'écrie : « Chefs de guerre, je n'ai pas peur de vous. Vous êtes ici très nombreux, avec des armes, pour défendre une mauvaise cause; je suis tout seul, sans armes, pour en défendre une bonne. Écoutez ! Je ne veux pas vous fatiguer par beaucoup de paroles. Je ne veux pas que vous vous battiez... Celui qui a volé la femme, a eu tort, et vous avez tort de le soutenir. Vous devriez, au contraire, le châtier, car il vous fait honte. J'ai eu pitié de vous. Roro tout entier s'était levé pour venger l'injure faite à son front. Il allait venir vous écraser. Je l'ai arrêté, et si quelques chefs sont venus, leurs mains sont vides, c'est moi qui les ai vidées. Et maintenant, je vous donne à choisir. Voulez-vous la guerre? Eh bien, dites-le, et je me retirerai, et Roro viendra et Roro vous écrasera; mais, après Roro, viendra aussi le gouverneur, et vous savez ce qu'il sait faire avec ses fusils! Voulez-vous, au contraire, la paix? Je vous l'apporte au nom de Roro. Vous avez à choisir entre le tabac de la paix, que je vous offre de fumer ensemble, et le fusil du gouverneur, qui montera certainement, si vous voulez vous obstiner à vous battre... Apportez donc les cadeaux de la paix. Payez la femme que vous avez volée, et nous nous en retournerons en paix. »

Le silence était profond. Le vieux Boutsou, l'aveugle, s'avança et parla dans le sens de la paix. D'autres chefs en firent autant. Lorsque les discours furent achevés, il y eut une longue pause. Puis, Mgr Verjus, ses hommes, les chefs et tous les partisans de la paix, suivis par l'offensée et ses parents, allèrent s'installer devant la cabane de l'offenseur. Les cadeaux ne se firent pas attendre : un porc, un sac plein d'ornements, de bracelets, de plumages; un bon dîner ensuite sur la maréa et tout fut dit. Le P. Tou-

blanc remonta par le Saint-Joseph à Mohou, et, par le Parou, Mgr Verjus regagna la mer[1].

Tandis que, du milieu de la place de Rapa, l'intrépide Missionnaire haranguait la foule, il entendit une vieille femme qui disait : « Quel homme ! On ne pourra jamais lui résister : il a une figure de bois. » « Cette parole, disait plus tard Mgr Verjus en souriant, m'encouragea, et j'en remerciai vivement le bon Dieu. Il avait promis un front d'airain au prophète contre les fils d'Israël. Il pouvait bien me donner une figure de bois[2]. »

Encore bien que ce soit un peu anticiper sur les dates, nous allons placer ici, pour montrer que Mgr Verjus n'avait pas seulement atteint l'esprit des sauvages, mais leur cœur, un autre épisode.

Le « Missionnaire » est malade, gravement malade. Il va mourir, peut-être. Une petite fille du voisinage de la résidence, à Port-Léon, Marguerite Raouma, arrive chez les Filles de Notre-Dame. Sœur Jeanne lui dit : « Marguerite, va à la chapelle. Récite trois *Ave Maria* pour Mgr Verjus, qui est bien malade. » Marguerite va prier ; puis, elle court au village. C'était au soir tombant, à l'heure où, dans les cases, les femmes préparent le souper. « Mgr Verjus vient de mourir », disait partout la petite fille. Elle avait mal compris la Sœur. C'était aussi, peut-être, la faute de la langue de Roro, qui n'est pas absolument précise pour le mot « mourir », distinguant assez peu entre « mourir » et « être bien malade ». Aussitôt, tous se lèvent, hommes, femmes, enfants, laissent là leur cuisine et s'en vont à Port-Léon, courant et pleurant. « Est-ce vrai que le *Mitsinari* est mort ? » demandent ces pauvres gens, du bas de l'escalier. On leur répond : « Non, mes enfants, le Missionnaire n'est pas mort, mais il est bien malade. Priez le bon Dieu qu'il le guérisse et nous le conserve. » Plusieurs restent au bas de

1. Cf. la lettre de Mgr Verjus à Mgr Navarre, de Port-Léon, 26 septembre 1890, et la lettre-circulaire de Mgr Navarre sur la mort de son coadjuteur.

2. *Ibid.*

l'escalier, plongés dans une douleur morne ; le plus grand nombre se retire un peu plus loin, à l'écart, et se met en prière. Comme ils priaient à haute voix et tous ensemble, le bruit retentissait jusque dans la chambre du malade. On leur dit de baisser le ton. Ils préférèrent aller plus loin, dans la maison d'Alphonse Kéké. Plus ils priaient fort, pensaient-ils, mieux le bon Dieu les entendait. De la véranda un Père les observait et les écoutait. Ces *Ave Maria*, qui jaillissaient du fond de ces cœurs récemment convertis, pour la guérison du Père qui les avait régénérés, remuaient l'âme profondément. Ce qui est sûr, c'est que, pendant la récitation du chapelet, Mgr Verjus recouvra la santé. Le lendemain, « les pauvres brebis venaient féliciter le bien-aimé pasteur, lui baiser la main et recevoir sa bénédiction[1] ».

V

Revenons sur nos pas. A la fin du mois de septembre de l'année 1890, Mgr Navarre rentre de Sydney à Port-Léon, l'âme angoissée. Non seulement toutes les allocations de la Propagation de la Foi sont épuisées; mais la Mission a des dettes. D'autre part, les vivres diminuent de jour en jour. Encore une fois, la famine est aux portes de la Nouvelle-Guinée. Que fera le vicaire apostolique ? Écoutons-le :

« L'allocation de la Sainte-Enfance et celle de la Propagation de la Foi, quand elles nous arrivent à Sydney, sont déjà écornées par l'escompte. La farine exceptée, les autres denrées sont le double, le triple et cinq fois plus chères qu'en Europe; le prix du transport des marchandises et des voyages est dans la même proportion. Ici, les compagnies étant sans concurrents, prennent ce qu'elles veulent. Une tonne de marchandises, par les messageries maritimes, de Marseille à Sydney, coûte 65 francs, tandis que

1. Cf. Mgr Navarre. Lettre-circulaire, déjà citée, et le P. Cramaille, lettre de Port-Léon, 6 avril 1892.

de Sydney à Thursday, elle coûte 75 francs, et de Thursday à Yule, 100 francs. Donc, de Sydney à Yule, 175 francs, pour ce qui ne coûte que 65 francs de Marseille à Sydney. Nous avons essayé de beaucoup de moyens de transport de Thursday à Yule; nous sommes presque toujours arrivés au même résultat. Cette année, le contrat avec la Compagnie nous coûte 300 livres sterling, ou 7 500 francs, sans compter les autres voyages que nos malades sont obligés de faire pour aller se reposer à Thursday ou à Sydney, et ainsi la somme nette dont nous pouvons jouir en Mission est fort restreinte, et nous ne laissons pas d'être dans la misère au point que plusieurs Missionnaires ont dû quitter la Nouvelle-Guinée, ne pouvant supporter ni le régime ni le climat.

« Pour ce motif, je n'ai que deux Pères et six catéchistes, trois Frères et trois Manillois. L'un des deux Pères, bien qu'il ne soit en Nouvelle-Guinée que depuis trois ans, est déjà usé ; la fièvre, les maux d'entrailles et de reins le rendent à peu près inutile. L'autre, qui est jeune encore, est aussi atteint de ces maladies, ainsi que tous ceux qui sont en Nouvelle-Guinée, depuis plusieurs années ; les Sœurs elles-mêmes n'en sont pas exemptes.

« Mais voici que, pour comble de malheur, un déplorable malentendu nous a privés, cette année, de la moitié des ressources que nous étions en droit d'attendre d'Europe. Lorsque je l'appris, je me trouvai dans un grand embarras. Emprunter m'était impossible : je n'ai aucun revenu qui pût me donner quelque espoir de pouvoir rembourser. Puis, dans ces colonies, les emprunts sont à des taux ruineux. Je n'avais plus qu'à abandonner la Mission et à renvoyer mon monde en Europe ou à Sydney. Mais, pour cela même il me fallait de l'argent, et je n'ai que des dettes. Le prix de passage, pour chaque personne, de Yule à Sydney, est de 550 francs. Le seul moyen qui me restait, était d'exposer notre situation à nos Missionnaires et de proposer à ceux qui voudraient supporter ce régime, de se pourvoir par eux-mêmes, dans le pays, des choses

nécessaires à leur existence, jusqu'à ce qu'on vienne à notre secours[1]. »

C'est dans ce but que, sans être entièrement refait, Mgr Navarre rentre en Nouvelle-Guinée. Il réunit ses deux communautés. Celle des religieuses d'abord, et il leur déclare, sans ambages ni détours, que, pendant une année au moins, il ne fera venir du dehors ni vêtements, ni nourriture, ni quoi que ce soit. Il faudra se mettre au régime des sauvages. L'archevêque ajouta qu'il ne voulait ni ne pouvait imposer à personne une situation pareille. En conséquence, il proposait aux Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, à toutes et à chacune, de les ramener à Sydney, à la procure de leurs Sœurs, en attendant la reprise éventuelle de l'apostolat, si le Cœur de Jésus, les prenant en pitié, leur réservait des jours moins malheureux.

D'un même élan spontané, d'un même cœur et d'une même voix, toutes répondirent qu'elles étaient prêtes à tout souffrir et, s'il le fallait, à mourir de faim, plutôt que d'abandonner leurs chers sauvages et la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Elles n'avaient plus de souliers. Le jour même, joyeusement, avec de vieilles peaux de chèvre, elles s'en fabriquèrent.

Les Pères et les Frères — est-il besoin de le dire ? — acceptèrent avec la même simplicité héroïque la perspective des rudes privations qui allaient s'ajouter à tant d'autres déjà si cruelles. Abandonner la Mission, même pour une année, leur apparaissait comme une lâcheté monstrueuse. Et ils voyaient déjà les protestants, avec leurs légions de catéchistes, s'emparant non seulement de Rabao, mais de tous les beaux villages qui sont assis sur les rives du Saint-Joseph et qui, depuis si longtemps, appellent les Missionnaires catholiques. Puisqu'il n'y a pas assez de nourriture dans l'île pour une communauté, mieux vaut se disperser à travers la grande terre et occu-

1. Lettre de Mgr Navarre à Mgr Demimuid, datée de Thursday, 19 décembre 1890.

per dès maintenant les stations projetées et si chèrement convoitées.

Le lecteur est peut-être désireux de savoir ce que Mgr Verjus écrivait dans son Journal au soir de la mémorable journée que nous venons de raconter ?

Ces simples mots : « Mgr Navarre décide de fonder Inawi et de nous séparer tous dans les dix stations, pour éviter la famine prochaine... Malgré l'offre qu'il fait d'envoyer à Sydney ceux qui auraient peur, tout le monde tient bon. » Trois jours après, il écrit avec la même sérénité sublime : « Je vais commencer à disperser les Frères dans les diverses stations ; car, il faut avoir terminé les travaux avant la saison des pluies. Vive Jésus ! »

Dans une lettre à l'un de ses confrères, il ouvre son âme plus largement. Voici la lettre tout entière. Il est difficile de la lire sans une émotion profonde.

Port-Léon, 30 septembre 1890.

Mon bien cher Père,

Combien votre lettre m'a été agréable et quelle douce consolation elle est venue m'apporter au milieu de mes innombrables travaux ! Vous vous bercez de l'espérance de me voir bientôt venir en Europe. Combien il me serait doux, à moi aussi, de vous voir, de vous parler, de vous entretenir de mes œuvres ! Mais, hélas ! cela est pour longtemps impossible. Nous n'avons pas assez d'hommes, et Mgr Navarre est toujours trop souffrant pour administrer toutes nos stations par lui-même.

Et puis, nous voilà en pleine disette. Dans trois mois ce sera la famine ; car notre pauvre bourse n'a plus que des dettes. Les ressources, sur lesquelles nous comptions, nous ont manqué d'une manière tout à fait imprévue, de sorte que nous avons trente-deux personnes à nourrir dans la Mission : Pères, Frères et Sœurs, sans argent. Mgr Navarre a été navré en arrivant ici. Nous lui avons fait bonne mine quand même, et lui avons promis de travailler malgré tout.

La farine va nous manquer dans quelques jours, puis les habits et les souliers, puis le reste peu à peu. Au mois de janvier, nous serons dans la misère... Chacun le voit et cependant, grâce au bon Maître, Pères, Frères et Sœurs sont heureux d'avoir un supplément de souffrances à offrir au divin Jésus qui, lui aussi, a été pauvre dans sa misérable crèche.

Et non seulement la Mission continuera, mais on fera plus de bien; car, ne pouvant vivre agglomérés, nous serons obligés, pour trouver la subsistance, de nous disperser en dix villages différents; voilà donc, grâce à la famine, dix stations, douze églises et douze écoles! Vive le bon Dieu quand même! Peut-être que, laissés à nous-mêmes, nous n'aurions jamais osé nous étendre si vite et si loin; et maintenant que c'est résolu et déjà à moitié exécuté, nous voyons que c'est pour le mieux.

Vous comprenez maintenant pourquoi et comment je suis dans les fondations par-dessus la tête, et combien j'ai peu de temps à ma disposition. Presque toujours je suis en excursion à travers les bois ou bien à voyager sur mer. Priez bien, cher Père, pour qu'au milieu de toutes ces occupations et distractions extérieures, je ne perde jamais de vue le but : la seule gloire du bon Maître. Je sens combien il est difficile pendant les voyages, au milieu des maladies, des naufrages, des fièvres, des complications de toute sorte, de penser uniquement à Dieu. Mes chers confrères mènent la même vie, endurent les mêmes privations et les mêmes souffrances. De temps en temps nous nous réunissons; on se consulte; on s'encourage; on s'exhorte et l'on se sépare de nouveau le cœur plus léger, l'âme plus contente, la volonté plus disposée à accepter avec joie les privations qui vont arriver. Et, vraiment, nous devons rendre de signalées actions de grâces au Sacré Cœur; car tous nos Missionnaires, malgré un travail excessif, vont encore assez bien. Ils se sont habitués à souffrir la fièvre. Les naufrages en pleine mer les laissent bien indifférents. Pour eux, la parole de saint Paul : « J'ai trois fois fait naufrage », est une chose fort ordinaire. Quelques-uns en sont à leur vingtième, et personne encore n'en est mort.

Et, cependant, l'œuvre du bon Dieu se poursuit; elle avance, mais lentement. Les cœurs sont encore rebelles à la grâce et à la voix du Missionnaire. Peu à peu, néanmoins, ils semblent s'amollir, et notre influence gagne chaque jour. Ah! cher Père, tout semble me dire depuis très longtemps que je ne verrai pas le succès final; je sens que je serai jeté dans les fondements de cette œuvre comme une grosse pierre brute; je vois que, pour décider l'entière conversion de ces peuples, il nous faudra plusieurs Pères Chanel, plusieurs martyrs. Mes frères sentent tous la même chose, et c'est ce qui nous donne du courage et même fait notre bonheur. Singulier bonheur, n'est-ce pas? et, cependant, bonheur très réel et très profond. Nous semons dans les larmes; il faudra certainement semer aussi dans le sang; puis viendra la moisson qui sera belle et riche. Voilà ce qui nous anime, ce qui nous soutient.

Et vous, cher Père, qui travaillez à former là-bas de nouveaux Missionnaires qui, un jour, nous succéderont et moissonneront là

où nous aurons semé, dites-leur bien que c'est pour souffrir que l'on vient ici ; que, pour être Missionnaire, il faut comprendre la souffrance, la surnaturaliser et l'aimer.

Dites-leur bien qu'il faut qu'ils aient fait de solides études : rien n'est inutile ; tout est nécessaire en Mission. Pour moi, je sens combien est indispensable la science, et, tous les soirs, avant de me jeter sur ma natte, je repasse quelque chose de nos saints dogmes et de la théologie morale. Je prépare toujours avec soin mes sermons et mes conférences et même mes catéchismes aux sauvages. Et puis nous avons affaire à d'autres sortes de gens : Son Excellence M. le Gouverneur, sa suite, les ministres protestants, les voyageurs... Il faut se faire tout à tous, et rester en même temps prêtre au front d'airain devant l'erreur, au cœur de père pour les personnes.

Dites-leur bien qu'il leur faut un courage indomptable ; car il faut savoir tout faire et tout souffrir ; il faut savoir se plier à tous les métiers : être tour à tour prêtre et charpentier, maçon et catéchiste ; qu'ils prennent pour modèles saint Paul et saint François Xavier. Je lis, souvent et avec fruit, et je tâche de comprendre, les sublimes enseignements du grand Apôtre. Je comprends surtout le *per triennium nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrum.* « Pendant trois ans, nuit et jour, je n'ai pas cessé d'avertir chacun de vous avec larmes. » Et, en le lisant, je rougis, j'ai honte. Voilà ce qu'il faut pour convertir ; voilà dans quelles dispositions doivent être ceux que vous formez pour nous.

Mais, cher Père, je crois que je ne finirais pas, si je m'écoutais, et si je vous disais tout ce que mon cœur me suggère. Aussi, je coupe court. Continuez de me faire la grande charité de vos bonnes prières ; quêtez-en d'autres pour celui qui est et veut toujours être votre frère bien-aimé et ami bien dévoué *in Corde Jesu !*

† S.-H. VERJUS,
Évêque de Limyre.

VI

Deux mois plus tard, de Port-Léon, le 19 novembre, Mgr Verjus, en quelque sorte radieux, raconte aux enfants de la Petite-Œuvre les fondations qu'il vient de faire. Donnons encore cette lettre tout entière ; personne, assurément, ne s'en plaindra.

Mes bien chers petits frères,

Vos fêtes sont toujours charmantes et vos promenades délicieuses. Je vois dans nos *Annales* que vous êtes allés vous récréer jusqu'à notre vieux et si cher Chezal-Benoît. J'ai bien joui avec vous, en

lisant l'article du bon P. Jullien, et j'étais tout heureux de pouvoir mettre des noms bien connus et bien chers à côté des discrètes initiales du narrateur. En le lisant, je me suis dit : C'est charmant. Mais, comme cela ressemble peu à nos promenades forcées, par monts et par vaux, sur la mer, sur les fleuves, à travers les forêts, sans voitures, sans montures, quelquefois sans guides ni provisions! Et je me suis promis de vous raconter une de ces promenades, la dernière que je viens de faire et qui, grâce à Dieu, vient d'aboutir à la fondation de notre dixième station : SAINTE-MARIE D'INAWI.

Vous n'ignorez pas, chers petits frères, que, outre notre première station de PORT-LÉON, dans l'île YULE, nous avons la station de SAINT-JOSEPH DE MOHOU, qui prospère dans les mains du P. Toublanc. Ce bon Père, que beaucoup d'entre vous connaissent sans doute, est bien faible de santé. Priez beaucoup pour lui et venez l'aider. Notre troisième station est SAINT-JEAN DE PINOUPAKA. Le frère Jean en a la charge, et, dimanche dernier, je lui ai baptisé, en passant, six petits anges qui sont les premiers fruits de son cher jardin. Le frère Georges tient la quatrième et cinquième station. A lui tout seul, il a deux villages : SAINT-GEORGES D'ABIARA et l'IMMACULÉE DE BEREINA. Il réside en cette dernière. Il est en ce moment tout entier dans les bâtiments et dans l'étude de la langue. Le frère Jean, depuis PINOUPAKA, dessert aussi notre sixième station au village de SAINT-JULES DE RAPA. Ce sera une place toute prête pour l'un d'entre vous plus tard ; car le bon Frère ne pourra continuer longtemps ce double service. Le frère Stanislas tient magistralement notre septième station : SAINT-HENRY DE BABIKO, village très bien situé, sur la route que nous ouvrons de la mer aux montagnes. Quant à notre huitième et neuvième station : SAINT-LOUIS DE BIOTO et SAINT-MICHEL DE BAHARA, les églises-écoles y sont en construction. Ce sont de petits villages dans lesquels nous espérons placer des Manillois pour le moment. Encore là, on vous prépare des places. Mais voici la dixième station : SAINTE-MARIE D'INAWI. Elle est confiée au zèle ardent du bon P. Vitale, qui a pour l'aider le fameux frère Salvatore et, de plus, deux Sœurs pour les écoles. C'est ici que commence la narration.

Il fallait donc occuper INAWI, qui était menacé par les protestants, et dont l'occupation par eux eût paralysé nos efforts sur toute la grande tribu de MÉKÉO. On partit en guerre, les Frères montant avec les provisions par le Saint-Joseph et moi allant par terre, à petites journées, avec les Sœurs, *viâ* PINOUPAKA-MOHOU et BABIKO. On déjeune à PINOUPAKA ; on dîne à MOHOU ; et, le soir, à BABIKO, le frère Stanislas nous reçoit avec un bon souper et d'excellents lits de feuilles de bananes. C'est charmant d'avoir ainsi des stations

sur toute la ligne : on arrive toujours chez soi !... Mais, à Babiko finissait le charme, et la route n'est pas encore poussée plus loin. On dut aller au Saint-Joseph attendre les Frères avec les provisions au passage, comme c'était convenu. Nous n'attendîmes qu'une demi-heure. Voici les baleinières ; aucun accident sérieux ne leur était arrivé. On monte, après avoir loué une forte pirogue et des rameurs à Babiko, pour soulager les baleinières, et la petite flottille se remit en marche. Le soir nous comptions arriver ; mais pas du tout ; nous dûmes camper sur un banc de sable au bord de la rivière. Nous fîmes deux tentes, une pour les Sœurs et une pour nous ; puis, la prière faite, on se coucha sur le sable fin, et la nuit fut excellente. Le lendemain, nous remontons en bateau, et chacun de remercier Dieu de ce qu'enfin, après quatre années de luttes, nous allions aborder Inawi, le fameux village inabordable.

Hélas ! une autre épreuve nous attendait.

Le bon P. Vitale nous avait précédés à Inawi depuis quelques jours, pour préparer l'indispensable à l'installation des Sœurs. Le pauvre Père tomba malade, et, en débarquant, nous le trouvâmes couché sur un tas de feuilles de bananes, pâle et souffrant d'une forte fièvre. Le lendemain, voyant que le Père n'allait pas mieux, on se réunit en conseil de guerre, et l'on décida que le Père redescendrait pour se faire soigner à Yule, avec une de nos baleinières, et que l'autre bateau resterait ici à ma disposition. Le Père partit donc, et l'on se mit à bâtir nos nouvelles maisons.

Nous étions dans ces travaux lorsqu'un courrier m'arrive par Béréina. C'est une lettre de Mgr Navarre. Monseigneur doit absolument partir pour Thursday ; je dois descendre prendre ses ordres avant son départ. Il n'y a pas à hésiter. Je confie un chacun à son ange gardien, et me voilà en route pour Port-Léon par voie de terre. Sur mon chemin, heureusement, deux stations sont échelonnées. On s'y repose un peu et, le soir, vers neuf heures, je suis à Port-Léon.

Le surlendemain, Mgr Navarre part en effet pour Thursday, et le P. Vitale, qui va mieux, retourne à Inawi. Pour moi, je reste ici avec l'ordre de remonter à Inawi aussitôt que les affaires courantes seront expédiées. Comme je ne pouvais laisser la station sans prêtre, j'appelle le P. Toublanc qui, du reste, se trouve assez mal et a besoin de repos, et me voilà de nouveau en route pour une « nouvelle promenade ».

De tous côtés ce ne sont que bruits de guerre et menaces de mort. Ceux d'Inawaia font courir le bruit qu'ils me veulent tuer, si je passe chez eux. Ceux d'Inawaê font chorus, et les deux villages sont sur la route d'Inawi. Ceux de Maiva disent : « Nous le tuerons aussi. Qu'il vienne un peu à Pinoupaka ! Nous brûlerons le village

et lui par-dessus le marché. » Et, s'il faut en croire ces messieurs les négrillons, le complot était général; et cependant, il fallait marcher.

J'arrive à PINOUPAKA ; les chefs viennent me supplier de ne pas bouger, pour leur salut et pour le mien, et il faut les gronder et montrer les dents pour les rassurer et les obliger à me prêter deux hommes pour les paquets.

On part à pied; trois rivières doivent être passées à gué ; on les passe, et, vers trois heures, on va surprendre le bon frère Georges à BEREINA. Le pauvre Frère se met en quatre pour nous recevoir, et, tout en courant de-ci de-là pour le service, il me raconte ses espérances et ses déboires. Il faut féliciter tel chef, gronder tel autre, etc... Mais, vers huit heures, c'est un véritable assaut. Tous les gens de BÉRÉINA sont persuadés que nous allons à la mort, et chaque chef, à force de discours, tente de nous détourner. Le lendemain matin ce fut bien une autre histoire. Nos hommes, effrayés, se sont cachés ; il faut aller les dénicher les uns après les autres, et leur administrer quelques bons arguments frappants pour leur rendre courage. Réellement, leur ventre, comme ils disent, est tombé par terre. Que faire ?... Se fâcher n'avance rien; on gronde les chefs ; ceux-ci grondent leurs subordonnés ; mais personne ne bouge. Il faut *ruser*. On fait semblant de partir tout de même. A peine avons-nous fait dix pas que les hommes prennent les caisses, et l'on part comme un trait. Partout le sentier est intercepté. On a coupé des branches en travers du chemin; on a lié les grandes herbes. Mon grand couteau de chasse fait sauter tout cela et l'on marche jusqu'à dix heures. Nous allions faire une halte pour permettre aux porteurs de fumer, lorsque l'un d'eux s'approcha de moi : « Vois-tu là-bas, Missionnaire ?... — Quoi ?... — Regarde un peu. » Et il me montre, en effet, à deux cents mètres par devant nous, deux hommes armés jusqu'aux dents, qui semblaient nous attendre, et cependant nous tournaient le dos et ne nous avaient pas encore découverts. Je fis arrêter la caravane. Un silence de mort s'était fait comme par enchantement. Je fis asseoir tout le monde, chacun sur son paquet, et, me recueillant un peu, je fis un bon acte de contrition, croyant bien, sur le moment, être tombé dans un piège, et me reprochant un peu, intérieurement, de n'avoir pas écouté les avis des chefs de BÉRÉINA. Cependant il n'y avait pas à reculer. Je fis un effort pour paraître solide et ne pas trembler, et je continuai ma route. J'étais à dix pas des sentinelles lorsqu'elles me virent. « Qu'attendez-vous ici ? leur criai-je. — Hé !... Le Missionnaire arrive ! fut leur cri de surprise. — Que faites-vous ici ? leur demandai-je impérieusement. — Nous allons à la pêche. » C'est une manière de diré : « Cela ne vous regarde pas. » Remarquez qu'ils

étaient en pleine forêt, et loin de tout cours d'eau. Il me tardait de savoir le dernier mot de cette affaire, et, me plantant au milieu du sentier : « Vous n'irez pas plus loin, leur dis-je, avant de me dire ce que vous faites ici. — Nous sommes à la chasse, répondent-ils. Pourquoi te fâches-tu? Ne vois-tu pas Kora et Maré là-bas avec tous les jeunes gens qui battent le kangourou? Les bêtes, cernées de toutes parts, doivent se sauver par le sentier; nous les attendons au passage. »

Pendant ce dialogue, mes porteurs, qui ont tout deviné de loin, nous rejoignent; chacun faisait une contenance admirable, comme s'il n'avait jamais eu peur et cherchait à me faire comprendre, par un sourire ou par un signe de tête, combien il était heureux d'en être quitte pour si peu. En un instant tous les chasseurs sont autour de nous. On s'assoit à l'ombre; on fume ensemble; les femmes apportent eau fraîche et bananes mûres, et l'on finit par rire aux éclats de ce que nous appelions « la frayeur des Beréina ».

Cependant, la rumeur qui avait fait le tour de tous les villages sur ma mort, devait avoir un fondement. Je voulus éclaircir la chose, et je parvins à savoir que, de fait, un chef d'Inawaia, nommé Ororo (assiette), avait pris la résolution de me tuer, et que Iao (aveugle), chef d'Inawaè, voulait aussi ma mort et me couper en morceaux, tout vivant, « pour dérober, disait-il, dans mes entrailles, ce qui fait la force du Missionnaire ». Allusion au défi que j'ai porté à tous les sorciers de la Nouvelle-Guinée, réunis ensemble, de pouvoir me tuer par leurs sortilèges. « Vous m'entourerez tous, leur ai-je dit, et vous commencerez vos grimaces. Si je meurs, vous direz : Le népou est fort, car il a tué le Missionnaire. Si je ne meurs pas, toutes les tribus diront : Les népous sont des fripons. — Iao, frappé de ce dilemme, se dit : « Ce Missionnaire est terrible. Il doit avoir quelque chose dans le ventre. Si on le coupait en morceaux, tout vivant, peut-être surprendrait-on son secret. » Jugez du sermon que je fis à ces pauvres gens, après cette belle découverte. « Mon seul secret est là. » Et je fis un grand signe de croix. Ce fut la péroraison, et je faillis rire en voyant ces pauvres gens essayer, de la main gauche, une misérable pantomime qui devait représenter un signe de croix. Je sus alors que Iao n'était pas au village. C'est dommage; mais voilà son fils, il fera ma commission. — « Va-t'en dire à ton père que je l'attends à Inawi. Je vais bien aiguiser mon couteau de chasse, et je le mets à sa disposition, s'il persévère dans son projet. » En style papou, cela voulait dire : Je me moque de lui.

Tout le monde comprit; et toute la caravane, les chasseurs et les porteurs se remirent en route, en répétant toutes les paroles de l'entretien. A Inawi, on me disait mort; de même à Port-Léon et

à Mohor; mais personne n'y croyait, car nous sommes tous déjà morts cinq ou six fois de cette manière.

Vous voyez, chers petits frères, que nos promenades ne ressemblent guère aux vôtres; mais, je suis sûr qu'elles vous tentent davantage. J'espère, un jour, en faire quelques-unes avec bon nombre d'entre vous. En attendant, priez beaucoup pour moi, s'il vous plaît, pour nos Pères, nos Frères, nos Sœurs, dont les santés laissent à désirer. Et croyez-moi bien, chers petits frères,

Votre frère affectueux et dévoué *in Corde Jesu.*

S.-H. VERJUS,

Év. de Limyre.

XXII

DERNIÈRE ANNÉE EN MISSION

DERNIERS TRAVAUX. — LE PÉNITENT

I

Les sauvages de Yule colportaient, à leur manière, dans les environs et presque dans la grande terre, la « bonne nouvelle ». C'est ainsi que Béra, l'un des chefs de l'île, se trouvant dans la tribu de Pokao, avise un ministre protestant en train de faire un baptême : « Est-ce que ce protestant sait baptiser ? s'écrie-t-il devant tout le monde. Qu'est-ce qu'il fait? Il prend de l'eau sale et dit : *Je te baptise. Sois bon.* Ce n'est pas cela, le baptême. » Et Béra donne la vraie formule, celle que le P. Verjus lui avait apprise au catéchisme. Et il continue solennellement : « Enfants de Pokao, le Missionnaire s'en ira bientôt dans son pays. Il reviendra. Il amènera avec lui d'autres Missionnaires. Ceux-là sont les vrais. » Et il ajoutait avec une fierté superbe : « Nous vous en enverrons [1]. »

Ce Béra, encore païen, et qui fait déjà de la propagande catholique, sera, une fois baptisé, d'un grand secours pour le Missionnaire. C'est ainsi qu'il prêchera dans la langue d'Inawi, que Mgr Verjus ne connaissait pas d'abord suffisamment [2].

Les enfants eux-mêmes, à leur manière et à leur insu, se faisaient apôtres.

Voici ce que racontait, à qui voulait l'entendre, un enfant de Waïma : « J'étais mort. Mon âme s'en allait vers le paradis. En route, je rencontre un démon armé d'une fourche. Il me fait peur. Je lui demande la route du paradis. Il me l'indique et j'y marche longtemps. J'arrive à

1. Le P. Hartzer, *Sur les rives du fleuve Saint-Joseph.*

2. Lettre de Mgr Navarre au T. R. P. Chevalier. Port-Léon, le 20 novembre 1891.

une grande porte. Je frappe. Jésus vient avec sa croix. « Qui es-tu? — Un tel, de Maïva. — Es-tu bon? — Oui. — « Alors, entre. » Je suis entré et j'ai vu!... Oh! que c'est beau, le Paradis de Jésus! C'est tout comme dit le Missionnaire. Il ne nous trompe pas. Sa voix est droite. » Et Mgr Verjus, en entendant ce récit, s'écriait : « Dieu soit mille fois béni! La louange sort de la bouche des petits, et chez nos ennemis. O Jésus, manifestez-vous [1]! »

Un jour, une députation de la tribu de Pokao arrive à Port-Léon, demandant des Missionnaires. « Hélas! écrit Mgr Navarre, nous en manquions [2]. » Au moins, ces pauvres gens prièrent Mgr Verjus de les suivre jusque chez eux pour voir par lui-même les désirs de toute la population. Monseigneur les suit, passe la baie, traverse une forêt de palétuviers, puis de nombreuses collines couvertes d'eucalyptus, et, après plusieurs heures de marche, il trouve, en effet, tout un peuple qui l'acclame. « Viens, Missionnaire! répétaient ces bons sauvages. Si tu ne peux maintenant rester avec nous, place au moins ton drapeau sur la maréa, afin que nous puissions dire aux protestants : « Nous appartenons au Missionnaire de Roro! » Mgr Verjus s'était muni de quelques morceaux de calicot. Il détrempe de l'ocre rouge dans de l'huile de coco, peint un Sacré Cœur sur l'étoffe et le plante sur la maréa en guise de labarum.

Toutes les journées de Mission ne ressemblaient point à celles-là, et tous les Canaques ne fêtaient point Mgr Verjus ; mais partout la Providence veillait sur son Missionnaire.

Une religieuse, étant tombée gravement malade à Sainte-Marie d'Inawi, l'évêque-coadjuteur dut lui porter quelques remèdes ou adoucissements. Par suite du débordement du fleuve, il fallut passer par Inawaë. Or, Iaou, le chef de ce village, prétendait que le Missionnaire avait dans l'estomac une pierre qui le rendait, disait-on, invul-

1. Journal, 29 décembre 1891.

2. Lettre de Mgr Navarre au R. P. Piperon, 28 septembre 1891.

nérable, et il avait résolu de le tuer. Les gens de Béréïna en prévinrent Mgr Verjus et firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se rendre à Inawi. « C'est mon devoir, dit-il, d'aller au secours des malades. J'y vais. » Et il part avec deux porteurs. En approchant du village, les trois voyageurs scrutent du regard les hautes herbes, les buissons, la forêt. Bientôt, ils aperçoivent des hommes qui se cachaient derrière les arbres. Monseigneur se recommande à Dieu, presse le pas, s'avance seul au-devant de Iaou qu'il a reconnu : « Iaou, crie-t-il fortement, j'ai entendu dire que tu voulais me tuer. Tiens, voici mon couteau! Frappe! » Le sauvage, se voyant découvert, fit l'humble et répondit : « C'est pour rire, Missionnaire, que j'avais dit cela. — Mais, alors, pourquoi, toi et tes gens, êtes-vous armés comme en temps de guerre? — Nous faisons la chasse aux sangliers, Missionnaire. — C'est bien; mais je te préviens de ne plus faire pareille plaisanterie, désormais. Tu pourrais t'en repentir. » Une heure plus tard, le courageux et charitable évêque était à Sainte-Marie d'Inawi, près de la malade[2].

Au mois de novembre 1891, ce même village d'Inawaë partait en guerre contre le village d'Inawaia. Le gouverneur de la Nouvelle-Guinée avait voulu imposer la paix de force. Qu'ont fait les habitants d'Inawaë? Ils ont tiré sur le gouverneur et sur ses hommes. Ceux-ci ripostent par des coups de fusil, tuent deux Canaques et blessent une femme. D'Inawaë, le gouverneur se rend à Inawaia. Là aussi, il y eut des morts et des blessés[3]. Les indigènes se cachent dans les roseaux du fleuve Saint-Joseph, et quand les hommes du gouverneur, c'est-à-dire l'agent, le com-

1. Cf. Mgr Navarre : Lettre-circulaire ; et le P. Hartzer : *Sur le Saint-Joseph.*

2. Journal, 7-14 novembre 1890.

3. Les blessés des deux villages furent transportés à Sainte-Marie d'Inawi, où les religieuses les soignèrent. La R. mère Liguori a extrait elle-même la balle que la femme d'Inawaë avait reçue dans l'épaule. Cf. la lettre de Mgr Navarre au T. R. P. Chevalier. Port-Léon, 20 novembre 1891.

mandant des troupes, le juge, passent par là, ils leur lancent des flèches. Épouvantés, les Anglais descendent à Port-Léon. L'un d'eux devait remonter le fleuve pour rejoindre à Béipaha, son poste. Ils supplièrent Mgr Verjus de le précéder, afin de pacifier les mécontents avant son passage. D'un coup d'œil, Mgr Verjus a vu le danger personnel qu'il courait en acceptant une mission pareille dans les circonstances présentes. Il avait accompagné le gouverneur. Il lui avait même servi d'interprète. En son nom, il avait reproché aux sauvages leurs guerres perpétuelles. Les aborder aujourd'hui, n'est-ce pas s'exposer à la mort? En vain, ses confrères veulent le retenir. Il a compris que, sans son intervention, l'agent du gouverneur serait attaqué et probablement tué. Les conséquences de ce meurtre se dressent devant ses yeux, terribles : tout le village sera exterminé peut-être..., et la haine des naturels pour les étrangers retombera sur les Missionnaires. La Mission sera perdue. Il faut se sacrifier. Au sacrifice, il est prêt depuis longtemps. Le gouverneur veut le faire escorter par quelques soldats. Il refuse. Il ira seul. Toutefois, avant de se livrer au péril de la mort, il sent le besoin de revoir, une dernière fois peut-être, la chère station de Sainte-Marie d'Inawi. Là, les supplications des religieuses et leurs larmes essaient, mais en vain, d'ébranler sa résolution, d'entamer son courage. Il offre à Dieu sa vie, et il part pour Inawaia.

C'est en plein campement des naturels qu'il tomba. A sa vue, tous sont comme frappés de stupeur et de terreur. Ils ne se souviennent plus des menaces de mort qu'ils ont proférées contre lui. En le voyant, seul et sans armes, ils ont compris que le Missionnaire était le messager de la paix. « Venez au bord du fleuve », leur dit Mgr Verjus. Et ils les emmènent sur un emplacement qu'ils avaient occupé autrefois. Là, il leur promet, que, grâce à son intervention, le gouverneur fera la paix avec eux. « Alors, répondent les sauvages, plante ton drapeau sur le bord du fleuve, afin que le gouverneur le voie quand il vien-

dra, et qu'il ne tire plus sur nous. » Et le drapeau du Sacré-Cœur flotta au bord du Saint-Joseph en signe de paix.

Le lendemain, le commandant et le juge remontaient le fleuve, peu rassurés sur le sort de Mgr Verjus et sur leur propre sort. Mais, en apercevant le drapeau du Missionnaire, ils reprirent confiance. Officiellement, la paix fut faite, à condition, d'une part, que les indigènes, éloignés d'une demi-lieue, se rapprocheraient de la rive, et que, d'autre part, aussi longtemps que flotterait sur la maréa le drapeau du Missionnaire, aussi longtemps durerait la paix.

Et, ce drapeau, officiellement reconnu par l'Angleterre, était le drapeau du Sacré-Cœur!

Le nouveau village d'Inawaia portera désormais le nom de Jesu-Baiboua; ce qui veut dire : la Paix de Jésus[1].

II

Cependant, où en était Rabao, au courant de l'année 1891? Une lettre de Mgr Navarre, que nous analyserons, va nous l'apprendre.

Chaque dimanche, les naturels descendent à Port-Léon pour la messe, sous la conduite d'un catéchiste. Au dernier son de la cloche, ils se rangent dans la cour des religieuses, deux par deux, les enfants les premiers, puis les femmes, puis les hommes. Les chefs ferment la marche. On se rend à l'église processionnellement; mais, comme le parcours est peu considérable, on fait le tour de « la maison de prière ». Après la génuflexion, chacun prend sa place et l'on s'y tient, tout le temps de l'office, accroupi ou à genoux, très respectueusement toujours. De petits noirs, habillés de blanc et de rouge, servent la messe. On chante avec accompagnement d'harmonium. Mgr Verjus prêche. On l'écoute attentivement. Il n'est pas rare que

1. Cf. la lettre-circulaire de Mgr Navarre, déjà citée, et une lettre du même au T. R. P. Chevalier, du 30 novembre 1891.

ses yeux se mouillent de larmes. Après la messe, c'est le catéchisme. Les indigènes chantent des cantiques en langue de Roro. On récite la prière, et la sortie s'effectue dans le même ordre que l'entrée, la procession en moins.

Après la messe, le Missionnaire reçoit. D'abord les malades, puis les enfants à baptiser. Ensuite ce sont les chefs. Les chefs ont toujours à parler au Missionnaire, et, à les en croire, ce qu'ils ont à dire, est toujours capital. Enfin, viennent les adultes baptisés. A leur tenue modeste, timide même, on voit qu'ils veulent se confesser. D'eux-mêmes ils ont pris l'habitude de se confesser tous les dimanches. Ils le font avec une délicatesse de conscience peu commune, et sortent, à chaque fois, du saint tribunal, le visage heureux.

Bien des pères et mères demandent le baptême. « Nos enfants sont baptisés, disent-ils, et ils iront chez le bon Dieu. Nous aussi nous voulons être baptisés pour aller au Paradis. » Activement Mgr Verjus va pousser les instructions catéchistiques. Mgr Navarre donnera à ces bons sauvages « une sorte de mission ou retraite à leur portée », et on les baptisera à la fête de Noël.

Presque à chaque page de son Journal, en cette fin de l'année 1891 et dans les premiers mois de l'année 1892, il est question de nouveaux baptêmes. Des indications brèves, mais où l'on sent des tressaillements d'âme : « Aujourd'hui dix baptêmes d'adultes et six mariages régularisés ; vingt-deux confessions. — Quatorze baptêmes ; huit mariages ; vingt-huit confessions. Notre petite paroisse commence à fonctionner régulièrement. — Pour dimanche, je prépare trente-cinq baptêmes. Il n'en restera plus que trente à baptiser après mon départ (pour l'Europe). Ce sont les vieillards que je n'ai pu encore visiter à domicile et instruire sur place [1]. — Trente-cinq baptêmes ce matin et onze mariages. Le vieux Raouma et Béra sont enfin bap-

1. Journal, 10 mars 1892.

tisés[1]. — Il ne m'en reste plus que vingt-trois à Yule. — Encore une bonne journée de dimanche. Que Dieu soit béni!... Enfin, les deux plus méchants du village se sont rendus. Le pauvre Aitsi-Anabé a renoncé à toutes ses diableries et le pauvre *Nez-pourri*, Naïméouroou, qui autrefois voulait me tuer, est devenu l'enfant du bon Dieu! Avec quel bonheur je chassais le diable de ces deux vilains corps!... La femme de *Nez-pourri* est une ex-protestante qui nous fit bien du mal par sa mauvaise langue. Elle mettait tous les blancs au niveau de ceux qu'elle avait connus sur les navires de guerre à Port-Moresby. Aujourd'hui les voilà tous dans l'innocence baptismale! Vive Jésus[2]! »

Ces cérémonies du dimanche, où il baptisait ses chers sauvages par groupes, étaient fatigantes. On a vu des néophytes se trouver mal et s'affaisser. L'heureux baptiseur se tenait debout, mitre en tête, sans vouloir prendre un moment de repos ni se faire remplacer. Les ayant préparés tous, il voulait les baptiser tous. Le soir, bien loin de se plaindre, il se réjouissait d'avoir augmenté de quelques agneaux le petit troupeau du divin pasteur[3].

Un dimanche, après la confession des adultes, Raouma, qui n'était pas encore chrétien, aborde Mgr Verjus et le prie de baptiser sa femme au plus tôt : elle est malade d'une bronchite et peut mourir. Aïva elle-même, quinze jours auparavant, avait demandé le saint baptême. Mgr Verjus ne s'empressait pas d'exaucer ses désirs. Elle n'avait jamais montré beaucoup d'ardeur pour la religion, encore bien qu'elle suivît les offices et les instructions comme les autres indigènes. De plus, elle avait la réputation d'être menteuse et voleuse. Qui sait enfin si elle n'exagérait pas sa maladie pour avoir un vêtement? On habille les nouveaux baptisés.

Donc Raouma, trouvant que sa femme allait plus mal,

1. Journal, 13 mars.
2. *Ibid.*, 27 mars.
3. Cf. la lettre-circulaire de Mgr Navarre sur la mort de Mgr Verjus.

demanda le baptême pour elle instamment. Que le vieux chef n'eût pas demandé des remèdes pour guérir la malade ou du moins la soulager, ce fait frappa Mgr Verjus, et il se rend, avec la mère Berchmans, qui sera marraine, près d'Aïva. La cérémonie commence. A chaque question que faisait l'évêque à la malade selon le rituel : « Aïva, crois-tu en Dieu ? en la sainte Trinité ? en Jésus-Christ ? Crois-tu que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu lui-même ? » etc., la malade répondait fermement : « Oui, je le crois. » Toute la famille était présente. Aux questions suivantes, Raouma interrompt tout à coup Mgr Verjus : « Mais, Missionnaire, lui dit-il, nous savons tout cela. Nous le croyons. Tu nous l'as répété tant de fois... Ah ! si nous ne le croyions pas, nous aurions la tête joliment dure. » Cette vive apostrophe du vieux chef épanouit sur les lèvres de l'évêque baptiseur un sourire de joie. Il regardait Raouma comme l'un des moins capables de comprendre et de retenir les enseignements de la religion chrétienne. Aïva reçut le sacrement de la régénération dans les meilleurs sentiments de foi. A l'heure où nous écrivons les lignes [1], elle vit encore.

Raouma était fier d'avoir reçu le Missionnaire le premier et, à rappeler ce souvenir, il mettait une sorte d'orgueil naïf.

Un jour, le 14 août 1891, on donna dans l'île un *tatsou*, un grand repas, en mémoire de la mort assez récente de la fille du chef Obara. La veille, Obara et les autres chefs vinrent en cérémonie, la noix d'arec et le bétel à la main, inviter les Missionnaires. Mgr Navarre et Mgr Verjus s'y rendirent.

Sur la place, de longues files de marmites pleines : ici des pommes de terre douces, là des ignames, là des taros, ailleurs des bananes, ailleurs des poissons. Obara, suivi d'un autre chef, passe dans les rangs des marmites, armé d'une baguette, avec la gravité d'un général qui fait

1. Décembre 1898.

la revue de sa division. D'un coup de baguette il frappe le le plat et clame le nom du destinataire. La cérémonie achevée, les chefs de famille prennent leurs plats et, le *tatsou* commence.

Au bout de vingt minutes, les chefs de Rabao se lèvent et se groupent devant les évêques. C'est l'heure de prononcer les discours. On tire au sort. Raouma a la parole. L'orateur fait d'abord des compliments aux Missionnaires, puis aux chefs étrangers. « Les Missionnaires, dit-il, nous ont apporté la paix. Grâce à eux, jamais le gouvernement n'a puni personne parmi les enfants de Roro. Et vous savez, ajoutait-il, que l'on est venu des autres tribus pour solliciter, en temps de guerre, l'intervention des Missionnaires. » Puis, se redressant de toute sa taille, Raouma s'écrie : « C'est moi qui ai reçu le Missionnaire quand il est arrivé en Nouvelle-Guinée. C'est moi qui lui ai vendu le terrain sur lequel il a bâti sa maison. Le Pape a dit à Mgr Navarre : « Va-t'en bien loin, là-bas, dans un pays où il y a « des hommes noirs. Tu leur feras connaître Notre Sei- « gneur Jésus-Christ. » Mgr Navarre a dit à Mgr Verjus : « Va vers les fils de Roro. Tu leur apprendras Notre Sei- « gneur Jésus-Christ. » Mgr Verjus est venu. Mgr Navarre est venu. Le P. Couppé est venu. Le P. Toublanc est venu... Maintenant nous connaissons Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nos enfants sont baptisés, et nous ne nous battons plus. On a tué mon père. J'ai dit : « Je le venge- « rai. » Le Missionnaire est venu ; il a dit : « Dieu ne veut « pas que tu te venges. C'est lui qui vengera ton père. Et « j'ai dit : « Je ne me vengerai pas[1]... »

Est-ce que l'on ne touche pas du doigt, en ces dernières paroles, l'influence du Missionnaire sur ces natures primitives ? Et l'on assiste, en ces régions, depuis si longtemps plongées dans les ténèbres de la barbarie, au lever de la civilisation chrétienne.

1. Cf. la lettre de Mgr Navarre au R. P. Piperon, datée de Thursday, 28 septembre 1891.

III

Tandis que Mgr Verjus et ses compagnons prêchaient ainsi en Papouasie le royaume de Dieu, en Europe, plus particulièrement en France et en Italie, bien des âmes priaient et s'immolaient La sympathie que suscitait la lecture des lettres de nos Missionnaires publiées dans les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et les *Missions catholiques*, était vive et profonde. L'expression en arrivait à Issoudun, de toutes parts, en des lettres toujours charmantes, quelquefois émouvantes.

«... La joie et l'action de grâce ont jailli spontanément de mon cœur à la nouvelle de la nomination du très vénéré P. H. Verjus, enfant de la Petite-Œuvre. Sans nul doute, dans les rangs des associés, des zélateurs et des zélatrices, tous les cœurs battent à l'unisson : c'est une sorte d'allégresse et c'est une fierté commune ! Avec nos chers apôtres, nous acclamons le nouveau pontife. Avec la Petite-Œuvre, nous le revendiquons comme une de nos gloires. La grande tristesse, c'est de savoir nos pauvres Missionnaires dans la détresse et de pouvoir si peu pour eux. Oh! comme ils souffrent ! »

« ... Heureuse Petite-Œuvre, tu as donné un évêque à l'Église ! et quel évêque ! Pionnier de la civilisation tout à la fois et apôtre de l'Évangile, il me rappelle ces moines-évêques dont M. de Montalembert nous a raconté la vie en des pages immortelles. Il défriche la terre et il cultive les âmes... »

« ... J'aime Mgr Verjus, cet illustre enfant de la Petite-Œuvre, comme s'il était mon propre fils. Je ne suis qu'une femme bien pauvre, bien chétive, bien indigne. Daignera-t-il accepter cette petite offrande ? Ce sont toutes mes économies... »

« ... Je voudrais être entendu de vos Pères. Je leur crie si souvent : Courage ! dans mes prières. Ce sont eux qui préparent — au prix de quelles sueurs ! — l'abondante moisson des jours à venir... »

« ... Oublierai-je les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur ! Certes, j'admire vos Pères : quelle vaillance ! quel héroïsme ! Mais, où trouver des mots pour ces *femmes sacrées*, comme les appellent si justement les sauvages ? Et elles, les saintes Filles, où puisent-elles les forces qui leur sont nécessaires pour vivre en un tel milieu ? J'entends plus encore les forces morales que les forces physiques. A coup sûr, Notre-Dame du Sacré-Cœur est là... »

« ... Ce qui me confond, c'est l'inépuisable joie des religieuses, cette gaieté même que rien n'altère. Leurs lettres ne sont pas des lettres ; ce sont des cantiques, des *Magnificat* et des *Te Deum*... »

« ... Tous nos vœux sont pour vous et pour vos Missionnaires. Nous acclamons vos trois évêques. Oh ! que leur croix pastorale est lourde ; mais aussi qu'elle est belle !... »

Dans les couvents, c'est comme une sainte émulation de prières et de bonnes œuvres :

« ... Votre chère Mission d'Océanie a une large part à nos prières, écrit la prieure du Carmel de R..., et nous voyons avec joie ses progrès à travers les plus rudes épreuves. Une de nos chères Sœurs en a fait « sa Mission ». Elle porte souvent devant les yeux et sans cesse dans son cœur la carte de ce royaume de Notre-Dame du Sacré-Cœur, priant pour ses Missionnaires, s'intéressant par ses sacrifices à tous les pauvres sauvages. Ah ! que le Sacré Cœur de Jésus règne à jamais sur ces pauvres âmes, et que notre France redevienne enfin, comme on le prêchait à Issoudun naguère, le royaume de Marie et la France de Jésus !... »

Au Carmel de B..., les religieuses ont adopté spirituellement un certain nombre de sauvages, et elles s'immolent pour leur conversion.

« ... Que nous serons heureuses, disent-elles, si, par nos prières et sacrifices, nous pouvons aider les intrépides apôtres du Sacré Cœur qui se dévouent à l'évangélisation des sauvages de la Nouvelle-Guinée. Envoyez-nous les noms de nos protégés, et vienne l'heure bénie où nous apprendrons leur conversion! En demandant à Dieu que ces pauvres âmes jouissent bientôt du bienfait de la foi, nous ne pourrons oublier ni Mgr Navarre, ni Mgr Verjus, ni les Pères qui partagent leurs travaux, ni les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur qui ont eu le courage d'aller les rejoindre. Nous admirons la générosité de ces vaillantes religieuses. Seule, la charité du Cœur de Jésus a pu l'inspirer et peut la soutenir... »

« ... Notre chère Mère sous-prieure, s'était offerte pour Mgr Navarre et pour sa chère Mission de la Nouvelle-Guinée. Le bon Dieu a sans doute eu son offrande pour agréable, car depuis elle n'a cessé d'être visitée par la maladie ; et, notamment, une fluxion de poitrine la cloue depuis près de trois mois à l'infirmerie! Quelle joie, quand les *Annales* nous apportent de bonnes nouvelles de NN. SS. Navarre et Verjus et de leurs chers sauvages! Que le Seigneur continue à bénir les généreux travaux de ces vaillants apôtres de son divin Cœur, et que bientôt toutes les chères âmes qu'ils évangélisent au prix de tant de peines et de sacrifices soient toutes à Dieu! C'est une de nos plus ardentes prières de chaque jour... »

Dans ce même Carmel, dont la sous-prieure s'est vouée en victime pour le succès de l'évangélisation des sauvages, voici ce que nous révèlent de précieuses notes, providentiellement tombées entre nos mains :

« ... Les Sœurs (dont les noms suivent) adoptent spirituellement une famille de sauvages. Elles la confient à

Notre-Dame du Sacré-Cœur; et, pour la conversion de ces pauvres âmes, elles offrent à Dieu leurs prières et sacrifices de tous les jours... »

« ... Sœur*** s'engage à demander à Dieu, par les mérites de Notre-Seigneur, la conversion d'une famille de la Nouvelle-Guinée. Elle priera pour Mgr Navarre et les Missionnaires qui travaillent sous sa conduite à étendre le règne du Sacré Cœur... »

« ... Sœur*** offre le trésor infini du Cœur adorable de Jésus pour la conversion de deux familles qu'elle fait siennes... »

« ... Sœur***, en l'honneur des Sept Douleurs de la sainte Vierge et des Sept Douleurs de saint Joseph, désire adopter sept familles païennes auxquelles elle en applique les mérites. Elle s'engage à offrir à Dieu, pour cet effet, des prières et des sacrifices... »

« ... Sœur*** adopte neuf familles de sauvages. Elle les confie à Notre-Dame du Sacré-Cœur et aux neuf chœurs des Anges. Pour obtenir leur conversion, elle leur fera part de toutes les bonnes œuvres qu'avec la grâce de Dieu elle pourra accomplir... »

« ... Sœur***, ayant donné tous ses mérites à la sainte Vierge pour qu'elle en dispose à son gré, remet aux mains de Notre-Dame du Sacré-Cœur une famille de sauvages qu'elle confie d'ailleurs à son père, saint Jean de la Croix... »

« ... Sœur***, en priant devant une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur a eu la pensée de placer cinq familles idolâtres dans les cinq plaies de Notre-Seigneur. Elle s'engage à prier pour l'évêque des sauvages, ses intrépides compagnons et les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur... »

« ... Sœur*** place dans les bras du saint Enfant Jésus

les douze familles de sauvages qu'elle adopte spirituellement. Chaque jour, elle demandera à la très sainte Vierge et à saint Joseph d'en avoir soin comme ils ont eu soin de l'Enfant Jésus. Chaque jour, pour honorer les douze années de la divine Enfance, et pour obtenir des conversions, elle fera douze actes de vertu. Par la pensée, elle suivra l'évêque comme la pauvre brebis suit le pasteur... »

« ... Sœur*** place dans le Cœur Sacré de Jésus les trente-trois familles de sauvages qu'elle fait siennes en l'honneur des trente-trois années de la vie mortelle de Notre-Seigneur, et, pour leur conversion, elle offre ses prières, pénitences et bonnes œuvres... »

« ... Sœur***, pauvre pécheresse indigne d'habiter la maison de Dieu, voudrait à elle seule sauver toute la Nouvelle-Guinée. Elle offre au Cœur sacré, pour les Missionnaires d'Issoudun qui évangélisent l'Océanie, ses pensées, ses prières, ses actions, ses douleurs et ses joies. En retour, elle demande, par les supplications de ces vaillants apôtres et leurs mérites, une petite part à la miséricorde infinie du Cœur de Jésus... »

Dans un autre monastère, de Sainte-Claire, celui-là, et non moins dévoué que le Carmel aux œuvres d'Issoudun et aux Missions, on a eu l'idée d'adopter spirituellement non plus les sauvages, mais les apôtres des sauvages. Pour l'heureux adopté les élans d'âme, les ascensions du cœur, les immolations de la volonté, les plaintes et les cantiques, la vie et la mort! En retour, chaque Clarisse demande au religieux-prêtre un mémento quotidien à la sainte messe.

En Italie, tout un monastère, sous la conduite, nous allions écrire sous la poussée d'un saint prêtre mort naguère, le R. P. Xavier G***, de l'Oratoire, s'est constitué en une sorte de ligue d'immolation, sous ce titre : « Victimes du Cœur de Jésus pour le salut de la Nouvelle-Guinée. » Le moment n'est pas venu d'en écrire davantage.

Dans un autre couvent, à Rome, dès l'année 1883, une religieuse s'écriait en mourant : « Je suis la petite victime de la Nouvelle-Guinée. » Elle avait offert sa vie pour la conversion des sauvages et demandé, au cas où son sacrifice serait agréé du Cœur de Jésus, la faveur de mourir le dernier jour d'une neuvaine faite à cette intention. Le dernier jour, c'était le 31 mai, fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Elle mourut le sourire aux lèvres.

Certes, les gens du monde entre les mains desquels, par aventure, tomberaient ces pages, pourraient en rire. Qu'ils rient donc! Pour nous, et nous l'avons dit ailleurs[1], sur la parole de Jésus-Christ, nous croyons à la solidarité des âmes, à la réversibilité des mérites et à l'efficacité de la prière. Une âme, fût-elle cachée dans un cloître, va, quand elle le veut, toucher Dieu, et de là, de ce centre lumineux, de ce foyer d'amour, par un je ne sais quel rayonnement, elle va toucher d'autres âmes. Il n'y a pas une seule prière, pas un seul élan vers Dieu qui ne contribue à chasser des ténèbres, à éclairer des âmes, à convertir des peuples. Le mérite de tel baptême au fond de la Papouasie sera un jour attribué à une pauvre Clarisse aux pieds nus, à une pauvre Thérésienne à genoux sur les dalles de sa cellule, à une servante qui n'en peut plus à la fin de sa journée et qui offre ses fatigues à Dieu, à tel jeune homme qui, depuis sa première communion, communie tous les mois pour les infidèles et, pour eux, reste fort dans la lutte et fier... Nous croyons cela, parce que nous croyons à l'amour. « Qu'il comprenne, celui qui peut comprendre[2]! »

IV

A coup sûr, si quelqu'un comprenait, c'était Mgr Ver-

1. Cf., dans notre livre : *la Douleur et la Mort*, l'allocution prononcée par nous, à Issoudun, au service funèbre de Mgr Verjus. Paris, Retaux, 1895.

2. Qui potest capere, capiat.

jus. La lutte à peu près continuelle qu'il soutenait depuis bientôt sept ans contre la faim, la soif, la fièvre, les moustiques, les ouragans et les naufrages, la lutte contre les hommes, ne lui suffisait pas. Être immolé par les autres, c'est bien; s'immoler soi-même, qu'est-ce donc!

A un prêtre du diocèse d'Orléans qui se préparait à entrer au séminaire des Missions-Étrangères et qui lui avait demandé « quelques conseils », Mgr Verjus répondait :

« Cher monsieur l'abbé, je me réjouis grandement de vous voir entrer dans cette belle Société des Missions-Étrangères de Paris. Je l'ai toujours aimée et admirée, et même jalousée. Elle a une histoire si belle et des martyrs si nombreux et si sympathiques! J'ai eu le bonheur de voir et d'entretenir plusieurs fois le vénérable M. Delpech, à Rome, à la Procure des Missions. J'y conduisais de temps en temps les enfants de ma classe pour y puiser l'esprit apostolique au contact de ces vrais apôtres, si héroïques et en même temps si simples. Nous en revenions toujours meilleurs et plus dévoués aux seuls intérêts du bon Maître.

« Vous avez l'humilité de me demander quelques conseils sur votre vocation. Je ne sais, cher bon ami, si votre Mission de Chine ou de Corée aura les mêmes difficultés que la nôtre; j'en doute fort, car ici il faut tout fonder et se faire une trouée à travers le plus obscur des paganismes jamais inventés par le diable.

« Mais, ce qui me semble commun à tous les apostolats, c'est la croix, qui est inévitable, et qui est *le seul moyen sûr pour obtenir les vraies conversions.*

« Avant tout, et malgré tout, il faut tenir son âme en paix, et gaie; car « un Missionnaire triste sera toujours un triste Missionnaire ». Une règle, faite pour des Missionnaires, dit : *Non sunt mittendi morosi.* Elle a cent fois raison. Mais elle ajoute aussi : *Non sunt mittendi irrequieti et instabiles.* Règle pleine de vérité; car l'amour du changement y est peut-être plus nuisible encore que la tristesse.

« Somme toute, cher ami, il me semble que pour la rédemption des pauvres âmes vers lesquelles nous sommes envoyés, il faut nous souvenir que nous continuons l'œuvre de Notre Seigneur Jésus-Christ à travers les siècles, et que le meilleur moyen de continuer cette œuvre divine est de devenir nous-mêmes d'autres Jésus; reproduire en nous tout Notre Seigneur pour le mieux reproduire chez les autres; mais alors, *aller jusqu'au bout*. Vous comprenez, n'est-ce pas, cher ami? *Sine sanguinis effusione non fit remissio*. Il faut surtout donc imiter la dernière partie de la vie de Jésus, sa Passion; et ce n'est qu'à cette condition que nous deviendrons corédempteurs de ces chères âmes. »

Ce que Mgr Verjus écrivait là au courant de la plume dans une lettre intime, il ne l'improvisait pas; il l'avait médité longuement aux pieds du crucifix. Cette idée fondamentale de la nécessité du sacrifice personnel, uni au sacrifice de la croix, pour le rachat des infidèles, revient sous sa plume souvent, notamment dans un « Essai de direction » qu'il réservait à quelques âmes, sœurs de la sienne, et où nous allons puiser le commentaire qu'il en faisait.

La croix seule, disait-il, ayant sauvé le monde, seule la croix sauvera la Nouvelle-Guinée. Le Missionnaire doit reproduire le Christ en lui, non pas un Christ défiguré, mutilé, amoindri, mais ressemblant, mais tout entier, le Christ pauvre, par conséquent, le Christ humilié, obéissant, compatissant, ami des pécheurs, surtout le Christ méprisé, calomnié, outragé, le Christ flagellé, couronné d'épines, le Christ crucifié. Pourquoi cette reproduction? Pour qu'à son tour le prêtre, en tout semblable au Christ Sauveur, produise la rédemption dans les âmes. Ce que vous voulez que je sois, Seigneur, faites-le vous-même en moi. Je vous remets mon corps. Je vous remets mon âme, principalement ma volonté et ma liberté. Or, il arrive que Jésus prend au mot ses serviteurs. Et voici ce qui se passe : Jésus frappe au cœur, et il le broie. « Ma fille, disait-il à la bienheureuse Marguerite-Marie, je suis jaloux. Je veux que

tu n'aimes que moi. » C'est le martyre qui commence. Il se peut que le martyre sanglant, la tête qui tombe sous un coup de hache, ou la poitrine percée d'une flèche, le martyre tant désiré, ne termine pas une vie d'immolations cachées; mais la mort en détail, le martyre de tous les jours, le *Quotidie morior*, vaut l'autre; il achète la grâce, il sauve les hommes. Désirons d'être tués pour la Nouvelle-Guinée. Rien de mieux; mais, s'il le faut, faisons généreusement le sacrifice de ce plus ardent de tous nos désirs. Le mérite sera le même devant Dieu; ce mérite est grand.

Et maintenant, courage dans la vie de sacrifice! L'heure de la miséricorde paraît proche pour le pauvre peuple de Nouvelle-Guinée. Le Missionnaire peut l'avancer. On a essayé avant nous la conversion de ces sauvages. Le monde, qui ne juge que d'après les apparences, a dit : Les Pères Maristes ont échoué. Les Missionnaires de Milan ont échoué. Ne déraisonnons pas comme le monde. Disons : Devant Dieu, ces vaillants ont réussi! Oui, ils ont réussi, puisque plusieurs d'entre eux sont morts au service du Christ, et quelques-uns ont été martyrisés. Il fallait du sang pour racheter ces races corrompues, du sang humain mêlé au sang divin. Le sang a coulé à l'île Roock. Le sang a coulé aux Salomon. Donc, ils ont réussi. Mais, s'il y a eu du sang versé, il n'y en a pas eu assez. Il en faut encore. Il faut le sang des Missionnaires du Sacré-Cœur. Quand la mesure que Dieu attend sera pleine, la miséricorde débordera, et la Nouvelle-Guinée se convertira.

« Il me semble, cher ami, disait Mgr Verjus en terminant sa lettre au futur Missionnaire des Missions-Étrangères de Paris, que c'est là le secret du véritable apostolat. Priez un peu, je vous en conjure, pour que je le mette en pratique[1]. »

Le moment est venu de dire comment Mgr Verjus mettait *en pratique* « ce secret du véritable apostolat ».

1. Port-Léon, avril 1891.

Nous allons peu à peu nous acheminer vers cette révélation.

En cette année 1891, presque à toutes les pages de son Journal intime, nous surprenons des soupirs, des désirs; nous entendons des cris. Écoutez :

« Il me semble que la grâce du bon Maître me pousse toujours vers l'esprit de *victime*, et que c'est là le dernier mot et le secret de la conversion de notre chère Nouvelle-Guinée[1]. »

« Mon Dieu, tout pour vous! Je vous sens plus près de moi à mesure que l'esprit de victime me pénètre davantage. Merci, mon Dieu! Oui, tous les jours souffrir... Avoir la passion de souffrir... Souffrir de ne pas souffrir... Bon Jésus, à quand le sacrifice final? Je sens qu'il n'est pas loin... Quand et comme vous voudrez[2]. »

Le mois suivant :

« Toujours désirs immenses de souffrir et surtout de verser mon sang pour Jésus... J'en verse un peu pour m'habituer, et puis j'en ai des scrupules... Cependant, mon Jésus, il y a tant de choses à réparer! et il est si doux de me voir couvert de sang pour vous[3]! »

Il portait une chaîne, tous les jours, depuis son lever jusqu'à midi, « pour réparer, disait-il, se purifier et se préparer[4] ».

Se préparer à quoi? A des pénitences plus complètes et plus rigoureuses en vue d'une ressemblance plus parfaite avec le divin modèle. On va les entrevoir dans le fragment qui suit. Il vient d'envoyer quelques confrères en Mission à l'intérieur et, pour eux, il demande au bon Maître un peu de joie :

« Mon Dieu, soyez leur joie... Pour payer cette joie ou

1. 2 février.
2. 3-4 février.
3. 20 mars.
4. *Ibid.*

adoucir leurs peines, faites-moi souffrir! O Jésus, mon bien-aimé, mon Père, mon Frère, mon Ami si tendre, mon Modèle, oh! jusques à quand tant de différence entre nous deux? A quand donc la passion? à quand la flagellation, la couronne, la croix? Oh! la croix, mon Jésus, s'il vous plaît! Quelle heureuse et belle place pour mourir[1]! »

Les croix se dressent en Mission, de chaque côté de la route pour ainsi parler. Bien des fois reviennent, sous la plume de l'évêque, des notes comme celles-ci : « Encore des croix et des croix, petites et grandes. Les âmes souffrent. J'entends pleurer[2]. » N'importe! Ces croix providentielles ne lui suffisent pas. Elles ne suffisaient pas davantage à saint François Régis, à saint Pierre Claver et à tant d'autres « saints Missionnaires » dont il lit les vies pénitentes et qui « l'exaspèrent » contre sa « lâcheté ». « Les saints Missionnaires n'ont fait de bien qu'en proportion de leur union intime et communion au sacrifice sanglant de Jésus. O mon bon Maître, faites que je comprenne[3]. » — « Mon cœur se fond du désir du martyre et d'union avec Jésus et Marie[4]. » — « O mon bon Maître, à quand donc l'*union?* Je ne vous demande pas au Thabor, mais à la flagellation, au couronnement d'épines, sur la croix! Bon Jésus, s'il vous plaît[5]! »

En attendant cette union mystérieuse avec Jésus, l'union en quelque sorte totale, l'union sanglante, il se fait faire par des mains amies une autre ceinture de fer, plus à son goût. Il « l'étrenne », comme on fait d'un joyau : « C'est superbe pour aider à souffrir un peu et dire la sainte messe avec plus de fruit. Vive Jésus! La pensée de la Passion de Notre-Seigneur me transporte... Pauvre Jésus, oh! comme je vous aime brisé sous les fouets et cloué sur votre croix[6]! »

1. 20 avril.
2. 24, 29, 30 juin, 1er juillet.
3. 21 et 29 août.
4. 25 juillet.
5. 4 août.
6. 1er octobre.

L'admirable pénitent se voue d'autant plus volontiers à l'immolation qu'il se croit un pauvre être quelconque perdu en barbarie, encombrant, entravant, inutile. A chaque instant il s'accuse sinon de tout compromettre, du moins de retarder, par ses incohérences, ses défaillances, ses fautes, l'avènement définitif du royaume de Dieu :

« Le sentiment de mon inutilité m'envahit de plus en plus. Je suis bien peiné d'avoir si mal servi la Mission jusqu'ici, et la pensée que je ne puis mieux la servir que par mon sang, s'empare de moi de plus en plus. Peut-être est-ce pour m'y préparer que le bon Maître semble se rapprocher tous les jours de plus en plus de son misérable serviteur. La pensée des souffrances de Notre-Seigneur m'émeut de plus en plus et ne me quitte plus [1]. »

Un autre jour il disait :

« Que ferais-je si j'étais seul ! Mon Dieu, mon Dieu, je vous en conjure, faites-moi mourir avant Mgr Navarre... Le martyre ! Je ne suis fait que pour cela [2] ! » — « Bon Maître, laissez-moi vous aimer, et me dévouer, et me sacrifier, à vous ici, dans l'ombre, seul avec vous seul [3]. »

Il ne pense plus qu'à sa Mission et au triomphe de Jésus en elle : « Bonnes journées, toutes passées en écritures pour cette chère Mission. Quand j'écris d'elle, je voudrais écrire avec mon sang [4]. »

De mauvaises nouvelles lui arrivent-elles, d'auprès, d'au loin, de partout, jusque de l'Amérique du Sud, sa grande âme souffre et tressaille :

« Ce soir, j'ai le cœur serré. J'ai besoin de pleurer. Je voudrais verser un peu de mon sang. Dans tous les villages il y a révolte contre nous. Ici même, à Rabao, on parle mal. De plus, j'ai lu le récit d'un horrible sacrilège commis à Quito. J'éprouve un grand désir d'expier [4]. »

1. 8 août.
2. 1er septembre.
3. 3, 4, 5 avril.
4. 15 mai.

De France il lui revient que l'*Inimicus homo* cherche à semer dans un champ qu'il aime, le bon champ du père de famille, la zizanie : « Cela me fait peur, écrit-il; je n'ose pas y penser... Bon Maître, faites-moi souffrir. Vous savez que je désire être victime pour cette Société si aimée[1]. »

Victime! Toujours victime!

Les fêtes elles-mêmes de la sainte Église, qui, de plus en plus le soulèvent de terre, ne le détachent point de la vie pénitente. Entendez-le un jour d'Assomption :

« Cette belle et chère fête est toujours douce et profitable à mon âme... Marie; la mort; l'amour; la pureté; saint Stanislas; la sainte Eucharistie avec Tharcisius; le martyre et le Paradis!.. Tout cela a enlevé mon âme aujourd'hui. J'ai vécu je ne sais où toute la journée. Le désir du ciel me fait pleurer... Le mal du pays me prend... Puis, comprenant que je ne suis pas encore assez pur ni assez crucifié, je me reprends à désirer la croix... et du sang!.. toujours du sang pour répondre au bon Jésus[2]! »

C'est ainsi qu'il achevait en lui la Passion du Sauveur. C'est ainsi qu'il achetait les âmes.

« J'ai confessé tous nos chers enfants; puis, nous avons récité le chapelet ensemble. O Jésus, quelle douce consolation! Quand pourrai-je vous porter tout le village! toute la tribu! tout le vicariat[3]! »

V

A cette vie d'immolation, ou, comme il disait, de victime, il trouvait une joie profonde. Souvent il répétait, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre : « Oh! que le Cœur de Jésus est bon pour ceux qui veulent l'aimer[4]! »

1. 1er et 2 septembre.
2. 15 août.
3. 6 décembre.
4. Journal, 1er novembre, 25 décembre.

« Le bon Maître me pousse toujours vers l'amour de la croix, de la sainte obéissance et de l'anéantissement de moi-même... Il me semble que quelquefois je prends trop de plaisir à m'humilier et à me faire souffrir. O bon Jésus, est-il possible! Vos croix sont si douces qu'elles ne crucifient plus, à force d'être aimées[1]! »

Cette joie divine, Mgr Verjus voulait la faire connaître et savourer à quelques âmes d'élite, ces âmes dont nous nous disions plus haut qu'elles étaient sœurs de la sienne. Peu à peu il leur faisait la révélation de la douleur volontaire, de l'expiation spontanée qui efface le crime d'autrui, écarte le châtiment, et attire la grâce. « Souffrons, leur disait-il; la souffrance va plus loin que la prière. »

Et lorsque ces chères âmes qu'il appelait « les victimes du Sacré Cœur », lui demandaient : Père, que faut-il donc faire pour le salut de la Nouvelle-Guinée? il répondait : Avant tout, obéissez! Obéissez absolument à votre directeur. Le plus beau de tous les sacrifices, c'est l'obéissance. Que si donc votre directeur s'oppose à toute mortification extraordinaire, aveuglément vous vous soumettrez, vous en tenant à l'esprit de victime.

Avez-vous, au contraire, toute liberté de vous mortifier? Alors, voici ce que vous pouvez faire partout et toujours : Renoncer à toutes les satisfactions du corps dans le lever, le coucher, la manière de vous asseoir, de vous agenouiller, de prendre vos repas. A défaut de votre corps, faites jeûner votre cœur et votre esprit. Avez-vous, dans votre pauvreté, quelque objet auquel vous teniez, tel livre, par exemple, ou tel vêtement, ou telle place dans votre cabane? Sacrifiez, sacrifiez. C'est là mourir à soi-même. — Dans la fièvre, comment se conduire? Ce que c'est que la fièvre, tout Missionnaire le sait d'expérience : le froid subit, et ces nausées, puis cette chaleur, et ces douleurs dans tout l'être. Tâchez de ne pas vous plaindre. Soyez gai. — La fièvre est une croix commune. Il y a des maladies par-

1. Journal, 31 décembre.

ticulières ; n'en parlez à personne. Savourez-les en silence. C'est comme un vase d'aromates. Si vous l'ouvrez, le parfum s'évapore. — Les plaies aux jambes et aux mains sont une des afflictions les plus pénibles de la vie de Missionnaire en Papouasie : une égratignure, un rien, tourne mal, par suite de la faiblesse du sang. Évidemment, il faut guérir ces plaies, mais en bénissant la bonne Providence qui les permet. — Rien n'est exaspérant comme les moustiques. Il est impossible de ne pas sentir leurs piqûres et de n'en pas souffrir. Quelle vertu, dans l'espèce, que la patience ! N'en parler jamais serait plus méritoire encore peut-être. — La plus dure mortification vient des sauvages. « Nos chers sauvages, disait Mgr Verjus, ont de belles âmes ; mais, quels corps ! » Dans les réunions, quelles odeurs ! Et il faut souvent manger près d'eux, avec eux, dormir chez eux ! Leurs plaies sont fétides, et il faut les soigner. Eux-mêmes sont-ils assez importuns, assez impertinents ! Et leurs questions sans fin ! Et leurs demandes éternelles ! Vous les avez comblés de prévenances, d'attentions et de bienfaits de toutes sortes, ils vous paient en grossièretés, violences et ingratitude ! Il y a plus : ces pauvres êtres, bas, dégradés, nus, sales, impurs, pleins de vermine, sentant mauvais, vous regardent de haut, vous traitent d'étranger, de menteur, de trompeur, rient de vous et vous méprisent... Naturellement, le cœur bondit dans la poitrine et l'indignation menace d'éclater, en attendant le dégoût... Eh bien, non ! Possédez votre âme dans la patience, et dites : Je suis venu en Nouvelle-Guinée précisément pour cela... C'est à moi de les élever de terre. C'est à moi de les civiliser, de les baptiser. — Dans les voyages, dans les intempéries, dans les innombrables dangers d'une vie d'explorateur-apôtre, dans la faim, dans la soif, joyeux abandon entre les mains du Père qui est au ciel. — En toutes ces rencontres, qu'une parole de sympathie ferait de bien ! Oh ! pour nos frères et nos sœurs, soyons pères, soyons mères. Pour nous-même, si l'on nous oublie, réjouissons-nous. — C'est une pensée consolante

qu'en religion nous avons des frères qui nous aideront à bien mourir. Même cela, de bon cœur, nous le sacrifierons. Un Missionnaire peut mourir loin de tout secours, et seul ! Eh bien, oui, d'avance ce sacrifice est fait, pour la rédemption de la Nouvelle-Guinée.

Voilà les éléments du *victimat*. « N'est-il pas vrai, disait Mgr Verjus aux âmes qu'il voulait façonner à la ressemblance du divin Maître, n'est-il pas vrai que si vous faites tout ce que je viens d'indiquer, votre vie est bien crucifiée avec Jésus ? » Il ajoutait : « Vous aurez la très subtile tentation d'aller plus loin. Vous penserez aux chaînes de fer, aux disciplines, aux ronces, aux pierres aiguës. » Non, chères âmes ! Modérez vos ardeurs. Souffrez d'abord toutes ces souffrances avec un visage gai. Quand vous aurez remporté et affermi ce triomphe, alors, mais seulement alors, vous irez trouver votre directeur et vous lui direz : Mon Père, je n'accorde plus rien à mon corps. J'ai renoncé à tout. Les fièvres me sont un jeu et les plaies un bonheur. Je ne m'impatiente ni ne murmure contre les moustiques. J'aime nos sauvages. Oui, en vérité, je les aime. Je ne crains plus leurs grossièretés ni leurs mépris. La faim, la soif, la nudité, les périls, le manque de soins, le manque de tout, peu m'importe. Que dois-je faire encore ? — Accueillez, comme venant de la main de Dieu, les compagnons d'apostolat que vous donneront vos supérieurs. Aimez-les comme Notre-Seigneur Jésus les aime. — Est-ce tout ? Faut-il donc, parce que l'on est Missionnaire, absolument écarter toute mortification extraordinaire, tout instrument de pénitence ? Vous savez quel est l'esprit de Rome. Sans les interdire à quelques membres des congrégations apostoliques, Rome avertissait les premiers prêtres des Missions-Étrangères que ces sortes de pénitences n'étaient point pour la généralité. Mgr Verjus le répétait souvent, et il ajoutait : D'abord le devoir, encore le devoir, tout le devoir. Nous verrons ensuite. Il ne faut pas être trop impatient d'aller au ciel. Faisons feu qui brûle, sans doute ;

mais aussi, feu qui dure. D'ailleurs, notre sang n'est pas à nous. Nous ne pouvons le verser qu'avec l'autorisation la plus expresse. Autrement, ce serait du sang perdu.

Telle était la sagesse du jeune évêque, directeur d'âmes.

VI

Mais lui, que faisait-il ?

« Puisque mon vénérable directeur me dit de céder aux inspirations de la grâce, je tâcherai de mener une vie aussi pénitente que le permettront le climat, ma santé et mon devoir. Jésus nous a sauvés en mourant. Tout en moi demandera le martyre. »

Et il fait des ébauches de consécration au Sacré Cœur comme victime, pour la conversion de la Nouvelle-Guinée. Voici un premier texte :

MA CONSÉCRATION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

COMME VICTIME DE SON DIVIN CŒUR
POUR LE SALUT DE LA NOUVELLE-GUINÉE, PAR LES TRÈS PURES MAINS
DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR, TRÉSORIÈRE
DU CŒUR DE JÉSUS ET ESPÉRANCE DE NOS CHERS DÉSESPÉRÉS.

O mon Dieu !

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et par les mains très pures de ma bonne Mère, moi Stanislas-Henry Verjus, pauvre misérable pécheur, chrétien indigne de mon nom, et cependant prêtre de Jésus, missionnaire de son Cœur, père des âmes, petit esclave de Marie, pauvre, nu, misérable, couvert de misères, dénué de tout, détaché de tout, je viens me prosterner devant votre divine Majesté, pour vous supplier de me purifier, de m'éclairer, de me sanctifier, et de m'immoler entièrement, de manière que votre gloire sorte de mon abaissement. Oui, ô mon Dieu, malgré tout, je veux être votre victime. Vous m'appelez, ô mon Dieu, à sauver toutes ces âmes, mais souvenez-vous, ô bon Maître, de votre croix et de votre sang ! O mon Jésus, jusques à quand tourmenterez-vous ainsi mon amour ? Pourquoi, ô mon Dieu, vous êtes-vous laissé garrotter si vous ne voulez pas que votre victime le soit !... Pourquoi, ô mon Dieu, vous êtes-vous laissé dépouiller !... flageller !... Pourquoi êtes-vous tombé dans votre sang, si vous ne voulez pas me per-

mettre de verser quelques gouttes du mien?... Pourquoi cette couronne d'épines, votre manteau de pourpre?... Pourquoi ces clous, cette croix bénie?... Ah! s'ils pouvaient être mon lit de mort, l'autel de mon dernier sacrifice!... O mon Jésus, j'ai la passion de votre Passion... Sera-ce donc en vain, ô mon Jésus, que vous m'aurez mis au cœur ce désir de vous imiter?... de vous rendre sang pour sang pour sauver ces âmes bénies?... O mon Jésus, je mets tout à votre disposition, mon esprit, si petit qu'il soit... Rendez-le droit et usez-le à votre service. Je vous donne surtout mon cœur, ô mon Dieu, pour souffrir avec et près du vôtre. O mon Jésus, faites que je comprenne la Passion de votre Cœur, comme je comprends celle de votre corps adorable.

Je vous offre aussi mon corps, ô Maître; crucifiez-le, ô mon Jésus, de la manière qui vous plaira; d'avance j'accepte tout!... Il me semble, ô mon bon Maître, que vous demandez cela de moi, et des chères âmes que vous avez bien voulu mettre sur mon chemin et unir à la mienne pour vous aider à souffrir encore et à vous immoler pour les pauvres pécheurs!...

O mon Jésus, je vous le promets, je ne vous refuserai rien!... Regardez votre pauvre victime couchée à vos pieds. Purifiez-la tout d'abord. Enlevez, arrachez, coupez en elle tout ce qui vous déplaît. Coupez, coupez sans pitié, ô divin Sacrificateur, brisez-moi, détruisez-moi, et laissez-moi, s'il vous plaît, dans la désolation..

Je ne vous demande que le plaisir de me sentir votre victime! Mais, sauvez ces chères âmes que vous m'avez confiées! Brisez tout en moi, ô mon Dieu, je ne me plaindrai pas! O justice de mon Dieu!... parlez, que vous faut-il!... Dites!... A quel prix les sauverez-vous? Vous faut-il un esprit humilié? Humiliez-moi!... Un cœur brisé? Brisez-moi... Un corps mutilé! Que je sois moulu, ô mon Sauveur; mais que vous triomphiez sur mes ruines, et que ces chères âmes montent vers vous!... Que je meure, ô mon Jésus, mais qu'elles vivent heureuses!...

Que vous dire, ô mon Dieu, de ces chères âmes que vous mettez près de la mienne pour m'aider à éclairer et former les autres. Oh! que je les aime! Il me semble que je les aime non pas autant, mais comme vous!... Elles sont si pures, si ardentes, si belles, ces chères victimes! O mon Dieu, est-ce pour les humilier que vous voulez que je les dirige!... Oh! pour elles, ô mon Dieu, je m'offre d'une manière toute spéciale.

Envoyez, ô mon Dieu, ceux que vous avez destinés au salut de ce pauvre peuple. Envoyez l'homme de votre Cœur, celui que vous destinez à être le consommateur de cette chère Œuvre, et si ma vie, ô bon Maître, si mon sang, répandu dans les plus cruels tourments, peut hâter cet instant béni, les voilà, ô mon Dieu!... Me voilà,

tout entier!... Prenez-moi, purifiez-moi, et immolez-moi au bon plaisir de votre divin Cœur.

† S. H. V.

Esclave de Marie, victime de votre Cœur.

Voici un second texte, plus condensé, non moins brûlant. L'évêque l'a écrit avec le sang de ses veines :

Mon bon et unique bien-aimé Jésus!

Aujourd'hui, 17 octobre 1891, fête de l'aimante et première victime de votre divin Cœur, je viens, par les mains très pures de ma bonne Mère, m'offrir à votre justice et miséricorde pour être votre victime, vous priant et vous conjurant de me purifier, sanctifier et immoler entièrement pour payer les dettes de ces pauvres âmes, obtenir leur grâce et leur conversion. Je sais, ô mon Dieu, que vous pouvez me prendre sur parole, et me faire endurer toutes les rigueurs de votre justice. J'y consens, ô mon Dieu! Je le souhaite!... Je le veux!... Je vous le demande ardemment!... Il faut, ô mon Jésus, que vous soyez connu et aimé de tout ce peuple. Il faut que ces âmes soient sauvées!... Il faut que votre sang les lave, les purifie et les sauve! Et si, pour cela, ô mon Jésus bien-aimé, il faut du sang! des tourments! une passion! une flagellation! un crucifiement! un chemin de croix vivant! ô bon Jésus, je vous en conjure, acceptez-moi. Voici tout ce que j'ai, tout ce qui me reste encore!... mon sang... mon corps tout entier!... mon cœur, mon âme, tout moi-même. Crucifiez-moi! ô mon Jésus!... Brisez-moi!... et triomphez sur mes ruines!

O ma bonne Mère, j'ose me placer sur votre cœur de mère comme sur un encensoir. Brûlez, consumez tout en moi, et faites que *notre* Jésus accepte ma pauvre offrande et qu'il envoie une grâce irrésistible à ces chères âmes que je veux lui porter.

Je m'offre aussi, ô mon Jésus, pour cette petite association des victimes dont j'ai le bonheur de faire partie. Je les aime, ô mon Dieu, comme vous les aimez; multipliez-les pour le salut de votre peuple. Envoyez celui que vous voulez envoyer pour être le consommateur de cette chère œuvre! Et, encore une fois, ô bon Maître, si ma vie, si mon sang tout entier répandu dans les plus cruels tourments peuvent hâter cet instant béni où vous serez connu, aimé et adoré chez ce peuple, me voilà, ô mon Dieu, prenez-moi des mains de votre Mère et de la mienne; purifiez-moi, immolez-moi tout entier au bon plaisir de votre divin Cœur.

† STANISLAS-HENRY VERJUS,

Esclave de Marie, victime du Sacré Cœur.

Quels actes donc correspondaient à ces paroles sublimes? Des actes de mort, si l'on peut s'exprimer de la sorte, incessants et presque ininterrompus. Ce pauvre avait des bijoux, tout un écrin de diamants : chaînes, disciplines de cordes, disciplines de fer, bracelets, jarretières.

Ce mortifié s'enivrait de la douleur. Aux jours des grandes ivresses, il appelait à son aide les moustiques, les fourmis, les orties et les ronces. Apprenait-il la nouvelle de quelque grave offense faite à Dieu : blasphème, sacrilège; disait-on que l'hérésie progressait; que les difficultés s'accumulaient devant les œuvres de la Mission; qu'un malheur menaçait une station; ou, que la soumission à l'autorité légitime était imparfaite; ou bien que la divine charité du Cœur de Jésus était blessée, il se donnait la discipline jusqu'à ce que le sang ruisselât, et, dans les sillons brûlants, il versait du vinaigre et du sel; puis, tout le temps que durait la brûlure, il s'étendait sur une croix de bois armée de pointes de fer.

D'autres fois, quand les cicatrices de ses blessures se refermaient, avec une lancette il les rouvrait. « Je ne dois pas, disait-il, passer un instant sans souffrir en mon cœur ou en mon corps, en union avec Marie. » Quand venait la fièvre, sa tristesse profonde était de ne pouvoir suivre ce qu'il appelait « son petit règlement », — nous venons d'en lire quelques articles. « Je pense, bon Maître, que cette fièvre qui me brûle, est suffisante. Mais, ce qui me fait peine, c'est de penser, au milieu des frissons, que je ne puis mettre et supporter tout ce fer sur mon dos. La seule idée me fait frissonner encore. Ma grosse chaîne surtout et ma discipline armée ne sont plus tant mes amis à ces moments d'accès. O Jésus! ne serait-ce pas de la lâcheté? Je veux demain essayer les deux quand même [1]. »

Et c'est ainsi, répétons-le, qu'il ressemblait au Christ Sauveur. C'est ainsi qu'il rachetait la Nouvelle-Guinée.

1. Journal, 26 octobre.

Non, la ressemblance était plus complète encore. A de certains jours, en vérité, si on avait pu voir Mgr Verjus dans son vêtement de douleur, c'eût été comme la vision du prophète Isaïe : « Quel est celui qui vient dans sa robe rouge ? On dirait qu'il sort du pressoir où il a foulé le raisin[1]. »

Parlons sans figure :

Il y a dans le texte définitif de sa consécration comme victime au Cœur de Jésus, que nous venons de lire, des mots qu'il faut remarquer, des mots que l'héroïque pénitent traduisait en actes ; ceux-ci par exemple :

Une flagellation,

Un crucifiement,

Un chemin de croix vivant. Qu'est-ce à dire ? Mgr Verjus, prenait au pied de la lettre la Passion du Sauveur, et il la reproduisait, toute vive, et, autant qu'il le pouvait, toute entière, dans sa chair.

La passion commençait pour lui à l'institution de l'Eucharistie. En souvenir de l'adorable mystère, il avait gravé, avec la pointe d'un canif, un calice, sur son cœur ; en souvenir de l'agonie, tout près du calice, un cœur blessé, couronné d'épines, surmonté de la croix, embrasé ; en souvenir de la comparution du Christ devant Caïphe, une corde et des bâtons, sur le côté gauche ; en souvenir de la flagellation, des fouets, au haut de la jambe droite. Où grava-t-il la couronne d'épines et le roseau ? nous ne le découvrons pas. La condamnation à mort était rappelée par ce signe ☧, sur le côté droit ; le portement de la croix par une croix, au bras gauche ; la première chute du Sauveur par une petite croix de Saint-André, sur chaque épaule ; la rencontre de la divine Mère par un M surmonté de la croix, au côté gauche ; la rencontre de Simon le Cyrénéen par une colonne, sur la jambe gauche ; la rencontre de la Véronique par une petite croix sur l'aisselle gauche ; la seconde chute par une seconde croix sur l'aisselle droite ;

1. *Is.* LXIII, 1, 2.

la rencontre des saintes femmes par un signe sur la jambe droite, que je ne sais trop comment figurer, une sorte de poteau indicateur; la troisième chute du Sauveur par une lance et l'éponge au bout du roseau, au côté droit ; le dépouillement, par une échelle à la jambe gauche ; le crucifiement par trois clous, un à la jambe droite et un sur chaque épaule ; la mort par la plaie du cœur, très profonde; la descente de croix par des tenailles et trois dés, à la jambe gauche. A l'ensevelissement, le sanglant disciple du Sauveur mettait du sel sur toutes les plaies...

Est-ce qu'à présent il ne ressemble pas au Maître ? Voilà bien la Passion, voilà bien la mort. Voici le fruit du Calvaire : « Au village, écrivait-il le 28 décembre 1891, tout va pour le mieux. Ces bons enfants se laissent convertir. J'espère que bientôt le travail sera terminé, et tout Rabao sera catholique. Vive Jésus ! »

XXIII

VOYAGE EN EUROPE

VISITE *AD LIMINA* — LES DERNIERS JOURS — LA MORT

I

Béra, le vieux chef, avait dit aux sauvages de la tribu de Pokao : « Enfants, le Missionnaire s'en ira bientôt dans son pays. Il reviendra. Il ramènera avec lui d'autres Missionnaires. »

Béra était bien renseigné. Effectivement, le T. R. P. Général, dans l'intérêt même de la Mission et aussi dans l'intérêt de la Société, appelait Mgr Verjus en France.

Le 7 avril, uniquement par obéissance, l'évêque de Limyre s'embarque à bord du *Wangamù*.

« Il faut partir. Mon cœur est brisé, car tout est incertain ici et là-bas en Europe. Cependant, que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne ! S'il me fallait mourir loin de ma chère Mission ; si le bon Maître voulait de moi ce sacrifice, le seul qu'il puisse me demander, je mourrais content tout de même. Vive Jésus[1]. »

Les longues journées marines, il les passait dans le recueillement, dans la prière, en union avec les chères Victimes du Sacré Cœur. La Semaine sainte est proche. Il lui semble que, s'il était avec elles en Nouvelle-Guinée, ensemble on ferait « quelques nouvelles saintes folies[2] ».

A Thursday, où il s'arrête quelques jours, il visite sir Mac Gregor, gouverneur de la Nouvelle-Guinée, lequel lui fait, pour sa Mission, une offrande généreuse. D'autre part, il s'emploie à rendre à des âmes troublées « la vraie joie des enfants du bon Dieu ». Il aide aussi le Père, chargé du service religieux, dans la préparation des catholiques au devoir pascal. Il prêche et il confesse.

1. Journal, 7 avril 1892.
2. *Ibid.*, 12 avril 1892.

A Townsville, toujours fidèle aux dévotions de son enfance et de sa jeunesse, il fait des pactes avec les anges de l'église ; puis, il prend place sur le *Gabo*, et, le 7 mai, il est à Sydney.

Là, il retrouve le confident d'autrefois. Les âmes n'ont point changé, les cœurs non plus. A Botany, chez les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, il préside à une vêture. Il est tout heureux que la pieuse novice ait pris le nom de Marie Chanel. Le cardinal Moran le reçoit avec une bonté charmante. Les Pères Maristes lui font fête. Il recueille quelques aumônes.

Le 25, l'*Océanien* l'emporte vers la France. Le P. Émile Merg, de la procure de Sydney, l'accompagne en Europe.

A Mahé, on descend. C'était le jour de la Fête-Dieu. « Jugez de notre surprise, écrit à Mgr Navarre Mgr Verjus[1], en voyant toutes les rues tapissées de verdure, les maisons disparaissant sous les fleurs et les palmes ! L'évêque était absent. Les Pères capucins furent très aimables. Ils m'invitèrent à porter le Saint Sacrement à la procession. J'acceptai avec bonheur, malgré la chaleur torride. Quelle consolation de porter le bon Maître sur mon cœur, en triomphe, à travers cette ville noire ! Les orphelins, les Enfants de Marie, les confrères du Saint-Sacrement, tout ce monde à figure noire, pieux, recueilli, chantant les louanges de Notre-Seigneur. Ah ! comme j'ai pensé à nos chers enfants de Yule ! »

Le 1er juillet, Mgr Verjus est à Marseille, dans cette maison de Béthanie, où « tout le monde est heureux de recevoir le pauvre malade de 1884 ».

Après avoir embrassé le cher Dr Audibert, noué connaissance avec M. Caseneuve, recteur de Saint-Vincent-de-Paul, et sa famille, fait visite à Mgr Robert et salué là-haut, sur son piédestal byzantin, Notre-Dame de la Garde, il s'en va demander des prières aux principales communautés de la ville; puis, en compagnie du P. Jouët qui,

1. Canal de Suez, le 26 juin.

de Rome, l'est venu rejoindre, il part pour Issoudun.

On s'arrête à Lyon pour une première et rapide entrevue avec Jean, son frère. Au Conseil central de la Propagation de la Foi, le coadjuteur de Mgr Navarre exprime, en quelques paroles émues, toute la reconnaissance de la Mission de Nouvelle-Guinée. La première question que l'on posa à l'Évêque-Missionnaire, fut celle-ci : « Est-il vrai que vous allez abandonner la Mission ? » Et l'évêque répondit : « Nous sommes décidés à mourir sur place; mais il est vrai que, si l'on ne vient pas largement à notre secours, nous mourrons tous en peu de temps, et alors, forcément, la Mission sera abandonnée[1]. » Ce fut le dernier cri de détresse de notre apôtre.

II

Quand Mgr Verjus arriva, le 16, à Issoudun, il apparut, sinon à tous, du moins aux clairvoyants, que l'ardent Missionnaire ne reverrait point sa Mission tant aimée. On ne sait de quelles cavernes profondes sort la toux qui l'oppresse et le déchire. La gorge est malade, l'estomac délabré, la poitrine perdue. A peine a-t-il le temps de se jeter dans les bras du T. R. P. Chevalier, le vénéré supérieur général et fondateur, d'entendre de douloureuses confidences que le temps n'est pas venu de révéler et auxquelles il répond par une effusion toute filiale de son cœur aimant et une protestation énergique d'inaltérable et invincible attachement (Mgr Verjus était de la race de ceux dont le Saint-Esprit a dit : *Natio illorum obedientia et dilectio*[2]); à peine a-t-il le temps de donner à la T. R. M. Marie-Louise Hartzer des nouvelles de ses filles d'Océanie; à peine a-t-il le temps de recevoir les louanges mélodieuses de ses frères de la Petite-Œuvre et, dans la Basilique toujours en deuil, d'épancher son âme aux pieds de Notre-Dame du Sacré-Cœur, que le médecin l'enferme dans un étroit

1. Lettre à Mgr Navarre. Marseille, 25 août.
2. *Eccli.*, III, 1.

silence et le condamne au repos absolu. C'est pourquoi il se réfugie dans la solitude de Chezal-Benoît, berceau de l'École apostolique, dans le voisinage des bois profonds et des brises salubres.

Du 25 juillet au 10 août, il y eut dans l'état du cher malade un semblant d'amélioration. Sa mère l'appelait et il lui tardait d'embrasser sa mère. Le 13, il part pour Annecy. En passant à Lyon, il prend avec lui son frère. Quel revoir ce fut! La pauvre mère, heureuse, dévorait de ses yeux et mangeait de ses lèvres son *caro Henrico.* « Maman pleure de joie. » Il revoit tout son monde : le cher « parrain », les Sœurs de Saint-Joseph, les Sœurs de la Visitation, et le bon abbé Veyrat, son ange gardien de la Maîtrise. Mgr Isoard enveloppa de religieuses prévenances l'Évêque-Missionnaire.

Le séjour de Mgr Verjus dans sa famille ne fut pas long. Le mal, un instant assoupi, se réveillait. Il fut décidé que le malade s'enfuirait à Marseille, près du bon Dr Audibert. Le 23, il descend, non pas, cette fois, à Béthanie, mais chez M. le chanoine Caseneuve, lequel le réclame, non seulement en sa qualité de procureur provisoire des Missionnaires d'Issoudun, mais encore en sa qualité d'ami et de prêtre agrégé du Sacré-Cœur.

Mgr Verjus restera dans cette famille bénie plus d'un mois. Où pouvait-il être mieux? Une chapelle domestique, dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur, avec, nuit et jour, la sainte réserve; une maison, tout embaumée de la Vierge, une maison où l'on ne parle que de la Vierge, où l'on ne vit, pour ainsi dire, que de la Vierge; une maison de prière et de charité; une autre Béthanie, d'où Marthe, ni Marie, ni Lazare, ne sont absents; la maison de la Vierge, en vérité, et la maison de Jésus.

Là, depuis cinquante ans, fonctionne une académie d'étrange sorte, une académie que l'Institut de France ignore et qui ne jalouse en rien l'Institut de France; une académie où l'on chante, où l'on rime, où l'on prie; l'Académie de la Vierge, naturellement, et sous le beau titre

de Notre-Dame de Bonne-Souvenance. N'en fait pas partie qui veut. Il faut des titres et, tout d'abord, un exceptionnel amour de la divine Mère, et aussi un peu de littérature, sinon de musique. Au jour de la réception, le récipiendaire doit lire un travail de sa composition relatif, bien entendu, à la très sainte Vierge. Mgr Verjus fut élu solennellement, le 1er septembre, membre de l'Académie de Notre-Dame de Bonne-Souvenance. Il paya son tribut à la tradition en lisant, en langue de Roro d'abord, puis en français, le charmant dialogue qui suit entre un Canaque et un Missionnaire :

« Missionnaire, pourquoi donc les Anglais disent-ils que leur nom est Jésus et notre nom Marie ? — Non, mes enfants, ne vous effrayez pas, leur parole est trompeuse ; notre nom est Jésus-Marie.

« Missionnaire, mais pourquoi, de bon matin et à midi, tout comme le soir, à la nuit, frappes-tu ta grosse cloche ? — Enfants, mais, quand vous rencontrez votre mère, quand vous pensez à elle, vous la bénissez. Nous ne faisons pas autrement.

« Missionnaire, mais pourquoi, quand tu as dîné, récites-tu ta prière en comptant ? Cette couronne, qu'est-ce donc ? — Enfants, mais notre Mère est un grand Chef. Elle a fait de grandes choses. Ce sont ses victoires que nous rappelons en les comptant.

« Missionnaire, mais pourquoi, sur ton épaule, portes-tu ce signe, que tu nommes scapulaire ? Qu'est-ce que ce scapulaire ? — Enfants, mais ne marquez-vous pas votre poitrine de la marque de votre tribu ? Vous la portez fièrement à votre cou. Nous faisons de même.

« Missionnaire, mais pourquoi, dans l'intérieur de ta maison sainte, au milieu même de l'autel, Marie se tient-elle debout ? — Enfants, mais regardez donc ! Quel est le chef de cette maison ? C'est Jésus, n'est-il pas vrai ? Sa mère est avec lui.

« Missionnaire, mais pourquoi, comme les jours de di-

manche, aux fêtes de Marie, chantons-nous des chants sacrés ? — Enfants, mais vos chefs, quand ils naissent ou qu'ils meurent, vous chantez et mangez, vous ordonnez des fêtes. Nous ne faisons pas autrement.

« Missionnaire, mais pourquoi, à Marie aussi, consacres-tu une lune comme la lune de Jésus ? — Enfants, c'est que, dans notre pays, en la lune de Marie, les arbres fleurissent. Nous célébrons alors Marie qui a porté sa belle fleur Jésus.

« Missionnaire, regarde maintenant, nous voudrions savoir pourquoi, sur ton bateau, Marie occupe la proue ? — Enfants, écoutez, Elle fait connaître la route, comme les étoiles du Nord. Elle enfle nos voiles, comme le vent du Sud-Est.

« C'est bien, Missionnaire. Maintenant, ne parlons pas trop; maintenant, nous connaissons Marie. Elle est Marie de Jésus ! — Oh ! c'est cela, mes enfants, votre parole est juste. Notre nom à nous est bien beau : les Enfants de Jésus-Marie ! »

Au soir de la cérémonie, Mgr Verjus écrivit dans son Journal : « Tous ont chanté la Vierge comme des rossignols, et moi, j'ai sifflé, — pauvre merle ! — de mon mieux, en mon langage *noir*, ce que nos chers sauvages pensent de Marie et comment ils l'honorent.

Dans cette maison, qui ne ressemble à aucune autre, les statues de la très sainte Vierge sont nombreuses. Il y en a partout, non seulement dans les salons, non seulement dans les chambres, mais aux paliers des étages, mais au jardin. De temps en temps, on fait, à chaque madone, en chantant des cantiques, une procession aux flambeaux. Au soir de sa réception à l'Académie, Mgr Verjus en a présidé une.

Une autre fois, en chape, mitre en tête, crosse en main, au chant des psaumes, il a, sur la terrasse d'où l'on aperçoit Notre-Dame de la Garde et la ville immense, bénit la Vierge des hauteurs, Notre-Dame du Liban.

Pouvait-il sortir, il se rendait à l'hôpital, où il apprenait à soigner les plaies. D'autres fois, il faisait en voiture une promenade sous les arbres du Prado, ou bien, sur le bord de la mer, au long de cette corniche radieuse qui peut bien s'appeler, elle aussi, « la côte d'azur », en compagnie d'un jeune scolastique que lui avait donné le T. R. Père général et qu'il avait connu tout enfant, le frère Claudius Alléra, protégé, lui aussi, de la vénérable sœur Flavie, religieuse de Saint-Joseph d'Annecy[1].

Plus volontiers il s'en allait dans les couvents. Au Saint-Nom de Jésus, il édifiait, par son recueillement profond et les élans visibles de son âme en amour, les associés de l'archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Chez les Filles du Cœur de Jésus, il n'en finissait pas d'interroger la supérieure sur la mère Marie de Jésus, la fondatrice, tombée « pour l'Œuvre », dans son sang, sous le coup de fusil d'un anarchiste; la mère Marie de Jésus, l'une des âmes les plus tendres tout à la fois et les plus viriles de notre siècle. Marie Deluil-Martiny ne fut pas seulement un grand cœur; elle fut un grand esprit. Sa vie est un poème : des lis, des roses, des épines, du sang, et, à toutes les pages le sacerdoce, à toutes les pages le Cœur de Jésus. L'évêque qui écrivait : « Quelle joie, Seigneur, si je pouvais mourir pour vous!... Bon Jésus, vous voir sur la croix, vous contempler à la colonne de la flagellation et ne pas mourir d'amour pour vous, me paraît un non-sens ! Mon Dieu, que je sois mille fois déchiré pour vous[2] ! »; cet évêque-là était bien fait pour comprendre la religieuse qui rêvait d'un Institut de vierges où les victimes volontaires prêteraient au bon Sauveur leur corps, leur cœur, leur esprit, leur âme, pour qu'il y continuât son immolation rédemptrice, achevant en elles, de la sorte, ce qui manque à sa passion bénie[3].

1. Cet excellent jeune homme est mort en Nouvelle-Guinée, en juillet 1893, un mois après son arrivée.

2. Journal, 3 août 1890.

3. Cf. sa Vie, par M. l'abbé Laplace. Paris, Lecoffre, 1890.

Au monastère des Victimes du Sacré-Cœur, la célèbre communauté non pas fondée, mais longtemps dirigée par le P. Jean Maulbon d'Arbaumont, il passait des heures qu'il appelait, d'une expression à lui, « des heures de paradis ». Ce qui l'attirait là, une lettre qu'il écrivit après sa première visite à la R. Mère abbesse, va nous l'apprendre :

« La visite que j'ai eu le bonheur de vous faire m'a laissé une grande impression. Depuis très longtemps, je souhaitais ce bonheur ; mais, n'étant pas seul, je n'ai pu vous parler à cœur ouvert.

« J'ai aussi, de loin et très timidement, et surtout très indignement, le beau titre de « Victime du Cœur de Jésus », et j'ai enrôlé dans ma chère Mission, sous ce titre, plusieurs âmes bien saintes, bien généreuses et bien pures, et, je vous l'assure, ma bonne Mère, c'est grâce à leurs sacrifices que la Mission réussit. Elles seules ont tout fait. Je le sais, et c'est en leur nom, ma vénérée Mère, et au nom de notre grande dévotion au P. Jean, que je viens vous demander des lettres d'affiliation à votre sainte Société. Nous voudrions, tout en demeurant avec nos chers sauvages, être en union de prières, de sacrifices et de mérites avec vos chères Filles. C'est une grande chose que je vous demande, je le sens bien, ma bonne Mère. Si c'est impossible, refusez-moi tout net, et dites-moi que je suis indigne d'une telle faveur; mais, si la chose se peut, nous en bénirons éternellement le Cœur de Jésus !

« Ce n'est pas tout, ma bonne Mère. Ces chères victimes de Nouvelle-Guinée veulent ajouter quelques pénitences à leur vie ordinaire, et elles s'adressent à moi pour leur quêter des instruments... Donnez-moi, pour moi et pour mes enfants spirituels, un échantillon de tous les beaux instruments de pénitence que votre amour a inventés ou que le P. Jean vous aura suggérés. Dites-moi bien tout, ma bonne Mère, s'il vous plaît, et faites un petit paquet pour chacune des victimes de Nouvelle-Guinée. Mais, pour moi, faites-en un bon, solide et bien fourni, où vous ne

me cacherez rien. Fabriqués par les mains de vos Filles, ces bijoux nous seront mille fois plus chers[1]. »

On sait que le R. P. Jean du Sacré-Cœur a renouvelé, dans notre siècle, les effrayantes austérités d'autrefois. Cet ancien élève de l'École polytechnique, ce gentilhomme bourguignon était, à Marseille, sur son coteau de la Belle-de-Mai, comme un stylite de la pénitence, nous oserions presque dire un second Pierre d'Alcantara. Mgr Verjus en était jaloux et il rêvait, en la sainte folie de la Croix, d'être au moins son émule[2].

Trois jours après sa visite au monastère des Victimes, il écrit à l'abbesse, qui lui a promis non seulement des lettres d'affiliation, mais des bijoux :

« Très Révérende Mère, comment vous remercier de toutes vos bontés?... Nous sommes donc bien vos frères et vos sœurs. Que le Cœur de Jésus, notre trait d'union, en soit mille fois remercié!... Oui, ma Mère, j'ai deviné, j'ai senti que vous aviez été dans l'intimité du vénéré P. Jean. Ah! oserai-je vous demander de me dire ses secrets, de me faire les mêmes « petites et grandes fournitures »?... Merci pour les bijoux que vous nous destinez... Je veux mourir avec... Puissé-je les teindre de mon sang en Nouvelle-Guinée!... Pour mon nom de victime, je voudrais *Henry de Sainte-Véronique*, à cause de ma grande dévotion à sainte Véronique Juliani[3]... »

Quelques jours après[4], l'heureux évêque reçoit, avec un paquet de « bijoux », la lettre d'affiliation :

« Les bijoux sont splendides; merci!... Merci mille fois de la précieuse affiliation! Elle me met en extase. Que le bon Maître doit être bon, puisque ses chères enfants et victimes sont si bonnes!

« Si vous saviez, ma vénérée Mère, combien l'entretien

1. Marseille, le 10 septembre 1892.

2. Cf. la *Vie du serviteur de Dieu Louis Maulbon d'Arbaumont, en religion le R. P. Jean du Sacré-Cœur*, par l'abbé Timon-David. Marseille, 1887.

3. Marseille, 13 septembre.

4. Le 19.

de ce matin m'a fait de bien! Il a mis la paix dans mon âme. Les désirs de faire comme le vénéré P. Jean m'ont toujours tourmenté.

« Je ne me suis donc pas trompé en voulant témoigner de cette sorte mon amour au bon Jésus déchiré et crucifié! Merci! Merci à vous et à toutes vos chères filles!

« Je m'offrirai au bon Jésus, en union avec vous, comme sa victime, le 22 de ce mois, jour (anniversaire) de mon sacre en Nouvelle-Guinée... »

Dans la visite qu'il avait faite, le 10 juillet, à peine débarqué, au pieux monastère, Mgr Verjus avait produit — qui s'en étonnera? — l'impression la plus profonde sur les Victimes du Sacré-Cœur. La religieuse historiographe de la Maison voulut enregistrer cet événement et elle le fit en termes enthousiastes : « A peine Monseigneur eut-il paru sur le seuil qu'un frisson heureux circula dans tous nos membres. Un saint des plus aimables venait de nous apparaître et le parfum de sa sainteté nous embauma. Non, jamais nous n'avions éprouvé rien de pareil. Il nous sembla voir Notre-Seigneur en personne, et cette vue nous remplit de joie et de bonheur. » L'allocution de l'apôtre ne fit qu'embraser tous les cœurs.

Le 19 septembre, le nouvel affilié célébra la messe au monastère, comme pour sceller dans le sang de l'hostie l'alliance mystique qu'il avait contractée avec les vierges immolées. Après la messe, toute la communauté se rendit au parloir. La Révérende Mère abbesse demanda à une ancienne, dont la vue était affaiblie, si elle voyait Monseigneur. La vénérable Sœur répondit : « Ma Mère, je ne vois qu'une ombre. — Vous y voyez bien, ma bonne Sœur, reprit l'évêque en souriant; car je ne suis qu'une ombre, une ombre d'évêque. »

Cependant, le mal semblait enrayé et le médecin permit à son cher client d'aller visiter ses frères, les Missionnaires du Sacré-Cœur de Belgique et de Hollande. A Anvers, il conféra les ordres mineurs à quelques scolastiques. A Tilbourg, il donna la confirmation à quelques enfants de la

Petite-Œuvre. A Malines, il sort d'un entretien avec le cardinal Goossens, en disant : « Quel amour des âmes dans cet évêque! » Sur son passage à lui, c'était comme un souffle de Dieu. Nous avons entendu des âmes troublées qui lui appliquaient ce beau mot de la Bible : *Loquebatur pacem.* Parlant de l'abondance de son cœur, cet homme parlait la paix.

III

Le temps est venu d'aller *voir Pierre.* Nous le trouvons à Rome le 4 octobre. Malgré son état d'extrême fatigue, il multiplie les visites aux couvents (partout il quête des prières), surtout à la maison-mère des Sœurs de la Charité, où la propre nièce du vénéré P. Vandel est supérieure générale et d'où est parti le premier drapeau du Sacré-Cœur qui ait flotté en Nouvelle-Guinée. Très ému, il revoit le Colisée. A contempler la colonne de la Flagellation, il s'attarde longuement. Il n'en peut plus et il monte à genoux la *Scala Santa.* Il sollicite et obtient des reliques de trois martyrs qui lui sont particulièrement chers : le bienheureux Perboyre, le bienheureux Chanel et saint Tharcisius. A trois reprises, il s'entretient des Missions avec le cardinal Ledochowski, préfet de la Sacrée Propagande et de la Société d'Issoudun avec le cardinal-protecteur, Monaco La Valetta. De la bouche du cardinal-vicaire, l'Ém. Parrochi, il recueille, sur la jeunesse impatiente du joug, ce mot pittoresque : « Cette jeunesse-là, c'est un vin fumeux et qui se croit trop fumeux pour tenir en de vieilles outres. »

Le 18 octobre, il est reçu en audience par le Souverain Pontife. Le P. Jouët et le frère Claudius Allera l'accompagnent. Le Père porte sur un coussin une tiare d'un nouveau genre. « Quelle belle tiare vous apportez là, Père Jouët! dit tout d'abord Léon XIII.—Très Saint Père, répond Mgr Verjus, cette tiare est faite avec les couronnes que les chefs convertis de Port-Léon nous ont chargés de déposer aux pieds de Votre Sainteté pour reconnaître en votre per-

sonne le Chef de tous les chefs et lui exprimer leur vénération. Ces couronnes sont toute leur richesse. — Très bien! très bien! dit le Saint-Père. Je suis touché de leur bon cœur... Avec quoi sont faites ces couronnes? — Avec des plumes d'oiseaux, Très Saint Père. — Il y a donc de beaux oiseaux dans ces pays? — Oui, de très beaux, surtout ceux qu'on appelle *oiseaux de paradis.* » Léon XIII regarde encore ces plumes aux riches couleurs, et, de la main, les caresse. Mgr Verjus lui présente alors une carte qu'il venait de faire de Port-Léon et de la vallée de Saint-Joseph. Sa Sainteté l'examina curieusement, puis adressa mille questions sur les mœurs et coutumes des indigènes, leur langue, leurs dispositions à l'endroit des Missionnaires. A la nouvelle que tout Port-Léon était converti, la figure du Pape s'illumina. Mgr Verjus lui indique alors les stations qu'il venait de fonder. Elles étaient marquées d'une croix rouge. Le Pape les bénit. « Et, celles-ci, dit Léon XIII, qui n'ont pas de croix? — Très Saint Père, ce sont les villages occupés déjà par les protestants. — Hélas! Vous avez donc aussi, près de vous, des protestants? » Et le visage du Souverain Pontife se voila de tristesse. « Sans doute, disait après l'audience, Mgr Verjus, le vicaire de Jésus-Christ se souvenait des horreurs toutes récentes et des massacres de l'Ouganda. Mgr Verjus fit ensuite remarquer au Saint-Père l'immense étendue de la Nouvelle-Guinée et le petit nombre des Missionnaires pour un vicariat pareil. « Combien avez-vous de Pères? demanda le Pape. — Oh! bien peu : quelques Frères et quelques Sœurs; mais tous animés de bonne volonté et pleins de courage. » Le Pape soupira profondément : « Si peu de Missionnaires pour tant de monde! » Puis, tout à coup, avec un grand air d'autorité et l'accent du maître souverain : « Dites-moi, votre Société vous aide-t-elle bien? » Et, se tournant vers le R. P. procureur général : « Il faut que votre congrégation aide davantage ce pauvre évêque. Dites au supérieur qu'il faut lui donner trente Missionnaires. L'heure de la grâce est venue pour ces peuples. Ne la laissez point passer. »

Après avoir roulé la carte, Mgr Verjus déploya le drapeau de la Mission : « Voici, Très Saint Père, le drapeau du Sacré-Cœur. Il est, en Nouvelle-Guinée, l'emblème officiel de la paix. Anglais et naturels, d'un commun accord, l'ont accepté. Quand il flotte sur un village, la police n'a rien à y voir. Si, au contraire, nous le retirions, le village serait aux mains du pouvoir civil. » Et le Pape émerveillé bénit le drapeau du Sacré-Cœur comme il avait bénit, à l'origine de la Mission, le premier drapeau qu'emportaient avec eux les premiers Missionnaires d'Océanie.

« Voici, maintenant, Très Saint Père, les armes de guerre de nos sauvages : des haches et des casse-têtes. Nos baptisés ont tenu à vous faire présent de ces armes dont ils se servaient naguère pour s'entre-tuer. Leur intention est de vous assurer qu'ils veulent vivre désormais dans la paix de l'Évangile. »

Enfin, l'évêque présente au Pape les manuscrits d'ouvrages qu'il a lui-même composés en langue de Roro : dictionnaire, grammaire, histoire sainte, catéchisme, sermonnaire, et, pour lui donner une idée de cet idiome, Mgr Verjus lit au Souverain Pontife, en canaque d'abord, puis en français, l'adresse suivante :

A LÉON XIII, PAPE ET GRAND CHEF !

O Léon, notre père ! C'est toi qui as envoyé tous ces Missionnaires pour qu'ils viennent nous éclairer. Ils sont venus et ils ont sanctifié nos âmes !...

Ici, ils ont marqué l'emplacement de ton nom. Ils ont dit : Ceci s'appellera PORT-LÉON.

Aujourd'hui nous sommes enfants de Jésus, et notre prière de tous les jours est celle-ci : O Jésus, donne de longs jours au grand Léon !

Aujourd'hui, nos casse-tête et nos haches de guerre, nous te donnons, pour signifier que demain et après-demain[1], nous ne nous battrons plus.

Nos couronnes nous te donnons, pour signifier que tu es notre grand Chef.

1. A l'avenir.

Notre drapeau de paix, nous te donnons, pour signifier que nous voulons demeurer et vivre désormais en paix.

La figure de notre terre [1], nous te présentons, pour signifier que nous sommes tes enfants.

Notre langue par écrit nous te présentons, pour que tu nous comprennes.

O Léon, Pape et grand Chef, à travers tous les jours, sois en santé!

Pour les enfants de Roro,

BERA, RAOUMA, OBARA,
Chefs.

La lecture à peine finie, le Pape s'exclama : « Oh! la belle simplicité! Faites savoir à vos enfants combien je suis touché de ce qu'ils me disent. »

Et, s'inclinant vers le frère Claudius : « Et vous, est-ce que vous allez volontiers en Mission? — Très volontiers, Saint-Père! Je n'ai pas d'autre désir que celui-là. — Très bien! Très bien! Vous avez là une belle vocation... Il ne faut pas partir à la légère... Il faut donner à l'apostolat tout son cœur, toutes ses forces, toute sa vie... Surtout il faut un grand courage, une grande abnégation de soi-même, de ses propres inclinations, de sa volonté, et ne travailler qu'au salut des âmes... Vous devez être les continuateurs de la rédemption. Suivez Notre-Seigneur, mon cher enfant. Il vous a ouvert la voie. » Puis, le Pape se retourne vers Mgr Verjus : « Nous voilà répandus sur toutes les plages du monde. Partout on trouve des cœurs catholiques qui battent à l'unisson des nôtres. A qui le devons-nous? Aux Missionnaires, qui ont entendu la voix du Maître les envoyant partout enseigner les nations : *Euntes ergo, docete omnes gentes...* »

Enfin, après avoir demandé des nouvelles de la santé de Mgr Navarre, le Souverain Pontife conclut : « Quand vous retournerez là-bas, vous porterez à tous vos Pères, Frères et Sœurs, à tous vos convertis, la bénédiction du Pape. Vous direz à vos bons sauvages que cette bénédiction signifie trois choses : Premièrement, le Pape est très content d'avoir

1. Carte géographique.

appris leur conversion et il a été très touché de leurs présents ; deuxièmement, le Pape est heureux de leurs bonnes dispositions à l'égard des Missionnaires; troisièmement, le Pape leur souhaite de persister dans la grâce du baptême et de devenir meilleurs encore. »

Le P. Jouët demande à son tour quelques bénédictions particulières, notamment pour la Petite-Œuvre : « Oui, je la bénis volontiers, répondit le Saint-Père. Vous savez combien je l'aime ! »

Mgr Verjus incline sa tête sous la main du vicaire de Jésus-Christ, qui la touche à trois reprises différentes. « A ce moment, écrit l'Évêque-Missionnaire, j'ai demandé au bon Maître de me donner le véritable esprit catholique, et, à la fin, la mort sur la croix [1]. »

Un fils, tel que Mgr Verjus, ne pouvait, aux pieds du Père de toutes les bénédictions, oublier sa mère.

Il va, dans quelques jours, lui porter la bénédiction du Pape, à Oleggio, où elle l'a devancé; mais, auparavant, il veut faire une sorte de pèlerinage à un monastère où des âmes, éprises de la Croix, s'immolent, il le sait depuis longtemps, pour le salut de la Nouvelle-Guinée.

Dans le trajet, il lit la vie de Battista Varrani, cette bienheureuse qui s'était vouée en quelque sorte à la Passion du Sauveur et pour laquelle chaque vendredi était un Vendredi saint.

Mgr Verjus a noté parmi les meilleures journées de sa vie celle du 25 octobre 1892. Il a dit la messe à l'autel de Sainte-Véronique.

Il a fait ses grandes prières, pour *sa pauvre âme*, pour l'esprit apostolique, pour le martyre, pour les chères victimes de là-bas. « Oh ! comme j'ai prié ! » Il a vu les instruments de pénitence de la sainte. Les victimes l'ont fait appeler au confessionnal. Il rentre à sa chambre. Il ouvre son Journal pour la dernière fois. Il nomme quelques reli-

1. Journal, 18 octobre.

gieuses, et il écrit ces mots, les derniers qui soient tombés de sa plume : « Quels anges ! »

IV

En novembre, nous retrouvons Mgr Verjus à Oleggio. Il a voulu revoir l'église de son baptême et saluer, au moins une fois dans sa vie, les parents de sa mère. Nous le retrouvons, dans la maison hospitalière de Don Giovanni Bonzi, curé de la ville, sur un lit de douleur qui sera bientôt sa couche d'agonie. Déjà le Souverain Pontife lui a envoyé la bénédiction suprême. Il a près de lui son fidèle secrétaire, le frère Claudius, et un Père de la Maison de Rome que le P. Jouët a envoyé, Charles Helfer, un Missionnaire de demain [1]. La mère du cher malade est là, près du chevet, baignée dans ses larmes, comme autrefois la divine Mère était debout auprès de la Croix. Depuis quinze jours le doux patient, en proie à une fièvre dévorante, n'entr'ouvre ses lèvres que pour cette plainte affectueuse ou plutôt pour cette prière : « *Gesu mio !* Mon Jésus ! O Jésus ! » Une fois seulement il s'est écrié : « Assez, mon Dieu ! Je n'en puis plus. » Et, tout de suite après cette plainte filiale : « O Jésus ! Mon Jésus ! » Une autre fois, il s'écria : « Que j'aurai à expier en purgatoire pour tout le temps que je perds ici ! » Le P. Helfer, doucement, rappelle au vénéré malade que le temps de la souffrance n'est pas un temps perdu, mais un temps de mystérieux travail et de fécondité. « Oh ! c'est vrai ! répond l'évêque avec un bon sourire de reconnaissance. « Je ne sais, disait plus tard le P. Helfer, je ne sais si je me suis trompé ; mais, en ces derniers jours de la maladie, je trouvais dans le sourire de Mgr Verjus quelque chose d'angélique, je dirais presque de divin. Ce sourire, venait, je le sentais, d'un cœur épuré par la souffrance, et bien plus du ciel que de la terre. »

1. Il y a encore quelques lignes dans le Journal, mais elles ne sont pas de Mgr Verjus. Elles sont du frère Claudius Alléra.

Le 12 novembre, le P. Jouët arriva. Cédons-lui la parole :

« J'avais à peine franchi le seuil que le regard de Mgr Verjus rencontra le mien. Le malade me tendit les bras et me serra sur sa poitrine dans une étreinte amicale où son âme semblait vouloir passer dans la mienne. « Oh ! que « je suis content de vous revoir ! me dit-il avec un accent « de joie profonde... Restez avec moi... Je savais bien « que vous viendriez... Vous êtes l'ami de la Mission. » Je voulus répondre ; mais, les sanglots mal retenus étouffaient ma voix, et je pus à peine lui dire : « Oh ! bien sûr, « mon cher Seigneur, je ne vous laisserai pas une minute... « Nous avons tant de choses à nous dire !... Je vais m'as- « seoir au chevet de votre lit... Et nous causerons du bon « Dieu, de la Mission, de la Société, de tout ce qui inté- « resse nos âmes. — Oh ! oui, oui, répétait-il, restez là. » Et, mettant sa main dans la mienne, il la serra, la retint et puis, bientôt, tomba dans le silence et l'assoupissement. »

Après quelque temps, il sort de son état comateux : « Et le T. R. P. Chevalier, comment va-t-il ? J'ai reçu une lettre de lui que je n'ai pu lire encore, ni décacheter. Vous me feriez bien plaisir de l'ouvrir et de la lire. » Il fut touché des bonnes paroles du vénéré Père. « Remerciez-le pour moi, dit-il au P. Jouët. Demandez-lui sa bénédiction. Je lui envoie la mienne. »

La conversation était ouverte. Elle se poursuivit toute la nuit avec des alternatives de repos, de prières, de souffrances, d'attaques du démon qu'une goutte d'eau bénite chassait, et de moments de joie où le pieux malade sentait en lui, toute vive, l'action de la grâce.

Le Père Jouët continue :

« Je récitai le chapelet avec lui, faisant passer chaque grain entre ses doigts pour qu'il suivît de cœur, ses lèvres, brûlées par la fièvre, ne pouvant exprimer des paroles que par intervalle. Les personnes qui étaient dans la chambre, s'unirent à nos prières.

« Je lui parlai ensuite de sa chère Nouvelle-Guinée.

Cela le faisait en quelque sorte revivre. Il aurait voulu partir tout de suite, tout de suite, m'assurant qu'il serait guéri aussitôt arrivé. Ce n'était que par condescendance qu'il remettait son départ au lendemain. Il ne croyait pas à une mort prochaine et ne se doutait pas encore qu'il touchait déjà aux portes du Paradis.

« Mais la sœur Philomène, des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, *della Bocca della Verità*, qui le veillait avec tant de sollicitude, voyait déjà les symptômes précurseurs des derniers moments. Elle en avertit le Père.

« Il fallait donc rompre le charme qui le tenait dans la douce illusion de reprendre l'apostolat. Je ne savais comment le lui dire, et je savais cependant que son grand désir, comme il me l'avait manifesté clairement, à C*** di C***, dans notre dernier et beau pèlerinage, était de mourir comme la bienheureuse Marguerite-Marie et sainte Véronique Juliani, dans l'acte du pur amour de Dieu.

« La Providence se chargea de faire naître une heureuse occasion que je m'empressai de saisir. Comme il revenait sur la question du départ : « O cher Monseigneur, lui « dis-je, si, au lieu de vous dire de partir pour la Nou« velle-Guinée, Notre-Seigneur vous disait de partir pour « le Paradis, que lui répondriez-vous ? Vous avez fait « depuis si longtemps de votre Nouvelle-Guinée votre « Ciel ici-bas, qui sait si le bon Dieu ne va pas vouloir « maintenant que vous fassiez du Ciel votre Nouvelle-« Guinée là-haut. Qu'en pensez-vous ? » Il ouvrit alors, en les tournant vers moi, ses deux grands yeux limpides, pour lire jusqu'au fond de mon âme ; puis, souriant avec amabilité, sans le moindre trouble, il me dit : « Ça, c'est « tout différent. Si le bon Maître le veut ainsi, moi aussi « je le veux. »

« Je repris : « Il y a tant de saintes âmes qui, depuis dix « ans, s'offrent en victimes pour vos Missions. Vous savez « bien qu'elles vous ont mis en tête. Il en est déjà un bon « nombre que Dieu a prises pour vous ; s'il allait mainte« nant vous appeler à votre tour ? — Oh ! bien volontiers !

« Tout pour le Sacré Cœur ! Quand il voudra et comme il « voudra ! Tout pour la Mission et pour la Société ! »

Le grand sacrifice, le sacrifice immense, l'unique sacrifice était fait, ou plutôt il était renouvelé ; car, le lecteur n'a pas oublié, assurément, cette parole que Mgr Verjus écrivait au moment de son départ pour l'Europe et que nous avons citée : « Il faut partir. Mon cœur est brisé... Cependant que la sainte volonté de Dieu soit faite !... *S'il me fallait mourir loin de ma chère Mission, si le bon Maître voulait de moi ce sacrifice*, le seul qu'il puisse me demander, *je mourrais content tout de même.* »

Il fallait profiter des derniers moments où le malade, avec la pleine connaissance, avait encore l'usage de la parole. Le P. Jouët le pria de bénir sa Mission, de se souvenir là-haut de Mgr Navarre, qu'il avait toujours tant aimé et vénéré, de tous ses Missionnaires, Pères, Frères et Sœurs, et de tous ses chers sauvages. « Oh ! oui, oui, répondit-il, je les bénis tous. »

« J'appelai sa bonne mère, continue le P. Jouët. Elle s'agenouilla tout en larmes au chevet du lit. Monseigneur était très ému. Je lui soutins le bras déjà défaillant, et le fils mourant put bénir sa mère dont le cœur était navré. Il étendit cette bénédiction sur son frère et sur toute sa famille. Je lui parlai d'Issoudun, de Rome, de toutes nos maisons ; de la Petite-Œuvre dont il a été, dont il est encore et dont il ne cessera d'être le modèle ; des Missionnaires qui lui avaient demandé de l'accompagner en Mission. Il eut un mot pour chacun.

« Je fis venir le cher frère Claudius, son inconsolable petit secrétaire, et je demandai pour lui une bénédiction toute particulière. Je mis moi-même sur sa tête les deux mains de l'évêque : « Oh ! dit-il, qu'il devienne un petit « saint, un bon Missionnaire ! Je prierai pour lui à cette « intention. » Et il embrassa ce cher enfant avec l'affection la plus paternelle. Vint le tour du P. Helfer. Je le présentai à Monseigneur, en lui disant : « Voici le Père qui s'est « aussi donné tout entier à vous et à votre Mission, et que

« j'ai fait venir exprès de Rome pour qu'il ait le bonheur « de vous soigner et d'aider votre secrétaire. Que désirez-« vous et que demandez-vous pour lui ? — Je désire et je « demanderai pour lui qu'il soit un grand saint, répon-« dit-il, et qu'il n'ait pas peur de sa peine », ajouta-t-il, en « prononçant très lentement chaque syllabe. »

Scène émouvante tout à la fois et charmante. On eût dit, remarque avec raison le P. Jouët, Jacob bénissant Joseph et Benjamin, ou Joseph bénissant Éphraïm et Manassé.

Tous les présents furent bénis, et aussi les absents. « Ne m'oubliez pas, dit en manière de conclusion le P. Jouët. J'ai tant besoin de prières ! — Oh ! cher Père, comment pourrais-je vous oublier ? Je parlerai pour vous au bon Dieu et de toute mon âme. Soyez-en sûr. »

Et le Père lui demanda, sachant sa tendre piété envers Jésus souffrant, s'il entendrait volontiers la lecture d'une page de la Passion de Notre-Seigneur.— « Bien volontiers », répondit le malade. Et le Père se mit à lire le chapitre dix septième en saint Jean. Les paroles du livre sacré étaient si appropriées à l'état du malade, à ses dispositions intérieures, qu'elles semblaient avoir été écrites pour la circonstance. N'est-ce pas le privilège du saint Évangile de s'adapter à toutes les âmes et à tous les états d'âme ?

« Pour ne pas céder, continue le P. Jouët que nous n'allons plus interrompre, à l'émotion qui étouffait ma voix, je pris le parti de m'arrêter de temps en temps, et nous commentions alors ensemble, à l'amiable, quelques-uns de ces beaux versets qui jetaient sur la vie et dans l'âme du malade tant de flots de lumière, et dans notre cœur, comme dans le sien, tant de consolation. C'était le dernier dialogue suivi que nous devions avoir sur la terre, la suprême prière que le Ciel venait mettre sur ses lèvres, et le prélude de sa sainte mort. Écoutez :

« *Jésus ayant levé les yeux au ciel, dit : Mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie.* »

« A ces premiers mots, Monseigneur se souleva instinc-

tivement, les yeux en haut, et se tourna vers moi pour mieux écouter. Je lui dis : « C'est le moment, n'est-ce pas, « de ne plus penser qu'au Ciel. Le bon Dieu est votre père, « et il vous traite comme son fils. Quelle belle récom- « pense il vous prépare ! Et que vous allez être heureux « de le glorifier là-haut ! — Oui, oui », répétait-il, l'air joyeux, et tournant vers moi ses yeux limpides et brillants.

« *L'éternelle vie consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* » — « N'est-ce pas là ce que vous êtes allé enseigner à vos « chers sauvages ? — Oh, c'est bien cela ! Ce n'est que « cela que je leur ai dit. »

« *Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire.* Opus consummavi. »

« Cette dernière parole fut comme le glaive de son sacrifice. Elle pénétra si avant dans son cœur que je dus m'arrêter pour lui laisser le temps de renouveler son acte de soumission complète à la volonté divine... « C'est tout « à fait pour moi », répétait-il.

« C'était le *consummatum est* de son calvaire.

« Il fallait renoncer à toute espérance de traverser encore l'Océan et d'aller revoir son Port-Léon chéri, devant lequel tous les biens de ce monde ne lui étaient rien. Le sacrifice était rude ; il n'en avait pas moins été accepté déjà, et ce ne fut, pour le courageux athlète de la foi, qu'une belle occasion de s'immoler de nouveau, tout entier, comme il en avait un désir insatiable, au bon plaisir du Sacré Cœur.

« L'œuvre de l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée n'était pas finie ; mais, celle que Dieu lui avait marquée, à lui, dans ses secrets desseins, était achevée. Yule était convertie, et la grande île noire était ouverte à la Croix de Notre-Seigneur. Il pouvait dire à la lettre : « Tout est consommé, puisque Dieu me dit : C'est assez ; ma tâche est remplie. *Opus consummavi.* »

« *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'aviez donnés en ce monde. Ils étaient vôtres et vous me les*

avez donnés et ils ont conservé votre parole. Maintenant ils ont connu que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, et que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux, pour ceux que vous m'avez donnés. Qu'ils ne fassent qu'un comme vous et moi. Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en votre nom. Maintenant je m'en vais à vous. Sanctifiez-les dans la vérité. Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient avec moi, et qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée. Je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai encore connaître, afin que la dilection que vous avez eue pour moi soit en eux, et que je sois aussi en eux-mêmes : Ut dilectio quâ dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis. »

« Chacun de ces beaux versets était interrompu par quelque pieuse aspiration du malade. Ce dernier surtout qui faisait allusion à l'amour qu'il porterait toujours de là-haut à ses chers sauvages, en restant au milieu d'eux par la pensée et les grâces qu'il leur obtiendrait, lui fit une joie très grande. « Oh ! que cela est vrai ! c'est bien cela ; c'est « absolument cela » ; répétait-il avec une naïveté d'enfant. J'ajoutais : « On dirait, cher Monseigneur, que saint Jean « n'a recueilli ces belles paroles du bon Maître que pour « vous et vos enfants de la Nouvelle-Guinée. Il a dû « songer à vous en les écrivant. » Il ne put s'empêcher de sourire gracieusement de la réflexion, et nous nous arrêtâmes quelque peu, lui pour se reposer et savourer cette page sublime de l'Évangile qu'il reproduisait si bien devant nous, et nous, pour réciter auprès de son lit le rosaire que nous eûmes tous la consolation d'égrener en entier.

« La victime était prête. L'heure de l'agonie n'allait pas tarder à sonner. Les forces du malade tombaient peu à peu. Nous lui proposâmes de renouveler ses vœux perpétuels de Missionnaire du Sacré-Cœur. Il en eut un vrai plaisir. Nous lui apportâmes le livre des Constitutions ; nous plaçâmes sous ses yeux l'image de Notre-Dame du Sacré-Cœur ; nous lui mîmes dans les mains son crucifix

et son chapelet, et nous récitâmes, à haute voix, en son nom, lui s'unissant de toute son âme à cette consécration solennelle, avant-courrière de sa céleste récompense, la belle formule qu'il prononçait, pour la première fois, temporairement le 18 février 1878, à perpétuité le 19 mars 1881, et pour l'éternité maintenant.

« Restaient à dire avec le malade, pendant qu'il avait toute sa lucidité d'esprit, et qu'il goûtait un calme inaltérable, les prières de la Recommandation de l'âme. Je lui demandai s'il voulait que je les fisse à voix basse : « Non, « non, me répondit-il ; au contraire, dites tout à haute voix. » Revêtu du surplis et de l'étole, je dus, avec une peine indicible, réciter à haute voix, d'une voix bien souvent étouffée par des sanglots qu'il nous était impossible aux uns et aux autres de retenir, toutes les prières, recommandations, lectures, tous les actes qui sont dans le Rituel pour disposer les malades à bien mourir. Pas un seul ne fut omis. Que de lumières divines, que de grâces intimes, que d'actes de vertu, en ce moment-là, dans l'âme de l'évêque mourant ! Dieu seul en sait le nombre. Nulle prière de la terre, nul secours d'en haut ne manquait, à cette heure, au serviteur fidèle du bon Maître. Mais, le démon, furieux de voir son vaillant ennemi s'apprêter bientôt à recevoir la couronne définitive, crut dans sa lâcheté infernale le moment bien trouvé de se venger de lui en l'attaquant, à l'improviste, et avec violence, à cette dernière heure. Il voulait lui faire payer cher la sainte audace d'avoir planté la Croix dans son empire de la Nouvelle-Guinée, où il régnait jusqu'alors en tyran incontesté sur des millions d'esclaves. La lutte fut terrible. C'était le duel final, le dernier corps à corps de deux rivaux mortellement acharnés l'un contre l'autre. A trois reprises différentes, nous en eûmes devant nos yeux des preuves visibles.

« La première fois, Monseigneur sortant tout à coup de l'immobilité où l'accablement le retenait, se mit à dire d'une voix forte, accompagnée d'un geste énergique : « Non, « non ! c'est impossible, impossible. » Ses yeux, si doux,

étaient devenus sévères et se fixaient sur une apparition invisible pour nous et qui se manifestait au pied de son lit. Il n'y avait pas à en douter, le démon était là. Nous dîmes au malade : « N'ayez pas peur ; il ne peut rien. » Et nous eûmes recours à l'eau bénite. Quelques gouttes jetées sur le lit, un signe de croix sur le front du malade, et le calme se fit instantanément. Monseigneur respira, comme soulagé et délivré.

« Le démon, enragé contre lui, ne se tint pas pour battu et revint à la charge. Monseigneur se souleva une seconde fois, l'œil en feu, les bras étendus devant lui comme pour éloigner quelqu'un qui l'obsédait, et il se mit à crier : « Ne pourrai-je donc pas le chasser ? — Oui, oui, « Monseigneur, vous le chasserez. Un peu d'eau bénite « encore, et il partira... Il n'a rien à faire avec vous », lui dis-je en faisant de nouveau le signe de la croix sur son front et aspergeant d'eau bénite son lit. L'effet fut le même qu'à la première fois. « Est-il parti ? » dis-je à Monseigneur. « — Oui », répondit-il, et la sérénité habituelle reparut sur son front.

« Une troisième fois cependant, comme pour Notre-Seigneur au désert, il y eut un suprême et dernier effort de l'enfer ; et l'enfer en fut, pour sa peine, témoin d'une victoire de plus qui rehaussa et multiplia les mérites du saint moribond.

« Monseigneur, dans la lutte, s'était soulevé, et, sans proférer une parole, il faisait de la main et du doigt comme le signe de quelqu'un qui efface : « Que faites-« vous, cher Monseigneur ? — J'efface, j'efface, répondit-« il. — Très bien, très bien, lui dis-je, effacez tout ce qui « a pu, en quoi que ce soit, si petit soit-il, déplaire au bon « Maître ; un acte de contrition et d'amour de Dieu ; je vais « vous renouveler la grâce de l'absolution et vous n'au-« rez plus de trouble. » Je lui suggérai l'acte de contrition et du pur amour de Dieu. Je prononçai les paroles sacramentelles, et le triomphe fut complet. Le démon, honteux, s'en retourna pour ne plus revenir. « C'est fini,

« maintenant, me dit Monseigneur avec l'ineffable sourire « reparu sur ses lèvres. Je suis tranquille. » La confiance, la grâce, la paix reviennent sur ses lèvres pour lui faire sainte compagnie et ne le plus quitter. Je lui demandai, quelques moments après, si rien ne l'inquiétait plus; il me regarda ingénument, ferma un peu les yeux pour réfléchir; et, me regardant ensuite, il me dit en souriant et avec une gracieuseté des plus aimables: « Je me suis « confessé trois fois aujourd'hui, je ne vois plus rien; je « n'ai plus rien qui me fasse de la peine. » Et il resta en repos quelques minutes.

« Un moment nous eûmes l'espérance qu'il allait guérir; il se tourna vers nous, avec l'accent convaincu d'un homme qui a la confiance d'obtenir une faveur désirée, et il nous dit: « Si nous faisions une bonne neuvaine au vé- « néré P. Vandel! — Très volontiers, lui dis-je, et nous « allons la commencer avec vous. Nous dirons un *Pater*, un « *Ave Maria* et un *Souvenez-vous* à Notre-Dame du Sacré- « Cœur, et nous lui demanderons de nous obtenir votre « guérison. » Et, de suite, agenouillés auprès de son lit, nous récitâmes les prières indiquées, avec une confiance sans bornes. Dans notre joie hâtive, nous le voyions déjà rendu à sa chère Mission. Nous nous étions trompés sur le genre de faveur demandé par le malade. La guérison ne fut pas obtenue; mais il y eut mieux que cela pour le cher évêque, car nous ne pouvons douter que le vénéré P. Vandel, si aimable à l'égard de tous ses enfants, ne soit venu assister particulièrement celui-ci dans sa sainte mort, et n'ait été pour beaucoup dans les grâces si nombreuses des derniers moments.

« Vers les onze heures et demie du soir, arriva le Dr Vandoni, médecin distingué de Turin. Il ausculta de nouveau attentivement le malade, essaya de nous donner une lueur d'espoir, employa toutes les ressources de sa science et de son expérience avec un dévouement admirable. Tout fut inutile. Ni les remèdes humains, ni les prières ferventes, ni les promesses faites, ni même le

sacrifice de tant d'âmes pieuses qui s'offraient, dans tant d'endroits à la fois, victimes à sa place, consentant volontiers à donner leur vie pour qu'il conservât encore la sienne si précieuse à la sainte Église, rien ne put retarder l'heure marquée de Dieu pour dire à son vaillant apôtre : « Courage, bon et fidèle serviteur, entre dans la « joie de ton Maître : *Intra in gaudium Domini tui.* »

« Le cher malade, à partir de minuit, commença peu à peu à défaillir. Nous échangeâmes bien encore, de temps en temps, quelques paroles ; mais, ses lèvres aimaient le silence et s'apprêtaient à devenir muettes ; son cœur était recueilli et goûtait, dans la douleur elle-même, la consolation de s'immoler à la gloire de Dieu, comme Jésus sur la croix. Sa langue desséchée et brûlante s'attachait à son palais. C'était le *sitio :* « J'ai soif », de Notre-Seigneur ; la soif réelle de la fièvre dont le feu le dévorait ; la soif plus ardente encore du salut des âmes qui lui avaient été confiées.

« Et pas une plainte ! Jamais un signe de mécontentement ! Le sourire, éternisé sur sa bouche entr'ouverte, ne devait pas même s'effacer après la mort.

« Bientôt, ses bras s'immobilisèrent ; ses mains si actives ne firent plus aucun signe ; ses yeux seuls brillaient et brillèrent jusqu'au dernier soupir ; ses oreilles entendaient, et sa connaissance ne l'abandonna pas un seul instant. Il se vit mourir, petit à petit, pendant sept longues heures...

« Nous ne cessâmes à ses côtés de prier pour lui, de l'encourager, de lui recommander de se souvenir de tous les siens quand il entrerait dans son beau royaume du Paradis... Il eut encore un sourire et la force de nous dire : « Oui, bien sûr ! » Ce fut la dernière parole recueillie sur ces lèvres, qui doivent être maintenant si éloquentes auprès de Dieu.

« A cinq heures et demie, sa bonne mère, qui avait consenti, sur nos instances, à se reposer quelques instants, revint le voir. La scène fut indescriptible. Elle

embrassait tendrement son fils, le couvrait de ses baisers maternels, lui baignait le visage de ses larmes, lui prenant la main, en lui disant : « Henry, Henry, bénissez « votre mère. » Elle l'appelait de sa voix la plus douce : « Henry, mon cher fils, parlez-moi... N'entendez-vous plus « votre mère ?.. Ne me reconnaissez-vous plus ? » Et les yeux toujours étincelants, mais laissant échapper des larmes, son fils mourant la regardait avec amour, souffrant, comme Notre-Seigneur, de voir souffrir sa mère. C'était vraiment le *Stabat mater dolorosa*...

« A 6 heures, le P. Helfer alla célébrer la messe pour le cher mourant. Le frère Claudius la lui servit. La mère y assista. Quelques personnes restèrent auprès du malade ; j'y restai aussi, priant et attendant d'un moment à l'autre la crise dernière. Monseigneur me reconnaissait encore et m'entendait. Il apprit avec reconnaissance que la sainte messe se célébrait pour lui en ce moment; que c'était la fête de la Dédicace de toutes les églises et de tous les autels. C'était donc aussi la fête de son premier autel, consacré pour lui, par Mgr de Marseille ; de cet autel renfermant des reliques de saint Irénée, et sur lequel, au jour même de la fête du saint martyr, il avait dit la première messe, célébrée en Nouvelle-Guinée. Je lui rappelai que la première messe, de retour en France, en juillet dernier, avait été celle du même saint ; que, ne pouvant aujourd'hui offrir le saint sacrifice, il serait lui-même l'hostie offerte volontairement au Seigneur et que son immolation, unie à celle du divin Agneau, serait fructueuse pour tout son vicariat apostolique.

« A six heures et demie, mes deux chers confrères étaient de retour; le Dr Massara arrivait aussi avec don Giovanni Bonzi, le régent de la paroisse, et quelques autres personnes. C'était la dernière heure. Nous récitâmes de nouveau, en surplis et en étole, les prières des agonisants. La Sœur alluma le cierge bénit ; tous les assistants répondirent aux prières. Oh! que le *Proficiscere, anima christiana* : « Partez, âme chrétienne, » m'a coûté à

dire! Cette parole ne pouvait sortir de mes lèvres, et le cher malade cependant l'attendait. Une sueur glacée perlait sur son visage, les larmes de la mort descendaient sur ses joues, et ses yeux toujours ouverts, plus brillants que jamais, se fixaient déjà comme en extase vers la céleste beauté qui le ravissait. C'était le Calvaire se changeant en Thabor.

« Je donnai une dernière absolution, et terminai la Recommandation de l'âme. Juste aux dernières paroles : « Et vous très compatissant Seigneur Jésus, qui nous avez rachetés de votre précieux sang, prenez en pitié l'âme de votre serviteur; daignez l'introduire dans les éternelles délices du Paradis pour qu'il vive avec vous d'un amour indissoluble, inséparable de vous et de vos élus », il exhala doucement son dernier soupir. »

Il était sept heures du matin. C'était un dimanche, le 13 novembre 1892, en la fête de son patron bien-aimé, l'angélique Stanislas. Mgr Verjus était âgé de trente-deux ans cinq mois et dix-neuf jours.

Quelle vie et quelle mort!

Avoir commencé, seul, en dépit de tous les obstacles, à travers des difficultés inouïes, une œuvre de conquérant, de civilisateur et d'apôtre; avoir, dans les durs sillons d'un vaste champ que l'on a défriché de ses mains et labouré soi-même, jeté avec ses sueurs et ses larmes la bonne semence; voir la moisson poindre, verdoyer et déjà blanchir, la belle moisson des âmes, mouvante et chantante, sous les souffles d'en haut et les divins rayons; puis, au moment de la javeler et de la lier en gerbe, s'en aller au loin et mourir!

Mourir, quand on sent brûler dans sa poitrine toutes les ardeurs de la vie et toutes les flammes de l'apostolat; mourir, quand on voudrait allumer en d'innombrables cœurs ce feu d'amour dont soi-même on est consumé; mourir, quand on se prépare à jeter aux échos des sémi-

naires de France, d'Irlande et de Belgique, cette parole du Pape qui ressemble à un appel : « Vous êtes trois prêtres dans ce vicariat immense. Il faut que vous soyez trente! »; mourir, quand on est venu pour ravitailler les chers compagnons qui ont faim là-bas et qui vous attendent...

Mourir, et de quelle mort!

Avoir rêvé, depuis l'enfance, le martyre; en porter avec soi la pensée frémissante et en quelque sorte haletante, l'obsession et la hantise; en avoir faim, en avoir soif; le demander à Dieu partout, le demander toujours; le demander comme la grâce des grâces, le demander « long, cruel, délaissé, ignoré »; en avoir par avance comme une certitude éblouie; en faire l'apprentissage sur terre, sur mer, dans les forêts, dans les marécages, dans les intempéries, les maladies et les privations, parmi les civilisés, parmi les barbares; l'ébaucher dans sa chair en y gravant les stigmates du Christ, et mourir tranquillement au pays natal, entre les bras d'un ami, sous le baiser de sa mère!

Quelle mort!

Et quel martyre!

Martyr, oui! De ne l'être pas, vous l'êtes, ô Stanislas-Henry! Vous l'êtes par les ardeurs de votre foi. Vous l'êtes par les embrasements de vos désirs. Vous êtes le martyr de l'apostolat. Vous êtes le martyr de la pénitence. Vous êtes le martyr de la charité. La mesure est comble. Il ne vous reste qu'à recevoir la couronne de justice et à prier pour nous.

NOTE SUR L'ETAT
DE
LA MISSION DE LA NOUVELLE-GUINÉE
AU 1er JANVIER 1897
D'APRÈS UN RAPPORT DE Mgr NAVARRE
AU CONSEIL CENTRAL DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Au 1er janvier 1897, la Mission de la Nouvelle-Guinée anglaise occupait 23 villages instruits, visités, christianisés.

De ce nombre 8 stations centrales ou résidences de Pères Missionnaires, autour desquelles se groupent les stations secondaires, également placées sous leur surveillance, et objet d'une égale sollicitude.

Voici le tableau des stations au 1er janvier 1897 :

DANS L'ILE D'YULE OU RABAO

Chiria avec Eri-Erina (260 habitants, tous baptisés).

DANS LA GRANDE TERRE

1° Mohou. — Station centrale: 246 habitants; 235 baptisés. — Pinoupaka: 92 habitants; 73 baptisés. — Babiko: 125 habitants; 104 baptisés. — Rapa: 150 habitants; 14 baptisés.

2° Béréïna. — Station centrale: 155 habitants; 125 baptisés. — Abiara: 45 habitants; 20 baptisés. — Araréana: 40 habitants; 17 baptisés.

3° Inawi. — Station centrale: 408 habitants; 245 baptisés. — Inawaë: 89 habitants; 40 baptisés. — Raourana: 35 habitants; tous païens.

4° Beipaha. — Station centrale: 634 habitants; 296 baptisés. — Amo-Amo: 140 habitants; tous païens (village occupé seulement depuis 3 mois). — Aipeana: 44 habitants; 85 baptisés.

5° Oriropétana. — Station centrale: 190 habitants; 28 baptisés. — Bébéo: 185 habitants; tous païens (village récemment abordé). — Taëna: 45 habitants (comme Bébéo).

6° Inawaia. — Station centrale: 315 habitants; 81 baptisés. —

Jesu Baiboua : 178 habitants ; 130 baptisés. — Eboa : 300 habitants ; tous païens (ce village vient d'être abordé).

7° Inawaboui. — 220 habitants ; 28 baptisés. — Bioto : 110 habitants ; 25 baptisés.

8° Vanouamaë. — 126 habitants ; 30 baptisés. — Abo ; 40 habitants ; tous païens.

TABLE DES MATIÈRES

FIN

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, rue des Grands-Augustins, 5


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

